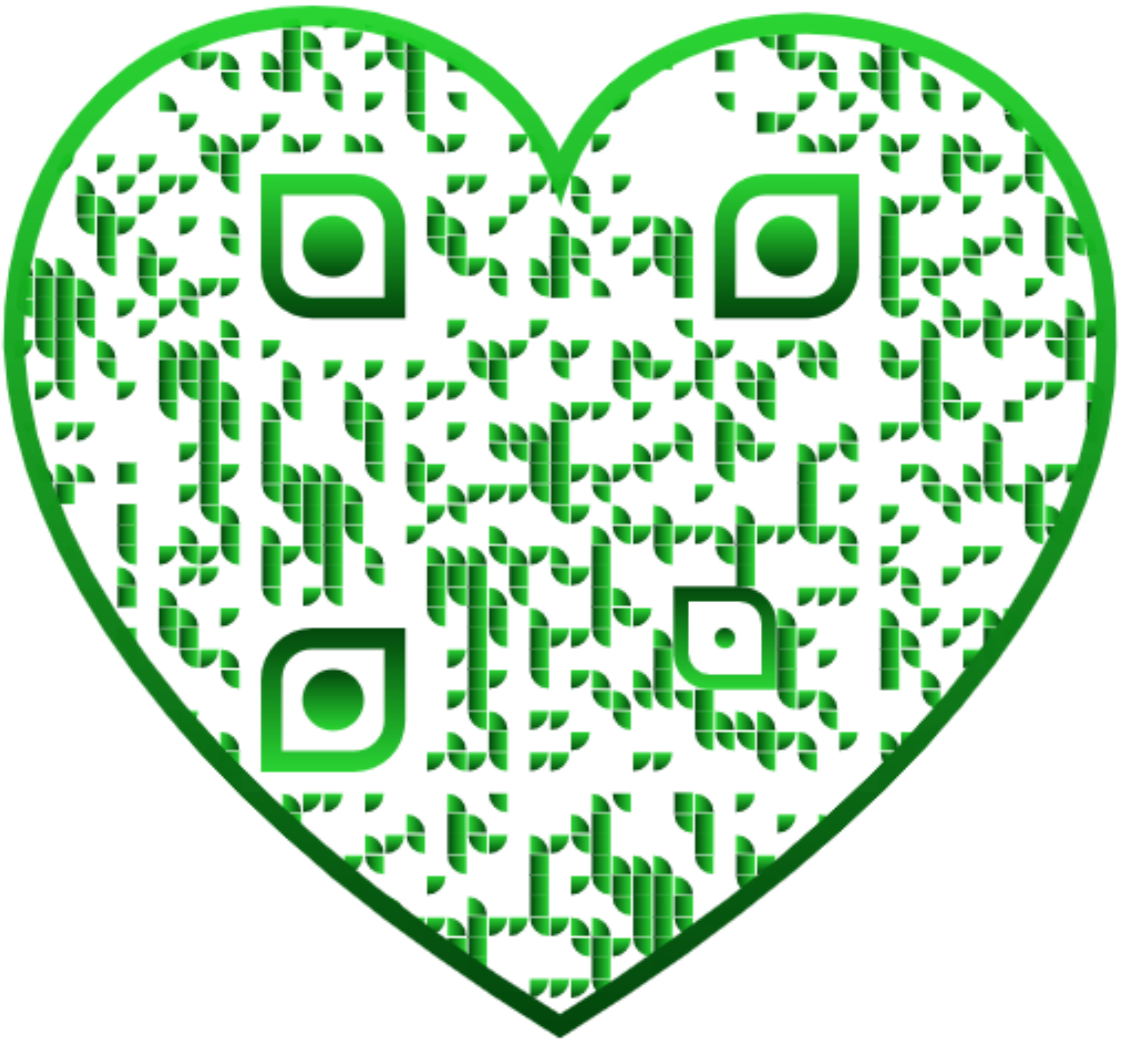
Petite Bibliothèque Payot

Wilhelm Reich

La psychologie de masse du fascisme

https://t.me/livres_2020



Petite Bibliothèque Payot

Rédigé entre 1930 et 1933, pendant les terribles années de crise en Allemagne, ce classique de Wilhelm Reich (1897-1957) demeure une contribution capitale à la compréhension du fascisme. Refusant d'y voir l'idéologie ou l'action d'un individu isolé, rejetant de même l'explication purement socio-économique avancée par les marxistes, Reich considère le fascisme comme l'expression de la structure caractérielle irrationnelle de l'individu moyen, dont les besoins et les pulsions primaires, biologiques, ont été réprimés depuis des millénaires. Aussi, toute forme de mysticisme organisé, dont le fascisme, s'explique-t-elle par le désir orgastique insatisfait des masses.

Illustration : © Roger-Viollet

9 782228 891806

Catégorie 5
ISBN : 2-228-89180-0
Code Seuil : 35129

Wilhelm Reich

La psychologie de masse du fascisme

Éditeur : Petite Bibliothèque Payot.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Kamnitzer.

Titre original : *The Mass Psychology of Fascism* (Farrar, Strauss and Giroux Inc. 1970).
Traduit du texte allemand intitulé *Die Massenpsychologie des Faschismus.*

Date des premières éditions (allemand) : 1933, 1934, 1969
Date de la traduction en anglais : 1970
Date de première édition en français (traduite de l'anglais) : 1972
Date de la présente édition : 1998

Numérisation (hors commerce) : octobre 2016

Du même auteur

Reich parle de Freud, Paris, Payot, 1972 ; rééd. « Petite Bibliothèque », 1998.

La Superposition cosmique, Paris, Payot, 1974.

La Biopathie du cancer, Paris, Payot, 1975.

Premiers Écrits, Paris, Payot, t. I, 1976.

Les Hommes dans l'État, Paris, Payot, 1978.

L'Éther, Dieu et le diable, Paris, Payot, 1980.

L'Irruption de la morale sexuelle, Paris, Payot, 1981.

Premiers Écrits, Paris, Payot, t. II, 1982.

Écoute, petit homme !, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque », 1990.

L'Analyse caractérielle, Paris, Payot, 1992.

Amour, travail et connaissance sont les sources de notre vie. Ils doivent donc les gouverner.

Wilhelm Reich

Préface à l'édition américaine

Lorsque parut en 1946 la première édition anglaise de *La Psychologie de masse du fascisme,* Reich constatait que sa théorie de l'économie sexuelle appliquée à l'étude du fascisme avait « résisté à l'épreuve du temps ». Or, la présente traduction anglaise qui, paraissant quarante ans après la première édition allemande, serre de bien plus près le texte de l'œuvre, nous confirme dans notre conviction qu'elle ne présente pas seulement un immense intérêt historique mais qu'elle continue à « résister à l'épreuve du temps ». Puisque nous assistons, à l'heure actuelle, à une exacerbation de la lutte entre les forces de répression et l'autorégulation naturelle, il est évident que la validité des concepts de Reich est plus établie que jamais. Quiconque s'aventurerait à mettre en doute sa thèse fondamentale devrait s'inscrire en faux contre nos connaissances en matière d'énergie d'orgone physique, principe fondamental s'appliquant à tous les phénomènes biologiques et sociaux. Il peut paraître extravagant – tout comme a pu paraître fantasque sa découverte – d'affirmer qu'il continuera à résister victorieusement à tout refus irrationnel fondé sur le goût de la sensation, l'indifférence ou l'interprétation mécaniste des phénomènes, comme aussi à toute acceptation mystique irrationnelle, à tout éclectisme sélectif, qui prétendrait faire arbitrairement le départ entre le désirable et l'indésirable. Ce problème est particulièrement délicat, à cause de la tendance de plus en plus répandue de certains de juger l'œuvre de Reich en fonction de leur propre étroitesse d'esprit, de leurs

propres préjugés, incapables qu'ils sont de le suivre dans les domaines inconnus de la connaissance. Ainsi, de jeunes contestataires se sont emparés, sans tenir compte de la mise en garde de Reich contre l'exploitation de ses découvertes à des fins politiques, de quelques aspects de son œuvre de jeunesse, eu négligeant ses prolongements logiques dans le domaine biologique et physique. Il est tout aussi impensable de dissocier l'activité de Reich dans le Mouvement d'Hygiène Mentale et ses recherches sur la structure caractérielle de sa découverte capitale de l'Énergie Vitale, que de dissocier l'animal humain de la vie comme telle. Pour bien comprendre et tirer des enseignements pratiques de *La Psychologie de masse du fascisme*, pour rendre la liberté à la vie « contrariée », pour empêcher que les termes de *paix* et *d'amour* ne fassent figure de slogan creux, il faut reconnaître et comprendre l'Énergie Vitale. En dépit des sarcasmes et des injures dont on l'a accablée, elle ne saurait être ignorée si l'homme entend aborder les forces mystérieuses agissant en lui.

Dans l'ouvrage qu'on va lire, Reich a appliqué ses connaissances cliniques de la structure caractérielle de l'homme aux problèmes sociaux et politiques. Il rejette énergiquement la conception aux termes de laquelle le fascisme serait l'idéologie ou l'acte d'un individu isolé, d'une nation, d'un groupement ethnique ou politique. Il réfute aussi l'exégèse purement socio-économique préconisée par l'idéologie marxiste. Reich considère le fascisme comme l'expression de la structure caractérielle irrationnelle de l'homme moyen dont les besoins et pulsions biologiques primaires ont été réprimés pendant des millénaires. La fonction sociale de cette répression, le rôle capital joué par la famille autoritaire et l'Église sont analysés avec soin. Il montre que toute forme de mysticisme organisé y compris le fascisme repose en dernière analyse sur le désir orgastique non satisfait des masses.

On ne saurait sous-estimer l'importance d'un tel ouvrage à l'heure actuelle. La structure caractérielle de l'homme qui a été à la base des mouvements fascistes organisés existe toujours et domine nos conflits sociaux. Si nous voulons mettre un terme au chaos et à l'angoisse qui marquent notre époque, force nous est de prêter attention à la structure caractérielle qui en est la cause ; il nous faut comprendre la psychologie de masse du fascisme.

Mary Higgins,
administratrice
du Wilhelm Reich Infant Trust Fund.
New York, 1970.

Préface à la troisième édition (revue et augmentée)

Une activité thérapeutique étendue et consciencieuse ayant eu pour objet le caractère humain m'a confirmé dans la conviction que, pour juger des réactions humaines, nous devons tenir compte, en principe, de trois couches différentes de la structure biopsychologique. Ces couches de la structure caractérielle sont, comme je l'ai exposé dans mon ouvrage *L'Analyse Caractérielle,* des sédiments de l'évolution sociale, sédiments agissant d'une manière autonome. Dans la couche superficielle de son être l'homme moyen est réservé, courtois, compatissant, conscient de son devoir, consciencieux. L'animal humain ignorerait la tragédie sociale si cette couche superficielle était en contact direct avec le noyau profond de sa nature. Or, il n'en est malheureusement pas ainsi : la couche superficielle de la coopération sociale n'entretient aucun contact avec le noyau biologique profond de la personne ; elle est soutenue par une *deuxième* couche caractérielle, couche moyenne qui se compose exclusivement d'impulsions cruelles, sadiques, lubriques, cupides, envieuses. Cette dernière représente l'« inconscient » ou le « refoulé » de Freud, ou, dans le langage de l'économie sexuelle, la somme de toutes les « pulsions secondaires ».

La biophysique d'orgone a pu expliquer l'« inconscient » de Freud, c'est-à-dire l'élément anti-social dans l'homme, comme le résultat secondaire de la répression d'impulsions biologiques primaires. Si l'on s'enfonce, à travers cette

deuxième couche de la perversion, jusqu'au plus profond de la base biologique de l'animal humain, on découvre en règle générale la troisième couche, la couche inférieure, que nous appelons le *noyau biologique*. Dans ce noyau, l'homme est – pour peu que les circonstances sociales lui soient favorables – un animal honnête, travailleur, coopératif, aimant qui, dans un contexte rationnel donné, sait aussi haïr. Or, il n'est pas possible de desserrer la structure caractérielle de l'homme d'aujourd'hui et de pénétrer dans sa couche profonde et pleine de promesses sans écarter auparavant la couche superficielle, inauthentique et faussement sociable. Si le masque de la civilité tombe, ce qui apparaît n'est pas d'abord la sociabilité naturelle mais la couche de caractère perverse, sadique.

Cette structuration malencontreuse a pour conséquence que toute pulsion naturelle, sociale, libidinale qui, quittant le noyau biologique, voudrait passer à l'action, doit traverser la couche des pulsions perverses secondaires qui la fait dévier. Cette déviation transforme le caractère primitivement social des pulsions naturelles en perversion et inhibe toute expression authentique de la vie.

Transposons cette structure humaine dans le domaine social et politique.

Il n'est pas difficile de se rendre compte que les nombreuses divisions politiques et idéologiques de la société humaine sont le reflet fidèle de la structure caractérielle de l'homme. Il va sans dire que nous n'épousons pas les vues erronées de la philosophie idéaliste selon laquelle cette structure humaine serait éternelle et immuable. *Depuis que certaines circonstances et transformations ont mué les besoins biologiques primitifs de l'homme en structure caractérielle, celle-ci reproduit sous forme d'idéologies la structure sociale de la société.*

Depuis l'écroulement de l'organisation démocratique primitive fondée sur le travail, le noyau biologique de

l'homme n'a plus connu de représentation sociale. L'élément « naturel » et « sublime » dans l'homme, qui le lie à son cosmos, n'a trouvé d'expression authentique que dans les grandes œuvres d'art, notamment dans la musique et la peinture. De fait, ces dernières sont restées sans grande influence sur l'évolution de la société humaine si l'on entend par là la communauté de tous les humains et non la « culture » de la petite classe des riches et des privilégiés.

Nous reconnaissons dans les idéaux moraux et sociaux du libéralisme la physionomie de la couche caractérielle superficielle fondée sur la maîtrise de soi et la tolérance. Ce libéralisme insiste beaucoup sur sa morale afin de juguler la « bête dans l'homme », c'est-à-dire notre deuxième couche de « pulsions secondaires », l'« inconscient » de Freud. Le libéral ignore par contre la sociabilité naturelle de la troisième couche, la plus profonde, la plus essentielle. Il regrette et combat la perversion caractérielle de l'homme par le moyen des normes morales : mais les catastrophes sociales du XXe siècle prouvent que cette méthode ne mène pas bien loin.

Tout esprit authentiquement révolutionnaire, tout art, et toute science véritables ont leur racine dans le noyau biologique naturel de l'homme. Jusqu'ici, aucun révolutionnaire authentique, aucun artiste ou homme de science n'a réussi à conquérir les masses, à les conduire, ou – s'il les a conduites – à les maintenir d'une manière durable au niveau des intérêts de la vie.

Tout autre est le cas du fascisme, qui s'oppose brutalement au libéralisme et à la révolution authentique : il ne représente ni la couche superficielle ni la couche profonde, mais essentiellement la deuxième couche caractérielle, celle des pulsions secondaires, située entre les deux autres.

À l'époque de la première rédaction de cet ouvrage, le fascisme passait généralement pour un « parti politique » qui représentait, d'une manière organisée, comme d'autres « groupements sociaux », une « idée politique ». Selon cette

vue, « le parti fasciste imposait le fascisme par la violence ou par des manœuvres politiques ».

S'inscrivant en faux contre cette manière de voir, mon expérience médicale qui portait sur des hommes et des femmes de toutes les couches sociales, races, nations et confessions, m'a appris que le « fascisme » n'est que l'expression politiquement organisée de la structure caractérielle de l'homme moyen, structure universelle et internationale qui n'est nullement le propre de races, nations ou partis déterminés. Vu dans la perspective caractérologique, le « *fascisme* » *est l'attitude émotionnelle fondamentale de l'homme opprimé par la civilisation machiniste autoritaire et son idéologie mécaniste-mystique.*

C'est le caractère mécaniste-mystique des hommes de notre temps qui suscite les partis fascistes et non l'inverse.

À la suite d'un faux raisonnement politique on considère encore de nos jours le fascisme comme un phénomène spécifiquement allemand ou japonais. Or, cette première erreur en entraîne une séquelle d'autres.

Ainsi, on se plaît toujours à voir dans le fascisme la dictature d'une petite clique de réactionnaires, opinion qui fait du tort à tous les mouvements de libération authentique. La ténacité de cette erreur s'explique par la peur qu'inspire aux hommes la vision claire et nette de la vérité : en vérité, le fascisme est un phénomène *international* qui atteint tous les organismes de la société humaine dans *toutes* les nations du monde. Cette déduction s'accorde parfaitement avec les événements internationaux des quinze dernières années.

Mes expériences en matière d'analyse caractérielle m'ont installé dans la conviction qu'il n'existe pas un seul homme vivant qui ne porte dans sa structure caractérielle les éléments de la sensibilité et de la pensée fascistes. Le fascisme en tant que mouvement politique se distingue de tous les autres partis réactionnaires par le fait qu'il est *accepté et préconisé par les masses.*

Je me rends parfaitement compte que de telles affirmations entraînent d'immenses responsabilités. Et je souhaite dans l'intérêt même de ce monde malade que les masses laborieuses puissent reconnaître avec autant de lucidité leur responsabilité quand il s'agit du fascisme.

Il faut distinguer très nettement entre militarisme ordinaire et fascisme : l'Allemagne de Guillaume II était militariste mais non fasciste.

Comme le fascisme se présente toujours comme un mouvement entretenu par les masses humaines, il porte tous les traits et toutes les contradictions de la structure caractérielle de l'homme nivelé dans la foule. Le fascisme n'est pas, comme on a tendance à le croire, un mouvement purement réactionnaire, mais il se présente comme un amalgame d'émotions *révolutionnaires* et de concepts sociaux réactionnaires.

Si l'on entend par « esprit révolutionnaire » une révolte rationnelle contre les abus insoutenables de la société humaine, la volonté rationnelle « d'aller partout au fond des choses » (« radical » = « radix » = « racine ») afin de les améliorer, le fascisme n'est *jamais* révolutionnaire. Il est vrai qu'il peut se présenter sous le déguisement d'émotions révolutionnaires. Mais on ne qualifiera pas de « révolutionnaire » un médecin qui lance une bordée d'injures contre une maladie au lieu d'explorer et de combattre avec courage et conviction ses causes. Nous assistons toujours à des révoltes fascistes quand une émotion révolutionnaire se transforme en illusion parce qu'elle a peur de regarder la vérité en face.

Dans sa forme pure le fascisme est la somme de toutes les réactions caractérielles *irrationnelles* de l'homme moyen. Aux yeux du sociologue borné, qui n'a pas le courage de reconnaître le rôle primordial de l'irrationnel dans l'histoire de l'humanité, la théorie raciste fasciste n'est que l'expression d'intérêts impérialistes ou, dans une formule plus modérée

encore, d'un « préjugé ». C'est là aussi l'avis des politicards irresponsables et phraseurs. L'impact et la vaste diffusion des « préjugés raciaux » attestent leur source, à savoir la partie irrationnelle du caractère humain. La théorie des races n'est pas une invention du fascisme ; bien au contraire : c'est la haine raciale qui a donné naissance au fascisme, dont il est l'expression politique. Il existe donc un fascisme allemand, italien, espagnol, anglo-saxon, juif, arabe. *L'idéologie raciste est l'expression caractérielle biopathique de l'homme frappé d'impuissance orgastique.*

Le caractère sadique et pervers de l'idéologie raciste apparaît aussi dans son attitude face à la religion. On a prétendu que le fascisme marquerait le retour au paganisme, qu'il serait l'ennemi mortel de la religion. Or, le contraire est vrai ! Le fascisme est une forme exacerbée du mysticisme religieux, il est son expression sociale spécifique. Le fascisme soutient cette forme particulière de religiosité qui a son origine dans la perversion sexuelle, il transforme le caractère masochiste de la religion de souffrance de l'ancien patriarcat en une religion sadique. En procédant ainsi, il transplante la religion depuis l'au-delà propre à la philosophie de la souffrance jusque dans la sphère bien « terrestre » de l'assassinat sadique.

La mentalité fasciste est la mentalité du « simple d'esprit » opprimé, avide d'autorité et en même temps séditieux. Ce n'est pas le fait du hasard si tous les dictateurs fascistes se sont toujours recrutés dans la petite bourgeoisie médiocre et réactionnaire. Le gros industriel et le militariste féodal tirent avantage de ce fait social, issu de l'oppression universelle de la vie. La civilisation autoritaire et mécaniste ne récolte chez le citoyen asservi, sous forme de fascisme, que le mysticisme, le militarisme et l'automatisme qu'elle n'a cessé de répandre parmi la foule des petites gens opprimées. Le petit bourgeois a simplement copié l'attitude des « grands » et en a fourni une version caricaturale et exagérée. Le fasciste est l'adjudant-chef dans l'armée gigantesque de notre civilisation

industrielle et malade. On ne joue pas impunément au petit bourgeois la comédie de la « grande politique » : le minable adjudant-chef a largement dépassé le général impérialiste ; il est plus fort que lui quand il s'agit de faire résonner des marches militaires, d'avancer au pas de parade, de commander et d'obéir, de fuir comme la peste toute pensée indépendante, d'organiser la diplomatie, la stratégie, la tactique, de faire montre d'uniformes, de parades, de décorations et de médailles. Comparé au va-nu-pieds et fils de fonctionnaire Hitler, un empereur comme Guillaume II peut passer pour un incapable dans toutes ces matières. Lorsqu'un général « prolétaire » s'accroche des médailles aux deux côtés de son plastron et s'orne du col au nombril de décorations, il entend prouver par là que l'« homme du peuple » n'a rien à envier au grand général « authentique ».

Pour bien comprendre ce qui se passe derrière la façade, sur quelles forces s'appuie le fascisme, il faut avoir étudié pendant des années le caractère du petit bourgeois brimé.

La rébellion des foules d'animaux humains maltraités contre la politesse creuse du *faux* libéralisme (je ne m'élève pas contre le vrai libéralisme et la *vraie* tolérance) a fait apparaître la couche caractérielle des pulsions secondaires.

Il est impossible de neutraliser le forcené fasciste si on le traque, selon la conjoncture politique, uniquement parmi les Allemands et les Italiens et non parmi les Américains et les Chinois, si on *s'exclut soi-même,* si on ne connaît pas les institutions sociales d'où il éclot chaque jour.

Le seul moyen de combattre efficacement le fascisme consiste à lui opposer une connaissance *objective* et *pratique* des processus de la vie. Personne ne lui damera jamais le pion sur le terrain du bavardage politique, des détours diplomatiques, des parades. Mais il n'a pas de réponses aux problèmes *pratiques* de l'existence, car il voit tout dans le miroir de l'idéologie ou sous les apparences de l'uniforme d'État.

Si vous entendez pérorer un fasciste – de quelque chapelle qu'il se réclame – sur « l'honneur de la nation » (au lieu de l'honneur de l'homme), sur le « sauvetage de la sainte famille et de la race » (au lieu de la société de l'humanité laborieuse), s'il vous rebat les oreilles avec ses slogans tonitruants, il suffit de lui poser publiquement, en toute simplicité, quelques questions :

« Que fais-tu concrètement pour nourrir la nation sans exterminer les autres nations ? Que fais-tu en tant que médecin contre les maladies chroniques, en tant qu'éducateur pour rendre l'enfance plus heureuse, comme économiste contre le paupérisme, comme travailleur social contre le surmenage des mères de familles nombreuses, comme architecte pour la promotion d'habitations plus saines ? Mais trêve de bavardage ! Si tu n'as pas de réponses concrètes, tais-toi ! »

Conclusion : le fascisme international ne sera pas éliminé par des manœuvres politiques. Il cédera à l'organisation naturelle, internationale du travail, de l'amour et de la connaissance.

Pour le moment, le travail, l'amour et la connaissance ne disposent pas de la force nécessaire pour gouverner la destinée humaine. Pis : ces émanations vigoureuses du principe de vie positif n'ont pas encore pris conscience de leur puissance, de leur rôle irremplaçable et capital au plan de l'existence sociale. C'est la raison pour laquelle la société humaine se trouve aujourd'hui, un an après l'élimination militaire du fascisme organisé en parti, comme naguère, au bord de l'abîme. La fin de notre civilisation est inéluctable si les promoteurs du travail, les hommes de science de tous les secteurs de la vie (et non de la mort), si les dispensateurs et les bénéficiaires de l'amour naturel ne prennent pas conscience, dans les plus brefs délais, de leur immense responsabilité.

La vie peut se passer du fascisme, mais le fascisme ne peut pas se passer de la vie ! Il est le vampire sur le corps vivant qui donne libre cours à ses impulsions meurtrières quand l'amour cherche à s'accomplir au printemps.

La liberté humaine et sociale, l'autonomie de notre vie et de celle de nos enfants, seront-elles réalisées dans la paix ou dans la violence ? Voilà la question inquiète que tout le monde se pose. Personne ne saurait y répondre.

Mais quiconque connaît les fonctions vitales telles qu'elles se manifestent dans l'animal, dans l'enfant nouveau-né, dans le travailleur consciencieux, qu'il soit mécanicien, chercheur ou artiste, cesse de conformer sa pensée aux notions dont les hommes de parti ont infesté le monde. La vie ne saurait « s'emparer du pouvoir par la force », car elle n'a que faire de la force. Cette constatation signifie-t-elle que la vie agissante sera livrée à jamais au gangstérisme politique, qu'elle sera toujours sa victime, son souffre-douleur, que les politicards continueront à sucer son sang ? Ce serait là une conclusion erronée.

En tant que médecin, ma tâche consiste à guérir des maladies. En tant que chercheur, il m'appartient de révéler les causalités inconnues de la nature. Si quoique politicard pénétrait dans mon bureau pour m'empêcher de m'occuper de mes malades et de mon microscope, je n'interromprais pas pour autant mon travail : je le mettrais tout simplement à la porte s'il refuse de partir tout seul. La question de savoir si je devrai employer la force pour protéger mon travail sur la matière vivante ne dépend pas de moi ou de mon activité, mais du degré d'insolence de mon visiteur. Supposons un instant que tous ceux qui travaillent sur la matière vivante soient à même de *reconnaître à temps* le politicard, ils agiraient exactement comme moi. Cet exemple un peu simpliste fournit peut-être une réponse partielle à la question de savoir comment la vie se défendra tôt ou tard contre ceux qui ne songent qu'à la contrarier et la détruire.

La Psychologie de masse du fascisme a été conçue en Allemagne, pendant les années de crise 1930-1933. L'ouvrage a été rédigé en 1933 ; sa première édition parut au Danemark en septembre 1933, sa deuxième en avril 1934.

Depuis, dix ans se sont écoulés. La mise à nu du caractère irrationnel de l'idéologie fasciste a été saluée dans tous les camps politiques par des enthousiastes souvent ignorants et inactifs. Un grand nombre d'exemplaires – souvent sous d'autres titres – a passé la frontière allemande. En Allemagne, le mouvement révolutionnaire illégal l'accueillit très favorablement. Durant des années il a pu assurer le contact avec le mouvement antifasciste allemand.

Les fascistes interdirent l'ouvrage ainsi que tous les autres livres de psychologie politique, en 1935[1]. Des extraits furent publiés en France, aux États-Unis, en Tchécoslovaquie, en Scandinavie, etc. Il fut l'objet de comptes rendus détaillés. Seuls les socialistes de parti, enferrés dans leurs vues économistes, les appointés disposant des organes de puissance politiques n'ont jamais su, jusqu'à ce jour, qu'en faire. Les dirigeants communistes – au Danemark et en Norvège – l'ont violemment pris à partie en le qualifiant de « contre-révolutionnaire ». D'un autre côté, il est significatif que des jeunes de tendance révolutionnaire appartenant à des groupements fascistes, ont bien compris l'explication, fondée sur l'économie sexuelle, de l'irrationnelle théorie raciale.

En 1942, on me proposa en Angleterre de traduire l'ouvrage en langue anglaise. Ainsi, je me voyais dans l'obligation de porter un jugement sur la valeur pratique de l'ouvrage dix ans après sa parution. Le résultat de cet examen reflète fidèlement les bouleversements profonds de la pensée durant cette décennie. Il constitue aussi la pierre de touche de l'utilité de l'économie sexuelle en matière sociale et de ses rapports avec les bouleversements sociaux de notre siècle. Pendant plusieurs années, je n'avais plus ouvert ce livre. En procédant à sa révision et à l'augmentation du texte, je me rendis compte avec stupeur de mes erreurs d'appréciation d'il

y a dix ans, des changements de pensée survenus depuis lors, et de l'immensité des efforts que l'élimination du fascisme demandera encore à la science.

Disons que d'abord, je pus jouir de mon triomphe : l'analyse fondée sur l'économie sexuelle du fascisme n'a pas seulement bravé le temps, mais pour l'essentiel les événements de la dernière décennie n'ont fait que la confirmer d'une manière éclatante. Elle a survécu à l'effritement des concepts marxistes vulgaires imprégnés d'économisme, à l'aide desquels les partis marxistes allemands avaient espéré venir à bout du fascisme. Le fait que dix ans après la première édition de la *Psychologie de masse du fascisme* on en réclame une deuxième, milite *en faveur de l'ouvrage.* Aucune publication marxiste du début des années trente, dont l'auteur avait condamné l'économie sexuelle, ne peut se vanter d'avoir connu le même sort.

Ma révision de la deuxième édition reflète les changements de ma manière de penser.

En 1930, je n'avais pas la moindre idée des *relations naturelles démocratiques* des travailleurs *sur le plan du travail.* À cette époque, les jeunes connaissances en matière d'économie sexuelle concernant la formation des structures humaines se trouvaient insérées dans le cadre intellectuel des partis marxistes. Je travaillais dans des organisations culturelles libérales, socialistes et communistes et me voyais obligé, par une sorte de routine, d'employer la terminologie de la sociologie marxiste pour décrire les processus de l'économie sexuelle. L'antagonisme fondamental entre l'économie sexuelle et l'économisme vulgaire se manifestait déjà en ce temps au cours de discussions pénibles avec les appointés des différents partis. Comme je croyais encore au souci scientifique des partis marxistes, je ne comprenais pas pourquoi les hommes de parti s'acharnaient d'autant plus contre les résultats de mes travaux médicaux que les employés, les travailleurs de l'industrie, les petits commerçants, les étudiants se pressaient aux portes des

organisations d'économie sexuelle pour mieux approfondir les problèmes de la vie. Je n'oublierai jamais un « professeur rouge » envoyé en 1928 de Moscou à Vienne pour assister à une de mes causeries estudiantines pour y exposer, à l'encontre de ma thèse, le point de vue du parti. Cet homme déclara entre autres que le « complexe d'Œdipe était une sottise », que « rien de tel n'existait ». Quatorze ans plus tard, ses compatriotes étaient écrasés par les chars d'assaut des robots allemands aux ordres de leur « führer ».

On aurait pu croire que des partis qui prétendaient lutter pour la liberté de l'homme se fussent félicités de mon travail politico-psychologique. Mais les archives de notre institut prouvent que c'est le contraire qui se produisit. Plus le travail sur la psychologie des masses produisait son effet, plus les contre-mesures prises par les politiciens de parti se faisaient brutales. Dès 1929-1930, la social-démocratie autrichienne défendait l'accès de ses organisations culturelles à nos conférenciers. Les organisations socialistes et communistes interdisaient en 1932 à Berlin – malgré les vives protestations de leurs membres – la diffusion des publications du *Verlag für Sexualpolitik* (Éditions de Politique Sexuelle). On m'avertit que je serais fusillé dès que les marxistes auraient pris le pouvoir en Allemagne. En 1932, les organisations communistes en Allemagne fermaient, malgré les protestations de leurs membres, leurs salles de réunion aux thérapeutes favorables à l'économie sexuelle. Je fus exclu des deux organisations pour avoir introduit la sexologie dans les sciences sociales et pour avoir mis en évidence leur influence sur la formation des structures humaines. Entre 1934 et 1937, les officiels du parti communiste ne se lassaient pas d'informer les milieux fascisants en Europe des « dangers » de l'économie sexuelle. De nombreux documents en font foi. Les publications d'économie sexuelle furent refoulées des frontières soviétiques tout comme les réfugiés qui tentaient en masse d'échapper à l'enfer du fascisme allemand : aucun argument politique ne saurait effacer ces faits.

En remaniant la *Psychologie de masse du fascisme* je compris soudain ces mesures qui, à l'époque, me paraissaient totalement dépourvues de sens. Les constatations objectives d'ordre biologique concernant l'économie sexuelle se trouvaient, dans la terminologie marxiste vulgaire, à l'étroit comme un éléphant dans une renardière. En remaniant en 1938 mon ouvrage sur la jeunesse[2] j'avais déjà constaté que chaque terme d'économie sexuelle avait gardé huit ans plus tard sa signification tandis que chaque slogan du parti utilisé dans mon livre avait perdu son sens. Il en fut de même de la troisième édition de la *Psychologie de masse du fascisme.*

Aujourd'hui, il est universellement admis que le « fascisme » n'est pas un exploit d'Hitler ou de Mussolini, mais *l'expression de la structure irrationnelle de l'homme nivelé dans la foule.* On voit mieux aujourd'hui qu'il y a dix ans que la *théorie raciste n'est autre chose qu'un mysticisme biologique.* Ou comprend mieux aujourd'hui qu'il y a dix ans la nostalgie orgastique des masses, et on commence à se douter un peu partout que le *mysticisme fasciste représente la nostalgie orgastique telle qu'elle résulte de la déviation mystique et de l'inhibition, de la sexualité naturelle.* L'explication du fascisme par l'*économie sexuelle* est plus valable de nos jours qu'il y a dix ans. Les notions marxistes partisanes par contre ont dû, sans exception aucune, être biffées et remplacées par d'autres.

Est-ce à dire que la théorie économique du marxisme est fondamentalement fausse ? Je voudrais éclairer cette question par un exemple. Un microscope du temps de Pasteur, la pompe à eau construite par Léonard de Vinci, sont-il « faux » ? Le marxisme est une théorie économique scientifique née de la situation sociale au début et au milieu du XIX^e^ siècle. Or, le processus social ne s'est pas arrêté, il a été pris en charge par un processus fondamentalement différent propre au XX^e^ siècle. Dans ce processus social nouveau nous retrouvons tous les traits fondamentaux de celui du XIX^e^ siècle, de même que nous trouvons dans un

microscope moderne la structure fondamentale du microscope dont se servait Pasteur ou dans une conduite d'eau moderne le principe de base de Léonard de Vinci. Mais le microscope de Pasteur serait aussi peu utile de nos jours que la pompe de Léonard de Vinci. Tous deux sont remplacés par des procédés et fonctions fondamentalement nouveaux qui correspondent à une conception et à une technique fondamentalement nouvelles. Les partis marxistes européens ont fait faillite et ont péri (et je dis cela sans la moindre joie malsaine) parce qu'ils avaient tenté de cerner intellectuellement le fascisme du XX^e^ siècle par des notions tirées du XIX^e^ siècle. Ils ont disparu comme organisations sociales parce qu'ils avaient négligé de maintenir vivantes et de développer les virtualités inhérentes à toute théorie scientifique. Je ne regrette pas d'avoir milité comme médecin pendant de longues années dans les organisations marxistes. Je n'ai pas tiré mes connaissances sociologiques de livres mais essentiellement de la participation aux luttes des masses humaines pour une existence digne et libre. Mes connaissances les plus précieuses en matière d'économie sexuelle dérivent précisément des *fautes* de raisonnement de ces mêmes masses humaines, fautes qui aboutirent à la peste fasciste. En tant que médecin, j'ai mieux pu étudier que les politiciens de parti l'homme au travail, l'homme dévoré de soucis, dans tous les pays du monde. Le politicien de parti ne voyait que la « classe ouvrière » à laquelle il prétendait donner la « conscience de classe ». Moi, pour ma part, j'ai vu l'homme, être vivant, empêtré dans une situation sociale catastrophique dont il était lui-même l'artisan : or, ses structures caractérielles en portaient les stigmates et il essayait en vain de s'en affranchir. Le fossé entre les deux visions du monde, l'économiste et la bio-sociologique, devenait infranchissable. La théorie de l'homme « représentant d'une classe » était en contradiction avec la nature irrationnelle de la société de l'animal humain.

Aujourd'hui chacun sait que les concepts économiques marxistes ont investi ou plus ou moins influencé la pensée de l'homme moderne, souvent sans qu'économistes et sociologues s'en rendent compte. Des notions telles que : « classe », « profit », « exploitation », « lutte des classes », « marchandise », « plus-value » font partie du langage courant. Mais aucun parti ne peut se dire l'héritier et le représentant de l'important acquis scientifique du marxisme, pour autant qu'on parle de faits réels de l'évolution sociologique et non de slogans qui ne recouvrent plus rien de réel.

C'est entre 1937 et 1939 qu'on vit apparaître le concept nouveau de « démocratie du travail ». La troisième édition de la Psychologie de masse du fascisme contient un exposé des traits fondamentaux de ce nouveau concept sociologique. Ce dernier englobe les meilleures trouvailles sociologiques du marxisme, celles qui ont gardé leur validité jusqu'à ce jour. Il tient aussi compte des changements sociaux que le « travailleur » a subis au cours du dernier siècle. L'expérience m'a appris que ce seront précisément les « anciens représentants du monde ouvrier », les « chefs passés et futurs du prolétariat international » qui qualifieront cette extension de la définition sociale du « travailleur » de « fasciste », « trotskyste », « contre-révolutionnaire », « anti-parti », etc. et la combattront. Des organisations ouvrières qui excluent les noirs et favorisent l'hitlérisme ne méritent pas d'être considérées comme les fondateurs d'une société nouvelle et libre. Or, l'hitlérisme n'est nullement confiné au parti nazi et à l'Allemagne ; il infeste aussi les organisations ouvrières, les milieux libéraux et démocratiques. Le fascisme n'est pas un parti politique, mais une philosophie de la vie et une attitude spécifique à l'égard de l'homme, de l'amour, du travail. Mais tout cela ne changera rien au fait que la politique des partis marxistes d'avant la guerre a fait son temps et ne jouera plus aucun rôle à l'avenir. De même que la notion d'« énergie sexuelle » s'est évaporée dans l'organisation psychanalytique

pour renaître, jeune et pleine de vigueur, dans la découverte de l'orgone, de même le concept du travailleur international a perdu son sens dans les menées des partis marxistes pour renaître dans la sociologie propre à l'économie sexuelle. Car l'activité de l'économiste sexuel ne se conçoit que dans le cadre des activités socialement nécessaires et non dans celui d'une existence réactionnaire, mystifiée, oisive.

Il est vrai que la sociologie fondée sur l'économie sexuelle est issue des efforts pour mettre en accord la psychologie des profondeurs de Freud et la théorie économique de Marx. L'existence humaine est déterminée par des processus instinctifs *et* socio-économiques. Mais nous rejetons les tentatives éclectiques visant à amalgamer arbitrairement « pulsion » et « économie ». La sociologie fondée sur l'économie sexuelle met un terme à la contradiction qui avait pour conséquence que la psychanalyse négligeait le facteur social tandis que le marxisme oubliait l'origine animale de l'homme. Ainsi, j'ai pu dire que la psychanalyse est la mère, la sociologie le père de l'économie sexuelle. *Mais un enfant est plus que la somme de ses deux parents.* Il est un être vivant nouveau, autonome, appelé à un avenir.

En accord avec la nouvelle définition du « travail », définition fondée sur l'économie sexuelle, la terminologie de mon ouvrage a été modifiée de la manière suivante : les termes « communiste », « socialiste », « conscience de classe » ont été remplacés par les mots « révolutionnaire » et « scientifique » dont la signification sociologique et psychologique ne prête pas à confusion. Ils veulent dire : impliquant un « bouleversement radical », une « activité rationnelle », une plongée « à la racine des choses ».

Procédant ainsi, je tiens compte du fait que ce ne sont plus, de nos jours, les partis communistes ou socialistes, mais *par opposition à eux,* de nombreux groupements *apolitiques* et des couches sociales de toutes les nuances politiques, qui préconisent de plus en plus la révolution, c'est-à-dire la mise en place d'un ordre social nouveau et rationnel. La société a

pris conscience du fait – admis même par les anciens politiciens bourgeois – que la lutte contre la peste fasciste a donné naissance à un processus gigantesque et international visant à un bouleversement *révolutionnaire.* Les termes de « prolétaire » et de « prolétarien » ont été forgés il y a plus de cent ans pour désigner une couche sociale paupérisée et dépossédée de la plupart de ses droits. Il est vrai que de telles couches humaines existent encore de nos jours, mais les descendants des prolétaires du XIX^e^ siècle sont devenus des ouvriers industriels hautement qualifiés, techniquement évolués, indispensables, conscients de leur responsabilité et de leur qualification professionnelle. La « conscience de classe » a cédé la place à la « *conscience de la valeur professionnelle* » et à la « *responsabilité sociale* ».

Le marxisme du XIX^e^ siècle réservait la « conscience de classe » aux travailleurs *manuels.* Il opposait à ceux-ci, en les qualifiant d'« intellectuels », de « petits bourgeois », d'autres travailleurs exerçant d'autres métiers indispensables, sans lesquels la société ne saurait fonctionner. Cette opposition schématique et dépassée par l'évolution a contribué dans une large mesure à la victoire du fascisme en Allemagne. La notion de « travailleur conscient de l'appartenance à sa classe » n'est pas seulement trop étroite, elle ne recouvre même pas toutes les structures du travail manuel. Pour cette raison, j'ai remplacé les termes de « travail industriel » et de « prolétaire » par ceux de a *travail indispensable à l'existence* » et de « *travailleur* ». Cette nouvelle terminologie englobe *tous les travailleurs se livrant à un travail indispensable à la vie de la société,* soit, en plus des travailleurs industriels, les médecins, les éducateurs, les techniciens, les préparateurs, les écrivains, les administrateurs sociaux, les paysans, les travailleurs scientifiques, etc. Ainsi se trouve comblé un fossé qui n'a pas peu contribué à la division de la société des travailleurs et par là à l'installation du fascisme rouge et noir.

La sociologie marxiste qui ignorait la psychologie de masse opposait le « bourgeois » au « prolétaire ». C'est là une erreur

psychologique. La structure caractérielle ne marque pas seulement le capitaliste, elle s'étend aux travailleurs de toutes les professions. Ainsi, il y a des capitalistes libéraux et des ouvriers réactionnaires. *Il n'existe pas de frontière caractérielle délimitant une « classe » de la société.* C'est pourquoi nous avons remplacé les notions économiques de « bourgeoisie » et de « prolétariat » par les notions caractérielles de « *réactionnaire* », de « *révolutionnaire* » ou de « libéral ». Ce changement de terminologie nous a été imposé par la peste fasciste.

L'évolution ultérieure du matérialisme dialectique, dont les fondements ont été élaborés par Engels dans un *Anti-Dühring,* a abouti au *fonctionnalisme énergétique :* ce *progrès* important a été rendu possible par la découverte de l'énergie biologique, l'orgone (1936-1938). Elle a fourni un fondement biologique solide à la sociologie et à la psychologie. Cette évolution ne pouvait rester sans influence sur la pensée : l'évolution de la pensée modifie les notions anciennes, devenues caduques, et les remplace par d'autres. Le terme marxiste de « conscience » a été remplacé par « *structure dynamique* », les « *besoins* » ont cédé la place aux « *processus pulsionnels orgonotiques* » la « tradition » est devenue le « raidissement biologique et caractériel », etc.

Le terme marxiste vulgaire de « propriété privée » a été si mal interprété par l'irrationalisme humain qu'on en arrivait à croire que l'évolution libérale de la société impliquait la suppression de *toute forme* de propriété privée. La réaction politique en a largement profité. Or, l'évolution de la liberté sociale et individuelle n'a absolument rien à voir avec la prétendue « suppression de la propriété privée ». La notion marxiste de la « propriété privée » ne visait pas les chemises, les pantalons, les machines à écrire, le papier hygiénique, les livres, les lits, les économies, les immeubles, les terrains, etc. appartenant à des particuliers. Elle visait exclusivement la propriété privée de moyens de production *communautaires* dont dépend le fonctionnement de la société, tels les chemins

de fer, les usines de distribution d'eau, les centrales électriques, les exploitations minières, etc. La « socialisation des moyens de production » devint ainsi la bête noire d'innombrables gens qui l'identifiaient à l'« expropriation privée » des poules, chemises, livres, appartements, etc. exigée par l'idéologie de ceux qui ne possédaient rien du tout. La nationalisation des moyens de production sociaux, au cours du XX^e^ siècle, a mis un frein, dans une mesure plus ou moins grande, à leur disponibilité privée, dans la totalité des pays capitalistes.

Comme les travailleurs n'ont pas adapté leurs structures et leur capacité de liberté à l'évolution foudroyante des organisations sociales, c'est l'« État » qui accomplit les actes dont la mise en œuvre revenait de droit à la « *société* » *des travailleurs.* Ainsi, en Russie Soviétique, la soi-disant « citadelle » du marxisme, il n'est nulle part question de la « socialisation des moyens de production ». Les partis marxistes avaient tout simplement confondu « socialisation » et « nationalisation ». La guerre mondiale a montré que le gouvernement américain avait parfaitement le droit et les moyens de nationaliser des entreprises marchant mal. La perspective de la *socialisation* des moyens de production sociaux, de leur passage de la propriété privée à la propriété sociale, est beaucoup moins effrayante quand on se souvient qu'à la suite de la guerre, les pays capitalistes ne comptent plus que quelques rares propriétaires privés et une foule de propriétaires collectifs comptables envers l'État ; qu'en Russie Soviétique, les entreprises socialisées ne sont nullement à la disposition des travailleurs qui la font marcher mais à celle de groupes de fonctionnaires de l'État. *La socialisation des moyens de production sociaux ne sera discutable et possible que lorsque les masses de travailleurs y seront structurellement préparées, c'est-à-dire moralement capables de les administrer.* Pour le moment, elles ne sont ni mûres ni disposées à le faire. Ajoutons que la socialisation de grandes entreprises, s'il faut entendre par là leur administration par les seuls travailleurs

manuels à l'exclusion des techniciens, ingénieurs, administrateurs, dirigeants, cadres commerciaux, est une initiative sociologiquement et économiquement dépourvue de sens. Une telle idée est rejetée aujourd'hui même par les travailleurs manuels. S'il n'en était pas ainsi, les partis marxistes auraient partout accaparé le pouvoir.

C'est là la principale raison sociologique pour laquelle l'économie privée du XIX^e^ siècle se transforme progressivement et partout en une économie planifiée relevant du capitalisme d'État. Soulignons que la Russie Soviétique ignore elle aussi le socialisme d'État ; son régime est celui d'un capitalisme d'État *au sens strictement marxiste du terme.* La situation sociale que Marx qualifie de « capitaliste » n'est pas caractérisée, comme les marxistes ordinaires se l'imaginent, par l'existence de capitalistes individuels, mais par l'existence d'un « mode de production spécifiquement capitaliste » ; autrement dit, ce qui caractérise le capitalisme, c'est *l'économie des échanges* remplaçant *l'économie de consommation*, c'est le *travail salarié* des masses humaines, c'est la production basée sur la *plus-value*, peu importe que cette plus-value profite à l'État *au-dessus* de la société ou à des capitalistes individuels par l'appropriation de la production sociale. Dans ce sens strictement marxiste, le système capitaliste a été maintenu en Russie, et il se maintiendra tant que les masses obéiront à des motivations irrationnelles et appelleront de leurs vœux des régimes autoritaires comme elles font à présent.

La psychologie structurelle fondée sur l'économie sexuelle ajoute à la définition économique de la société une nouvelle interprétation du caractère et de la biologie de l'homme. La suppression des capitalistes individuels en Russie et le remplacement du capitalisme privé par le capitalisme d'État *n'ont pas apporté le moindre changement à la structure caractérielle faiblarde, servile, si typique des masses humaines.*

Notons encore que l'idéologie politique des partis marxistes en Europe avait pour objet, à l'exclusion de toute

autre considération, une situation économique couvrant un espace de deux cents ans environ, qui correspondait à peu près à l'épanouissement du machinisme du XVII^e^ siècle au XIX^e^ siècle. Le fascisme du XX^e^ siècle par contre a soulevé le problème fondamental des *attributs caractériels de l'homme,* de la *mystique* et du *besoin d'autorité,* qui correspondent à un *espace de 4 000 à 6 000 ans environ.* Là aussi, le marxisme vulgaire essaie de loger un éléphant dans une renardière. La sociologie fondée sur l'économie sexuelle se penche sur une structure humaine qui ne s'est pas formée au cours des deux siècles passés, mais qui résume une civilisation patriarcale et autoritaire vieille de plusieurs millénaires. Elle prétend même que les excès honteux de l'ère capitaliste des trois siècles écoulés (impérialisme pillard, asservissement des travailleurs, répression raciale, etc.) n'auraient pas été possibles sans la structure servile, anti-libérale, mystique des masses humaines victimes de tout cela. Le fait que cette structure soit l'aboutissement d'erreurs sociales et pédagogiques ne change rien à ses effets, mais il indique en même temps la voie à suivre pour parvenir à une *restructuration* libérale. Le point de vue de la biophysique fondée sur l'économie sexuelle est donc, au sens strict et positif du terme, infiniment plus radical que celui des marxistes vulgaires, si l'on entend par radicalisme l'habitude de « prendre les choses par la racine ».

On peut déduire de ce qui précède qu'il est aussi impossible de vaincre la peste fasciste qui a infesté les masses, par des mesures sociales se rattachant au cadre des trois siècles passés, que de loger un éléphant (6 000 ans) dans une tanière de renard (300 ans).

La découverte de la démocratie du travail, entité biologique et naturelle, dans les rapports humains internationaux peut donc être considérée comme l'antidote contre le fascisme. Il en serait ainsi même si pas un seul économiste sexuel, pas un seul orgonbiophysicien ou démocrate du travail vivant aujourd'hui n'assiste à sa mise en place et à sa victoire sur l'irrationalisme dans la vie sociale.

Maine, août 1942.
Wilhelm REICH.

---

(1) *Journal Officiel du Reich Allemand.*

N° 213, 13 avril 1935.

En vertu du décret du 4-2-33 les publications Was ist Klassenbewusstsein, d'Ernst Pareil [pseudonyme utilisé par Reich], Dialektischer Materialismus and Psychoanalyse de Wilhelm Reich, les numéros 1 et 2 de la collection de psychologie politique des Éditions de Politique Sexuelle à Copenhague-Prague-Zurich, ainsi que toutes les autres publications de cette collection parues ou à paraître sont interdits et confisqués par la Police, puisqu'ils sont de nature à troubler l'ordre et la sécurité publiques. 41230/35 II 2 BI. Berlin, 9-4-35. Gestapo.

N° 2140, 7 mai 1935.

En vertu du décret du Président du Reich du 23-2-33, la diffusion de toutes les publications étrangères de la collection de psychologie politique des Sex.-Pol. (Éditions de Politique Sexuelle, Copenhague, Danemark, également Prague, Tchécoslovaquie, et Zurich, Suisse) est interdite jusqu'à nouvel ordre sur l'étendue du Reich. III P. 3952/0 53. Berlin, 6-5-35. R. M. d. I. (Ministère du Reich de l'Intérieur)

(2) Il s'agit de l'ouvrage intitulé : Der sexuelle Kampf der Jugend (Le combat sexuel de la jeunesse).

Glossaire

Toute nouvelle discipline scientifique emploie des termes nouveaux si les anciens ne correspondent pas à ses besoins. L'orgonomie a créé les termes suivants :

Anorgonie. Insuffisance d'orgonie (voir ce mot).

Cuirasse. Voir cuirasse caractérielle, cuirasse musculaire.

Bions. Vésicules d'énergie représentant les stades de transition entre la matière non-vivante et la matière vivante. Ils se forment continuellement dans la nature par la désintégration de la matière inorganique et organique ; il a été possible de reproduire ce processus expérimentalement. Ils sont chargés d'énergie d'orgone (voir ce mot), c'est-à-dire d'énergie vitale et peuvent se transformer en protozoaires et en bactéries.

Biopathie. Troubles provoqués par le dérangement de la pulsation biologique dans l'organisme. Elle comprend tous les processus pathologiques survenant dans l'appareil vital autonome. Son mécanisme central est un dérangement de la décharge de l'excitation bio-sexuelle.

Caractère. La structure typique d'un individu, sa manière stéréotypée d'agir et de réagir. Le concept ergonomique du caractère est fonctionnel et biologique et non statique, psychologique ou moralisateur.

Analyse caractérielle. Au début, une modification de la technique psychanalytique ordinaire de l'analyse des

symptômes, consistant à inclure dans le processus thérapeutique le caractère et les résistances caractérielles. Or, la découverte de la cuirasse musculaire a rendu nécessaire la mise au point d'une nouvelle technique appelée végétothérapie. La récente découverte de l'énergie d'orgone de l'organisme (bio-énergie) et la concentration de l'énergie d'orgone atmosphérique grâce à l'accumulateur d'orgone a entraîné un nouveau développement de la végétothérapie caractérielle analytique et la mise au point de l'orgonthérapie, thérapie biophysique universelle (cf. orgonthérapie physique et psychiatrique).

Cuirasse caractérielle. Le nombre d'attitudes caractérielles typiques qu'un individu développe pour bloquer ses excitations émotionnelles, se traduisant par la rigidité du corps, le manque de contact émotionnel, l'« engourdissement ». Elle s'identifie sur le plan fonctionnel à la cuirasse musculaire.

Caractère génital. Structure caractérielle non-névrotique caractérisée par l'absence de stase sexuelle ; c'est l'absence de stase sexuelle qui la rend capable d'auto-régulation naturelle à base de puissance orgastique.

Caractère névrotique. Caractère soumis à la stase bio-énergétique chronique qui obéit au principe de la régulation morale imposée.

Peste émotionnelle. Action destructrice du caractère névrotique sur le plan social.

Cuirasse musculaire. Le nombre des réactions musculaires (spasmes musculaires chroniques) développées par un individu pour bloquer la percée des émotions et des sensations d'organe, et plus spécialement l'angoisse, la colère et l'excitation sexuelle.

Orgasme. Convulsion globale involontaire de tout l'organisme à l'excitation maximale de l'étreinte génitale. Ce réflexe est bloqué chez la plupart des individus appartenant

aux civilisations qui répriment la génitalité enfantine et juvénile à cause de son caractère involontaire et la prépondérance de l'angoisse d'orgasme.

Angoisse d'orgasme. Angoisse sexuelle causée par la frustration extérieure de la satisfaction instinctuelle et ancrée intérieurement par la peur de l'excitation sexuelle accumulée. Elle forme la base de l'angoisse de plaisir si répandue qui fait partie de la structure humaine actuelle.

Puissance orgastique. En premier lieu l'aptitude à se soumettre aux convulsions involontaires de l'organisme et à la décharge complète de l'excitation génitale à son point maximum. Elle fait toujours défaut aux individus névrotiques. Elle présuppose l'existence ou l'instauration du caractère génital, c'est-à-dire l'absence de toute cuirasse caractérielle ou musculaire pathologique. On confond généralement puissance orgastique et puissance érective et éjaculatoire qui en sont de simples accessoires.

Impuissance orgastique. Absence de puissance orgastique : c'est l'incapacité de s'abandonner totalement à la convulsion naturelle de l'organisme et complètement à la décharge de l'excitation nerveuse qui est la culmination de l'acte sexuel. C'est le manque le plus caractéristique de l'homme moyen de notre temps : en accumulant l'énergie biologique (orgone) dans l'organisme, elle constitue la source d'énergie la plus importante de toutes sortes de symptômes biopathiques et d'irréalisme social.

Énergie d'orgone. Énergie Cosmique Primordiale ; elle est partout présente et peut être repérée par la vue, par des méthodes thermiques, électroscopiques et par le compteur Geiger. Dans l'organisme vivant, bio-énergie, énergie vitale. Découverte par Wilhelm Reich entre 1936 et 1940.

Oranur. Désigne l'énergie d'orgone en état d'excitation causée par l'énergie nucléaire. (D.O.R. veut dire Deadly OR. Energy).

Orgonthérapie. Orgonthérapie physique : Application de l'énergie d'orgone physique concentrée dans un accumulateur d'orgone en vue d'augmenter la résistance bioénergétique naturelle de l'organisme contre la maladie. Orgonthérapie psychiatrique : mobilisation de l'énergie d'orgone dans l'organisme, c'est-à-dire libération des émotions biophysiques de toute cuirasse musculaire et caractérielle en vue de rétablir si possible la puissance orgastique.

Orgonie. État d'un organisme contenant de l'énergie d'orgone ; quantité d'énergie d'orgone présente.

Orgonométrie. Recherche ergonomique quantitative.

Fonctionnalisme orgonomique. Technique mentale fonctionnelle présidant à la recherche orgonomique clinique et expérimentale. Le principe de base est celui de l'identité des variations dans leur principe de fonctionnement commun (c.f.p.). Cette technique mentale s'est développée au cours des recherches sur la formation du caractère humain et a abouti à la découverte de l'énergie d'orgone fonctionnelle dans l'organisme et dans le cosmos ; ainsi la preuve est faite qu'elle reflète fidèlement les processus naturels fondamentaux tant vivants que non-vivants.

Orgonomie. La science naturelle de l'énergie d'orgone cosmique.

Orgonotique. Attributs ayant trait à l'orgonie d'un système ou d'une condition.

Économie sexuelle. Le terme fait allusion à la régulation de l'énergie biologique ou, ce qui revient au même, à l'économie des énergies sexuelles de l'individu. Par économie sexuelle on entend la manière dont un individu emploie son énergie biologique, combien il en accumule et combien il en libère dans l'orgasme. Les facteurs présidant à cette régulation sont d'ordre sociologique, psychologique et biologique. L'économie sexuelle scientifique comprenait

l'ensemble des connaissances dues à l'étude de ces facteurs. Le terme s'appliquait à l'œuvre de Reich depuis sa réfutation de la philosophie culturelle de Freud jusqu'à la découverte de l'orgone lorsqu'elle fut remplacée par l'ergonomie, Science de l'Énergie Vitale.

Politique sexuelle. Le terme de « politique sexuelle » (« sex politics » ou « sex political ») désigne l'application des concepts de l'économie sexuelle au domaine social sur une base de masse. Cette tâche a été accomplie dans le cadre de l'hygiène mentale et des mouvements de libération révolutionnaires en Autriche et en Allemagne entre 1927 et 1933.

Sexpol. C'est le nom d'une organisation allemande ayant pour objectif la politique sexuelle.

Stase. Accumulation de l'énergie vitale dans l'organisme en tant que source d'énergie de la biopathie et de l'irrationalisme.

Stase d'angoisse. Angoisse causée par l'accumulation de l'énergie sexuelle au centre de l'organisme quand la décharge orgastique périphérique est inhibée.

Névrose de stase. Troubles somatiques causés directement par la stase de l'énergie sexuelle au centre de laquelle nous trouvons la stase d'angoisse.

Démocratie du travail. La démocratie du travail n'est pas un système idéologique ; elle n'est pas non plus un système « politique » qui pourrait être imposé à la société humaine par la propagande d'un parti, de politiciens ou d'un groupe partageant une idéologie commune. La démocratie naturelle du travail est la somme de toutes les fonctions vitales régies par les relations rationnelles interpersonnelles qui ont pris naissance, qui ont grandi et se sont développées d'une manière naturelle et organique. La nouveauté de la démocratie du travail réside dans le fait qu'une régulation future *possible* de la société humaine a été dégagée pour la

première fois dans l'histoire de la sociologie non pas d'idéologies ou de conditions devant être créées, mais de processus naturels qui ont existé et se sont développés depuis toujours. La « politique » de la démocratie du travail est caractérisée par le fait *qu'elle rejette toute sorte de politique et de démagogie.* Les masses laborieuses loin d'être affranchies de leur responsabilité sociale en seront au contraire chargées. Les démocrates du travail ne briguent pas des postes de « führer ». La démocratie du travail développe à bon escient la démocratie formelle caractérisée surtout par l'élection de délégués politiques et n'implique aucune autre responsabilité de la part des électeurs, la démocratie du travail est une démocratie authentique, effective et pratique, conçue sur une base internationale. Cette démocratie repose sur les fonctions de l'amour, du travail et de la connaissance et se développe d'une manière organique. Elle combat le mysticisme et l'idée de l'État totalitaire non pas par une attitude politique, mais par les fonctions vitales pratiques qui obéissent à leurs propres lois. Bref, la démocratie naturelle du travail est une fonction bio-sociologique naturelle et fondamentale qui vient d'être découverte. Elle n'est pas un programme politique.

Chapitre premier
L'idéologie comme puissance matérielle

1. L'écart

Le mouvement de libération allemand avant Hitler se fondait sur la théorie économique et sociale de Karl Marx : pour parvenir à la compréhension du fascisme allemand, il faut donc partir de la connaissance du marxisme.

Au cours des mois qui suivirent la prise du pouvoir par le national-socialisme en Allemagne, on pouvait se rendre compte que même ceux qui, durant des années, avaient prouvé leur fermeté révolutionnaire et leur esprit de sacrifice en faveur de la liberté, étaient pris de doute quant à la justesse de la conception fondamentale du marxisme en matière d'évolution sociale. Ce doute s'appuyait sur un fait à première vue incompréhensible mais incontestable : le fascisme, qui par ses objectifs et son essence se présentait comme l'expression la plus extrême de la réaction politique et économique, était devenu un phénomène international et refoulait dans beaucoup de pays – d'une manière manifeste et indéniable – les mouvements socialistes révolutionnaires. Le fait qu'il sévit avec le plus de rigueur dans les pays fortement industrialisés ne faisait qu'aggraver le problème. Au renforcement du nationalisme international correspondait l'échec du mouvement ouvrier dans une phase de l'histoire moderne qui, à en croire les marxistes, « était

économiquement mûre pour la dislocation du mode de production capitaliste ». À cela s'ajoutait le souvenir persistant de la carence de l'Internationale ouvrière au début de la Première Guerre mondiale et l'étouffement des mouvements révolutionnaires de 1918-1923 hors de Russie. Tous ces doutes s'appuyaient donc sur des événements d'une gravité particulière ; s'ils étaient justifiés, si la thèse fondamentale de Marx était inexacte, il fallait une réorientation résolue du mouvement ouvrier pour lui permettre d'atteindre son but ; si, par contre, les doutes n'étaient pas justifiés, si la thèse sociologique fondamentale de Marx était exacte, une analyse approfondie et détaillée des causes de la faillite chronique du mouvement ouvrier devenait nécessaire ; il fallait expliquer aussi la genèse d'un mouvement de masse d'un genre nouveau, le fascisme. Ce n'est qu'ainsi qu'on pouvait relancer l'activité révolutionnaire[1].

À défaut d'être tranchée dans un sens ou dans l'autre, la situation était sans remède ; car il était évident que l'appel à la « conscience révolutionnaire de la classe ouvrière », que la méthode chère à Émile Coué consistant à jeter un voile sur les défaites et à embellir les faits déplaisants par le recours aux illusions, ne pouvait conduire au succès. Il ne suffisait pas non plus d'affirmer que le mouvement ouvrier « était en marche », qu'il luttait par-ci par-là, qu'il organisait des grèves. Car ce qui importe, ce n'est pas d'avancer, mais de ne pas prendre du retard par rapport à l'avance et au renforcement de la réaction politique.

L'intérêt que le jeune mouvement démocratique d'économie sexuelle porte à la solution de ces problèmes est double : d'une part, il se sait partie intégrante de la lutte de libération sociale en général ; de l'autre, il a conscience du fait que la réalisation de ses objectifs est indissociablement liée à la réalisation des objectifs de la démocratie naturelle du travail. C'est donc en partant du mouvement ouvrier que nous tenterons d'expliquer où il y a convergence entre les

problèmes relevant spécifiquement de l'économie sexuelle et ceux touchant d'une manière plus générale à la sociologie.

Vers 1930, on entendait parfois en Allemagne, dans certaines réunions, des révolutionnaires intelligents et honnêtes bien qu'imbus d'une mentalité nationaliste et métaphysique, du genre d'Otto Strasser, faire le reproche suivant aux marxistes : « Vous autres marxistes, vous vous réclamez habituellement de la doctrine de Karl Marx. Marx enseignait que la théorie trouve sa confirmation dans la pratique. Or, tout ce que vous savez faire c'est expliquer les défaites de l'Internationale ouvrière. Votre marxisme a fait faillite. Vous expliquez la défaite de 1914 par la « défection de la social-démocratie », celle de 1918 par sa « politique de trahison » et ses illusions. Maintenant vous brandissez d'autres arguments pour expliquer le glissement des masses, pendant la grande crise économique, à droite plutôt qu'à gauche. Mais toutes vos explications ne peuvent effacer les revers ! Où sont donc les faits qui, depuis quatre-vingts ans, confirment au plan pratique la doctrine de la révolution sociale ? Vous commettez l'erreur fondamentale de nier l'âme et l'esprit, de vous en moquer et de ne pas comprendre que ce sont eux qui animent toute chose. » Voilà un genre d'argumentation à laquelle les orateurs marxistes ne savaient que répondre. Il apparaissait de plus en plus clairement que leur propagande de masse politique – qui se limitait à la discussion des processus de crises socio-économiques *objectifs* (mode de production capitaliste, anarchie économique, etc.) ne touchait que la petite minorité de gens déjà acquis à la cause de la Gauche. Il ne suffisait pas de mettre en avant la détresse matérielle, la famine, car chaque parti politique le faisait, même l'Église ; et c'est ainsi qu'on assistait, au plus fort de la crise et de la détresse à la victoire de la mystique national-socialiste sur la doctrine économique du socialisme. La conclusion s'imposait que la propagande et la conception d'ensemble du socialisme comportaient de graves lacunes qui expliquaient ses « erreurs politiques ». Le

défaut était l'impossibilité où se trouvait le marxisme de se brancher sur la réalité politique, défaut que le matérialisme dialectique aurait permis d'éliminer. Mais les virtualités qu'il contient n'avaient pas été mises à profit ; disons, pour anticiper un peu, que *la politique marxiste n'avait pas tenu compte, dans sa pratique politique, de la structure caractérielle des masses et des effets sociaux du mysticisme.*

Quiconque a suivi et vécu pratiquement la théorie et la pratique du marxisme, entre 1917 et 1933, s'est nécessairement rendu compte qu'elles étaient limitées au seul domaine des processus *objectifs* de l'économie et à la politique d'État au sens strict, qu'elles n'observaient pas attentivement ni n'appréhendaient ce qu'on appelle les « facteurs subjectifs » de l'histoire, l'idéologie des masses dans son évolution et dans ses contradictions ; elles négligeaient surtout d'appliquer avec persévérance leur méthode du matérialisme dialectique, de la maintenir vivante, d'examiner chaque phénomène nouveau à sa lumière.

On ne se souciait pas de l'application du matérialisme dialectique à des phénomènes historiques *nouveaux :* le fascisme était un tel phénomène que Marx et Engels avaient ignoré et dont Lénine n'avait aperçu que les premières lueurs. Le concept réactionnaire de la réalité ne s'embarrasse ni des contradictions ni des faits réels ; la politique réactionnaire se sert automatiquement de toutes les forces sociales qui s'opposent à l'évolution ; elle pourra continuer avec succès ce jeu tant que la science n'aura pas découvert *toutes* les forces révolutionnaires qui, opposées aux forces réactionnaires, doivent nécessairement en venir à bout. Comme nous l'exposerons plus loin, la *base de masse* du fascisme, la petite bourgeoisie révoltée, n'avait pas seulement mobilisé les forces régressives, mais aussi les forces résolument progressistes ; personne ne s'est avisé de cette contradiction, le rôle de la petite bourgeoisie est passé à peu près inaperçu jusque peu de temps avant la prise du pouvoir par Hitler.

La pratique révolutionnaire se développe spontanément dans tous les domaines de l'existence humaine à condition qu'on se rende compte des contradictions contenues dans chaque processus nouveau ; elle consiste à épouser la cause des forces *progressistes* décidées à aller de l'avant. Être radical, cela veut dire, selon la définition de Marx lui-même, « prendre les choses à la racine » ; si l'on prend les choses à la racine, si l'on se rend compte de leur processus contradictoire, la victoire sur l'élément réactionnaire est assurée. Si l'on procède autrement, on aboutit inéluctablement aux vues mécanistes, économistes ou métaphysiques, autrement dit au désastre. Il s'ensuit que la critique n'a de sens et de portée pratique que si elle peut montrer à quel point précis on est *passé à côté* des contradictions de la réalité sociale. Marx a accompli un acte révolutionnaire non pas en lançant des manifestes ou en indiquant les objectifs révolutionnaires, mais en reconnaissant dans la main-d'œuvre industrielle la force progressive de la société et en brossant un tableau véridique des contradictions de l'économie capitaliste. L'échec du mouvement ouvrier doit signifier que notre connaissance des forces qui font retarder le progrès social est très limitée ; en effet certains points importants sont encore complètement inconnus.

Comme tant d'autres œuvres de nos grands penseurs, le marxisme a lui aussi dégénéré et s'est transformé en formules creuses : entre les mains des politiciens marxistes, il a perdu son contenu scientifique révolutionnaire. Ceux-ci se trouvaient si fortement engagés dans la lutte politique de tous les jours, qu'ils n'ont pas fait fructifier les principes d'une philosophie vivante telle qu'elle leur avait été transmise par Marx et Engels. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'ouvrir l'ouvrage du communiste allemand Sauerland sur le « Matérialisme dialectique » ou n'importe quel autre livre de Salkind ou Pieck, et de les comparer au *Capital* de Marx ou au *Développement du socialisme de l'utopie à la*

science d'Engels. Des méthodes vivantes se sont figées en formules, des recherches scientifiques eu schémas creux. Le « prolétariat » du temps de Marx s'est transformé depuis en une immense armée d'ouvriers de l'industrie, la classe moyenne artisanale en une foule nombreuse d'employés de l'industrie et de fonctionnaires de l'État. Le marxisme scientifique dégénéré est devenu le « marxisme vulgaire ». C'est là le nom que plusieurs excellents politiciens marxistes ont donné à l'« économisme » qui entendait rabaisser toute l'existence humaine au niveau du problème du chômage et du taux des salaires.

Ce même « marxisme vulgaire » prétendait qu'une crise économique de l'ampleur de celle de 1929-1933 devait *nécessairement* aboutir à une évolution idéologique de gauche des masses concernées. Tandis qu'on parlait encore, en Allemagne, même après la défaite de janvier 1933, d'« essor révolutionnaire », la réalité était tout autre : la crise économique qui aurait dû imprimer à l'idéologie des masses un mouvement à gauche aboutit en fait à un glissement idéologique vers la droite qui s'empara de toutes les couches prolétariennes de la population. Ainsi on voyait s'installer un écart entre l'évolution de la base économique poussant vers la gauche et l'idéologie des masses attirées par l'extrémisme de droite. Or, cet écart, on ne s'en est pas aperçu. C'est pourquoi la question n'a pas été posée de savoir comment des masses paupérisées ont pu passer au nationalisme. Des mots comme « chauvinisme », « psychose », « conséquences du Traité de Versailles » n'expliquent pas la tendance du petit bourgeois ruiné à épouser le radicalisme de droite, puisqu'ils ne cernent pas réellement le processus en question. D'ailleurs, l'orientation à droite n'était pas seulement le fait de petits bourgeois mais aussi d'une partie non négligeable et moralement importante du prolétariat. On négligea le fait que la bourgeoisie, échaudée par la révolution russe, avait essayé de mettre en place des mesures de précaution nouvelles et incompréhensibles à l'époque, qui paraissaient bizarres et que

le mouvement ouvrier ne s'est pas donné la peine d'analyser (par exemple le « New Deal » de Roosevelt) ; on ne se rendait pas compte que le fascisme s'était dressé au début de sa carrière, avant de devenir un mouvement de masse, contre la haute bourgeoisie ; il n'était donc pas question de le neutraliser en le qualifiant de « *simple* gardien du capital financier » – ne serait-ce que parce qu'il était un mouvement de masse.

Où se situait donc le problème ?

La conception fondamentale de Marx partait de l'idée que le travail était exploité comme une marchandise, que le capital se trouvait concentré dans quelques mains, que cette situation entraînerait la paupérisation progressive de l'humanité laborieuse. Marx déduisit de ce processus la nécessité d'« exproprier les expropriateurs ». Selon cette vue, les forces productives de la société capitaliste transcendent le cadre du mode de production. La contradiction entre la production *sociale* et l'appropriation privée des produits par le capital ne peut être abolie qu'en équilibrant le mode de production et le niveau des forces productives. La production sociale doit être complétée par l'appropriation sociale des produits. Le premier acte de cette appropriation est la révolution sociale ; c'est là le principe économique fondamental du marxisme. L'équilibre, affirme-t-il, ne peut être réalisé que si la majorité paupérisée instaure la « dictature du prolétariat », dictature de la majorité des travailleurs sur les détenteurs expropriés des instruments de production.

Les conditions *économiques* de la révolution sociale existaient conformément à la théorie de Marx : le capital était concentré dans quelques mains, le passage de l'économie nationale à l'économie mondiale était contrarié par le dispositif douanier des États nationaux, l'économie capitaliste n'atteignait même pas la moitié de sa capacité de production, le chaos régnait, partout. La majorité de la population des pays fortement industrialisés vivait dans le plus grand

dénuement, on comptait à peu près 50 millions de chômeurs en Europe, des centaines de millions de travailleurs végétaient misérablement. Mais l'« expropriation des expropriateurs » se faisait attendre, l'évolution sociale placée devant l'alternative « socialisme ou barbarie » opta provisoirement pour la barbarie. Car c'était bien là le sens du renforcement du fascisme et du piétinement du mouvement ouvrier. Ceux qui se croyaient « certains » de pouvoir placer leur espoir dans l'issue révolutionnaire de la Deuxième Guerre mondiale (qui venait d'éclater) – ceux qui escomptaient la possibilité que les masses armées fissent usage de leurs armes contre l'ennemi intérieur, n'avaient pas suivi l'évolution de la technique guerrière moderne. On ne pouvait rejeter d'emblée l'idée que l'armement des masses au cours de la prochaine guerre était une hypothèse peu vraisemblable. La guerre, disait-on, serait menée par une poignée de techniciens sûrs et sélectionnés qui attaqueraient les masses non armées des grands centres industriels. Il fallait donc repenser le problème pour mettre au point une nouvelle tactique révolutionnaire. La Deuxième Guerre mondiale devait confirmer ces prévisions.

2. La structure économique et idéologique de la société allemande de 1928 à 1933.

Dans l'ordre rationnel on pourrait s'attendre à ce que des masses laborieuses paupérisées développent une conscience aiguë de leur situation sociale et s'emploient à mettre un terme à leur détresse. De même, un travailleur réduit à la misère devrait-il s'insurger contre les mauvais traitements et se dire : « C'est moi qui accomplis un travail social utile. Le sort de la société dépend essentiellement de moi. J'assumerai donc moi-même la responsabilité des tâches qui m'incombent. » Dans ce cas, la pensée (« conscience ») de

l'ouvrier serait en accord avec sa situation sociale. Le marxiste désignait une telle attitude par « conscience de classe ». Nous dirons d'un tel travailleur qu'il a conscience de faire un travail de spécialiste, qu'il est animé d'une « conscience sociale ». Or, l'écart entre la situation sociale des masses laborieuses et la conscience qu'elles ont de cette situation aboutit non pas à l'amélioration mais à la détérioration de leur condition sociale. Ce furent précisément les masses paupérisées qui aidèrent à l'installation au pouvoir du fascisme, c'est-à-dire de la réaction politique la plus impitoyable.

La question ainsi posée est celle du rôle de l'idéologie et de l'attitude émotionnelle des masses en tant que facteur historique, celle de *l'effet en retour de l'idéologie sur la base économique.* Si la paupérisation des masses n'a pas abouti à un bouleversement dans le sens de la révolution sociale, si – objectivement parlant – des idéologies opposées à la révolution sont issues de la crise, le développement de l'idéologie des masses durant les années critiques, pour employer la terminologie marxiste, a inhibé le « déploiement des forces productives », ainsi que la « résolution révolutionnaire de l'antinomie entre les forces productives du capitalisme monopoliste et son mode de production ».

La composition des classes sociales en Allemagne se répartit de la manière suivante (d'après Kunik : « Versuch einer Feststellung der sozialen Gliederung der deutschen Bevölkerung », *Die Internationale,* 1928, édité par Lenz : « Proletarische Politik », *Internationaler Arbeiterverlag,* 1931) :

	Population active en milliers	… avec les familles en millions
Ouvriers de l'industrie (*)	21 789	40,7
Classes moyennes des villes	6 157	10,7
Paysans petits et moyens	6 598	9,0
Bourgeoisie (y compris les	718	2,0

propriétaires fonciers et gros fermiers)		
Population sans les femmes et les enfants (**)	**34 762**	**62,4**

(*) Qualifiés de « prolétaires » par les marxistes (NdA)

(**) Total de Reich. À mon compte, cela fait 35 262. De plus l'intitulé du grand total (62,4) est illogique (Note du Numériseur)

Stratification des classes moyennes des villes	En milliers
Couches inférieures de petits exploitants (travailleurs indépendants à domicile, gérants, entreprises individuelles et entreprises occupant au maximum deux salariés)	1 916
Petites industries (trois ou plus de trois salariés)	1 403
Employés et fonctionnaires moyens	1 763
Professions libérales et étudiants	431
Petits rentiers et petits propriétaires	644
Total	**6 157**

Stratification des classes laborieuses	En milliers
Travailleurs de l'industrie, des transports, du commerce, etc.	11 826
Travailleurs agricoles	2 607
Travailleurs à domicile	138
Employés de maison	1 326
Pensionnés sociaux	1 717
Employés à petits salaires (jusqu'à 250 marks par mois)	2 775
Fonctionnaires subalternes (et pensionnés)	1 400
Total	**21 789**

Couches moyennes rurales	En milliers
Petits exploitants et preneurs à bail (jusqu'à 5 ha)	2 366
Exploitants moyens (5 à 50 ha)	4 232
Total	**6 598**

Ces statistiques correspondent au recensement de la population de 1925. N'oublions pas qu'elles reflètent l'appartenance socio-économique mais non idéologique des recensés. Par catégories *socio-économiques,* l'Allemagne comptait donc en 1925 :

(en millions)	Population active	… avec familles
Ouvriers	21,789	40,7
Classes moyennes	12,755	19,7

Selon une estimation grossière, la structure *idéologique* se présentait de la manière suivante :

	En millions
Travailleurs dans l'industrie, le commerce, les transports, etc. et ouvriers agricoles	14,433
Classes moyennes, petite bourgeoisie	20 111

	En milliers
Travailleurs à domicile (production individuelle)	138
Employés de maison	1 326
Pensionnés sociaux	1 717
Employés subalternes (expérience dans certaines grandes entreprises comme « Nordstern » à Berlin)	2 775
Fonctionnaires subalternes (exemples : contrôleurs des contributions, postiers)	1 400

Total (« prolétaires » économiques)	**7 356**

« Prolétaires » économiques	7 356
Classes moyennes des villes	6 157
Classes moyennes rurale	6 598
Total	**20,111**

Quel que soit le nombre de membres des classes moyennes ayant voté pour les partis de gauche ou d'ouvriers ayant voté pour les partis de droite, on est frappé par le fait que les estimations sur la *stratification idéologique correspondent à peu près aux résultats des élections de 1932*: communistes et socialistes obtinrent ensemble 12 à 13 millions de voix, le N.S.D.A.P.[2] et les Nationaux Allemands ensemble 19 à 20 millions de voix. Il s'ensuit que l'élément décisif n'était pas, *sur le plan pratique, la stratification économique mais la stratification idéologique de la population.* Les classes moyennes de la petite bourgeoisie ont donc joué un rôle plus important que celui qu'on s'accorde généralement à leur attribuer.

La grande avance du N.S.D.A.P. qui passa de 800 000 voix en 1928 à 6,4 millions à l'automne 1930, à 13 millions en été 1932, à 17 millions en janvier 1933, coïncidait avec la régression rapide de l'économie allemande entre 1929 et 1932. Selon une évaluation de Jäger (« Hitler », *Roter Aufbau,* octobre 1930), la part des travailleurs sur les 6,4 millions de votants national-socialistes s'élevait déjà à 3 millions environ, dont 60-70 % d'employés et 30-40 % d'ouvriers.

Celui qui a le plus clairement saisi l'aspect paradoxal de ce processus sociologique est, autant que je sache, Karl Radek, qui écrivait déjà en 1930, après le premier triomphe du N.S.D.A.P. :

« Rien de semblable ne s'est jamais produit dans l'histoire de la lutte politique, surtout dans un pays politiquement diversifié de longue date, où tout parti nouveau a beaucoup de peine à s'imposer au milieu des partis anciens. Il est

extrêmement, significatif que ni la littérature bourgeoise ni la littérature socialiste n'aient mentionné ce parti qui occupe aujourd'hui la deuxième place dans la vie politique allemande. Ce parti, qui n'a pas d'histoire, a surgi tout à coup comme un îlot émergeant soudain, par l'effet de forces volcaniques, en plein milieu de la mer. »

(« Deutsche Wahlen », *Roter Aufbau,* octobre 1930)

Nous ne doutons pas que cet îlot aussi a son histoire et qu'il a obéi à une logique interne.

Le choix entre les deux voies marxistes : « naufrage dans la barbarie » ou « ascension vers le socialisme » dépendait, à en juger par l'expérience du passé, de la structure idéologique des classes dominantes : celle-ci pouvait s'aligner sur la situation économique ou s'en écarter. L'exploitation pouvait être supportée passivement comme dans les grandes sociétés asiatiques, ou bien l'idéologie de la majorité opprimée prenait le contre-pied de la situation économique, comme c'est le cas aujourd'hui en Allemagne.

Le problème fondamental est donc de savoir ce qui conditionne l'écart ainsi décrit ou, si l'on préfère, ce qui empêche l'harmonie entre la situation économique et l'idéologie.

Pour comprendre, force nous est de nous débarrasser d'abord des concepts marxistes vulgaires qui barrent la route à la compréhension du fascisme. Les voici pour l'essentiel :

Le marxisme vulgaire établit une cloison étanche entre l'être économique et l'être social, il prétend que l'« idéologie » et la « conscience » des hommes sont déterminées *exclusivement* et *directement* par l'être économique. Il aboutit ainsi à une opposition mécanique entre économie et idéologie, entre « base » et « superstructure » ; il fait découler l'idéologie d'une manière schématique et unilatérale de l'économie et ignore la dépendance de l'évolution économique par rapport à l'idéologie. Pour cette raison même, il ne voit pas le problème soulevé par « l'effet en retour de l'idéologie ». Bien que le marxisme fasse aussi état du « retard du facteur subjectif » tel que l'entendait Lénine, il

n'est pas à même de se rendre maître de ce « retard », parce qu'il a commencé par le faire découler exclusivement de la situation économique, sans chercher d'abord les contradictions économiques dans l'idéologie, sans appréhender l'idéologie comme une force historique.

Le fait est que le marxisme ne veut *pas* se pencher sur la structure et le dynamisme de l'idéologie qu'il juge « contraire à la doctrine marxiste » : il abandonne la manipulation des facteurs subjectifs, de ce qu'on appelle « la vie de l'âme » dans l'histoire, à l'idéalisme métaphysique de la réaction politique, aux Gentile et Rosenberg, qui voient dans l'« esprit » et l'« âme » les seuls moteurs de l'histoire, théorie qui – pour bizarre que cela paraisse – soulève l'enthousiasme des foules. Marx avait reproché déjà en son temps au matérialisme du XVIII^e^ siècle de négliger *cet aspect* des sciences sociologiques. Aux yeux du marxiste vulgaire, la psychologie est à priori et en soi un système métaphysique et il refuse de dissocier le « métaphysisme » de la psychologie réactionnaire de ses éléments matérialistes, que la recherche psychologique révolutionnaire met au jour et qu'il s'agit d'examiner plus en détail.

Renonçant à toute critique constructive, il se contente de condamner, et il se réclame du « matérialisme » quand il rejette comme relevant de l'« idéalisme » des faits tels que « pulsion », « besoin », ou « processus psychologique ». Ce faisant, il s'enfonce dans d'innombrables difficultés et ne récolte que des échecs, puisqu'il est forcé de faire sans cesse, dans ses campagnes politiques, de la psychologie appliquée en parlant des « besoins des masses », de la « conscience révolutionnaire », de la « volonté » de faire la grève, etc. Plus il nie la psychologie, plus il sombre dans le psychologisme métaphysique ou, ce qui est pis, dans l'illusionnisme à la Coué, quand il explique une situation historique par la « psychose hitlérienne » ou quand il recommande aux masses de « garder confiance », puisque la « révolution avance quand même et ne se laisse pas abattre », etc. En fin de compte, il

prêche un courage fondé sur l'illusion, sans rien expliquer objectivement, sans comprendre ce qui se passe autour de lui. Il ne comprendra jamais que la situation n'est jamais sans issue pour la réaction politique, qu'une crise économique aiguë peut conduire aussi bien à la barbarie qu'à la liberté. Au lieu de déduire sa manière de penser et d'agir de la réalité sociale, il transforme dans son imagination la réalité pour la faire coïncider avec ses désirs.

Notre psychologie politique ne peut être que la recherche de ce « facteur subjectif de l'histoire », de la structure caractérielle des hommes d'une époque et de la structure idéologique de la société qu'ils forment. Elle ne se dresse pas, comme la psychologie réactionnaire et l'économie psychologiste, contre la sociologie marxiste en lui opposant une « conception psychologique » du social, mais elle se soumet et s'intègre, en un point très précis, à cette théorie qui fait découler la conscience de l'être.

La thèse de Marx selon laquelle le « matériel » (l'être) se mue dans la tête de l'homme en « idéal » (conscience) et non pas, à l'origine, inversement, laisse deux questions ouvertes : primo : *comment* cette mutation se fait-elle, que se passe-t-il dans la tête de l'homme ? Secundo : comment la conscience ainsi produite (nous parlerons désormais de structure psychologique) agit-elle en retour sur le processus économique ? Cette lacune, c'est la psychologie issue de l'analyse caractérielle qui la comble puisqu'elle met à nu le processus psychologique de l'homme, processus dérivant des fondements mêmes de l'être. C'est ainsi qu'elle appréhende le « facteur subjectif » qui échappe à l'entendement du marxiste. La psychologie politique aborde donc une tâche nettement délimitée. Ainsi, elle est incapable d'expliquer la genèse des classes dans la société ou du mode de production capitaliste (dès qu'elle se risque dans ce domaine, ses trouvailles ne sont que des sottises réactionnaires, quand elle explique, par exemple, le capitalisme par la cupidité des hommes). Mais c'est elle – et non l'économie sociale – qui pourra faire des

recherches sur la manière dont l'homme d'une certaine époque est, pense, agit en fonction de sa structure caractérielle, sur la manière dont les contradictions de son existence se répercutent en lui, sur la manière dont il tente de maîtriser sa vie. Il est vrai qu'elle n'examine que l'homme individuel. Mais lorsqu'elle se spécialise dans l'exploration de processus psychiques typiques et *communs* à toute une couche, classe ou catégorie professionnelle, en écartant toute différenciation individuelle, elle se transforme en *psychologie de masse.*

Ce faisant, elle reprend une pensée de Marx :

« Les préalables dont nous partons ne sont pas arbitraires, ne sont pas des dogmes ; ce sont des préalables réels dont on ne peut faire abstraction qu'en imagination. *Ce sont des individus réels, leur action et leurs conditions matérielles de vie,* tant les conditions préexistantes que celles qui ont été engendrées par l'action. »

(Idéologie allemande, I).

« *L'homme est lui-même la base de sa production matérielle comme de toute autre production qu'il accomplit.* Toutes les circonstances qui affectent l'homme en tant que sujet de la production, modifient plus ou moins toutes ses fonctions et activités en sa qualité de créateur de la richesse matérielle, des marchandises. De ce point de vue, on peut effectivement démontrer que *toutes les conditions et fonctions humaines, de quelque manière et à quelque moment qu'elles se présentent, influent sur la production matérielle et qu'elles ont sur elle des répercussions plus ou moins déterminantes.* » (NdT : Italiques de W. R.)

(Théorie sur la plus-value, 1905, I, p. 388 s.).

Nous n'innovons pas et ne révisons pas Marx, comme on nous l'a si souvent reproché : car Marx dit bien : « *Toutes* les circonstances qui affectent l'homme », ce qui implique les conditions du processus du travail aussi bien que les accomplissements les plus parfaits, les plus personnels, les plus privés de la vie pulsionnelle et de la pensée humaine, la *vie sexuelle des femmes, des jeunes et des enfants aussi bien que l'état de la recherche sociologique en ces matières et son application à de nouveaux problèmes sociaux.* Hitler a su faire de l'histoire avec certaines de ces « circonstances qui affectent l'homme » et rien ne sert de s'en moquer. Marx ne pouvait créer la sociologie sexuelle parce que de son temps il n'y avait pas de sexologie. Il importe d'intégrer dans l'édifice

de la sociologie non seulement les données économiques mais aussi les données sexuelles, afin de mettre un terme à l'hégémonie des mystiques et des métaphysiciens en cette matière.

S'il est vrai qu'une « idéologie agit en retour sur le processus économique », elle a dû se transformer auparavant en une puissance matérielle. Si elle devient une puissance matérielle dès qu'elle s'empare de l'homme, une autre question se pose aussitôt : par quelle voie cela se produit-il ? Comment un état de fait idéologique, par exemple une théorie, peut-il entraîner des effets matériels, bouleverser l'histoire ? La réponse à cette question doit résoudre aussi le problème de la psychologie de masse réactionnaire, et aider à abolir la « psychose hitlérienne ».

L'idéologie de toute formation sociale n'a pas seulement pour fonction de refléter le processus économique, mais aussi de *l'enraciner dans les structures psychiques des hommes de cette société.* C'est à un double titre que les hommes sont tributaires de leur condition d'existence : ils en dépendent directement par ses incidences économiques et sociales, indirectement par l'intermédiaire de la structure idéologique de la société ; ils doivent donc développer toujours dans leur structure psychique une antinomie répondant à la contradiction entre les répercussions de leur situation matérielle et les répercussions de la structure idéologique de la société à laquelle ils appartiennent. Ainsi, l'ouvrier se trouve soumis tant aux influences de sa situation de travail qu'à celles de l'idéologie générale de la société. Comme les hommes faisant partie des différentes couches ne sont pas seulement les objets de ces influences mais les reproduisent aussi comme individus *actifs,* leur pensée et leur action doivent être aussi contradictoires que la société d'où elles émanent. *Comme une idéologie sociale modifie la structure psychique des hommes, elle ne s'est pas seulement reproduite dans ces hommes, mais* – ce qui est plus important – *elle a pris dans la forme de l'homme concrètement modifié et agissant*

d'une manière modifiée et contradictoire le caractère d'une force active, d'une puissance matérielle. C'est ainsi et *seulement ainsi* que s'explique l'effet en retour de l'idéologie d'une société sur la base économique dont elle est issue. L'« effet en retour » perd son caractère apparemment métaphysique ou psychologiste, si l'on appréhende sa forme fonctionnelle comme la structure caractérielle de l'homme agissant socialement. C'est à ce titre qu'elle est l'objet de la recherche caractérielle scientifique. On voit donc mieux pourquoi l'« idéologie » se transforme plus lentement que la base économique. Les structures caractérielles qui correspondent à une situation historique donnée se constituent pour l'essentiel dans la prime enfance et ont un caractère beaucoup plus conservateur que les forces productives techniques. Il s'ensuit que peu à peu *les structures psychiques prennent du retard par rapport aux conditions sociales d'où elles sont issues et qui, elles, évoluent très rapidement et entrent en conflit avec les formes de vie ultérieures.* C'est là l'essence même de ce qu'on appelle la tradition, c'est-à-dire de l'opposition entre la situation sociale ancienne et nouvelle.

3. Le problème vu dans la perspective de la psychologie de masse

Nous avons vu que la situation économique et la situation idéologique des masses ne coïncident pas obligatoirement et qu'il peut même y avoir, entre les deux, un écart sensible. La situation économique ne passe pas immédiatement et directement à la conscience politique. S'il en était ainsi, la révolution sociale serait depuis longtemps chose faite. Compte tenu de cet écart entre situation sociale et conscience sociale, l'exploration de la société devra se faire sur deux plans : nonobstant le fait que la structure dérive de l'être

économique, la situation économique doit être examinée par d'autres méthodes que la structure caractérielle : la première relève de la méthode socio-économique, la seconde de la méthode biopsychologique. Un exemple très simple illustrera notre pensée : quand des ouvriers se mettent en grève parce que la pression sur les salaires ne leur permet plus de vivre, leur action découle directement de leur situation économique. Il en est de même de l'affamé qui vole de la nourriture. Pour expliquer le vol de nourriture ou la grève provoquée par l'exploitation, on n'a pas besoin de recourir à la psychologie. L'idéologie aussi bien que les actes répondent alors à la pression économique. La psychologie réactionnaire s'emploie dans ces cas à découvrir des motifs irrationnels pour expliquer le vol ou la grève, en recourant à une argumentation typiquement réactionnaire. Pour la psychologie sociale, le problème se présente de façon inverse : elle ne s'attarde pas sur les raisons qui poussent l'homme affamé ou exploité au vol ou à la grève, mais elle tente d'expliquer pourquoi la majorité des affamés ne *vole pas,* pourquoi la majorité des exploités *ne se met pas en grève.* L'économie sociale explique donc entièrement un fait social, lorsqu'il a des motifs rationnels et utilitaires, c'est-à-dire lorsqu'il sert, à la satisfaction d'un besoin et reflète et prolonge directement une situation économique. Elle est inopérante quand la pensée ou l'action sont *en contradiction* avec la situation économique, quand l'une ou l'autre ne sont *pas rationnelles.* Le marxisme vulgaire et l'économisme, qui rejettent la psychologie, sont désarmés devant ce genre de contradiction. Plus l'orientation d'un sociologue est mécaniste et économiste, plus il ignore la structure interne de l'homme, et plus il recourt dans l'application de la propagande de masse à un « psychologisme » superficiel. Loin de se rendre compte de la contradiction psychique de l'individu nivelé dans la masse et d'y porter remède, il se gargarise d'illusions à la Coué ou bien il explique le mouvement national-socialiste par une « psychose de masse »[3]. La psychologie de masse voit des problèmes

précisément là où l'explication socio-économique *directe* s'avère inopérante. La psychologie de masse s'oppose-t-elle donc à l'économie sociale ? Aucunement ! Car la pensée et l'action irrationnelles des masses qui semblent en désaccord avec la situation socio-économique de l'époque considérée, procèdent elles-mêmes d'une situation socio-économique *plus ancienne.* On a pris l'habitude d'expliquer les inhibitions de la conscience sociale par ce qu'on appelle la tradition. Mais jusqu'ici, on ne s'est jamais demandé ce qu'est la « tradition », au niveau de quels phénomènes psychologiques elle opère. L'économisme a méconnu jusqu'à présent qu'il ne s'agit pas, essentiellement, de savoir si la conscience sociale existe chez le travailleur (c'est l'évidence même !) ou de quelle manière elle se manifeste, mais *ce qui entrave le développement de la conscience de responsabilité.*

L'ignorance de la structure caractérielle des foules aboutit souvent à des questions stériles. C'est ainsi que les communistes expliquaient l'installation au pouvoir du fascisme par la politique déroutante de la social-démocratie. Cette explication était dépourvue de sens, puisque c'était un des traits caractéristiques de la social-démocratie de répandre des illusions. Elle ne comportait aucun élément permettant une réorientation pratique. Tout aussi vaine était l'explication selon laquelle la réaction politique aurait, sous le déguisement du fascisme, « obnubilé », « séduit » et « hypnotisé » les masses. Ce sera là le propre du fascisme tant qu'il existera. De telles explications ne sont pas constructives, car elles ne suggèrent aucune solution. L'expérience enseigne en effet que des révélations mille fois répétées de ce genre ne convainquent pas les masses, qu'il ne suffit pas d'envisager un problème dans la seule perspective socio-économique. N'est-on pas tenté de se demander plutôt *ce qui se passe au sein des foules* pour qu'elles ne reconnaissent pas ou ne veuillent pas reconnaître le rôle du fascisme ? Il est de peu d'utilité de constater que « le moment est venu pour les travailleurs d'ouvrir les yeux » ou « qu'on n'a pas bien

compris que…, etc. » Pourquoi les travailleurs n'ont-ils pas ouvert les yeux, pourquoi n'a-t-on pas compris ? Tout aussi stérile est le débat entre l'aile droite et l'aile gauche du mouvement ouvrier, l'aile droite prétendant que les travailleurs manquaient de combativité, l'aile gauche rejetant cette accusation, disant que les travailleurs sont révolutionnaires et qu'affirmer le contraire c'est trahir leur pensée. Les deux manières de poser le problème sont trop absolues, trop rigides, trop mécanistes. Si l'on était allé au fond des choses, on aurait constaté que le travailleur moyen porte en lui-même la contradiction, qu'il n'est ni nettement révolutionnaire, ni nettement traditionaliste, qu'il se trouve dans une situation de conflit : sa structure psychique découle d'une part de sa situation sociale, prélude à des attitudes révolutionnaires, de l'autre de l'atmosphère générale de la société autoritaire : les deux influences sont antagonistes.

Il importe avant tout de bien se rendre compte de cet antagonisme et d'approfondir comment se présentent concrètement la tendance réactionnaire et la tendance progressive-révolutionnaire chez le travailleur. La remarque s'applique aussi aux membres des classes moyennes. Qu'ils se révoltent, en cas de crise, contre le « système » n'est pas pour nous étonner. Mais le fait que même ruinés ils redoutent le progrès et rallient les extrémistes de droite ne s'explique pas directement par des causes socio-économiques. Ainsi, des membres des classes moyennes sont également tiraillés entre le sentiment de révolte et les objectifs et contenus réactionnaires.

L'explication sociologique d'une guerre n'est pas complète si nous nous contentons de dégager les lois économiques et politiques particulières qui sont directement responsables de son déclenchement, d'invoquer, par exemple, les visées annexionnistes de l'Allemagne en 1914 sur les bassins miniers de Briey et de Longwy, sur les centres industriels belges, l'intention des dirigeants allemands d'étendre leurs possessions coloniales dans le Proche-Orient, etc., ou de

dénoncer, pendant la Deuxième Guerre mondiale, les visées de l'impérialisme hitlérien sur les puits de pétrole de Bakou, les installations industrielles de Tchécoslovaquie. Les intérêts économiques de l'impérialisme allemand constituaient bien le facteur *actuel* décisif, mais nous devons nous interroger aussi sur *la psychologie de masse* qui a fourni la base aux deux guerres mondiales, sur les conditions psychologiques qui ont permis aux masses de s'emparer de l'idéologie impérialiste, de traduire par des faits l'idéologie impérialiste, en flagrante contradiction avec la mentalité paisible, apolitique de la population allemande. On répond mal à la question en invoquant « le revirement des chefs de la IIe Internationale ». *Pourquoi des millions de travailleurs libéraux et anti-impérialistes ont-ils permis qu'on les trahît ?* La peur des conséquences d'un refus du service armé n'a pu jouer que pour une minorité. Quiconque a assisté à la mobilisation de 1914 sait qu'elle a trouvé un accueil très variable au soin des masses laborieuses. Une minorité la désapprouvait catégoriquement, de larges couches réagissaient par une étrange résignation dans la destinée, par une sorte d'hébétude, d'autres – qui n'appartenaient pas exclusivement aux classes moyennes mais aussi au groupe des ouvriers de l'industrie – affichaient un grand enthousiasme guerrier. L'hébétude des uns et l'enthousiasme des autres étaient sans doute les fondements de la guerre, lorsqu'on envisage le problème sous l'angle de la structure de masse. Cette fonction psychologique, pendant les deux guerres mondiales, ne peut être comprise qu'en tenant compte du fait que *l'idéologie impérialiste avait effectivement modifié et infléchi les structures des masses laborieuses dans un sens impérialiste :* on ne peut expliquer des catastrophes sociales en invoquant la « psychose de guerre » ou l'« aveuglement des masses ». Ce serait avoir une piètre opinion des masses que de les croire capables de se laisser simplement « aveugler ». En réalité, *tout ordre social produit dans la masse de ses membres les structures dont il a besoin pour parvenir à ses fins principales*[4]. Sans ces structures, qui sont du domaine de la psychologie de masse,

la guerre serait impossible. Il doit y avoir une corrélation importante entre la structure de la société et la structure psychologique de ses membres ; cela ne signifie pas seulement que les idéologies dominantes sont les idéologies de la classe dominante, mais – ce qui est bien plus important pour la solution pratique de problèmes d'ordre politique – que les *contradictions* de la structure économique d'une société ont leur racine dans les structures, relevant de la psychologie des masses, des opprimés. Sinon il serait inconcevable que les lois économiques d'une société ne puissent parvenir à une efficacité concrète qu'à travers l'action des masses soumises à ses lois.

En Allemagne, les mouvements de libération n'ignoraient pas l'importance de ce qu'on appelle « le facteur subjectif de l'histoire » (chez Marx l'homme est principalement conçu, en opposition au matérialisme mécaniste, comme « sujet de l'histoire », aspect du marxisme que Lénine surtout a développé) ; ce qui manquait c'était l'appréhension de *l'action irrationnelle, inadéquate,* autrement dit de *l'écart entre l'économie et l'idéologie.* Il faut que nous soyons à même d'expliquer comment le mysticisme a pu venir à bout de la sociologie scientifique. Or, notre travail n'est utile que si nous posons la question de telle manière que la réponse nous fournit spontanément les moyens d'une action pratique nouvelle. Si le travailleur n'est ni franchement réactionnaire ni franchement révolutionnaire, mais se trouve tiraillé entre des tendances antagonistes réactionnaires et révolutionnaires, la découverte de cet antagonisme devra nécessairement aboutir à une pratique qui opposera aux forces psychiques conservatrices les forces révolutionnaires. Toute mystique est réactionnaire, l'homme réactionnaire est mystique. En se moquant du mysticisme, en le qualifiant simplement d'« obscurantisme » ou de « psychose », on ne forge pas d'armes contre lui ; c'est en l'interprétant correctement, qu'on élabore par la force des choses un antidote contre le mysticisme. Pour faire face à cette tâche, il

faut saisir les rapports entre la situation sociale et la formation de structures, et plus particulièrement, dans la limite de nos connaissances, les idées irrationnelles qui ne s'expliquent pas directement par des considérations socio-économiques.

4. La fonction sociale de la répression sexuelle

Déjà Lénine avait été frappé par le comportement singulier et irrationnel des masses avant la révolte ou pendant son déroulement. Il fait le récit suivant des soulèvements de soldats en Russie, en 1905 :

> « Le soldat était plein de sympathie pour la cause des paysans ; ses yeux brillaient à la seule évocation de la campagne. Plus d'une fois, dans les troupes, le pouvoir était passé aux mains des soldats, mais presque jamais cette situation n'a été vraiment exploitée ; les soldats hésitaient ; quelques heures après avoir tué un supérieur détesté, ils rendaient la liberté aux autres, entamaient des négociations avec les autorités, puis se laissaient exécuter et fouetter, et acceptaient de nouveau le joug… »
>
> (Lénine, *Sur la religion,* p. 65, Verl. f. Lit. u. Pol.).

Les mystiques de tous bords expliqueront une telle attitude par la nature immuablement morale de l'homme qui ferait obstacle à la rébellion contre les institutions divines, l'autorité de l'État et ses représentants ; les marxistes vulgaires passent, sans y prêter attention, à côté de tels phénomènes qui ne les intéressent pas et qu'ils ne peuvent expliquer parce qu'ils ne sont pas explicables par les seuls arguments économiques. La théorie freudienne serre la vérité de bien plus près, quand elle explique un tel comportement par le sentiment de culpabilité, acquis pendant l'enfance, à l'égard de toutes les personnes représentant le père. Simplement, elle ne nous dit rien sur l'origine et la fonction sociologiques d'un tel comportement et ne propose, pour cette raison, aucune solution pratique. Elle ne saisit pas non

plus ses rapports avec la répression et la déformation de la vie sexuelle des masses.

Pour aborder l'analyse des phénomènes irrationnels relevant de la *psychologie de masse*, il est indispensable de donner un bref aperçu des problèmes soulevés par l'*économie sexuelle,* que nous avons traitée ailleurs dans le détail.

L'économie sexuelle est un secteur de la recherche issu depuis quelques années de la sociologie de la vie sexuelle humaine par l'application du fonctionnalisme à ce domaine, et qui a d'ores et déjà réussi à dégager une série de faits d'un type nouveau. Elle a pour fondement les considérations préliminaires suivantes :

Marx a trouvé la vie sociale dominée par les conditions de la production économique et les conflits de classe qui, en un point déterminé de l'histoire, en ont été la conséquence. L'asservissement de la classe opprimée par les propriétaires des moyens de production sociaux ne se fait que fort rarement par la force brutale : leur arme principale est leur pouvoir idéologique sur les opprimés, qui soutient puissamment l'appareil de l'État. Nous avons déjà souligné que Marx voyait dans l'homme vivant et producteur avec ses attributs psychiques et physiques la condition première de l'histoire et de la politique. La structure caractérielle de l'homme agissant, autrement dit du « facteur subjectif de l'histoire » dans le sens de Marx, n'a pas été explorée parce que Marx était sociologue et non psychologue, et parce que de son temps la psychologie scientifique n'existait pas encore. Aucune réponse n'a donc été donnée à la question de savoir pour quelle raison les hommes ont supporté pendant des millénaires l'exploitation et l'abaissement moral, bref l'esclavage ; la recherche se limitait au processus économique de la société et au mécanisme de l'exploitation économique.

À peine cinquante ans plus tard, Freud découvrit par une méthode particulière à laquelle il a donné le nom de *psychanalyse,* le processus qui domine la vie de l'âme. Ses

découvertes les plus importantes, qui anéantirent et bouleversèrent un grand nombre de concepts anciens – ce qui lui rapporta au début la haine du monde –, sont les suivantes :

La conscience (psychologique) n'est qu'une petite partie du domaine psychique ; elle est tributaire de processus psychiques inconscients qui échappent pour cette raison au contrôle de la conscience : tout événement psychique – même s'il apparaît dépourvu de sens comme le rêve, l'acte manqué, les propos décousus des psychotiques et des aliénés – a une fonction et un « sens » parfaitement compréhensible si on réussit à l'insérer dans l'histoire du développement de la personne humaine. Par cette découverte, la psychologie qui jusque-là avait végété sous la forme d'une vague physique du cerveau (« mythologie du cerveau ») ou comme hypothèse d'un *esprit* objectif mystérieux, prenait soudain place parmi les sciences naturelles.

La *deuxième* grande découverte de Freud était celle d'une sexualité infantile très active, complètement indépendante de la fonction de reproduction : la *sexualité* et la *reproduction,* le *sexuel* et le *génital* ne sont donc nullement identiques ; la dissection analytique des processus psychiques a d'autre part mis en évidence que la sexualité, ou plutôt son énergie, la *libido,* qui est d'origine somatique, est le moteur central de la vie de l'âme. Préalables biologiques et conditions sociales se rencontrent donc dans le domaine psychique.

La *troisième* grande découverte fut que la sexualité infantile, dont fait partie aussi l'essentiel de la relation enfant-parents (complexe d'Œdipe), est généralement refoulée parce que l'enfant craint d'être puni pour des actes et des pensées sexuels (c'est là le sens profond de l'« angoisse de castration ») ; ainsi, la sexualité se trouve coupée de l'action et effacée de la mémoire. Le refoulement de la sexualité infantile soustrait celle-ci au contrôle de la conscience sans lui enlever son énergie ; bien au contraire, il la renforce et l'infléchit de telle manière qu'elle se manifeste dans plusieurs troubles pathologiques de la vie de l'âme.

Comme cette règle s'applique sans exception à tous les « hommes civilisés », Freud pouvait dire que l'humanité tout entière était sa patiente.

La *quatrième* découverte importante dans ce contexte fut que les instances morales dans l'homme ne sont nullement d'origine supra-terrestre, mais résultent des mesures pédagogiques que les parents et leurs représentants prennent à l'égard des enfants dès leur plus bas âge. Au centre de ces mesures pédagogiques se trouvent celles qui visent à la répression de la sexualité de l'enfant. Le conflit qui, au début, oppose les désirs de l'enfant aux interdictions des parents, se prolonge par la suite dans le conflit *intérieur à la personne* entre les pulsions et la morale. Les instances morales, qui appartiennent à la sphère de l'inconscient, se dressent, dans l'adulte, contre sa connaissance des lois de la sexualité et de la vie psychique inconsciente ; elles favorisent le refoulement sexuel (« résistance sexuelle ») et expliquent la résistance du monde contre la découverte de la sexualité infantile.

Chacune de ces découvertes (nous nous sommes contentés de citer celles qui ont une incidence directe sur notre sujet) a porté – du fait déjà de sa seule existence – un coup très rude à la philosophie réactionnaire et plus spécialement à la métaphysique religieuse qui se dresse en défenseur des valeurs morales éternelles, qui affirme que le monde est dominé par un esprit objectif, qui nie la sexualité infantile et prétend reléguer la sexualité dans la seule fonction reproductrice. Ces découvertes ne purent déployer tous leurs effets parce que la sociologie psychanalytique qui s'édifiait à partir d'elles leur enleva pour une large part ce qu'elles avaient de progressiste et de révolutionnaire. Ce n'est pas ici le lieu de le démontrer. La sociologie analytique tenta d'analyser la société comme un individu, opposa d'une manière absolue le processus culturel à la satisfaction sexuelle, interpréta les pulsions destructives comme des données biologiques originelles présidant d'une manière inéluctable aux destinées humaines, nia l'existence d'une ère

primitive matriarcale et aboutit, parce qu'elle s'effarouchait de ses propres découvertes, à un scepticisme paralysant. Depuis longtemps, elle a adopté une attitude hostile à l'égard de tous ceux qui ont dressé ce bilan, et leurs représentants sont logiques avec eux-mêmes quand ils luttent contre ces tentatives. Mais tout cela ne change rien au fait que nous sommes décidés à rejeter énergiquement toute attaque contre les grandes découvertes de Freud, d'où qu'elle vienne.

Les recherches entreprises à l'aide de la sociologie fondée sur l'économie sexuelle, qui prend pour point de départ ces découvertes, ne se ramènent pas à l'une des nombreuses tentatives de compléter Marx par Freud ou Freud par Marx, ou de faire un amalgame des deux. Nous avons naguère indiqué quelle était la fonction précise que la psychanalyse assume dans l'édifice du matérialisme historique : elle peut aider à la compréhension de la structure et du dynamisme de l'idéologie mais non pas de son terrain historique. Seul un politicien borné pourrait reprocher à la psychologie analytique structurelle de ne pas monnayer aussitôt ses trouvailles en conseils pratiques. Qu'elle soit entachée de quelques déformations dues à la contagion de la philosophie conservatrice ne saurait servir de prétexte qu'à un braillard politique pour la rejeter en bloc. Qu'elle ait compris la sexualité infantile est un titre de gloire scientifique et révolutionnaire qu'aucun sociologue authentique ne lui disputera.

Il en découle que la science de la sociologie de l'économie sexuelle, qui repose sur les découvertes *sociologiques* de Marx et sur les découvertes *psychologiques* de Freud, est à la fois une psychologie de masse et une sociologie sexuelle. Elle commence là où, après le rejet de la philosophie de la culture de Freud[5], finit la problématique clinique et psychologique de la psychanalyse.

La psychanalyse nous dévoile les effets et les mécanismes de la répression et du refoulement sexuels ainsi que les détails de leurs conséquences pathologiques. La sociologie

fondée sur l'économie sexuelle va plus loin : *pour quel motif d'ordre social*, se demande-t-elle, *la sexualité est-elle réprimée par la société et refoulée dans l'individu ?* L'Église dit : dans l'intérêt du salut éternel ; la philosophie morale mystique dit : à cause de la nature morale éternelle de l'homme ; la philosophie culturelle freudienne dit : dans l'intérêt de la « culture » ; on se demande, sceptique, en quoi la masturbation des petits et les rapports sexuels entre adolescents entravent l'installation de postes à essence ou la production d'avions. On a le sentiment que ce n'est pas l'activité culturelle en soi qui est en jeu mais seulement la *forme* actuelle de ces activités et on est très disposé à les sacrifier si l'on peut, à ce prix, mettre un terme à la détresse sans nom des enfants et des adolescents. Ainsi, le problème ne relève plus de la culture mais de l'ordre social. En se penchant sur l'histoire de la répression sexuelle on découvre qu'elle n'est pas née avec la naissance de la culture, qu'elle n'est donc pas une condition de la formation de la culture, mais qu'elle a débute relativement tard, après l'instauration du patriarcat autoritaire et la naissance des classes. C'est à ce moment qu'on commence à mettre au service d'une minorité les intérêts sexuels de tous ; le mariage et la famille patriarcaux ont conféré à cette situation nouvelle une forme organisationnelle. Avec la restriction et la répression de la sexualité, la sensibilité de l'homme se modifie, et c'est ainsi qu'apparaît la religion négatrice de la sexualité qui, peu à peu, installe sa propre organisation de politique sexuelle, l'Église avec tous ses précurseurs, qui visent essentiellement à l'extirpation du plaisir sexuel et du peu de bonheur sur terre. Il va sans dire que cette évolution n'est pas sans signification sociale si on l'envisage sous l'angle de l'exploitation désormais florissante de la force du travail humain.

Pour bien saisir ce rapport, il importe de se faire une idée très nette de l'institution sociale centrale où convergent les situations économique et socio-économique de la société

patriarcale et autoritaire. Sans tenir compte de cette institution, il est impossible de comprendre l'économie sexuelle et les processus idéologiques du patriarcat. La psychanalyse d'individus de tous les âges, de tous les pays et de toutes les couches sociales montre que *la conjonction des structures socio-économique et sexuelle de la société ainsi que sa reproduction structurelle s'opèrent au cours des quatre ou cinq premières années de la vie par les soins de la famille autoritaire.* L'Église ne fait ensuite que perpétuer cette fonction. Ainsi, l'État autoritaire trouve un intérêt majeur dans la famille autoritaire : *elle est la fabrique où s'élaborent sa structure et son idéologie.*

Nous avons donc trouvé l'institution où s'opère la conjonction entre les intérêts sexuels et économiques de l'État autoritaire. Reste la question de savoir *comment* cette conjonction se fait et quel est son mécanisme. Là encore, la réponse nous est fournie par l'analyse de la structure caractérielle typique de l'homme réactionnaire (y compris du travailleur) ; mais cette réponse n'apparaît qu'à celui qui a l'habitude d'interroger l'analyse caractérielle. L'inhibition morale de la sexualité naturelle de l'enfant dont la dernière étape est le rétrécissement caractérisé de la sexualité *génitale*, rend l'enfant anxieux, sauvage, soumis, obéissant, « aimable » et « docile » dans le sens autoritaire du mot ; en investissant tout mouvement de vie et de liberté d'une lourde charge d'angoisse, elle paralyse les forces de révolte dans l'homme et détériore, en lui imposant l'interdiction de penser aux choses sexuelles, sa puissance intellectuelle et son sens critique ; bref, son but est la création du sujet adapté à l'ordre autoritaire, qui accepte ce dernier en dépit de toutes les misères et humiliations. Pour commencer, l'enfant doit se plier à l'État autoritaire en miniature qu'est la famille, dont il doit accepter les structures, pour s'intégrer plus tard dans le cadre social général. *La structuration autoritaire de l'homme se produit* – ce qu'il s'agit de ne jamais perdre de vue – *en*

premier lieu par l'ancrage d'inhibitions et d'angoisses sexuelles dans la matière vivante des pulsions sexuelles.

Nous comprendrons sans peine pourquoi la famille est considérée par l'économie sexuelle comme la cellule de reproduction la plus importante du système social autoritaire en nous penchant, à titre d'exemple, sur le cas d'une femme de travailleur conservatrice moyenne. Elle souffre de la faim au même titre qu'une femme de travailleur éprise de liberté, elle pâtit tout autant de la situation économique, mais elle vote fasciste ; si nous appréhendons en outre la réalité de la différence, en matière d'idéologie sexuelle, entre la femme libérale et la femme réactionnaire moyenne, nous touchons du doigt l'importance capitale de la structure sexuelle : l'inhibition morale antisexuelle empêche la femme conservatrice de prendre conscience de sa situation sociale et l'attache avec autant de force a l'Église qu'elle la fait redouter le « bolchevisme sexuel ». Du point de vue théorique, les choses se présentent de la manière suivante : le marxiste vulgaire habitué à des raisonnements mécanistes supposera que la prise de conscience de la situation économique sera d'autant plus marquée que la détresse sexuelle s'ajoute à la détresse économique. Selon cette hypothèse les adolescents et la masse des femmes devraient bien plus tendre à la révolte que les hommes. Or, c'est le contraire qui est vrai, et l'économiste ne sait comment expliquer ce phénomène. Il est incapable de comprendre pourquoi la femme réactionnaire refuse même d'écouter son programme économique. L'explication est la suivante : la répression des besoins grossièrement matériels n'a pas le même effet que la répression des besoins sexuels. La première excite à la révolte, la seconde, du fait qu'elle soumet les exigences sexuelles au refoulement, qu'elle les soustrait à la conscience, qu'elle s'ancre intérieurement sous forme de défense morale, empêche la révolte dans les *deux formes* de répression. Notons que l'inhibition de la révolte est elle-même

inconsciente. L'homme moyen apolitique n'en ressent même pas les premiers rudiments.

Le résultat est le conservatisme, la peur de la liberté, une mentalité réactionnaire.

Le refoulement sexuel renforce la réaction politique non seulement par le processus décrit ci-dessus, en rendant passif et apolitique l'individu nivelé par la masse : il crée en outre dans la structure de l'homme une force secondaire, un intérêt artificiel, qui soutiennent de leur côté activement l'ordre autoritaire. Car la sexualité, à laquelle le processus du refoulement refuse les satisfactions voulues par la nature, se tourne vers toutes sortes de satisfactions de remplacement. C'est ainsi que l'agressivité naturelle se transforme en sadisme brutal, sadisme qui est une des bases essentielles – au point de vue de la psychologie de masse – des guerres mises en scène par quelques intérêts impérialistes. Prenons un autre exemple : vu sous l'angle de la psychologie de masse, le militarisme tire son efficacité essentiellement d'un mécanisme libidinal. L'effet sexuel de l'uniforme, l'excitation érotique des parades due à la perfection du mouvement rythmé, le caractère exhibitionniste de la dégaine militaire sont plus nettement compréhensibles à une femme de ménage ou à une petite employée qu'à nos politiciens les plus érudits. Quant à la réaction politique, elle se sert à bon escient de ces intérêts sexuels. Elle ne crée pas seulement des uniformes rutilants pour les hommes, elle confie le recrutement à des pin-ups attractives. Citons, pour terminer, les affiches des puissances belliqueuses, dont l'argumentation est à peu près la suivante : « Si tu veux connaître des pays étrangers engage-toi dans la Marine Royale ! » Les pays étrangers sont représentés par des femmes exotiques. Pourquoi ces affiches sont-elles si efficaces ? Parce que notre jeunesse, frustrée par la répression sexuelle, souffre de faim sexuelle.

La morale sexuelle qui entrave les aspirations à la liberté aussi bien que les puissances qui font le jeu des intérêts

autoritaires tirent leur énergie de la sexualité refoulée. Nous saisissons maintenant l'un des ressorts essentiels du processus appelé « effet en retour de l'idéologie sur la base économique » : *l'inhibition sexuelle opère dans l'homme économiquement opprimé des modifications structurelles qui le poussent à agir, à sentir, à penser à l'encontre de ses intérêts matériels.*

L'observation de Lénine trouve ainsi sa confirmation et son explication dans les découvertes de la psychologie de masse. Les soldats de 1905 voyaient, d'une manière inconsciente, dans leurs officiers, leurs pères du temps de leur enfance – symboles de l'idée de Dieu – qui réprimaient la sexualité et qu'on n'avait pas, à cette époque, le droit de tuer, même s'ils vous empoisonnaient la vie. Leur repentir et leurs hésitations lorsqu'ils s'étaient emparés du pouvoir, étaient l'expression de la haine changée en son contraire, la compassion, haine qui ainsi ne pouvait se traduire par des actes.

Le problème pratique de la psychologie de masse est donc l'activation de la majorité passive de la population, toujours disposée à voler au secours de la victoire de la réaction politique, ainsi que la suppression des inhibitions qui contrecarrent la genèse de la volonté de liberté née de la situation socio-économique. Rien ne saurait brider les énergies psychiques d'une masse moyenne vibrant au spectacle d'un match de football ou d'une opérette de pacotille, si l'on réussissait à les désenchaîner et à les canaliser vers les buts rationnels du mouvement de libération. C'est là le point de départ de l'étude sur l'économie sexuelle qui va suivre.

---

(1) Cf. Préface.

(2) (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei : Parti ouvrier national-socialiste allemand)

(3) Comme l'économiste ignore et rejette les processus psychologiques, le terme de « psychose de masse » ne signifie pas pour lui comme pour nous un

phénomène social important de portée historique, mais socialement parlant un incident négligeable.

(4) « Les pensées de la classe dominante sont aussi les pensées dominantes de chaque époque, autrement dit, la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance idéologique dominante. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose du même coup des moyens de la production idéologique, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production idéologique sont soumises à cette classe dominante. Les idées dominantes ne sont autre chose que l'expression idéelle des rapports matériels dominants, elles sont ces rapports matériels dominants saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante ; autrement dit, ce sont les idées de sa domination » (Marx).

(5) Qui contient, malgré son idéalisme, plus de vérités sur la vie active que toutes les sociologies et beaucoup de psychologies marxistes réunies.

Chapitre II
L'idéologie de la famille autoritaire dans la psychologie de masse du fascisme

1. Führer et structure de masse

Si l'histoire du processus social laissait le temps aux historiens réactionnaires de se livrer, après quelques décennies, à des considérations sur le passé de l'Allemagne, ils ne manqueraient pas de prendre le succès d'Hitler dans les années 1928-1933 pour une preuve que ce sont les grands hommes qui font l'histoire en insufflant aux masses « leurs idées » : il est vrai que la propagande national-socialiste se fondait sur cette « idéologie du chef » (« Führerideologie »). Les national-socialistes ne connaissaient pas mieux le mécanisme de leur succès que les implications historiques de leur mouvement. L'auteur national-socialiste Wilhelm Stapel était donc parfaitement logique quand il écrivait dans son ouvrage « Christentum und Nationalsozialismus » (Hanseatische Verlagsanstalt) : « Le national-socialisme étant un mouvement *élémentaire,* il est impossible d'en venir à bout par des « arguments ». Des arguments n'auraient d'effet que si le mouvement s'était imposé à l'aide d'arguments ».

Les discours de propagande national-socialistes se signalaient, en parfait accord avec cette vue, par des appels habiles aux *sentiments* d'individus nivelés par la masse et par le *renoncement, dans la mesure du possible, à toute*

argumentation objective. Hitler souligne à plusieurs reprises dans son ouvrage *Mein Kampf* que la bonne tactique en matière de psychologie de masse consiste à renoncer à toute argumentation et à présenter aux foules seulement « le grand but final ». Ce qu'était ce « grand but final » *après* la prise du pouvoir apparaissait très nettement dans le fascisme italien comme aussi dans les décrets de Göring à l'encontre des organisations économiques des classes moyennes, dans le refus de la « deuxième révolution » attendue par les partisans, dans la non-exécution des mesures socialistes promises, etc., où se montrait déjà la fonction réactionnaire du fascisme. Le passage suivant nous montre à quel point Hitler ignorait lui-même le mécanisme de son succès :

> « Seule cette grande ligne, de laquelle nous ne devons jamais nous écarter, permet, si l'on met sur elle l'accent, avec une logique imperturbable, de nous assurer le succès final. C'est alors qu'on pourra constater avec étonnement à quels résultats immenses, *à peine compréhensibles* [souligné par W. R.], on aboutit grâce à une telle persévérance » (*Mein Kampf*, p. 203).

Le succès d'Hitler ne s'explique donc nullement par son rôle réactionnaire dans l'histoire du capitalisme, car s'il avait ouvertement admis ce rôle dans sa propagande, il aurait eu l'effet opposé. L'examen de l'efficacité psychologique d'Hitler sur les masses devait partir de l'idée qu'un « führer » ou représentant d'une idée ne pouvait avoir de succès (succès non pas historique mais essentiellement passager) que *si ses concepts personnels, son idéologie ou son programme étaient en harmonie avec la structure moyenne d'une large couche d'individus nivelés par la masse.* Une deuxième question se pose : *De quelle situation historique et sociale ces structures de masse tirent-elles leur origine ?* Et c'est ainsi qu'un problème de psychologie de masse quittant le terrain métaphysique du « concept de chef » (Führeridee) se trouve placé dans la réalité de la vie sociale. *Un « führer » ne peut faire l'histoire que si les structures de sa personnalité coïncident avec les structures – vues sous l'angle de la psychologie de masse – de larges couches de la population.* La question de savoir si la marque qu'il imprime à l'histoire est *définitive* ou *passagère* dépend

uniquement de son orientation qui peut soit s'inscrire dans la progression du processus social, soit s'y opposer. C'est pourquoi on a tort d'attribuer les succès d'Hitler exclusivement à la démagogie des national-socialistes, à l'« égarement des masses », à la « psychose nazie », ce qui ne veut rien dire du tout, bien que des politiciens communistes se soient servis par la suite de ces explications très vagues. Il s'agit précisément de comprendre *pourquoi les masses ont pu être trompées, égarées, soumises à des influences psychotiques.* C'est là un problème qu'on ne peut résoudre si on ne sait pas *ce qui se passe au sein des masses.* Il ne suffit pas de souligner le caractère réactionnaire du mouvement hitlérien. Car le succès du N.S.D.A.P. auprès des masses était en contradiction avec son rôle réactionnaire : des millions de gens applaudissaient à leur propre asservissement, contradiction qui ne peut être expliquée par des arguments politiques et économiques mais seulement par la psychologie de masse.

Le national-socialisme avait recours à des moyens différents selon les milieux auxquels il s'adressait et il modulait ses promesses en fonction des couches sociales dont il avait, à un moment donné, besoin. C'est ainsi qu'au printemps de 1933 sa propagande insistait sur le caractère *révolutionnaire* du mouvement nazi, parce qu'elle voulait gagner à sa cause les travailleurs de l'industrie, et on « fêta » le premier mai après avoir jeté un os à la noblesse, à Potsdam. Si l'on voulait en déduire que le succès d'Hitler n'était dû qu'à une escroquerie politique on se mettrait en contradiction avec l'idée fondamentale de la liberté et on nierait pratiquement la possibilité de la révolution sociale. La question essentielle est donc la suivante : *Pourquoi les masses succombent-elles à la mystification politique ?* Il leur était loisible de porter un jugement sur la propagande des différents partis. Pourquoi n'ont-elles pas remarqué qu'Hitler promettait aux travailleurs l'expropriation des moyens de production et aux capitalistes des garanties contre l'expropriation ?

La structure personnelle d'Hitler et sa biographie sont sans aucun intérêt pour la compréhension du national-socialisme. Il est toutefois intéressant de constater que l'origine petite-bourgeoise de ses idées coïncidait pour l'essentiel avec les structures de masse disposées à leur faire le meilleur accueil.

Hitler s'appuyait, comme tout mouvement réactionnaire, sur plusieurs couches de la petite bourgeoisie. Le national-socialisme a mis à nu l'ensemble des contradictions qui caractérisent la psychologie de masse de la petite bourgeoisie. Il s'agit donc premièrement de bien se rendre compte de ces contradictions et deuxièmement de se pénétrer de leur origine commune, puisqu'elles sont toutes issues des conditions de production impérialistes. Nous limiterons nos recherches aux problèmes relevant de l'idéologie *sexuelle.*

2. Les origines d'Hitler

Le leader des classes moyennes allemandes révoltées était lui-même fils de fonctionnaire. Hitler nous a fait lui-même le récit du conflit, typique de la structure de masse petite-bourgeoise par laquelle il devait passer. Son père voulait faire de lui un fonctionnaire, le fils se révolta contre le plan paternel et résolut de ne l'accepter « sous aucun prétexte » : il se fit artiste-peintre et tomba dans la misère. Mais si l'on fait abstraction de cette révolte, il n'était pas question de mettre en doute ou de contester l'autorité paternelle. Cette attitude ambiguë face à l'autorité, *la révolte allant de pair avec son acceptation respectueuse et soumise,* est un trait fondamental de la structure petite-bourgeoise au moment du passage de la puberté à l'âge adulte – et elle est particulièrement marquée lorsque les conditions de vie sont difficiles.

Quand Hitler parle de sa mère, son langage se teinte de sentimentalisme. Il assure n'avoir pleuré qu'une seule fois

dans sa vie, le jour où sa mère mourut. Son attitude négative à l'égard de la sexualité et son idéalisation névrotique de la maternité ont leur origine dans sa théorie raciste et dans sa théorie sur la syphilis (cf. chapitre suivant).

Nationaliste dans sa jeunesse, Hitler – qui vivait en Autriche – prit la décision de lutter contre la dynastie autrichienne qui livrait « la patrie allemande à la slavisation ». Dans sa polémique contre les Habsbourg, Hitler donna quelque poids à l'argument que plusieurs membres de la dynastie étaient des syphilitiques. On ne prêterait guère attention à ce trait si le motif de l'« empoisonnement du corps de la nation » et sa phobie de la syphilis ne revenaient sans cesse, avec insistance, sous sa plume, pour constituer après la prise du pouvoir un des centres de gravité de sa politique intérieure.

Au début, Hitler sympathisa avec la social-démocratie, parce qu'elle luttait pour le suffrage universel à bulletin secret, qui pouvait amener un affaiblissement du gouvernement détesté des Habsbourg. Mais l'exaltation de la conscience de classe, la négation de la nation, de l'autorité de l'État, du droit de propriété sur les instruments de production, de la religion et de la morale lui inspiraient de la répugnance. Cependant le motif décisif de son divorce avec la social-démocratie fut l'invitation qu'on lui adressa, dans l'entreprise de bâtiment où il travaillait, à adhérer au syndicat ouvrier. Il refusa en disant qu'il avait pour la première fois compris le rôle de la social-démocratie.

Bismarck devint alors son idéal, parce qu'il avait réalisé l'unité allemande et lutté contre la maison d'Autriche. L'antisémite Lueger et le nationaliste allemand Schönerer eurent une influence décisive sur l'évolution ultérieure d'Hitler. Il se tourna alors vers des objectifs nationalistes-*impérialistes* qu'il comptait réaliser par des moyens différents et plus efficaces que ceux préconisés par l'ancien nationalisme « bourgeois ». *Le choix de ces moyens lui fut dicté*

par sa connaissance de la puissance du marxisme organisé et du rôle décisif de la masse dans tout mouvement politique.

« Ce n'est que lorsqu'à l'idéologie internationaliste – dirigée politiquement par le marxisme organisé – s'opposera une vision du monde nationale (« völkisch ») organisée et dirigée avec autant d'esprit d'unité, que le succès, l'énergie combative étant égale de part et d'autre, ira du côté de la vérité éternelle. »

« Ce qui assura le succès à l'idéologie internationaliste fut le fait qu'elle était représentée par un parti politique organisé comme les sections d'assaut ; ce qui fit échouer jusqu'ici l'idéologie opposée fut l'absence d'une représentation organisée dans l'unité. Ce n'est pas par une liberté infinie laissée à l'exégèse d'une vision générale des choses, mais par la forme limitée mais synthétique d'une organisation politique qu'une idéologie pourra lutter et vaincre » (*Mein Kampf,* p. 422-423).

Hitler avait reconnu de bonne heure les inconséquences de la politique sociale-démocrate et l'impuissance des anciens partis bourgeois, y compris le Parti National-Allemand.

« Tout cela n'était que la conséquence inévitable de l'absence d'une nouvelle idéologie fondamentalement opposée au marxisme et animée d'une volonté de conquête impérieuse » (*op. cit.,* p. 190).

« Plus je réfléchissais à cette époque sur la nécessité d'un changement d'attitude des gouvernements nationaux à l'égard de la social-démocratie en tant qu'incarnation actuelle du marxisme, plus je me rendais compte qu'il n'y avait rien qui pût remplacer cette doctrine. Qu'aurait-on proposé aux masses dans le cas hypothétique d'un écroulement de la social-démocratie ? Il n'existait pas un seul mouvement capable d'attirer dans son sillage la foule immense des travailleurs plus ou moins dépourvus de leader. Il est insensé et plus que stupide de supposer que le fanatique international qui a quitté ce parti de classe rejoindra immédiatement les rangs d'un parti bourgeois, c'est-à-dire d'une autre organisation de classe » (*op. cit.,* p. 190).

« Les partis bourgeois » – comme ils s'appellent eux-mêmes – n'attireront jamais plus dans leur camp les masses » prolétariennes », puisqu'il s'agit là de deux mondes opposés, séparés par des frontières naturelles et artificielles, dont les rapports mutuels ne peuvent être que la lutte. C'est le plus jeune, dans ce cas le marxisme, qui remporterait la victoire » (*op. cit.,* p. 191).

L'anti soviétisme fondamental du national-socialisme apparut très tôt :

« Si l'on voulait de la terre en Europe, cela ne pourrait se faire qu'aux dépens de la Russie ; il faudrait que le nouveau Reich emboîte le pas aux anciens chevaliers de l'Ordre afin de donner, par l'épée allemande, à la charrue allemande la glèbe et à la nation le pain quotidien » (p. 154).

Hitler se pose donc un certain nombre de questions : « Comment assurer la victoire de la pensée national-

socialiste ? Comment combattre efficacement le marxisme ? Comment s'ouvrir l'accès aux masses ?

Pour parvenir à ses fins, Hitler fait appel aux sentiments nationalistes des foules, mais il décide d'organiser son mouvement, comme le marxisme, sur une base de masse, de mettre au point une propagande appropriée et de s'en servir d'une manière conséquente.

Son propos est donc – il est le premier à l'admettre – d'imposer l'impérialisme nationaliste par des méthodes empruntées au marxisme et à sa technique d'organisation des masses. *Que celle organisation des masses fût couronnée de succès est imputable aux masses et non à Hitler.* C'est la structure autoritaire, anti-libérale et anxieuse des hommes qui a permis à sa propagande d'accrocher les masses. C'est la raison pour laquelle l'importance sociologique d'Hitler ne réside pas dans sa personnalité mais dans *ce que les masses ont fait de lui.* Cet aspect du problème est d'autant plus piquant qu'Hitler méprisait du fond de l'âme les masses à l'aide desquelles il comptait imposer son impérialisme. *Un seul aveu* particulièrement franc en vaut d'autres : « La mentalité du peuple n'a jamais été que l'expression de ce qu'on a fait avaler à l'opinion publique… » (*op. cit,* p. 140).

Quelle était la structure des masses pour qu'elles fussent disposées à se laisser prendre à la propagande d'Hitler ?

3. La psychologie de masse de la petite bourgeoisie

Nous avons dit que le succès d'Hitler ne s'explique ni par sa « personnalité » ni par le rôle objectif que son idéologie a tenu dans le capitalisme en plein désordre. La « mystification » des masses n'est pas non plus une explication. Nous avons donné la primauté à la question de savoir *ce qui se passait au sein des masses pour que celles-ci se*

joignissent à un parti dont les chefs poursuivaient une politique objectivement et subjectivement opposée aux intérêts des masses laborieuses.

Pour répondre à cette question il faut se souvenir que le mouvement national-socialiste s'appuyait au début de sa carrière victorieuse sur les larges couches des classes dites moyennes, c'est-à-dire sur les millions d'employés et de fonctionnaires, sur les commerçants moyens et la petite et moyenne paysannerie. *Considéré sous l'angle de sa base sociale, le national-socialisme était au départ un mouvement petit-bourgeois et cela partout où il fit son apparition,* en Italie, en Hongrie, en Argentine, en Norvège. Cette petite bourgeoisie, qui militait naguère dans les différents partis bourgeois démocratiques, avait donc dû connaître, pour qu'elle changeât de lieu politique, une transformation intérieure. Les ressemblances fondamentales aussi bien que les différences des idéologies bourgeoise-libérale et fasciste s'expliquent par la situation sociale de la petite bourgeoisie et par la structure psychologique que celle-ci entraîne.

La petite bourgeoisie fasciste est identique à la petite bourgeoisie libérale à la différence près qu'elles appartiennent toutes deux à des époques différentes. Le national-socialisme a tiré ses gains aux élections de 1930 à 1932 presque exclusivement du parti National-Allemand, du parti de l'Économie (Wirtschaftspartei) et des sous-groupes du Reich Allemand. Seul le Centre catholique (Deutsche Zentrumspartei) conserva ses positions même aux élections de Prusse en 1932. Ce n'est qu'à cette occasion que le national-socialisme réussit à prendre pied aussi parmi les travailleurs de l'industrie. Mais après comme avant, ce furent les classes moyennes qui fournirent à la croix gammée le gros de ses troupes. Pendant la crise la plus grave que le système capitaliste ait connue depuis ses origines (1929-1932), les classes moyennes, sous la bannière du national-socialisme, prirent possession de la scène politique et s'opposèrent à la restructuration révolutionnaire de la société. La réaction

politique avait une vue fort juste de ce rôle de la petite bourgeoisie : « C'est des classes moyennes, lisait-on sur un tract des Nationaux-Allemands du 8 avril 1932, que dépend en dernière analyse l'existence d'un État. »

Le problème de la portée sociale des classes moyennes occupa un rôle important dans les discussions de la gauche après le 30 janvier 1933. Jusque-là, on avait négligé les classes moyennes, parce que les esprits étaient captivés par l'évolution de la réaction politique, par le régime autoritaire ; quant aux politiciens, ils se désintéressaient de la psychologie de masse et de ses problèmes. Il fallut donc attendre les événements du 30 janvier pour que la « révolte des classes moyennes » vint occuper le devant de la scène. Si l'on suit de plus près la discussion de ce problème, on relève deux tendances principales : la première tenait le fascisme pour « rien d'autre » que la garde politique de la haute bourgeoisie ; l'autre tendance, sans négliger cet aspect, mettait en avant la a révolte des classes moyennes », ce qui valut à ses représentants le reproche d'obscurcir le rôle réactionnaire du fascisme ; pour donner du poids à cette argumentation, on invoquait la nomination de Thyssen comme dictateur de l'économie, la dissolution des organisations économiques des classes moyennes, l'annulation de la « deuxième révolution » ; bref, le caractère toujours plus réactionnaire du fascisme qui apparut à partir de la fin de juin 1933.

On pouvait relever quelques obscurités dans la discussion, qui fut très animée : le fait que le national-socialisme révélât après la prise du pouvoir son caractère impérialiste, qu'il eût hâte d'éliminer du mouvement tout élément « socialiste », qu'il préparât la guerre par tous les moyens, ne contredisait pas cet autre fait *que le fascisme, vu sous l'angle de sa base de masse, était bien un mouvement des classes moyennes.* Hitler n'aurait jamais pu gagner à sa cause les classes moyennes s'il n'avait pas promis d'engager la lutte contre le grand capital. Elles l'ont aidé à vaincre, parce qu'elles étaient *contre* le grand

capital. Pressés par elles, les dirigeants national-socialistes durent prendre des mesures *anti*-capitalistes qu'ils furent obligés de rapporter sous la pression du gros capital. Si l'on ne fait pas la distinction entre les intérêts subjectifs dans la base de masse d'un mouvement réactionnaire et sa fonction réactionnaire objective, qui sont antinomiques (bien que réunis au début dans *l'ensemble* du mouvement national-socialiste), il est impossible de s'entendre, puisqu'en parlant du fascisme l'un vise le rôle réactionnaire de celui-ci tandis que l'autre songe aux intérêts réactionnaires des masses fascistes. C'est l'antinomie de ces deux aspects du fascisme qui éclaire toutes ses contradictions et explique aussi leur convergence en *une seule forme,* le national-socialisme, convergence si caractéristique du mouvement hitlérien. Dans la mesure où le national-socialisme était obligé de mettre en avant son caractère de « mouvement des classes moyennes » *(avant* et peu après la prise du pouvoir), il est en effet *anticapitaliste et révolutionnaire ;* mais lorsque, pour renforcer et maintenir son pouvoir – puisqu'il n'avait rien fait pour déposséder de leurs droits les gros capitalistes –, il laissa tomber de plus en plus son masque anti-capitaliste pour mettre en avant sa fonction exclusivement capitaliste, il se fit le défenseur fanatique de l'impérialisme et le support de l'ordre économique du grand capital. Peu importe alors de savoir si ses dirigeants, et combien, étaient des socialistes malhonnêtes ou honnêtes (selon eux !), s'il y avait parmi eux – et combien – des démagogues et des arrivistes avides de pouvoir. Toutes ces considérations ne permettent pas d'instaurer une politique antifasciste. L'histoire du fascisme italien aurait permis de comprendre le fascisme allemand et son ambiguïté puisque le fascisme italien réunissait aussi dans son sein les deux fonctions nettement antinomiques dont nous venons de parler.

Ceux qui nient ou mésestiment la fonction impartie à la base de masse du fascisme se fient à leur conviction que les classes moyennes, qui ne disposent d'aucun des grands

moyens de production et ne travaillent pas sur eux, ne peuvent, à long terme, faire l'histoire et sont, de ce fait, tiraillées entre le capital et le monde ouvrier. Ils oublient que les classes moyennes sont parfaitement capables de faire l'histoire – et qu'elles la font effectivement – *sinon à long terme du moins pour une durée historiquement limitée* – ce qu'atteste l'histoire du fascisme italien et du fascisme allemand. Nous pensons ici non seulement à l'anéantissement des organisations ouvrières, aux innombrables victimes, à l'assaut de la barbarie, mais surtout aux obstacles mis à la transformation de la crise économique en bouleversement de la société, en révolution sociale. Une chose est évidente : plus la couche moyenne est nombreuse et influente dans une nation, plus il faut compter avec elle comme puissance sociale agissante. Ainsi, on a pu assister de 1933 à 1942 au phénomène paradoxal d'un fascisme nationaliste qui a pu damer le pion, en tant que mouvement *international,* à l'internationalisme social-révolutionnaire. Socialistes et communistes se firent des illusions sur la progression du mouvement révolutionnaire par rapport à celle de la réaction et commirent un véritable suicide politique, malgré leurs bonnes intentions. Ce problème mérite qu'on l'examine avec le plus grand soin. Car le processus, qui a eu pour objet les classes moyennes de tous les pays, est infiniment plus important que la constatation du fait archiconnu et parfaitement banal que le fascisme représente la réaction économique et politique sous sa forme la plus extrême. Cette dernière constatation est politiquement sans intérêt, comme l'a amplement prouvé l'histoire des années 1928 et 1942.

Les classes moyennes se sont mises en branle et ont fait, sous le déguisement du fascisme, leur entrée sur la scène politique en tant que force sociale. Ce qui importe, ce ne sont pas les intentions réactionnaires d'Hitler et de Göring, mais les intérêts sociaux des classes moyennes. Grâce à leur structure caractérielle, les classes moyennes disposent d'une puissance sociale énorme qui dépasse de très loin leur portée

économique. C'est cette couche qui a réalisé le tour de force de maintenir pendant plusieurs millénaires le système patriarcal et de le garder vivant malgré toutes ses contradictions.

L'existence du mouvement fasciste est sans doute l'expression sociale de l'impérialisme nationaliste. Mais le fait que le mouvement fasciste ait pu devenir un mouvement de masse et s'emparer du pouvoir – ce qui seul lui a permis de remplir sa fonction impérialiste – ne s'explique que par le mouvement de masse des classes moyennes. Quiconque veut comprendre les aspects contradictoires du fascisme doit tenir compte, au moment voulu, de ces oppositions et antinomies.

La situation sociale de la classe bourgeoise est déterminée :

a) *par sa position dans le processus de production capitaliste,*

b) *par sa position dans l'appareil d'État autoritaire,*

c) *par sa situation familiale particulière*, qui découle directement de sa position dans le processus de production et nous fournit la clef de la compréhension de son idéologie. Économiquement parlant, la situation du petit paysan, du fonctionnaire et du commerçant moyen est marquée par certaines différences, mais sur le plan familial il y a *identité,* au moins dans les grandes lignes.

L'évolution rapide de l'économie capitaliste au XIX^e^ siècle, la mécanisation progressive et ininterrompue de la production, la concentration des différentes branches de la production en syndicats et trusts monopolistes, ont abouti à la paupérisation inexorable des commerçants et artisans petits-bourgeois. Incapables de tenir tête à la concurrence des grandes industries produisant à meilleur compte et plus rationnellement, les petites entreprises sont condamnées à péricliter.

« Les classes moyennes n'ont rien d'autre à espérer de ce système que l'anéantissement impitoyable. Le problème est simple : ou bien tous se confondront dans la masse grise et

morne du prolétariat, où tout le monde possède la même chose, c'est-à-dire rien, ou bien on rendra aux particuliers la possibilité d'acquérir par la force et la ténacité, par le travail ardu de toute une vie, des biens propres. Classe moyenne ou prolétariat. Voilà la question ! »

Cet avertissement fut lancé par les Nationaux-Allemands avant les élections du président du Reich en 1932. Les national-socialistes se gardèrent bien d'ouvrir, par des déclarations aussi peu habiles, une faille entre la classe moyenne et les ouvriers de l'industrie, et leur propagande se révéla plus efficace.

Un des arguments de la propagande du N.S.D.A.P. était la lutte contre les grands magasins. Mais la contradiction entre le rôle que le national-socialisme jouait dans la grande industrie et les intérêts des classes moyennes sur lesquelles il s'appuyait, apparut très nettement dans l'entretien d'Hitler avec Knickerbocker :

« Nous n'allons pas faire dépendre les relations germano-américaines d'une épicerie [il s'agissait de l'avenir de la succursale de Woolworth à Berlin]… L'existence de telles entreprises est un encouragement au bolchevisme… Elles détruisent beaucoup de petites existences. C'est pourquoi nous ne les tolérerons pas, mais vous pouvez être assuré que vos entreprises de ce genre en Allemagne ne seront pas traitées autrement que des entreprises allemandes similaires[1]. »

Les dettes privées étrangères pesaient très lourdement sur les classes moyennes. Mais tandis qu'Hitler préconisait le paiement des dettes privées puisque, sur le plan de la politique étrangère, il dépendait de l'exécution des engagements pris, ses partisans en réclamaient la suppression. La petite bourgeoisie se rebella donc « contre le système », par où il entendait le « régime marxiste » de la social-démocratie.

Quel qu'ait été le désir de ces couches de la petite bourgeoisie, au cours de la crise, de se rassembler et de s'organiser, la concurrence économique entre les petites entreprises a néanmoins joué contre l'établissement d'un sentiment de solidarité comparable à celui des ouvriers de

l'industrie. C'est sa position sociale qui interdit au petit bourgeois de s'identifier à sa couche sociale ou aux ouvriers de l'industrie ; à sa couche sociale, parce que c'est la concurrence qui y prédomine, aux ouvriers de l'industrie, parce qu'il ne craint rien autant que la prolétarisation. Mais le mouvement fasciste eut quand même pour conséquence le rassemblement de la petite bourgeoisie. Sur quelle base, au point de vue de la psychologie de masse, ce rassemblement s'est-il fait ?

C'est la position sociale des fonctionnaires de l'État et des petits et moyens employés qui nous fournit la réponse : l'employé et le fonctionnaire moyens sont dans une situation économique moins favorable que l'ouvrier moyen de l'industrie ; l'infériorité économique des premiers est partiellement compensée chez les fonctionnaires de l'État par quelques minimes espoirs de promotion, par la perspective d'une certaine sécurité économique jusqu'à la fin de leur vie. La dépendance par rapport aux autorités établies qui caractérise cette couche sociale aboutit, à l'égard des collègues, à une attitude de compétition incompatible avec la formation d'un sentiment authentique de solidarité. La conscience sociale du fonctionnaire n'est pas déterminée par le sentiment d'une communauté de destin avec ses collègues, mais par l'attitude face à l'autorité établie et à la « nation ». Cette attitude consiste, pour le fonctionnaire, en une *identification absolue*[2] *avec le pouvoir étatique* ; pour l'employé, avec l'entreprise qui l'emploie. En réalité, l'un et l'autre sont des sujets au même titre que l'ouvrier de l'industrie. Pourquoi ne développe-t-il pas, comme ce dernier, un sentiment de solidarité ? Réponse : parce qu'il occupe une position intermédiaire entre l'autorité et les travailleurs manuels. Sujet par rapport à l'autorité, il est le représentant de cette même autorité dans ses relations avec ses subordonnés et il jouit à ce titre d'une protection morale (non matérielle) particulière. Les adjudants de toutes les armées du

monde nous fournissent le type le plus prononcé de ce produit de la psychologie de masse.

La puissance de cette identification avec l'employeur se révèle d'une manière particulièrement frappante chez les domestiques de quelques maisons nobles, chez les valets de chambre, etc., qui subissent, en adoptant les allures, la mentalité, les manières de la classe dominante, une modification complète et qui, souvent, les exagèrent pour cacher leurs origines modestes.

Cette identification avec une administration, une entreprise, un État, une nation, qui peut se définir par la formule : « *Je suis* l'État, l'administration, l'entreprise, la nation », est une réalité psychique qui nous fournit un des meilleurs exemples d'une idéologie devenue puissance matérielle. Au début, l'employé, le fonctionnaire se contentent d'une ressemblance idéalisée avec leurs supérieurs, mais peu à peu, par l'effet de leur dépendance matérielle, leur personnalité se transforme à l'image de la classe dominante. Les yeux *constamment tournés vers le haut,* le petit bourgeois finit par creuser un *fossé entre sa situation économique et son idéologie.* Vivotant dans des conditions matérielles pénibles, il s'efforce d'adopter face au monde une attitude représentative exagérée parfois jusqu'à la caricature. Il se nourrit mal et peu, mais il attache une grande valeur à être « correctement babillé ». Le chapeau haut de forme et l'habit sont les symboles visibles de cette structure caractérielle. Rien n'est plus révélateur, dans la perspective de la psychologie de masse d'une population, que l'examen de son habillement. C'est par ce « regard tourné vers le haut » que la structure petite-bourgeoise se distingue essentiellement de la structure de l'ouvrier de l'industrie[3].

À quelle profondeur se situe cette identification à l'autorité ? Son existence même n'a jamais fait le moindre doute. Mais la question est de savoir de quelle manière, en dehors des facteurs économiques agissant directement, des faits émotionnels ont pu reprendre en sous-œuvre et figer

l'attitude petite-bourgeoise à tel point que la structure petite-bourgeoise n'a pas été ébranlée, même en temps de crise, même quand le chômage sapait ses assises économiques.

Nous avons affirmé plus haut que la situation économique des différentes couches moyennes varie sensiblement alors que leur situation familiale est, pour l'essentiel, la même. *C'est la situation familiale qui nous livre la clef du fondement émotionnel de la structure décrite précédemment.*

4. Lien familial et sentiment nationaliste

Au départ, la situation familiale des différentes couches de la petite bourgeoisie coïncide avec leur situation économique. La famille forme – si l'on fait abstraction de la fonction publique – en même temps une petite entreprise économique. Les membres de la famille travaillent dans l'entreprise du petit commerçant, ce qui permet de faire l'économie de la main-d'œuvre étrangère et chère. Dans la petite et moyenne exploitation agricole cette coïncidence entre la famille et le mode de production est encore plus prononcée. L'organisation économique du grand patriarcat (exemple : la zadrouga) repose fondamentalement sur cette coïncidence. C'est l'interdépendance étroite entre famille et économie qui explique pourquoi la paysannerie est « attachée au sol », « traditionaliste », pourquoi elle se laisse facilement tenter par la réaction politique. Bien entendu, le mode de production n'est pas seul responsable de l'attachement du paysan à la glèbe et à la tradition, mais son mode de production postule un lien particulièrement étroit entre les membres de la famille, lien qui ne peut être assuré que par une large répression et le refoulement sexuel. C'est donc sur cette double base que s'édifie la mentalité typiquement paysanne, au centre de laquelle nous trouvons la morale sexuelle patriarcale. Nous avons décrit ailleurs les difficultés

auxquelles s'est heurté le gouvernement soviétique dans la collectivisation des campagnes, difficultés ne provenant pas seulement de l'« attachement du paysan à la glèbe » mais aussi des liens familiaux que la glèbe avait créés.

« La seule possibilité de conserver une classe paysanne saine comme fondement de la nation a déjà une valeur inestimable. Beaucoup de maux dont nous souffrons ne sont que la conséquence des rapports malsains entre la ville et les populations rurales. Une souche robuste de petits et moyens paysans fut de tous temps la meilleure protection contre les maladies sociales telles que nous les connaissons aujourd'hui. Mais c'est aussi la seule solution qui permette à une nation de trouver, dans le cycle intérieur de son économie, son pain quotidien. L'industrie et le commerce perdent leur position dominante malsaine et s'intègrent dans le cadre général d'une économie fondée sur l'équilibre des besoins nationaux et des produits » (*Mein Kampf,* p. 151-1511).

C'était le point de vue obtus d'Hitler : son absurdité sur le plan économique saute aux yeux : la réaction politique ne réussira jamais à empêcher le développement des grandes exploitations mécanisées et la disparition des petites exploitations rurales. Mais dans la perspective de la psychologie de masse, cette propagande ne manquait pas d'efficacité, puisqu'elle s'adressait aux structures, fixées dans les familles, des couches petites-bourgeoises.

La nécessité se faisait donc sentir, après la prise du pouvoir par le N.S.D.A.P., de donner une expression concrète à l'étroite interdépendance entre lien familial et économie rurale. Comme le mouvement hitlérien était, de par sa base de masse et sa structure idéologique, un mouvement petit-bourgeois, une des premières initiatives pour consolider les couches moyennes fut le décret sur « la réorganisation du statut de la propriété rurale » du 12 mai 1933, qui revenait à des usages très anciens relevant de « l'alliance indissoluble du sang et du sol ».

Voici la teneur de quelques passages caractéristiques :

« L'alliance indissoluble du sang et du sol est la condition indispensable de la santé d'un peuple. Le régime rural des siècles passés, garanti en Allemagne par une législation appropriée, garantissait cette union issue du sentiment vital naturel du peuple. La ferme était l'héritage *inaliénable* de la famille paysanne. Un droit étranger à la race avait détruit les fondements légaux de ce régime paysan. Cependant, dans de très nombreux districts, le paysan allemand, animé d'un sens

salubre du fondement de la vie de son peuple, conservait par la coutume, de génération en génération, sa ferme sans la démembrer.

Il est du devoir absolu du gouvernement du peuple enfin réveillé de consolider le soulèvement national par la confirmation légale de l'alliance indissoluble du sang et du sol, telle que la coutume l'a perpétuée, par une législation appropriée sur le domaine rural héréditaire.

La propriété terrienne et forestière (domaine héréditaire) inscrite au rôle des héritiers des biens de famille du tribunal d'instance compétent se transmet selon le droit relatif aux biens de famille. Le propriétaire de ce domaine héréditaire s'appelle paysan. Un paysan n'est pas propriétaire de plusieurs domaines héréditaires. Un seul des enfants du paysan pourra prendre possession du domaine. C'est *l'héritier principal.* Le domaine pourvoira aux besoins des co-héritiers jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur indépendance économique. Si – sans qu'il y ait faute de leur part – ils viennent à tomber dans la misère, ils pourront, même dans les années ultérieures, chercher asile au domaine (« Heimatzuflucht »). Si le domaine devant normalement figurer au rôle des héritiers des biens de famille n'est pas inscrit, le droit persiste d'en hériter en vertu du droit relatif aux biens de famille.

Seul un paysan, *citoyen allemand,* et *de sang allemand,* peut être propriétaire d'un domaine. N'est pas de sang allemand quiconque a parmi son ascendance masculine ou parmi ses aïeux jusqu'à la quatrième génération, une personne d'origine juive ou de couleur. Tout mariage contracté, à l'avenir, avec une personne qui ne serait pas de sang allemand rend les descendants pour toujours inaptes à hériter d'un domaine héréditaire.

La loi a pour but de protéger les fermes de l'endettement et de l'émiettement pour les conserver, comme héritage, aux familles de paysans libres. En même temps, elle vise à assurer une saine répartition des exploitations compte tenu de leurs dimensions. Un grand nombre de fermes petites et moyennes distribuées le plus également possible sur tout le territoire du pays sont indispensables à la santé de l'État et du peuple. »

Quelles sont les tendances qui se reflètent dans cette loi ? La loi allait à l'encontre des intérêts des grands propriétaires terriens qui – en vue d'absorber les exploitations rurales petites et moyennes – visaient à départager la population rurale en propriétaires du sol et en prolétaires ruraux dépossédés. Mais cette tendance était largement compensée par la sauvegarde d'un deuxième objectif des grands propriétaires terriens : ces derniers avaient en effet intérêt à perpétuer la classe moyenne paysanne qui constituait la base de masse de leur puissance. L'identité entre le petit propriétaire et le grand propriétaire ne réside pas seulement dans le fait que tous deux sont des *propriétaires privés ;* ce serait là peu important si le maintien de la petite et moyenne entreprise rurale ne contribuait à la perpétuation d'une

certaine atmosphère idéologique, celle de la famille exploitant en commun une petite entreprise, qui fournissait en général les meilleurs combattants national-socialistes et qui imprimait à la femme une modification structurelle dans le sens de l'idéologie national-socialiste. C'est là le dessous de la fameuse « influence morale conservatrice d'une saine paysannerie ». Et nous voilà confrontés à un problème relevant de l'économie sexuelle.

L'interdépendance décrite ci-dessus du mode de production individualiste et de la famille autoritaire dans la petite bourgeoisie est une des nombreuses sources de l'idéologie fasciste de la « famille nombreuse ». Nous reviendrons sur cette question dans un autre contexte.

À la délimitation économique des petites entreprises des unes par rapports aux autres répond l'isolement et la concurrence des familles, qui – en dépit de la devise idéologique « l'intérêt général passe avant l'intérêt personnel » et la « pensée corporative » du fascisme – sont typiques de la petite bourgeoisie. L'élément central de l'idéologie fasciste reste individualiste, comme le « principe du leader », la « politique familiale », etc. L'élément collectiviste du fascisme est emprunté aux tendances socialistes de la base de masse, de même que l'élément individualiste reflète les intérêts du grand capital et des dirigeants fascistes.

Cette situation économique et familiale serait insoutenable étant donné l'organisation naturelle des hommes si elle n'était pas renforcée par d'autres faits, parmi lesquels un certain mode de relation entre l'homme et la femme, mode que nous avons identifié comme patriarcal, ainsi qu'une certaine conception de la vie sexuelle.

Dans son désir de se distancer du travailleur manuel, la petite bourgeoisie citadine, qui sur le plan économique n'est pas mieux lotie que les travailleurs de l'industrie, ne peut guère compter que sur ses formes de vie familiales et

sexuelles auxquelles elle imprime une certaine direction. Ce qui lui fait défaut sur le plan économique doit trouver une compensation sur le plan de la moralité sexuelle. Ce mobile est l'élément le plus efficace de l'identification du fonctionnaire avec le pouvoir de l'État. Comme la fonction publique ne jouit pas des avantages dont bénéficie la grande bourgeoisie à laquelle elle s'identifie, l'idéologie – morale – sexuelle remplace ce qui fait défaut en matière économique. Les formes de vie sexuelles et les formes de vie culturelles qui en sont tributaires servent essentiellement à la démarcation vers le bas.

La somme de ces attitudes morales gravitant autour du domaine sexuel et qu'on désigne communément par « esprit philistin » se trouve concentrée dans l'idée – nous parlons bien ici de leurs « idées » et non pas de leur comportement ! – que ces personnes se font de *l'honneur* et du *devoir.* Il faut avoir une vue juste de l'impact de ces deux mots sur la petite bourgeoisie pour les juger dignes d'un examen approfondi. Ce n'est pas un hasard s'ils reviennent sans cesse dans l'idéologie de la dictature fasciste et la théorie raciale. Dans la pratique, le genre de vie petit-bourgeois et les transactions commerciales petites-bourgeoises imposent souvent une attitude diamétralement opposée à l'idée de l'honneur et du devoir. Sur le plan du commerce privé, un minimum de malhonnêteté est même nécessaire pour survivre. Le paysan achète-t-il un cheval, il tentera par tous les moyens de lui trouver des défauts. Revend-il le même cheval un an plus tard, il lui découvrira un regain de jeunesse, de qualité, de robustesse. Le « devoir » repose sur des intérêts commerciaux et non sur des qualités de caractère nationales. La marchandise qu'on offre soi-même sera toujours la meilleure, celle des autres la plus mauvaise. Le dénigrement du concurrent, pratique essentiellement malhonnête, est un auxiliaire précieux en « affaires ». Les manières et le comportement des petits commerçants, leur obséquiosité et leur soumission au client, mettent en évidence les cruels

impératifs de l'existence économique qui, à la longue, pervertissent le meilleur caractère. Il n'empêche que les notions d'« honneur » et de « devoir » tiennent un rôle capital dans la petite bourgeoisie. Cela ne s'explique pas par la seule intention, imposée par des intérêts grossièrement matériels, de dissimuler sa vraie nature. Hypocrisie ou non, l'extase qui l'accompagne est authentique. Reste la question de savoir quelles sont ses sources.

Ces sources se situent dans la vie affective inconsciente ; on a tendance à ne pas les voir, à ne pas discerner leur rapport avec cette idéologie : il est typique de s'en détourner volontiers. L'analyse du petit bourgeois ne laisse aucun doute sur le sens du rapport entre sa vie sexuelle et son idéologie du « devoir » et de l'« honneur ».

Disons d'abord que la position du père dans l'État et dans l'économie se reflète dans son attitude patriarcale à l'égard du reste de la famille. L'État autoritaire est représenté dans la famille par le père : par quoi le père de famille devient l'instrument le plus précieux de la puissance étatique.

La position autoritaire du père reflète son rôle politique et dévoile la relation de la famille avec l'État autoritaire. En effet, à l'intérieur de la famille, le père adopte l'attitude même que son chef hiérarchique affiche dans le processus de production, à son égard. Et il s'empresse de transmettre à ses enfants, et plus spécialement à ses fils, son état de sujétion par rapport à l'autorité établie. C'est de cet ensemble de données que découle l'attitude passive, servile, du bourgeois à l'égard de toutes les personnalités à allure de chef. Hitler avait su exploiter – sans le soupçonner au fond – ce comportement des masses petites-bourgeoises : il écrit en effet :

« Dans son écrasante majorité, le peuple a une attitude et une mentalité si féminines que sa pensée et ses actes sont bien moins déterminés par la réflexion objective que par le sentiment affectif.

Ce sentiment affectif n'est pas très complexe, mais simple et sommaire : il fait peu de cas de nuances, mais distingue entre positif et négatif, amour et haine,

justice et injustice, vérité et mensonge ; jamais de mélanges à demi ou de dosages, etc. » (*Mein Kampf*, p. 201).

Il ne s'agit pas ici de « dispositions innées », mais d'un exemple typique de la reproduction d'un système social autoritaire au niveau de la structure de ses membres.

La position ainsi définie du père réclame notamment une répression sexuelle des plus sévères chez les femmes et les enfants. En effet, sous l'influence de l'ambiance petite-bourgeoise, les femmes développent une attitude résignée fondée sur une révolte sexuelle refoulée tandis que les fils se signalent – outre par leur soumission servile à l'autorité – par une forte identification au père ; elle se transformera plus tard en une identification à forte charge émotionnelle avec toute autorité quelle qu'elle soit. Il y a là un mystère qu'on n'éclaircira pas de sitôt : comment se fait-il que l'élaboration et la formation des structures psychiques de la couche sur laquelle repose une société s'imbriquent avec la précision d'une horlogerie dans l'organisation économique et les finalités de la classe dominante ? Le mécanisme fondamental de cette élaboration est certainement le processus de reproduction structurelle du système économique d'une société telle que nous l'avons étudiée à la lumière de la psychologie de masse.

La concurrence économique et sociale n'influe que très tard sur le développement structurel de la petite bourgeoisie. Les idéologies réactionnaires sont l'aboutissement de processus psychiques secondaires dont est l'objet le petit enfant grandissant en milieu familial autoritaire. Signalons en premier lieu la concurrence entre les enfants et les adultes, puis, plus lourde de conséquences encore, la concurrence des enfants d'une même famille par rapport à leurs parents. Cette concurrence qui plus tard, à l'âge adulte et dans la vie extra-familiale, revêtira un caractère essentiellement économique, se manifeste pendant l'enfance surtout dans les relations d'amour et de haine, à résonance affective, entre les membres de la famille. Ce n'est pas le lieu d'approfondir cet aspect du

problème. Il devra faire l'objet de recherches particulières. Constatons simplement que les inhibitions et l'affaiblissement de la sexualité – sur lesquels s'appuie essentiellement l'existence de la famille autoritaire et qui forment la base même de la structure caractérielle du petit bourgeois – s'opèrent grâce à l'angoisse religieuse qui se nourrit d'un sentiment de culpabilité sexuelle et s'ancre de la sorte profondément dans la vie affective. C'est là que prend naissance le problème des rapports entre la religion et le refus du plaisir sexuel. La faiblesse sexuelle aboutit à un affaiblissement du sens de la valeur de soi qui, dans tel cas, se traduit par une attitude de brutalité à l'égard de la sexualité, dans tel autre par la raideur de la structure caractérielle. La contrainte imposée par la maîtrise de la sexualité, pour le maintien du refoulement sexuel, aboutit, sur le plan du devoir, du courage et de la maîtrise de soi[4], à la formation de représentations d'une raideur maladive, à résonance affective particulièrement marquée. La raideur et la charge d'affectivité de ces attitudes psychiques forment une contradiction étrange avec la réalité du comportement personnel. L'homme génitalement satisfait est honnête, conscient de son devoir, courageux, discipliné sans en faire grand tapage. Toutes ces qualités sont organiquement liées à sa personnalité. L'individu souffrant de faiblesse génitale, dont la structure sexuelle est pleine de contradictions, est constamment sur ses gardes pour dominer sa sexualité, pour sauver son honneur sexuel, pour lutter courageusement contre les tentations, etc. Chaque adolescent et chaque enfant connaît la lutte contre la tentation de la masturbation. C'est au cours de ce combat que se développent tous les éléments structurels, sans exception aucune, de l'homme réactionnaire. Dans la petite bourgeoisie cette structure est la plus marquée et la plus enracinée. C'est de cette répression imposée de la vie sexuelle que les différentes mystiques tirent leurs énergies les plus fortes et en partie aussi leurs contenus. Dans la mesure où les couches de travailleurs de l'industrie sont exposées aux mêmes influences sociales, leurs membres

développent des attitudes analogues ; pourtant, chez les travailleurs de l'industrie, en raison de leur mode d'existence spécifique, différent de celui de la petite bourgeoisie, les forces contraires, favorables à la sexualité, sont beaucoup plus accusées et plus conscientes. L'ancrage affectif de ces structures dans une angoisse inconsciente, leur camouflage sous des traits caractériels totalement asexuels, sont responsables du fait qu'il est impossible de les atteindre dans la profondeur de la personnalité par les seuls arguments. Nous examinerons au dernier chapitre la signification pratique de cette constatation pour la politique sexuelle.

Les graves conséquences de la lutte *inconsciente* contre nos propres besoins sexuels pour la production artificielle de la pensée métaphysique et mystique ne peuvent être passées en revue ici : nous ne mentionnerons que celles qui sont typiques de l'idéologie national-socialiste. On rencontre à tout moment les suivantes : *l'honneur personnel, l'honneur de la famille, l'honneur de la race, l'honneur du peuple.* Cette énumération suit l'ordre des étapes de la formation individuelle de l'idéologie. Elle néglige seulement les dessous socio-économiques : *le capitalisme ou, le cas échéant, le patriarcat, l'institution du mariage obligatoire, la répression sexuelle, la lutte personnelle contre sa propre sexualité, le sentiment d'honneur personnel compensatoire, etc.* À l'autre bout de la série nous trouvons « l'honneur du peuple ». Il s'identifie au noyau irrationnel du nationalisme. Pour le comprendre, il faut remonter plus loin.

La lutte de la société autoritaire contre la sexualité des enfants et des adolescents et le combat à l'intérieur du Moi qui en est la conséquence se déroulent dans le cadre de la famille autoritaire, qui s'est révélée être jusqu'à présent la meilleure institution capable de mener ce combat à bonne fin. Les besoins sexuels postulent naturellement des contacts étroits et multiformes avec le monde. Du moment qu'on les réprime, il ne leur reste que la possibilité de se manifester dans le cadre étroit de la famille. L'inhibition sexuelle est la

raison de l'isolement familial des individus, comme elle est aussi la base de la conscience individualiste de la personnalité. Il ne faut jamais oublier que le comportement métaphysique, individualiste et l'attachement sentimental à la famille ne sont que des aspects différents du même processus fondamental du refus de la sexualité, tandis qu'une tournure d'esprit ouverte à la réalité et anti-mystique s'accompagne toujours d'une attitude plus dégagée par rapport à la famille ou, du moins, d'une indifférence marquée à l'égard de l'idéologie sexuelle ascétique.

Ce qui importe c'est que l'inhibition sexuelle est le moyen de lier l'individu à la famille, que l'obstruction du chemin de la réalité sexuelle transforme le lien biologique de l'enfant à la mère et aussi de la mère aux enfants, en fixation sexuelle indissoluble et en inaptitude à contracter d'autres liens[5]. Le lien de l'enfant à la mère forme le noyau du lien familial. Les représentations de *patrie et de nation* sont, *dans leur noyau subjectif émotionnel,* des représentations *de la mère et de la famille.* Dans la petite bourgeoisie, la mère représente la patrie de l'enfant, la famille sa « nation en miniature ». Ce fait éclaire les raisons qui ont amené le national-socialiste Goebbels à choisir, sans la moindre connaissance des implications profondes de son choix, pour les mettre en exergue à ses « dix commandements » du « Calendrier populaire national-socialiste » en 1932, les mots suivants : « La patrie est la mère de ta vie, ne l'oublie jamais ! » Pour la « Fête des Mères » en 1933, l'*Angriff* écrivait :

« *Fête des Mères.* La révolution nationale a fait table rase de toutes les mesquineries ! Les idées conduisent et rapprochent enfin les hommes – famille, société, peuple. L'idée de la Fête des Mères est de nature à rendre hommage à ce qui symbolise le mieux l'idée allemande : la mère allemande ! C'est seulement dans la nouvelle Allemagne que la femme et la mère assume ce rôle. Elle est la gardienne de la vie familiale, pépinière de forces capables de conduire notre peuple vers les sommets. C'est elle, c'est la mère allemande, qui porte seule l'idée de la nation allemande. *Être mère veut dire à tout jamais appartenir à la nation allemande* – existe-t-il une pensée qui nous unisse davantage que l'hommage que nous rendons ensemble aux mères ? »

Autant ces phrases sont mensongères sur le plan économique et social, autant elles témoignent d'une certaine structure. Le sentiment national est le prolongement direct du lien familial qui plonge ses racines dans le lien maternel fixé [c'est-à-dire non résolu, ancré dans l'inconscient. NdA]. Il faut se garder d'interpréter cela dans un sens biologique. Car l'attachement à la mère est lui-même, dans la mesure où il se perpétue dans l'attachement à la famille et à la nation, un *produit de la société.* Il céderait la place, au moment de la puberté, à d'autres liens – liens sexuels naturels – si les contraintes sexuelles imposées à la vie amoureuse ne duraient pas. C'est seulement dans cette perpétuation d'origine sociale qu'il devient le fondement du sentiment national de l'adulte, qu'il se transforme en force sociale réactionnaire. Le fait que le travailleur de l'industrie développe un sentiment national moins prononcé que le petit bourgeois tient au mode de sa vie sociale et à ses liens familiaux beaucoup plus lâches.

On doit cependant se poser la question de savoir pourquoi l'ouvrier de l'industrie est spécifiquement accessible à l'internationalisme et pourquoi le petit bourgeois incline si fortement au nationalisme. Au niveau de la situation économique objective, on ne peut dégager le facteur qui les différencie qu'en faisant intervenir la corrélation précédemment décrite entre leur condition économique et leur existence familiale. C'est la seule voie possible ! Le refus étrange des théoriciens marxistes de considérer – quand il s'agit d'expliquer l'ancrage du système social – l'existence familiale comme un facteur *équivalent* et même *déterminant* de la formation des structures est une conséquence de leurs propres liens familiaux. On ne peut jamais assez souligner que c'est le lien familial qui est le plus intense et le plus chargé d'affectivité[6].

L'unité essentielle de l'idéologie familiale et nationaliste va beaucoup plus loin : les familles s'isolent les unes par rapport aux autres comme le font les nations. Dans les deux cas, nous

trouvons, en dernière analyse, des mobiles économiques. La famille du petit bourgeois (fonctionnaire, petit employé) subit la pression constante des soucis alimentaires ou d'autres soucis matériels. L'expansionnisme économique de la famille nombreuse petite-bourgeoise reproduit donc en même temps l'idéologie impérialiste : « La nation a besoin d'espace et de nourriture ». C'est la raison pour laquelle le petit bourgeois est particulièrement vulnérable en matière d'idéologie impérialiste : il est capable de s'identifier totalement à la nation personnifiée dans son esprit. Ainsi, l'État impérialiste se reproduit idéologiquement dans l'impérialisme familial.

Dans ce contexte, il est intéressant de lire la réponse que Goebbels donnait dans la brochure *Die verfluchten Hakenkreuzler* (Eher Verlag, Munich, p. 16 et 18) à la question de savoir si le Juif était un être humain :

> « Si quelqu'un donne un coup de fouet à ta mère en plein visage, est-ce que tu diras aussi : Merci beaucoup ! Il est lui aussi un être humain ? Il n'est pas un être humain, il est un monstre ! Le Juif a bien plus mal traité *notre mère l'Allemagne* [souligné par W. R.] et il continue ! Lui [le Juif] a corrompu notre race, pourri notre force, perverti nos mœurs, brisé nos énergies… Le Juif est l'incarnation du démon de la décadence… il a commencé à égorger les peuples selon le rite juif criminel. »

Pour bien, juger de l'effet de ce genre de phrases, rédigées sous la poussée de l'inconscient, sur la vie psychique inconsciente du lecteur nivelé dans la masse, il faut connaître la portée de l'idée de castration considérée comme punition d'impulsions sexuelles, il faut bien saisir les dessous psycho-sexuels des fantasmes de meurtres rituels et de l'antisémitisme en général, il faut se faire une idée judicieuse de l'angoisse sexuelle de l'homme réactionnaire. C'est là la racine de l'antisémitisme national-socialiste. Est-il l'effet d'une simple mystification ? Certes, la mystification n'en était pas absente. Mais on oublie trop souvent que le fascisme est le sursaut idéologique d'une société à l'agonie, tant au point de vue sexuel qu'économique, qui se révolte contre les aspirations douloureuses mais irrévocables de la pensée révolutionnaire à la liberté sexuelle autant qu'économique,

liberté qui inspire une peur mortelle au réactionnaire. Autrement dit, l'instauration de la liberté économique des travailleurs va de pair avec l'effritement des anciennes institutions, notamment d'ordre sexuel, auquel l'homme réactionnaire mais aussi le travailleur de l'industrie contaminé par la mentalité réactionnaire ne sait pas faire face. C'est surtout la crainte de la « liberté sexuelle » – synonyme, dans l'imagination réactionnaire, de chaos sexuel et de dépravation sexuelle – qui freine l'élan vers l'affranchissement du joug de l'exploitation économique. Il en sera ainsi tant que subsistera l'idée du chaos sexuel. Elle a sa cause dans la condition des masses non éclairées en une matière si importante. C'est pourquoi l'économie sexuelle doit être placée au centre même de toute réforme économique. Plus la structure réactionnaire s'est incrustée dans les masses laborieuses, et plus l'éducation des foules, par les méthodes de l'économie sexuelle, s'impose pour leur donner le sens de leurs responsabilités sociales.

Dans cette conjonction de faits économiques et structurels, la famille autoritaire représente la cellule productrice la plus immédiate et la plus importante de la pensée réactionnaire : elle est la fabrique de l'idéologie et de la structure réactionnaires. C'est pourquoi toute politique culturelle réactionnaire inscrit la « protection de la famille », c'est-à-dire de la famille autoritaire et nombreuse, comme premier point à son programme. C'est là le sens profond de la phraséologie sur la « protection de l'État, de la culture et de la civilisation ».

Dans un manifeste électoral du N.S.D.A.P. pour l'élection présidentielle de 1932 (Adolf Hitler : *Mon programme),* nous lisons :

« La femme est par nature et destin la compagne de l'homme. Ceci implique que tous deux ne sont pas seulement compagnons pour la vie, mais aussi compagnons de travail. De même que l'évolution économique transforme, au cours des millénaires, le domaine du travail de l'homme, de même elle change aussi celui de la femme. Plus impérieux encore que le travail en commun est le devoir de l'homme et de la femme de perpétuer le genre humain. C'est la noblesse

de cette mission des sexes qui est la cause des dons naturels spécifiques que la Providence, dans son éternelle sagesse, a dispensés invariablement à l'homme et à la femme. Notre plus haute tâche consistera donc à faciliter aux deux compagnons liés pour la vie la *fondation d'une famille. Sa destruction définitive équivaudrait à la suppression de toute humanité supérieure.* Tout en concédant à la femme un vaste champ d'activité, on ne devra jamais perdre de vue que *le but ultime d'une évolution vraiment organique et logique est la formation de la famille.* Elle est l'unité la plus petite mais aussi *la plus importante de toute la structure de l'État.* Le travail honore la femme autant que l'homme. Mais l'enfant anoblit la mère. »

Dans le même manifeste, on nous annonce sous le titre : « Sauver la paysannerie c'est sauver la nation allemande » :

« J'estime en outre que la conservation et la promotion d'une saine paysannerie est la meilleure protection contre les maladies sociales et la déchéance raciale de notre peuple. »

Pour bien comprendre ce manifeste, il ne faut jamais perdre de vue les liens familiaux traditionnels de la paysannerie. Continuons :

« Je crois qu'un peuple qui désire renforcer ses résistances ne doit pas se contenter de vivre selon les règles de la raison mais qu'il doit chercher aussi des soutiens spirituels et religieux. L'intoxication et la décomposition du corps du peuple par l'influence du bolchevisme culturel sont presque plus dévastatrices encore que les effets du communisme politique et économique. »

Le parti national-socialiste qui s'appuyait au départ, comme le fascisme italien, sur les intérêts de la grande propriété terrienne, était obligé de gagner à sa cause la petite et la moyenne paysannerie pour s'assurer une base sociale. Il va sans dire qu'il ne pouvait pas, dans sa propagande, mettre en avant les intérêts de la grande propriété foncière, mais qu'il devait faire appel aux structures de la petite paysannerie, telles qu'elles résultaient de la coïncidence de ses conditions d'existence familiales et économiques. C'est uniquement dans la perspective de la petite bourgeoisie que l'homme et la femme sont compagnons de travail ; il en va tout autrement de l'ouvrier de l'industrie. Notons que la phrase n'a qu'une valeur formelle puis-qu'en réalité, la paysanne est la servante du paysan. L'idéologie fasciste de la montée hiérarchique de l'État trouve son modèle et sa réalisation dans la façon de vivre de la famille paysanne. La famille paysanne est une nation en miniature et chaque

membre de cette famille s'identifie à cette nation en miniature. L'idéologie du grand impérialisme trouvera donc toujours bon accueil dans la paysannerie et dans la petite bourgeoisie, là ou sur le plan économique la petite entreprise et la famille coïncident. Ce qui frappe dans ce contexte, c'est l'idéalisation de la maternité. Quel est le rapport entre cette idéalisation et la réaction sexuelle politique ?

5. Le sentiment de dignité national-socialiste

Dans la structure individuelle de masse de la petite bourgeoisie, les liens nationaux et familiaux coïncident. Ces liens se trouvent renforcés par un processus non seulement parallèle mais dérivant directement de là. Dans la perspective de la psychologie de masse, le führer nationaliste n'est autre chose que l'incarnation de la nation. C'est dans la mesure même où le führer incarne la nation en accord avec le sentiment national des masses que se forme un lien personnel avec lui. S'il sait réveiller dans les individus nivelés par la masse les liens affectifs familiaux, il représentera en même temps le père autoritaire. Il attire sur sa personne l'ensemble des attitudes affectives qui s'adressaient naguère au père protecteur et représentatif (représentatif dans l'imagination de l'enfant). En faisant remarquer à des partisans national-socialistes que le programme du parti était intenable à force d'être contradictoire, on obtenait souvent la réponse suivante : Hitler s'y connaît bien mieux, « il trouvera solution à tout ! » Cette réponse reflète bien la confiance infantile dans la toute-puissance du père. Dans la réalité sociale, c'est précisément cette confiance, ce besoin de protection des foules, qui donnent aux dictateurs la possibilité de « trouver solution à tout ! » Cette attitude des masses entrave leur accession à l'autonomie sociale, à l'indépendance et à la

coopération rationnelles. Elle est incompatible avec la démocratie authentique.

Plus importante encore est l'*identification* des individus nivelés dans la masse avec le « führer » (leader). Plus l'individu a perdu, du fait de son éducation, le sens de l'indépendance, plus le besoin infantile d'un appui se manifeste par une identification affective au führer. Cette tendance est le fondement psychologique du narcissisme national, c'est-à-dire d'un sentiment de fierté emprunté à la « grandeur de la nation ». Le petit bourgeois réactionnaire se découvre *lui-même* dans le führer, dans l'État autoritaire, il se sent – en raison de cette identification – le défenseur de la « nationalité » (« Volkstum »), ce qui ne l'empêche pas de mépriser – en raison de cette même identification – « la masse » à laquelle il oppose son individualité. Sa détresse matérielle et sexuelle est si bien « noyée » dans l'idée exaltante de faire partie de la race des « maîtres » et d'être conduit par un génie, que dans certains moments privilégiés il en arrive à oublier qu'il est devenu un simple « suiveur » sans importance et sans voix au chapitre.

À l'autre bout, nous trouvons le travailleur conscient de la valeur de son activité, qui a mis hors-circuit en lui-même sa structure de sujet et qui s'identifie avec son travail et non avec le führer, avec la foule des travailleurs internationaux et non avec sa patrie nationale. Il *se sent lui-même un leader,* non en vertu d'une identification, mais parce qu'il a conscience d'accomplir un travail vital et indispensable à la société.

Quelles sont les forces émotionnelles qui agissent en lui ? La réponse n'est pas difficile. Les effets qui forment la base de ce type si entièrement différent sous l'angle de la psychologie de masse sont les mêmes que ceux des nationalistes. C'est le contenu des mouvements *émotionnels* qui est différent. L'impulsion à l'identification est la même ; mais son objet est le compagnon de travail et non le leader, la tâche quotidienne et non l'illusion, les masses laborieuses de la terre et non la famille. Ici, c'est la conscience d'appartenir à la foule

internationale des travailleurs spécialisés qui remplace la mystique et le nationalisme. Ce qui n'exclut pas le sentiment de sa propre valeur, tout comme le réactionnaire se met à rêver, par temps de crise, au « service de la communauté », à « l'intérêt général qui prime l'intérêt particulier ». Mais le sentiment de sa valeur dérive chez le travailleur de sa conscience d'appartenir à la masse des ouvriers spécialisés.

Depuis quinze ans, nous nous trouvons confrontés à un fait difficile à comprendre : économiquement parlant, la société est divisée en plusieurs couches sociales et professionnelles nettement délimitées. À en croire la doctrine économiste, l'idéologie sociale dérive toujours de la situation économique du moment. Il s'ensuit que la stratification idéologique devrait plus ou moins être fonction de la stratification socio-économique. Par suite du travail en commun, l'ouvrier de l'industrie devrait manifester un sentiment collectif plus prononcé tandis que le petit travailleur indépendant devrait faire preuve d'individualisme. Les employés de grandes entreprises devraient avoir le même sentiment collectif que les travailleurs de l'industrie. Or, nous savons que structure et situation sociale coïncident rarement. Nous distinguons entre le travailleur conscient de sa compétence et de sa responsabilité et l'esprit subalterne, réactionnaire, de mentalité mystique et nationaliste. Les deux types se rencontrent dans toutes les couches sociales et professionnelles. Il existe des millions d'ouvriers de l'industrie réactionnaires ; il y a autant d'enseignants et de médecins libéraux et conscients de la valeur de leur travail. Bref, il n'y a pas de rapport mécanique entre situation sociale et structure caractérielle.

La situation sociale n'est que la condition extérieure qui déclenche chez l'individu nivelé dans la masse le processus idéologique. Il s'agit donc de découvrir les *pulsions instinctuelles* grâce auxquelles les différentes influences du domaine social s'assurent la domination *exclusive* de la vie affective. Une chose est absolument certaine : ce n'est pas la

faim ! Elle n'est en tous cas pas le facteur déterminant, car s'il en était ainsi, la révolution internationale aurait suivi la crise mondiale de 1929-1933. Cette constatation s'inscrit en faux contre les idées économistes traditionnelles, mais elle est inattaquable.

Quand les psychanalystes inaccessibles aux problèmes sociologiques expliquent la révolution sociale par la « révolte infantile contre le père », ils ont en vue le révolutionnaire des milieux intellectuels, qui obéit à de tels motifs. Il en va tout autrement chez le travailleur de l'industrie. La répression des enfants par leurs pères n'est pas moindre dans les milieux ouvriers que dans la petite bourgeoisie, elle y est parfois même plus brutale. Le problème se situe donc ailleurs. La différence spécifique réside dans le mode de production de ces couches et dans leur attitude face à la sexualité qui en découle. Ne nous y trompons pas ! Dans le monde ouvrier, les parents répriment également la sexualité de leurs enfants. Mais les contradictions auxquelles sont exposés les enfants des travailleurs font défaut dans la classe moyenne. La petite bourgeoisie pratique *exclusivement* la répression de la vie sexuelle. L'activité sexuelle qui s'y manifeste est l'expression pure de l'opposition entre les pulsions et les inhibitions sexuelles. Chez les travailleurs de l'industrie, la situation n'est pas la même. Nous trouvons chez eux, en plus de l'idéologie moraliste, plus ou moins marquée selon le cas, leurs propres conceptions sexuelles qui sont diamétralement opposées à celles des moralistes. À quoi s'ajoute l'incidence de l'habitat et de la vie collective dans l'entreprise. Ce sont là des facteurs qui jouent à l'encontre de l'idéologie sexuelle moralisatrice.

Le type moyen du travailleur de l'industrie se distingue donc du type moyen du petit bourgeois par son attitude plus ouverte à l'endroit de la sexualité, quelque peu éclairé et conservateur qu'il soit par ailleurs. Il est infiniment plus accessible que le petit bourgeois aux arguments de l'économie sexuelle. Ce qui lui donne une ouverture plus

grande c'est précisément l'absence des attitudes qui occupent le centre de l'idéologie nationaliste et ecclésiastique : il ignore en effet l'identification avec le pouvoir d'État autoritaire, avec le « leader suprême », avec la nation. Ce fait prouve entre autres que les éléments fondamentaux de l'idéologie national-socialiste relèvent de l'économie sexuelle.

La petite paysannerie est, du fait de son économie individualiste et de l'isolement familial qui la caractérise, peu armée pour résister à l'idéologie de la réaction politique. C'est la raison de l'écart qui marque chez elle la situation sociale et l'idéologie. Soumise à un patriarcat rigoureux et à sa morale, elle n'en développe pas moins des formes naturelles – bien que totalement défigurées – dans sa vie sexuelle. Contrairement à ce qui se passe dans la petite bourgeoisie, les enfants des milieux ruraux connaissent – comme ceux des travailleurs de l'industrie – des rapports sexuels précoces ; ceux-ci se trouvent perturbés par suite de l'éducation patriarcale, ou bien ils sont marqués par la brutalité ; la vie sexuelle se pratique en cachette, la frigidité des jeunes filles est la règle, les crimes sexuels, les passions jalouses, l'asservissement des femmes sont des phénomènes typiques de la sexualité paysanne. L'hystérie n'est nulle part plus répandue qu'à la campagne. Le mariage patriarcal est l'objectif final de toute éducation, objectif dicté par des impératifs économiques.

Au cours des dernières décennies, on assiste dans le monde ouvrier à un processus idéologique dont l'exemple le plus pur nous est fourni par ce qu'on a appelé l'« aristocratie ouvrière », mais qui n'a pas épargné non plus le travailleur moyen de l'industrie. Le monde ouvrier du XX^e^ siècle n'est plus le prolétariat du XIX^e^ décrit par Karl Marx. Il a adopté dans une large mesure les modes de vie et les concepts des couches bourgeoises de la société. La démocratie bourgeoise formelle n'a pas aboli les frontières économiques entre les classes, pas plus qu'elle n'a supprimé les préjugés de races. Mais les aspirations sociales qui se sont développées à

l'intérieur de ses structures ont estompé tant soit peu les frontières structurelles et idéologiques des différentes couches sociales. Le monde ouvrier en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Scandinavie, en Allemagne s'est progressivement embourgeoisé. Pour comprendre par quelle voie le fascisme a pu pénétrer dans le monde ouvrier, il faut suivre de très près le processus idéologique qui a marqué le passage de la démocratie bourgeoise aux « décrets-lois » qui amenèrent l'élimination des parlements jusqu'à l'arrivée de la dictature.

6. L'embourgeoisement des travailleurs de l'industrie

Le fascisme pénètre par deux côtés dans le monde ouvrier : par le biais de ce qu'on appelle le « sous-prolétariat » (« Lumpenproletariat ») – terme franchement répugnant – en recourant à la corruption la plus bassement matérielle, et par le biais de « l'aristocratie ouvrière », qu'il « travaille » aussi bien par la corruption matérielle que par la suggestion idéologique. Sans s'embarrasser du moindre scrupule politique, le fascisme allemand promettait tout à chacun : ainsi, nous lisons dans un article du Dr Jarmer intitulé « Capitalisme » (*Angriff,* 24-9-1931) :

> « Nous constatons avec plaisir que Hugenberg s'est nettement tourné au Congrès des Nationaux-Allemands à Stettin, contre le capitalisme international. Mais il a souligné en même temps qu'un capitalisme national était nécessaire.
>
> Ce faisant, il a une fois de plus tracé la ligne de démarcation entre les Nationaux-Allemands et les National-Socialistes : en effet, ceux-ci sont persuadés que le système économique capitaliste, qui s'effondre dans le monde entier, doit être remplacé par un autre, puisque même le capitalisme national exclut le règne de la justice. »

On croirait lire un texte communiste. Avec l'intention consciente de tromper, le propagandiste national-socialiste fait appel ici au sentiment révolutionnaire du travailleur de l'industrie. On peut cependant se demander pourquoi les

ouvriers national-socialistes ne se rendaient pas compte que le fascisme promettait tout à tous. On savait qu'Hitler traitait avec de gros industriels, qu'il recevait d'eux de l'argent, qu'il leur promettait d'interdire les grèves. Le fait que de telles contradictions ne frappaient pas (malgré une activité intensive d'information de la part des organisations révolutionnaires) l'ouvrier moyen, est sans doute imputable à sa structure psychologique. Dans son entretien avec le journaliste Knickerbocker, Hitler s'est prononcé en ces termes sur la question de la reconnaissance des dettes privées à l'étranger :

> « Je suis persuadé que les banquiers internationaux se rendront bientôt compte que l'Allemagne, sous un gouvernement national-socialiste, est un lieu de placement sûr, les crédits étant assurés d'un taux d'intérêt de 3 % net. » (*Deutschland so oder so,* p. 211).

Si l'on admet que la propagande révolutionnaire avait pour tâche principale d'« éclairer le prolétariat », il ne suffisait cependant pas de faire appel à sa « conscience de classe », de lui présenter sans arrêt la situation économique et politique, de lui dévoiler constamment la supercherie dont il était la victime. La propagande révolutionnaire aurait dû en premier lieu tenir compte des *contradictions internes chez le travailleur* et du fait que sa volonté révolutionnaire n'était pas simplement « engourdie » mais que l'élément révolutionnaire était soit peu développé dans sa structure psychique, soit contrecarré par des éléments structurels réactionnaires s'opposant au premier. Quand il s'agit de réveiller le sens de la responsabilité sociale au sein des foules, il importe tout d'abord de dégager leur sentiment révolutionnaire.

Dans les périodes « calmes » de la démocratie bourgeoise, l'ouvrier de l'industrie muni d'un emploi peut choisir entre deux attitudes : il peut s'identifier aux représentants de la petite bourgeoisie ou à sa propre position sociale et aux modes de vie auxquels elle donne naissance, modes opposés aux modes de vie réactionnaires. Dans le premier cas, il envie le réactionnaire, l'imite et adopte, quand les circonstances

matérielles le permettent, tout à fait son genre de vie. Dans le deuxième cas, il rejette les idéologies et habitudes réactionnaires, il s'en distance, les désapprouve, et il souligne et affiche ouvertement son propre genre de vie. Étant donné que les influences des modes de vie déterminés par la société et par la conscience de classe s'exercent avec une égale intensité, la tentation de l'une et de l'autre est aussi forte, ou du moins laisse au travailleur le choix. Le mouvement révolutionnaire avait en outre sous-estimé l'importance des petites habitudes de la vie de tous les jours, d'apparence insignifiante, ou en avait souvent fait un mauvais emploi. La chambre à coucher petite-bourgeoise que le prolétaire achète – en dépit de sa mentalité révolutionnaire – dès que ses moyens le lui permettent, la répression de la femme qui en est le corollaire – même s'il est communiste –, l'habit « correct » du dimanche, les danses guindées et mille autres « détails » exercent, à force de se répéter, une influence réactionnaire que mille discours et tracts révolutionnaires ne pourront compenser. La vie rétrécie du conservateur agit sans arrêt, pénètre dans chaque recoin de l'existence quotidienne ; le travail d'usine et les tracts révolutionnaires n'agissent que pendant quelques heures. C'était donc une grave erreur que de s'accommoder des tendances conservatrices des travailleurs « pour être plus près des masses », d'organiser des fêtes que le fascisme réactionnaire sait organiser avec infiniment plus d'éclat. On a en revanche négligé de promouvoir les formes de vie réactionnaires en germe. La « robe de soirée » que la femme du travailleur portait à l'occasion de telles « fêtes » était plus révélatrice de la structure réactionnaire des masses laborieuses qu'une centaine d'articles. La « robe de soirée » et le « verre de bière bu en famille » n'étaient que l'expression visible d'un processus intérieur, la marque extérieure du fait que le travailleur était réceptif à la propagande national-socialiste. Quand il applaudissait en outre à la promesse du fascisme de « supprimer le prolétariat », c'était là, dans 90 % des cas, l'effet non pas du programme économique mais de la « robe

de soirée ». Nous devons nous soucier davantage, bien davantage, des détails de la vie quotidienne. Ils sont les artisans de la progression ou, inversement, de la régression sociale, tandis que les beaux discours politiques n'éveillent qu'un enthousiasme passager. Des tâches importantes et fécondes nous attendent dans ce domaine. Le travail révolutionnaire de masse en Allemagne s'est limité presque exclusivement à la propagande « contre la faim ». Argument sans doute *important,* qui ne fournissait pourtant pas une base suffisante, comme la suite des événements allait le montrer. La vie des individus nivelés dans la foule se déroule sous la surface visible des choses, dans mille petits riens. Ainsi, le jeune travailleur est harassé, dès qu'il a calmé tant soit peu sa faim, par mille soucis d'ordre sexuel et culturel. La lutte contre la faim est certainement une lutte primordiale, mais il faut aussi placer brutalement et totalement dans les feux de la rampe les petits événements de la comédie humaine, dans laquelle nous sommes tous à la fois spectateurs et acteurs.

En agissant ainsi nous découvririons chez les travailleurs un grand esprit d'initiative en vue de développer des formes de vie et des manières de voir naturelles. L'imprégnation sociale de la vie de tous les jours donnerait un nouvel élan aux masses infestées par la mentalité réactionnaire. Il est indispensable de s'occuper de ces questions d'une manière détaillée, concrète et objective. C'est le meilleur moyen d'assurer et d'accélérer la victoire de la révolution. Qu'on n'oppose pas à notre argumentation l'objection stupide que tout cela est du domaine de l'utopie. La lutte pour l'éclosion de toutes les tendances relevant de la démocratie du travail implique le refus de tout ce qui est réactionnaire, implique l'édification, par les soins attentifs prodigués à tous ses germes, d'une civilisation vivante des masses humaines qui seule peut assurer la paix permanente. Aussi longtemps que le manque de responsabilité réactionnaire l'emportera chez le travailleur sur l'esprit de responsabilité sociale, il sera difficile

d'amener les masses à une attitude révolutionnaire, c'est-à-dire rationnelle. Mais il y a une autre raison pour laquelle on ne peut renoncer à ce travail de psychologie de masse.

La dépréciation du travail manuel – qui est un des éléments les plus importants de la tendance à imiter l'employé de bureau réactionnaire – est aussi le fondement psychologique (dans la perspective de la psychologie de masse) dont se sert le fascisme quand il pénètre dans le monde ouvrier. Le fascisme promet la suppression des classes, c'est-à-dire la suppression du prolétariat, en faisant ainsi appel au sentiment de honte dont souffre le travailleur manuel. Les travailleurs émigrés de la campagne vers la ville ont apporté avec eux l'idéologie de la famille rurale, qui constitue – comme nous l'avons vu – le meilleur terrain nourricier pour l'idéologie impérialiste-nationaliste. À cela vient s'ajouter un processus idéologique au fond des masses laborieuses, qui n'a pas retenu l'attention qu'il mérite lors de l'évaluation des chances du mouvement révolutionnaire dans les différents pays en fonction de leur degré d'industrialisation.

Kautsky avait constaté que le niveau politique des travailleurs dans un pays très industrialisé comme l'Angleterre était plus bas que celui des travailleurs russes, qui vivaient dans un pays peu industrialisé (*Soziale Révolution*, 2e édition, p. 59-60). Les événements politiques des trente dernières années dans les différents pays du monde ne laissent aucun doute sur le fait que les mouvements révolutionnaires se produisent plus facilement dans les pays industriellement peu développés, tels que la Chine, le Mexique, l'Inde, qu'en Angleterre, aux États-Unis ou en Allemagne. Et ceci malgré l'existence, dans ces pays, de mouvements ouvriers mieux formés, mieux organisés, s'appuyant sur de vieilles traditions. Si l'on fait abstraction de la bureaucratisation du mouvement ouvrier, qui est elle-même un symptôme pathologique, on se demande néanmoins pourquoi la social-démocratie et le trade-unionisme sont si

profondément enracinés dans les pays occidentaux. *Si l'on examine la social-démocratie à la lumière de la psychologie de masse, on constate qu'elle a pour base les structures conservatrices de ses adhérents.* Comme pour le fascisme, le problème ne relève pas tellement de la politique des leaders de parti que de la base psychologique des masses laborieuses. Je me contenterai d'indiquer quelques faits importants qui permettront d'élucider le mystère. Les voici :

Dans les premiers stades du capitalisme, la frontière idéologique et surtout structurelle entre la bourgeoisie et le prolétariat était aussi marquée que la frontière économique. L'absence de toute politique sociale, les journées de travail épuisantes de seize et même de dix-huit heures, le bas niveau de vie des ouvriers d'usines, tel qu'Engels l'a décrit d'une manière magistrale dans la « Situation de la classe laborieuse en Angleterre », excluaient tout rapprochement entre le prolétariat et la bourgeoisie. La structure du prolétaire du XIX^e^ siècle était marquée par une humble soumission à la fatalité. L'état d'esprit de ce prolétariat et de la paysannerie, au point de vue de la psychologie de masse, était celui de l'apathie et de l'indifférence. La mentalité bourgeoise étant absente, on assistait – en dépit du climat général d'indifférence – à de brusques flambées révolutionnaires déclenchées par des événements précis, flambées d'une rare intensité et unanimité. Dans le capitalisme avancé, la situation n'est plus la même : les acquisitions sociales que le mouvement ouvrier organisé a pu obtenir, telles que la réduction de la durée de travail, le droit de vote, les assurances sociales, se traduisent d'une part par un renforcement de la classe ouvrière, de l'autre par un processus à effet exactement contraire ; ainsi, le relèvement du niveau de vie à abouti à une assimilation structurelle aux classes moyennes ; installé dans une position sociale plus évoluée, le travailleur a pris, lui aussi, l'habitude de « tourner ses regards vers le haut ». L'embourgeoisement s'est accentué pendant les périodes de prospérité ; il agissait ensuite, au

moment des crises économiques, comme une entrave à l'épanouissement de la mentalité révolutionnaire.

La puissance de la social-démocratie pendant les années de crise, puissance inexplicable par des considérations strictement politiques, était l'expression la plus patente de l'imprégnation conservatrice du monde ouvrier. Il s'agit maintenant d'en dégager les éléments fondamentaux. Deux faits apparaissent ici au premier plan : l'attachement aux dirigeants, c'est-à-dire la confiance inébranlable dans l'infaillibilité de la direction politique[7] – en dépit de l'existence d'une certaine critique qui n'a jamais pu accéder au plan de l'action – et l'alignement de la morale sexuelle ouvrière sur celle de la petite bourgeoisie conservatrice. Or, les tendances à l'embourgeoisement ont partout été favorisées par la haute bourgeoisie. Si celle-ci s'était servie au début de la matraque – au sens propre du terme – elle la tenait maintenant en réserve – là où le fascisme ne l'avait pas encore emporté – pour l'utiliser seulement à l'encontre du travailleur révolutionnaire ; pour la masse des travailleurs social-démocrates elle disposait d'un moyen infiniment plus dangereux, l'idéologie conservatrice dans tous les champs d'activité.

Ainsi, quand le travailleur social-démocrate atteint par la crise économique se trouvait soudain ravalé au niveau d'un coolie, sa sensibilité révolutionnaire s'était émoussée par l'effet de la structuration conservatrice qu'il avait subie pendant des décennies. Ou bien il restait, malgré ses critiques et ses révoltes, dans le camp de la social-démocratie, ou bien, indécis et hésitant entre les tendances révolutionnaires et conservatrices, déçu par ses dirigeants, il ralliait le N.S.D.A.P. avec l'espoir d'y trouver mieux – en suivant la ligne de la moindre résistance. Il dépendait alors de la tactique – judicieuse ou fausse – du parti révolutionnaire que le travailleur abandonnât ses tendances conservatrices pour prendre conscience de ses responsabilités réelles dans le processus de production et de ses visées révolutionnaires.

L'affirmation communiste selon laquelle la politique social-démocrate avait ouvert la voie au fascisme est exacte, si l'on se place dans la perspective de la psychologie de masse. À défaut d'organisations révolutionnaires, le travailleur *déçu par la social-démocratie et troublé par la contradiction entre l'appauvrissement et la pensée conservatrice, se jette nécessairement dans les bras du fascisme.* C'est ainsi, par exemple, qu'on assista en Angleterre, après le fiasco de la politique du Parti travailliste de 1930-1931, à une fascisation des masses laborieuses, qui, lors des élections de 1931, se tournèrent non pas vers les communistes mais vers la droite. La Scandinavie démocratique était menacée d'une évolution analogue[8].

Rosa Luxembourg était d'avis que la lutte révolutionnaire ne peut être menée avec des « coolies » (Œuvres compl., t. 4, p. 647). La question est de savoir à quels « coolies » elle faisait allusion : aux « coolies » *avant* ou *après* leur structuration conservatrice ? Avant, nous nous heurtons à une apathie difficile à secouer, mais nous trouvons aussi une grande disponibilité révolutionnaire ; après l'imprégnation conservatrice, nous avons affaire à un « coolie » *déçu.* Ne sera-t-il pas plus difficile de le gagner à la cause révolutionnaire ? Combien de temps le fascisme pourra-t-il utiliser pour ses propres fins la déception des masses à l'égard de la social-démocratie, déception doublée d'un sentiment de « révolte contre le système » ? Il est impossible de trancher à ce stade cette grave question, mais une chose est certaine : le mouvement révolutionnaire international doit en tenir compte s'il veut l'emporter.

---

(1) Après la prise du pouvoir, pendant les mois de mars à avril, débuta l'assaut contre les grands magasins, qui fut bientôt freiné par les dirigeants du N.S.D.A.P. (Interdiction de toute intervention non-autorisée en matière économique, dissolution des organisations des classes moyennes, etc.)

(2) La psychanalyse entend par « identification » l'état d'esprit d'une personne qui commence à se sentir une avec une autre, à en adopter les attributs et

attitudes, qu'elle n'avait pas auparavant, à se mettre en imagination à sa place ; ce processus se fonde sur une modification réelle de la personne qui « s'identifie » avec une autre en « internalisant » les attributs de son modèle.

(3) Cette remarque s'applique à l'Europe. Aux États-Unis, l'« embourgeoisement » des travailleurs de l'industrie efface ces distinctions.

(4) Très instructive est à cet égard la lecture d'un ouvrage intitulé : Die Moralde Kraft (La morale de la force), par l'auteur national-socialiste Ernst Mann.

(5) Le « complexe d'Œdipe » découvert par Freud n'est pas tellement la cause que la conséquence de la répression sexuelle à l'égard du petit enfant. Il est vrai que les parents perpétuent de façon inconsciente les intentions de la société autoritaire.

(6) Celui qui n'a pas surmonté son propre attachement à sa famille et à sa mère ou qui, du moins, ne l'écarte pas lucidement de tous ses jugements, ferait mieux de ne pas explorer le domaine de la formation de l'idéologie. Prétendre que ce sont là des méthodes « freudiennes », c'est faire preuve d'un manque complet d'esprit scientifique. Ce qui compte, ce sont les arguments et non la phraséologie incompétente. Freud a découvert le complexe d'Œdipe. Sans cette découverte, toute politique familiale révolutionnaire eût été impossible. Mais Freud n'a pas plus songé à une telle utilisation, à une interprétation sociologique du lien familial, que l'économiste mécaniste à la mise à contribution du la sexualité comme facteur social. Qu'on nous démontre nos erreurs dans l'application du matérialisme dialectique, mais qu'on ne nie pas des faits que tout travailleur connaissait fort bien avant la découverte par Freud du complexe d'Œdipe. Pour en unir avec le fascisme il faut autre chose que des mots : des connaissances ! Des erreurs sont toujours possibles, elles peuvent être redressées ; mais l'étroitesse d'esprit en matière scientifique caractérise le réactionnaire.

(7) En été 1932, je me suis entretenu de la crise politique, à Leipzig, avec des ouvriers social-démocrates qui venaient d'assister à un meeting. Ils approuvaient tous les arguments qui avaient été avancés contre la « voie du socialisme » telle que la préconisait la social-démocratie ; mais par ailleurs, rien ne distinguait ces hommes de travailleurs de tendance communiste. Je demandai à l'un d'entre eux pourquoi ils n'étaient pas logiques avec eux-mêmes en se séparant de leurs dirigeants. La réponse m'a étonné, tellement elle était en contradiction avec les opinions exprimées précédemment : « Nos dirigeants savent sûrement ce qu'ils font. » Je touchais pour ainsi dire du doigt la contradiction dans laquelle se débat le travailleur social-démocrate : son attachement à ses leaders politiques est tel que la critique ne s'élève jamais au niveau de l'action. Et je réalisais mieux quelle faute on avait commise en essayant d'attirer le travailleur social-démocrate en dénigrant ses dirigeants. Comme il s'identifiait à ceux-ci, une telle tactique ne pouvait que le repousser. La pourriture intérieure de la social-démocratie se manifesta clairement lors de l'arrestation du ministre social-démocrate des Affaires Intérieures Severing, peu avant la prise du pouvoir par Hitler : 12 millions de social-démocrates ne firent rien pour l'empêcher.

(8) L'effondrement de la Norvège en 1940 fut également, pour une grande part l'œuvre du conservatisme social-démocrate. C'est ainsi, par exemple, que le gouvernement social-démocrate avait interdit toutes les démonstrations à caractère militaire. Mais en 1939, les fascistes norvégiens étaient les seuls à organiser dans les villes des parades militaires et des exercices. Ce genre de « libéralisme » a puissamment contribué à la trahison de Quisling.

Chapitre III
La théorie raciale

1. Son contenu

La charnière autour de laquelle s'articule le fascisme allemand est sa théorie raciale. Le programme économique de ce qu'on a appelé les « 25 points » n'apparaît, dans l'idéologie fasciste, que comme un moyen de « sélectionner la race germanique et de la protéger de tout métissage » qui, selon les national-socialistes, aboutit toujours au déclin de la « race supérieure ». Mieux, la décadence d'une civilisation serait également l'effet du métissage. Selon cette vue, la plus noble tâche d'une nation consiste à « sauvegarder la pureté de la race » et à consentir, pour y parvenir, les plus grands sacrifices. Cette théorie a trouvé son application pratique dans la persécution des Juifs en Allemagne et dans tous les territoires occupés.

La théorie raciale part du principe que l'accouplement exclusif de chaque animal avec un représentant de sa propre espèce constitue une « loi d'airain » dans la nature. Seules des circonstances exceptionnelles comme la captivité peuvent aboutir à l'inobservation de cette loi, et au métissage. Mais la nature se venge et s'oppose par tous les moyens à ces pratiques en stérilisant les bâtards ou en limitant la fécondité des descendants. À chaque union de deux êtres vivants de « niveau » différent, la descendance se situe dans la

« moyenne ». Or, la nature tend toujours à relever le niveau par sa « sélection » ; ainsi l'abâtardissement contrarie la volonté de la nature. La sélection de l'espèce supérieure s'opère aussi dans la lutte pour le pain quotidien, qui élimine ipso facto les êtres inférieurs, de moindre valeur raciale. Là encore, la nature est logique avec elle-même, puisque l'évolution et le perfectionnement des espèces s'arrêteraient si les faibles – qui forment la majorité numérique – pouvaient évincer les espèces supérieures. La nature soumet donc les plus faibles à des conditions de vie plus dures qui en limitent le nombre ; elle ne tolère cependant pas la multiplication au hasard des autres, mais effectue une sélection impitoyable selon des critères de force et de santé.

Cette loi s'applique aussi à des peuplades entières : l'histoire nous apprend que le métissage de l'aryen avec des peuples « inférieurs » aboutit toujours à la déchéance du représentant de la culture. Ainsi, le niveau de la race « supérieure » s'abaisse, nous assistons à la régression physique et intellectuelle, à l'installation d'un mal progressif et dévorant (« Siechtum »).

D'après Hitler, le continent nord-américain gardera sa puissance tant qu'il ne succombera pas lui aussi à la « honte du sang » *(Blutschande* ») (p. 314), c'est-à-dire tant qu'il ne se mélangera pas à des peuples non-germaniques.

« Provoquer une telle évolution ne signifie rien d'autre que commettre un péché contre la volonté du créateur éternel » (p. 314). Il est évident que nous avons ici affaire à des concepts mystiques : la nature « ordonne », elle « veut », elle est « raisonnable ». Il s'agit d'une forme extrême de métaphysique biologique.

Selon Hitler, l'humanité doit être divisée en un certain nombre de races dont les unes créent les civilisations, tandis que d'autres les représentent, et d'autres encore les détruisent. Seul l'homme aryen peut être considéré comme un créateur de civilisations puisque c'est de lui que

proviennent les « fondements et les remparts des créations humaines ». Les peuples d'Asie, comme les Japonais[1] ou les Chinois, représentent des civilisations qu'ils ont empruntées jadis aux Aryens. Les Juifs par contre sont une race destructrice de civilisations. Les « grandes civilisations » n'ont pu se développer que grâce à la présence d'« hommes inférieurs ». La première civilisation est issue d'une telle utilisation des races humaines inférieures. Au début, ce fut le vaincu qui traîna la charrue ; bien plus tard, cette tâche fut confiée au cheval. C'est l'Aryen conquérant qui a subjugué les races inférieures et s'est servi de leur travail selon sa volonté et pour ses propres fins. Mais dès que les races soumises commencèrent à apprendre la langue et les habitudes de vie de leurs « maîtres » et que tombèrent les strictes barrières entre maîtres et esclaves, l'Aryen, en renonçant à la pureté de son sang, perdit le « séjour au paradis ». Du coup, il perdit aussi sa créativité culturelle. – Il va sans dire qu'Adolf Hitler représentait un des sommets de la civilisation.

> « Le métissage et l'abaissement du niveau racial qu'il provoque sont les seules causes de la mort d'antiques civilisations ; car les hommes ne périssent pas en perdant des guerres mais en perdant cette force de résistance qui n'appartient qu'au sang pur » (*Mein Kampf*, p. 324).

Il ne saurait être question de réfuter cette conception de base par des arguments scientifiques. Elle tire ses arguments de l'hypothèse darwinienne de la sélection naturelle qui, à plus d'un égard, est aussi réactionnaire que la découverte de la descendance des espèces d'êtres vivants inférieurs est révolutionnaire. Mais elle sert aussi de prétexte à la fonction impérialiste de l'idéologie fasciste. Car si les Aryens sont le seul peuple créateur de civilisations, ils peuvent réclamer pour eux, de droit divin, la domination sur le monde. Or, une des exigences essentielles d'Hitler était l'élargissement des frontières du Reich allemand, surtout vers l'Est, c'est-à-dire au détriment de l'Union Soviétique. La glorification de la guerre impérialiste était donc tout à fait dans la ligne de cette idéologie :

« Le but pour lequel on s'est battu pendant la guerre était le plus noble et le plus sublime que l'homme puisse imaginer : la liberté et l'indépendance de notre peuple, la garantie de ses approvisionnements futurs et – l'honneur de la nation « (*Mein Kampf,* p. 194).

« L'objet de notre lutte future sera la garantie de l'existence et *de la multiplication de notre race et de notre peuple, la nourriture de ses enfants, la préservation de la pureté de son sang,* la liberté et l'indépendance de la patrie, pour que notre peuple puisse mûrir et se préparer à la mission qui lui a été assignée par le Créateur de l'univers » (p. 234).

Ce qui nous intéresse ici exclusivement, c'est l'origine irrationnelle de ces idéologies, notamment de la théorie raciale avec ses contradictions et ses absurdités, idéologies qui objectivement devaient servir les intérêts de l'impérialisme allemand. Les théoriciens racistes qui prétendent se référer à une loi de la nature oublient que la sélection raciale chez les animaux est une opération entièrement artificielle. La question n'est pas de savoir si le chien et le chat, si le berger allemand et le lévrier, mais si l'Allemand et le Slave éprouvent une « aversion instinctive » contre le croisement.

Les théoriciens du racisme – qui est aussi vieux que l'impérialisme – prétendent instaurer la « pureté de race » chez des peuples que l'expansion économique a soumis à tant de métissages, que la « pureté de race » n'est plus, de nos jours, qu'un fantasme d'écervelé. Nous n'insisterons pas sur une deuxième sottise de cette « théorie », sur la question de savoir si la loi naturelle ne postule pas plutôt le mélange que la pureté des races. Quand on entreprend l'examen d'une théorie qui n'est pas partie des faits pour aboutir à des appréciations, mais d'appréciations pour déformer des faits, il est impossible de convaincre un fasciste narcissique imbu de la supériorité de la race germanique, par des arguments, et ceci pour la bonne raison qu'il n'obéit pas à des arguments mais à des sentiments irrationnels. On perd donc son temps à lui expliquer que les Noirs ou les Italiens ne sont pas moins « racés » que les Germains. Il a conscience de sa « supériorité » et le reste ne l'intéresse pas ! Pour battre en brèche la théorie raciale, il faut mettre à nu ses fonctions

irrationnelles. Il en existe essentiellement deux : la première sert à donner une justification biologique aux aspirations impérialistes, la deuxième veut exprimer des *pulsions affectives inconscientes* de la sensibilité nationaliste et camoufler certaines tendances psychiques. Penchons-nous sur cette dernière fonction de la théorie raciale. Il est curieux de constater qu'Hitler se sert, pour caractériser les rapports sexuels entre Aryens et Non-Aryens, du terme de « Blutschande » (la honte du sang), alors que dans l'usage de la langue allemande, ce terme désigne au contraire l'inceste, c'est-à-dire les rapports sexuels entre proches parents. D'où viennent donc les inepties d'une « théorie qui avait la prétention de jeter les bases d'un monde nouveau, d'un « Troisième Reich » ? Si nous nous faisons à l'idée que les fondements irrationnels et émotionnels d'une hypothèse de ce genre se rattachent toujours à des faits existentiels concrets, si nous cessons de croire que la recherche de telles sources idéologiques irrationnelles fondées dans la rationalité revient à déplacer le problème sur le terrain métaphysique, nous ouvrirons la voie menant aux sources mêmes de la métaphysique et nous comprendrons non seulement les conditions historiques de sa genèse mais aussi sa substance. Les résultats de nos recherches sont suffisamment éloquents.

2. Fonction objective et subjective de l'idéologie

Le motif le plus fréquent des malentendus touchant les rapports d'une idéologie avec sa fonction *historique* vient de ce qu'on ne distingue pas nettement entre sa fonction objective et sa fonction subjective. Pour vraiment comprendre le point de vue de la dictature, il faut se reporter à la base économique qui lui a donné naissance. C'est ainsi que la théorie raciale fasciste et, d'une manière générale, l'idéologie nationaliste sont, dans un sens très concret,

tributaires des objectifs impérialistes d'une couche dominante affrontée à des difficultés économiques. Pendant la guerre mondiale, les nationalismes allemand et français se plaisaient à invoquer « la grandeur de la nation », qui représentait en réalité l'expansionnisme du grand capital allemand et français. Mais ces facteurs économiques ne constituent pas la substance même de l'idéologie correspondante, mais seulement la terrain social sur lequel elle se forme ; on peut, les considérer comme la condition sine qua non sans laquelle de telles idéologies n'existeraient pas. Il arrive même que le nationalisme ne soit pas représenté sur le plan social, qu'il ne s'identifie à aucune considération raciale. Dans l'ancien Empire Austro-Hongrois le nationalisme ne coïncidait pas avec la race mais avec la « Patrie » austro-hongroise. Quand Bethmann-Hollweg préconisait en 1914 la lutte du « germanisme contre le slavisme » il aurait dû, en bonne logique, s'attaquer à l'Autriche, État à prédominance slave. Les conditions économiques d'une idéologie expliquent bien sa base matérielle, mais elles ne nous apprennent rien sur son noyau irrationnel. Ce noyau est représenté par la structure caractérielle des hommes soumis aux conditions économiques de leur milieu social, et qui reproduisent ainsi dans l'idéologie le processus historico-économique. *En créant des idéologies, ces hommes se transforment eux-mêmes ; leur noyau matériel doit donc être trouvé dans le processus de la formation de l'idéologie.* L'idéologie a ainsi un fondement matériel double : *indirectement* dans la structure économique de la société, *directement* dans la structure typique des hommes qui la produisent, et qui est à son tour déterminée par la structure économique de la société. Il est donc évident que des formations idéologiques irrationnelles impriment aux individus des structures irrationnelles.

La structure du fasciste se signale par la pensée métaphysique, le sentiment religieux, la soumission à des idéaux abstraits et moraux la croyance à la mission divine du « führer ». Ces traits fondamentaux se rattachent à une

couche plus profonde caractérisée par un attachement autoritaire à un idéal de « leader » ou de nation. La croyance à la « supériorité de la race des maîtres » était le ressort le plus puissant de l'attachement des masses national-socialistes au « führer » et de l'acceptation volontaire du servage le plus abject. Un autre motif déterminant était une identification intense avec le « führer », identification qui voilait le fait que le sujet n'était qu'un numéro insignifiant noyé dans la foule. En dépit de sa dépendance, chaque national-socialiste se prenait pour un « petit Hitler ». Ce qui compte, c'est la base caractérielle de ces attitudes. Il s'agit donc de découvrir les fonctions énergétiques qui, elles-mêmes conditionnées par l'éducation et l'atmosphère sociale, transforment les structures humaines à tel point que peuvent s'y développer des tendances d'un caractère aussi réactionnaire et irrationnel que les individus, en s'identifiant au « führer », ne ressentent même plus l'affront qui leur est fait par la désignation de « sous-hommes ».

En faisant abstraction des effets mondialement répandus de la phraséologie, en déterminant son contenu irrationnel, en établissant le juste rapport qui la lie constamment aux points névralgiques sexuels-économiques du processus de la formation de l'idéologie, on est frappé tout d'abord par la mise en parallèle systématique entre « *empoisonnement de la race* » et « *empoisonnement du sang* ». Que faut-il en penser ?

3. Pureté de la race, empoisonnement du sang, mysticisme

« Parallèlement à la contamination politique et morale de notre peuple on a pu constater, depuis de nombreuses années, un empoisonnement non moins effroyable du corps de notre peuple par la syphilis », écrit Hitler (p. 269). La cause en serait en premier lieu

« La prostitution de l'amour. Même si elle ne provoquait pas l'affreuse maladie, elle ferait encore un tort immense à notre peuple, car les ravages moraux causés par la dégénérescence suffisent déjà pour exterminer un peuple lentement mais sûrement. Cette judaïsation de la vie de nos âmes et l'exploitation mercantile de nos instincts sexuels feront périr tôt ou tard toute notre descendance… » (p. 270). « Le péché contre le sang et la race est le péché originel de ce monde et la fin d'une humanité qui y succombe » (p. 272).

Aux termes de cette théorie, le mélange des races conduit au mélange du sang et à l'« empoisonnement du sang du corps du peuple ».

« Les conséquences les plus manifestes de cette contamination des masses [par la syphilis] apparaissent dans nos enfants… Ceux-ci sont le produit le plus pitoyable de l'empoisonnement progressif et inexorable de notre vie psychique ; c'est dans les maladies des enfants que se manifestent les vices des parents » (p. 271).

Entendons par « vices des parents » leur habitude de se mêler avec le sang d'une autre race, et plus particulièrement avec le sang juif, livrant ainsi le « pur sang aryen » à la contamination de la « peste juive mondiale ». Notons à quel point cette théorie est en accord avec la thèse de l'empoisonnement de la germanicité par le « Juif cosmopolite Karl Marx ». Une des sources les plus puissantes de l'idéologie politique et de l'antisémitisme national-socialistes est la sphère irrationnelle de la phobie syphilitique. Selon ces théories, il faut donc tendre par tous les moyens à la *pureté* de la race, autrement dit, à la *pureté du sang*[2].

Hitler a souvent répété qu'il ne faut pas aborder la masse avec des arguments, des preuves, de l'érudition, mais avec des sentiments et des croyances. Dans le langage national-socialiste – nous pensons à Keyserling, Driesch, Rosenberg, Stapel et d'autres – les formules fumeuses et mystiques sont si fréquentes, que leur analyse vaut la peine d'être tentée.

Que se cache donc derrière le mysticisme des fascistes, ce mysticisme qui fascinait les masses ?

La réponse nous est fournie par l'analyse des « preuves » de la validité de la théorie raciale fasciste, preuves que Rosenberg nous administre dans son *Mythe du XX^e siècle.* Nous y lisons tout au début :

« Les valeurs de l'âme raciale, qui se dressent comme forces motrices derrière la nouvelle image du monde, ne sont pas encore parties intégrantes de la conscience vivante. L'âme signifie cependant la race vue de l'intérieur. Et, à l'inverse, la race est le monde extérieur de l'âme » *(Mythus*, p. 22).

Nous avons affaire ici à une de ces phrases typiquement national-socialistes qui, à première vue, semblent dépourvues de sens, et dont le sens semble même se dérober à celui qui les a écrites. Pour bien comprendre l'impact politico-irrationnel de ce genre de phrases empreintes de mysticisme, il faut avoir une vue juste de leur efficacité sur le plan de la psychologie de masse. Continuons :

« Pour cette raison, l'histoire des races est en même temps l'histoire de la nature et la mystique de l'âme, alors qu'inversement, l'histoire de la religion du sang est le grand récit universel de l'ascension et de la décadence des peuples, de leurs héros et penseurs, de leurs inventeurs et artistes. »

La reconnaissance de ce fait aboutit à la conviction que le « combat du sang » et la « mystique pressentie des faits de la vie » ne sont pas deux choses différentes, mais qu'ils représentent la même chose de deux manières différentes. Le « combat du sang »… « l'ascension et la décadence des peuples »… « l'empoisonnement du sang »… la « peste mondiale juive »… tout cela s'inscrit dans une ligne qui commence par le « combat du sang » et se termine mondialement par la terreur sanglante contre le « matérialisme juif » de Marx et le massacre des Juifs.

On rend un mauvais service à la cause de la liberté humaine si l'on se contente de rire de cette mystique au lieu de la démasquer et de la réduire au contenu irrationnel qui en forme le noyau. Ce qu'il y a d'essentiel ici, de plus important sur le plan pratique, c'est le processus énergétique biologique, conçu dans une optique irrationnelle et mystique, expression exacerbée de l'idéologie sexuelle réactionnaire. *L'idéologie mondiale de l'« âme » et de la « pureté » est l'idéologie mondiale de l'asexualité,* de la « pureté sexuelle », ou, pour appeler les choses par leur nom, une forme de refoulement sexuel et d'angoisse sexuelle, émanations d'une société patriarcale autoritaire.

« Le conflit entre le sang et le milieu ambiant, entre le sang et le sang est le dernier phénomène que notre pensée puisse atteindre, il est impossible de chercher et d'explorer plus loin », dit Rosenberg. Il se trompe : Nous sommes assez présomptueux pour chercher plus loin, pour examiner sans le moindre sentimentalisme le processus vivant « entre le sang et le sang » et de renverser ainsi une des pierres d'angle du national-socialisme.

Laissons à Rosenberg lui-même le soin de nous prouver que le noyau de la théorie raciale national-socialiste est la peur mortelle de la sexualité naturelle et de sa fonction d'orgasme. Pour étayer sa thèse selon laquelle l'ascension et la décadence des peuples seraient fonction du mélange des races et de l'« empoisonnement du sang », Rosenberg nous cite l'exemple des anciens Grecs. Les Grecs, nous explique-t-il, ont été jadis les représentants de la pureté de race nordique. Les dieux Zeus et Apollon, la déesse Athéna, auraient été « les symboles d'une grande et pure piété », les gardiens et protecteurs « de tout ce qui est noble et serein », « les défenseurs de l'ordre, les maîtres de l'harmonie des forces de l'âme, de la mesure artistique ». Homère n'aurait pas montré le moindre intérêt pour « l'extase ». Athéna représentait, à en croire Rosenberg,

> « Le symbole de la foudre, sortie de la tête de Zeus, destructrice de toute vie, la vierge sage et posée ; la gardienne du peuple des Hellènes, la fidèle protectrice de son combat.
>
> Ces pieuses créations de l'âme grecque attestent la vie encore pure, intérieure, rectiligne de l'homme nordique, elles sont au sens le plus sublime du terme des professions de foi religieuses, l'expression de sa confiance dans sa propre espèce » *(Mythus,* p. 41 ss.).

Rosenberg oppose à ces dieux purs, sublimes, pieux, les dieux du Proche-Orient :

> « Alors que les dieux grecs étaient des héros de la lumière et du ciel, les dieux des Non-Aryens du Proche-Orient portaient tous les traits terrestres. »

Déméter et Hermès seraient les produits typiques de cette « âme raciale » ; *Dionysos, dieu de l'extase, de la volupté, des ménades déchaînées marquerait l'« irruption, de la race*

étrangère des Étrusques et le début de la décadence de l'hellénisme ».

Rosenberg s'empare donc d'une manière arbitraire, à seule fin d'étayer sa thèse de « l'âme raciale », d'un certain nombre de dieux représentant un des aspects antinomiques de la genèse de la civilisation grecque, pour les orner de l'épithète « grec », et qualifie les autres, issus comme les premiers de la culture hellénique, de dieux *étrangers.* Selon Rosenberg la faute de la mauvaise interprétation de l'histoire grecque incombe à la recherche historique, qui a « perdu le sens des valeurs raciales » et mal compris l'hellénisme.

> « Le grand romantisme allemand ressent avec le frémissement de la vénération les voiles toujours plus sombres qui s'abaissent sur les dieux lumineux du ciel, et il plonge profondément dans l'instinctuel, l'informe, le démoniaque, le sexuel, l'extatique, le chthonien, dans *la vénération de la mère* [souligné par W. Reich] – n'en qualifiant pas moins tout cela d'hellénique » (*Mythus*, p. 43).

La philosophie idéaliste de toutes nuances n'examine pas les conditions de cette émergence de l'« extatique », de l'« instinctuel » à certaines époques culturelles ; elle s'égare plutôt dans l'évaluation abstraite de ce phénomène, dictée par cette même conception de la culture qui, à force de s'élever au-dessus du « terrestre » (= naturel), succombe à la fin à ses propres envolées. En ce qui nous concerne, nous entreprenons également l'évaluation de ces phénomènes, mais nos évaluations découlent des conditions du processus historique qu'on désigne sous le nom de « déclin » d'une culture ; ce faisant, nous nous efforçons de distinguer les forces progressives et les forces inhibitrices, de saisir le sens historique du phénomène de déclin et avant tout de repérer les germes de nouvelles formes de culture, dont nous favoriserons ensuite l'éclosion. Quand Rosenberg évoque le destin des Grecs en méditant sur l'écroulement de la civilisation autoritaire du XX^e^ siècle, il prend fait et cause pour les tendances conservatrices de l'histoire en dépit de toutes ses assertions sur le « renouveau » de la germanicité (« Deutschtum »). Nous avançons sur un terrain ferme si nous réussissons, dans nos recherches sur la révolution culturelle

et son noyau sexuel-économique, à comprendre le point de vue de la réaction politique. Pour le philosophe de la civilisation réactionnaire, il n'y a d'autres remèdes que la résignation ou le scepticisme, ou bien l'inversion – par des moyens « révolutionnaires » – du cours de l'histoire. Si l'on change de point de vue dans sa manière de considérer les civilisations, qu'on ne voie plus dans le déclin de la culture ancienne la fin de la civilisation tout court, mais celle d'une civilisation *déterminée,* à savoir la civilisation autoritaire, qui porte déjà en elle le germe d'une nouvelle civilisation authentiquement libérale, on applique aussi d'autres critères de valeur aux éléments culturels qu'on avait jugés naguère positifs ou négatifs. La seule chose qui importe est de comprendre les corrélations entre la révolution et les phénomènes que le réactionnaire considère comme des marques de décadence. Ainsi, il est significatif qu'en matière d'ethnologie, la réaction politique donne la préférence à la théorie patriarcale, tandis que le monde révolutionnaire ne jure que par le matriarcat. Abstraction faite des données objectives de la science historique, la prise de position est déterminée dans les deux camps opposés par des courants sociologiques qui correspondent à des processus objectifs de l'économie sexuelle dont on n'avait pas jusqu'ici pris conscience. Le matriarcat, dont l'existence est historiquement prouvée, n'est pas seulement l'organisation de la démocratie naturelle du travail, mais aussi l'organisation naturelle de la société obéissant aux impératifs de l'économie sexuelle[3]. Le patriarcat par contre n'est pas seulement autoritaire sur le plan économique, mais son organisation sexuelle-économique est déplorable.

L'Église a répandu bien au-delà de l'époque où elle détenait le monopole de la recherche scientifique la thèse de « la nature métaphysiquement morale de l'homme », de son essence monogame, etc. C'est pourquoi les découvertes de Bachofen menaçaient de tout bouleverser. L'organisation sexuelle matriarcale ne déconcertait pas seulement par son

organisation différente de la consanguinité, mais aussi par l'effet auto-régulateur naturel qu'elle imprimait à la vie sexuelle. Son fondement véritable, l'absence de propriété privée des moyens de production sociaux, ne fut reconnu que par Morgan et après lui par Engels. Rosenberg en tant qu'idéologue du fascisme se voit obligé de nier les stades matriarcaux précoces de l'ancienne civilisation grecque – *pourtant historiquement attestés* – et de recourir à l'hypothèse selon laquelle « les Grecs se seraient imprégnés par là (c'est-à-dire par le dionysiaque), physiquement et spirituellement, d'une essence étrangère ».

L'idéologie fasciste sépare (à la différence de l'idéologie chrétienne que nous examinerons plus loin) le désir d'orgasme de l'homme des structures humaines formées par le patriarcat autoritaire et l'attribue à différentes races : *nordique devient ainsi synonyme de lumineux, céleste, asexuel, pur ; le Proche-Orient, à l'inverse, est instinctuel, démoniaque, sexuel, extatique, orgastique.* C'est ainsi que s'explique le refus de la recherche « romantique et intuitive » de Bachofen, dont la thèse sur la vie des anciens Grecs serait « hypothétique ». Dans la théorie raciale fasciste, la peur de l'orgasme de l'homme soumis à une autorité impitoyable apparaît sous une forme figée, pétrifiée à jamais, et opposée comme « ligne pure » à l'élément animal, orgastique. Ainsi, l'« hellénisme », le « racial » deviennent l'émanation du « pur », de l'« asexuel » ; la race étrangère, l'étrusque, représente l'élément « animal », donc « inférieur ». C'est pour cette raison que le patriarcat doit être placé à l'origine de l'histoire de l'homme aryen :

> « C'est sur le sol de la Grèce qu'a été livré le premier grand combat, de portée décisive pour les destinées du monde, entre les *valeurs de race,* combat qui s'est soldé par la victoire du principe nordique. Désormais, l'homme allait entrer dans la vie par le côté du *jour* et de la *vie* ; les lois de la lumière et du ciel, ce sont l'esprit et l'essence du père qui ont présidé à la naissance de ce que nous entendons par culture grecque, l'héritage le plus prestigieux de l'antiquité qui soit venu jusqu'à nous » (Rosenberg).

L'ordre sexuel patriarcal et autoritaire, né des bouleversements de la fin de l'époque matriarcale (autonomisation économique de la famille du chef par rapport à la « gens » maternelle, accroissement des échanges commerciaux entre ethnies, développement des moyens de production, etc.) devient, en spoliant les femmes, les enfants et les jeunes de leur liberté sexuelle, en transformant la sexualité en marchandise, en mettant les intérêts sexuels au service de l'asservissement économique, le fondement de l'idéologie autoritaire. La sexualité ainsi pervertie prend effectivement une allure diabolique, démoniaque à laquelle il faut s'opposer. À la lumière des impératifs patriarcaux, la chaste sensualité du matriarcat apparaît comme le déchaînement obscène des puissances des ténèbres. Le dionysiaque devient le « désir coupable » que les civilisations patriarcales présentent comme quelque chose de chaotique et d'« immonde ». Confronté en lui-même et hors de lui-même à des structures sexuelles humaines perverties et lubriques, l'homme patriarcal se trouve pour la première fois enchaîné à une idéologie aux termes de laquelle sexualité et impureté, sexualité et infériorité ou diabolisme sont des notions indissociables.

Cette évaluation prend aussi (au plan secondaire) l'allure d'une justification *rationnelle.*

Avec l'instauration de la chasteté, les femmes perdent leur chasteté sous la pression de leurs aspirations sexuelles : chez les hommes, la sexualité brutale vient prendre la place de la sensualité naturelle, orgastique ; ainsi se répand parmi les femmes l'idée que l'acte sexuel est pour elles quelque chose de déshonorant. Les relations sexuelles extraconjugales ne sont en fait nulle part supprimées, mais par suite du déplacement des valeurs et de l'abolition des institutions qui, du temps du matriarcat, les favorisaient, elles entrent en contradiction avec la morale officielle et par suite se pratiquent en cachette. La sexualité ayant changé de place dans l'ordre social, la manière de la vivre sur le plan

personnel subit également une modification. L'antinomie qui règne entre la nature et les exigences « sublimes » de la morale perturbe l'aptitude des individus à la satisfaction sexuelle ; le sentiment de culpabilité trouble le déroulement orgastique naturel de la fusion des sexes et provoque des stases sexuelles qui se libèrent par des exutoires divers. Des névroses, des déviations sexuelles, des comportements sexuels asociaux font désormais leur apparition et deviennent des phénomènes sociaux endémiques. La sexualité infantile et juvénile qui, à l'époque primitive de la démocratie du travail matriarcale, était vue d'un œil favorable, est soumise à une répression systématique, diverse dans ses formes. La sexualité défigurée, troublée, brutalisée, rabaissée soutient alors l'idéologie à laquelle elle doit son existence. L'attitude anti-sexuelle peut aujourd'hui se prévaloir du fait que la sexualité est devenue quelque chose d'inhumain et de sale ; mais elle oublie que cette sexualité immonde n'est pas la sexualité naturelle, mais la sexualité du patriarcat. La sexologie du patriarcat de la fin de l'ère capitaliste n'est pas moins influencée par ces évaluations que les conceptions vulgaires. De là sa stérilité totale.

Nous verrons plus loin par quelles méthodes le mysticisme religieux fait converger sur lui ces appréciations et ces idéologies. Retenons pour l'instant ceci : si le mysticisme religieux rejette en bloc le principe de l'économie sexuelle, s'il condamne la sexualité comme un des aspects peccamineux de la condition humaine, dont seul l'au-delà peut nous sauver, le fascisme nationaliste relègue le sexuel et le sensuel dans les « races étrangères » et les rabaisse du même coup. La dépréciation de la « race étrangère » s'intègre donc organiquement à l'impérialisme du patriarcat tardif.

De même que dans la mythologie chrétienne Dieu n'apparaît jamais sans son contrepoint, le diable considéré comme le « Dieu des Enfers », et que la victoire du dieu céleste sur le dieu infernal devient le symbole de l'élévation humaine, de même les mythes divins grecs reflètent le

combat entre la bio-sexualité orgastique et les tendances postulant la chasteté. Aux yeux du moraliste abstrait et du philosophe mystificateur, ce combat se présente comme la lutte des deux « entités » ou « idées humaines », dont l'une est jugée d'emblée basse, l'autre d'« essentiellement humaine » ou de « surhumaine ». Mais il suffit de ramener ce « combat des entités » et l'échelle des valeurs invoquée à leurs sources matérielles, de leur assigner leur juste place dans la structure sociologique en attribuant à la sexualité le rôle historique qui lui revient, pour que la situation se présente de la manière suivante : chaque ethnie dont l'organisation matriarcale se transforme progressivement en organisation patriarcale devait nécessairement modifier la structure sexuelle de ses membres pour trouver des modes de vie appropriés. Cette nécessité découlait du fait que le transfert de la puissance et des richesses de la « gens » démocratique à la famille autoritaire du chef s'opérait essentiellement par la répression des aspirations sexuelles des hommes de cette époque. Ainsi, la répression sexuelle apparaît comme une des principales causes de la division de la société en classes.

La célébration du mariage et le transfert légal de la dot qui l'accompagnait devenaient ainsi les points névralgiques du passage d'une organisation à l'autre[4]. Comme la dot offerte par la « gens » de la femme à la famille du chef renforçait la puissance des hommes et plus spécialement du chef, l'intérêt matériel des hommes des « gentes » et familles d'un rang supérieur poussait celles-ci à perpétuer les liens du mariage ; car à ce stade de développement l'homme seul tirait un avantage du mariage, et non la femme. Et c'est ainsi que le simple mariage de pariade de l'époque de la démocratie naturelle du travail qui admettait à tout moment la séparation, se transformait en mariage patriarcal, monogamique et durable. Le mariage monogamique permanent devint l'institution centrale de la société patriarcale qu'il est resté jusqu'à nos jours. Pour assurer le fonctionnement de cette institution, il fallait réprimer et

déprécier sans cesse les aspirations génitales naturelles. Cette évolution ne touchait pas seulement les classes « inférieures », mises en coupe réglée, mais aussi les couches sociales qui jusque-là avaient ignoré la contradiction entre morale et sexualité et qui en ressentaient de plus en plus les contrecoups conflictuels. En effet, la morale imposée n'agit pas seulement de l'extérieur ; elle n'est pleinement efficace que quand elle a été *internalisée,* qu'elle s'est transformée en inhibition sexuelle structurelle. Aux différents stades du processus, ce sera tel ou tel aspect de l'antagonisme qui prédominera. Au début, c'est le besoin sexuel qui prend le dessus, plus tard ce sera l'inhibition provoquée par la morale imposée du dehors. Les secousses politiques qui ébranlent toute l'organisation sociale exacerbent aussi le conflit entre la sexualité et la morale imposée, ce qui apparaîtra aux uns comme « déchéance morale », aux autres comme « révolution sexuelle ». Ce qui est certain, c'est que l'idée du « déclin de la culture » résulte de la perception de la percée de la sexualité naturelle. Elle est ressentie comme un « déclin », parce qu'elle menace le mode de vie fondé sur une morale imposée. En réalité, c'est le système de la dictature sexuelle qui périt, dictature qui maintient dans l'intérêt du mariage et de la famille autoritaires les instances morales imposées à l'individu. Chez les Grecs de l'antiquité, dont l'histoire écrite date du temps du patriarcat le plus épanoui, nous trouvons comme organisations sexuelles : la domination des hommes, les hétaïres pour les couches supérieures, la prostitution pour les couches moyennes et inférieures, et à côté, des femmes mariées asservies et misérables, dont la seule fonction consistait à « produire » des enfants. La domination masculine de l'époque de Platon était fondée sur l'homosexualité[5].

Les contradictions de l'économie sexuelle de la Grèce tardive apparurent quand la vie publique grecque se détériora politiquement et économiquement. Pour le fasciste Rosenberg, l'époque dionysiaque est marquée par le mélange

de l'élément « chthonien » et de l'élément « apollinien », ce qui aboutit à leur disparition. Le phallus, écrit Rosenberg, devient le symbole de la fin de l'ère hellénique. Pour le fasciste, l'émergence de la sexualité naturelle est un signe de déclin, de lubricité, de lascivité, d'impureté. Cette impression n'est pas seulement le produit de l'imagination fasciste, elle correspond aussi à l'expérience vécue des hommes de telles époques. Les Dionysies sont l'équivalent des redoutes et bals costumés de nos milieux réactionnaires. Il faut savoir comment se déroulent ces fêtes pour ne pas commettre l'erreur fort répandue de voir dans ces agissements « dionysiaques » le sommet de l'expérience sexuelle. C'est là que se révèlent plus que partout ailleurs les contradictions insurmontables entre le désir sexuel déchaîné et l'impossibilité de jouir, conséquence des lois morales. « La loi dionysiaque de la satisfaction sexuelle débridée signifie le mélange de races sans bornes entre Hellènes et Levantins de toutes tribus et de tous genres » (*Mythus*, p. 52). Qu'on s'imagine un historien du quatrième millénaire qui présenterait les festivités sexuelles de la bourgeoisie du XX^e^ siècle comme un mélange sans bornes entre Allemands, Noirs et Juifs « de toutes tribus et de tous genres » !

Nous voyons ici très nettement le sens de cette manière de présenter le mélange des races : elle est le refus du dionysiaque, refus dont le motif profond est l'intérêt économique que la société patriarcale trouve dans le mariage. C'est pour la même raison que dans l'histoire de Jason, le mariage imposé apparaît comme un rempart contre l'hétaïrisme.

Les « hétaïres » sont des femmes qui refusent de se soumettre au joug du mariage imposé et qui revendiquent pour elles une vie sexuelle indépendante. Mais cette revendication se heurte aux conséquences d'une éducation qui a amputé l'organisme de son pouvoir de jouissance sexuelle.

C'est pourquoi l'hétaïre se jette dans l'aventure pour échapper à son homosexualité, ou bien elle obéit, dans le trouble et le déchirement, à l'une et à l'autre tendance. L'hétaïrisme trouve son complément dans l'homosexualité des hommes qui, accablés par la vie conjugale qui leur est imposée, se réfugient dans les bras de l'hétaïre ou de l'éphèbe, auprès desquels ils cherchent à rafraîchir leur sensibilité sexuelle. La structure sexuelle des fascistes qui préconisent le patriarcat le plus rigoureux et qui réactivent effectivement dans leur vie familiale la vie sexuelle de l'époque platonicienne, c'est-à-dire la « pureté » dans l'idéologie, le déchirement et la morbidité dans leur vie sexuelle réelle, est nécessairement l'écho de la situation sexuelle du temps de Platon. Rosenberg et Blüher voient dans l'État une institution virile à base homosexuelle. Notons la manière curieuse dont on veut déduire de cette idéologie le mépris de la démocratie. Pythagore est rejeté, parce qu'il fait figure de prophète de l'égalité entre les hommes, parce qu'il apparaît comme « l'annonciateur du tellurisme démocratique, de la communauté des biens et des femmes ». Le rapprochement étroit entre « communauté de biens » et « communauté de femmes » est un des arguments massues de la lutte anti-révolutionnaire. La démocratisation du patriarcat romain, qui fournissait jusqu'au Ve siècle 300 sénateurs issus de 300 familles nobles, est expliquée par l'autorisation, à partir du Ve siècle, du mariage entre patriciens et plébéiens, ce qui équivalait à un « déclin racial ». La démocratisation d'un système politique par des mariages mixtes est également considérée comme un signe de « déclin racial ». C'est sur ce point que se révèle totalement le caractère réactionnaire de la théorie raciale. Car les rapports sexuels des Grecs et des Romains de classes différentes sont assimilés au « métissage des races ». *Les membres de la classe opprimée sont mis sur le même plan que des hommes de race étrangère.* Ailleurs Rosenberg parle du mouvement ouvrier comme « de la montée de cette humanité sortie du ruisseau des métropoles avec tous les déchets de l'Asie » (*Mythus*, p. 66). *Derrière l'idée*

du mélange avec des races étrangères se cache donc l'idée des rapports sexuels avec les membres des classes opprimées. Derrière cette idée se cache de son côté la tendance de la réaction politique à la ségrégation, ségrégation sans doute très nette sur le plan purement économique mais totalement oblitérée sur le plan de la morale sexuelle pour les femmes bourgeoises soumises à la répression sexuelle. Cependant, par le mélange sexuel des classes, on assiste en même temps à un ébranlement des piliers les plus solides de la domination de classe et à la possibilité d'une « démocratisation », c'est-à-dire la « prolétarisation » de la jeunesse « bien ». Car les couches inférieures de tout ordre social produisent des représentations sexuelles et des modes de vie qui constituent une menace mortelle pour les tenants de l'ordre autoritaire[6].

Si le concept du « mélange des races » cache en analyse finale celui du mélange des couches dominantes et des couches opprimées de la société, nous détenons ainsi la clef du rôle de la répression sexuelle dans la société de classes. Sur ce point, nous pouvons distinguer un certain nombre de fonctions, mais en aucun cas une corrélation mécanique entre la répression sexuelle et l'exploitation matérielle par des classes dominantes. En fait, les rapports entre répression sexuelle et société de classes sont infiniment plus complexes. Nous ne relèverons ici que deux de ces fonctions :

1) Comme la répression sexuelle était primitivement destinée à maintenir les intérêts économiques du droit d'héritage et du mariage, elle commence au sein même de la couche dominante. La morale de la chasteté s'applique donc d'abord et en premier lieu aux membres féminins de la couche dominante. Elle doit assurer la conservation de la propriété acquise par l'exploitation des couches inférieures.

2) Dans les débuts du capitalisme et dans les grandes cultures asiatiques de caractère féodal, la classe dominante n'est *pas encore* intéressée par la répression sexuelle des couches exploitées. L'oppression sexuelle ne commence qu'avec les débuts des mouvements ouvriers organisés, avec

la conquête, par les travailleurs, d'avantages sociaux et le relèvement culturel concomitant des masses populaires. Ce n'est qu'à ce moment que la classe dominante est intéressée par les « bonnes mœurs » des opprimés. La montée de la classe laborieuse s'accompagne donc d'un processus de rapprochement idéologique à la classe dominante.

Il est vrai que cette évolution n'implique pas la perte des formes de vie sexuelle propres à la classe ouvrière : celles-ci se maintiennent à côté des idéologies moralisatrices qui s'enracinent de plus en plus et provoquent l'antagonisme décrit plus haut entre structure réactionnaire et structure libérale. Sur le plan historique, la formation de cette contradiction psychologique dans les masses coïncide avec le remplacement de l'absolutisme féodal par la démocratie bourgeoise. L'exploitation a changé d'aspect ; mais la nouvelle forme d'exploitation entraîne en même temps une modification des structures caractérielles des masses. Telle est la situation que Rosenberg décrit en termes mystiques quand il dit que l'antique dieu de la terre, Poséidon, refoulé par Athéna, la déesse de l'asexualité, règne sous terre, sous le temple d'Athénée, après avoir pris la forme d'un serpent, de même que le « dragon pélasgien Python » qui se trouve à Delphes, sous le temple d'Apollon. « Mais le Thésée nordique n'a pas tué partout les monstres d'Asie Mineure ; au moindre relâchement du sang aryen, les monstres étrangers, c'est-à-dire la bâtardise d'Asie Mineure et la robustesse physique des Asiatiques, renaissent sans cesse. »

On comprend ce que l'auteur veut dire par « robustesse physique » : il fait allusion à cette simplicité naturelle de la vie sexuelle qui distingue les masses laborieuses des couches dominantes et que la « démocratisation » réduit sans l'abolir complètement. Au plan psychologique, le serpent Poséidon et le dragon Python représentent la sensualité génitale symbolisée par le phallus. Elle a été réprimée, refoulée sous terre dans la structure sociale de la société et de ses membres, mais elle n'a pas été détruite. La couche supérieure de la

société féodale, qui trouve des avantages économiques directs dans la négation de la sexualité naturelle (cf. Japon) se sent d'autant plus menacée par les formes naturelles de la vie sexuelle telle que la pratiquent les couches opprimées, que chez elle, la sensualité n'est nullement transcendée, mais très vivante sous une forme caricaturale et perverse. Les mœurs sexuelles des masses ne constituent pas seulement un danger psychologique mais aussi un danger social pour la classe dominante ; la menace la plus lourde pèse en effet sur son institution familiale. Tant que les castes régnantes sont économiquement puissantes, qu'elles suivent un mouvement ascendant comme la bourgeoisie anglaise vers le milieu du XIX^e^ siècle, elles savent maintenir intégralement la frontière qui sépare leur moralité sexuelle de celle de la masse. Mais quand leur domination chancelle, et à plus forte raison, quand des crises la secouent comme c'était le cas depuis le début du XX^e^ siècle en Europe centrale et en Angleterre, les freins moraux de la sexualité se relâchent à l'intérieur même de la couche dominante. La dislocation de la morale sexuelle commence par la désintégration des liens familiaux, tandis que la moyenne et petite bourgeoisie, qui s'est identifiée à la haute bourgeoisie et à sa morale, se dresse en défenseur authentique de la morale anti-sexuelle officielle. La vie sexuelle naturelle met surtout en danger la permanence des institutions sexuelles lorsque commence la déchéance économique de la petite bourgeoisie. Comme la petite bourgeoisie est le principal pilier de l'ordre autoritaire, ce dernier tient beaucoup à l'« intégrité de ses mœurs » et à l'élimination de toute « influence inférieure ». Car si la petite bourgeoisie perdait sa moralité sexuelle avec sa position intermédiaire entre les ouvriers de l'industrie et la haute bourgeoisie, l'existence même des dictatures s'en trouverait compromise. Car le « dragon pythien » sommeille aussi au fond de la petite bourgeoisie, toujours prêt à secouer les liens qu'on lui a imposés et à faire table rase de la mentalité réactionnaire. C'est pourquoi le pouvoir dictatorial renforce en temps de crise sa propagande pour « la pureté des

mœurs » et « le renforcement du mariage et de la famille ». Nous avons vu, en effet, que la famille autoritaire est le pont jeté entre la situation sociale misérable de la petite bourgeoisie et l'idéologie réactionnaire. Si les liens familiaux imposés de l'extérieur se relâchent à la suite de crises économiques, de la prolétarisation des classes moyennes ou de la guerre, l'ancrage structurel du système autoritaire s'en trouve gravement menacé. Nous reparlerons en détail de ce problème. Nous pouvons donc souscrire aux allégations du biologiste et « raciologue » munichois Leng quand il déclarait en 1932 lors d'un congrès de la société national-socialiste « Deutscher Staat », que la famille autoritaire était le pivot de toute politique culturelle. Précisons que cela s'applique aussi bien à la politique culturelle réactionnaire que révolutionnaire, car cette constatation a une grande portée sociale.

---

(1) L'irrationalisme politique apparaît clairement dans l'alliance militaire entre les « sur-hommes » et les « sous-hommes ».

(2) Le Times écrivit le 23 août 1933 : « Le fils et la fille de l'ambassadeur américain à Berlin étaient parmi les étrangers qui se trouvaient le dimanche 13 août à Nuremberg et virent comment on conduisait une jeune fille par les rues ; sa tête était rasée et une pancarte était fixée à ses tresses coupées avec l'inscription suivante : « Je me suis donnée à un Juif. »

Plusieurs autres étrangers furent également témoins de la scène. Il y a toujours des touristes étrangers à Nuremberg, et la parade avec la jeune fille se déroulait de telle manière que peu de gens dans le centre de la ville ont pu manquer de la voir. La jeune fille, qui selon la description de quelques étrangers, était mince, fragile et, malgré sa tête tondue et son état, particulièrement jolie, fut conduite le long de la série d'hôtels internationaux près de la gare, par les rues principales, dont la circulation était bloquée par la populace, et de restaurant en restaurant. Elle était escortée par des SA, suivie d'une foule estimée par un observateur digne de foi à deux mille personnes environ. Elle trébucha plusieurs fois et fut alors remise sur pied par les SA qui l'accompagnaient et parfois même soulevée pour que les spectateurs éloignés puissent la voir ; la populace en profitait pour l'insulter, pour se moquer d'elle, et l'invitait par dérision à faire un discours.

À Neu-Ruppin, dans les environs de Berlin, une jeune fille fut conduite à travers la ville sous la surveillance des SA, pour ne s'être pas levée alors qu'on jouait l'hymne de « Horst Wessel ». Elle portait sur le dos et sur la poitrine une pancarte disant : « Moi, créature éhontée, j'ai osé rester assise alors qu'on chantait l'hymne de « Horst Wessel » et j'ai ainsi manifesté mon mépris pour les victimes de la

Révolution Nationale. » Plus tard, la même jeune fille fut de nouveau conduite par les rues. L'heure à laquelle devait se dérouler le spectacle avait été auparavant publiée dans le journal local, si bien qu'une foule importante put se rassembler. »

(3) Cf. à ce propos Morgan (La société archaïque) et Engels (L'Origine de la Famille) et aussi Malinowski (La vie sexuelle des sauvages) et Reich (L'irruption de la morale sexuelle).

(4) La preuve en a été apportée dans L'irruption de la morale sexuelle (Der Einbruch der Sexualmoral, Verlag für Sexualpolitik, 1932).

(5) Le même principe domine l'idéologie fasciste des dirigeants masculins (Blüher, Roehm, etc.)

(6) Cf. l'appréciation de la « caste impure » dans la société patriarcale de l'Inde.

Chapitre IV
Le symbolisme de la croix gammée

Nous avons vu que le fascisme doit être considéré comme un problème relevant de la psychologie de masse et non de la personnalité d'Hitler ou de la politique du parti national-socialiste. Nous avons expliqué de quelle manière une foule paupérisée peut se tourner avec impétuosité vers un parti archi-réactionnaire. Pour dégager pas à pas, sans risque d'erreur, les conséquences pratiques qui en résultent pour l'action politique sexuelle, nous devons d'abord nous pencher sur le *symbolisme* grâce auquel les fascistes réussirent à passer des menottes réactionnaires aux structures libérales des masses. Quant au mécanisme de leur action, ils ne l'ont jamais compris.

Dans les SA[1], le national-socialisme réunit de bonne heure des travailleurs à la mentalité vaguement révolutionnaire, pour la plupart des chômeurs et des jeunes, qui n'en étaient pas moins attachés au principe autoritaire. C'est pourquoi la propagande était contradictoire, différente selon les couches populaires auxquelles elle s'adressait. C'est seulement dans le maniement de la sensibilité mystique des masses qu'elle était logique et cohérente.

Il suffisait de s'entretenir avec des partisans du national-socialisme, notamment avec des membres des SA, pour se rendre compte que la phraséologie révolutionnaire était le facteur décisif du ralliement de ces masses. Ainsi, certains

national-socialistes niaient qu'Hitler représentât le capital. D'autres mettaient Hitler en garde de trahir la cause de la « révolution ». Quelques membres des SA affirmaient qu'Hitler était le Lénine allemand. Les transfuges de la social-démocratie et des partis libéraux du centre, qui étaient venus au national-socialisme, appartenaient sans exception aux masses révolutionnaires qui avaient fait partie naguère du groupe des apolitiques et des indécis. Les communistes convertis au national-socialisme étaient souvent des éléments révolutionnaires qui n'avaient pas compris les mots d'ordre contradictoires du Parti Communiste allemand ou qui s'en étaient laissé imposer par le faste extérieur du Parti d'Hitler, par son allure militaire, par ses explosions de force brutale.

Parmi les moyens symboliques mis en œuvre, on est frappé par le symbolisme du drapeau :

> « Nous sommes l'armée de la croix gammée,
> Brandissez les drapeaux rouges,
> C'est au travail allemand que nous voulons
> Aplanir le chemin de la liberté… »

Ce texte est nettement révolutionnaire si l'on considère son orientation émotionnelle. Les national-socialistes utilisaient à bon escient des airs révolutionnaires auxquels ils adaptaient des paroles réactionnaires. Il faut rapprocher de cette pratique certaines formules politiques, comme on en trouvait par centaines dans la presse hitlérienne :

> « La bourgeoisie politique est sur le point de quitter la scène où se fait l'histoire. Elle y est remplacée par la classe jusqu'à ce jour opprimée des travailleurs manuels et intellectuels, par les masses laborieuses appelées à remplir leur mission historique. »

C'est tout à fait dans la veine communiste. Le drapeau habilement composé accusait, aux yeux des masses, le caractère révolutionnaire du mouvement. Hitler écrit à propos du drapeau :

> « En tant que national-socialistes nous voyons dans notre drapeau notre programme. Dans le rouge, nous voyons l'idée sociale de notre mouvement ; dans le blanc, l'idée nationaliste ; dans la croix gammée, notre mission de combattre pour la victoire de l'homme aryen, qui sera aussi la victoire de l'idée du travail

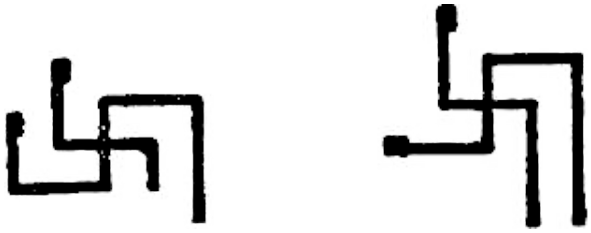
créateur, travail qui de toute éternité a été antisémite et qui sera antisémite pour l'éternité » (*Mein Kampf*, p. 557).

Le rouge et le noir évoquent la structure contradictoire de l'homme. Mais on ne connaît pas très bien la signification, sur le plan émotionnel, de la *croix gammée*. Pourquoi ce symbole suscite-t-il si facilement des sentiments mystiques ? Hitler prétend qu'il est le symbole de l'antisémitisme. En réalité, la croix gammée n'a pris que tardivement ce sens. Reste à expliquer le contenu irrationnel de l'antisémitisme. Le contenu irrationnel de la théorie raciale découle d'une fausse conception de la sexualité naturelle, présentée comme quelque chose d'immonde, de sensuel. Dans ce contexte, le Juif et le Noir s'identifient aux yeux du fasciste, qu'il s'agisse d'un Juif ou d'un Noir allemand ou américain. Aux États-Unis, la lutte raciale contre les Noirs est essentiellement une défense sexuelle : le Noir est considéré comme un cochon sensuel qui viole les femmes blanches. Hitler écrit à propos de l'occupation de la Rhénanie par des unités de couleur :

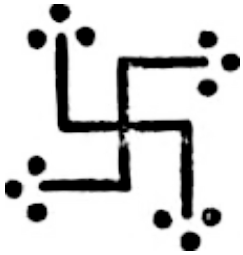
« La France est aujourd'hui plus que jamais le pays où il y a concordance entre les intentions de la Bourse, des Juifs qui en sont les animateurs, et les désirs d'une direction de l'État *nationale et chauvine*. C'est là précisément que réside l'immense danger pour l'Allemagne. C'est pour cette raison même que la France est et demeure notre ennemi le plus redoutable. *Ce peuple qui ouvre de plus en plus ses portes à la négritude* (Vernegerung) *représente, du fait de son identification avec les objectifs de l'hégémonie mondiale juive, une menace permanente pour l'existence de la race blanche en Europe*. Car la contamination de la Rhénanie, au cœur de l'Europe, par le sang nègre est aussi bien une manifestation sadique et perverse de la soif de vengeance de l'ennemi héréditaire de notre peuple, que le froid calcul du Juif qui compte, par ce moyen, entreprendre la bâtardisation du continent européen à partir de son centre et, en infectant la race blanche avec une humanité de rebut, saper les bases de notre existence souveraine » (*op. cit.*, p. 704-705).

Il nous faut résolument prendre l'habitude d'écouter attentivement ce que dit le fasciste et ne pas écarter ses propos en les qualifiant de sottise ou de tromperie. Nous comprenons mieux maintenant le contenu affectif de cette théorie, qui semble relever de la manie de la persécution, en la rapprochant de la théorie de l'« intoxication » du corps du peuple. La croix gammée a aussi un contenu propre à susciter les émotions les plus profondes, bien qu'il ne ressemble guère à ce qu'Hitler a pu en penser.

Constatons d'abord que la croix gammée a été trouvée aussi chez les Sémites, dans la cour des myrtes de l'Alhambra à Grenade. Herta Heinrich l'a repérée sur les ruines de la synagogue d'Edd-Dikke, à l'est du Jourdain, sur les bords du Lac de Tibériade. Elle y avait la forme suivante[2] :



La croix gammée est souvent associée à un losange, la première représentant le principe masculin, le second le principe féminin. Percy Gardner l'a trouvée chez les Grecs sous le nom de « Hemera », symbole solaire, qui exprime également le principe masculin. Löwenthal décrit une croix gammée du XIVe siècle sur une nappe d'autel, dans l'église Maria zur Wiese (Notre-Dame-aux-champs) à Soest ; là, la croix gammée est assortie d'une volve et d'une croix à double croisillon. La croix gammée y symbolise le ciel d'orage, le losange la terre fertile. Smigorski a trouvé la croix gammée sous la forme du svastika indien, éclair quadridirectionnel avec trois points au bout de chaque branche ; en voici le schéma[3] :



Lichtenberg a trouvé des croix gammées avec une tête à la place des trois points. *La croix gammée est donc primitivement un symbole sexuel* qui a pris, au cours des temps, diverses significations : symbolisant une roue de moulin, elle représentait aussi le travail. Comme, sur le plan affectif, travail et sexualité s'identifiaient à l'origine, il est possible d'interpréter la découverte que Bilmans et Pengerots ont faite sur la mitre de saint Thomas Beckett : la croix gammée,

originaire de la protohistoire indo-européenne, y porte l'inscription suivante :

« Salut à toi, Terre, Mère des hommes, croîs dans l'étreinte de Dieu, comblée de fruit pour l'utilité des hommes ! »

La fécondité est ici représentée sexuellement, comme l'union sexuelle de la Terre-Mère avec Dieu le Père. Les lexicographes de l'Inde antique appellent, selon Tsélénine, le coq ainsi que le libertin « Svastika », c'est-à-dire « croix gammée » par allusion à l'instinct sexuel.

Si nous regardons encore une fois les croix gammées de la page précédente, elles nous apparaissent comme la représentation de deux figures humaines enlacées, schématisées, mais faciles à reconnaître comme telles. La croix gammée de gauche représente un acte sexuel en position horizontale, l'autre un acte sexuel en position verticale. La croix gammée symbolise donc une fonction fondamentale de la matière vivante.

Cette incidence de la croix gammée sur la vie affective inconsciente n'est pas, évidemment, la cause du succès de la propagande fasciste auprès des masses, mais elle y a puissamment contribué. Des tests « ad hoc » faits avec des personnes d'âge, de sexe et condition sociale différents, ont révélé que peu de gens ne découvrent pas la signification de la croix gammée ; la plupart finissent par la deviner, tôt ou tard, s'ils regardent assez longtemps. On peut donc supposer que ce symbole, qui représente deux personnages enlacés, exerce un grand attrait sur les couches profondes de l'organisme, trait d'autant plus marqué qu'on a affaire à des individus insatisfaits, sexuellement frustrés. Si l'on fait en plus, de la figure, le symbole de l'honorabilité et de la fidélité, elle tiendra compte aussi des mouvements de défense du Moi moralisateur et sera d'autant plus facilement acceptée. Ce serait une grave erreur que de vouloir dévaluer l'impact du symbole en dévoilant le sens ; premièrement, nous n'avons nullement l'intention de dévaluer l'acte sexuel,

deuxièmement, nous nous heurterions à un refus de reconnaître l'exactitude de nos tests, puisque le travestissement moral agirait comme résistance. L'hygiène mentale fondée sur l'économie sexuelle choisit d'autres voies.

---

(1) SA = « Sturmabteilung » = section d'assaut.

(2) Herta Heinrich : Hakenkreuz, Vierklee und Granatapfel (Ztschr. f. Sexualwissenschaft, 1930, p. 43).

(3) Indication d'après Joh. Lowenthal : Zur Hakenkreuzsymbolik (Ztschr. f. Sexualwissenschaft, 1930, p 44).

Chapitre V
La famille autoritaire vue dans la perspective de l'économie sexuelle

Comme la société autoritaire se reproduit à l'aide de la famille autoritaire dans les structures individuelles des masses, la réaction politique est forcée de considérer la famille autoritaire comme *le* fondement « de l'État, de la culture et de la civilisation ». En lançant sa propagande dans ce sens, elle peut tabler sur des facteurs irrationnels profondément ancrés dans la foule. Le politicien réactionnaire ne peut avouer ses intentions véritables. Ainsi, les masses allemandes n'auraient jamais donné leur accord à un programme de « conquête du monde ». La propagande politique, dont l'efficacité s'explique par la psychologie de masse, ne se rattache pas directement à des processus économiques mais à des structures humaines. C'est cette vérité qui doit dicter certains modes de travail en matière d'hygiène mentale ; en la négligeant, on risque de commettre de graves erreurs psychologiques dans le maniement des masses. La politique sexuelle révolutionnaire ne peut se contenter de dénoncer les bases objectives de la famille autoritaire, elle doit au contraire, si elle veut tenir compte des données de la psychologie de masse, faire appel au désir profond de l'homme de trouver le bonheur dans la vie et dans l'amour.

Vue dans la perspective de l'évolution sociale, la famille ne peut être tenue pour la base de l'État autoritaire, mais

seulement pour une de ses institutions de soutien les plus importantes. Il est en revanche indispensable de considérer la famille comme la *cellule réactionnaire* centrale, comme le berceau des hommes réactionnaires et conservateurs. Même si l'on sait qu'elle est issue d'un certain nombre de processus sociaux et qu'elle est soumise à certains changements, elle n'en contribue pas moins puissamment à conserver le système autoritaire qui la conditionne. Dans ce domaine, les découvertes de Morgan et de Engels ont gardé toute leur validité. Mais ce qui nous intéresse dans ce contexte, ce n'est pas l'histoire de la famille, mais la question de savoir comment l'économie sexuelle doit agir pour s'opposer avec succès à la politique sexuelle et culturelle réactionnaire, au centre de laquelle se situe précisément la famille autoritaire. Un débat approfondi sur les effets et les fondements de la famille autoritaire est d'autant plus nécessaire que, sur ce point, l'obscurité règne même dans les milieux révolutionnaires.

La famille autoritaire renferme une contradiction dont la connaissance précise est indispensable si l'on veut prendre des mesures d'hygiène de masse efficaces.

La pérennité de l'institution familiale autoritaire n'est pas exclusivement fondée sur la dépendance économique de la femme et des enfants du mari et père. Pour que des êtres ainsi asservis supportent cette dépendance, il ne faut rien négliger pour réprimer en eux la conscience d'être des êtres sexuels. Ainsi, *la femme ne doit pas apparaître comme être sexuel mais seulement comme génitrice.* L'idéalisation de la maternité, son culte exalté, qui sont aux antipodes du traitement grossier qu'on inflige aux mères des classes laborieuses, sont essentiellement destinés à étouffer dans la femme la conscience sexuelle, à la soumettre au refoulement sexuel artificiel, à la maintenir sciemment dans un état d'angoisse sexuelle et de culpabilité sexuelle. *Reconnaître officiellement et publiquement à la femme son droit à la sexualité aboutirait à l'écroulement de tout l'édifice de l'idéologie autoritaire.* La

réforme sexuelle conservatrice a toujours commis l'erreur de ne pas réaliser concrètement le « droit de la femme sur son propre corps », de ne pas présenter et défendre, d'une manière nette et claire, la femme comme être *sexuel* – qu'elle est au moins autant que mère. Elle a en outre trop tablé, dans sa politique sexuelle, sur la fonction, de reproduction, au lieu d'abolir une fois pour toutes l'identification réactionnaire entre sexualité et reproduction. C'est pour toutes ces raisons qu'elle a été incapable de battre en brèche le mysticisme.

Un autre point d'appui de la famille autoritaire est l'idéologie du « bonheur de la famille nombreuse » ; cette idéologie n'obéit pas seulement aux impératifs d'un impérialisme belliqueux, mais elle vise surtout à *minimiser la fonction sexuelle de la femme par rapport à sa fonction de génitrice.* L'opposition de la « mère » et de la « fille de joie » – telle qu'elle a été exposée par le philosophe Weininger – correspond à l'opposition du plaisir sexuel à la reproduction, si caractéristique de l'homme réactionnaire. Selon cette vue, *l'acte sexuel accompli pour le plaisir* déshonore la femme et la mère et fait d'elle une « fille » avide de jouissance. L'idée selon laquelle la vie sexuelle ne serait morale que si elle se met au service de la reproduction, qu'au-delà de la reproduction il n'y aurait plus rien, est un des traits les plus marquants de la politique sexuelle réactionnaire. Cette conception n'est pas moins réactionnaire si elle est soutenue par des communistes comme Salkind et Stoliarov.

L'impérialisme guerrier fait tout pour empêcher les femmes de se révolter contre le rôle de « machines à enfanter » qu'on leur a imposé. Il ne faut pas, par conséquent, *que la fonction de la satisfaction sexuelle puisse gêner celle de la reproduction* ; d'ailleurs la femme consciente de sa sexualité ne suivrait pas sans rechigner les mots d'ordre réactionnaires visant à son asservissement. L'opposition entre satisfaction sexuelle et reproduction n'existe que dans la société autoritaire, et non dans la démocratie du travail ; la question est de savoir dans quelles conditions la femme doit mettre au

monde sa progéniture : dans des conditions favorables, protégée par la société, ou sans protection suffisante de la mère et des nourrissons. Si l'on veut que la femme enfante sans la moindre protection de la part de la société, sans garantie et sécurité pour l'éducation des enfants, sans qu'elle ait seulement le droit de déterminer elle-même le nombre d'enfants qu'elle veut mettre au monde, il est indispensable d'idéaliser la maternité et de l'opposer à la fonction sexuelle de la femme.

Il faut comprendre le phénomène de l'irrationalisme si l'on veut comprendre comment des partis comme celui d'Hitler ou le Parti du Centre ont pu s'appuyer, dans ces conditions, surtout sur le vote des femmes. Le mécanisme irrationnel est précisément l'opposition de la femme comme génitrice à la femme comme être sexuel. Ainsi s'expliquent aussi certaines prises de positions du national-socialisme :

> « La conservation de la famille nombreuse existante est une affaire de sentiment social, le maintien du type même de la famille nombreuse est une question de conception biologique et de conviction nationale. Il faut soutenir la famille nombreuse non pas parce qu'elle ne mange pas à sa faim, mais parce qu'elle constitue une cellule précieuse et indispensable du peuple allemand. Précieuse et indispensable non seulement parce qu'elle est seule à garantir la conservation numérique de la nation [fonction impérialiste objective, W. R.], mais parce qu'elle *est le meilleur soutien de la moralité et de la culture populaires*... La conservation de la famille nombreuse existante est étroitement liée à la conservation du type de la famille nombreuse, parce qu'elles sont parties constituantes d'un seul et même problème... La conservation du type de la famille nombreuse est un postulat de la politique nationale et culturelle... Cette manière de concevoir la question est en opposition formelle avec la suppression du paragraphe 218, puisqu'elle considère comme intangible la vie conçue. Car la liberté de l'interruption de la grossesse serait en contradiction avec le sens de la famille qui a précisément pour fonction l'éducation des jeunes ; cette liberté équivaudrait à la suppression définitive de la famille nombreuse comme telle. »

Voici ce qu'écrivait le *Völkische Beobachter*, le 14 octobre 1931. Nous constatons que même en matière d'interruption de la grossesse, la politique familiale autoritaire détient une position clef ; cet aspect est bien plus important que le facteur qu'on s'est plu à mettre en avant jusqu'ici, de l'armée de réserve et de la « chair à canon » qui, pendant les années de la crise économique avec ses chômeurs (en 1932 plusieurs

millions en Allemagne, environ 40 millions dans le monde), a beaucoup perdu de son importance. Si la réaction politique ne cesse de répéter que le maintien de l'interdiction de l'avortement est nécessaire dans l'intérêt de la famille et de l'« ordre moral », si l'hygiéniste social-démocrate Grothjan emboîte, dans ce domaine, le pas aux national-socialistes, il faut bien croire que la « famille autoritaire » et « la moralité pudibonde » sont des forces réactionnaires importantes. Nous aurions tort d'y voir des phénomènes accessoires. En réalité, il s'agit d'enchaîner la femme à la famille autoritaire en réprimant ses besoins sexuels ; il y va de l'influence réactionnaire que de telles femmes exercent sur leurs maris ; il s'agit de garantir l'efficacité de la propagande sexuelle réactionnaire sur des millions de refoulés sexuels et sur les femmes qui tolèrent cette répression sexuelle. On a tort, dans la perspective révolutionnaire, de ne pas traquer la réaction partout où elle se manifeste. Il faut la battre là où elle défend son système. Un des premiers objectifs de la politique sexuelle réactionnaire est donc la conservation de la famille autoritaire en tant qu'institution de « maintien de l'État ». Il coïncide avec l'intérêt convergeant de toutes les couches moyennes exploitant une petite entreprise dont l'unité économique est la famille, ou plus exactement a été la famille. C'est de ce point de vue que l'idéologie fasciste considère l'État et la société, l'économie et la politique. C'est ce point de vue dominé par l'ancien mode de production petit-bourgeois qui préside aussi à la science sexuelle réactionnaire qui s'obstine à voir dans l'État un « tout organique ». Pour les masses laborieuses de notre civilisation moderne, famille et vie sociale ne coïncident pas, la famille n'est pas enracinée d'une manière organique dans l'économie ; c'est pourquoi elles sont en mesure de voir dans l'État une institution autoritaire de la société ; le point de vue « biologique », selon lequel l'État serait un « tout organique », est donc sans valeur pour leur sexologie et leur économie sexuelle. Le travailleur qui prête l'oreille au concept réactionnaire est tout simplement la victime de l'influence de l'éducation

autoritaire à laquelle il était soumis dans sa famille. La petite paysannerie et la petite bourgeoisie seraient plus accessibles à la compréhension de leurs responsabilités sociales, si leur situation familiale n'était pas liée d'une manière organique à leur situation économique.

La crise économique a montré qu'avec la ruine de la petite exploitation se relâche aussi le lien entre famille et économie. Mais la nature même de la tradition souvent citée de la petite bourgeoisie, à savoir son attachement à la famille autoritaire, a continué à faire sentir ses effets. C'est pourquoi elle a fait meilleur accueil à l'idéologie fasciste de la « famille nombreuse » qu'à l'idéologie révolutionnaire du contrôle des naissances ; fait qui s'explique aussi par l'absence de tout travail d'information de la part du mouvement révolutionnaire qui, dans ce domaine, a négligé de monter sur la brèche.

Aussi nette que soit cette situation de fait, nous aurions tort de ne pas la mettre en relation avec d'autres faits contradictoires. Nous parviendrions à une appréciation erronée si nous ne tenions pas compte en même temps des contradictions qui marquent la vie de l'homme à la sexualité inhibée. Il y a d'abord une contradiction entre la pensée et la sensibilité en matière de moralité sexuelle d'une part et le mode d'existence sexuel de l'autre. Exemple : il y avait dans l'ouest de l'Allemagne un grand nombre d'associations pour le contrôle des naissances d'inspiration « socialiste ». Lors de la campagne de Wolf-Kienle en 1931, les mêmes femmes qui votaient Centre ou N.S.D.A.P. se prononcèrent *pour l'abolition du paragraphe* tandis que leurs partis s'y opposaient violemment. Ces femmes votaient pour le contrôle des naissances économico-sexuel parce qu'elles aspiraient à la satisfaction de leurs besoins sexuels ; en même temps, elles votaient pour les partis sus-nommés – non pas parce qu'elles ignoraient les visées réactionnaires de ceux-ci – mais parce qu'elles étaient imprégnées sans le savoir de l'idéologie réactionnaire de la « maternité pure », de l'opposition entre

maternité et sexualité, mais surtout de la pensée autoritaire. Ces femmes ignoraient la place de la famille autoritaire dans la dictature, mais elles se trouvaient exposées à l'influence de la politique sexuelle de la réaction politique : elles approuvaient le contrôle des naissances, mais redoutaient la responsabilité que leur imposait le monde révolutionnaire.

La réaction sexuelle s'est employée par tous les moyens à exploiter l'angoisse sexuelle. La femme d'un ouvrier ou d'un petit bourgeois était d'autant plus exposée aux effets de la propagande du type que nous allons voir ci-dessous, que la contre-propagande révolutionnaire d'inspiration économico-sexuelle faisait complètement défaut.

En 1918, l'« Association pour la lutte contre le bolchevisme » *(Vereinigung zur Bekämpfung des Bolschewismus)* publia une affiche portant le texte suivant :

Femmes allemandes !

Savez-vous de quoi le bolchevisme vous menace ? Le bolchevisme veut la socialisation de la femme :

1) Le droit de propriété sur les femmes entre dix-sept et trente-deux ans sera supprimé.

2) Toutes les femmes seront la propriété du peuple.

3) Ceux qui étaient propriétaires jusqu'ici conserveront, en dehors de leur tour, le droit sur leur femme.

4) Tout homme qui veut se servir d'un exemplaire du bien du peuple a besoin d'une attestation du comité des travailleurs.

5) Aucun homme n'aura le droit d'accaparer une femme plus de trois fois par semaine et plus de trois heures de suite.

6) Chacun est tenu de dénoncer les femmes qui se refusent.

7) Tout homme n'appartenant pas à la classe ouvrière doit payer cent roubles par mois pour avoir le droit de se servir de ce bien du peuple.

La perfidie et le caractère mensonger d'une telle propagande sautent aux yeux, mais le premier réflexe de toute femme sera incontestablement un refus effrayé ; la réaction d'une femme plus progressiste sera à peu près celle-ci :

(Lettre d'une correspondance ouvrière)

« J'admets que pour nous autres travailleurs, la seule issue de la misère présente est le socialisme. Mais il doit respecter certaines limites et ne pas rejeter comme mauvais et inutile tout ce qui a été réalisé jusqu'ici. Sinon, il conduira à un relâchement des mœurs qui serait beaucoup plus atroce que la misère matérielle actuelle. Malheureusement, le socialisme s'attaque à un idéal très noble et très important, le mariage. On exige dans ce domaine la liberté totale, la licence absolue, en quelque sorte le bolchevisme sexuel. Chacun aura le droit de se laisser aller, sans la moindre contrainte, sans la moindre modération. Il n'y aura plus d'union entre l'homme et la femme, on vivra aujourd'hui avec l'un, demain avec l'autre, au gré des caprices. Cela a nom de liberté, amour libre, nouvelle morale sexuelle. Mais ces beaux mots ne sauraient nous tromper sur les grands dangers qu'ils cachent. Les sentiments les plus sublimes, les plus nobles, l'amour, la fidélité, le don de soi sont ainsi salis. Il est impossible, il est contraire à la nature qu'un homme ou une femme puisse aimer à la fois plusieurs personnes. La conséquence serait l'abrutissement général, la destruction de la culture. Je ne sais pas comment les choses se passent en Union Soviétique, mais ou bien les Russes sont des êtres d'un genre particulier, ou ils n'ont pas autorisé toutes les libertés, et il y a aussi certaines contraintes… Si attirantes que soient les théories socialistes, si convaincantes que me paraissent vos vues économiques, en matière sexuelle je ne vous suis pas et je me sens parfois prise de doute sur toute la chose ! »

Cette lettre reflète très nettement le conflit intérieur auquel tout homme moyen est confronté : *On oppose à la morale sexuelle de contrainte l'anarchie sexuelle. On veut ignorer la régulation économico-sexuelle de la vie sexuelle, qui est aussi éloignée de la morale de contrainte que de l'anarchie.* L'homme soumis à une pression considérable réagit par des réflexes conjugués : il refuse l'une et l'autre. La morale est un fardeau et la pulsion sexuelle apparaît comme un danger énorme. L'homme élevé et maintenu dans l'autoritarisme ignore les lois naturelles de l'autorégulation, il n'a pas confiance en lui-même ; il a peur de sa sexualité parce qu'il n'a jamais appris à vivre naturellement. Il décline toute responsabilité pour ses actes et ses décisions et exige d'être dirigé et tenu en laisse.

Si l'on considère les possibilités nombreuses qui s'ouvraient à une politique sexuelle révolutionnaire conséquente, on peut dire que la politique sexuelle du mouvement révolutionnaire a été jusqu'ici un échec : cet échec est dû au fait qu'il n'a pas su opposer des armes efficaces aux tentatives couronnées de succès de la réaction pour mettre à son service les forces de refoulement sexuel agissant dans l'homme. Si la réaction sexuelle n'avait avancé,

dans sa propagande, que ses thèses sur la politique démographique, elle aurait prêché dans le désert. Mais elle sait exploiter avec astuce l'angoisse sexuelle des femmes et de la jeunesse féminine : elle a créé un lien habile entre ses objectifs démographiques et les inhibitions morales de la population, et ceci dans tous les milieux. La preuve nous en est fournie par les centaines de milliers de travailleurs groupés dans les organisations chrétiennes.

Et voici un autre exemple des méthodes de propagande de la réaction[1] :

« Dans leur campagne de destruction contre le monde bourgeois, les Bolcheviks avaient dès le début visé la famille, « ce vestige particulièrement tenace de l'ancien régime maudit ». C'est ainsi que l'assemblée plénière du Komintern du 10 juin 1924 proclamait déjà : « La Révolution est impuissante tant que subsisteront les notions de famille et de liens familiaux ». À la suite de cette prise de position, on se lança aussitôt dans une lutte farouche contre la famille. La bigamie et la polygamie ne sont pas interdites et par conséquent permises. L'attitude des Bolcheviks face au mariage ressort de la définition de l'union conjugale telle qu'elle a été proposée par le professeur Goichbarg : « Le mariage est une institution destinée à satisfaire les besoins sexuels d'une manière plus commode et moins dangereuse. » Le recensement général de 1927 met en lumière la décadence de la famille et du mariage dans les conditions d'alors. *Isvestia* écrit : « À Moscou, le recensement de la population a révélé l'existence de nombreux cas de polygamie et de polyandrie. Le fait que deux ou même trois femmes désignent le même homme comme leur mari peut être considéré comme faisant partie de la routine quotidienne. » On ne saurait s'étonner que le professeur allemand Sellheim décrive ainsi la situation familiale en Russie : « C'est le retour brutal de l'ordre sexuel des temps les plus reculés, à partir duquel s'est développé, au cours des millénaires, le mariage et un ordre sexuel utile. »

La morale conjugale et familiale obligatoire est également mise en danger par la proclamation de la liberté absolue des relations sexuelles. La communiste bien connue Smidovitch dressa un code de la morale sexuelle[2] qui règle les rapports sexuels, surtout entre jeunes. En voici l'essentiel :

1) Chaque étudiant de la faculté ouvrière, même s'il est mineur, a le droit et le devoir de satisfaire ses besoins sexuels.

2) Lorsqu'un homme désire une jeune fille, qu'elle soit étudiante, ouvrière ou même écolière, elle est tenue de se plier à ce désir, faute de quoi elle sera considérée comme une fille bourgeoise et non comme une communiste authentique.

La *Pravda* écrit sans ambages : « Entre l'homme et la femme, il n'y a chez nous que des relations sexuelles, nous ne connaissons pas l'amour, l'amour est méprisable comme tout ce qui relève du « psychologisme », la seule chose qui existe chez nous c'est la psychologie. » Aux termes de cette théorie communiste, chaque femme et chaque jeune fille est obligée de satisfaire l'instinct sexuel de l'homme. Comme la bonne volonté de la part des femmes fait parfois défunt, le viol est devenu, en Union Soviétique, un véritable fléau.

Il serait peu utile de démasquer ces mensonges comme tels, ou d'affirmer que la révolution est aussi « morale » que la bourgeoisie, qu'elle ne songe même pas à s'attaquer à la famille autoritaire et au moralisme, etc. Le fait est que la révolution modifie la vie sexuelle, qu'elle détruit l'ancien ordre de contrainte. Il ne faut pas nier ce fait. D'autre part, il est impossible de défendre le point de vue de l'économie sexuelle si l'on tolère dans ses propres rangs des théories ascétiques ou si l'on permet qu'on les mette en pratique. Nous reviendrons sur la question.

La politique sexuelle libérale a négligé d'expliquer d'une manière quasi permanente l'ordre sexuel, tel qu'il découle des lois de l'économie sexuelle et de le motiver, d'aider les femmes à bien comprendre et à surmonter leur peur de la santé sexuelle, et plus encore de faire la lumière dans ses propres rangs en précisant la ligne de démarcation entre les vues réactionnaires et celles de l'économie sexuelle. L'expérience enseigne que tout homme normal approuve l'ordre sexuel tel qu'il découle de l'économie sexuelle, à condition qu'on le lui explique bien.

Le point de départ du mouvement antirévolutionnaire est l'opinion mondiale de la réaction politique dont le ressort économique est le mode de vie économique de la petite bourgeoisie et dont la source idéologique est le mysticisme. Le noyau de la politique culturelle de la réaction politique est donc le problème sexuel. Aussi est-ce le problème sexuel qui

doit être placé au centre de toute politique culturelle révolutionnaire.

L'économie sexuelle fournit la réponse à la confusion née de l'opposition entre la morale imposée et le libertinage sexuel.

---

(1) « Welt vor dern Abgrund – Der Einfluss des russischen Kulturbolschewismus auf die anderen Volker » (L'univers au bord de l'abîme. L'influence du bolchevisme culturel russe sur les autres peuples), Deutscher Volkskalender, p. 47, 1932.

(2) Ces remarques étaient en réalité une critique ironique de la vie sexuelle de la jeunesse russe.

Chapitre VI
Le mysticisme : organisation antisexuelle internationale

1. L'utilité de l'Église

Pour bien comprendre les tâches auxquelles se trouve confrontée l'économie sexuelle dans son œuvre d'hygiène mentale, il faut se faire une idée très précise des positions offensives et défensives de la réaction politique sur le front de la politique culturelle. Nous refusons de considérer la phraséologie mystique comme de simples « manœuvres de diversion ». Nous l'avons dit : si telle propagande idéologique de la réaction est couronnée de succès, il ne peut s'agir d'une banale « mystification » ; nous avons, au contraire, affaire à un problème relevant de la psychologie de masse, à quelque phénomène encore mal exploré au sein des masses qui les pousse à penser et à agir à l'encontre de leurs propres intérêts vitaux. Nous touchons là un point décisif, car sans cette attitude des masses, la réaction politique serait impuissante ; c'est la disposition des masses à faire un bon accueil à ces idées, ce que nous avons appelé le *terrain nourricier de la dictature dans la sphère de la psychologie de masse*, qui constitue la force du fascisme. Il est donc urgent de bien éclairer ce point.

À mesure que se renforce la pression économique sur les masses laborieuses, s'accentue aussi, d'une manière générale,

la contrainte morale exercée contre elles. La contrainte morale vise naturellement à prévenir leur révolte contre la pression sociale, et le moyen mis en œuvre est l'aggravation de leur sentiment de culpabilité sexuelle et de leur dépendance par rapport à l'ordre établi. Comment cet effet est-il obtenu ?

Comme la contamination mystique des masses est la mesure psychologique la plus importante prise à leur encontre en vue de les conditionner pour l'acceptation de l'idéologie fasciste, toute étude sur cette dernière doit nécessairement comporter l'examen des effets psychologiques du mysticisme.

Lorsqu'au printemps 1932, après la chute de Brüning, von Papen[1] prit le pouvoir, une de ses premières mesures fut d'annoncer la mise en œuvre « d'une éducation morale plus sévère de la nation ». Le gouvernement d'Hitler a repris ce programme en l'aggravant[2].

Un arrêté portant sur l'éducation de la jeunesse spécifiait :

« La jeunesse ne sera en mesure de faire face à sa dure destinée et aux hautes exigences de l'avenir que si elle s'est imprégnée de l'idée nationale et étatique… ce qui revient à dire qu'il faut lui inculquer l'esprit de responsabilité et de sacrifice vis-à-vis de la communauté. *La mollesse et une trop grande complaisance à l'égard de chaque penchant individuel ne sont pas de mise* à l'endroit d'une jeunesse que la vie traitera sans ménagement. Or, la jeunesse ne sera convenablement préparée à servir le peuple et l'État que si elle a appris à travailler avec compétence, à penser avec clarté, à accomplir ses devoirs, et si elle a été habituée à *se soumettre dans un esprit de discipline et d'obéissance à la hiérarchie de la communauté éducative, à se plier de plein gré à l'autorité…* L'attitude de loyauté à l'égard de l'État, objectif numéro un de l'éducation, devra être complétée et approfondie par une initiation à la culture allemande fondée sur la communauté des valeurs culturelles historiques du peuple allemand… *par l'insertion dans l'héritage historique de nos valeurs nationales* (« Volkstum »). L'éducation au loyalisme national et au civisme (« Volksbürgertum ») tire l'essentiel de ses énergies des vérités du christianisme… Fidélité et responsabilité à l'égard du peuple et de la patrie *sont profondément ancrées dans la foi chrétienne.* J'aurai donc tout particulièrement à cœur d'assurer les droits et le libre épanouissement de *l'école chrétienne et les fondements chrétiens de toute éducation.* »

La question qui se pose est de savoir en quoi consiste la force tant vantée de la foi mystique. L'affirmation de la réaction politique selon laquelle l'éducation au loyalisme

envers l'État tire l'essentiel de ses énergies des « vérités du christianisme » est cent pour cent exacte. Mais avant d'en apporter la preuve, il nous faut brièvement résumer les divergences de vue qui se dessinent à l'égard du christianisme dans le camp réactionnaire.

L'impérialisme national-socialiste se distingue de l'impérialisme wilhelmien au plan de la psychologie de masse, par le fait que le premier s'appuyait sur une classe moyenne paupérisée, le second sur une classe moyenne *florissante.* Le christianisme de l'impérialisme wilhelmien était donc nécessairement différent du christianisme national-socialiste. Mais ces modifications de l'idéologie ne changent en rien les bases de la philosophie mystique ; bien au contraire, elles renforcent leur fonction.

Le national-socialisme refusait d'abord, au moins sous la plume de son porte-parole Rosenberg, qui faisait partie de l'aile droite du mouvement, l'Ancien Testament qu'il qualifiait de « juif ». L'internationalisme de l'Église romaine était également répudié comme « juif ». L'Église internationale devait céder la place à une « Église nationale allemande ». Après la prise du pouvoir par Hitler l'Église fut mise au pas et son champ d'influence politique rétréci. Du même coup, son influence idéologique et morale se trouvait considérablement élargie.

« Il est certain que le peuple allemand finira un jour par découvrir une connaissance, une expérience de Dieu qui lui seront propres et qui s'accorderont avec les exigences de l'élément nordique de son sang. Ce n'est qu'alors que la Trinité du *sang,* de la *foi* et de l'*État* sera parfaite » (Gottfried Feder : *Le programme du N.S.D.A.P. et ses fondements idéologiques,* p. 49).

Il fallait éviter à tout prix l'identification du Dieu juif avec la Sainte Trinité. Le seul point embarrassant était cependant l'ascendance juive de Jésus-Christ ; Stapel trouva rapidement le moyen de se tirer d'affaire : puisque Jésus était le fils de *Dieu,* il ne pouvait être considéré comme Juif. Les dogmes et traditions juifs devaient céder le pas à l'« expérience de la conscience personnelle » ; l'indulgence à l'« idée de l'honneur personnel ».

La croyance à la survie de l'âme après la mort est rejetée comme une « idée relevant de la sorcellerie des peuplades polynésiennes » ; il en va de même de la conception virginale de Marie. Voici ce qu'en dit Scharnagel :

« Il [Rosenberg] confond le dogme de la conception immaculée de la vierge bienheureuse, c'est-à-dire sa conception sans péché originel, avec le dogme de la naissance virginale de Jésus (« qui a été conçu du Saint-Esprit »)…

Le mysticisme religieux devait remporter un si vif succès puisqu'il s'appuyait sur le thème central du *péché originel considéré comme acte sexuel accompli pour le plaisir.* Le national-socialisme conserve ce motif tout en l'exploitant à l'aide d'un autre, plus conforme à son idéologie :

« Le crucifix est le symbole de la doctrine de l'agneau sacrifié, une image qui nous fait ressentir l'effondrement de toutes les forces et nous accable intérieurement… par la représentation horrible de la douleur, qui nous humilie, conformément aux intentions des Églises avides de domination… L'Église allemande remplacera peu à peu, dans les Églises qu'elle prendra en charge, la crucifixion par l'esprit de feu enseignant, le héros dans ce qu'il représente de plus sublime » (Rosenberg, *Mythus,* p. 577).

Il s'agit simplement de changer la nature des attaches : le mysticisme sadique-narcissique du nationalisme devra remplacer le mysticisme masochiste, international, religieux. Il s'agira

« de reconnaître l'honneur national allemand comme critère suprême de toute action afin de vivre pour elle » (Hitler, *Mein Kampf,* p. 512). Il [l'État] permettra à toute croyance religieuse de se déployer librement, il autorisera la prédication de toutes sortes d'éthiques à condition qu'elles respectent la primauté de l'honneur national » (*op. cit.,* p. 556).

Nous avons déjà vu que l'idéologie de l'honneur national dérive de l'ordre sexuel autoritaire qui, lui, est une conséquence de la négation de la sexualité. Ni le christianisme, ni le nationalisme ne s'attaquent à l'institution du mariage imposé ; pour le christianisme, le mariage est – abstraction faite de la fonction de reproduction – « une communauté de vie plénière et indissoluble » ; pour le national-socialisme une institution biologique pour la protection de la race. Pour l'un comme pour l'autre, l'activité sexuelle se limite au mariage imposé.

Le national-socialisme veut d'autre part conserver la religion non pas sur une hase historique mais sur une hase « actuelle ». Ce changement s'explique par le déclin de la morale sexuelle chrétienne que le rappel des exigences historiques ne suffit plus à freiner.

« L'État racial populaire s'enracinera un jour profondément dans la religion. Lorsque la croyance religieuse ne se rattachera plus à un événement précis du passé, lorsqu'elle trouvera sa raison d'être dans la manière d'agir et d'être de l'État et de la race (« artgemäss »), ainsi que dans l'expérience sans cesse renouvelée de chaque individu, c'est alors seulement que notre monde reposera de nouveau sur de solides assises » (Ludwig Haase, N*ationalsozialistische Monatshefte,* 1re Année, n° 5, p. 213)

N'oublions jamais ceci : « Agir en conformité de la race » veut dire : « vivre d'une manière morale », c'est-à-dire en tournant le dos à la sexualité.

C'est justement en examinant ce qui a poussé le national-socialisme à se distancer de l'Église et ce qu'au contraire les deux institutions ont en commun, qu'on peut faire la différence entre ce qui est secondaire et ce qui est d'une efficacité réelle pour la fonction réactionnaire de la religion[3].

Les données historiques, les dogmes, tel article de foi défendu avec une énergie farouche perdent, comme on le voit, toute importance dès l'instant qu'on peut remplacer leur fonction par quelque chose de nouveau qui soit aussi efficace. Le national-socialisme opte aussi pour « l'expérience religieuse », seul aspect de la religion qui lui importe vraiment ; il veut simplement la fonder sur d'autres bases. En quoi consiste cette « expérience vécue de tous les instants » ?

2. La lutte contre le « bolchevisme culturel »

La sensibilité nationaliste et familiale est intimement liée à une sensibilité religieuse plus ou moins vague, plus ou moins mystique. D'innombrables ouvrages ont été publiés sur la

matière. Il ne saurait être question ici, du moins pour le moment, de nous lancer dans une critique savante et détaillée de ce domaine. Nous resterons dans la ligne de notre sujet principal : si le fascisme s'appuie avec tant de succès sur la pensée et la sensibilité mystiques des masses, la lutte contre le mysticisme ne peut être gagnée que si l'on comprend la nature du mysticisme, si l'on combat par des méthodes pédagogiques et thérapeutiques la contamination mystique des masses. À quoi bon faire progresser l'idéologie scientifique si ses progrès sont tellement lents qu'elle est incapable de rattraper son retard sur la contamination mystique. La cause de cet échec ne peut être qu'une appréhension imparfaite du mysticisme. L'information scientifique des masses se contentait pour l'essentiel de dévoiler les méfaits des dignitaires et des fonctionnaires de l'Église. Cette information ne touchait pas les masses. Car l'information scientifique ne faisait appel qu'à la raison et non aux sentiments. Or, si quelqu'un est animé de sentiments religieux, la dénonciation d'un prince de l'Église, si habile soit-elle, la démonstration la plus rigoureuse de l'appui que l'État accorde à l'Église en détournant les deniers des ouvriers, ne l'impressionnent pas plus que l'analyse historique de la religion par Marx et Engels.

Il est vrai que les mouvements athées ont fait appel aussi à l'affectivité : c'est ainsi que les célébrations des libre-penseurs allemands pour la jeunesse s'étaient lancées dans cette voie. Mais malgré ces efforts, les associations chrétiennes de la Jeunesse comptaient trente fois plus de membres que celles du parti communiste et socialiste. 1,5 million de jeunes chrétiens organisés se trouvaient en 1932-33 en face de 50 000 jeunes communistes et de 60 000 jeunes socialistes. En 1931, le national-socialisme disposait, selon ses propres indications, de 40 000 jeunes environ. Nous empruntons des statistiques plus détaillées à *Proletarische Freidenkerstimme* d'avril 1932 :

Organisation	membres

Union de la Jeunesse catholique masculine d'Allemagne	386 879
Fédération de la Jeunesse catholique féminine d'Allemagne	800 000
Association des Célibataires catholiques	93 000
Fédération des Associations de la jeunesse catholique féminine	25 000
Union des associations de jeunes lecteurs catholiques	35 220
Union des Lycéens catholiques « Neudeutschland »	15 290
Union de la Jeunesse Ouvrière féminine d'Allemagne	8 000
Union Nationale des fédérations allemandes « Windhorst »	10 000

[Statistiques empruntées au *Handbuch der Jugendverbände,* Manuel des associations de Jeunesse, 1931]

Ce qui importe, c'est la composition sociale. Pour « l'Union de la Jeunesse Catholique masculine d'Allemagne », les chiffres sont les suivants :

Ouvriers	45,6 %
Artisans	21,6 %
Jeunesse rurale	18,7 %
Commerçants	5,9 %
Étudiants	4,8 %
Fonctionnaires	3,3 %

L'élément prolétarien constituait la grande majorité. La répartition selon l'âge s'établissait comme suit en 1929 :

14-17 ans	51,0 %

17-21 ans	28,3 %
21-25 ans	13,5 %
plus de 25 ans	7,1 %

Les trois quarts des membres se trouvaient donc à l'âge de la puberté ou de la post-puberté.

Tandis que les communistes donnaient la priorité, dans la lutte pour cette jeunesse, à l'appartenance de classe plutôt qu'aux questions idéologiques, l'organisation catholique s'assurait ses positions précisément sur le front culturel et idéologique. Les communistes écrivaient :

« L'appartenance de classe prendra le pas aussi chez les jeunes catholiques sur les questions idéologiques inhibantes pour peu qu'on s'applique à un travail lucide et conscient du but à atteindre… Nous ne devons pas mettre en avant les questions idéologiques mais l'appartenance de classe et les liens nés de la détresse commune. »

Les dirigeants de la Jeunesse Catholique déclaraient de leur côté *(Jungarbeiter,* n° 17, 1931) :

« La menace la plus directe et la plus grande que le Parti Communiste fait peser, c'est l'influence qu'il tente de s'assurer auprès des jeunes ouvriers et des enfants des familles ouvrières. Nous nous félicitons de voir le gouvernement du Reich prendre des mesures énergiques à l'encontre du Parti Communiste révolutionnaire. Mais nous attendons avant tout que le gouvernement allemand s'oppose énergiquement à la lutte des communistes contre l'Église et la religion. »

À Berlin, huit représentants d'organisations catholiques siégeaient aux comités de vigilance pour la « Préservation de la Jeunesse de la mauvaise littérature et de la pornographie ». Dans un appel lancé en 1932 par les organisations de jeunesse du Parti du Centre, nous lisons :

« Nous exigeons que l'État protège par tous les moyens le patrimoine culturel chrétien contre la presse empoisonneuse du peuple, contre la littérature de bas étage, contre une production cinématographique érotique qui déshonore ou fausse les valeurs nationales… »

L'Église défendait donc sa fonction mystique sur un autre point que celui auquel s'en prenait le mouvement communiste.

« Le mouvement libre-penseur de la jeunesse prolétarienne doit s'efforcer de montrer aux jeunes ouvriers chrétiens le rôle que l'Église a joué dans les entreprises de fascisation et l'appui qu'elle prête aux promoteurs des décrets-lois et des mesures de restriction… », explique le journal *Freidenkerstimme* déjà cité. Pourquoi les masses des jeunes ouvriers chrétiens étaient-elles, comme l'expérience l'a prouvé, réfractaires à ce genre d'attaques ? Pourquoi les jeunes chrétiens ne se rendaient-ils pas compte par eux-mêmes, comme l'espéraient les communistes, de la « fonction capitaliste » de l'Église ? Probablement parce que cette fonction leur était masquée, parce qu'ils étaient structurés de telle façon qu'ils étaient devenus croyants et incapables de juger. On aurait tort d'oublier que les représentants de l'Église affichaient souvent, au sein de ces organisations, des convictions anticapitalistes, si bien que les jeunes ne voyaient pas immédiatement l'opposition, sur le plan social, entre les communistes et les prêtres. On avait d'abord l'impression que seulement en matière sexuelle la frontière était nettement tracée. Il semblait, en effet, que les communistes adoptaient face à la sexualité juvénile une attitude positive qui tranchait avec celle de l'Église. Mais on devait bientôt se rendre compte que les communistes ne se désintéressaient pas seulement de ce domaine décisif, mais embouchaient même la trompette de l'Église pour condamner et contrecarrer la sexualité juvénile. Les mesures prises par les communistes à l'égard de la « Sexpol » allemande, qui se proposait de discuter et de résoudre le problème de la Jeunesse, ne furent pas moins brutales que celles de beaucoup de représentants de l'Église. Il est significatif dans cet ordre d'idées que le psychanalyste et pasteur communiste Salkind passait en Russie pour une autorité dans le domaine de l'anti-sexualisme.

Il ne suffisait pas de constater que l'État autoritaire disposait librement de la famille, de l'Église et de l'école pour asservir la jeunesse à son système et à son idéologie. Il était impossible de toucher à ces institutions qui jouissaient de la

protection de l'appareil de l'État et de ses moyens de contrainte. Leur abolition aurait présupposé la révolution sociale. De l'autre côté, il n'était pas possible d'envisager leur abolition, condition indispensable de la révolution sociale, sans s'attaquer à leur influence réactionnaire. Beaucoup de communistes y voyaient la tâche principale du « Front culturel rouge ». Or, pour accomplir cette tâche il aurait été *indispensable* de se faire une idée précise des méthodes et des moyens permettant à la famille autoritaire, à l'école et à l'Église de faire jouer leur influence et de mettre au jour le processus que cette influence déclenchait chez les jeunes. Les notions générales d'« asservissement » ou d'« abêtissement » ne faisaient pas l'affaire ; car l'« asservissement » et l'« abêtissement » se trouvaient au bout du processus ; c'est le processus lui-même qu'il aurait fallu éclairer pour expliquer le succès de tout ce qui favorisait la dictature.

Dans notre ouvrage intitulé *Le combat sexuel de la Jeunesse,* nous avons essayé de dégager le rôle de la répression de la vie sexuelle de la jeunesse. Le présent travail se propose de mettre le doigt sur les points névralgiques du combat culturel réactionnaire et sur les données émotives sur lesquelles le travail révolutionnaire doit s'appuyer pour le contrer. Une fois de plus nous devons obéir au principe de nous rendre clairement compte de ce que la réaction culturelle a l'habitude de placer au premier rang de ses activités ; car elle ne le fait jamais incidemment, ou pour « faire diversion », mais parce qu'elle sait qu'elle s'engage là sur le terrain où se mène la bataille décisive entre l'idéologie révolutionnaire et l'idéologie politique réactionnaire.

Nous sommes contraints d'esquiver le combat sur le terrain idéologique et culturel, *combat dont l'enjeu principal est la question sexuelle,* tant que nous ne disposerons pas de l'information et de l'entraînement nécessaires pour le mener à bonne fin. Mais si nous réussissons à nous emparer de quelques positions fortes dans le domaine culturel, nous aurons en mains un moyen nous permettant d'aplanir la voie

à l'avènement de la démocratie du travail. Répétons-le : *C'est l'inhibition sexuelle qui empêche l'adolescent de penser et de sentir d'une manière rationnelle.* Notre tâche consistera donc à contrer le mysticisme par des moyens appropriés. Pour cela, il est nécessaire de connaître ses mécanismes.

Prenons au hasard une publication particulièrement caractéristique intitulée « Le bolchevisme, ennemi mortel et fourrier de la révolution », par le pasteur Braumann (1931). Nous aurions pu choisir n'importe quel autre écrit de la même veine : les arguments sont pour l'essentiel les mêmes ; quelques divergences de détail peuvent être considérées comme négligeables.

> « L'essence de toute religion est la libération du monde et de ses puissances par la relation avec la divinité. C'est pourquoi le bolchevisme ne réussira jamais à enchaîner tout à fait l'homme tant qu'il gardera en lui une trace de religion » (Braumann, p. 12).

Il est vrai que la fonction du mysticisme, qui consiste à détourner l'attention des misères présentes (« la libération du monde »), à empêcher les gens de se révolter contre les causes véritables de la détresse humaine, est ici exprimée « expressis verbis », mais des connaissances scientifiques sur la fonction sociologique du mysticisme ne nous mèneraient pas bien loin. Particulièrement utiles pour la lutte contre le mysticisme sont les expériences qu'on peut faire en assistant à des discussions entre jeunes de tendance scientifique et mystique. Elles nous aident à comprendre le mysticisme, autrement dit la sensibilité mystique des individus nivelés dans la masse.

Un groupe de travailleurs avait invité un pasteur protestant à une discussion sur la crise économique. Il se présenta suivi et protégé par une vingtaine de jeunes chrétiens de 18 à 25 ans. Sa conférence consistait pour l'essentiel en une série de prises de positions ; ce qui nous a le plus frappé fut sa manière de sauter, à partir de constatations de fait, en partie exactes, en plein mysticisme. Les causes de la détresse étaient selon lui la guerre et le plan Young. La

guerre mondiale avait été une manifestation de la méchanceté et de la perfidie des hommes, une injustice et un péché. L'exploitation par les capitalistes était aussi un grand péché. Nous voyons déjà par cette prise de position typique combien il est difficile de contrecarrer l'influence d'un mystique qui affecte volontiers lui-même des allures anti-capitalistes et va ainsi au-devant des sentiments anticapitalistes de la jeunesse chrétienne. Le capitalisme et le socialisme sont, à l'en croire, pour l'essentiel, la même chose. Le socialisme en Union Soviétique est une sorte de capitalisme, l'édification du socialisme désavantage certaines classes comme le capitalisme en désavantage d'autres. Or, il s'agissait de « casser la gueule » au capitalisme sous toutes ses formes ; la lutte du bolchevisme contre la religion était un crime ; la religion n'était pas responsable de la misère, mais le mauvais emploi que le capitalisme faisait de la religion. (Décidément, nous avions affaire à un pasteur franchement progressiste). Quelles conséquences tirer de ces constatations ? Comme les hommes sont mauvais et pécheurs, *il est impossible de supprimer la misère ; il faut la supporter, s'y résigner.* Le capitaliste lui-même n'est pas toujours heureux. La vraie misère, la misère *intérieure* ne peut être guérie, même pas en Union Soviétique avec le troisième plan quinquennal.

Quelques jeunes révolutionnaires essayèrent de faire entendre leur point de vue. Il ne s'agissait pas du capitaliste pris comme individu, mais du « système ». La question était de savoir si la majorité ou une infime minorité devait être opprimée. Le conseil de supporter la misère revenait seulement à faire durer la détresse et à aider la réaction, et ainsi de suite. Pour terminer on s'accorda à constater que les deux points de vue étaient inconciliables, que tous partaient toujours avec l'opinion avec laquelle ils étaient venus. Les jeunes accompagnateurs de l'homme d'Église buvaient les paroles de leur maître ; sur le plan matériel, ils ne vivaient sans doute pas mieux que les jeunes communistes, mais tous

faisaient chorus avec le pasteur quand celui-ci expliquait qu'il fallait supporter la misère et « faire confiance » à Dieu.

Après la fin de la réunion, je demandai à quelques jeunes communistes pourquoi ils n'avaient pas abordé la question essentielle aux yeux de l'Église, à savoir la continence des adolescents. À leur avis, ç'aurait été trop risqué et trop grave ; une question de ce genre aurait fait l'effet d'une bombe et ce n'était pas l'usage d'y toucher au cours d'une discussion politique.

Peu de temps auparavant, j'assistais dans un quartier de Berlin-Ouest à un meeting de masse au cours duquel des représentants de l'Église et du Parti Communiste avaient exposé leur point de vue. La moitié des 1 800 participants étaient des chrétiens et des petits-bourgeois. En tant que rapporteur général, je résumai la position de l'économie sexuelle par quelques questions :

1) L'Église prétend que la contraception est, comme toute autre entrave à la procréation naturelle, contraire à la nature. Si la nature est si sévère et si sage, comment se fait-il qu'elle ait créé un appareil sexuel qui ne pousse pas seulement au rapprochement sexuel lorsqu'on désire engendrer des enfants, mais 2 000 à 3 000 fois au cours de la vie ?

2) Que les représentants de l'Église présents à la réunion (c'était tous des ministres protestants) disent franchement s'ils ne recourent eux-mêmes à la satisfaction de leurs besoins sexuels que s'ils désirent engendrer des enfants ?

3) Pourquoi Dieu a-t-il créé dans l'appareil sexuel deux sortes de glandes, l'une pour l'excitation sexuelle, l'autre pour la procréation ?

4) Pourquoi les enfants développent-ils une sexualité bien avant l'âge de la procréation ?

Les réponses embarrassées des représentants de l'Église déchaînèrent des tempêtes de rires. Lorsque j'entrepris de mettre en évidence le rôle que joue dans l'Église et dans la

science réactionnaire le refus de la fonction de plaisir dans le cadre de la société autoritaire, d'expliquer que la répression des satisfactions sexuelles était destinée à créer une mentalité d'humilité et d'abdication générale aussi dans le domaine économique, je mis toute la salle de mon côté. Les mystiques étaient battus.

Mes expériences répétées lors de meetings de masse m'ont enseigné que le public saisit rapidement le rôle réactionnaire du mysticisme dans la répression de la vie sexuelle à condition qu'on démontre directement et sans équivoque, par des arguments médicaux et sociaux, le droit de chacun à la satisfaction sexuelle. Les raisons de cette réaction doivent être analysées en détail.

3. L'appel à la sensibilité mystique

À en croire la propagande « anti-bolcheviste », le « bolchevisme » nourrirait une « haine systématique de toute religion », surtout celle qui s'attache aux « valeurs intérieures ». Par suite de son « matérialisme », le bolchevisme ne s'intéresserait qu'aux biens matériels, seule lui tiendrait à cœur la production de biens matériels. Il n'aurait pas la moindre compréhension pour les valeurs spirituelles et les biens de l'âme.

Quels sont donc ces valeurs spirituelles et ces biens de l'âme ? On parle souvent de fidélité et de foi, mais pour le reste, toute la phraséologie se ramène à une notion fumeuse d'« individualité ».

« Comme le bolchevisme veut anéantir toute individualité, il détruit la famille, qui imprime à l'homme toujours une marque individuelle. C'est pourquoi il déteste toutes les aspirations nationales. Il veut uniformiser les peuples et les rendre ainsi dociles… Mais toutes les tentatives en vue d'anéantir la vie personnelle seront réduites à néant tant qu'il restera au cœur de l'homme une étincelle de religion, parce que c'est dans la religion que se manifeste toujours la liberté personnelle par rapport au monde ambiant. »

Lorsque le mystique parle de « bolchevisme », il ne pense pas au parti fondé par Lénine. Il n'a pas la moindre idée des débats sociologiques du début du siècle. « Communiste », « Bolcheviste », « Rouge » sont devenus dans la bouche du réactionnaire des formules à l'emporte-pièce, qui n'ont plus aucun rapport avec la politique, le parti, l'économie. Elles sont aussi irrationnelles que le mot « Juif » pour un fasciste. Elles expriment l'attitude anti-sexuelle tributaire de la structure mystique et réactionnaire de l'homme autoritaire. C'est ainsi que les fascistes qualifiaient Roosevelt de « Juif » et de « Rouge ». Le contenu irrationnel de ces slogans se rapporte toujours à la sexualité vivante, même si la personne ainsi désignée est très loin d'accepter elle-même comme une valeur positive la sexualité des enfants et des adolescents. Les communistes russes ont, à l'endroit de la sexualité, une attitude plus négative que l'Américain appartenant aux classes moyennes. Il faut apprendre à bien saisir l'irrationalisme des slogans si l'on veut combattre le mysticisme, car il est la source première où puise toute la réaction politique. Lorsque, dans ce qui suit, nous parlerons de « bolchevisme », nous songeons toujours aussi à la peur de l'orgasme qu'il évoque.

Le réactionnaire fasciste part du préalable d'une relation étroite entre famille, nation et religion, préalable que la recherche sociologique a jusqu'ici totalement négligé. Constatons pour commencer que la formule selon laquelle la religion serait la « libération du monde extérieur » confirme l'allégation des économistes en matière de sexe, selon laquelle la religion offre une satisfaction fantasmée se substituant à une satisfaction réelle ; ce fait est en parfait accord avec la thèse de Marx selon laquelle la religion a sur les masses l'effet de l'opium. C'est plus qu'une simple métaphore : la végétothérapie a pu mettre en évidence que l'expérience mystique met en branle, dans l'appareil autonome de la vie, les mêmes processus qu'un stupéfiant. Il s'agit donc de *processus d'excitation de l'appareil sexuel qui*

suscitent des états de type narcotique et font naître un vif désir de satisfaction orgastique.

Pour commencer, il nous faut examiner les relations entre sensibilité mystique et sensibilité familiale. Braumann écrit, dans le style typique de l'idéologie réactionnaire :

« Le bolchevisme connaît encore un autre moyen de détruire la religion, à savoir l'abolition systématique de la vie conjugale et familiale. Il sait fort bien que c'est précisément de la famille que jaillissent les grandes énergies de la vie religieuse. C'est pourquoi on facilite en Russie à un tel point la conclusion et la dissolution du mariage, qu'il serait plus exact de parler d'union libre que de lien conjugal. »

Pour faire référence à l'effet « anti-culturel » de la semaine soviétique de cinq jours, l'auteur écrit :

« Elle sert à la destruction de la vie familiale aussi bien que de la religion… Mais le bolchevisme exerce sans doute ses ravages les plus graves dans le domaine sexuel. En abolissant la vie conjugale et familiale, il favorise l'indiscipline et la débauche, y compris les relations contre nature entre frères et sœurs, parents et enfants. [C'est une allusion à la suppression de la poursuite pénale de l'inceste en Union Soviétique.] Le bolchevisme ignore toutes les inhibitions d'ordre moral. »

Au lieu d'opposer à de telles prises de position de la réaction politique une démonstration méticuleuse des processus naturels en matière sexuelle, la littérature soviétique a souvent tenté de se justifier : il n'est pas vrai, y lisait-on, que la vie sexuelle en Union Soviétique est « immorale », on note même une tendance au raffermissement du lien conjugal, etc. Ces tentatives de défense n'étaient pas seulement inefficaces sur le plan politique, mais elles ne correspondaient pas à la réalité. Vue *dans la perspective chrétienne,* la vie sexuelle en Union Soviétique était effectivement immorale ; on ne pouvait parler du raffermissement du lien conjugal puisque le mariage en tant qu'institution autoritaire et mystique avait été aboli. Jusqu'en 1928 environ, il n'y avait, en Union Soviétique, tant sur le pian formel et juridique que sur le plan pratique, que le mariage *syndiasmique.* Le communisme russe avait donc desserré les liens du mariage et de la famille autoritaire et envoyé au diable le moralisme[4]. Il aurait simplement fallu faire comprendre aux masses humaines qu'elles vivaient dans

la contradiction, qu'elles appelaient en secret de tous leurs vœux les réalisations de la révolution sociale tout en adhérant, en même temps, à l'idéologie moralisatrice. Mais pour ce faire, il faut avoir une connaissance précise des rapports qui relient famille autoritaire, mysticisme et sexualité.

Nous avons montré plus haut que la sensibilité nationaliste est un prolongement direct du sentiment autoritaire familial. Mais la sensibilité mystique est également une des sources de l'idéologie nationaliste. La mentalité familiale patriarcale et la mentalité mystique sont *l'une et l'autre* les fondements de la psychologie de masse du nationalisme fasciste et impérialiste. La preuve est donc faite qu'à la lumière de la psychologie de masse, c'est bien l'éducation mystique qui ouvre la voie au fascisme, dès qu'une secousse sociale met les masses en mouvement.

Otto D. Tolischus nous décrit dans le *New York Times* du 14 août 1942 l'idéologie impérialiste des Japonais, comme s'il avait étudié notre *Psychologie de masse du fascisme*:

« Nous trouvons la révélation saisissante de la mentalité belliqueuse des Japonais et de leurs ambitions telles qu'elles apparaissent, non seulement au sein des cliques militaristes et ultra-nationalistes ayant barre sur le gouvernement, mais aussi parmi les intellectuels, dans un petit livre édité en février de cette année à Tokyo par le professeur Chikao Fujisawa, un des représentants les plus qualifiés de la pensée et de la philosophie politiques du Japon.

Selon cet ouvrage, qui est destiné à un très large public, le Japon, berceau de la race humaine et de la civilisation universelle, est en train de mener à bonne fin une guerre sainte en vue de réunir l'humanité en guerre au sein d'une grande famille universelle où chaque nation aura sa place sous l'autorité divine de l'Empereur du Japon qui est le descendant direct de la Déesse du Soleil au « centre absolu de la vie cosmique », d'où les nations ont essaimé et où elles devront retourner.

Dans son argumentation générale, l'ouvrage se contente de compiler, de schématiser et d'appliquer à la présente guerre, les idées issues de la mythologie Shinto, que les politiciens japonais ont transformée sous la conduite de Yosuke Matsuoka en dogme impérialiste pour justifier la politique expansionniste du pays. Mais pour cette raison même l'ouvrage fait appel à toutes les idées et émotions religieuses, raciales et nationales si profondément enracinées dans la nature japonaise. Vu sous ce jour, le professeur Fujisawa est une sorte de Nietzsche et de Wagner japonais et son livre est l'équivalent du *Mein Kampf* d'Adolf Hitler.

Comme pour *Mein Kampf,* l'étranger s'est peu intéressé à cette tendance de la pensée japonaise, qui est considérée comme relevant du domaine de l'imagination pure ou de la théologie. C'est elle cependant qui, pendant des années, a fourni des arguments idéologiques à la politique d'expansion japonaise, dont l'aboutissement est l'actuelle guerre, et les dernières notes japonaises adressées aux États-Unis ne peuvent être comprises qu'à leur lumière.

Le caractère officiel de l'ouvrage ressort nettement du fait que le professeur Fujisawa a été le représentant permanent du Japon à la Société des Nations, qu'il a occupé la chaire de science politique à l'Université impériale de Kyushu, qu'il a publié de nombreux ouvrages, dans différentes langues, sur les sciences politiques japonaises. Il est actuellement le directeur du département de recherche de l'« Impérial Rule Assistance Association », organisation qui a pour mission de conditionner le peuple japonais pour la guerre, et il a été chargé d'assurer la diffusion mondiale de ce genre d'idées.

L'atmosphère générale de l'ouvrage apparaît dès le début, dans les tout premiers paragraphes, où nous lisons :

« Nos poètes ont souvent appelé le Japon « Sumera Mikuni », expression qui évoque un pays divin, assimilant tout et embrassant tout. En prenant conscience des implications philosophiques de ce concept, on comprend la note dominante du rescrit impérial du 27 septembre 1939, époque où fut conclu le pacte tripartite. C'est en effet par ce rescrit que notre gracieux Tenno proclame solennellement la nécessité de porter jusqu'aux confins de la terre la grande cause de la Justice pour que le monde redevienne un seul foyer familial où toutes les nations trouveraient la place qui leur est due. Ce passage significatif du rescrit met en lumière le caractère même de notre auguste souverain, toujours soucieux d'agir en tant que chef d'une famille universelle et générale, au sein de laquelle les nations devront se voir attribuer leurs places respectives, déterminées par un ordre dynamique fait d'harmonie et de coopération.

» C'est à notre Tenno qu'est échue la tâche de rétablir dans la mesure du possible le « centre absolu de la vie cosmique », de restaurer l'ordre vertical fondamental qui, aux époques de la plus haute antiquité, régnait parmi les nations ; en agissant ainsi, il désire mettre un terme à l'anarchie et au désordre du monde actuel, où les faibles deviennent la proie des forts, et le transformer en une communauté familiale, où régneront la parfaite concorde et l'harmonie la plus complète.

» C'est là l'objet de la divine mission dont le Japon a été investi de toute éternité. En un mot, c'est à lui qu'il incombe d'imprégner le monde entier et la terre entière de la vitalité cosmique incarnée dans notre divin souverain, pour que les unités nationales fractionnées puissent être amenées à s'unir spirituellement dans le sentiment sincère d'une fraternité consanguine.

» C'est la seule manière d'amener les nations à abandonner leur attitude individualiste dont l'expression la plus significative est la loi internationale telle qu'elle existe aujourd'hui. »

C'est là, explique le professeur Fujisawa, « la voie des dieux » ; après un développement mystique de cette notion, il continue :

« On comprend à la lumière de ces faits pourquoi l'individualisme capitaliste qui prédomine aux États-Unis se dresse contre la vérité cosmique, car il ignore le centre vital universel et ne connaît que la violence et le Moi déchaîné. Le

communisme dictatorial, qui est la doctrine officielle de la Russie Soviétique, s'avère tout aussi opposé à la vérité cosmique, puisqu'il rejette l'initiative personnelle et se contente d'un contrôle bureaucratique sévère de l'État.

» Il est à noter que les principes conducteurs de l'Allemagne national-socialiste et de l'Italie fasciste ont beaucoup d'affinités avec le principe de Musubi, par où les puissances de l'Axe se distinguent des démocraties et de l'Union Soviétique. C'est cette solidarité spirituelle qui a poussé le Japon, l'Allemagne et l'Italie à constituer un front commun contre les puissances qui se font les défenseurs de l'ordre ancien. »

Sumera Mikuni, explique le professeur Fujisawa, est entré en conflit avec les administrations du Président Roosevelt et le Premier ministre Churchill, qui prétendaient réaliser leur « ambition désordonnée » d'étendre leur domination à l'Orient. Mais grâce aux ardentes prières adressées jour et nuit par Sumera Mikoto (l'Empereur du Japon) à l'esprit de la déesse du soleil, la puissance divine s'est enfin levée pour porter un coup définitif à ceux qui se révoltent contre la loi cosmique.

De fait, écrit le professeur Fujisawa, « l'actuelle Grande Asie Orientale est un deuxième descendant du petit-fils (de la déesse du Soleil, ancêtre mythologique de la dynastie japonaise) qui se perpétue dans la vie éternelle de Sumera Mikoto. »

Moyennant quoi le professeur Fujisawa conclut :

« La guerre sainte lancée par Sumera Mikuni éveillera tôt ou tard toutes les nations à la vérité cosmique selon laquelle leurs existences nationales individuelles dérivent d'un seul centre de vie universel incarné par Sumera Mikoto : elle leur fera comprendre que la paix et la concorde ne pourront être réalisées que si elles retournent dans le sein d'un grand système familial universel sous la conduite de Sumera Mikoto. »

Le professeur Fujisawa ajoute sur un ton dévot :

« Ce noble concept ne doit en aucun cas être interprété comme une expression de l'impérialisme, qui consiste à asservir sans pitié les nations faibles. »

Pour étonnantes que ces idées puissent paraître, plus étonnants encore sont les fondements « scientifiques » que le professeur Fujisawa invoque à leur appui. Alors que toutes les chroniques et tous les récits historiques admettent qu'à la fondation de l'Empire japonais, que le gouvernement japonais situe en 2600 avant Jésus-Christ mais que les historiens s'accordent à fixer au début de l'ère chrétienne, les habitants des îles japonaises étaient des sauvages primitifs – quelques-uns vivant – pourvus d'une queue – dans les arbres – le professeur Fujisawa prétend tout bonnement que le Japon est le berceau de toute la race humaine et de sa civilisation.

Des découvertes récentes et quelques rares archives japonaises, explique le professeur, prouvent le fait merveilleux, confirmé par quelques autorités occidentales, « qu'aux temps préhistoriques l'humanité tout entière ne formait qu'un seul système familial avec, à sa tête, Sumera Mikoto », qu'à cette époque le Japon était grandement honoré en tant que « pays des parents », tandis que les autres étaient appelés « pays des enfants » ou « pays rameaux ».

À l'appui de ses dires, le professeur Fujisawa cite un atlas mondial dessiné « en 1280 par un certain Hilliford », atlas sur lequel l'Orient figure au sommet et où l'espace occupé par le Japon porte l'inscription : « Royaume Céleste ».

Et le professeur Fujisawa de continuer :

« D'éminents savants, qui se sont attentivement penchés sur les chroniques japonaises ayant trait à la Préhistoire, sont unanimes à conclure que le berceau de l'humanité ne se trouvait ni sur le plateau de Pamir ni sur les rives du Tigre ou de l'Euphrate, mais dans les régions montagneuses de l'île principale du Japon. Cette nouvelle théorie de l'origine de l'humanité s'est fortement signalée à l'attention de tous ceux qui regardent avec confiance la divine mission du Japon appelé à sauver l'humanité désorientée. » Selon la thèse du professeur, les Sumériens dont on pense qu'ils ont créé la civilisation babylonienne d'où dérivent toutes les autres civilisations, y compris les civilisations égyptienne, grecque et romaine, sont identiques aux premiers colons japonais d'Erdu : c'est cela, dit le professeur Fujisawa, qui explique la concordance entre les récits préhistoriques du Japon et ceux de l'Ancien Testament. La même remarque s'applique aux Chinois qui ont été civilisés par les Japonais – et non l'inverse. Or, des historiens japonais rapportent que les Japonais ne savaient ni lire ni écrire jusqu'à l'arrivée des Coréens et des Chinois vers 400 après Jésus-Christ, qui le leur apprirent.

Malheureusement, ajoute le professeur, « l'ordre universel sous l'égide du Japon, centre absolu et unificateur, s'écroula par la faute de nombreux tremblements de terre, éruptions volcaniques, inondations, raz-de-marée, formations de glaciers ; à la suite de ces terribles catastrophes, l'humanité fut géographiquement et spirituellement coupée de sa terre paternelle, le Japon. »

Mais, paraît-il, Sumera Mikuni « fut miraculeusement préservé de ces cataclysmes naturels, et ses souverains d'origine divine, Sumera Mikoto, dont la lignée était éternelle, ont eux-mêmes assumé la tâche sacrée de refondre l'humanité désorientée et déchirée au moule de la vaste communauté familiale telle qu'elle avait existé aux temps préhistoriques ».

« Manifestement, explique encore le professeur Fujisawa, personne n'est mieux qualifié que Sumera Mikoto pour accomplir l'œuvre divine de la rédemption de l'humanité. »

Tolischus ne comprend pas le phénomène qu'il décrit. Il croit qu'il a affaire à une mystification consciente ayant pour but de camoufler un impérialisme rationnel. Mais son rapport prouve à l'évidence la justesse des vues de l'économie sexuelle quand elle affirme que toutes les formes de mysticisme fasciste, impérialiste, dictatorial dérivent de la déformation mystique des sensations de vie végétatives, déformation résultant d'une organisation familiale et étatique patriarcale et autoritaire.

Si le sentiment national dérive de l'attachement à la mère (sentiment d'appartenir à son pays natal), la sensibilité mystique est la conséquence de l'atmosphère anti-sexuelle qui est indissociable de ce genre de lien familial. Or, le lien familial autoritaire présuppose l'inhibition de la sensualité

sexuelle. Tous les enfants de toutes les sociétés patriarcales sont sans exception les victimes de cette inhibition sensuelle. Aucune activité sexuelle, si bruyante et si apparemment « libérale » soit-elle, ne peut dissimuler à l'expert cette inhibition implantée en profondeur ; mieux, beaucoup de manifestations morbides de la vie sexuelle ultérieure, telles que le choix au hasard du partenaire, l'instabilité sexuelle, la tendance aux déviations sexuelles, dérivent souvent de l'*inhibition* de l'aptitude à l'expérience orgastique. L'aboutissement inévitable de l'inhibition inhérente à toute éducation autoritaire (« impuissance orgastique ») par des sentiments de culpabilité inconscients et l'angoisse sexuelle, est une *nostalgie orgastique* indéracinable et inconsciente qu'accompagnent des sensations physiques de tension au niveau du plexus solaire. La localisation populaire de la nostalgie dans la poitrine et dans le ventre trouve ainsi une explication physiologique[5].

La tension perpétuelle de l'appareil psychophysique est la cause principale, chez le petit enfant et chez l'adolescent, des rêveries diurnes qui ont tendance à se transmuer et à se prolonger en sensibilité mystique, sentimentale, religieuse. L'atmosphère où se déroule la vie de l'homme mystique et autoritaire en est imprégnée. C'est ainsi qu'on crée dans l'enfant moyen une structure *inévitablement ouverte* aux influences mystiques du nationalisme, du mysticisme et de la superstition sous toutes ses formes. Le conte d'épouvante raconté dans la tendre enfance, les romans policiers qui interviennent plus tard, l'atmosphère de mystère qui règne à l'intérieur des églises, ne sont que les étapes préparatoires de la mise en branle de l'appareil biopsychique par les cérémonies militaires et patriotiques. Pour juger de l'effet du mysticisme, il importe peu que l'homme mystique apparaisse à la surface rude ou même brutal. Ce qui compte, ce sont les processus en profondeur. Le sentimentalisme et le mysticisme religieux d'un Matuschka, d'un Haarmann, d'un Kürten sont en étroite corrélation avec leur cruauté sadique. Ces

contradictions doivent leur origine à la même source : à la *nostalgie végétative* impossible à apaiser qu'engendre l'inhibition de la sexualité qui ne peut s'accomplir par les voies tracées par la nature. Elle prédispose à la décharge sadique musculaire et se manifeste d'autre part (en raison du sentiment de culpabilité concomitant) par des expériences mystiques. Les troubles sexuels dont souffrait l'infanticide Kürten ressortaient très nettement des dépositions faites par sa femme, mais nos « experts en psychiatrie » ne s'en sont pas aperçus. La conjonction de brutalité sadique et de sensibilité mystique se rencontrent en général là où la capacité à l'expérience orgastique normale fait défaut. C'était le cas des inquisiteurs ecclésiastiques au Moyen Âge, du cruel et mystique Philippe II d'Espagne, jusqu'aux auteurs de génocides de nos jours[6]. Si l'on fait abstraction du cas où une affection hystérique transforme le déséquilibre émotif en impuissance angoissée, où une névrose obsessionnelle étouffe le même déséquilibre dans une série de symptômes absurdes et grotesques, l'ordre patriarcal autoritaire imposé offre de multiples occasions de décharge sadique-mystique[7]. La rationalisation sociale de ces attitudes en efface le caractère pathologique. Il serait intéressant d'étudier la sociologie des différentes sectes mystiques aux États-Unis, de l'idéologie bouddhiste aux Indes, des diverses tendances théosophiques et anthroposophiques, etc., comme phénomènes socialement importants de l'économie sexuelle patriarcale. Qu'il nous suffise de constater ici que les milieux mystiques présentent sous une forme concentrée ce que nous voyons de manière plus diffuse, moins saisissable mais non moins nette, dans toutes les couches de la population. Il existe une corrélation étroite entre le degré de sensibilité mystique, sentimentale, sadique et le degré de perturbation de l'expérience orgastique naturelle. En observant le comportement des spectateurs d'une opérette à l'eau de rose, on en apprend plus sur ces problèmes qu'en étudiant une centaine de traités de sexologie. La diversité et la variété des contenus et orientations de l'expérience mystique n'ont d'égal que le

caractère universel et typique de leur fondement dans l'économie sexuelle. Qu'on compare cette attitude au sentiment de vie réaliste, vigoureux, dépourvu de sentimentalisme des vrais révolutionnaires, des vrais naturalistes, de la jeunesse saine.

Une objection se présentera aussitôt à l'esprit : on dira que les hommes primitifs de l'époque matriarcale avaient également une sensibilité mystique. Il faudrait une longue démonstration pour mettre en évidence qu'il s'agit chez l'homme matriarcal et chez l'homme patriarcal de deux choses absolument différentes. Cette démonstration pourrait s'appuyer surtout sur le fait que la position de la religion par rapport à la sexualité a subi un changement sous le règne du patriarcat, que la religion patriarcale est aussi essentiellement anti-sexuelle qu'elle était à l'origine essentiellement une religion de la sexualité. La « mystique » de l'homme primitif inséré dans une société pro-sexuelle relève en partie directement de l'expérience orgastique, en partie de l'interprétation animiste de phénomènes naturels.

4. L'objectif de la révolution culturelle aux yeux de la réaction fasciste

La révolution sociale bande toutes ses énergies en vue de l'abolition des fondements sociaux de la souffrance humaine. La nécessité impérieuse du bouleversement de l'ordre social éclipse les objectifs et les intentions de l'économie sexuelle. Alors que le révolutionnaire se voit obligé de différer la solution de questions fort urgentes en attendant que la tâche primordiale (à savoir la création des *conditions nécessaires* à la solution de ces questions) soit accomplie, le réactionnaire mène précisément une lutte implacable contre les objectifs culturels de la révolution qu'éclipse la nécessité des travaux préparatoires.

« Le bolchevisme culturel vise à la décomposition de la civilisation que nous avons connue jusqu'ici, et à sa reconstitution dans le but de la mettre au seul service du bonheur terrestre de l'homme… » *(Sic !)*

écrivait Kurt Hutten dans son pamphlet *Bolchevisme culturel* (Verlag des evang. Volksbundes, 1931). Les reproches de la réaction politique visent-ils les intentions réelles de la révolution culturelle ou bien attribuent-ils, pour des motifs démagogiques, à la révolution culturelle des buts qui ne sont pas les siens ? Dans le premier cas, il s'agit de défendre et de mettre en pleine lumière ses objectifs. Dans le deuxième cas, il suffit d'apporter la preuve de la mauvaise foi de la réaction, d'opposer un démenti à ses imputations.

Comment la réaction conçoit-elle l'opposition entre bonheur terrestre et religion ? Écoutons Kurt Hutten :

« Première constatation : le bolchevisme culturel s'acharne en premier lieu contre la religion. Car la religion, pour peu qu'elle soit vivante, est le rempart le plus puissant contre ses objectifs… Elle place toute la vie humaine sous une entité extra-humaine, sous une autorité éternelle. Elle exige renoncement, sacrifice, mise en sommeil des désirs personnels. *Elle plonge la vie humaine dans une atmosphère de responsabilité, de culpabilité, de jugement, d'éternité.* Elle s'oppose au déchaînement incontrôlé des instincts humains. *La révolution culturelle est la révolution de la culture de l'homme, l'assujettissement de tous les domaines de la vie à l'idée du bonheur* » [italiques de W. R.].

Ce passage exprime clairement le refus du bonheur terrestre. Le réactionnaire a conscience du danger que fait peser la révolution sur l'ancrage structurel du mysticisme impérialiste (« culture ») ; sa perception de ce danger est plus précise et plus profonde que la perception de ces objectifs par le révolutionnaire, parce qu'il met ses forces et ses connaissances d'abord au service de la transformation de l'ordre social. Le réactionnaire voit le danger qui menace, de la part de la révolution, la famille autoritaire et le moralisme mystique, tandis que le révolutionnaire moyen est fort loin de se douter de ces conséquences de la révolution. Avouons-le : le révolutionnaire social se sent parfois gêné par de telles perspectives. Le réactionnaire défend l'héroïsme, l'acceptation de la souffrance et des privations dans l'absolu, pour l'éternité, et il représente de cette façon les intérêts de

l'impérialisme, qu'il le veuille ou non (cf. Japon). Pour réaliser son programme, il a besoin du mysticisme, c'est-à-dire, en dernière analyse, de la renonciation sexuelle. Le bonheur pour lui, c'est la satisfaction sexuelle, et il a sur ce point *raison.* Le révolutionnaire exige aussi le renoncement, le devoir, l'abnégation, parce que les chances de bonheur doivent d'abord être conquises par la lutte. En travaillant les masses, le révolutionnaire oublie parfois, dans la pratique – *et parfois à dessein* – le but final de ses efforts qui n'est pas le travail (la liberté sociale ramènera progressivement la durée du travail), mais le jeu et la vie sexuels sous toutes leurs formes, depuis l'orgasme jusqu'aux performances les plus sublimes de l'esprit. Le travail est et demeure la base de l'existence, mais dans la société libre, l'homme y consacre moins de temps pour le confier de plus en plus à la machine. C'est là la quintessence de la rationalisation du travail.

Les publications mystiques et réactionnaires fourmillent de phrases comme celle que nous citons ci-dessous, mais elles ne sont pas toujours formulées avec autant de netteté que chez Kurt Hutten :

« Le bolchevisme culturel ne date ni d'hier ni d'aujourd'hui. Il se fonde sur une aspiration inscrite au cœur de l'homme depuis que l'homme existe : sur *la nostalgie du bonheur.* C'est le désir douloureux et éternel de retrouver le paradis sur terre… La religion de la foi cède la place à la religion du plaisir. »

Nous répondons par la question : *Pourquoi refuser le bonheur sur terre ? Pourquoi le plaisir ne serait-il pas le contenu de la vie ?*

Qu'on organise un vote de masse sur *cette* question ! Aucune philosophie réactionnaire n'y résisterait !

Le réactionnaire a une conscience mystique mais judicieuse du lien qui existe entre le mysticisme d'une part, le mariage et la famille autoritaire de l'autre :

« Pour que l'homme puisse assumer la responsabilité (pour les conséquences du plaisir), la société humaine a créé l'institution du mariage, qui en tant qu'union pour la vie, fournit le cadre protecteur à la relation sexuelle. »

Suit l'énumération de toutes les « valeurs culturelles » qui font partie des rouages de l'idéologie réactionnaire comme les pignons d'une machine :

« Le mariage comme lien, la famille comme exigence, la patrie comme valeur autonome, la morale comme autorité, la religion comme obligation qui a sa source dans l'éternité. »

Il est impossible de mieux décrire la raideur du plasma humain !

Le réactionnaire de toute obédience condamne le plaisir sexuel (non sans s'y livrer avec une ardeur maladive) parce qu'il l'attire et le repousse. Il est incapable de résoudre en lui-même l'antagonisme entre les exigences sexuelles et les inhibitions moralisatrices. Le révolutionnaire rejette le plaisir pervers et morbide, parce qu'il n'est pas *son* plaisir, parce qu'il n'est pas la sexualité de *l'avenir,* mais le *plaisir* né de la *contradiction entre la morale et les pulsions,* le plaisir de la société dictatoriale, *le plaisir rabaissé, immonde, morbide.* Il commet simplement l'erreur, lorsque ses idées ne sont pas très claires, de se contenter de la condamnation du plaisir malade au lieu de lui opposer sa propre économie sexuelle positive. Si ses propres inhibitions sexuelles l'empêchent de se faire une idée très nette de l'organisation libérale de la vie, il dénie tout plaisir, se fait ascète et perd ainsi toute chance de se faire entendre auprès de la jeunesse.

Le film soviétique par ailleurs remarquable. « Le chemin de la vie », oppose (dans la scène de la buvette au fond de la forêt) à la sexualité de l'homme dépravé non pas la sexualité de la liberté, mais l'ascèse, l'anti-sexualisme. Le problème sexuel de la jeunesse est complètement passé sous silence ; c'est une erreur qui sème la confusion au lieu d'apporter des solutions. La décadence des formes moralisatrices de la vie sexuelle se traduit d'abord, dans le domaine de la sexualité, par la *révolte* sexuelle ; comme elle reste d'abord une révolte sexuelle morbide, l'économiste sexuel s'en détourne à juste titre. Or, il s'agit de transformer cette révolte selon des critères rationnels, de la canaliser dans l'ordre sexuel-

économique : c'est ainsi que naît des bouleversements de la vie la liberté de la vie.

---

(1) Von Papen était un fourrier d'Hitler ; il a joué par la suite un rôle important comme diplomate fasciste.

(2) Exemple (Dépêche en provenance de Hambourg, août 1933) : Camp de concentration pour les pratiquants des sports nautiques qui offensent la morale. La police de Hambourg a donné des instructions à ses agents pour que ceux-ci prêtent une attention particulière aux pratiquants des sports nautiques qui ne « respecteraient pas les principes évidents de la moralité publique ». La préfecture de Police informe le public qu'elle sévira sans indulgence contre les canoéistes qui contreviendraient à ces prescriptions et les enfermera dans un camp de concentration afin qu'ils y apprennent à se conduire selon les règles de la bienséance et de la moralité.

(3) Il est vrai que les national-socialistes rejetèrent le concordat conclu avec la Bavière (15-7-1930) et celui conclu avec la Prusse (1-7-1929). Mais le refus ne portait que sur la dotation de 1931 qui s'élevait à 4 122 370 reichsmarks. On ne toucha pas, par contre, à l'augmentation du complément de recettes pastorales qui, en Bavière, étaient passées de 5,87 millions de reichsmarks en 1914 à 19,7 millions de reichsmarks en 1931 (année de grave crise !). Nous empruntons les indications suivantes sur le Concordat bavarois à un article de Robert Boeck intitulé : Konkordate schen Dich an (Les concordats te regardent). Le concordat du 25-1-1925 accordait les avantages suivants à l'Église :

1) Les ecclésiastiques sont des fonctionnaires de l'État.

2) L'État reconnaît qu'il a commis une grave injustice à l'égard de l'Église en sécularisant (confisquant) en 1817 ses biens et autorise l'Église à exiger la reconstitution de ces biens ou leur contrepartie en argent, soit 60 millions de marks-or.

3) L'État bavarois affectera près de 50 % des revenus de ses forêts domaniales au paiement d'une partie de ses redevances à l'Église : il afferme pour ainsi dire ses revenus forestiers à l'Église.

4) L'Église a le droit de prélever des impôts (Kirchensteuer : Impôts d'Église) sur la base des rôles d'imposition de l'État.

5) L'Église a le droit d'acquérir et d'avoir à titre de propriété de nouveaux biens inviolables et garantis par l'État.

6) L'État s'engage à attribuer et à payer aux dignitaires de l'Église « une résidence en rapport avec leur dignité et leur état ».

7) L'Église, ses prêtres et ses 28 000 religieux jouissent d'une liberté illimitée dans l'exercice de leurs activités religieuses et industrielles (éditions de livres, fabrication de bière ou de spiritueux).

8) Chacune des deux universités de Munich et de Würzburg doit engager un professeur de philosophie et un professeur d'histoire qui aient la confiance de l'Église et n'enseignent que dans son esprit.

9) L'État garantit l'enseignement religieux dans les écoles primaires, et l'évêque ou ses mandataires se voient attribuer le droit de dénoncer auprès des autorités civiles en leur demandant d'y remédier, des anomalies pouvant gêner les élèves catholiques dans leurs pratiques religieuses publiques, ainsi que les influences préjudicieuses ou déplacées (!) auxquelles ils pourraient être soumis.

D'après des estimations prudentes, l'État a garanti par le Concordat à l'Église catholique de Bavière des valeurs, i.e. des allocations en espèces, des biens, des exemptions d'impôts immobiliers et commerciaux, ainsi que des recettes propres d'un montant d'un milliard de marks.

L'État bavarois a versé à l'Église catholique en 1916 : 13 millions marks, en 1929 : 28 468 400 marks, en 1931 : 26 050 250 marks.

Il faut croire que les services que l'Église rend à l'État valent bien cet effort ! La conclusion du Concordat entre le Reich allemand et le Vatican en juillet 1933 n'a pas instauré, sur le plan de la psychologie de masse, des relations vraiment nouvelles entre l'Église et l'État. Les fonctions fondamentales de l'Église en matière d'économie privée sont restées les mêmes.

(4) Précisons que depuis 1934 environ, l'ancien concept anti-sexuel et moralisateur a fait sa réapparition en Russie, ce qui prouve que la révolution sexuelle y a échoué et qu'on y est revenu au mariage autoritaire et à la législation sexuelle réactionnaire. Cf. *La Révolution Sexuelle.*

(5) Cf. à ce propos mon exposé clinique dans *La fonction de l'orgasme.*

(6) Cf. à ce propos le chef-d'œuvre de De Coster *Tyl Ulenspiegel*, dont l'atmosphère chaleureuse de vie et de liberté n'a, à notre avis, jamais été dépassée.

(7) Les morphinomanes sont toujours frappés d'impuissance orgastique ; aussi s'efforcent-ils de venir à bout de leurs excitations par des moyens artificiels, sans jamais y parvenir de manière durable. Habituellement, ils sont sadiques, mystiques, vaniteux, homosexuels et dévorés d'une angoisse continuelle qu'ils tentent de combattre par un comportement brutal.

Chapitre VII
La lutte de l'économie sexuelle contre le mysticisme

1.

Au cours d'une réunion sociale à Berlin, en janvier 1933, le national-socialiste Otto Strasser posa à son contradicteur, le sociologue et sinologue Wittfogel, une question qui déconcertait par sa pertinence ; elle donnait aux auditeurs l'impression que si l'on pouvait y répondre, ce serait la ruine du mysticisme. Strasser reprochait aux marxistes de sous-estimer l'importance du domaine psychique et religieux. Si la religion n'était, déclara-t-il, comme le prétendait Marx, que la fleur ornant la chaîne de l'humanité laborieuse exploitée, comment expliquer que la religion ait pu se maintenir presque sans changement depuis des millénaires, et en particulier la religion chrétienne depuis deux mille ans, d'autant plus qu'à ses débuts, son maintien a coûté plus de vies que toutes les révolutions réunies. La question est restée sans réponse, mais elle s'insère parfaitement dans le développement de notre exposé. Il fallait bien se dire que la question était justifiée, qu'elle faisait figure d'invitation de la part de l'adversaire mystique à bien se demander si la science naturelle a vraiment compris le mysticisme dans toutes ses dimensions. Or, la réponse est négative : la science naturelle n'a pas su comprendre jusqu'à ce jour le puissant contenu

émotif du mysticisme. Les représentants du mysticisme avaient pourtant livré presque sans réserve, dans leurs écrits et leurs sermons, la solution du problème et les conclusions pratiques qui en découlaient. Le caractère politico-sexuel du mysticisme sous toutes ses formes s'étale au grand jour ; les libres penseurs l'ont totalement ignoré, tout comme les pédagogues les plus illustres ont prétendu ignorer la sexualité infantile qui pourtant saute aux yeux. Il est donc évident que le mysticisme dispose encore d'un rempart jamais découvert, qu'il défendait, par tous les moyens dont il disposait, contre la science avant même que celle-ci se rendit compta qu'un tel rempart existait.

Je ne voudrais pas entreprendre ici une analyse détaillée du sentiment religieux, mais simplement résumer les faits connus. Les phénomènes d'excitation orgastique touchent à un point déterminé le problème de l'excitation religieuse, à commencer par l'abandon naïf du croyant jusqu'à l'extase religieuse la plus caractéristique. Il ne faut pas limiter la notion d'excitation religieuse aux sentiments qu'éprouvent les individus particulièrement pieux quand ils assistent par exemple à une cérémonie religieuse. Elle comprend également certains états d'excitation psychique ou physique, comme l'excitation de masses subjuguées vibrant au discours d'un leader bien-aimé ; elle comprend aussi, évidemment, l'excitation que l'on ressent en présence de phénomènes naturels majestueux. Dressons pour commencer la liste des phénomènes religieux dont on avait connaissance avant les recherches de l'économie sexuelle.

La science sociale a pu prouver que les *formes* et aussi certains contenus de la religion étaient tributaires des stades d'évolution de la situation socio-économique. C'est ainsi par exemple que les religions animales dérivent des modes de vie des peuplades de chasseurs primitives. L'idée que les hommes se font des êtres divins et surnaturels est normalement déterminée par la situation économique et culturelle. Au plan sociologique, les représentations religieuses sont

essentiellement déterminées par l'aptitude des hommes à maîtriser la nature et les difficultés sociales. L'impuissance devant les forces de la nature et les catastrophes sociales élémentaires favorise, dans les unités de civilisation concernées, la production d'idéologies religieuses. L'explication sociologique de la religion se réfère donc au terrain socio-économique sur lequel s'édifient des cultes religieux. Elle ne révèle rien du dynamisme de l'idéologie religieuse ni du processus psychique auquel elle soumet les hommes qui y adhèrent.

La création de cultes religieux est donc indépendante de la volonté de l'individu : il s'agit de formations sociologiques issues des relations entre individus et des rapports de ces individus avec la nature.

La psychologie de l'inconscient a ajouté à l'appréhension *sociologique* de la religion l'appréhension *psychologique* ; après avoir déterminé les conditions sociologiques des cultes religieux, on s'est mis à explorer le processus psychologique qui se déroule *à l'intérieur des individus* soumis aux cultes religieux objectifs. C'est ainsi que la psychanalyse a pu établir que la représentation de *Dieu* s'identifie à la représentation du *père* alors que la *Mère de Dieu* coïncide avec la *mère* de chaque homme religieux. La *Trinité* de la religion chrétienne reflète directement le triangle père, mère, enfant. Les contenus psychiques de la religion sont empruntés aux relations familiales de la prime enfance.

L'explication psychologique saisit donc les contenus de la civilisation religieuse, mais elle n'appréhende pas l'énergie grâce à laquelle elle s'enracine dans l'homme. Elle n'a jamais pu élucider l'origine de la richesse affective et du caractère émotionnel des représentations religieuses. On n'a pas mieux compris pourquoi les représentations d'un père très puissant et d'une mère charitable ont été transférées dans le domaine mystique et comment elles s'articulaient avec la vie sexuelle des individus.

Bon nombre de sociologues ont été frappés par le caractère orgastique de plusieurs religions patriarcales. De même a-t-on pu établir que les religions patriarcales sont toujours politiquement réactionnaires. Elles servent toujours les intérêts de la couche dominante de chaque société de classes et empêchent *dans la pratique* l'élimination de la détresse des masses en la présentant comme voulue de Dieu et en consolant les fidèles par la perspective d'un meilleur au-delà.

Les recherches de l'économie sexuelle en matière de religion enrichissent nos connaissances en ajoutant aux problèmes traités trois autres :

1) Comment la représentation de Dieu, l'idéologie du péché et de la punition, produites sur le plan social et reproduites par le milieu familial, prennent-elles racine dans chaque individu ? En d'autres termes, sous l'effet de quelle contrainte ces représentations fondamentales, loin d'êtres ressenties comme un fardeau, sont-elles acceptées, parfois même recherchées avec une sorte de passion, maintenues et défendues au prix des intérêts vitaux les plus élémentaires ?

2) À *quel moment* s'opère l'ancrage des représentations religieuses dans les hommes ?

3) Grâce à quelle *énergie ce* processus peut-il prendre place ?

Si l'on ne trouve pas réponse à ces trois questions, on peut bien procéder à l'interprétation sociologique et psychologique de la religion mais on ne peut changer, dans le concret, les structures humaines. Car si les sentiments religieux ne sont pas imposés à l'homme, mais accueillis et retenus dans ses structures, bien qu'ils soient contraires aux intérêts vitaux des individus, nous avons affaire à une modification énergétique de ces structures mêmes.

L'idée fondamentale de toutes les religions patriarcales est la négation du besoin sexuel. Cette règle ne comporte aucune exception, si l'on fait abstraction des religions primitives pro-

sexuelles, qui fondaient en une unité le domaine religieux et le domaine sexuel. Lors du passage de l'organisation sociale fondée sur le droit naturel et le matriarcat à celle du patriarcat et de ce fait à la société de classe patriarcale, l'unité du culte religieux et du culte sexuel se brisa ; le culte religieux se dressa en adversaire du culte sexuel. Ainsi, le culte sexuel cessa d'exister pour faire place à l'anti-culture sexuelle des bordels, de la pornographie et des amours en cachette. On n'a pas besoin d'invoquer d'autres motivations pour affirmer qu'à l'instant même où l'unité de l'expérience sexuelle et de l'expérience religieuse était rompue pour faire place à son contraire, l'émotion religieuse devait devenir en même temps un succédané de l'acte de plaisir perdu, qui naguère avait trouvé l'approbation de la société. La puissance et la persévérance des religions ne s'explique que par cette contradiction interne de l'émotion religieuse qui est à la fois anti-sexualité *et* formation *substitutive.*

La structure émotionnelle de l'homme authentiquement religieux obéit pour l'essentiel à la description suivante : sur le plan biologique, il est soumis aux mêmes tensions sexuelles que tous les autres hommes et êtres vivants. Mais l'assimilation des représentations religieuses anti-sexuelles et la peur acquise de la punition lui ont enlevé toute possibilité de tension et de satisfaction sexuelles naturelles. Il souffre donc d'un état de surexcitation physique chronique qu'il est obligé de tenir sans arrêt en échec. Le bonheur sur terre n'est pas seulement hors de son atteinte, il ne lui paraît pas même désirable. Comme il attend la récompense dans l'au-delà, il souffre, dans toutes les affaires terrestres, du sentiment de son *inaptitude au bonheur.* Comme il est un être vivant biologique qui *ne saurait* se passer de bonheur, de détente et de satisfaction, il se met en quête *d'un bonheur imaginaire* capable de lui procurer les tensions religieuses correspondant au *prélude au plaisir,* autrement dit, les courants et excitations végétatifs du corps. Il organisera donc avec ses coreligionnaires des manifestations et créera des institutions

qui lui facilitent l'état d'excitation somatique tout en lui en dissimulant la vraie nature. Son organisme biologique construit donc un orgue dont les sonorités sont capables de provoquer de tels courants somatiques. L'obscurité mystique des églises augmente encore l'effet de la sur-sensibilisation à sa propre vie intérieure, aux accents d'un sermon, d'une chorale, etc., en accord avec elle.

En réalité, l'homme religieux est absolument incapable de se tirer d'affaire, puisqu'avec la répression de son énergie sexuelle il a perdu l'aptitude au bonheur et l'agressivité naturelle lui permettant de faire face aux difficultés de la vie. Son état d'impuissance totale l'incite à croire d'autant plus aux puissances surnaturelles chargées de le soutenir et de le protéger. Nous comprenons maintenant pourquoi il est capable, dans certaines situations, de faire preuve d'une puissance de conviction extraordinaire, d'un courage passif face à la mort. Il puise cette force dans l'amour de ses propres croyances religieuses, qui s'appuient sur des excitations somatiques à forte tonalité de plaisir. Il s'imagine que sa force lui vient de « Dieu ». Sa nostalgie de Dieu et son désir de Dieu représentent en réalité une nostalgie née de l'excitation sexuelle préludant au plaisir et qui demande à être apaisée. La Rédemption n'est rien d'autre, ne peut être rien d'autre que la libération des tensions corporelles insoutenables, qui ne peuvent être détectables que pour autant qu'elles vont de pair avec une union fantasmée avec Dieu, autrement dit avec la satisfaction et la détente. Le penchant des fanatiques religieux à l'automutilation, aux actes masochistes confirme notre démonstration. L'expérience clinique de l'économie sexuelle est capable de mettre en évidence que le désir d'être frappé ou de se fustiger découle du désir pulsionnel d'une *détente exempte de culpabilité.* Il n'existe aucune tension corporelle qui ne produise des fantasmes de flagellations ou de tourments subis, si la personne soumise à cette tension est incapable de provoquer elle-même la détente. C'est là

l'origine de l'idéologie de souffrance passive typique de toutes les vraies religions.

L'impuissance de fait et la souffrance corporelle expliquent chez l'homme religieux le besoin de consolation, de soutien, d'appui extérieur, surtout contre les « mauvais instincts » de sa propre personne, contre le « péché de la chair ». Si des hommes religieux tombent, grâce à leurs représentations religieuses, dans un état d'excitation prononcée, leur excitabilité végétative s'accroît avec l'excitation somatique, et ils éprouvent une sorte de satisfaction qui cependant n'entraîne pas de vraie détente corporelle. On sait que des prêtres malades ont déclaré pendant le traitement thérapeutique que le paroxysme de l'extase religieuse s'accompagne très souvent de spermatorrhées. La satisfaction orgastique normale est remplacée par un état d'excitation somatique général excluant le domaine génital, qui provoque, incidemment, des détentes partielles involontaires.

À l'origine, la sexualité représentait naturellement le bien, le beau, le bonheur, tout ce qui reliait l'homme à la nature universelle. Avec la dissociation des sentiments sexuels et religieux, la sexualité devait s'identifier au mal, à l'infernal, au diabolique.

J'ai essayé de montrer avant comment se forme la peur du *plaisir,* c'est-à-dire la peur de l'excitation sexuelle, et quelles sont les conséquences de cette peur. En résumé : les hommes qui ne sont pas capables de détente doivent ressentir à la longue l'excitation sexuelle comme pénible, pesante, destructive. L'excitation sexuelle est en effet destructive et pénible, quand la détente lui est refusée. Nous voyons ainsi que le concept religieux selon lequel la sexualité est une puissance destructive, diabolique, menant à la catastrophe finale, a sa source dans des processus somatiques. L'attitude face à la sexualité subit la même dissociation : les appréciations typiquement religieuses et morales telles que « bon » / « mauvais », « céleste » / « terrestre », « divin » /

« diabolique » deviennent les symboles de la satisfaction sexuelle d'une part, de sa punition de l'autre.

Ainsi se trouve aussi écartée la nostalgie profonde de détente et de rédemption – d'une manière consciente – du péché – d'une manière inconsciente – de la tension sexuelle. Les états d'extase religieuse ne sont que des états d'excitation sexuelle inapaisable du système neurovégétatif. L'excitation religieuse ne peut être ni comprise ni surmontée si l'on ne tient compte de la contradiction qui la détermine. Elle n'est pas seulement anti-sexuelle, elle est aussi, à un haut degré, sexuelle. Elle n'est pas seulement morale, mais profondément antinaturelle, contraire à la santé au sens où l'entend l'économie sexuelle.

Aucune couche sociale n'est dans la même mesure sujette aux hystéries et aux perversions que les milieux de l'Église ascétique. On aurait tort d'en conclure qu'il faille traiter les hommes religieux comme des criminels pervers. Lorsqu'on s'entretient avec eux, on constate souvent qu'abstraction faite de leur refus de la sexualité, ils ont parfaitement conscience de leur état. Comme tous les hommes, l'homme religieux porte en lui deux personnalités distinctes : l'officielle et la privée. Sur le plan officiel, il considère la sexualité comme un péché, dans le privé il sait pertinemment qu'il ne peut se passer d'une formation substitutive. Beaucoup d'hommes religieux sont parfaitement accessibles au remède, proposé par l'économie sexuelle, à l'opposition entre l'excitation sexuelle et la morale. Ils comprennent fort bien – si on ne les rejette pas comme individus et que l'on sait gagner leur confiance – que ce qu'ils décrivent comme leur lien avec Dieu est en réalité leur adhésion réelle au processus universel de la nature, qu'ils sont une parcelle de la nature, qu'ils se sentent comme tous les humains un microcosme dans le macrocosme. Il faut leur concéder que leur conviction profonde repose sur quelque chose de concret, que ce qu'ils croient existe en vérité, à savoir le courant végétatif de leur corps et l'extase dans laquelle ils peuvent tomber. Le sentiment religieux est

souvent authentique, notamment chez des hommes appartenant aux couches pauvres de la population. Il perd son authenticité lorsqu'il refuse ses origines et la satisfaction inconsciemment désirée, lorsqu'il tente de les dissimuler au Moi. C'est là l'origine de ce *faux air* de bonté qu'affectent souvent les prêtres et les hommes religieux.

Notre exposé est incomplet. Mais on peut en résumer les données fondamentales :

1) L'excitation religieuse est une excitation sexuelle végétative dissimulée.

2) Par la mystification de son excitation, l'homme religieux rejette sa sexualité.

3) L'extase religieuse est une compensation de l'excitation végétative orgastique.

4) L'extase religieuse n'apporte aucune détente sexuelle, mais dans la meilleure hypothèse une fatigue musculaire et psychique.

5) Le sentiment religieux est subjectivement authentique et fondé physiologiquement.

6) La dénégation de la nature sexuelle de cette excitation aboutit à une insincérité caractérielle.

Les petits enfants ne croient pas en Dieu. L'ancrage de la croyance en Dieu ne s'opère en règle générale que lorsqu'ils sont obligés de réprimer leur excitation sexuelle provoquée par la masturbation. C'est ainsi qu'ils acquièrent la peur du plaisir. C'est le moment où ils commencent à vraiment croire en Dieu, à avoir peur de lui, a le redouter puisqu'il est censé tout savoir et tout voir, et à implorer en même temps sa protection contre l'excitation sexuelle de leur propre corps. Le but de tout cela est l'élimination de la masturbation. L'ancrage des représentations religieuses s'opère donc dans la prime enfance. Mais ces représentations religieuses seraient incapables de lier l'énergie sexuelle de l'enfant si elles ne s'appuyaient sur les figures réelles du père et de la mère. Qui

n'honore son père est un pécheur, autrement dit, qui ne craint pas son père et s'adonne au plaisir sexuel doit s'attendre à une punition. Le père bien vivant, sévère, frustrant est, dans l'imagination de l'enfant, le représentant et l'organe exécutif de Dieu sur la terre. Si le respect du père succombe à la révélation de ses faiblesses et insuffisances humaines, le père n'en subsiste pas moins en tant qu'idée abstraite et mystique de Dieu. De même que la domination patriarcale se réclame de Dieu pour maintenir l'autorité réelle du père, de même l'enfant songe-t-il à son père réel quand il invoque « Dieu ». Dans la structure de l'enfant, l'excitation sexuelle, le concept de *père* et le concept de *Dieu* forment évidemment une unité. Dans les traitements thérapeutiques, nous le rencontrons d'une manière palpable sous forme de spasme musculaire génital. En règle générale, la représentation de Dieu et la peur du père s'évanouissent avec la suppression des spasmes de la musculature génitale. L'état spasmodique génital ne représente pas seulement l'ancrage physiologique structurel de l'angoisse religieuse, mais il est en même temps à l'origine de la peur du plaisir qui est la base de toute morale religieuse.

Il faudra d'autres recherches pour tirer au clair le détail des rapports extrêmement compliqués entre forme de culte religieux, organisation socio-économique de la société et structure humaine. Il n'en reste pas moins que la *crainte génitale* et la *peur du plaisir* sont les fondements énergétiques de toutes les religions patriarcales anti-sexuelles.

2. L'ancrage de la religion par l'angoisse sexuelle

La religiosité anti-sexuelle est un produit de la société patriarcale autoritaire. La relation père-fils que nous retrouvons dans toutes les religions patriarcales n'est que le contenu nécessaire, socialement déterminé, de l'expérience

religieuse ; cette expérience elle-même découle de la répression sexuelle telle que la pratique le patriarcat. Le rôle que la religion assume au cours du temps, son attitude d'obéissance et de renoncement face à l'autorité, tout cela est une fonction secondaire de la religion. Mais elle peut tabler sur un fondement solide, à savoir la *structure altérée par la répression sexuelle de l'homme patriarcal.* La source vive du sentiment religieux et l'axe central de toute la dogmatique sont le refus du plaisir de la chair ; cela s'exprime d'une façon particulièrement nette dans le christianisme et le bouddhisme.

a) *L'ancrage du mysticisme dans l'enfance*

« Lieber Gott, nun schlaf ich ein,
Schicke mir ein Engelein.
Vater lass die Augen Dein,
Ueber meinem Bette sein.
Hab ich Unrecht heut getan,
Sich es, lieber Gott, nicht an.
Vater hab mit mir Geduld
Und vergib mir meine Schuld
Alle Menschen, gross und klein
Mögen Dir befohlen sein. »

[Mon Dieu, voici que je m'endors,
Envoie-moi un petit ange.
Père, fais que tes yeux
Veillent sur mon lit.
Si, aujourd'hui, j'ai fait le mal,
Mon Dieu, détourne ton regard
Père, sois patient avec moi
Et pardonne-moi ma faute
Que tous les hommes, grands et petits,
Soient confiés à ta garde !]

C'est là une des nombreuses prières typiques que les enfants doivent réciter avant de s'endormir. On ne prête aucune attention au contenu de telles rimes. Pourtant, elles renferment sous une forme concentrée tout le contenu et toute l'affectivité du mysticisme : dans la première strophe, la demande de protection, dans la deuxième, répétition de cette demande adressée directement au « père » ; dans la troisième, demande de pardon pour la faute commise : Dieu le Père est invité à *détourner le regard* ; à quoi se rapporte ce sentiment

de culpabilité ? À quoi la demande de détourner le regard ? *Au centre du vaste éventail des choses interdites se place le jeu avec ses organes sexuels.*

L'interdiction de toucher les organes sexuels serait inefficace si elle n'était assortie de l'affirmation que Dieu *voit tout,* qu'il faut donc « bien se comporter » même quand les parents sont loin. Quiconque voudrait écarter ce rapprochement comme relevant de l'imagination se laissera peut-être convaincre par cette anecdote impressionnante qui illustre de la façon la plus évidente l'ancrage de la représentation mystique de Dieu à l'aide de l'angoisse sexuelle :

Une fillette d'environ sept ans, qui avait reçu une éducation délibérément athée, développa un jour une compulsion à prier ; le terme de compulsion convient ici, puisqu'elle s'en défendait et la ressentait comme contraire à sa conviction intime. Voici l'histoire de la genèse de cette compulsion à prier : L'enfant avait l'habitude de se masturber tous les soirs avant de s'endormir. Un jour, contre son habitude, elle eut peur d'accomplir son geste habituel ; au lieu de cela, elle se sentit poussée à s'agenouiller devant son petit lit et à réciter une prière du genre de celle rapportée plus haut. « Quand je prie, je n'ai pas peur ! » *La peur s'était installée le jour où elle avait renoncé pour la première fois à la masturbation.* Pourquoi cette abnégation ? La petite fille raconta à son père, qui avait toute sa confiance, qu'elle avait eu, quelques mois auparavant, une mauvaise expérience dans une colonie de vacances. Elle avait joué, comme font tant d'enfants, avec un petit garçon, derrière un buisson, à avoir des rapports sexuels (« au papa et à la maman ») ; et voilà qu'un autre petit garçon était survenu et leur avait crié : « C'est dégoûtant ». Bien que ses parents lui eussent appris que de tels jeux n'étaient pas mauvais, elle avait eu honte et les avait remplacés par la masturbation, le soir, avant de se coucher. Un soir, peu avant que n'apparût la compulsion à prier, elle était rentrée avec quelques petits camarades, d'une

réunion politique. Chemin faisant, les enfants avaient chanté des chansons révolutionnaires. Ils rencontrèrent alors une vieille femme dont l'apparence évoquait pour elle la sorcière du conte de « Hansel et Gretel ». Celle-ci leur cria : « Bande de mécréants, que le diable vous emporte ! » Ce soir-là, lorsqu'elle voulut à nouveau se masturber, la fillette pensa pour la première fois qu'il pouvait peut-être tout de même y avoir un Dieu qui la voie et qui la punisse. Dans son inconscient, elle avait établi un rapport entre la menace de la vieille femme et son expérience avec le petit garçon. C'est ainsi qu'elle se mit à lutter contre la masturbation, développa de l'angoisse, et – pour venir à bout de cette angoisse – la compulsion à prier. *La prière avait donc pris la place de la satisfaction sexuelle.* Cependant, l'angoisse ne disparut pas tout à fait et la fillette était sujette à des terreurs nocturnes. Elle avait peur d'un être surnaturel qui pût la punir pour sa faute sexuelle. C'est pourquoi elle se mit à invoquer son secours : c'était pour elle une manière de chercher de l'appui dans sa lutte contre la tentation de la masturbation.

Ce processus ne doit pas être regardé comme un fait individuel : il représente la manière typique dont se fait l'ancrage de l'idée de Dieu chez la plupart des enfants dans les milieux de culture chrétienne. La recherche analytique sur les contes populaires a montré que des contes du type de « Hansel et Gretel » remplissaient la même fonction : ils renferment la menace de la punition de la masturbation sous une forme voilée mais parfaitement accessible à l'inconscient des enfants. Ce n'est pas ici le moment d'expliquer en détail la genèse de la pensée mystique des enfants à partir de ce genre de contes, ni leur rapport avec l'inhibition sexuelle. Tous les cas ayant été soumis à l'analyse caractérielle prouvent que la sensibilité mystique découle de la peur de la masturbation et prend la forme d'un sentiment de culpabilité diffus. On ne comprend pas comment ce fait a pu échapper jusqu'ici à la recherche analytique. La représentation de Dieu n'est que l'objectivation de la conscience morale,

l'intériorisation des admonestations ou des menaces formulées par les parents et les éducateurs. C'est là une donnée connue de la recherche scientifique ; on sait moins que la foi et la crainte de Dieu sont, sur le plan énergétique, des excitations sexuelles ayant changé de but et de contenu. La sensibilité religieuse serait donc identique à la sensibilité sexuelle, à la différence près que la première est remplie de contenus mystiques, psychiques. À partir de ces faits, on comprend aisément le retour du vécu sexuel dans maint exercice d'ascèse, notamment dans le délire de nombreuses religieuses qui se croient la fiancée du Christ ; il est sans doute rare que de telles idées atteignent à la conscience génitale : en général, elles choisissent d'autres voies sexuelles, telles que le martyre masochiste.

Mais retournons à notre enfant. La compulsion à prier disparut dès qu'elle fut informée de l'origine de son angoisse, et elle céda la place à la masturbation exempte de tout sentiment de culpabilité. Ce cas peut paraître insignifiant, mais il permet de tirer des conclusions importantes pour la politique sexuelle en lutte contre la contamination mystique de notre jeunesse. Quelques mois après la disparition de la compulsion à prier, la fillette écrivait à son père d'une colonie de vacances :

« Mon cher Charlie, il y a ici un champ de blé, et c'est au bord de ce champ que nous avons installé notre hôpital (c'est un jeu, évidemment). Là, nous jouons toujours au docteur (nous sommes cinq petites filles). Quand l'une de nous a un bobo au cucu, elle va là-bas, nous avons des pommades et du coton. Tout ça, nous l'avons chipé ! »

C'est là, incontestablement, *la révolution culturelle sexuelle.* Qu'en est-il de la « culture » ? L'enfant suivait fort bien dans une classe dont les élèves étaient en moyenne d'un ou deux ans plus âgées qu'elle, ses maîtres se répandaient unanimement en éloges sur son application au travail et ses dons naturels. Par ses connaissances politiques et générales, par son sens aigu de la réalité, elle dépassait de très loin les enfants de son âge. Douze ans plus tard, elle était

sexuellement bien portante, remarquable par son intelligence, appréciée dans ses rapports sociaux.

b) *L'ancrage du mysticisme dans l'adolescence*

Par l'exemple de la petite fille, nous avons essayé de montrer comment l'angoisse religieuse se fixe typiquement déjà dans le psychisme du petit enfant. L'angoisse sexuelle est l'instrument privilégié par lequel s'opère l'ancrage de l'ordre social autoritaire. Nous allons maintenant suivre la trace de cette fonction de l'angoisse sexuelle jusqu'à l'âge de la puberté. Examinons un tract anti-sexuel tout à fait typique :

Parvenir au port ou échouer ?

Nietzsche : Il y a de la vase au fond de leur âme, et malheur si la vase a de l'esprit !

Kierkegaard : Si la raison est seule baptisée, les passions restent païennes.

Deux rochers se dressent dans la vie de chaque homme, où il peut échouer ou contre lesquels il peut se briser, où il peut trouver un soutien ou une cause de perdition : Dieu et… l'autre sexe. D'innombrables jeunes hommes échouent dans la vie non pas parce qu'ils n'ont pas assez appris, mais parce qu'ils n'arrivent pas à se faire une idée claire de Dieu et qu'ils ne réussissent pas à se rendre maîtres de *cette pulsion* qui peut apporter à l'homme le bonheur indicible, mais aussi une profonde misère : *la pulsion sexuelle.*

Beaucoup n'arrivent pas à l'épanouissement plénier de leur humanité parce qu'ils subissent la domination de la vie instinctuelle. En eux-mêmes, des instincts puissants ne sont pas un sujet d'affliction. Ils signifient au contraire richesse et accroissement de la vitalité. Ils rendent possible un amour plus grand et plus fort, ils augmentent la force de travail et le rendement. Ils marquent l'éveil d'une forte personnalité. Mais la pulsion peut faire du tort à la personne et être cause de péché contre le Créateur, si l'homme ne la discipline plus, mais en perd le contrôle et en devient l'esclave. Si l'homme ne se laisse pas guider par le spirituel, il succombe à ses pulsions, c'est-à-dire aux composantes animales de sa nature : il y a incompatibilité entre les deux. C'est pourquoi tout homme qui réfléchit est confronté tôt ou tard à cette grande alternative : prendre conscience du sens véritable de sa vie, c'est-à-dire de sa mission d'être de lumière, ou se consumer au feu de ses instincts mal maîtrisés ?

Veux-tu passer la vie comme animal ou comme être spirituel ?

Le processus de la maturation que nous avons en vue ici et qui fait de toi un homme est comparable au feu qui brûle dans l'âtre : dominée et maîtrisée, la force du feu éclaire et réchauffe la pièce, mais malheur si les flammes viennent jaillir hors du foyer ! Malheur si la pulsion sexuelle vient à s'emparer de l'homme tout entier, si elle domine toutes ses pensées, tous ses actes et tous ses accomplissements !

Notre époque est malade. Naguère on exigeait que l'Éros fût soumis à la discipline et au sens de la responsabilité. Aujourd'hui, on estime que l'homme

moderne n'a plus besoin de discipline. On oublie que l'homme des grands centres urbains est plus nerveux, que sa volonté est plus faible, et qu'il doit par conséquent se discipliner davantage.

Et maintenant, regarde autour de toi : ce n'est pas l'esprit qui règne dans notre patrie, ce sont les instincts déchaînés, parmi nos jeunes hommes prévaut la pulsion sexuelle débridée, qui très souvent dégénère en licence. À l'usine et au bureau, sur la scène et dans la vie publique se répand l'esprit du demi-monde, sévit l'obscénité. La joie de la jeunesse périt dans les lieux de plaisir de la grande ville, dans les bastringues et cabarets, dans les maisons de jeu et les mauvais cinémas ! Le jeune homme d'aujourd'hui se croit particulièrement intelligent quand il adhère à la théorie du défoulement. Mais en réalité, c'est à lui que s'applique la parole que Goethe fait prononcer dans son « Faust » à Méphisto :

« Ce qu'il appelle raison, il s'en sert exclusivement pour être plus animal que les animaux. »

Deux choses rendent difficile le processus qui fait de l'enfant un homme : la grande métropole avec son environnement anormal et le démon en nous. Le jeune homme, quittant pour la première fois la maison familiale où il a peut-être connu une vie protégée, se voit entouré d'une foule d'impressions nouvelles. Un vacarme incessant, des images excitantes, des lectures sensuelles, peu d'occasions de mouvement au grand air, l'alcool, le cinéma, et partout où il regarde des modes vestimentaires provocantes, visant à l'effet sexuel – qui pourrait résister à une attaque aussi concentrée ? Or, aux sollicitations du dehors, le démon intérieur ne répond que trop volontiers par « oui ». Car Nietzsche a raison quand il parle de « la vase au fond de l'âme » de tout homme, des « chiens sauvages aboyant dans la cave » en attendant d'être lâchés.

Beaucoup succombent à la dictature de l'immoralité parce qu'ils n'ont pas été éclairés à temps sur les dangers qu'ils couraient. Ils nous seront reconnaissants d'un avertissement ou d'un conseil, donnés en toute franchise, leur permettant d'y échapper ou de revenir sur le droit chemin.

L'immoralité sollicite la plupart d'entre eux sous la forme de la *masturbation. Il* a été scientifiquement établi qu'elle commence souvent à un très jeune âge. Certes, les conséquences de cette mauvaise habitude ont été souvent exagérées. Mais il faudrait prendre au sérieux l'avis d'éminents médecins. Le professeur Hartung, qui a été pendant de longues années le chef de la section dermatologique de l'Hôpital de la Toussaint à Breslau, s'exprime à ce sujet en ces termes : « Il ne fait pas de doute que la pratique suivie de la masturbation est fortement préjudiciable à la santé du corps, que ce vice donne lieu, au cours de la vie d'adulte, à des troubles variés, tels que nervosité, inaptitude au travail intellectuel et baisse de la tonicité du corps. » L'éminent praticien souligne *que l'homme qui s'adonne à la masturbation a conscience de commettre une action impure et perd de ce fait l'estime qu'il a de lui-même et la limpidité du regard. L'idée qu'il doit garder sans cesse et cacher aux autres son secret répugnant le rabaisse moralement à ses propres yeux.* Il dit encore que les jeunes gens qui tombent dans ce vice perdent leur vigueur et leur tonus, l'envie de travailler, que toutes sortes d'états d'excitation nerveuse affaiblissent leur mémoire et leur rendement. D'autres sommités de la médecine ont confirmé ces constatations.

La masturbation n'altère pas seulement le sang, elle abolit aussi des forces psychiques et des inhibitions dont le jeune a besoin pour s'épanouir, elle diminue

l'intégrité de l'âme et ronge, *quand elle devient une habitude invétérée,* comme un ver.

Mais bien plus graves sont les conséquences des *actes immoraux commis avec une personne de l'autre sexe.* Ce n'est pas par hasard que le fléau le plus effroyable de l'humanité – les maladies vénériennes – sont une conséquence de cette transgression. On peut en revanche s'étonner de la sottise dont font preuve dans ce domaine des personnes qui, par ailleurs, se veulent intelligentes.

Le professeur Paul Lazarus, de l'Université de Berlin, brosse un tableau impressionnant des maladies du corps et de l'âme qui accablent notre peuple comme séquelles des maladies vénériennes.

La syphilis est sans conteste un des fossoyeurs les plus efficaces de la force de notre peuple.

Mais aussi la *blennorragie,* que beaucoup de jeunes gens prennent sottement à la légère, est une maladie sérieuse et dangereuse. Et le fait que la science médicale n'est pas à même de la guérir à coup sûr devrait servir d'avertissement aux étourdis.

Le professeur Binswanger dit à propos des maladies vénériennes : « Il est à noter que des cas apparemment bénins provoquent parfois des maladies graves et que de longues années peuvent s'écouler entre la contagion initiale et le début d'une affection nerveuse incurable ; signalons enfin que dans soixante pour cent des cas cette maladie si fréquente de nos jours que le langage populaire désigne par le nom de « ramollissement du cerveau » est imputable à une ancienne infection vénérienne ».

L'idée ne doit-elle pas nous remplir d'horreur qu'un péché de jeunesse peut donner une maladie lente et inexorable à ceux qui nous sont les plus proches, à savoir à notre femme et à nos enfants ?

Mais je dois faire état encore d'une autre aberration qui de nos jours est bien plus fréquente qu'on ne le pense communément : *l'homosexualité.* Disons d'emblée notre cordiale sympathie et notre compassion à ceux qui, victimes d'une disposition naturelle ou de l'hérédité, mènent dans ce domaine, en silence, un combat souvent désespéré pour leur pureté. Nous saluons tous ceux qui remportent des victoires parce qu'ils combattent avec Dieu. Mais comme Jésus aimait les pécheurs individuels et les aidait quand ils acceptaient son aide, tout en se dressant avec tout le sérieux de sa sainteté contre le péché, nous devons fustiger nous aussi les manifestations de l'homosexualité qui corrompt notre peuple et notre jeunesse. Il y eut, en effet, une époque où le monde a failli sombrer dans les hautes eaux de la perversité. Seul l'Évangile a pu alors sauver la civilisation condamnée à succomber à la pourriture de ces péchés de luxure et promouvoir une civilisation nouvelle. À propos des esclaves et des victimes de ces péchés, saint Paul écrivait aux Romains : « Pareillement les hommes, délaissant l'usage naturel de la femme, sont brûlés de désir les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme… *c'est pourquoi ils ont été aussi abandonnés par Dieu* » (Rom. 1,26-27). L'homosexualité est la marque d'une civilisation malade jusqu'à la moelle des os, privée de Dieu et d'âme, elle est une conséquence du monde régnant de nos jours dont le seul but dans la vie est la recherche du plaisir. C'est à juste titre que le professeur Foerster dit dans son *Éthique sexuelle* : « Là où l'héroïsme de l'esprit est tourné en dérision, où l'abandon aux désirs naturels est glorifié, toutes les tendances perverses,

démoniaques et basses osent se montrer au grand jour ; elles vont même jusqu'à railler la santé qualifiée de maladie et à s'ériger en norme de vie. »

Aujourd'hui, on voit émerger des profondeurs des choses que l'homme n'ose s'avouer à lui-même au plus secret de son abaissement moral. Et d'autres apparaîtront ; on comprendra alors que seule une grande puissance spirituelle – l'Évangile de Jésus-Christ – pourra y porter remède.

Certains élèveront des objections : « Ne s'agit-il pas là, direz-vous peut-être, d'une pulsion naturelle qui demande à être satisfaite ? » – Quand la passion se déchaîne, ce n'est pas la nature qui parle mais l'anti-nature. *Dans la plupart des cas, les mauvais désirs ont été préparés, enflammés et nourris par la faute du pécheur ou par celle d'autres personnes.* Regardez donc un buveur ou un morphinomane. Son envie perpétuelle d'alcool ou de morphine est-elle par hasard naturelle ? Cette envie *a été artificiellement créée* par la répétition du vice. L'instinct que Dieu a déposé en nous pour que nous nous mariions et perpétuions la race humaine est bon en lui-même et pas très difficile à maîtriser. Des milliers d'hommes s'en rendent parfaitement maîtres.

« Mais la continence n'est-elle pas préjudiciable à l'homme mûr ? » Le professeur Hartung, que nous citerons une fois de plus, dit à ce sujet textuellement : « Ma réponse sera claire et nette : Non, le contraire est vrai ! *L'homme qui s'est avisé de vous dire que chez des hommes bien portants, la chasteté et la continence peuvent causer des dommages au sens large, vous a abominablement trompé, et, s'il a vraiment réfléchi à ce qu'il a dit, il était un personnage ignorant ou immoral.* »

On ne saurait trop déconseiller l'usage de préservatifs. La seule protection véritable est la continence jusqu'au mariage.

J'ai essayé de vous montrer avec franchise les conséquences de l'immoralité. Vous voyez qu'elle mène à la perte physique et spirituelle de celui qui s'adonne au péché. À quoi s'ajoute le dommage que le vice cause à l'âme. J'affirme solennellement que *la luxure est un crime contre Dieu. Elle prive l'homme de la paix du cœur et l'empêche de trouver la vraie joie et la vraie tranquillité.* La Parole de Dieu vous met en garde : « Qui sème dans sa chair, récoltera de la chair la corruption » (Gai. 6, 8).

L'esprit du demi-monde fait nécessairement irruption où le contact avec le monde surnaturel est perdu.

Mais à l'intention de tous ceux qui ne veulent pas succomber à l'immoralité ou y rester, j'ajoute encore quelques mots de conseil et d'encouragement : il faut que vous parveniez à rompre totalement avec le péché de luxure en *pensées, paroles et actes.* C'est la première règle dont doivent s'inspirer ceux qui ne veulent pas devenir des esclaves. Il va sans dire que les *lieux de séduction* et de péché ne doivent plus être fréquentés, il vaudrait même mieux écarter dans la mesure du possible tout ce qui pourrait favoriser d'une façon ou d'une autre la corruption. C'est ainsi qu'il faut éviter la fréquentation de camarades immoraux, la lecture de livres grivois, la vue d'illustrations pornographiques, l'assistance aux spectacles équivoques. Il faut au contraire rechercher de bonnes fréquentations, qui vous soutiennent et entraînent vers les hauteurs. Il faut recommander tout ce qui aguerrit le corps et facilite la lutte contre l'immoralité, *les exercices physiques, les sports, la natation, les marches à pied,* le lever *tout de suite* après le réveil. La *modération* est indiquée dans la consommation de la nourriture et surtout des

boissons. *Il faut éviter l'alcool.* Mais tout cela ne suffit pas encore ; car nombreux sont ceux qui, ayant suivi ces conseils, n'en ont pas moins à plus d'une reprise fait l'expérience douloureuse que l'instinct déchaîné est bien trop fort.

Où trouverons-nous la fermeté nécessaire pour résister, ou la force de vaincre, car il nous faut vaincre si nous ne voulons pas perdre ce que nous avons de plus précieux, notre personnalité ? Quand la flamme vive de la tentation nous gagne, quand le brasier de la jouissance sensuelle nous atteint, alors il apparaît que la seule information ne suffit pas. Pour dominer nos instincts, pour nous défendre efficacement des puissances impures en nous et autour de nous, il nous faut une force, une force vivante, un seul peut nous donner cette force : Jésus. Par son sacrifice sanglant, il nous a obtenu le pardon, pour que nous trouvions la paix malgré les accusations de notre conscience ; mais par son Esprit, il est pour nous aussi la force vive d'une vie nouvelle et pure. *Par lui, même une volonté paralysée au service du péché peut se raffermir et ressusciter à la liberté et à la vie,* par lui elle peut, dans le dur combat avec le péché, remporter la victoire.

Celui qui veut parvenir à la vraie liberté, qu'il vienne au *Sauveur vivant, qui a ôté sa puissance au péché, qui dispense à chacun sa force et son secours. Ce n'est pas là une théorie chrétienne, mais un fait d'expérience que d'innombrables jeunes gens fortement exposés aux tentations ont quotidiennement vérifié.* Si c'est possible, *confiez-vous aussi à un chrétien authentique, à un vrai ami,* qui puisse vous conseiller et lutter avec vous. *Car combat il y aura, mais au bout du combat la victoire possible vous attend !*

Pour terminer, je voudrais te poser, à toi, cher ami, une question personnelle : quel sort comptes-tu faire à cet avertissement ?

Veux-tu, pour plaire à des hommes frivoles et sans scrupules, te laisser perdre, ou te joindre à des hommes intègres et nobles, dont la fréquentation élève ton âme et trempe ta volonté pour lutter contre l'impureté ? Veux-tu être un homme qui par ses paroles, par son exemple, par son genre de vie, fasse son malheur et celui de ses semblables, ou veux-tu devenir un homme qui soit une bénédiction pour ses frères ?

Veux-tu pour quelques instants de plaisir fugace perdre – pour ce monde et pour l'éternité – ton corps, ton caractère, ton âme, ou veux-tu te laisser sauver tant qu'il est encore temps ?

Réponds, je t'en prie, avec sincérité à ces questions, et prends le courage de faire ce que Dieu suggère à ta conscience !

Choisis honnêtement ! Demi-monde ou monde surnaturel ? Animal ou être spirituel ?

Parvenir au port ou échouer ? Voilà la question !

Dans ce tract, l'adolescent est placé devant l'alternative : Dieu ou la sexualité ? L'« humanité plénière » et l'« humanité surnaturelle » ne s'épuisent pas, il est vrai, dans l'asexualité, mais elles en sont la condition première. L'opposition de l'« animal » et de l'« homme spirituel » correspond à l'opposition de la « sexualité » et de la « spiritualité » ; c'est la même antithèse qui, de manière immuable, forme le

fondement de toute philosophie morale théosophique. Jusqu'à ce jour, elle est restée inattaquable, parce que sa base même, la négation de la sexualité, restait hors d'atteinte.

L'adolescent moyen se trouve engagé depuis sa prime enfance dans un conflit aigu entre sexualité et angoisse, auquel l'éducation familiale l'a préparé. Un tract du genre de celui que nous venons de reproduire le pousse vers le mysticisme sans toutefois résoudre les difficultés. L'Église catholique se tire d'affaire en absolvant périodiquement, dans la confession, l'adolescent du péché de masturbation, non sans s'enfoncer dans une autre difficulté. En fait, l'Église conserve sa base de masse par deux sortes de mesures : elle enchaîne les masses à elle par l'angoisse sexuelle et elle les séduit en mettant en avant son caractère anticapitaliste. Elle condamne la vie des grands centres urbains et les séductions qu'ils offrent aux jeunes, car elle est obligée de combattre les forces sexuelles révolutionnaires que la grande ville éveille dans la jeunesse. La vie sexuelle des masses dans les grandes agglomérations est caractérisée par l'opposition aiguë entre d'intenses besoins sexuels et des chances minimes, au plan matériel et structurel, de les satisfaire. Cette contradiction s'apparente essentiellement à celle consistant à défendre par tous les moyens l'autorité familiale que la crise économique et la misère sexuelle désagrègent. La connaissance de telles contradictions est extrêmement importante, car elle permet de frapper, sur une vaste échelle, l'appareil idéologique de la réaction politique à l'un de ses points les plus vulnérables.

Où l'adolescent puisera-t-il la force de mater sa sensualité génitale ? Dans la foi en Jésus ! En fait, le jeune homme trouve dans cette foi un puissant moyen de combat contre sa sexualité. Par l'action de quels mécanismes ? L'expérience mystique transporte l'homme dans un état d'excitation végétative qui n'aboutit jamais à la satisfaction orgastique naturelle. Ainsi, le jeune développe une tendance passive-homosexuelle ; l'homosexualité passive est, du point de vue de l'énergie pulsionnelle, l'antidote le plus efficace à la

sexualité virile naturelle, car elle remplace l'activité et l'agression par la passivité et des attitudes masochistes, c'est-à-dire précisément celles qui déterminent la base structurale de masse du mysticisme patriarcal-autoritaire. Ainsi, on prépare le jeune homme à la servilité, au renoncement à tout sens critique, à la croyance en l'autorité, à l'acceptation docile de l'institution patriarcale du mariage imposé. Le mysticisme religieux oppose donc une force pulsionnelle sexuelle à une autre. Il se sert, pour aboutir à ses fins, de mécanismes sexuels. Ce sont donc ces motions sexuelles non-génitales que le mysticisme a pour part éveillées, pour part développées, qui déterminent ensuite la psychologie de masse de ses adeptes : le masochisme moral (souvent aussi nettement physique) et la servilité passive. La religion puise sa puissance dans la répression sexuelle génitale dont l'effet secondaire est la régression sur la ligne de l'homosexualité passive et masochiste. Sur le plan de la dynamique pulsionnelle, elle s'appuie sur l'angoisse génitale et le remplacement de la génitalité par des tendances pulsionnelles secondaires devenues anormales pour l'adolescent. Pour mener à bien sa tâche parmi la jeunesse mystique-religieuse, l'économie sexuelle devra opposer les exigences génitales naturelles aux pulsions secondaires (homosexuelles) et mystiques. Cette tâche, qui relève de la psychologie de masse, est en accord parfait avec les tendances évolutives objectives du progrès social en matière d'économie sexuelle visant *à la suppression de l'abnégation génitale et à la promotion de la vie sexuelle génitale parmi les jeunes.*

Mais la découverte des mécanismes d'infestation des masses n'épuise pas le problème. Un rôle particulier échoit au *culte de la Vierge Marie.* Nous reproduisons à nouveau un tract typique afin de fixer les idées :

Le culte de la Vierge Marie et le jeune homme, par le Dr Théol. Gerhard Kremer.

Tout jeune homme catholique vraiment pieux sera toujours attaché à la dévotion à la Sainte Vierge. Il n'est pas exact que le culte de la Vierge Marie porte atteinte à une piété forte et ardente à l'égard du Christ ; bien au contraire, la vraie dévotion à Marie conduit nécessairement vers le Christ et une vie conforme aux

prescriptions de la morale. Nous ne voulons pas renoncer à l'idéal de la Vierge dans l'éducation morale et religieuse de notre jeunesse.

La jeunesse est une période de transition, de combat intérieur et extérieur. Les passions s'éveillent, le jeune homme sent en lui une sorte de fermentation, de lutte, d'impatience et de croissance. En ce temps de détresse, la jeunesse a besoin d'un idéal, d'un idéal puissant, vigoureux, lumineux, qui reste lui-même intact au milieu de l'agitation et des tourbillons intérieurs, capable d'entraîner vers la hauteur les cœurs chancelants, un idéal qui éclipse par son éclat tout ce qui est vil et bas, qui tire vers le haut l'esprit vacillant. *Pour le jeune homme, cet idéal doit être Marie, en qui s'incarne une pureté et une beauté incomparables.* » On dit qu'il existe des femmes qui éduquent par leur seule présence, puisque leur comportement chasse les pensées basses, bannit des lèvres toute parole frivole. Une telle noblesse appartient en premier lieu à Marie. Un jeune chevalier qui s'est voué à son service, qui est persuadé que son regard repose sur lui, est incapable de toute vulgarité. Si, oublieux de sa présence, il devait tout de même commettre une faute, son souvenir lui causera une douleur si vive que sa noblesse d'esprit finira par reprendre le dessus » (P. Schilgen S. J.).

Pour le jeune homme, Marie se pare d'une grâce, d'une noblesse, d'une dignité qu'il ne trouvera nulle part dans la nature, dans l'art ou le monde des humains. Pourquoi les artistes et les peintres n'ont-ils cessé de consacrer à la Madone leur art et leur activité ? Parce qu'ils voyaient en elle le sommet de la beauté et de la dignité, dignité et beauté qui ne décevront jamais. En Marie, le jeune homme possède une reine, une souveraine, et il considérera comme son plus grand honneur de la servir et de lui prouver ses qualités, « Voilà l'auguste dame et la fiancée spirituelle à laquelle tu peux t'abandonner avec toute la force d'amour jaillissant de ton cœur juvénile, sans craindre le déshonneur et la profanation ».

L'idéal de la Vierge doit enthousiasmer le jeune homme : surtout à une époque qui aime à obscurcir tout ce qui reluit, à traîner dans la boue tout ce qui est sublime, l'idéal de la Vierge doit lui servir de phare, de source de salut et de force. Il doit lui rendre sensible la grandeur, la noblesse de la beauté et de la chasteté de l'âme. Il doit lui donner la force de prendre le chemin des hauteurs même si tous les autres s'attardent dans les bas-fonds pour y perdre le meilleur d'eux-mêmes. L'idéal de Marie doit encourager celui qui chancelle, redresser et revigorer celui qui trébuche, et même relever celui qui est tombé, pour qu'il reprenne cœur. Marie est l'étoile de la mer qui luit au fond de la nuit des passions que le jeune homme traverse ; qui réveille ses sentiments nobles quand tout semble vaciller autour de lui : « Lorsque je parcours monts et prairies / poussé par des tourments intérieurs / j'aperçois au fond de la vallée / la chapelle de Notre-Dame : que mon pied passe le seuil / et déjà s'apaise mon sang / je pense à toi, Marie / et tout est pour le mieux… » (Fr. W. Weber).

Jeunes gens, vous qu'anime un idéal, vous qui menez un rude combat pour la vertu et la sainteté, *levez les yeux vers votre reine et souveraine.* Comment un jeune homme peut-il lever les yeux vers elle sans être rempli d'un saint idéalisme ? Comment peut-il réciter le « Je vous salue Marie » sans éprouver en lui la nostalgie d'une chasteté à toute épreuve ? Comment peut-il chanter les beaux cantiques en l'honneur de la Sainte Vierge sans retrouver le courage de la lutte ? Comment un jeune homme qui a bien compris l'idéal de la Vierge, attentera-t-il à l'innocence d'une femme ou d'une jeune fille ? Comment peut-il l'appeler mère et reine, et trouver goût à la déchéance féminine ? *En vérité, l'idéal de la Vierge – à condition que le jeune homme se soit pénétré de son sérieux – est une forte incitation*

et un puissant appel à la chasteté et à la virilité. « Les yeux fixés sur elle, portant son image dans ton cœur, ne dois-tu pas rester pur, si difficile que soit la lutte que tu mènes ? »

L'altitude morale du jeune homme est déterminée par son attitude face à la jeune fille, à la femme.

« Lors de l'adoubement, le chevalier devait jadis faire vœu de protéger les femmes sans défense. C'était l'époque qui a bâti les cathédrales en l'honneur de la reine du ciel » (P. Gemmel S.J.). Il y a une corrélation intime entre l'amour de Marie et la vraie courtoisie à l'égard des femmes. L'homme animé de l'idéal de la Vierge porte nécessairement en lui cette noblesse chevaleresque qui procède de l'estime respectueuse qu'il voue à la dignité et à la grandeur de la femme. C'est pourquoi l'adoubement engageait au Moyen Âge le jeune homme au service de l'amour sacré et à la protection de l'honneur des dames. Les symboles de cette chevalerie n'existent plus ; mais ce qui est bien plus grave, la jeunesse masculine *ne nourrit plus à l'égard de la femme un respect plein de retenue ; ce dernier a fait place à un brigandage frivole et bas.* De même que le chevalier défendait et protégeait jadis, en cuirasse et en armes, la faiblesse et l'innocence féminines, de même l'homme digne de ce nom se sent intérieurement engagé vis-à-vis de l'honneur et de l'innocence de la femme. La virilité sans faille et la noblesse du cœur se manifesteront de la manière la plus éclatante, la plus belle, dans les rapports avec l'autre sexe. Heureux le jeune homme qui a su entourer sa passion de cette cuirasse ! Heureuse la jeune fille qui a trouvé l'amour d'un tel jeune homme ! « *Ne fais du mai à aucune jeune fille et souviens-toi que ta mère aussi a été une jeune fille !* »

Le jeune homme d'aujourd'hui est l'homme et l'époux de demain. Comment l'homme pourra-t-il protéger la féminité et l'honneur féminin si le jeune homme et fiancé a profané l'amour et le temps des fiançailles ! Les fiançailles doivent être un temps d'amour sacré et *non profané.* Combien de destinées humaines seraient plus heureuses si l'idéal de Marie était vivant parmi nos jeunes gens. Combien de maux et de souffrances seraient évités si certains jeunes gens ne se moquaient pas, par un jeu frivole, de l'amour d'une jeune fille. *Jeunes gens ! Que la lumière de l'idéal de Marie éclaire votre amour pour que vous ne trébuchiez ni ne tombiez.*

L'idéal que représente Marie peut revêtir une grande importance pour notre jeunesse masculine. C'est pourquoi nous avons déployé dans nos associations de jeunesse et dans nos congrégations la bannière de Marie. Puisse notre jeunesse masculine se regrouper autour de cette bannière ! (Katholisches Kirchenblatt, N° 18, 3-5-1931).

Pour imposer la chasteté, on se sort avec succès du culte de la Vierge. Une fois de plus, nous nous interrogeons sur les mécanismes qui assurent le succès à cette entreprise : bien entendu, il s'agit à nouveau d'un problème de la psychologie de masse, appliqué à la foule des jeunes. Ce qui est en cause, c'est la répression des forces pulsionnelles génitales. Si le culte de Jésus mobilise les énergies passives-homosexuelles contre la génitalité, le culte de Marie met en œuvre d'autres

énergies sexuelles, tirées cette fois-ci de la sphère hétérosexuelle. « Ne fais du mal à aucune jeune fille et souviens-toi que ta mère a elle aussi été une jeune fille ! » La mère de Dieu assume donc dans la vie affective du jeune homme chrétien le rôle de sa mère ; il lui dédie tout l'amour qu'il éprouvait naguère à son égard, l'amour de ses premiers désirs génitaux. *L'interdiction de l'inceste* cliva sa génitalité en nostalgie d'orgasme et tendresse asexuelle. La nostalgie d'orgasme devant être refoulée, son énergie vient renforcer la tendance tendre et crée des liens extrêmement durables avec l'expérience mystique. Elle s'accompagne d'une défense violente à l'égard du désir incestueux et même de tout rapport génital avec une femme. La force vive et l'intensité d'amour que le jeune homme bien portant apporte à l'expérience orgastique avec sa bien-aimée, devient chez l'homme mystique, *après* le refoulement de la sensualité génitale, le culte mystique de Marie. De ces sources, le mysticisme tire des énergies qu'on aurait tort de sous-estimer, puisqu'il s'agit d'énergies *insatisfaites.* Elles permettent de mieux comprendre l'ascendant du mysticisme sur les hommes, et les inhibitions qu'il oppose à la prise de conscience par les masses de leurs responsabilités.

Ce qui est en jeu, ce n'est pas le culte de Marie ou de n'importe quelle autre idole : il y va de la mise en place, dans chaque nouvelle génération, d'une *structure humaine mystique.* Or, le mysticisme n'est que la nostalgie inconsciente de l'orgasme (sensation plasmatique cosmique). L'homme bien portant, capable d'orgasme, vénère les grands personnages de l'histoire ; ceux-ci ne l'entraînent ni dans le mysticisme, ni dans la réaction politique, ni dans l'esclavage métaphysique. Une vie amoureuse saine de notre jeunesse n'aboutirait pas automatiquement à l'abolition du respect pour la légende de Jésus. On peut considérer l'Ancien et le Nouveau Testament comme des réalisations gigantesques de l'esprit humain, sans les mettre à contribution pour la répression de la vie amoureuse. Mieux, mon expérience de

médecin m'a appris que le jeune homme sexuellement malade vit la légende de Jésus d'une manière malsaine et perverse.

3. Sentiment de soi (Selbstgefühl) sain et névrotique

Pour le jeune homme sexuellement évolué, organisé selon les impératifs de l'économie sexuelle, l'expérience orgastique avec une femme constitue un lien parfaitement plaisant qui grandit la partenaire et exclut toute tendance au rabaissement de la femme qui partage l'expérience sexuelle. En cas d'impuissance orgastique, seules les forces de défense psychiques peuvent entrer en jeu, c'est-à-dire le dégoût et le refus de la sensualité génitale. Ces forces de défense tirent leur énergie de plusieurs sources. En premier lieu, la force qui défend est au moins aussi forte que celle dont on se défend, laquelle est augmentée par le désir génital et l'insatisfaction, et ne perd rien de sa vigueur à être inconsciente. À cela s'ajoute le dégoût justifié des rapports sexuels dans un monde où la vie amoureuse est marquée par la brutalité et la grossièreté. Cette vie amoureuse *pervertie* sert ensuite de paradigme à toute vie amoureuse. La morale autoritaire est la cause précise d'une situation qu'elle invoque ensuite pour justifier son existence. (« La sexualité est antisociale »). La troisième source affective est la conception sadique de la vie sexuelle que les enfants de tous les milieux culturels patriarcaux acquièrent dans leur tendre enfance. Étant donné que toute inhibition de la satisfaction génitale exacerbe les pulsions sadiques et qu'en conséquence, l'ensemble de la structure sexuelle devient sadique ; étant donné également que dans la plupart des cas, les besoins anaux se substituent partiellement ou entièrement aux revendications génitales, le slogan de la réaction sexuelle selon lequel la femme est rabaissée par les rapports sexuels s'insinue dans la structure

des jeunes et prend tout son poids précisément par ce biais. Car le jeune homme ou la jeune fille a pris conscience de la conception sadique des relations sexuelles par des expériences vécues. Une fois de plus, il se confirme que les forces de défense de la morale autoritaire des hommes sont le fondement de la réaction politique. Nous commençons à saisir le rapport entre la sensibilité mystique et la « morale » sexuelle. Quel que soit par ailleurs le contenu de l'expérience mystique, elle est toujours, de par sa nature, une image négative de la tendance sexuelle, autrement dit, une défense sexuelle ; mais elle se fait à l'aide d'excitations sexuelles non génitales. La différence entre la sensibilité sexuelle et la sensibilité mystique réside dans le fait que cette dernière ne permet pas la perception de l'excitation sexuelle et qu'elle ignore la *détente* orgastique, même quand elle donne lieu à ce qu'on appelle l'extase religieuse.

Coupée de la perception du plaisir sexuel et de l'orgasme, l'excitation mystique doit entraîner une modification permanente de l'appareil biophysique. L'expérience sexuelle réelle est ressentie comme dégradante. Aucune satisfaction naturelle plénière ne peut avoir lieu. La défense du désir orgastique suscite dans le Moi des représentations obsessionnelles de « pureté » et de « perfection ». La sensualité saine et la faculté naturelle à la satisfaction confèrent à l'individu un sentiment de confiance en soi naturel. Chez l'homme mystique, les formations de défense donnent lieu à un « sentiment de soi » (Selbstgefühl) convulsif intérieurement corrompu. La sensibilité mystique puise tout comme la sensibilité nationaliste le sentiment de soi dans les attitudes de défense. Il se distingue du sentiment de soi fondé sur la génitalité déjà extérieurement par son caractère exhibitionniste, par une apparence peu naturelle, par des sentiments d'infériorité sexuelle. Cela explique pourquoi l'homme élevé selon les normes de la « moralité » mystique ou nationaliste succombe si facilement au bavardage de la réaction politique sur l'*honneur,* la *pureté,* etc.

Il est obligé de s'exhorter sans cesse à être honnête et chaste : le caractère génital est spontanément chaste et honnête, il n'a pas besoin d'incessantes admonestations.

Chapitre VIII
La politique sexuelle : quelques problèmes pratiques soulevés

1. Théorie et pratique

La recherche académique réactionnaire exige la « séparation de l'être et du devoir-être », de la « connaissance et de l'action ». Elle se croit « apolitique », « en marge » de la politique. La science logique va même jusqu'à affirmer que le devoir-être ne peut jamais être déduit de l'être. Nous avons affaire ici à une restriction qui doit permettre au chercheur de s'adonner à la recherche académique sans qu'il soit obligé de tirer de son savoir les conséquences qu'entraîne toute connaissance scientifique vraiment sérieuse. Or, les conséquences découlant de la science sont toujours progressistes, souvent même révolutionnaires. En ce qui nous concerne, l'élaboration des points de vue théoriques n'est pas seulement une nécessité de la vie concrète née du besoin de résoudre des problèmes *pratiques* ; la théorie ne doit pas seulement aboutir à une meilleure adaptation de nos actions et à un meilleur accomplissement de nos tâches pratiques ; nous allons plus loin : pour nous, une théorie ne prend de la valeur que lorsqu'elle se vérifie dans et par la pratique. Nous laissons tout le reste aux jongleurs de l'esprit, aux gardiens de l'« ordre des valeurs ». Il nous faut avant tout éviter l'écueil principal de la science des religions qui consiste à

nous embourber dans des démonstrations académiques sans la moindre valeur rationnelle. Nous partageons l'avis de nombreux chercheurs que le mysticisme religieux sous toutes ses formes n'est qu'obscurité de l'intellect et étroitesse d'esprit. Nous savons que la religiosité des hommes est devenue au cours des siècles un instrument de puissance ; en cela, nous sommes d'accord avec beaucoup de chercheurs académiques. Nous nous distinguons d'eux par notre volonté farouche de lutter victorieusement contre le mysticisme et la superstition, de mettre en pratique notre savoir. Dans la lutte entre les sciences naturelles et le mysticisme, la science a-t-elle mis en œuvre tous les moyens dont elle disposait ? Nous sommes obligés de répondre par la négative. Le mysticisme, lui, aveugle les masses humaines qu'il tient prisonnières. Commençons par un rapide aperçu de la question.

2. La lutte passée contre le mysticisme

Dans l'évolution du mysticisme et de la lutte contre lui, on peut distinguer, si l'on veut, quatre phases différentes. La première est caractérisée par le manque de toute vue scientifique sur les phénomènes de la nature ; on a recours à des opinions animistes. L'homme primitif est surtout soucieux d'assurer son existence, d'expliquer les phénomènes naturels et de surmonter ainsi sa peur des choses qu'il ne comprend pas. Il cherche protection contre les forces de la nature qui dépassent son entendement. C'est le mysticisme, la superstition, la conception animiste des phénomènes naturels – y compris ceux qui se déroulent au fond de son propre psychisme – qui la lui offrent d'une manière subjective (non objective). Ainsi, il croit augmenter la fertilité du sol par l'édification de sculptures phalliques, ou mettre un terme à la sécheresse en urinant. Cette situation ne subit, pour l'essentiel, guère de changements chez tous les peuples

de la terre. Ce n'est qu'à la fin du Moyen Âge que les antiques tentatives pour interpréter la nature d'une manière scientifique prennent, en corrélation avec quelques découvertes techniques, une tournure sérieuse dont le caractère devient dangereux pour le mysticisme. Au cours du processus de la grande révolution bourgeoise, on assiste à un combat acharné entre la religion et la philosophie des lumières : le moment approche où la science pourrait se substituer au mysticisme pour expliquer la nature, où la technique naissante pourrait assumer le rôle de la protection de l'homme (deuxième phase). Mais les révolutionnaires d'hier, installés au pouvoir, tournent casaque et introduisent une contradiction dans le processus culturel en promouvant d'un côté par tous les moyens la recherche scientifique parce qu'elle aide au développement de l'économie, tout en faisant de l'autre du mysticisme un des instruments les plus puissants de l'oppression de millions de salariés (troisième phase). Cette contradiction tragi-comique se manifeste par exemple dans tel film documentaire portant le titre « Nature et Amour » ; chaque séquence est précédée de deux commentaires : « La terre s'est développée pendant des millions d'années à la suite de processus mécaniques et chimiques » ou quelque chose de ce genre, puis, en dessous : « Le premier jour Dieu créa le ciel et la terre. » Et, dans la salle, de grands savants, des astronomes, des chimistes, qui acceptent sans protester cette juxtaposition, puisqu'ils sont convaincus « que la religion a aussi quelques bons aspects » : c'est là une démonstration saisissante du clivage entre théorie et pratique. La dissimulation délibérée des résultats de la science aux masses et les procès de singes comme on les voit aux États-Unis favorisent l'humilité, l'absence d'esprit critique, le renoncement volontaire, l'espérance d'un au-delà heureux, la croyance en l'autorité, la reconnaissance du caractère sacré de l'ascèse et l'inviolabilité de la famille autoritaire. Le monde ouvrier et des fractions de la petite bourgeoisie qui lui sont proches par les idées fondent le mouvement « libre penseur » toléré par la bourgeoisie libérale

tant qu'il ne dépasse pas certaines limites. Mais les libres penseurs travaillent avec des moyens insuffisants, ils se fondent sur des arguments intellectuels tandis que l'Église jouit de l'appui de l'État et de ses moyens de contrainte et table sur la force la plus puissante au plan de la psychologie de masse et de l'affectivité, à savoir sur l'angoisse sexuelle et le refoulement sexuel. Cette grande puissance dans la sphère émotionnelle ne trouve en face d'elle aucune force d'un impact émotionnel comparable. La politique sexuelle des libres penseurs – pour autant qu'elle existe – se limite à un point de vue intellectualiste ou démographique ; dans la meilleure hypothèse elle exige l'égalité économique de la femme : mais tout cela ne peut prévaloir contre l'action de masse du mysticisme ; car chez la plupart des femmes, l'aspiration à l'autonomie économique se trouve inhibée dans l'inconscient par la peur de la responsabilité sexuelle qui serait le corollaire de l'autonomie économique.

Les difficultés que présentent ces données émotionnelles obligent les mouvements libres penseurs révolutionnaires à reléguer à l'arrière-plan la question de la vision du monde (*Weltanschauungsfrage*), puisque très souvent ils obtiennent l'effet contraire : ce point de vue est parfaitement défendable puisqu'on ne dispose d'aucune force émotionnelle à opposer au mysticisme.

La révolution russe hisse le combat contre la religion à un niveau incomparablement plus élevé (quatrième phase)[1]. L'appareil de l'État n'est plus aux mains de la haute finance et de l'Église mais à celles des comités exécutifs des Soviets. Le mouvement anti-religieux dispose d'un fondement solide dans la réorganisation collectiviste de l'économie. Pour la première fois, on oppose à la religion, sur une échelle de masse, les sciences naturelles, au sentiment de sécurité qu'offre la superstition, la technique en plein épanouissement, et on détruit le mysticisme par l'explication scientifique de sa fonction. La lutte contre la religion s'opère en U.R.S.S. essentiellement par trois méthodes : par le retrait de

son fondement économique, donc par une action économique directe, par la propagande antireligieuse, par une action idéologique directe, par le relèvement du niveau culturel des masses, donc par une action idéologique indirecte.

L'immense importance de la puissance de l'Église découle nettement de quelques statistiques sur la situation en Russie tsariste. L'Église russe possédait en 1905 en Russie 2 611 000 désiatines de terrain, ce qui correspond à peu près à 2 millions d'hectares. En 1903, les paroisses moscovites possédaient 908 maisons, les monastères 146. Les revenus annuels des métropolitains s'élevaient à 84 000 roubles à Kiev, à 259 000 roubles à Saint-Pétersbourg, à 81 000 roubles à Moscou, à 307 000 roubles à Nijni-Novgorod. Il est impossible d'évaluer le montant des recettes en nature et les taxes prélevées sur les divers actes de culte. 200 000 personnes rémunérées par des impôts étaient employées par l'Église. La Laure de Troitsky, où environ 100 000 pèlerins se rendaient par an, disposait d'objets de culte d'une valeur d'à peu près 650 millions de roubles.

S'appuyant sur son pouvoir économique, l'Église était libre d'exercer sur la même échelle son pouvoir idéologique. Il va sans dire que toutes les écoles étaient confessionnelles et de ce fait soumises au contrôle et à la domination du clergé. L'article premier de la Constitution de la Russie tsariste stipulait : « Le souverain de toutes les Russies est un monarque autocrate et absolu, et Dieu lui-même ordonne la soumission volontaire à son pouvoir de gouvernement. » Nous savons fort bien ce que « Dieu » représente, sur quels sentiments puérils dans l'homme de telles prétentions autoritaires s'appuient. Hitler réorganisa en Allemagne l'Église selon le même modèle ; il étendit son pouvoir et lui conféra le droit pernicieux de préparer les jeunes esprits à l'acceptation des idéologies réactionnaires. La « moralisation » (*Versittlichung*) était la première tâche qu'Hitler accomplit en exécutant les ordres de Dieu. Mais revenons à la Russie des tsars. Dans les séminaires et

académies ecclésiastiques, il y avait des chaires spéciales pour le combat contre le mouvement révolutionnaire. Le 9 janvier 1905, le clergé lança un appel accusant les travailleurs révoltés d'être à la solde des Japonais. La révolution de février 1917 n'apporta que peu de changements ; toutes les Églises furent mises sur le même pied, mais la séparation attendue depuis longtemps entre l'Église et l'État n'arriva pas : la direction de l'administration de l'Église fut confiée au grand propriétaire terrien, le Prince Lvov. Dans une assemblée ecclésiastique d'octobre 1917, les bolcheviks furent excommuniés ; le patriarche Tikhon leur déclara la guerre.

Le 23 janvier 1918, le gouvernement soviétique publiait le décret suivant :

« En ce qui concerne la religion, le parti communiste russe ne se contente pas de la séparation déjà décrétée entre l'Église d'une part et l'État et l'école de l'autre, c'est-à-dire de mesures qui figurent aussi au programme de la démocratie bourgeoise, sans avoir été nulle part dans le monde rigoureusement appliquées à la suite des innombrables collusions entre le capital et la propagande religieuse.

Le parti communiste russe est seulement convaincu qu'une action systématique et consciente dans tous les domaines de la vie sociale et économique des masses peut entraîner la disparition progressive des préjugés religieux. Le parti envisage la suppression complète de tous les liens entre la classe des exploiteurs et l'organisation de la propagande religieuse : il organise une vaste propagande antireligieuse, fondée sur l'information scientifique, apportant ainsi une contribution effective à la libération des masses laborieuses des préjugés religieux. Ce faisant, il faut éviter à tout prix d'offenser les sentiments des fidèles, ce qui aurait pour conséquence le renforcement du fanatisme religieux.

Par suite sont interdites sur tout le territoire de la République des ordonnances locales limitant la liberté de conscience ou accordant des privilèges aux tenants d'une confession particulière (paragr. 2 du décret).

Chaque citoyen est libre d'adhérer à une religion de son choix ou d'y renoncer ; toutes les restrictions juridiques antérieures, attachées à l'appartenance à une confession, sont abolies.

Toute mention d'appartenance ou de non-appartenance religieuse d'un citoyen doit être supprimée dans tous les documents officiels (paragr. 3 du décret).

Le fonctionnement des institutions de l'État et des autres institutions sociales de droit public exclut les cérémonies ou usages religieux (paragr. 4).

Le libre exercice des usages religieux est garanti pour autant qu'il n'entraîne aucune perturbation de l'ordre public et qu'il n'est pas accompagné d'atteinte aux droits des citoyens de l'Union Soviétique. Les autorités locales sont habilitées dans de tels cas à prendre les mesures nécessaires au maintien de la paix et de l'ordre public (paragr. 5).

Personne ne peut se dérober à ses devoirs civiques en invoquant ses convictions religieuses.

Les exceptions à cette règle ne sont admises que sur décision du tribunal populaire statuant sur chaque cas particulier, à la condition que le devoir civique sera remplacé par un autre (paragr. 6).

Le serment religieux est aboli. En cas de besoin, il sera remplacé par une déclaration solennelle (paragr. 7).

Les pièces d'état-civil sont exclusivement établies par les autorités civiles et plus particulièrement par les bureaux d'enregistrement des mariages et des naissances (paragr. 8).

L'École est séparée de l'Église.

La propagation de doctrines religieuses est interdite dans tous les établissements d'État et dans les établissements privés où l'on enseigne des matières de formation générale (paragr. 9).

Les associations ecclésiastiques et religieuses sont soumises à la réglementation générale sur les associations et groupements privés, et ne bénéficient d'aucun privilège ou subside de la part de l'État ou des organes locaux d'auto-administration (paragr. 10).

Le recouvrement forcé de cotisations en faveur d'associations ecclésiastiques et religieuses n'est pas admis (paragr. 11).

Les associations ecclésiastiques et religieuses ne jouissent d'aucun droit de propriété, de même qu'elles n'ont pas les droits d'une personne juridique (paragr. 12).

Toutes les possessions des associations ecclésiastiques et religieuses en Russie sont déclarées propriété du peuple.

Les bâtiments et objets destinés au culte seront mis à la disposition des associations religieuses concernées, à titre gratuit, sur la base de dispositions particulières des autorités locales ou centrales (paragr. 13).

Ecclésiastiques, moines et religieuses n'ont aucun droit de vote, ni actif ni passif, parce qu'ils n'accomplissent aucun travail productif.

Dès le 18 décembre 1917, la gestion de l'état civil fut confiée aux administrations soviétiques. Au Commissariat du Peuple pour la Justice, on créa un département chargé de la liquidation des biens de l'Église. C'est ainsi qu'on installa dans la Laure de Troitsky une académie pour la section électro-technique de l'Armée Rouge et une École de Pédagogie. Dans les monastères désaffectés, on fonda des cartels d'ouvriers et des communes, les églises se transformèrent peu à peu en clubs pour ouvriers et en salles de lecture. La propagande antireligieuse débuta par la révélation de l'imposture de la hiérarchie ecclésiastique, qui

n'avait cessé de tromper le peuple. La source sacrée de l'Église de Saint-Serge fut démasquée comme une simple pompe ; le front de plus d'un saint qu'on pouvait embrasser, parfois moyennant une redevance, n'était qu'un morceau de cuir habilement arrangé. L'effet de cette dénonciation face aux masses fut prompt et radical. Il va sans dire que la propagande athée inonda les villes et les campagnes de millions de brochures et de journaux de démystification. L'édification de musées de sciences naturelles anti-religieux permit la confrontation de l'idéologie scientifique et de la vision superstitieuse du monde.

Malgré tout cela, j'entendis dire à Moscou en 1929 que les seuls groupements contre-révolutionnaires organisés et structurés étaient les sectes religieuses. *L'influence des sectes religieuses sur la vie sexuelle de leurs membres* et sur la structure sexuelle de la société avait été méconnue sur le plan théorique et pratique et les conséquences de cette omission se faisaient sentir.

Il est donc faux de prétendre que l'Église aurait été « exterminée » en Russie Soviétique. Chacun était libre d'adhérer à la confession de son choix. L'Église avait simplement perdu sa prédominance sociale et économique. Elle n'avait plus le pouvoir de forcer des gens qui n'appartenaient pas au cercle de ses adhérents de croire en Dieu. La science et l'athéisme avaient enfin acquis les mêmes droits que le mysticisme. Aucune hiérarchie ecclésiastique ne pouvait plus obtenir le bannissement de la science naturelle. Voilà tout ! Mais l'Église ne se contenta pas de ce rôle. Plus tard, après l'écroulement de la révolution sexuelle (à partir de 1934), elle regagna des masses.

3. Bonheur sexuel contre mysticisme

En empêchant l'Église d'étendre son pouvoir au-delà de son champ d'action, on met un terme à ses abus de pouvoir les plus manifestes. Mais une telle mesure est sans effet sur sa puissance idéologique qui s'appuie, elle, sur l'affectivité réceptive et les structures superstitieuses de l'individu moyen nivelé dans la masse. C'est pourquoi le gouvernement soviétique commença aussitôt sa campagne d'information scientifique. Or, l'information scientifique et la dénonciation de la religion ne font qu'opposer une force intellectuelle, à vrai dire très puissante, aux sentiments religieux et s'en remettent pour tout le reste au combat entre intellect et sensibilité mystique dans l'homme. Ce combat n'est victorieux que si la personnalité en question dispose déjà d'une base acquise par d'autres voies. Qu'il puisse aussi se terminer par un échec est attesté par les cas assez fréquents où même des matérialistes éclairés succombent, d'une façon ou d'une autre, à leur sensibilité religieuse, en se sentant poussés par exemple à réciter des prières. L'homme d'Église averti en fera un argument en sa faveur en affirmant que c'est là une preuve de la pérennité et de l'indestructibilité du sentiment religieux. Il a tort, car des cas de ce genre prouvent simplement qu'on a opposé au sentiment religieux la puissance de l'intellect sans toucher aux sources mêmes de la religion. On sera, au contraire, d'avis que la sensibilité mystique perdrait toute sa raison d'être si l'on retirait à l'Église sa puissance sociale, si l'on opposait à la sensibilité mystique une force intellectuelle, si, de plus, on faisait remonter à la conscience des sentiments qui nourrissent la sensibilité mystique en leur permettant ainsi de s'exprimer librement. L'expérience clinique met en évidence d'une façon irréfutable que la sensibilité religieuse dérive d'une sexualité inhibée, que l'excitation sexuelle inhibée est la source de l'excitation mystique. Il s'ensuit nécessairement qu'une *prise de conscience lucide de la sexualité* et une *organisation naturelle de la vie sexuelle sonneraient le glas de la sensibilité mystique sous toutes ses formes,* que la *sexualité naturelle est l'ennemie mortelle de la religion mystique.* Si l'Église se fait

partout où elle le peut le promoteur de la lutte antisexuelle, si elle place cette lutte au centre de tous ses dogmes, si elle s'en sert de préférence pour s'assurer son emprise sur les masses, elle ne fait que confirmer ce que nous venons de dire.

J'ai essayé de ramener une situation extrêmement compliquée à une formule simpliste en affirmant que la *prise de conscience sexuelle signifierait la fin du mysticisme.* Nous constaterons bientôt que cette formule d'apparence fort simple est, dans ses fondements réels et dans les conditions de sa mise en œuvre pratique, d'une application extrêmement compliquée et exige, pour être menée à bien, le concours de tout l'appareil scientifique et la conviction intime de la nécessité de la lutte impitoyable contre le mysticisme, si l'on veut contrer par des moyens appropriés l'appareil raffiné de la superstition. Mais le résultat final nous récompensera largement de notre peine.

Pour se faire une idée précise des difficultés qui s'opposent à la mise en œuvre pratique de cette formule si simple, il faut approfondir quelques données fondamentales de l'organisation psychique de l'homme victime d'une éducation fondée sur la répression sexuelle. Si quelques organisations culturelles dans la partie occidentale catholique de l'Allemagne ont renoncé à la lutte sexuelle-économique contre la contamination mystique sous prétexte que leurs tentatives n'étaient pas couronnées de succès, cela n'infirme nullement la justesse de mes vues, mais prouve simplement la timidité, la crainte sexuelle, l'inexpérience en matière d'économie sexuelle, et plus encore le manque de patience et d'application dans l'assimilation et le maniement d'une situation difficile de la part de ceux qui s'en étaient chargés. Si je dis tout bonnement à une chrétienne en proie à des difficultés sexuelles qu'elle souffre d'abnégation sexuelle et que seul le bonheur sexuel peut mettre un terme à ses souffrances, elle ne manquera pas de me mettre à la porte et elle aura raison. La difficulté réside en ceci que chaque individu porte en lui-même des contradictions dont il faudra

tenir compte, et qu'en outre le problème se présente différemment selon les régions et les pays. Il est évident que plus on disposera d'expérience dans le domaine de l'économie sexuelle, plus on écartera d'obstacles, car la pratique seule peut aider à surmonter les difficultés. Il importe de tomber d'accord sur la formule de base et de reconnaître la nature des obstacles. Si le mysticisme règne depuis des millénaires sur l'humanité, nous autres débutants ne devons pas le sous-estimer et nous montrer plus intelligents, plus astucieux, plus sages que ses représentants.

4. La suppression du sentiment religieux dans l'individu

Lorsqu'on a compris l'ancrage biophysique du mysticisme, on peut en tirer des conséquences pour les mesures d'hygiène mentale à appliquer aux masses. Les modifications que subissent, au cours d'un traitement analytique, les structures caractérielles d'un homme mystique sont d'une importance primordiale. Il est impossible de les transposer directement sur les masses, mais elles mettent en évidence des contradictions et des forces antagonistes dans l'individu moyen.

J'ai montré de quelle manière s'opère l'ancrage des représentations et sentiments mystiques. Tentons de comprendre maintenant dans ses grandes lignes le processus de *désancrage* du mysticisme.

L'attitude mystique se manifeste d'abord, d'une manière tout à fait typique, par une résistance violente contre la mise au jour de la vie psychique inconsciente, notamment contre la génitalité refoulée. Il est significatif que la défense mystique vise moins les motions pulsionnelles infantiles prégénitales que les motions génitales, et par-dessus tout, la masturbation infantile. Le malade se cramponne à ses

conceptions ascétiques, moralisantes, mystiques, et accentue le fossé idéologique infranchissable entre le « moral » et l'« animal », c'est-à-dire la sexualité naturelle ; il se défend de sa sexualité génitale par une attitude de moraliste méprisant. Il nous reproche notre manque de compréhension pour les « valeurs de l'âme » et notre « matérialisme grossier ». Bref, quiconque connaît l'argumentation des mystiques et des fascistes dans les discussions politiques, quiconque a entendu parler des caractérologues ou des « humanistes » (« Geisteswissenschaftler ») des sciences naturelles, trouvera tout cela familier : c'est exactement la même chose. Il est significatif que la crainte de Dieu et la défense morale se renforcent dès qu'on réussit à ébranler sur un point le refoulement sexuel. Si l'on supprime la peur infantile de la masturbation, la génitalité reprend ses droits et veut être satisfaite : c'est alors que la connaissance intellectuelle et l'acceptation de la sexualité prédominent. À mesure que s'évanouit la peur de la sexualité, ou plus précisément de l'interdiction sexuelle parentale, la crédulité mystique diminue. Que s'est-il passé ? Auparavant, le malade s'était servi de la mystique pour maintenir le refoulement de ses désirs sexuels. Son Moi était trop timide, trop aliéné à sa propre sexualité pour dominer et gouverner les puissantes forces naturelles. Au contraire, plus il se défendait de sa sexualité, plus ses revendications se renforçaient, plus il fallait développer les inhibitions moralisantes et mystiques. Au cours du traitement, le Moi se renforçait, la dépendance infantile par rapport aux parents et aux éducateurs se relâchait, il reconnaissait le caractère naturel de la génitalité, apprenait à faire le départ entre les pulsions infantiles, actuellement inutilisables, et les exigences de la vie. Ainsi, l'adolescent chrétien se rendra bientôt compte que ses tendances exhibitionnistes et perverses correspondent pour une part à un retrait sur des formes infantiles archaïques de la sexualité, pour l'autre à *l'inhibition* de sa sexualité génitale. De même constatera-t-il que ses désirs d'union avec une femme sont en parfait accord avec son âge et son

organisation naturelle, que leur satisfaction est nécessaire. Il pourra se passer de l'appui de la foi et d'un Dieu tout-puissant, il pourra renoncer à toute inhibition morale. Il sera maître chez lui et le jeune homme réglera lui-même sa vie sexuelle. L'analyse caractérielle libère l'homme du servage infantile qui lui impose l'autorité du père ou de son remplaçant. Le renforcement du Moi aboutit au desserrement du lien à Dieu, prolongement du lien au père, qui s'affaiblit progressivement. Si la végétothérapie réussit finalement à ramener le patient à une vie amoureuse satisfaisante, le mysticisme perd son dernier appui. Dans ce cas, les théologiens se trouvent dans une situation embarrassante, car ils se voient dans l'impossibilité de continuer une activité professionnelle dont ils ont mesuré les conséquences néfastes au niveau de leur propre corps. Beaucoup n'ont alors que la ressource de remplacer le sacerdoce par la recherche religieuse ou un métier pédagogique.

Seuls s'inscriront en faux contre ces résultats de l'analyse les psychanalystes qui, ou bien sont incapables de comprendre les troubles de la génitalité ou qui, comme tel pasteur psychanalyste, sont d'avis « qu'on ne doit plonger la sonde de la psychanalyse dans l'inconscient qu'aussi profondément que l'éthique le permet ». Nous rejetons toute science « apolitique » ou « objective » comme nous rejetons l'attitude de tel médecin qui tout en combattant les conséquences révolutionnaires de l'économie sexuelle comme étant du domaine « politique », conseille aux mamans de remédier à l'érection de leurs petits garçons en les invitant à retenir leur souffle. Si de telles déductions posent un problème, il se situe dans la conscience du psychanalyste, dans le processus qui le pousse à les accepter et à se faire néanmoins ministre du culte, sans que cela le réhabilite aux yeux de la réaction politique. Son attitude ressemble à celle des députés allemands social-démocrates qui, lors de la dernière session parlementaire du Reichstag, chantèrent l'hymne national sur un ton à la fois enthousiaste et

implorant, ce qui ne les a nullement préservés du camp de concentration, où ils furent jetés parce qu'ils étaient des « socialistes ».

Nous ne discutons pas de l'existence ou de la non-existence de Dieu, mais nous levons des refoulements sexuels et desserrons des liens infantiles aux parents. La destruction du mysticisme n'est pas dans les intentions du thérapeute. Il en tient compte comme de n'importe quelle autre donnée psychique favorisant le refoulement sexuel et consommant les énergies sexuelles. Le processus économico-sexuel ne consiste donc pas à opposer à l'idéologie mystique une idéologie « matérialiste » ou « antireligieuse » : c'est là une méthode que nous évitons soigneusement, puisqu'elle ne changerait en rien la biopathie ; il s'agit au contraire de démasquer l'attitude mystique comme une force anti-sexuelle et d'utiliser les énergies qui la nourrissent d'une autre manière. L'homme qui naguère affichait un moralisme idéologique exagéré tout en étant dans la vie pratique pervers, lubrique et névrosé, perd cette contradiction : en abandonnant son moralisme, il se distance aussi de la dissociation sexuelle et de l'immoralité dans le sens où l'entend l'économie sexuelle. *L'inhibition morale et mystique insuffisante cède le pas à la régulation économico-sexuelle des besoins sexuels.*

Le mysticisme a donc raison de son point de vue, quand pour se maintenir et se reproduire dans les hommes, il prend nettement position contre la sexualité. Il ne se trompe que sur un de ses préalables et sur sa justification la plus importante : *C'est sa « morale » qui est la cause de la vie pulsionnelle qu'il prétend ensuite tenir en échec par son éthique ; c'est la suppression de cette « morale » qui conditionne la suppression de l'immoralisme qu'il tente en vain d'éliminer.* C'est là la tragédie inéluctable de toute morale et de toute mystique. La mise à nu des processus économico-sexuels qui nourrissent tout mysticisme religieux entraînera sa fin, tôt ou tard, que les mystiques nous lancent l'anathème ou non.

La conscience sexuelle et la sensibilité mystique s'excluent réciproquement. Il y a identité absolue, sur le plan énergétique, entre la sexualité naturelle et la sensibilité mystique, tant que la première est refoulée et peut se manifester d'une manière incontrôlée dans l'excitation mystique.

Tous ces faits, qui relèvent de l'économie sexuelle, entraînent nécessairement certaines conséquences dans le domaine de l'hygiène mentale des masses, que nous exposerons après avoir réfuté quelques objections qui pourraient se présenter à l'esprit.

5. Objections et pratique de l'économie sexuelle

Tous ceux qui pratiquent l'économie sexuelle sont habitués à voir s'élever des économistes politiques contre ce qu'ils appellent « l'exagération et l'exaspération de la question sexuelle » ; à la moindre difficulté qui se présente nécessairement dans un domaine si nouveau, ils ont tendance à lancer toute l'économie sexuelle par-dessus bord. Disons à ces adversaires de l'économie sexuelle, que leur jalousie est sans fondement. Le travail culturel en matière d'économie sexuelle ne vise pas à limiter leur champ d'action mais à prendre possession d'un domaine du processus culturel pratiquement laissé à l'abandon jusqu'ici. La lutte de l'économie sexuelle n'est qu'un secteur de la lutte des exploités et des opprimés contre les exploiteurs et les oppresseurs. Quant à la portée de ce combat, à sa place et au volume qu'il doit occuper dans le mouvement des classes laborieuses, il est impossible de trancher la question devant sa table de travail sans tomber dans la ratiocination scolastique. On a déjà trop eu tendance dans les discussions sur l'importance de l'économie sexuelle à s'attarder à une prétendue rivalité entre l'économie sexuelle et l'économie

politique au lieu de s'en remettre à la pratique. La discussion de tels problèmes est une perte de temps. Quand tous les spécialistes des différents secteurs auront tout fait pour abattre les formes dictatoriales, quand chacun maîtrisera totalement son domaine, toutes les discussions sur leur rang et leur rôle respectifs deviendront superflues et l'importance sociale de chaque secteur de travail se mesurera à ses mérites. La seule chose qui importe, c'est de tomber d'accord sur la conception fondamentale selon laquelle la forme économique détermine aussi la forme sexuelle, et selon laquelle il est impossible de modifier les formes sexuelles de l'existence humaine sans modifier les formes économiques et sociales.

Certains slogans s'incrustent comme des tiques, si bien que pour les déloger il faut recourir à des méthodes radicales. Il en est ainsi de l'objection stupide que l'économie sexuelle serait « individualiste » et pour cette raison inutilisable dans le domaine social. Il est certain que la méthode sur laquelle se fondent nos connaissances est « individualiste ». Mais la répression sociale de la vie sexuelle ne touche-t-elle pas également tous les membres de notre société ? *La détresse sexuelle n'est-elle pas collective ?* La lutte sociale contre la tuberculose est-elle individualiste parce que la recherche sur la tuberculose se fait individuellement sur chaque malade ? Le mouvement révolutionnaire a jusqu'ici commis la grave erreur de considérer la sexualité comme une « affaire privée ». Or, elle n'est pas une affaire privée pour la réaction politique qui opère toujours et partout sur deux plans simultanément : sur celui de la *politique économique* et sur celui du « *renouveau moral* ». Le mouvement de libération s'est contenté d'un plan unique. Il importe donc de trouver une solution sociale au problème sexuel, de *transformer* le décor de la vie personnelle en hygiène mentale sociale et de ne pas se borner aux questions démographiques. Le mouvement de libération a commis jusqu'ici la grave erreur, qui a pour une large part contribué à sa défaite, de transposer les mots d'ordre de la politique syndicale et de la lutte

politique dans tous les domaines de la vie sociale, au lieu *d'élaborer dans chaque secteur de la vie et de l'action humaines des concepts qui leur sont propres.* C'est ainsi que les dirigeants de l'organisation allemande de politique sexuelle voulaient en 1932 éliminer la question sexuelle et « mobiliser les masses » en matière sexuelle en s'élevant « contre la faim et le froid ». Ils opposaient à la question sexuelle la « question sociale » comme si la question sexuelle n'était pas un aspect partiel de l'ensemble du problème social.

La politique démographique, qui se limite à la réforme sexuelle, n'est pas une politique sexuelle au sens strict du terme. Elle ne vise pas à la régulation des besoins sexuels, mais à la démographie, qui inclut évidemment l'acte sexuel. Mais ceci dit, elle n'a rien à voir avec la vie sexuelle, avec ses implications sociales et biologiques. Les masses ne s'intéressent pas le moins du monde aux problèmes démographiques qui ne les touchent ni de près ni de loin. Le paragraphe sur l'avortement ne les intéresse pas pour des raisons démographiques, mais à cause de la *détresse personnelle* qui en résulte pour l'individu. Dans la mesure où le paragraphe sur l'avortement est une cause de détresse, de mort et de chagrin, il s'intègre dans la politique sociale générale. L'avortement ne relève de la politique sexuelle que dans la mesure où il met en évidence que les hommes transgressent le paragraphe interdisant l'avortement parce qu'ils *doivent avoir des rapports sexuels même sans procréer des enfants.* Jusqu'ici, on n'en a même pas parlé, bien que ce soit là, sur le plan émotionnel, le point *le plus important.* Si tel politicien réactionnaire disait aux masses : « Vous vous plaignez de ce que le paragraphe sur l'avortement ruine la santé et la vie de tant d'êtres humains ! Eh bien, vous n'avez pas besoin d'avoir des rapports sexuels ! », il ne nous resterait plus qu'à tirer l'échelle. *Car le problème n'a aucun sens si l'on n'affirme pas d'une façon claire et nette la nécessité d'une vie sexuelle satisfaisante.* Les hommes et les femmes de toutes les couches sociales se sentiraient plus concernés par la mise en

vedette de leurs besoins sexuels qui les préoccupent du matin au soir, que par l'énumération des victimes du paragraphe sur l'avortement. Le premier argument touche à leurs intérêts les plus personnels, alors que le deuxième exige déjà un certain degré de conscience sociale et de compassion que l'homme moderne ne possède pas toujours. Le principe qu'en évoquant pour des fins de propagande des problèmes alimentaires il faut les rattacher aux besoins personnels de chacun et non à quelques considérations sociales ou politiques plus éloignées, s'applique de toute évidence aussi au domaine de l'économie sexuelle. Nous avons donc affaire à un problème de masse, à un des problèmes les plus essentiels de la vie sociale et de l'hygiène mentale des masses.

Plus sérieuse est l'objection qui pourrait venir de la psychanalyse. Le psychanalyste dira qu'il est utopique de vouloir faire de la « politique » avec la *détresse sexuelle* des hommes, comme on fait de la politique avec leur détresse matérielle ; car il faut des mois et des années d'efforts laborieux pour faire prendre conscience à un individu de ses besoins sexuels : les inhibitions morales sont aussi profondément enracinées que le désir sexuel et occupent bien souvent la première place. N'est-il pas présomptueux de prétendre venir à bout du refoulement sexuel des masses alors qu'on ne dispose d'aucun moyen collectif *qui puisse se comparer à la psychanalyse individuelle* ? Cette objection est sérieuse. Si je m'étais laissé détourner par elle de mon travail d'économie sexuelle parmi les masses et de mon activité de recherche, j'aurais dû donner raison à ceux qui écartent l'économie sexuelle en la qualifiant d'« individualiste » et qui attendent un deuxième Jésus pour résoudre ce problème. Des personnes très proches m'ont même fait remarquer que mes efforts ne pourraient avoir qu'un effet de démystification très en surface, qui passe à côte des forces profondes du refoulement sexuel. Si un psychiatre a pu faire cette objection elle mérite qu'on s'y arrête. Au début de ma carrière j'aurais

d'ailleurs été incapable de la réfuter : c'est l'expérience qui m'en a fourni le moyen.

Retenons tout d'abord que l'hygiène mentale de masse s'attelle à un autre problème que le traitement individuel végétothérapeutique. Dans ce dernier cas, il s'agit de rétablir la santé biologique du patient. Tel n'est pas le rôle de l'économie sexuelle sociale qui ne vise qu'à une seule chose : à faire *prendre conscience* aux hommes opprimés de la *contradiction* et la souffrance dont ils sont les victimes. On sait qu'on a de la moralité ; mais on sait mal qu'on a une sexualité qui demande à être satisfaite, ou si ce savoir existe, il est tellement refoulé que son effet pratique est nul. On pourrait encore objecter que cette prise de conscience exige justement un travail d'analyse individuel. En tant que praticien, je réponds : si je parle dans mon cabinet avec une femme de ses besoins sexuels, elle m'opposera la résistance de tout son appareil moral : je ne pourrai pas la pénétrer, ni la convaincre de quoi que ce soit. Mais si la même femme est exposée à l'atmosphère de masse d'une réunion où l'on parle ouvertement et en termes clairs, dans la perspective médicale et sociale, des besoins sexuels, elle ne se sent pas isolée. Elle sent que d'autres personnes prêtent également l'oreille à ces « sujets interdits » ; son inhibition morale individuelle se trouve contrée par une *atmosphère collective d'affirmation sexuelle,* par une nouvelle morale relevant de l'économie sexuelle qui paralyse (mais n'abolit pas !) son refus sexuel, parce qu'elle caresse dans son for intérieur des pensées semblables : elle porte secrètement le deuil du bonheur de sa vie et aspire également à la félicité sexuelle. L'atmosphère collective soutient sa revendication sexuelle, elle la valorise socialement. Si le problème est abordé sous un angle judicieux, la revendication sexuelle résiste aux exigences de l'ascèse et de la frustration, puisqu'elle est infiniment plus authentique, plus humaine, plus personnelle et soulève un écho favorable au fond de chacun. Il ne s'agit donc pas de guérir, *mais de porter à la conscience l'état d'oppression, de*

mettre en pleine lumière de la conscience la lutte entre la sexualité et le mysticisme, de lui insuffler une nouvelle vie sous la pression de l'idéologie de masse et de la convertir en action politique. On pourrait rétorquer qu'une telle initiative est diabolique, puisqu'elle plonge les hommes dans une détresse profonde, les rend véritablement malades sans espoir de guérison. On songe à la formule si pertinente de Pallenberg dans *Le pauvre pécheur :* « L'homme est un pauvre bougre ; heureusement, il ne le sait pas. S'il le savait, quel pauvre bougre il serait ! » La réponse est simple : la réaction politique et le mysticisme sont infiniment plus diaboliques. La même objection s'applique aussi à la lutte contre la faim. Le coolie indien ou chinois qui se résigne à sa destinée en faisant confiance à Dieu souffre moins, psychologiquement, que l'homme qui a pris conscience de l'ordre abominable des choses, qui se révolte d'une manière consciente contre son esclavage. Dira-t-on qu'il faut laisser le coolie dans l'ignorance sur son sort sous prétexte d'humanitarisme ? Seul un mystique ou son mandataire fasciste, ou peut-être un professeur chinois d'hygiène sociale, soutiendra pareille thèse. L'humanitarisme ainsi compris n'est que la perpétuation de l'inhumanité et en même temps son camouflage. Notre « inhumanité » est la lutte pour cette chose si chère au cœur des bonnes âmes et des justes qui n'hésitent jamais à se faire mettre au pas par la première réaction fasciste venue. Nous concédons que le travail persévérant de l'économiste sexuel donne la parole aux souffrances muettes, crée et ranime des contradictions, rend insupportable aux hommes leur situation présente. En même temps, il leur offre une chance de libération : la possibilité du combat contre les causes sociales de leur détresse. Il est exact que l'action au nom de l'économie sexuelle touche au domaine le plus délicat, le plus émouvant, le plus personnel de la vie humaine. *Mais la contamination mystique des masses agit-elle autrement ?* Ce qui importe seul, c'est la fin que l'une et l'autre servent ! Quiconque a vu une fois dans une réunion d'économie sexuelle l'ardeur des yeux et des visages,

quiconque a entendu à de telles occasions mille questions sur les problèmes les plus personnels et y a répondu, celui-là a acquis la conviction inébranlable qu'il y a là, enfouie au fond de ces foules, de la dynamite sociale, qui peut faire réfléchir ce monde voué à l'autodestruction. Certes, si ce travail allait être confié à des révolutionnaires qui rivalisent avec l'Église dans l'affirmation et la défense du mysticisme moralisateur, qui considèrent comme indigne de la « hauteur de vue de l'idéologie révolutionnaire » de répondre à des questions sur la sexualité, qui tiennent la masturbation infantile pour une « invention bourgeoise », qui, en un mot, sont bel et bien empreints, en une part importante de leur être, malgré tout leur léninisme et leur marxisme, de la mentalité réactionnaire, la preuve serait facile à administrer que mes expériences pourraient ne pas être justes, car la masse réagirait aussitôt par un refus de la sexualité.

Attardons-nous un instant au rôle de la résistance morale à laquelle nous nous heurtons dans notre travail. Je disais que les inhibitions morales individuelles qui, s'opposant aux revendications sexuelles, s'appuient aujourd'hui sur l'atmosphère anti-sexuelle de la société autoritaire, pourraient être mises hors circuit par l'élaboration d'une idéologie contraire, pro-sexuelle.

En rendant les hommes disponibles à l'acceptation de la connaissance de l'économie sexuelle, on les soustrait à l'influence du mysticisme et des puissances réactionnaires. Il va sans dire qu'une atmosphère franchement pro-sexuelle ne peut être instaurée que par une puissante organisation internationale d'économie sexuelle. Il m'a été impossible de convaincre les dirigeants des partis politiques de la nécessité primordiale de cette tâche. Depuis, la politique a été démasquée comme une institution d'irrationalisme réactionnaire. Nous ne pouvons plus compter sur les partis politiques. La tâche qui nous attend se place dorénavant dans la perspective de l'évolution naturelle aboutissant à la démocratie du travail.

Jusqu'ici nous n'avons évoqué que les besoins muets et secrets des individus nivelés par la masse, sur lesquels nous pouvons nous appuyer. Mais ce serait insuffisant. Au début du siècle et jusqu'à la Dernière Guerre mondiale, les besoins et l'oppression étaient les mêmes : malgré cela, le mouvement d'économie sexuelle aurait eu peu de chance d'aboutir. Depuis, les conditions sociales objectives rendant possible le travail de l'économie sexuelle ont subi un certain nombre de changements qu'il s'agit de bien connaître si l'on veut partir du bon pied. Le simple fait qu'entre 1931-1933 plusieurs associations d'économie sexuelle de forme et de tendance diverses aient vu le jour en Allemagne, indique que le processus social s'achemine vers de nouveaux concepts sociaux. Une des conditions sociales les plus favorables à l'économie sexuelle était la création d'énormes entreprises avec leurs armées d'employés et de fonctionnaires. Ainsi se trouvaient ébranlés les piliers de l'atmosphère moralisante et antisexuelle des petites entreprises et des familles. La Deuxième Guerre mondiale a accéléré ce mouvement. Les femmes et les jeunes filles qui s'engageaient dans les grandes entreprises ont développé en matière sexuelle des conceptions plus libérales que celles que leur concédaient leurs familles autoritaires. S'il est vrai que les ouvriers de l'industrie étaient de tout temps plus accessibles à une vie sexuelle positive, la déconfiture du moralisme autoritaire a fini par franchir aussi le seuil de la petite bourgeoisie. Il suffit de comparer la jeunesse petite-bourgeoise d'aujourd'hui avec celle de 1910 pour constater qu'un fossé infranchissable sépare actuellement la vie sexuelle réelle de l'idéologie toujours en vigueur dans certaines couches sociales. L'idéal de la jeune fille vierge est devenu un sujet de honte, sans même parler de celui du jeune homme sexuellement infirme et ascétique. De même, on a vu dans les milieux petits-bourgeois se répandre des opinions plus libérales en matière de fidélité conjugale imposée de l'extérieur. Le mode de production de la grande industrie met en évidence les contradictions de la politique sexuelle réactionnaire. Il ne

saurait plus être question de revenir à l'ancienne harmonie entre vie pratique et idéologie ascétique telle qu'elle était encore la règle à la fin du siècle passé. Quand on travaille dans le champ de l'économie sexuelle, on a souvent l'occasion d'approfondir les secrets de l'existence humaine et de se rendre compte de la désagrégation complète des formes de vie ascétiques et moralisatrices que d'aucuns préconisent encore à haute voix. La collectivisation de la vie des jeunes n'a pas seulement sapé – bien que pas encore éliminé – la puissance restrictive de la famille autoritaire, mais elle a créé au sein de la jeunesse d'aujourd'hui une situation qui la prédispose à accueillir favorablement une philosophie et une doctrine scientifiques de la lutte pour la santé sexuelle, peur la conscience et la liberté sexuelles. Au début du siècle il aurait été impensable qu'une femme chrétienne fasse partie d'une association pour le contrôle des naissances ; aujourd'hui, c'est chose courante. Cette évolution n'a pas été interrompue par la prise du pouvoir par les fascistes en Allemagne, elle a simplement continué dans l'illégalité. On peut cependant se demander comment évoluera ce processus, si la barbarie meurtrière du fascisme se prolonge au-delà de ce que nous avons redouté.

Une autre circonstance objective, qui se rattache à celle que nous venons d'évoquer, est l'augmentation rapide des maladies névrotiques et biopathiques à la suite du déséquilibre de l'économie sexuelle et de l'aggravation de l'antagonisme entre les besoins sexuels réels d'une part, l'archaïque inhibition morale et les prolongements infantiles d'une éducation inadéquate de l'autre. Le nombre croissant de biopathies prédispose les hommes à mieux s'informer des causes sexuelles de tant de maladies.

Le facteur le plus favorable à la pratique de l'économie sexuelle est l'impuissance de la réaction politique face au travail de l'économie sexuelle. On sait qu'à défaut de littérature sexuelle scientifique, la pornographie est la lecture préférée des clients des bibliothèques populaires ; ce fait

éclaire bien les perspectives qui s'ouvrent à l'économie sexuelle si elle réussit à canaliser cet immense intérêt dans des voies rationnelles. Les fascistes peuvent continuer, pendant un certain temps, à tromper des masses infestées par le mysticisme et l'autoritarisme en prétendant qu'ils défendent le droit au travail et le travailleur. Il n'en va pas de même dans le domaine de l'économie sexuelle. La réaction politique est incapable d'opposer à l'économie sexuelle révolutionnaire un programme réactionnaire de politique sexuelle qui serait autre chose que la répression et la négation totale de la vie sexuelle ; un tel programme inspirerait de la répugnance aux masses, à l'exception peut-être de quelques vieilles femmes sans importance politique et de quelques individus morts à toute impulsion vitale. *C'est la jeunesse qu'il faut gagner à notre cause !* Or, la jeunesse fait la sourde oreille à l'idéologie de masse antisexuelle. C'est là notre force. En 1932, les associations d'économie sexuelle en Allemagne réussirent à s'introduire dans des entreprises qui, pendant des années, s'étaient montrées inaccessibles aux arguments des « syndicats ouvriers rouges ». Il est clair – et la pratique a largement confirmé la justesse de cette vue – que l'hygiène de masse économico-sexuelle devra déboucher sur la libération sociale universelle. Nous devons nous montrer vigilants à certains faits, en voyant par exemple que des travailleurs et des employés fascistes, mais aussi des étudiants, approuvent sans réserve l'attitude positive révolutionnaire face à la sexualité et se mettent par là en contradiction avec leurs dirigeants. Et que pourraient faire ces mêmes dirigeants si l'on réussissait à mettre un terme logique à cette contradiction ? Recourir à la terreur ? Leur influence se réduirait d'autant. Nous insistons sur le fait que le desserrement objectif des entraves réactionnaires à la sexualité est une opération à sens unique et qu'il représente notre plus grande force. Il se pourrait cependant – au cas où le travail révolutionnaire délaisserait ce terrain – que la jeunesse continue à vivre comme elle a fait jusqu'ici, repliée sur elle-même et clandestinement, sans se rendre compte des

causes et des conséquences d'une telle vie. Si, par contre, l'économie sexuelle déployait une activité conséquente, la réaction politique serait désarmée, incapable de mettre sur pied une « contre-idéologie ». Sa doctrine ascétique ne peut se maintenir qu'aussi longtemps que l'affirmation sexuelle des masses reste secrète, éparpillée au lieu de prendre un aspect collectif et de s'opposer résolument à la première.

Le fascisme allemand a essayé par tous les moyens de s'enraciner dans les structures psychiques et s'est attaqué pour cette raison de préférence aux enfants et aux jeunes. Le seul moyen dont il disposait était d'éveiller et d'entretenir la soumission à l'autorité, grâce à une éducation ascétique et anti-sexuelle. Les aspirations sexuelles naturelles qui portent dès l'enfance un sexe vers l'autre et qui demandent à être satisfaites, étaient remplacées par des sentiments homosexuels et sadiques détournés, en partie aussi par l'ascèse. Cette remarque s'applique par exemple au prétendu « esprit de camaraderie » dans les camps de travail et à l'éducation des jeunes au trop fameux « esprit de discipline et d'obéissance ». Cette éducation avait pour fonction de déchaîner la brutalité et de la mettre au service de la guerre impérialiste. *Le sadisme dérive d'une nostalgie d'orgasme non satisfaite.* La façade a nom « camaraderie », « honneur », « discipline librement consentie » ; ce qui se cache derrière, c'est la révolte secrète, le sentiment d'oppression porté jusqu'à la rébellion, puisque toute vie personnelle et, plus spécialement sexuelle est réprimée. Une politique d'économie sexuelle conséquente devra faire la lumière sur les privations sexuelles : elle trouvera chez tous les jeunes un écho enthousiaste. Face à une telle activité, le premier mouvement du dirigeant fasciste ne peut être que l'étonnement et l'embarras. On comprendra qu'il est très facile de faire prendre conscience à un jeune homme de ses privations sexuelles. Contrairement aux affirmations de certains responsables de jeunes, qui ne connaissent pratiquement rien, les jeunes gens et surtout les jeunes filles sont plus

rapides, parce que plus émotifs et disponibles à comprendre leur responsabilité sociale si on leur fait prendre conscience de l'état de répression sexuelle dont ils sont les victimes. Le problème consiste simplement à aborder la question sexuelle intelligemment et à mettre en évidence ses rapports avec la situation sociale en général. On pourrait citer d'innombrables preuves à l'appui de celle thèse. On aurait tort de se laisser impressionner par des objections stupides : ce qui compte c'est exclusivement la pratique de l'économie sexuelle.

Quelle réponse aurait pu donner la réaction politique à la demande de renseignement suivante de la jeunesse allemande :

« L'incorporation de la jeunesse allemande dans le Service du Travail obligatoire a fortement empiété sur sa vie privée et sexuelle. Des questions urgentes demandent à être éclaircies et résolues, puisque de graves et dangereux abus ont partout fait leur apparition. La situation est aggravée par la crainte et la timidité qui empêchent généralement les jeunes de discuter de leurs problèmes personnels les plus brûlants, à quoi s'ajoute que la direction des camps interdit tout dialogue sur de tels problèmes. *Et pourtant, il y va de la santé physique et psychique de la jeunesse !!!*

Comment se présente la vie sexuelle des jeunes dans les camps de travail ?

Les jeunes gens astreints au Service du Travail se trouvent en moyenne à l'âge de l'éclosion de la sexualité, la plupart avaient l'habitude de satisfaire leur besoin d'amour naturel dans une relation amoureuse avec une petite amie. Il est vrai que la vie sexuelle de cette jeunesse se trouvait déjà auparavant rétrécie par le manque de commodités permettant une saine vie amoureuse (pénurie de logements pour les jeunes), par les difficultés financières de se procurer les moyens contraceptifs, par l'attitude hostile de l'autorité de l'État et des milieux réactionnaires à l'égard d'une saine vie amoureuse de la jeunesse, telle qu'elle correspondrait à ses besoins. Par le Service du Travail cette situation grave s'est encore aggravée.

Aucune possibilité de rencontrer des jeunes filles, d'entretenir les anciennes relations amoureuses :

D'où : nécessité de continence et d'autosatisfaction.

Conséquence : Dégradation et dépravation de la vie érotique, prédominance de la grivoiserie et de la plaisanterie obscène, apparition inévitable de fantasmes pénibles, malsains, démoralisants, susceptibles de paralyser la volonté et les énergies (viol, lascivité, fantasmes masochistes).

Pollutions nocturnes involontaires qui ruinent la santé et ne procurent aucune satisfaction.

Développement de penchants et de relations homosexuels entre garçons qui, en temps normal, n'y auraient jamais songé ; molestations pénibles de la part de camarades homosexuels.

Augmentation de la nervosité, de l'excitabilité, malaises physiques, troubles psychologiques de tous genres.

Menaces pour l'avenir.

Tout jeune homme qui, se trouvant justement entre 17 et 25 ans environ, n'a pas connu de vie sexuelle satisfaisante, est menacé par la suite de graves troubles sexuels affectant sa puissance en entraînant souvent des perturbations de l'aptitude au travail. Quand un organe ou une fonction restent longtemps inactifs, ils finissent par cesser d'être utilisables. Des affections nerveuses et psychiques, des perversions (aberrations sexuelles) en sont généralement la conséquence.

Comment réagissons-nous aux mesures et ordres de nos chefs concernant ces questions ?

Nos chefs ont exigé jusqu'ici en termes assez généraux le « renforcement moral de la jeunesse ». Nous n'avons pas très bien compris ce qu'il faut entendre par là. La jeunesse allemande avait soutenu, au cours des années, d'âpres combats contre le milieu familial et les bonzes du système en vue de conquérir peu à peu son droit à une vie sexuelle saine ; il est vrai qu'étant donné les conditions sociales, elle n'a pu atteindre son objectif. Mais l'idée s'était répandue dans de nombreux milieux sociaux que la jeunesse doit lutter contre le bigotisme sexuel, la pornographie et l'hypocrisie, conséquences de l'oppression sexuelle de la jeunesse. La jeunesse était d'avis qu'une bonne camaraderie intellectuelle et sexuelle devait régner entre garçons et filles ; que la société était obligée de régulariser la vie de la jeunesse et de la rendre plus facile. Quelle est sur ce point l'attitude du nouveau Reich ?

Les décrets pris jusqu'ici sont en flagrante contradiction avec les aspirations de la jeunesse ; l'interdiction de la vente publique d'articles contraceptifs ne permet plus aux jeunes de se les procurer. Les mesures prises par la Police de Hambourg à l'encontre des amateurs des sports nautiques, la menace de jeter dans un camp de concentration ceux qui « offensent les bonnes mœurs et la décence » sont une atteinte à nos droits. Est-ce « offenser les bonnes mœurs et la décence » si un garçon couche avec son amie sous une tente ?

Nous demandons aux dirigeants du Reich chargés de la jeunesse : *Quelle doit être la vie sexuelle de la jeunesse ?*

Il n'y a que quatre possibilités :

1) *La continence.* La jeunesse doit-elle vivre dans la continence, c'est-à-dire s'abstenir de toute activité sexuelle jusqu'au mariage ?

2) *L'autosatisfaction.* La jeunesse doit-elle recourir à des pratiques masturbatoires ?

3) *La satisfaction homosexuelle.* La jeunesse allemande doit-elle pratiquer l'homosexualité ? Si oui, sous quelle forme ? Par la masturbation réciproque ou par des rapports anaux ?

4) *La vie amoureuse naturelle et les rapports sexuels entre garçons et filles.* Si oui,

Où la vie amoureuse doit-elle avoir lieu (problème du logement) ?

Comment et *avec quoi* la contraception doit-elle être mise en œuvre ?

Quand cette vie amoureuse doit-elle se dérouler ?

Le jeune a-t-il le droit d'imiter son führer ?

Des questions analogues se posent aussi quand il s'agit du travail sur les enfants. Plus d'un aura un mouvement d'étonnement et d'incompréhension devant notre thèse qui s'appuie pourtant sur un fait indéniable : *L'économie sexuelle est seule capable de permettre une prise en main efficace sur l'enfance.* Qu'on ne se récrie pas et qu'on écoute plutôt la suite de notre exposé : Pourquoi les enfants se prêtent-ils le mieux à l'âge prépubertaire à l'éducation par les méthodes de l'économie sexuelle.

1) Les enfants de toutes les classes sociales, même de celles qui souffrent de faim et de privations, s'intéressent plus pendant l'enfance que plus tard aux problèmes sexuels. À quoi s'ajoute le fait que les ravages physiques de la faim ne touchent qu'une partie – aujourd'hui importante – de l'enfance, tandis que *tout enfant de toutes les classes sociales* souffre, sans exception aucune, de la répression sexuelle. Ainsi le front d'attaque se trouve considérablement élargi.

2) Les mouvements de libération se servent, quand il s'agit d'organiser l'enfance, des méthodes mêmes qui ont fait la fortune du travail réactionnaire sur les enfants : marches, chansons, uniformes, jeux de groupe, etc. L'enfant – à l'exception de celui qui a grandi dans une famille extrêmement libérale, ce qui, de toute façon n'est vrai que pour une minorité – ne sait pas distinguer entre les contenus des formes de propagande réactionnaire et révolutionnaire. Regarder la vérité bien en face, c'est se conformer au premier impératif de toute activité antifasciste, consistant à ne pas esquiver les faits. Or, nous affirmons que les enfants et adolescents marcheront demain aussi joyeusement au son des hymnes fascistes qu'aujourd'hui à celui des airs libéraux. Il est d'autre part incontestable que la réaction politique est bien plus habile que le mouvement antifasciste à organiser auprès des enfants la propagande de groupe. Les antifascistes ont de tous temps pâti de ce handicap. Par conséquent, le mouvement socialiste disposait toujours en Allemagne de

peu d'enfants par rapport au nombre de ceux qui s'étaient enrôlés dans les mouvements réactionnaires.

3) Si les organisations d'enfants réactionnaires sont plus habiles à tous les égards, il est par contre un domaine où leur impuissance est manifeste : *elles ne savent donner aux enfants des informations sexuelles, les éclairer sexuellement, leur transmettre sur ce point des idées limpides.* Seul, le mouvement révolutionnaire en est capable ; primo, parce qu'il n'est pas intéressé par la répression de la sexualité enfantine, bien au contraire ! secundo, parce que le camp révolutionnaire s'était fait dès le début le défenseur d'une éducation naturelle et logique des enfants. Cette arme puissante n'a pas été utilisée, pis, on s'est heurté justement au sein de nombreuses organisations d'enfants en Allemagne au refus formel de transposer sur le plan de la masse l'information sexuelle individuelle telle qu'elle a été pratiquée jusqu'ici. Ce qui est tragique et à la fois comique, c'est que les adversaires de l'application de l'économie sexuelle aux enfants se réfèrent volontiers à Marx et Lénine. Il va sans dire que ni l'un ni l'autre ne parle de l'économie sexuelle. Mais le fait est que les enfants succombent en masse à la propagande politique de la réaction. Pourtant, nous voyons s'ouvrir, en dépit d'immenses difficultés, des chances insoupçonnées au travail de l'enfance par les méthodes de l'économie sexuelle, parce que nous pouvons compter sur l'adhésion passionnée des enfants. Si l'on pouvait agir *en masse* sur les intérêts sexuels des enfants et des adolescents, on aurait opposé à la contamination mystique une arme efficace – et la réaction politique assisterait impuissante à notre action.

À tous ceux qui doutent, qui hésitent, qui se soucient de la « pureté » des enfants, nous citerons doux exemples pratiques choisis parmi un grand nombre d'autres :

1°) L'Église n'est pas si difficile dans le choix de ses moyens. Un garçon de quinze ans qui était passé d'une organisation fasciste à une association de jeunesse communiste, racontait que, dans son organisation précédente,

l'aumônier avait l'habitude d'interroger tous les jeunes une fois par semaine sur leur comportement sexuel et en particulier sur leurs habitudes de masturbation ; les jeunes, qui s'y livraient évidemment, s'en accusaient d'un air contrit. « C'est là un grand péché, mon fils ! expliquait l'aumônier, mais tu peux en être absous si tu te mets au service de l'Église en distribuant demain ces tracts. » Voilà comment les mystiques traitent les affaires de politique sexuelle. Quant à nous, nous avons honte, nous sommes des « purs », nous ne voulons rien avoir à faire avec « de telles choses ». Est-ce étonnant que, dans ces conditions, le mysticisme dispose de la majorité de la jeunesse ?

2°) Le groupe d'études d'économie sexuelle de Berlin avait fait une première tentative de travailler sur l'enfance en mettant au point un conte collectif intitulé *Le triangle de craie, association pour l'exploration des secrets des adultes.* Avant d'être imprimé, le conte fut d'abord soumis à un certain nombre de responsables de groupes d'enfants. On décida de lire la brochure aux enfants d'un cercle « Fichte » et d'observer leurs réactions. On aurait souhaité que les contempteurs de l'économie sexuelle fussent au complet présents à cette réunion. Notons pour commencer qu'au lieu des vingt enfants habituels soixante-dix se présentèrent. Alors qu'en général, selon les permanents, le silence était difficile à obtenir, tout le monde écoutait, fasciné, les yeux ardents, tous les visages dans la salle étaient fondus en une seule tache claire. En beaucoup d'endroits, la lecture fut interrompue par des applaudissements. À la fin, on invita les enfants à faire part de leurs désirs et de leurs critiques. Beaucoup demandèrent la parole. Devant ces enfants, notre pudibonderie et notre gêne nous firent honte. Les adaptateurs pédagogiques du conte avaient décidé de ne pas aborder la contraception ni la masturbation. Mais aussitôt les questions jaillirent : « Pourquoi ne dites-vous rien de la manière d'empêcher la procréation des enfants ? » – Sur quoi un garçon intervint en riant : « Ça, nous le savons déjà ! »

« Qu'est-ce qu'une prostituée ? demanda un autre enfant. Il n'en a pas été question dans votre conte ! » « Demain, on ira voir les chrétiens, clamèrent des voix enthousiastes, ils parlent toujours de ce genre de choses, avec ça, on les aura ! » « Quand ce livre paraîtra-t-il ? » « Quel sera son prix ? » « Sera-t-il assez bon marché pour que nous puissions l'acheter et lui assurer une large diffusion ? » La première partie qui avait été lue donnait surtout des informations d'ordre sexuel ; mais le groupe avait l'intention d'ajouter au premier volume un deuxième portant sur des questions sociales. On en fit part aux enfants. « Pour quand ce deuxième volume ? Sera-t-il aussi amusant que le premier ? » Quand a-t-on vu un groupe d'enfants demander avec autant d'ardeur des brochures sociales ? Ne devrions-nous pas en tirer une leçon ? Certainement ! *Pour éveiller l'intérêt des enfants pour les affaires sociales, nous devons faire appel à leur curiosité sexuelle positive et à leur soif de connaissance. Les enfants doivent finir par avoir le sentiment inébranlable que la réaction politique est incapable de leur donner cela.* Ainsi on obtiendra leur ralliement massif dans tous les pays, on les immunisera contre les influences réactionnaires, et – c'est là le plus important – on les attachera solidement au mouvement de libération révolutionnaire. Mais pour y parvenir, il faut d'abord franchir un double obstacle : la réaction politique et les « moralistes » dans le camp du mouvement de libération.

Un autre domaine fort important auquel devra s'attaquer l'économie sexuelle est la situation résultant du refoulement des femmes des entreprises vers les foyers, tel qu'il s'est pratiqué récemment en Allemagne. Pour résoudre ce problème il faut en premier lieu donner à la notion de la liberté de la femme le contenu de la liberté *sexuelle.* Il ne faut jamais oublier que beaucoup de femmes supportent mal, dans la famille, leur dépendance matérielle par rapport à l'homme, non pas pour des raisons de principe, mais à cause des restrictions sexuelles que cette situation leur impose. Pour le

prouver, il suffit de se souvenir que des femmes ayant refoulé et réduit au silence leur sexualité ne supportent pas seulement facilement et sans rechigner leur dépendance économique mais vont jusqu'à l'approuver. L'éveil de la conscience sexuelle de ces femmes, leur mise en garde expresse contre les dangers de l'ascétisme, sont les préalables essentiels à l'exploitation politique de leur dépendance par rapport à l'homme. Si les organisations d'économie sexuelle sont incapables d'assumer ce travail, la nouvelle vague de répression sexuelle fasciste finira par masquer aux femmes leur rôle d'esclaves. En Allemagne et dans d'autres pays hautement industrialisés, toutes les conditions sont remplies pour qu'on assiste sous peu à la révolte impétueuse des femmes et des jeunes contre la réaction sexuelle. Si l'on pratiquait dans ce domaine une politique sexuelle, conséquente et impitoyable, on mettrait un terme à un problème qui n'a jamais cessé de donner du fil à retordre à nos libres penseurs et à nos politiciens, problèmes qui les a toujours laissés perplexes : « Pourquoi les femmes et la jeunesse rallient-elles si facilement le camp de la réaction politique ? » Il n'est pas de domaine qui révèle plus nettement la fonction sociale de la répression sexuelle, la corrélation étroite entre refoulement sexuel et idéologie politique réactionnaire.

Pour terminer, une objection qui a été soulevée par un psychanalyste à la lecture de ce chapitre et qui n'est pas facile à réfuter. En voici les termes : il est exact que les grandes masses sont concernées au plus haut point par les questions sexuelles, qu'elles s'y intéressent très vivement ; mais est-il admissible d'en déduire en ligne droite que cet intérêt peut être politiquement exploité dans le sens de la révolution sociale qui exige tant d'abnégation et tant de sacrifices ? Les masses, que les arguments de l'économie sexuelle ont impressionnées, ne voudront-elles pas se faire payer sur-le-champ la traite qu'on leur aura tirée sur la liberté sexuelle ? – Plus notre tâche est difficile, plus nous devons tendre l'oreille

à toute objection et essayer d'y réfléchir, d'y répondre ! N'ayons garde de nous laisser aller à des rêves révolutionnaires et de considérer comme réalisable ce qui n'est vrai qu'en « théorie ». Ce n'est pas notre désir ardent de mettre fin à la famine qui la supprimera, mais les préalables objectifs indispensables. Sera-t-il possible de transposer en action sociale contre le système social déplorable la détresse sexuelle des masses de tous les pays, comme il a été possible de mobiliser leurs intérêts matériels les plus immédiats ? Nous nous sommes livrés à une série d'expériences pratiques, et des réflexions d'ordre théorique nous poussent à croire que ce qui peut se faire au niveau de groupes isolés, de réunions particulières, est aussi réalisable sur la masse. Il existe pourtant une condition *indispensable* que nous avons passée sous silence jusqu'ici. En effet, pour accomplir un travail fructueux en économie sexuelle et lui assurer son efficacité, il faut tout d'abord donner un caractère cohérent au mouvement ouvrier ; sans ce préalable le travail d'économie sexuelle ne peut, en un premier temps, que revêtir un aspect préparatoire ; d'autre part, il faut la création d'une organisation d'économie sexuelle *internationale* fortement structurée, capable d'assurer sa réalisation effective. Troisièmement, il faut confier ce travail à des dirigeants ayant reçu une formation approfondie. Pour le reste, il n'est pas recommandé de résoudre chaque problème particulier à l'avance ; cela sèmerait la confusion et paralyserait tous les efforts. C'est de la pratique que découleront, dans les détails, les nouvelles formes d'activité. Les exposer par le menu encombrerait inutilement notre étude.

6. L'homme apolitique

Nous en arrivons à ce qu'on appelle l'homme apolitique. Hitler n'a pas seulement fondé son pouvoir sur des masses

jusqu'alors peu politisées, mais il a pu assurer sa victoire « légale » en mars 1933 par la mobilisation de pas moins de 5 millions d'anciens non-votants, donc de citoyens « apolitiques ». Les partis de gauche avaient fait de grands efforts pour gagner les masses indifférentes, sans se demander ce qu'il fallait entendre par « individu indifférent ou apolitique ».

Quand un propriétaire d'usine ou un grand propriétaire foncier se range dans un parti de droite, on comprend immédiatement qu'il agit par intérêt économique. Une orientation de gauche serait chez lui en opposition avec sa situation sociale et ne s'expliquerait que par des motifs irrationnels. L'orientation de gauche de l'ouvrier de l'industrie est parfaitement rationnelle puisqu'elle correspond à sa situation économique et sociale dans l'entreprise. Si l'ouvrier, l'employé ou le fonctionnaire adopte une attitude politique de droite, il manque de clairvoyance politique, c'est-à-dire qu'il ne se rend pas très bien compte de sa position sociale. Plus l'homme nivelé dans la masse est apolitique, plus il est accessible à l'idéologie de la réaction politique. *L'attitude apolitique* n'est pas, comme on pourrait le croire, un état psychique passif, mais une prise de position très active, une *défense* contre le sentiment de sa propre responsabilité politique. L'analyse de cette défense fournit des résultats très nets qui éclairent plus d'une énigme concernant l'attitude des larges masses apolitiques. Beaucoup d'intellectuels moyens « qui ne veulent pas entendre parler de politique », défendent en réalité leurs intérêts économiques immédiats et se font du souci pour leur existence qui dépend entièrement de l'opinion publique à laquelle ils sacrifient de la manière la plus grotesque leur savoir et leurs convictions intimes. Quant aux personnes engagées dans le processus de production et qui fuient néanmoins leurs responsabilités sociales, on peut les diviser en doux grands groupes : chez les uns, la notion de « politique » s'associe à l'idée de violence et de danger physique, autrement dit à une forte angoisse qui

les empêche de s'orienter en fonction de la réalité. Chez les autres, qui sont probablement la majorité, le manque de conscience sociale est Imputable à des conflits et des préoccupations personnelles, parmi lesquels les difficultés sexuelles occupent le premier plan. Quand une jeune employée, qui aurait mille raisons économiques de prendre conscience de ses responsabilités sociales, s'en désintéresse, dans 99 % des cas, c'est une « histoire d'amour », ou pour parler sérieusement, un conflit sexuel, qui en est la cause. La même remarque s'applique à la petite bourgeoise qui a besoin de toutes ses énergies psychiques pour ne pas s'effondrer sous le poids de ses difficultés sexuelles. Le mouvement révolutionnaire a méconnu jusqu'ici cette situation et a essayé de politiser l'homme « apolitique » en lui faisant prendre conscience de ses intérêts économiques restés insatisfaits. La pratique prouve que de telles personnes sont peu enclines à prêter l'oreille aux explications économiques, mais qu'elles se laissent volontiers séduire par la phraséologie mystique des national-socialistes, même si ces derniers font peu de cas de leurs intérêts économiques. Comment expliquer ce fait ? Par de graves conflits sexuels (au sens le plus large du terme) qui, d'une manière consciente ou inconsciente, inhibent la pensée rationnelle et l'épanouissement de la responsabilité sociale, intimident la personne qui en souffre, l'isolent en quelque sorte vers l'extérieur. Quand une telle personne tombe sur un fasciste habitué à se servir de la crédulité et du mysticisme de ses concitoyens, autrement dit à faire appel à des moyens sexuels, libidinaux, elle s'intéresse vivement à lui, non pas parce qu'elle préfère le programme fasciste au programme libéral, mais parce que l'abandon au führer et à son idéologie lui procure un relâchement momentané de sa tension intérieure, parce qu'elle peut transposer son conflit sur un autre plan et le résoudre ; mieux, une telle personne est capable de voir dans le fasciste le révolutionnaire, de considérer Hitler comme le Lénine allemand. Point n'est besoin d'être psychologue pour comprendre pourquoi une

petite bourgeoise, désespérément frustrée sur le plan sexuel, qui n'a jamais songé à sa responsabilité sociale, pourquoi une petite vendeuse intellectuellement et sexuellement sous-développée succombe à l'érotisme tapageur du fascisme qui procure à l'une et à l'autre une sorte de satisfaction – déformée il est vrai. Quand on connaît les dessous de la vie des 5 millions d'« apolitiques » politiquement déterminants et socialement écrasés, on se fait une meilleure idée du rôle de la vie privée, c'est-à-dire, pour l'essentiel, de la vie sexuelle, dans les grands événements sociaux. Il est impossible d'étayer cette thèse par des statistiques. Nous ne sommes pas, d'ailleurs, des fervents de la pseudo-exactitude des statistiques qui passent à côté de la vie, tandis qu'Hitler a pu conquérir le pouvoir en méprisant la statistique et en exploitant la misère sexuelle du rebut de la société.

Un homme apolitique est un homme qui s'embourbe dans ses conflits sexuels. Toute tentative pour lui rendre son sens de la responsabilité sociale en laissant de côté le problème sexuel n'est pas seulement vaine, mais le pousse infailliblement dans les bras de la réaction politique qui se sert brillamment de sa misère sexuelle. Un calcul fort simple montre qu'il faut choisir la voie inverse, qu'il faut s'emparer socialement de sa vie sexuelle. Il y eut un temps où les conséquences d'une thèse aussi banale me faisaient peur. Je comprends donc fort bien que des économistes et des politiciens diplômés puissent la considérer comme le produit du cerveau desséché d'un savant en chambre. Mais quiconque a assisté à une réunion d'économie sexuelle sait que la majorité des personnes qui s'y rendent n'ont jamais assisté à un meeting politique. Les organisations d'économie sexuelle en Allemagne de l'Ouest, comprenaient pour la plupart des personnes inorganisées et apolitiques. La présomption de pareils jugements apparaît de la manière la plus frappante quand on considère que l'organisation internationale du mysticisme organise depuis des millénaires jusque dans les coins les plus reculés du monde des réunions

politico-sexuelles *à sa manière*, car les assemblées dominicales et les réunions de prière des mahométans, des juifs, etc. ne sont que cela. Négliger ou même nier ces faits, cela signifie de nos jours (puisque nous disposons d'une expérience certaine dans le domaine de l'économie sexuelle et de solides connaissances sur les rapports entre mysticisme et répression sexuelle) apporter un soutien inexcusable et – dans la perspective du mouvement de libération – réactionnaire au règne de l'esprit médiéval et à l'esclavage économique.

Pour terminer, je voudrais évoquer un fait qui dépasse de très loin notre tâche quotidienne : *la torpeur biologique de l'organisme humain* et ses répercussions sur la lutte pour la liberté sociale et individuelle.

---

(1) Bibliographie sur le problème religieux en U.R.S.S. : « École et Église en Russie Soviétique », Suddeutsche Arbeiterzeitung du 29-9-1927 ; « Église et État en U.R.S.S. », Stepanow, Jahrbuch fur Politik and Wirtschaft, 1923-1924. « Église et État », Jaroslavski, Jahrb. 1925-1926. Le mouvement libre penseur en Russie, v. Muzak in : Der Freidenker n° 6 ; « Les rapports de l'Église et de l'État dans la nouvelle Russie », Jacoby, Weimar, Neue Bahnen 1928. Lénine : Sur la religion, t. 4 de la Petite bibliothèque de Lénine ; Elgers, « La révolution culturelle socialiste », Verlagsanstalt proletarischer Freidenker, 1931 ; Kurella ; « La révolution culturelle socialiste dans le plan quinquennal », Internationaler Arbeiterverlag ; Feodorov : « Propagande antireligieuse au village » ; Wogan : « L'édification socialiste du village et la religion ».

Chapitre IX
La masse et l'état

Lorsque des groupes de colons se perdaient dans les vastes forêts d'Amérique, ils essayaient de retrouver le chemin par où ils étaient venus, pour s'aventurer de là à nouveau vers des terres inexplorées. Pour ce faire, ils ne fondaient pas de partis politiques ; ils ne discutaient pas à perte de vue des régions qu'ils ignoraient ; ils ne se combattaient pas réciproquement et ne s'encourageaient pas les uns les autres à élaborer des programmes de colonisation. Ils agissaient naturellement en fonction de la situation donnée, selon les principes de la *démocratie du travail* : ils travaillaient de conserve pour retrouver le terrain connu et conquérir à partir de là du terrain inconnu.

Quand un végétothérapeute se perd, au cours d'un traitement, dans la broussaille des réactions irrationnelles de son patient, il ne se dispute pas avec lui sur la question de savoir « si Dieu existe ou non ». Il n'a pas de réactions névrotiques ou irrationnelles, mais survole en pensée la situation et s'efforce d'ordonner les faits thérapeutiques déjà acquis ; c'est ainsi qu'il retrouve la dernière phase du traitement qui lui permettait encore de voir clair dans l'évolution de la situation.

Tout être vivant s'efforcera naturellement de découvrir et d'éliminer les causes de la catastrophe dans laquelle il s'est engagé. Il n'aura garde de répéter des gestes ayant conduit à

la catastrophe. Ce comportement relève de sa tendance à tirer des leçons de ses expériences pour vaincre le malheur. Nos politiciens ignorent totalement ce genre de réactions. On peut sincèrement affirmer que la politique consiste essentiellement à ne rien apprendre des expériences du passé. La monarchie autrichienne avait déclenché la guerre mondiale de 1914. Elle combattait à cette époque la démocratie américaine les armes à la main. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, en 1942, elle prétendait réinstaller, avec l'aide d'hommes d'État américains, la dynastie des Habsbourg pour « empêcher » de nouvelles guerres. C'est là un non-sens politique irrationnel.

Pendant la Première Guerre mondiale, les « Italiens » étaient les amis et alliés des « Américains ». En 1942, pendant la Deuxième Guerre mondiale, ils étaient des « ennemis mortels » pour compter de nouveau, à partir de 1943, au nombre des « amis ». Pendant la Première Guerre mondiale, en 1914, les « Italiens » étaient les ennemis mortels des « Allemands », on pourrait presque dire des « ennemis héréditaires » de longue date. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les « Italiens » étaient les « frères germains » des « Allemands », également pour des raisons héréditaires ; en 1943, ils étaient de nouveau devenus des ennemis mortels. Dans la prochaine guerre mondiale, mettons en 1963, les « Allemands » et les « Français », « ennemis héréditaires de race », seront devenus des « frères de race ».

C'est la peste émotionnelle. Qu'on s'imagine un Copernic déclarant au XVIe siècle que la terre tourne autour du soleil ; son élève au XVIIe siècle est d'avis que la terre ne tourne *pas* autour du soleil ; l'élève de celui-ci au XVIIIe siècle revient à la théorie de Copernic. Au XX^{e} siècle les astronomes déclarent que Copernic avait raison de même que ses disciples, puisque la terre tourne autour du soleil tout en ne bougeant pas. Quand il s'agit d'un Copernic, on allume aussitôt un bûcher. Mais quand un politicard raconte aux populations de la terre les sottises les plus extravagantes, qu'il présente comme vrai

en 1940 ce qui était pour lui mensonge en 1939, des millions sont pris d'enthousiasme et crient au miracle.

C'est un vieux principe de la science de ne jamais élaborer des théories nouvelles tant que les anciennes théories permettent parfaitement d'expliquer les faits. Quand une ancienne théorie se révèle insuffisante ou défectueuse, on tente d'en déceler les erreurs, on critique l'ancienne théorie, on en met au point de nouvelles. Cette manière de procéder, naturelle, est étrangère à nos politiciens. Quel que soit le nombre des faits nouveaux, quel que soit le nombre des erreurs découvertes, l'ancienne théorie continue à prospérer sous forme de *slogans* et les faits nouveaux sont sciemment dissimulés et dénoncés comme illusions. Les formalités démocratiques ont déçu des millions d'Européens et rendu ainsi possible la dictature fasciste. Les politiciens démocratiques évitent de revenir aux points de départ de la démocratie, de les corriger en fonction des changements radicaux survenus dans la vie sociale et de leur imprimer une direction utile. On organise comme auparavant des votes portant sur des formalités qui ont été conspuées et détrônées en Europe.

On s'applique à inventer, à projeter, à soumettre au vote des systèmes de paix. Mais on se rend parfaitement compte qu'on a peur de ces systèmes de paix avant même de les avoir projetés. Les éléments fondamentaux de la paix et de la collaboration humaine sont concrètement contenus dans les rapports naturels d'hommes accomplissant ensemble un travail. Inutile de les « introduire ». Un bon médecin n'« introduit » pas une nouvelle santé dans un organisme atteint d'un mal mortel. Il part à la recherche des éléments de santé subsistant encore naturellement dans l'organisme malade. Après les avoir découverts, il les utilise pour contrecarrer le processus pathologique. La même remarque s'applique à l'organisme social malade, si on l'aborde dans la perspective de la *science sociale* et non avec des programmes et des idées politiques. C'est dans la réalité seulement qu'on

parvient à développer d'une manière organique les chances de liberté et à éliminer les obstacles. On ne peut pas imposer à un organisme social malade des libertés garanties par la loi.

L'exemple de l'Union Soviétique illustre le mieux les relations entre la masse et l'État, et ceci pour les raisons suivantes : la révolution sociale de 1917 avait été préparée par une théorie sociologique mise à l'épreuve pendant une dizaine d'années. La révolution russe s'est servie de cette théorie. Des millions d'individus prirent part au bouleversement social, en pâtirent, s'en réjouirent, s'en firent les vecteurs. Que sont devenus, au cours de deux décennies, la théorie sociologique et les masses au sein de l'« État prolétarien » ?

Quiconque s'intéresse sérieusement à la question de la démocratie, à ses modalités, à ses possibilités de réalisation, ne peut négliger l'évolution de l'Union Soviétique. Quelle est sa nature, peut-elle être réalisée et comment ? La différence, entre la politique de la démocratie du travail *maîtrisant les difficultés* d'une part, et celle de la démocratie formelle « politisant » d'autre part, fut clairement démontrée par l'attitude des diverses organisations économiques et politiques en Union Soviétique.

1. 1936 : Énoncer des vérités – mais comment et quand ?

La guerre italo-éthiopienne avait éclaté, les événements se précipitèrent. Personne ne savait, personne ne pouvait savoir comment le monde allait évoluer au cours des prochaines années. Le mouvement ouvrier organisé n'intervint pas dans les événements. Il était scindé sur le plan international ; il se taisait pratiquement ou se rangeait, désemparé, à tel ou tel avis politique. L'Union Soviétique, dans la personne de Litvinov, avait bien lutté pour la paix, mais comme partenaire

social, elle avait complètement échoué. De nouvelles catastrophes d'un genre inédit étaient donc inévitables. Il ne restait qu'à s'y préparer. Un nouvel ordre social pouvait sortir du chaos. Comme c'était le cas en 1918 et 1933 en Allemagne. Il fallait donc prévoir à temps des structures sociales révolutionnaires. Il était essentiel de ne pas se mettre à la remorque d'un des innombrables concepts politiques confus et contradictoires qui avaient cours à l'époque. D'où la nécessité de s'isoler du vacarme politique ordinaire tout en maintenant le contact avec les processus sociaux. Plus que jamais s'imposait l'étude du problème de la structure humaine. Il fallait surtout se faire une idée très nette de l'évolution en Union Soviétique. Des millions de travailleurs en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Chine suivaient avec un sentiment d'espoir toutes les démarches entreprises par l'Union Soviétique. Les spécialistes de la psychologie de masse savaient qu'au cas où l'Union Soviétique ajouterait une nouvelle déception à la catastrophe survenue en Allemagne, la guerre ne pourrait être surmontée scientifiquement que par un supplément de clarté, obtenu par une lutte opiniâtre.

La guerre européenne, la Deuxième Guerre mondiale en *une seule* génération, était imminente. On disposait encore du temps nécessaire pour réfléchir à ce qui pourrait un jour lui succéder. La pensée humaine, sinon l'action humaine, était encore capable de dégager, des nouvelles batailles de masses, une compréhension de la psychose de guerre, compréhension qui pouvait devenir fatale aux bellicistes. Ceux qui en avaient conscience faisaient de gros efforts pour garder le calme et une tête lucide. Mais il fallait bien se décider à agir, car cette Deuxième Guerre mondiale qui débuta en Afrique pour embraser bientôt le monde entier, finirait bien un jour. L'étape suivante devait être la « mort des bellicistes » et « l'anéantissement des causes de la guerre ».

En 1935, il apparut très nettement que l'évolution en Union Soviétique allait au-devant d'un grave désastre. Les

politiciens démocratiques en Allemagne, dans les pays scandinaves, etc. ne cherchèrent pas à approfondir les causes de ce désastre, tout en discutant beaucoup. Ils évitèrent de faire un retour aux aspirations authentiquement démocratiques d'Engels et de Lénine, de réexaminer les points de départ de la société soviétique et d'appréhender à partir de là son évolution. Il était impossible d'ignorer ces pionniers de la vraie démocratie comme il est impossible pour un Américain vraiment démocratique d'ignorer la constitution américaine et les pensées fondamentales des pionniers américains, Jefferson, Lincoln, etc. Engels était le représentant le plus remarquable de la démocratie allemande comme Lénine l'était de la démocratie russe. Tous deux ne s'étaient pas empêtrés dans des formalités mais avaient pénétré jusqu'au cœur de la démocratie : on les évitait de peur d'être taxé de communiste ou de perdre sa position universitaire ou politique, peu importe. Engels était le fils d'un riche fabricant, Lénine celui d'un riche fonctionnaire. Tous deux étaient issus des « classes dominantes » et avaient essayé de mettre au point un système authentiquement démocratique en prenant comme point de départ l'économie sociale de Marx (qui était lui aussi de descendance « bourgeoise »).

L'édifice idéologique démocratique d'Engels et de Lénine était laissé à l'abandon : il imposait trop d'exigences aux sociologues et politiciens européens, et – comme les événements allaient le prouver – aussi aux sociologues et politiciens russes. Il leur en demandait trop !

On ne peut aujourd'hui [1944] décrire la démocratie naturelle du travail sans passer en revue les formes qu'elle revêtait dans la pensée socio-politique d'Engels et de Lénine entre 1850 et 1920 et sans suivre de près le processus embryonnaire qui a eu lieu en Union Soviétique entre 1917 et 1923 environ. La révolution russe a été un accomplissement gigantesque dans l'ordre du progrès social. C'est pour cette raison même que le coup de frein qui lui fut donné par la

suite, constitue une expérience sociale importante, une leçon colossale pour tous ceux que préoccupe le domaine social. L'enthousiasme strictement émotionnel soulevé par les hauts faits de la Russie au cours de la guerre qu'elle dut mener contre Hitler ne nous mène pas bien loin sur le plan pratique. Les motifs de cet enthousiasme de 1943, qui faisaient défaut de 1917 à 1923, sont de nature fort suspecte ; il était bien plutôt dicté par les intérêts égoïstes de la guerre que par le souci sincère d'édifier la démocratie authentique.

La première version de l'étude sur l'évolution en Union Soviétique que l'on va lire a été rédigée en 1935. D'aucuns se demanderont pourquoi elle n'a pas été publiée à l'époque. Une petite explication nous semble donc nécessaire : on a pu constater qu'en Europe, où la psychologie de masse n'était pratiquement appliquée que par les partis politiques, des personnes ayant publié des études scientifiques sans se préoccuper de leurs incidences politiques et ayant établi des pronostics en contradiction avec la politique de tel parti, étaient chassées de ces organisations et coupées du contact avec la foule. Sur ce point, tous les partis étaient d'accord. C'est la nature même du parti politique qui le pousse à ne pas s'orienter en fonction de la vérité, mais à courir après des illusions puisées généralement dans la structure irrationnelle des masses. En effet, l'énoncé d'une vérité scientifique empêcherait le politicien de parti de contourner les écueils de la réalité, comme il a l'habitude de le faire, en s'en remettant à ses illusions. Il est vrai que les illusions ne sont pas, à la longue, d'une grande utilité, ce que les événements de 1938 en Europe ont si brillamment mis en évidence ; à longue échéance les vérités scientifiques se révèlent toujours les lignes de conduite les plus sûres de la vie sociale, mais les vérités sur l'Union Soviétique étaient à l'époque à peine plus que des germes incapables d'intéresser l'opinion publique et bien moins encore de soulever l'enthousiasme des masses. Elles faisaient tout au plus figure de remords. Il fallut attendre la Deuxième Guerre mondiale pour que les faits en

général fussent mieux accueillis, pour que le caractère fondamentalement irrationnel de toute politique apparût aux yeux de vastes couches de travailleurs.

La constatation de données objectives ne saurait tenir compte de l'accueil plus ou moins favorable qu'on lui réserve : il s'agit de savoir si les faits existent ou non. C'est pourquoi ils entrent régulièrement en conflit sévère avec la politique qui, elle, ne se demande jamais s'ils sont réels ou non, mais seulement s'ils entrent dans le cadre de la démagogie du moment. Ainsi, la position du sociologue scientifique est inconfortable : d'une part, il lui arrive de découvrir un fait objectif et de vouloir le décrire. De l'autre, il doit maintenir le contact avec le mouvement social vivant. Quand il publie telle ou telle de ses observations, il lui faut bien réfléchir à l'effet qu'elle fera sur les masses humaines, qui, pour la plupart, sont soumises à l'influence de l'irréalisme politique. Une acquisition socio-scientifique de quelque portée ne peut s'imposer et devenir pratique sociale que si les masses l'ont déjà assimilée spontanément dans la vie. Il faut donc que des systèmes de pensée politiques démodés et anti-libéraux soient usés jusqu'à la corde et périmés *aux yeux de tous* pour que les nécessités vitales de la société soient rationnellement reconnues et imposées d'une manière spontanée et universelle. C'est ainsi que les déchaînements des politicards aux États-Unis ont fini par faire comprendre aux masses cette vérité présentée sous une forme peu scientifique, que les politiciens sont la tumeur cancéreuse du corps social. En 1935, on était encore loin en Europe d'une telle conception de la politique : c'était encore aux politiciens de décider ce qui était vrai ou faux.

Le plus souvent, les connaissances sociales importantes se répandent avec plus ou moins de précision au sein des populations, longtemps avant qu'elles ne soient formulées et proclamées par des organisations. Aujourd'hui, en 1944, la haine contre la politique est probablement universelle et fondée sur des faits irréfutables. Quand un groupe d'études

sociologique aboutit, grâce à son travail, à des observations et des formules justes, en accord avec les processus sociaux objectifs, il va sans dire que la « théorie » coïncide avec le sentiment vital des masses humaines. C'est comme si deux processus indépendants convergeaient vers le point même où le processus social et la volonté des masses se rencontrent en une *seule et unique* connaissance socio-scientifique. Il semble que ce phénomène s'observe dans tous les processus sociaux décisifs. L'émancipation de l'Amérique par rapport à l'Angleterre en 1776 obéissait à ce principe autant que l'émancipation de la société russe par rapport à l'État tsariste en 1917. L'absence d'un travail sociologique judicieux peut avoir des conséquences catastrophiques. Car dans ce cas, le processus objectif et la volonté des masses ont tous deux mûri, mais ils se perdent l'un l'autre si le simple principe scientifique fait défaut qui pourrait les faire converger et aller de l'avant. C'est cela même qui se produisit en Allemagne en 1918, où après la chute de l'empereur aucune vraie démocratie ne put s'instaurer.

La fusion du processus scientifique et du processus social dans l'unité d'un ordre social fondamentalement nouveau n'a pas lieu si le processus de la connaissance scientifique ne se développe pas organiquement à partir de théories plus anciennes, tout, comme le processus social se développe à partir des misères de la vie pratique. Lorsque je dis *se développe organiquement*, j'entends par là qu'il est impossible d'« imaginer », de « penser », ou de « projeter » un ordre *nouveau* : il doit *se développer organiquement*, en corrélation étroite avec les faits pratiques et théoriques de la vie des animaux humains. C'est pourquoi toutes les tentatives de « s'approcher politiquement de la masse », de « lui imposer des idées révolutionnaires » sont nécessairement vouées à l'échec ; elles relèvent de la politicomanie bruyante et nuisible.

La compréhension du caractère propre du fascisme, qui ne correspondait à aucune vue économique de la vie sociale, la

compréhension de la structure autoritaire et nationaliste de l'Union Soviétique en 1940, naquirent toutes deux spontanément sans l'intervention d'aucune « direction de parti ». On savait d'une manière universelle et latente que le fascisme avait aussi peu en commun avec la domination de classe de la « bourgeoisie » que la « démocratie soviétique » de Staline avec la démocratie sociale de Lénine. On avait partout l'impression que les anciennes notions ne coïncidaient plus nulle part avec les événements nouveaux. Mais tous ceux qui se trouvaient engagés en pleine vie, qui exerçaient une activité médicale et pédagogique leur permettant de faire la connaissance d'individus de toutes les nationalités et de tous les métiers, ne se laissaient pas si facilement tromper par des slogans politiques. Les plus favorisés étaient certainement les milieux « apolitiques », les hommes n'ayant vécu que pour leur travail. Ce furent précisément ces milieux « apolitiques » entièrement absorbés par leurs activités professionnelles, qui, en Europe, furent accessibles aux connaissances sociales décisives. Ceux qui étaient inféodés économiquement et idéologiquement à quoique appareil de parti n'étaient pas seulement engourdis et inaccessibles à toute nouvelle connaissance, mais se défendaient en règle générale avec une haine irrationnelle contre toute tentative d'expliquer le phénomène fondamentalement nouveau du régime autoritaire, « totalitaire », dictatorial. Quand on tient compte en outre du fait que toutes les organisations de parti, de quelque tendance qu'elles se réclamassent, obéissaient à des considérations économistes alors que les dictatures étaient issues non pas de processus économiques mais d'attitudes irrationnelles des foules, on comprendra aisément quelle prudence et quelle circonspection devait s'imposer un sociologue préoccupé de la psychologie de masse. Tout ce qu'il pouvait faire était d'enregistrer consciencieusement l'évolution sociale et de vérifier si elle confirmait ses vues biopsychiques ou les contredisait. *Or, elle les confirmait !* Beaucoup de médecins, de pédagogues, d'hommes de lettres, de travailleurs sociaux, de

jeunes, d'ouvriers de l'industrie, etc. étaient de plus en plus persuadés que l'irrationalisme politique finirait par mourir de sa belle mort et que les impératifs du travail naturel, de l'amour et de la connaissance entreraient dans la conscience et l'action des masses sans qu'il fût nécessaire de leur ressasser une théorie ad hoc. Mais personne ne savait quelle catastrophe l'irrationalisme politique devait provoquer pour qu'enfin il se heurtât à la frontière du sentiment vital des masses laborieuses et qu'il périt de ses propres actes.

Après la catastrophe qui avait frappé l'Allemagne en 1933, l'Union Soviétique esquissa une régression rapide vers une forme autoritaire et nationaliste de la direction sociale du pays. Beaucoup d'hommes de science, de journalistes, de fonctionnaires, d'ouvriers se rendaient parfaitement compte qu'il s'agissait d'un mouvement « nationaliste ». Ce que beaucoup ignoraient, c'est qu'ils avaient affaire à un nationalisme *d'inspiration fasciste.*

Le terme « fascisme » n'est pas plus une injure que le terme « capitalisme ». Il sert tout simplement à désigner une certaine manière de conduire et d'influencer les masses ; il est autoritaire, se fonde sur le système du parti unique, ce qui le mène au totalitarisme, il place la puissance avant les intérêts objectifs, il déforme les faits selon ses vues politiques, etc. Il existe donc des « Juifs fascistes » comme il y a des « démocrates fascistes ».

Si l'on avait publié à l'époque ces vérités, le gouvernement soviétique aurait qualifié un tel écrit de « contre-révolutionnaire », de « trotskyste et fasciste ». Or, les populations soviétiques se trouvaient encore sur la lancée de la révolution de 1917. La consommation augmentait, le chômage était à peu près inconnu. On applaudissait à la pratique générale des sports, à l'épanouissement du théâtre et de la littérature, etc. Tous ceux qui avaient vécu de près la catastrophe allemande savaient que les jouissances dites « culturelles » d'une population ne fournissent aucune indication sur les caractéristiques évolutives d'une société.

Cette remarque s'applique aussi à la société soviétique. Aller au cinéma ou au théâtre, lire des livres, faire du sport, se brosser les dents, ou aller à l'école sont des activités importantes, mais elles ne caractérisent pas la différence entre un régime dictatorial et une société authentiquement démocratique. Dans les deux cas, on « jouit » de la culture. C'était là une des erreurs typiques des socialistes et des communistes de qualifier la construction d'un immeuble, l'ouverture d'un métro ou l'inauguration d'une école de « réalisation socialiste ». Les immeubles, les métros, les écoles sont révélateurs du niveau technique d'une société, mais *ils n'indiquent pas si les hommes de cette société sont des esclaves ou des travailleurs libres, des individus rationnels ou irrationnels.*

Comme les Russes soviétiques présentaient chaque acquisition technique comme un accomplissement « spécifiquement communiste », la population soviétique avait fini par s'imaginer que de telles choses n'existaient pas dans les pays capitalistes. On ne pouvait donc guère s'attendre à ce que la dégénérescence nationaliste de la démocratie soviétique fût comprise par la population et encore moins qu'elle s'en rendit compte par elle-même.

C'est là un des principes de la psychologie de masse de ne pas annoncer par principe des « vérités objectives », mais d'attendre d'abord la réaction des masses laborieuses moyennes à tel processus objectif. Une telle attitude exclut d'emblée les manigances du politicard : si quelqu'un s'imagine avoir reconnu une vérité, il est obligé d'attendre qu'elle se manifeste d'une manière objective et indépendante de lui. Si elle ne se manifeste pas, il ne s'agit pas d'une vérité réelle, mais d'une possibilité qu'on fait mieux de garder à l'arrière-plan.

La régression catastrophique en Union Soviétique fut suivie en Europe avec inquiétude. L'étude sur les rapports entre la « masse et l'État » fut envoyée, à cent exemplaires environ, aux amis de l'économie sexuelle appliquée à la

psychologie de masse, en Europe, en Russie, en Amérique. La prédiction de la dégénérescence totalitaire et dictatoriale de la démocratie soviétique en 1929 se fondait sur le fait que la révolution sexuelle n'avait pas seulement été freinée en Union Soviétique, mais sciemment réprimée[1]. *Or, la répression sexuelle sert, comme nous l'avons vu, à la mécanisation et à l'assujettissement des masses humaines.* Là où nous trouvons la répression autoritaire et moralisatrice de la sexualité des enfants et des adolescents, et une législation correspondante, nous pouvons conclure avec certitude à des tendances autoritaires et dictatoriales dans l'évolution sociale, quels que soient par ailleurs les slogans dont se servent les politiciens du pays en question. À l'encontre, nous découvrons toujours des tendances sociales authentiquement démocratiques quand les institutions sociales décisives reflètent une attitude compréhensive et positive à l'égard de la vie sexuelle des enfants et des adolescents, mais cela uniquement dans la mesure où une telle attitude existe réellement. Étant donné que dès 1929, on remarquait en Union Soviétique un retour progressif à des altitudes réactionnaires sur le plan sexuel, on était en droit d'en déduire que les dirigeants sociaux avaient opté pour une tendance autoritaire et dictatoriale. J'ai motivé cette thèse en détail dans mon ouvrage « Die Sexualität im Kulturkampf ». Mes prédictions se trouvaient confirmées par la législation sexuelle officielle de 1934 et l'introduction des lois sexuelles réactionnaires.

J'ignorais, à cette époque, qu'on avait adopté entre-temps aux États-Unis une attitude nouvelle en matière d'économie sexuelle, qui rendait le pays plus accessible à l'économie sexuelle.

Nous avons demandé aux amis, à qui nous avions adressé un exemplaire de notre étude, d'y réfléchir soigneusement et de la passer, en cas d'accord sur les grandes lignes, à d'autres sociologues de leur entourage, dont on pouvait penser qu'ils comprendraient les contradictions de l'évolution en Union

Soviétique. Notre étude n'était pas destinée à être reproduite dans les journaux ou lue lors de réunions de masse. C'était aux événements eux-mêmes de déterminer le moment de la discussion publique. Entre 1935 et 1939, un nombre croissant de sociologues commencèrent à comprendre les causes psychologiques (relevant de la psychologie de masse) du retour du régime soviétique à des formes de gouvernement autoritaires. Cette compréhension prit la place de l'irritation stérile qu'avait provoquée la « régression » ; peu à peu, la lumière se fit sur le fait que le développement de l'Union Soviétique *se trouvait compromis par la structure des masses humaines qui aspiraient à un régime autoritaire, fait que les dirigeants soviétiques n'avaient pas discerné.* L'important était d'en avoir pris conscience !

2. « Que se passe-t-il au sein des masses humaines ? »

La question de savoir « *comment* » se présentera le nouvel ordre social dépend entièrement de la structure caractérielle des *grandes* masses, c'est-à-dire des populations laborieuses apolitiques et exposées à des influences irrationnelles. Si le vrai bouleversement social n'a pas lieu, c'est que les masses humaines en sont incapables : elles reproduisent au plan structural, dans chaque nouvelle génération, l'idéologie et les formes de vie de la réaction politique, quel que soit par ailleurs l'ébranlement social qu'elle ait subi. À cette époque, on ne se posait guère la question de savoir « *comment pense, sent et réagit la grande masse de la population apolitique* » et on songeait encore à la dominer dans la pratique. D'où beaucoup de confusions. À propos du plébiscite de la Sarre en 1935, le sociologue viennois Willi Schlamm écrivait :

« En réalité, l'époque est révolue où l'on pouvait croire que les masses de la société étaient capables d'aller de l'avant par leur propre force en obéissant à leur intelligence et à la compréhension de leur propre position dans la vie. En réalité, les masses ont perdu la fonction de former la société. Elles se révèlent totalement

malléables, adaptables, inconscientes, capables de s'adapter à tous les régimes, à toutes les abjections. Elles ne sont pas investies d'une mission historique. Au XXe siècle, au siècle du char d'assaut et de la radio, cette mission n'existe plus, la masse a été éliminée du processus de formation social. »

Schlamm avait raison, mais d'une manière stérile. Il n'a pas posé la question de savoir comment la masse a pu en arriver là, si son attitude était conditionnée par la nature des choses ou si elle pouvait être changée. Si je l'ai bien compris, il avait renoncé à tout espoir, même sur le plan théorique.

Il faut bien se rendre compte que de telles constatations n'étaient pas seulement impopulaires mais menaçaient la vie de celui qui les énonçait, car les partis social-démocrates et libéraux des pays non encore fascisés vivaient dans l'illusion que les masses, telles qu'on les voyait, étaient portées vers la liberté et capables de l'instaurer, que le paradis sur terre serait un fait acquis s'il n'y avait pas ces méchants Hitler. Des entretiens privés et des discussions publiques prouvaient que les politiciens démocrates et plus spécialement les politiciens social-démocrates et communistes se refusaient à comprendre le fait pourtant patent que les masses humaines n'étaient plus capables de liberté du fait d'avoir subi pendant des centaines d'années un régime d'oppression. Ils n'étaient pas seulement fermés à cette vérité mais inquiétaient et menaçaient ceux qui en faisaient état. En réalité, les événements de la politique internationale depuis la révolution russe de 1917 prouvaient que les masses étaient incapables de liberté. Si l'on ne se rend pas à cette évidence, on ne comprendra jamais la marée fasciste.

Lorsque je me rendis peu à peu compte de ces faits en Allemagne, entre 1930 et 1933, je m'exposai à de graves conflits avec des politiciens libéraux, socialistes et communistes animés par ailleurs d'une bonne volonté évidente. Mes observations furent publiées pour la première fois en 1933 dans *La Psychologie de masse du Fascisme* et dans une étude intitulée : *Was ist Klassenbewusstsein ?* d'Ernest Pareil, qui les a mises au service de la politique socialiste.

La simple constatation des faits pouvait paraître décourageante, car si tous les événements sociaux sont tributaires de la structure et du comportement des masses, si d'autre part ces masses sont incapables de liberté, la dictature fasciste était le sort définitif de l'humanité. Mais ces faits n'ont pas un caractère absolu et isolé : deux autres constatations viennent les compléter :

A) *L'inaptitude des masses humaines à la liberté n'est pas une donnée de la nature ; les hommes n'étaient pas toujours incapables de liberté ; théoriquement, ils pourraient donc regagner leur aptitude à la liberté.*

B) *Le mécanisme,* par lequel les masses humaines perdent le sens de la liberté, comme l'économie sexuelle sociale l'a abondamment prouvé par des expériences cliniques, est *la répression sociale de la sexualité génitale des petits enfants, des adolescents et des adultes.* Cette répression sociale n'est pas non plus une donnée de la nature. Elle s'est développée au cours des périodes patriarcales et pourrait donc, en principe, être abolie. Or, s'il est vrai qu'on peut mettre un terme à la répression sociale de la sexualité naturelle des masses humaines, que cette répression représente le mécanisme central de la structure caractérielle antilibérale, alors la situation n'est pas, en toute logique, désespérée. Bien au contraire, la société dispose de puissants moyens pour mettre un terme à une situation sociale que nous appelons la « peste émotionnelle ».

L'erreur de Schlamm et de beaucoup d'autres sociologues résidait en ceci que tout en connaissant parfaitement l'inaptitude des masses humaines à la liberté, ils n'osaient tirer ouvertement des acquisitions de la sociologie fondée sur l'économie sexuelle les conséquences pratiques qu'ils discernaient pourtant avec netteté. Il faut nommer dans ce contexte surtout Erich Fromm qui avait publié dans la *Zeitschrift für Sozialforschung* un article élogieux sur « L'irruption de la morale sexuelle » dans la société primitive et l'esclavage caractériel qui en était la conséquence, et qui a

néanmoins trouvé le moyen, dans ses publications sur « L'Autorité et la famille », « La peur de la liberté » et d'autres sujets, de passer sous silence le problème sexuel des masses humaines et ses rapports avec la peur de la liberté et la nostalgie de l'autorité. Je n'ai jamais bien compris cette manière de procéder car je suis convaincu de l'honnêteté foncière de Fromm. Mais la négation de la sexualité dans la vie sociale et dans la vie privée nous a déjà proposé plus d'une énigme impossible à résoudre par un raisonnement rationnel.

Le lecteur aura remarqué que le centre de gravité des études sociologiques s'est déplacé du domaine politique-économique vers le domaine de la psychologie de masse et ses implications sexuelles-économiques et caractérielles. La constatation de l'inaptitude des masses humaines à la liberté, la découverte du mécanisme principal du servage caractériel dans la répression de la sexualité naturelle et surtout le déplacement de la responsabilité d'organisations et de politiciens isolés vers les masses elles-mêmes inaptes à la liberté, entraînèrent des changements radicaux dans notre manière de penser et d'aborder dans la pratique les problèmes sociaux. Soudain, on comprenait les jérémiades incessantes des partis de n'« avoir pas encore réussi à conquérir les masses ouvrières ». On comprenait *pourquoi* « les masses étaient totalement malléables, adaptables, inconscientes, capables de s'adapter à tous les régimes, à toutes les abjections ». On comprenait le délire raciste des masses fascistes. On comprenait la perplexité et l'impuissance des sociologues et des politiciens, orientés exclusivement en fonction de données économiques, face aux événements catastrophiques de la première moitié du XX^e^ siècle. Toutes les réactions politiques des masses humaines sur cette planète et leurs différentes formes s'expliquaient soudain par la peste émotionnelle née de l'irruption du patriarcat autoritaire.

C'est là précisément la tâche de tout mouvement démocratique et révolutionnaire de diriger (et *non* de gouverner d'en haut) les masses humaines devenues abouliques, crédules, biopathiques, obséquieuses par la répression de la vie depuis des millénaires, de telle manière qu'elles ressentent vivement toute répression et apprennent à s'en débarrasser *à temps*, *définitivement* et *irrévocablement.* Il est plus facile de prévenir une névrose que de la guérir. Il est plus facile de protéger un organisme d'une infirmité que de l'en débarrasser. Il est plus facile d'écarter les institutions dictatoriales de l'organisme social que de supprimer de telles institutions. C'est la tâche de toute direction authentiquement démocratique de permettre aux masses de se dépasser pour ainsi dire elles-mêmes ; mais les masses humaines ne peuvent se libérer d'elles-mêmes que si elles développent des organisations sociales qui ne se sentent pas appelées à rivaliser avec les diplomates en matière d'algèbre politique, mais à concevoir et à énoncer au nom des masses humaines ce que celles-ci n'osent concevoir et énoncer parce qu'elles sont incapables de se dépêtrer de leur détresse, de leur manque d'information, de leur soumission à un führer, de la peste de l'irrationalisme. *C'est donc aux masses humaines que nous imputons toute la responsabilité de tout événement social.* Nous voulons qu'elles se sentent responsables et nous luttons contre leur manque de responsabilité. Nous les rendons responsables, mais nous ne les accusons pas comme on accuse un criminel.

La réorganisation sociale authentique ne se borne pas à la suppression des institutions sociales dictatoriales et autoritaires. Elle ne se borne pas non plus à la mise en place d'institutions nouvelles, car ces institutions dégénéreront infailliblement en d'autres institutions dictatoriales et autoritaires si l'on ne supprime pas en même temps l'ancrage caractériel de l'absolutisme autoritaire dans les *masses humaines,* par une action pédagogique et des mesures d'hygiène sociale. Le monde ne se compose pas d'anges

révolutionnaires, de travailleurs généreux d'une part, de diables réactionnaires et de capitalistes cupides de l'autre. Si la sociologie et la psychologie de masse veulent faire figure de sciences sérieuses, elles doivent se débarrasser une fois pour toutes de la mentalité politique du « tout ou rien ». Elles doivent approfondir la nature fondamentalement contradictoire de l'homme élevé en milieu autoritaire, elles doivent déceler la réaction politique dans le comportement et la structure des masses laborieuses, la dénoncer et aider à la supprimer. Il va de soi que les sociologues et psychologues de masse dignes de ce nom ne doivent pas *s'oublier eux-mêmes* dans leurs recherches. Le lecteur aura compris que *la nationalisation ou la socialisation des moyens de production seule n'apportera pas le moindre changement à l'esclavage où se trouve l'homme.* Le terrain que l'on acquiert pour y construire une maison dans laquelle on compte vivre et travailler n'est que la condition préalable à notre vie et à notre travail, mais il ne saurait en aucun cas s'identifier à cette vie et à ce travail. Celui qui voit dans le processus économique l'essentiel du processus bio-social de la société des animaux humains confond le terrain et la maison avec l'éducation des enfants, l'hygiène, le rendement du travail, la danse et la musique. C'est précisément cette vue économiste de la vie (que Lénine avait déjà âprement combattue) qui a conduit l'Union Soviétique à la rechute dans l'autoritarisme.

On estimait vers 1920 que les processus économiques de la soviétisation devaient aboutir aussi à un changement de l'homme. La suppression de l'analphabétisme, la transformation d'un pays agraire en pays industrialisé furent sans doute des réalisations remarquables, mais ce n'étaient pas là des réalisations typiquement socialistes, puisque des gouvernements capitalistes extrémistes en avaient fait autant et même mieux.

La question fondamentale qui se posait dès 1917 à la psychologie de masse était la suivante : la civilisation qui sortira du bouleversement social de la Russie de 1917, mettra-

t-elle sur pied une communauté humaine qui se distingue *fondamentalement* et essentiellement de l'ordre économique tsariste autoritaire renversé ? Le nouvel ordre socio-économique de la société russe se reproduira-t-il et *de quelle manière* dans la structure caractérielle des hommes ? Les nouveaux « hommes soviétiques » seront-ils libéraux, anti-autoritaires, rationnels, autorégulateurs et transmettront-ils ces qualités à leurs enfants ? La liberté inscrite dans la nouvelle structure humaine, rendra-t-elle superflue et même impossible toute direction sociale autoritaire ? L'existence ou la non-existence d'institutions autoritaires et dictatoriales en Union Soviétique devaient être les critères absolus de la tendance évolutive de l'homme soviétique.

On comprend que les hommes du monde entier suivirent, les uns anxieux, les autres joyeux, mais tous avec une attention soutenue, l'évolution en Union Soviétique. Mais l'attitude des uns et des autres n'obéissait pas à des critères rationnels. Les uns acceptaient sans le moindre esprit critique le système soviétique, que les autres rejetaient tout aussi sommairement. Il y avait des groupes d'intellectuels qui affirmaient qu'« il y avait en Union Soviétique sans doute aussi de grands progrès » ; c'était comme tels hitlériens qui admettaient l'existence « de Juifs honnêtes ». De tels jugements dictés par l'émotivité étaient sans portée et sans valeur. Ils n'aboutissaient nulle part. Les dirigeants de l'Union Soviétique se plaignaient à juste titre qu'au lieu d'aider la société russe on ne cessât d'en discuter.

La lutte entre les forces progressives et rationnelles et les forces réactionnaires retardataires et régressives se poursuivait. Grâce aux travaux de Marx, d'Engels, de Lénine on connaissait beaucoup mieux les conditions économiques de l'évolution progressive que les forces régressives. *On ignorait complètement l'irrationalisme des masses.* C'est pourquoi l'évolution libérale dans laquelle tant de gens avaient mis leur espoir s'arrêta d'abord pour accuser ensuite un recul vers la décadence autoritaire.

Il était bien plus utile de comprendre le mécanisme de cette régression que de la nier comme le faisaient les partis communistes européens. En adoptant une attitude crédule et en défendant avec un fanatisme religieux tout ce qui se passait en Union Soviétique, ils se privaient pratiquement de tout moyen de *surmonter* les difficultés sociales. Il est par contre certain que la solution scientifique des contradictions irrationnelles de la structure caractérielle de l'homme sera plus utile, à la longue, à l'épanouissement de l'Union Soviétique que les hurlements de victoire des hommes bornés. Une attitude strictement scientifique peut être pénible et douloureuse, mais elle peut témoigner de sentiments plus profondément amicaux que des slogans politiques. Les Soviétiques engagés dans la vie professionnelle en sont convaincus. Je puis assurer qu'à cette époque, les médecins et pédagogues partisans de l'économie sexuelle étaient aussi accablés que les champions du régime soviétique.

Leurs soucis étaient des plus fondés : dans les entreprises, les anciens « directoires à trois » et les conseils de production économique démocratiques avaient été remplacés par des « responsables » autoritaires.

Dans les écoles, les premières tentatives d'autogestion ayant échoué, un système autoritaire avait été mis en place, et la présence formelle d'organisations d'écoliers cachait mal son caractère traditionnel.

Dans l'armée, le système de commandement du début, simple et démocratique, avait cédé la place à une hiérarchie rigoureuse. Le « maréchal de l'Union Soviétique » était une innovation d'abord incompréhensible, qui évoquait des précédents dangereux du genre « tsar » ou « empereur ».

En matière d'économie sexuelle, on relevait les indices d'un retour aux concepts et aux lois autoritaires et moralisateurs. J'ai décrit en détail cette évolution dans mon ouvrage *Die Sexualität im Kulturkampf* (1935)[2].

Dans les relations d'homme à homme, la méfiance, le cynisme, le froid calcul, l'obéissance byzantine devinrent la règle. Si en 1929, le citoyen soviétique moyen se sentait encore de l'enthousiasme pour le plan quinquennal, s'il vivait encore dans l'espoir de la réussite de la Révolution, on notait en 1935 dans la conversation avec les Russes une retenue évasive, fuyante, assez pénible. On sentait à la fois un cynisme, un désappointement et une certaine « sagesse de vie » incompatible avec une volonté sociale sincère.

La révolution culturelle en Union Soviétique n'avait pas seulement échoué : la régression du processus culturel ruina en peu d'années l'enthousiasme et l'espérance d'un monde entier.

Or, une régression sociale ne saurait être imputée à la seule direction sociale. Mais cette direction sociale risque de perpétuer la régression si elle :

a) fait passer une régression pour un progrès,

b) se proclame elle-même le sauveur du monde,

c) fait fusiller ceux qui lui rappellent ses devoirs.

Elle doit céder tôt ou tard à une autre direction sociale soucieuse des principes généraux du progrès social.

3. La « nostalgie socialiste »

Il y a eu des mouvements socialistes et une nostalgie socialiste longtemps avant la découverte scientifique des préalables sociaux du socialisme. Depuis des millénaires, les dépossédés ont lutté contre leurs oppresseurs. Ce sont ces luttes qui ont donné naissance à la science des aspirations à la liberté des opprimés, et non le contraire, comme prétendent les caractères fascistes. Or, les socialistes enregistrèrent précisément entre 1918 et 1938, années

marquées par des événements sociaux gigantesques, leurs plus graves défaites. Dans une période qui aurait dû prouver la maturité et la rationalité des mouvements de libération socialistes, le mouvement ouvrier éclata et sombra dans la bureaucratie, en perdant de plus en plus cette soif de liberté et de vérité qui lui avait naguère donné naissance.

La nostalgie socialiste des foules était une nostalgie de libération d'oppressions *de tous genres.* Mais cette *nostalgie de la liberté prit l'allure d'un compromis avec la peur des responsabilités.* Ce fut la peur de la responsabilité sociale qui entraîna les masses humaines du mouvement socialiste dans le *sillage de l'État.* Or, la sociologie scientifique de Karl Marx, qui a dégagé les conditions économiques de la liberté sociale, ignore l'« État » en tant que but de la liberté socialiste. L'« État » socialiste est une invention de bureaucrates de parti. On s'en remit donc à lui, à l'« État », pour instaurer la liberté ; notons bien ceci : *on s'en remit à l'État et non aux masses humaines.* Je prouverai dans ce qui va suivre que l'idée d'un État socialiste ne s'écarte pas seulement de la théorie des premiers socialistes, mais qu'elle représente une déformation du mouvement socialiste due, de façon absolument inconsciente, à *l'impuissance structurelle* des masses humaines remplies de la nostalgie de la liberté. Le mélange de soif de liberté et de peur structurelle de toute auto-administration libérale créa en Union Soviétique une forme d'État qui s'écarta de plus en plus du programme communiste originel pour retomber à la fin dans le schéma autoritaire, totalitaire, dictatorial.

Tâchons de dégager dans un rapide aperçu le caractère socialiste fondamental des mouvements de libération les plus importants.

On qualifie souvent – et à juste titre – le mouvement des chrétiens primitifs de « socialiste ». Les révoltes d'esclaves dans l'antiquité et les guerres de paysans au Moyen Âge passaient également aux yeux des fondateurs du socialisme pour les précurseurs des mouvements socialistes du XIX^{e} et du

XXe siècle. Le manque d'industrialisation, l'insuffisance des moyens de transport internationaux, l'absence d'une théorie sociologique contribuèrent à leur échec. Le « socialisme » ne pouvait se concevoir, selon la sociologie de ses fondateurs, que sur le plan *international.* Un socialisme national, voire nationaliste (national-socialisme = fascisme) est un non-sens sociologique et, au sens strict du mot, une tromperie. Qu'on s'imagine un médecin qui invente un remède contre une certaine maladie et qui lui donne le nom de « sérum thérapeutique ». Un escroc habile qui voudrait « faire » de l'argent en exploitant cette maladie invente un poison qui provoque la maladie et éveille dans le malade le désir de la guérison : il donne à son poison le nom « remède ». Ce serait lui l'héritier national-socialiste de ce médecin. C'est de la même façon qu'Hitler, Mussolini et Staline sont devenus les héritiers national-socialistes du socialisme international de Karl Marx.

L'escroc qui veut s'enrichir par la maladie devrait, s'il était honnête, appeler son poison « agent de maladie » ; mais il lui donne le nom de « sérum thérapeutique » parce qu'il sait fort bien que la maladie n'est pas vendable. Il en va de même des mots « social » et « socialiste ».

Lorsqu'un terme, une fois forgé, a pris un certain sens, on ne peut l'utiliser d'une manière arbitraire sans causer une confusion sans nom. Le terme « socialiste » était indissolublement lié à l'« internationalisme ». La théorie du socialisme exigeait une certaine maturité de l'économie mondiale internationale : la lutte impérialiste pour les débouchés commerciaux, les richesses du sous-sol et les centres névralgiques de la puissance doit prendre le caractère de guerres de rapine. L'anarchie économique doit devenir une des entraves les plus graves au développement de la productivité sociale. Il faut que chacun comprenne le chaos économique en se souvenant, par exemple, que l'on détruit des excédents de marchandises pour empêcher la chute des prix alors que des humains se privent et meurent de faim.

L'appropriation privée des biens produits collectivement doit entrer en opposition violente avec les besoins de la société. L'échange international des biens doit ressentir les frontières douanières des États nationaux et les principes du marché comme des barrières infranchissables.

Les chances socio-économiques objectives d'une attitude et d'une mentalité internationalistes de la population du globe se sont fortement accrues depuis 1918. L'avion a raccourci les distances entre les peuples et rapproché des écarts de civilisation correspondant autrefois à des millénaires. Le trafic international a commencé d'effacer les différences de civilisation des siècles passés. La distance qui séparait un Arabe du XIX^e^ siècle d'un Anglais était bien plus grande que celle qui sépare un Arabe d'un Anglais au XX^e^ siècle. Les chevaliers pillards capitalistes se voient de plus en plus gênés dans leurs mouvements. C'est ainsi qu'on a vu s'accroître d'une façon spectaculaire les conditions économiques favorisant l'internationalisme[3]. *Mais le mûrissement économique de l'internationalisme ne fut pas suivi d'un mûrissement structurel et idéologique!* Alors que l'internationalisme se développa économiquement, il fit naufrage sur le plan structural et idéologique : pour s'en convaincre il n'est que de considérer le mouvement ouvrier d'un côté, l'évolution des dictatures *nationalistes* en Europe de l'autre. Hitler en Allemagne, Mussolini en Italie, Doriot, Laval en France, Staline en Russie, Mannerheim en Finlande, Horthy en Hongrie, etc. L'écart entre le progrès économique et la régression structurelle ne pouvait être connu d'avance. La décadence de l'internationalisme ouvrier qui aboutit au socialisme national et chauvin ne signifiait pas seulement l'effondrement des anciens mouvements de libération exclusivement *internationaux.* Elle était la marque de la contamination monstrueuse des couches populaires opprimées par la peste émotionnelle, de ces mêmes couches dont de grands esprits avaient espéré la réorganisation du monde. Un des fruits de cette décadence « national-

socialiste » fut entre autres la haine raciale des ouvriers blancs contre les ouvriers noirs aux États-Unis et l'abandon de toute initiative et de toute perspective socio-politique par beaucoup de syndicats ouvriers hypertrophiés. Quand l'idée de la liberté devient l'apanage des natures d'adjudants, la liberté est entre de mauvaises mains. Ainsi se vengeait l'injustice cruelle infligée jadis aux masses de ceux qui n'avaient à vendre que leur force de travail. L'exploitation sans scrupule et le vil opportunisme de puissants capitalistes se transformaient en boomerangs. Comme l'internationalisme avait échoué au plan structurel, les mouvements national-socialistes lui coupèrent l'herbe sous les pieds, en exploitant précisément la nostalgie socialiste internationale. Le mouvement socialiste international se scinda sous la conduite d'adjudants issus du camp des opprimés en mouvements de masses pseudo-révolutionnaires, étroitement limités à l'espace national, isolés et se détestant réciproquement à mort. Par un effet pervers, quelques-uns de ces mouvements de masse strictement nationaux se transformèrent en mouvements internationaux, probablement par l'action de l'ancienne mentalité internationale de ses adhérents. Ainsi, le nationalisme italien et allemand donna naissance au fascisme international. Il attira les masses internationales et devint au sens strict du terme un « internationalisme nationaliste » pervers. Comme tel, il réussit à étouffer en Espagne et en Autriche des révoltes authentiquement démocratiques. La lutte héroïque des révolutionnaires isolés et coupés des masses humaines de 1934 et 1936 peut se comparer à la bataille des Thermopyles.

C'est par des faits de ce genre que se révèle l'irrationalisme de la structure des masses et de la politique en général. Pendant des années, les masses laborieuses allemandes s'étaient opposées au programme de l'internationalisme révolutionnaire, mais à partir de 1933 elles supportaient toutes les souffrances d'une révolution sociale authentique

sans récolter un seul de ses fruits. Elles s'étaient elles-mêmes trompées, succombant à leur propre irrationalisme, c'est-à-dire à leur peur des responsabilités sociales.

Ce sont là des phénomènes difficiles à comprendre. Tâchons d'y voir clair, pour autant qu'un examen honnête de ses faits insensés s'avère possible.

Depuis que les États-Unis sont intervenus dans la Deuxième Guerre mondiale, la mentalité internationaliste ou simplement humaine a regagné du terrain. Mais on peut craindre que d'autres réactions de masse irrationnelles encore plus insensées et d'autres catastrophes sociales encore plus meurtrières ne se produisent si les sociologues et psychologues ayant charge d'âme ne jettent pas par-dessus bord leur académisme ampoulé pour participer par une action honnête, éclairante, efficace à la marche des affaires publiques. Les problèmes auxquels se trouve confrontée la sociologie ont subi un mouvement de translation fondamental pour passer du domaine économique à celui de la *structure des masses* humaines. Nous ne nous demandons plus si les conditions économiques de l'internationalisme démocratique sont déjà réunies. La question d'une gravité particulière qui se dresse devant nous est la suivante : *Quels sont les obstacles qui pourraient s'opposer à la marche en avant de l'internationalisme structurel et idéologique, à supposer que les conditions socio-économiques internationales soient arrivées à pleine maturité ? Que faut-il faire pour remédier à temps au manque de responsabilité sociale et à la soif d'autorité des masses humaines ?* Comment faire pour empêcher que cette Deuxième Guerre internationale, dont on dit à juste titre qu'elle est plutôt une guerre idéologique qu'une guerre économique, n'aboutisse à un nouvel éclatement plus brutal, plus meurtrier encore en nationalismes chauvinistes, fascistes, dictatoriaux et nationalistes ? La réaction politique continue à vivre et à exercer ses ravages à l'intérieur de la structure, de la pensée et de l'action des masses humaines opprimées, sous forme d'une cuirasse caractérielle, de la peur

des responsabilités, de l'inaptitude à la liberté et – last but not least – de dépérissement endémique du fonctionnement biologique. Ces faits sont d'une gravité extrême. C'est du remède à y apporter que dépendra le sort des siècles à venir. Les responsabilités qui incombent aux dirigeants sont énormes. Le bavardage politique et le formalisme ne résoudront aucun des grands problèmes. Notre devise : « Trêve de politique, pour toujours ! Occupons-nous des tâches sociales vitales ! » Il ne s'agit plus de se payer de mots ! Qu'y a-t-il de plus impressionnant que le fait qu'une population de deux milliards d'êtres humains n'a pas la force de se débarrasser d'une poignée d'oppresseurs et de fauteurs de guerres meurtriers et biopathes ? La soif de liberté des hommes de ce monde se brise contre le fait qu'il y a trop d'avis sur la manière de parvenir à la liberté, sans assumer aussi dans la pratique la responsabilité de la transformation douloureuse de la structure humaine et de ses institutions sociales.

Les *anarchistes* (les anarcho-syndicalistes) visaient à l'instauration de l'auto-administration sociale ; mais ils reculaient devant la prise de conscience des graves problèmes liés à l'inaptitude humaine à la liberté, et ils refusaient de guider l'évolution sociale. C'étaient des utopistes qui périrent en Espagne. Ils voyaient la soif de liberté, mais ils prenaient cette soif pour l'aptitude *à la vie dans la liberté,* pour la capacité de travailler et de vivre sans recevoir d'ordres d'une direction autoritaire. Ils ne savaient pas comment enseigner aux masses humaines asservies la prise en charge de leur propre vie. La haine de l'État à elle seule ne règle aucun problème. Pas plus que le Club de nudisme. Le problème est plus sérieux, il se situe plus en profondeur.

Les *chrétiens internationaux* prêchaient la paix, la fraternité, la compassion, l'entraide. Anticapitalistes au plan idéologique, ils envisageaient l'existence humaine dans une perspective internationale. Ils partaient également d'idées socialistes et internationalistes et s'appelaient, par exemple

en Autriche, « Chrétiens-Sociaux ». Mais dans la pratique, ils ont toujours refusé et continuent de refuser toute évolution sociale devant aboutir à l'idéal qu'ils ont eux-mêmes choisi comme objectif. Le christianisme catholique en particulier a depuis longtemps jeté aux orties le caractère révolutionnaire, c'est-à-dire « bouleversant », du mouvement chrétien primitif. Il invite ses millions d'adhérents à considérer la guerre comme une fatalité, comme une « punition pour leurs péchés ». Les guerres sont effectivement la conséquence de « péchés », mais dans un sens bien différent de ce que pense le catholicisme. Les catholiques transposent la vie paisible dans un monde supra-terrestre, ils prêchent en ce bas monde l'acceptation de la misère et ils ruinent systématiquement dans l'homme la capacité de s'emparer de l'objectif de la liberté, de le conquérir par une lutte loyale. Ils ne protestent pas quand les Églises concurrentes, par exemple les Églises grecques orthodoxes, sont bombardées. Mais ils invoquent Dieu et la civilisation quand Rome est bombardée. Le catholicisme produit l'impuissance structurelle des masses humaines, qui, dans leur détresse, s'adressent plutôt à Dieu qu'à leurs propres énergies et au sentiment de leur propre valeur. Il rend les structures humaines incapables de jouissance et tue en elles le goût du plaisir. C'est ainsi qu'il éveille dans l'homme des mouvements sadiques. Les catholiques allemands bénissent les armes allemandes, les catholiques américains bénissent les armes américaines. Le même Dieu est invité à assurer aux uns et aux autres, tout ennemis qu'ils sont, la victoire. Ici, le non-sens irrationnel est par trop visible.

La social-démocratie, qui s'inspirait de l'adaptation de la sociologie de Marx par Bernstein, échoua également sur le problème de la structure des masses. Elle vivait – comme le christianisme et l'anarchisme – du compromis entre la soif de bonheur et le manque d'esprit de responsabilité des masses. Il en résultait une idéologie fumeuse de l'« éducation au socialisme », mais la social-démocratie refusait toujours de

s'atteler sérieusement et sincèrement à des tâches vitales précises. Elle *rêvait* de la démocratie sociale mais était aveugle au fait qu'il faut changer d'abord les fondements de la structure des masses, avant de leur proposer d'être « social-démocrates » et de vivre d'une manière sociale et démocratique. Elle était à mille lieues de penser que les écoles publiques, les écoles d'entreprise, les jardins d'enfants devaient fonctionner selon le principe de l'autogestion, qu'il fallait combattre objectivement, mais avec la dernière énergie, tout courant réactionnaire, *fût-ce dans son propre camp,* qu'il fallait donner au mot liberté un contenu concret pour instaurer la démocratie sociale. Il est bien plus sage de combattre la réaction fasciste tant qu'on détient le pouvoir, que de se montrer courageux quand on a abdiqué. La social-démocratie détenait le pouvoir dans de nombreux pays européens, elle pouvait donc abolir, dans l'homme et en dehors de l'homme, la puissance patriarcale millénaire qui devait fêter ses triomphes les plus sanglants dans l'idéologie fasciste.

Elle partait de l'idée que l'homme amoindri par la domination millénaire du patriarcat serait parfaitement capable d'assumer la démocratie et de se gouverner lui-même. Mais elle répudiait officiellement tout effort ardu et scientifique, comme celui d'un Sigmund Freud, en vue de comprendre la structure compliquée de l'homme. De cette façon, elle se voyait forcée d'être dictatoriale sur le plan interne, accommodante sur le plan externe. « Accommodant » ne doit pas s'entendre ici dans un sens positif, à la manière de celui qui veut *comprendre* le point de vue de l'adversaire et lui donner raison là où il a raison ; dans notre contexte, ce terme veut dire que la social-démocratie *sacrifiait* volontiers ses propres *principes* de peur d'avoir à les défendre et qu'elle accumulait les tentatives pour trouver un « modus vivendi » avec un ennemi qui ne songeait qu'à tuer et à assassiner. On pratiquait sans cesse dans le champ social-démocrate la politique d'un Chamberlain.

Elle était idéologiquement radicale et pratiquement conservatrice, ce qui se manifestait dans l'énormité de « l'opposition socialiste de son altesse et majesté royale ». Elle soutenait sans le vouloir le fascisme, puisque le fascisme des masses n'est autre chose que radicalisme déçu plus nationalisme petit-bourgeois. Elle se brisa contre la structure de masse contradictoire qu'elle était incapable de comprendre.

Les *gouvernements bourgeois* en Europe étaient des corps administratifs d'inspiration démocratique, mais peu enclins à approfondir des mouvements de libération basés sur des connaissances scientifiques fondamentales. En réalité, l'influence déterminante de l'économie de marché capitaliste et des intérêts des profiteurs primait toutes les autres considérations. Les démocraties bourgeoises européennes s'étaient débarrassées de leur caractère primitivement révolutionnaire des années 48, plus rapidement et plus radicalement que le christianisme du sien. Les mesures libérales étaient une sorte de décorum, de preuve qu'on était bien animé d'idées « démocratiques ». Aucun de ces gouvernements n'aurait été à même d'indiquer comment il comptait libérer les masses humaines asservies, de leur condition de crédulité et de soumission à l'autorité installée. Ils détenaient tous les pouvoirs, mais l'auto-administration sociale et l'autogestion étaient pour eux du chinois. Il était à proprement parler impossible de soulever dans les milieux gouvernementaux bourgeois le problème capital de la sexualité. Il faut être complètement aveugle à la réalité sociale pour présenter le gouvernement autrichien de Dollfuss comme un modèle d'administration démocratique.

Les puissants capitalistes issus de la révolution bourgeoise en Europe détenaient un grand pouvoir social. Ils avaient assez d'influence pour décider *qui* devait se charger du gouvernement. En dernière analyse, leur action était myope et préjudiciable à leurs propres intérêts. Compte tenu de leur puissance et des moyens dont ils disposaient, ils auraient pu

pousser la société humaine à de grandes réalisations. En écrivant cela, je ne pense pas à la construction d'œuvres d'art, d'églises, de musées, de théâtres, mais à la *mise en œuvre pratique de leur concept de civilisation.* En réalité, ils se distançaient soigneusement des vendeurs de la marchandise qui a nom « force de travail ». En secret, ils méprisaient le « peuple ». Ils étaient mesquins, bornés, animés d'un mépris cynique des hommes, avares et souvent sans scrupules. En Allemagne, ils aidèrent Hitler à s'emparer du pouvoir. Ils se révélèrent tout à fait indignes du rôle que la société leur avait confié. Ils en abusèrent au lieu de se faire les guides et les éducateurs des masses humaines. Ils furent même incapables d'écarter les dangers qui menaçaient leur propre système culturel et firent naufrage en tant que classe sociale ! Dans la mesure où ils connaissaient le travail et le rendement, ils comprenaient les mouvements de libération démocratiques. Mais ils ne remuèrent pas le petit doigt pour les aider. Ils favorisèrent la pompe et l'ignorance. La promotion des arts et des sciences avait été jadis l'apanage des féodaux, que les bourgeois finirent par désarçonner. Mais les capitalistes bourgeois s'intéressaient au fond moins aux arts et aux sciences que les anciennes dynasties princières. Leurs fils, qui défendirent en 1848 les idéaux démocratiques au prix de leur sang, se moquèrent entre 1920 et 1930, du haut de la chaire des universités, des démonstrations démocratiques. Ils formèrent par la suite le gros des troupes du fascisme chauvin. Il est vrai qu'ils avaient accompli leur mission de la mise en valeur économique du monde, mais ils étouffèrent leur propre performance par l'institution des tarifs douaniers et ne surent faire fructifier l'internationalisme issu de leurs réalisations économiques. Ils vieillirent rapidement et tombèrent, comme classe sociale, dans la sénilité.

Ce jugement porté sur les soi-disant dirigeants de l'économie n'est pas le fait d'une idéologie : je suis moi-même né dans ces cercles et je les connais à fond. Je suis heureux d'avoir pu me soustraire à leur influence.

Le *fascisme* s'est développé à partir du conservatisme des social-démocrates et de la sénescence et de l'étroitesse d'esprit des capitalistes. Il réunissait – non pas sur le plan pratique mais sur le plan *idéologique* (et c'est ce qui importait aux masses dont les structures étaient marquées au coin de l'illusion) – tous les idéaux représentés par ses précurseurs. Il englobait la réaction politique la plus brutale qui avait détruit au Moyen Âge les vies et les biens humains. Il tenait compte de la prétendue « tradition du sol natal », qui dans sa brutalité mystique n'avait pas le moindre rapport avec le sentiment d'appartenance à une patrie et d'attachement au sol. Il se parait des épithètes « socialiste » et « révolutionnaire » et assumait ainsi les fonctions inachevées des socialistes. L'héritage capitaliste se manifestait dans la domination des dirigeants de l'économie. La réalisation du « socialisme » était dès lors confiée à un führer tout-puissant envoyé par Dieu. L'impuissance des masses humaines, leur incapacité de se tirer d'affaires, donnait de l'essor à cette idéologie du chef (« Führerideologie ») que l'école autoritaire avait inculquée aux enfants et que l'Église et la famille autoritaire avaient préparée. Le « sauvetage de la nation » par un führer puissant et comblé de grâces divines correspondait fort bien à la nostalgie de rédemption qui animait les masses. Incapable d'imprimer une autre direction à sa pensée, la structure de serf s'empare avidement de la théorie de l'immuabilité de l'homme, de la « division naturelle de l'humanité en peu de leaders et beaucoup de sujets », car elle permet de remettre toute responsabilité entre les mains d'un homme fort. Cette idéologie du führer fasciste repose dans le fascisme, comme partout où on la rencontre, sur la vue mystique et héréditaire de l'inaltérabilité de la nature humaine, sur l'impuissance, la soif d'autorité et l'inaptitude à la liberté des masses humaines. La formule « l'homme a besoin d'orientation autoritaire et de discipline » ou « de discipline et d'ordre » a son fondement réel dans la structure anti-sociale : mais seul un réactionnaire tient cette structure pour éternelle et immuable. L'idéologie fasciste était sincère. Celui qui ne

reconnaît pas cette sincérité subjective ne comprend pas le fascisme et l'attraction qu'il exerce sur les masses. Comme on n'avait jamais encore soulevé le problème de la structure humaine, comme on avait beaucoup moins encore songé à le résoudre, on avait rejeté l'idée d'une société non-autoritaire et autorégulatrice, comme une chimère ou une utopie.

C'est exactement l'endroit où se greffait, entre 1850 et 1917, la critique et la politique constructive des fondateurs de la révolution russe. Lénine était parti de la réflexion suivante : la social-démocratie a fait faillite ; les masses sont incapables de conquérir spontanément la liberté. Elles ont besoin d'une direction hiérarchisée, autoritaire, mais conçue selon un schéma strictement démocratique. Le communisme de Lénine était conscient de la tâche qui lui était impartie : la « dictature du prolétariat » est la forme de la société qui doit assurer la transition entre la société à direction autoritaire et l'ordre social non-autoritaire, autorégulateur, exempt de toute contrainte policière et de toute morale imposée.

La révolution russe de 1917 était au fond une révolution politico-idéologique, mais ce n'était pas une révolution sociale authentique. Elle se fondait sur des idées politiques issues de la science politique et économique et non sur la science de l'homme. Nous devons nous faire une idée très précise de la théorie sociologique de Lénine et de sa réalisation pour bien comprendre la lacune par où s'est engouffrée par la suite la technique autoritaire et totalitaire du gouvernement des masses russes. Précisons que les fondateurs de la révolution russe ignoraient tout de la nature biopathique des masses humaines. Mais aucun homme sensé ne peut s'attendre à ce que la liberté sociale et individuelle puisse sortir toute armée des tiroirs des penseurs et des politiciens révolutionnaires. Tout nouvel effort social se fonde sur les erreurs et les lacunes d'anciens sociologues et chefs révolutionnaires. La théorie de Lénine de la « dictature du prolétariat » réunissait une série de conditions propres à la mise en place d'une démocratie sociale authentique, mais elle

ne les réunissait de loin pas toutes. Elle visait bien à l'instauration d'une société humaine autorégulatrice. Elle parlait de l'appréciation judicieuse que l'homme d'aujourd'hui est incapable de progresser sans une organisation hiérarchisée vers la révolution sociale et d'accomplir les immenses réalisations sociales sans une discipline autoritaire et un esprit de soumission. La dictature du prolétariat au sens léniniste du terme devait être l'autorité destinée à *supprimer toute espèce d'autorité.* Elle se distinguait de l'idéologie dictatoriale fasciste essentiellement par le fait qu'elle se proposait de *saper ses propres fondements,* c'est-à-dire de *remplacer la direction autoritaire de la société par l'autorégulation sociale.*

Elle avait pour tâche, d'après Lénine, de créer les conditions économiques de la démocratie sociale pour l'industrialisation et la mécanisation totale de la production et des transports, ainsi que d'opérer la restructuration de l'homme. Lénine ne s'était pas servi de ce terme, mais la restructuration est une partie essentielle et intégrante de sa théorie sociologique. La révolution sociale ne vise pas seulement, selon Lénine, à supprimer la condition de sujet formelle et objective de l'homme, mais aussi essentiellement *à rendre l'homme psychiquement inapte à jouer le rôle de sujet.*

La mise en place des conditions économiques de la démocratie sociale, c'est-à-dire la planification socialiste, se révéla par la suite facile, comparée aux difficultés qu'offrait la restructuration caractérielle des masses humaines. Quiconque tient à comprendre la victoire du fascisme et l'évolution nationaliste en Union Soviétique, est obligé d'étudier ce problème et tous ses prolongements.

Le *premier* acte du programme de Lénine, l'instauration de la « dictature du prolétariat », réussit. L'appareil étatique qui surgit de la révolution se composait exclusivement de fils d'ouvriers et de paysans. Les membres des anciennes couches féodales et de la grosse bourgeoisie étaient exclus.

Le *deuxième* acte, *le plus important,* à savoir *le remplacement de l'appareil étatique du prolétariat par une autogestion sociale, n'eut pas lieu.* En 1944, vingt-sept ans après la victoire de la révolution russe, rien n'indiquait que le deuxième acte authentiquement démocratique de la révolution allait avoir lieu. En réalité, le peuple russe était soumis au régime dictatorial du parti unique, avec, à sa tête, un « führer » autoritaire.

Comment cela a-t-il pu se faire ? Staline avait-il « trompé » ou « trahi » la révolution de Lénine ? Avait-il « usurpé » le pouvoir ? Voyons comment les choses se sont passées.

4. L'effacement de l'État

La poursuite d'un objectif socialement et historiquement impossible est incompatible avec une vision scientifique du monde. Celle-ci n'a pas pour tâche d'imaginer des systèmes ou de faire la chasse aux rêves d'un « avenir meilleur », mais d'appréhender l'évolution *telle qu'elle se fait dans la réalité,* de prendre conscience de ses contradictions et d'aider à la victoire des forces progressives, révolutionnaires, capables de résoudre les difficultés et de permettre à la société humaine de se rendre maître de ses conditions d'existence. L'« avenir meilleur » ne pourra voir le jour que si les conditions sociales et structurelles s'y prêtent.

Résumons pour commencer les vues de Marx et d'Engels sur l'évolution de la « société communiste ». Nous suivrons de près l'exposé magistral du marxisme par Lénine, publié entre mars 1917 et la Révolution d'Octobre, sous le titre *L'État et la Révolution.*

L'autogouvernement vu par Engels et Lénine

Pour commencer, Engels abolit dans son œuvre la plus populaire, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État,* la croyance à un « État absolu et éternel », autrement dit – dans notre contexte – à la nécessité d'un gouvernement autoritaire de la société. En prenant comme point de départ les recherches de Lewis Morgan sur les sociétés païennes, il en conclut que *l'État n'existait pas de toute éternité. Il y avait, en effet, des sociétés qui s'en passaient, qui ignoraient l'État et l'autorité étatique.* Lorsque la société se divisa en classes et que les oppositions entre les classes naissantes menacèrent l'existence même de la société, l'autorité étatique devint une *nécessité inéluctable.* La société progressa rapidement vers une phase évolutive de la production, pendant laquelle l'existence de classes n'avait pas seulement cessé d'être une nécessité, mais pendant laquelle les classes constituaient au contraire un obstacle positif à l'évolution de la production. « Elles (les classes) disparaîtront aussi inévitablement qu'elles se sont formées jadis. Avec les classes disparaîtra inévitablement l'État. La société que la *production réorganisera sur la base d'une association libre et égale des producteurs*[4] enverra l'appareil de l'État là où est sa place, au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze. »

La société païenne était une *association volontaire,* la vie sociale étant réglée par *l'autogouvernement*[5]. L'État a pris naissance avec la naissance des classes « afin de maîtriser les antagonismes de classes » et assurer de la sorte la *continuité de la société.* Bientôt, et « en règle générale », il se mit au service de « la classe la plus puissante, celle qui détenait le pouvoir économique, qui avait pu s'assurer grâce à lui aussi le pouvoir politique » et mettre en place de nouveaux moyens d'asservissement et d'exploitation de la classe opprimée. *Qu'est-ce qui vient remplacer la direction étatique et autoritaire des chefs et l'obéissance des sujets quand la Révolution sociale remporte la victoire ?*

Engels nous a brossé le tableau du passage au nouvel ordre social. Le « prolétariat s'empare du pouvoir de l'État » et transforme les moyens de production « provisoirement » en propriété de l'État. Ce faisant, il s'abolit en tant que prolétariat, il abolit les antagonismes de classe et « *abolit aussi l'État en tant qu'État* ». Jusque-là, l'État avait été le représentant officiel de toute la société, sa convergence en une organisation visible ; mais il n'avait pu jouer ce rôle que pour autant qu'il incarnait la classe qui, *pendant ce temps,* représentait la société tout entière. Dans l'antiquité, c'était les citoyens exploiteurs d'esclaves, au Moyen Âge, la noblesse féodale, plus tard, la bourgeoisie. *Lorsque l'État devient effectivement le représentant de toute la société, il se rend superflu à lui-même :* cette formule d'Engels n'est compréhensible que si l'on entend par État ce qu'il était *devenu* : *au départ lien assurant la cohérence de la société de classes, il s'était transformé en instrument d'asservissement de la classe économiquement plus faible par la classe économiquement plus forte ; à l'instant même,* pensait Engels, *où il n'y aura plus de classe sociale à opprimer, où les excès et les heurts dus à la domination d'une classe et à la lutte des individus pour leur existence, conséquence d'une organisation anarchique de la production, n'existeront plus, il n'y aura plus rien à opprimer et le pouvoir répressif, comme l'est le pouvoir de l'État, n'aura plus de raison d'être.* Ainsi, le premier acte où l'État agit en tant que représentant de la société tout entière, c'est-à-dire la prise en charge des moyens de production au nom de la *société*, est aussi le dernier acte auquel il procède d'une manière autonome, en tant qu'État. Dorénavant, « l'intervention de l'autorité étatique dans les affaires sociales… *se révélera de plus en plus inutile, pour s'endormir bientôt tout à fait.* » *L'administration d'objets et la gestion de processus de production remplacent la mainmise sur les individus. L'État n'est pas « supprimé », il « s'efface ».*

Lénine explique ce point de vue dans *L'État et la révolution :* l'État capitaliste *(l'appareil* de l'État) n'est pas

seulement pris en charge ou simplement modifié ; il est « *détruit* » ; l'appareil d'État capitaliste, la police capitaliste, le fonctionnarisme capitaliste, la bureaucratie capitaliste sont remplacés par « l'appareil du pouvoir du prolétariat » ainsi que des paysans et travailleurs associés. Cet appareil est *encore* un appareil *oppressif,* mais cette fois-ci ce n'est plus la majorité des travailleurs qui est opprimée par la minorité des propriétaires de capitaux, mais c'est la majorité des classes laborieuses qui tient en échec une minorité d'anciens détenteurs du pouvoir. C'est la « *dictature du prolétariat* ».

L'étiolement de l'État décrit par Engels est donc précédé de la suppression de l'État capitaliste et de son remplacement par l'« appareil étatique révolutionnaire-prolétarien ». Lénine a expliqué en détail pourquoi la phase transitoire de la dictature du prolétariat était « nécessaire » et « indispensable », pourquoi la réalisation *immédiate* de la société *non-autoritaire* et *libre,* pourquoi l'installation immédiate de la « démocratie sociale authentique » étaient *impossibles.* Le mot d'ordre de « l'État populaire libre » lancé par la social-démocratie relevait aux yeux d'Engels et de Lénine du verbalisme creux. La dictature du prolétariat devait servir de phase transitoire entre l'ancienne forme de la société et la nouvelle société « communiste » qu'il s'agissait d'édifier. Pour bien comprendre le caractère de la « phase transitoire » il ne faut pas perdre de vue les *buts* vers lesquels la société s'achemine ; ces buts ne sont réalisables que pour autant qu'ils existaient déjà en germe dans la société ancienne. On peut distinguer parmi ces buts de la société communiste « le respect librement consenti » des règles de la cohabitation sociale, la mise en place d'une « chose publique » *libre* destinée à remplacer l'État (y compris l'État prolétarien) dès que la fonction de ce dernier sera devenue caduque *l'« autogestion* » des entreprises, écoles, usines, organisations de transport, etc., bref, l'organisation d'une « génération » nouvelle qui, élevée dans un contexte social nouveau et libre, sera à même de se débarrasser « de l'État et

de tout son fatras »… « y compris l'État démocratique-républicain » (Engels). À mesure que l'État s'étiolera, on assistera à la naissance d'une « organisation libre » dans laquelle, selon l'exigence formulée par Marx, « le libre épanouissement de chacun » sera la condition fondamentale du « libre épanouissement de tous ».

C'est là que se posent pour l'Union Soviétique deux questions d'une très grande portée :

a) L'organisation d'une génération libre dans une communauté autonome libre ne saurait être le résultat d'une « création », mais elle doit se « développer » à partir de la « dictature du prolétariat » (du fait de « l'étiolement progressif de l'État »), elle doit « se préparer » et « s'épanouir » pendant la phase transitoire, tout comme la « dictature du prolétariat » s'est formée, comme forme d'État transitoire, à partir de la dictature de la bourgeoisie, même « démocratique ». *Cet effacement de l'État, cette lente gestation d'une chose publique autonome, en était-il question dans l'Union Soviétique de 1930, et à quels signes pouvait-on les reconnaître ?*

b) Si oui, comment cet « effacement de l'État » se présentait-il et en quoi consistait d'une manière *concrète, palpable, dirigeable,* l'« éducation d'une nouvelle génération » ? Si non, *pourquoi* l'État *ne s'est-il pas effacé,* et quel était le rapport entre les forces qui maintenaient « l'État prolétarien » et celles qui désiraient sa disparition ? *Qu'est-ce qui s'opposait à la disparition de l'État ?*

Nous ne trouvons la réponse à ces questions ni dans Marx ni dans Engels : en 1935, la question urgente qu'il était impossible d'esquiver plus longtemps était la suivante : *L'État Soviétique est-il en train de s'effacer ? Sinon, comment expliquer son maintien ?*

On pourrait définir la nature de la démocratie du travail – par opposition à l'ordre étatique autoritaire – comme une *autogestion sociale.* Il va sans dire que la création d'une

société d'hommes libres, formant une « chose publique libre », s'administrant, c'est-à-dire se gouvernant » elle-même, ne saurait se faire par une série de décrets : une telle société doit *se développer* d'une manière organique. Pour accéder d'une manière *organique* à tous les préalables du but qu'elle désire atteindre, elle doit s'assurer d'abord la *liberté d'action* nécessaire : autrement dit, elle doit se libérer des influences contrariant la marche vers ce but. Or, la première condition est la connaissance de *l'organisation naturelle du travail,* des préalables *biologiques* et *sociaux* de la *démocratie du travail.* Les fondateurs du socialisme *ignoraient* les aspects *biologiques* du problème. Les conditions *sociales* se rapportaient à une époque (1840 à 1920 environ) caractérisée par l'économie capitaliste privée d'un côté et la foule des ouvriers salariés de l'autre. Il n'existait ni de classes moyennes tenant un rôle de quelque importance dans l'État, ni d'évolution vers l*e capitalisme d'État,* ni des masses se précipitant dans le camp réactionnaire du *national-socialisme.* Le tableau d'ensemble évoquait la situation en 1850 bien plus qu'en 1940.

Engels ne distingue pas avec la même rigueur que Lénine entre la « prise du pouvoir par le prolétariat », c'est-à-dire l'instauration d'un « État prolétarien » et l'« extinction progressive de la notion d'État ». Cela se conçoit aisément, car Engels ne sentait pas comme Lénine la nécessité d'établir une telle distinction dans l'immédiat ; en 1917, quand la prise du pouvoir était imminente, Lénine était forcé d'attribuer à la « période transitoire » une plus grande importance qu'Engels. C'est Lénine qui détermina avec plus de rigueur les fonctions de la période transitoire.

Il exigea en premier lieu que l'institution de l'État « bourgeois » fût remplacée par *l'État prolétarien,* par une « *méthode fondamentalement différente* » *de gérer la chose publique.* En quoi l'État prolétarien était-il « fondamentalement différent de l'État bourgeois » ? Avec l'abolition de l'État bourgeois, disait Lénine, on sera amené à

transformer, « *aussi complètement et aussi logiquement que possible* », la forme bourgeoise de la démocratie en une démocratie prolétarienne, à convertir l'État, instrument de répression d'une classe déterminée, en une institution « qui n'est déjà plus un État au sens propre du terme ». Quand la majorité de la population opprime ses oppresseurs, un pouvoir de répression proprement dit devient superflu. En d'autres termes, ce que Lénine qualifie à la suite de Marx et d'Engels, d'« étiolement de l'État » est le contenu concret de la mainmise *effective* et non apparente, *personnelle* et non bureaucratique de la *population* sur la production, la distribution des biens manufacturés, les règlements sociaux, les problèmes démographiques, l'éducation, la vie sexuelle, les relations avec les nations étrangères. « Plutôt que des institutions particulières, écrit Lénine, d'une minorité privilégiée (corps de fonctionnaires privilégiés, état-major de l'armée permanente), c'est la majorité qui peut s'en charger directement, et *plus grande est la participation du peuple tout entier à l'exercice des fonctions du pouvoir de l'État, moins il a besoin de ce pouvoir.* »

Lénine n'avait garde d'identifier « État » et « domination bourgeoise », sinon il n'aurait pu parler d'un « État » *après* le « renversement du pouvoir bourgeois » ; par « État » il entendait la somme des « institutions » qui étaient naguère à la disposition de la classe dominante, la « bourgeoisie possédante », et qui perdaient leur place « au-dessus de la société » à mesure que la majorité de la population se chargeait *elle-même* des affaires administratives de la société (« auto-administration »). Le critère du lent effacement de l'État, de l'épanouissement progressif de l'autogouvernement social est donc la suppression graduelle des organisations devenues autonomes et placées *au-dessus* de la société, le degré de participation de la masse, de la *majorité* de la population à l'administration, en d'autres termes le degré « *d'autogouvernement de la société* ».

« La Commune remplace le parlementarisme corrompu et pourri de la société bourgeoise par des organismes au sein desquels *la liberté de jugement et de la consultation* ne dégénère pas en duperie, car les parlementaires devront travailler eux-mêmes, exécuter les lois et contrôler eux-mêmes les résultats. La représentation populaire sera maintenue, mais le parlementarisme comme système particulier, comme séparation de l'activité législative et exécutive, comme privilège des députés, sera *aboli.* Nous ne pouvons concevoir la démocratie [la phase précédant le communisme], ni même la démocratie prolétarienne sans organismes de représentation ; *mais nous pouvons et nous devons la concevoir sans parlementarisme,* si notre critique de la société bourgeoise est pour nous autre chose que du verbalisme creux, si notre intention de renverser la domination de la bourgeoisie est sincère et sérieuse, si elle n'est pas un simple « slogan électoral » destiné à capter les voix des travailleurs… » (*L'État et la Révolution).*

Il faut donc faire une distinction très nette entre « organismes de représentation » et « parlements ». Les premiers sont acceptés, les seconds rejetés. *Nous ne lisons rien sur la nature de ces organismes de représentation.* Nous verrons plus tard que le « stalinisme » qui allait suivre devait fonder son pouvoir étatique sur cette lacune matérielle de la théorie léniniste de l'État.

Les organismes de représentation appelés « soviets » en Union Soviétique, issus de conseils d'ouvriers, de paysans et de soldats, devaient se charger, d'une part, de la fonction des parlements bourgeois en transformant des « potinières » (Marx) en organismes *actifs* ; de cette seule transformation du *caractère* des représentations populaires découle – en suivant le raisonnement de Lénine – la transformation du député lui-même : les « bavards » de naguère cèdent la place à des fonctionnaires (comptables envers le *peuple*), travailleurs et disposant de pouvoirs *exécutifs* ; les soviets sont, d'autre part, des institutions *précaires* soumises à des *changements progressifs à mesure que la majorité de la population est elle-même intégrée dans l'administration sociale* ; or, l'auto-administration de la société, c'est-à-dire l'autogouvernement, est d'autant plus parfaite que plus d'individus y prennent part ; ce qui veut dire : moins les soviets sont des « représentations » élues, plus la population tout entière doit prendre en charge des fonctions déterminantes et exécutives. Car jusque-là les soviets conserveront leur position à part, plus ou moins en marge de la société, même s'ils sont des

organes et des structures issus de la société. On peut, d'autre part, inférer du concept de Lénine que les représentations prolétariennes assument essentiellement une *fonction transitoire* elles sont conçues comme des intermédiaires entre le « pouvoir d'État prolétarien » *encore* nécessaire, *encore* existant, mais *déjà en train de s'effacer* et *l'autogouvernement en formation de la société*, autogouvernement aux capacités limitées qui doit être complété et perfectionné. Deux voies s'ouvrent donc aux soviets : ils peuvent s'intégrer de plus en plus à la société tout entière, s'acheminant vers l'autogouvernement, *ou* se cantonner dans le rôle d'accessoires dépourvus d'autonomie, et d'organes exécutifs de l'autorité étatique prolétarienne. Leur activité se déploie entre deux forces : *l'une est encore un pouvoir étatique,* l'autre relève déjà du *nouveau système social de l'autogouvernement.* Quels sont donc les facteurs qui font des soviets soit un organisme progressif et révolutionnaire, soit une structure creuse et formaliste soumise à l'administration étatique ? Pour déterminer ces facteurs, il s'agit de savoir :

1) Si le pouvoir de l'État prolétarien est resté fidèle à sa fonction, *d'œuvrer pour sa propre suppression progressive* ;

2) Si les Soviets se prennent seulement pour les auxiliaires et les organes exécutifs de l'autorité publique prolétarienne ou s'ils se sentent aussi appelés à la contrôler, à assumer le rôle de l'institution à laquelle incombe la *lourde charge de transférer progressivement la fonction de la direction sociale de l'autorité de l'État prolétarien à la société dans sa totalité* ;

3) Si les masses humaines sont de plus en plus capables d'assumer les fonctions de l'appareil de l'État dans la mesure où il existe encore et celles des soviets dans la mesure où ceux-ci ne sont que les « représentants » des masses.

Ce troisième point est le plus important car c'est de lui que dépend en Union Soviétique l'« effacement de l'État » et la prise en charge des fonctions des soviets par les masses laborieuses.

La dictature du prolétariat n'était pas, en principe, une institution permanente, mais un processus *commençant* par la destruction de l'appareil de l'État autoritaire, l'instauration d'un État prolétarien et se terminant par *l'autonomie administrative totale,* par *l'autogouvernement de la société.*

Le meilleur critère de la progression du processus social était la fonction, le développement des soviets. Impossible de se bercer d'illusions à ce sujet à condition de ne pas oublier ceci : peu importait que la participation au vote, lors de l'élection des soviets, fût de 90 % contre 60 % sous l'ancien régime ; il s'agissait uniquement de savoir si les *électeurs soviétiques* (et non les membres élus des soviets) *étaient disposés à se charger progressivement de la direction de la société.* Une participation électorale de 90 % ne fournit aucune indication sur la progression de l'autogouvernement social, pour la bonne raison qu'elle n'est pas révélatrice du *contenu* de l'activité des masses humaines : de plus, elle n'est pas l'apanage du seul système soviétique : dans les démocraties bourgeoises et même dans les « plébiscites » fascistes on signale parfois une participation électorale de 90 % et davantage ! C'est là un des principes fondamentaux de la démocratie du travail de ne pas mesurer la maturité sociale d'une communauté à la quantité des suffrages exprimés, mais au *contenu effectif et tangible de l'activité sociale de ses membres.*

Nous revenons donc toujours à la question capitale de *tout* ordre social : *Que se passe-t-il au sein des masses populaires, comment vivent-elles le processus social auquel elles sont soumises ?*

Les masses laborieuses sont-elles capables – et par quelles méthodes peut-on les rendre capables – de faire disparaître l'État autoritaire qui se dresse au-dessus de la société et d'elles-mêmes, de prendre en charge ses fonctions, autrement dit de développer organiquement l'autogouvernement social ?

Lénine songeait sans doute à ce problème quand il soulignait qu'il ne pouvait être question de supprimer totalement et partout la fonction publique, mais qu'il était parfaitement possible d'installer à la place de l'ancien corps de fonctionnaires un corps de fonctionnaires nouveau, « *susceptible, à long terme, de rendre inutile et d'abolir tout fonctionnarisme* » : « ce *n'est pas* une utopie, c'est l'expérience de la commune, c'est la tâche la plus urgente du prolétariat révolutionnaire ». Lénine ne spécifie pas pourquoi il ne considérait pas comme utopique « la suppression de la fonction publique », comment on pourrait organiser la vie *sans* fonctionnaires, sans gouvernement « d'en haut », comment tout cela pourrait être « *la tâche la plus urgente du prolétariat révolutionnaire* ».

L'insistance de Lénine ne s'explique qu'au regard de la conviction profondément enracinée et apparemment indestructible des hommes et de la plupart de leurs leaders que la masse ne saurait parvenir à l'âge adulte et se passer d'une tutelle autoritaire. « Auto-administration », « autogouvernement », « discipline non-autoritaire », voilà des notions qui, face au fascisme, ne suscitent que des sourires ironiques : on les qualifie de rêves d'anarchistes, d'utopies, de fantasmes ! Ceux qui méprisent et dénigrent ces notions peuvent même se réclamer de Staline qui avait affirmé *qu'il ne saurait être question de supprimer l'État, qu'il faudrait au contraire renforcer et élargir la puissance de l'État prolétarien.* Ainsi Lénine s'était trompé ! L'homme est et restera sujet ; sans autorité, sans contrainte, il ne travaillera pas, il « s'adonnera à son plaisir et à sa paresse » ! Pourquoi donc perdre son énergie et son temps à courir après de telles chimères ! S'il en est ainsi, on aurait dû réclamer aux dirigeants de l'Union Soviétique une rectification officielle de la doctrine de Lénine ; on aurait dû les sommer de déclarer erroné le texte suivant de Lénine :

« Nous ne sommes pas des utopistes. Nous ne « rêvons » pas à la manière de supprimer *du jour au lendemain* toute administration, toute hiérarchie. Ces rêves anarchistes, qui se fondent sur une méconnaissance des tâches de la dictature du

prolétariat, sont essentiellement étrangers au marxisme et équivaudraient à différer la révolution socialiste à l'époque où les hommes auront changé. Or, il nous faut faire la révolution socialiste avec les hommes de notre temps, avec les hommes incapables de se passer de hiérarchies, de contrôles, de « surveillants et de comptables »… Mais on se soumettra à l'avant-garde armée des exploités et des travailleurs – au prolétariat. On peut et on doit par contre remplacer sans le moindre délai le ton impérieux si typique des fonctionnaires de l'État par la simple fonction de « surveillant et de comptable »… Ce sera à nous, travailleurs, d'organiser *nous-mêmes* la grosse industrie, en nous appuyant sur notre expérience du travail et sur les réalisations du capitalisme, en créant une discipline stricte et sévère, que maintiendra la puissance étatique des travailleurs en armes ; transformons les fonctionnaires de l'État en simples exécutants de nos ordres, en « surveillants et comptables » responsables, révocables, médiocrement payés… C'est là notre tâche de prolétaires, c'est par là que pourra et devra *commencer* la mise en place de la révolution prolétarienne. Un tel début basé sur la grosse industrie aboutit à l'extinction progressive de tout fonctionnarisme, à la lente création d'un ordre sans guillemets, *qui n'ait pas le moindre rapport avec l'esclavage du salariat*[6], ordre au sein duquel les fonctions sans cesse simplifiées de surveillance et de comptabilité seront assumées à tour de rôle par tous, pour devenir à la fin une simple habitude, si bien qu'elles cesseront progressivement d'être des fonctions *spécifiques* d'une couche d'individus » *(L'État et la Révolution,* p. 5 ss.).

Lénine n'a pas vu le danger que présentait le nouveau fonctionnarisme de l'État. Il croyait sans doute que les nouveaux fonctionnaires issus du prolétariat n'abuseraient pas de leur puissance, auraient à cœur la vérité, et conduiraient le peuple laborieux à l'autonomie. Il ne se rendait pas bien compte des ravages de la biopathie de la structure humaine, car il l'ignorait.

La littérature sociologique a négligé jusqu'ici le fait que Lénine s'est beaucoup moins préoccupé, dans son ouvrage principal, de la « chute de la bourgeoisie » que des tâches que cette chute entraînerait : à savoir le remplacement de l'appareil de l'État capitaliste par l'appareil de l'État prolétarien *et* la substitution de l'autogouvernement de la société, marque distinctive du communisme, à la dictature du prolétariat (démocratie sociale : démocratie prolétarienne). Si l'on examine en particulier la littérature soviétique à partir de 1937, on constate que le devant de la scène y est occupé non pas par le relâchement mais par le *renforcement* de la puissance *de l'appareil de l'État prolétarien. Il n'y est nulle part question de la nécessité de son remplacement final par l'auto-*

administration. Or, pour bien comprendre l'Union Soviétique, il faut retenir ce point d'une importance capitale. Ce n'est pas pour rien qu'il occupe la plus large place dans l'œuvre majeure de Lénine. Il a toujours été, il est, il restera le système nerveux vital de toute démocratie sociale authentique. Il n'a jamais été mentionné par aucun politicien.

5. Le programme du Parti Communiste de l'U.R.S.S. (VIIIe Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., 1919)

La « démocratie sociale » russe sous Lénine est issue du despotisme russe. Le programme du Parti Communiste de l'Union Soviétique de 1919, deux ans après la révolution, atteste le caractère *authentiquement démocratique* de ses objectifs. Il exige une autorité publique capable d'empêcher le retour du despotisme et d'assurer l'instauration d'une *auto-administration libérale* par les masses humaines. *Mais il ne comporte pas la moindre indication sur la nature profonde de l'inaptitude à la liberté.* Il ignore la phobie biopathique de la liberté et la décadence biologique de la structure sexuelle de l'homme. Les lois révolutionnaires sur la sexualité promulguées entre 1917-1920 avaient une orientation judicieuse, c'est-à-dire qu'elles visaient à *reconnaître* les fonctions biologiques des hommes. Mais elles ne dépassaient pas le formalisme légaliste. C'est ce que j'ai essayé de prouver dans la deuxième partie de mon ouvrage *Die Sexualität im Kulturkampf* (1936). C'est ainsi qu'échoua la restructuration de l'homme et avec elle la mise en pratique du programme démocratique. Cet effondrement d'une réalisation sociale gigantesque devrait servir de leçon à toute nouvelle tentative démocratique révolutionnaire : *Aucun programme de libération ne peut réussir si l'homme n'est pas restructuré sexuellement.*

Voici un extrait du programme du VIIIe Congrès.

« 1) La république bourgeoise, même dans sa forme la plus démocratique, même sanctifiée par les mots d'ordre de la volonté universelle du peuple, qui embrasse l'empire tout entier ou qui se situe au-dessus des classes, est inévitablement une dictature de la bourgeoisie, une machine à exploiter et à opprimer l'immense majorité des travailleurs par une poignée de capitalistes, parce que la propriété privée du sol et des autres moyens de production n'a jamais été abolie. La démocratie prolétarienne ou soviétique par contre a transformé les organisations de masses des classes opprimées par le capitalisme, des prolétaires, des pauvres paysans, des demi-prolétaires, autrement dit de l'immense majorité de la population, en base unique et permanente de tout l'appareil de l'État, local et central, de haut en bas. *C'est pour cette raison même que l'État soviétique a réalisé entre autres, sur une échelle infiniment plus grande que partout ailleurs, l'autonomie administrative locale et provinciale, sans l'intervention d'aucune administration hiérarchique*[7].

La tâche du Parti consiste à travailler sans arrêt à la mise en œuvre effective et complète de ce type suprême de démocratie, qui, pour bien fonctionner, exige un relèvement ininterrompu *du niveau culturel, de l'organisation et de l'autonomie des masses.*

2) À l'inverse de la démocratie bourgeoise, qui dissimule le caractère de classes de son État, l'autorité soviétique reconnaît ouvertement *que tout État doit nécessairement avoir un caractère de classes*[8] *tant que la division de la société en classe, et l'autorité de l'État qui en découle n'ont pas complètement disparu.* De par sa nature, l'État soviétique vise à réprimer la résistance des exploiteurs ; comme la constitution soviétique part du principe que toute liberté est duperie si elle s'oppose à la libération du travail de la pression du capital, elle n'hésite pas à priver les exploiteurs de leurs droits civiques.

La tâche du Parti du prolétariat consiste à briser sans arrêt la résistance des exploiteurs, à lutter sur le plan idéologique contre les préjugés tenaces concernant le caractère absolu des droits et libertés bourgeois, et à expliquer en même temps que le retrait des droits politiques et toutes les entorses à la liberté ne sont que *des moyens de combat provisoires* mais nécessaires pour empêcher les exploiteurs de défendre ou de reconquérir leurs privilèges. Dans la mesure même où les possibilités matérielles de l'exploitation de l'homme par l'homme seront abolies, la nécessité de ces mesures provisoires ne se fera plus sentir et le Parti s'emploiera à en obtenir la limitation et la suppression complète.

3) La démocratie bourgeoise se limitait à étendre, sur le plan formel, à tous les citoyens les droits et libertés politiques, telle la liberté de réunion, la liberté de la presse, la liberté de coalition. En réalité, la pratique administrative et plus encore l'esclavage économique des populations laborieuses mettaient celles-ci hors d'état de profiter, sous le régime de la démocratie bourgeoise, dans une mesure appréciable, de ces droits et libertés.

La démocratie prolétarienne par contre met à la place de la proclamation formelle des droits et des libertés leur garantie effective, notamment et de préférence au bénéfice des classes de la population naguère opprimées par le capitalisme, c'est-à-dire du prolétariat et de la paysannerie. À cette fin, le pouvoir soviétique exproprie les locaux, imprimeries, stocks de papiers, etc. de la bourgeoisie et les met intégralement à la disposition des travailleurs et de leurs organisations.

La tâche du Parti Communiste de l'Union Soviétique consiste à faire bénéficier de mieux en mieux les masses laborieuses *du droit et des libertés démocratiques et*

d'en étendre sans cesse le domaine matériel.

4) La démocratie bourgeoise a proclamé pendant des siècles l'égalité de tous les humains, indépendamment de leur sexe, de leur religion, de leur race et de leur nationalité, mais le capitalisme a toujours su empêcher la réalisation effective de cette égalité des droits, et a abouti, pendant sa phase impérialiste, à une accentuation prononcée de l'oppression des races et des nationalités. C'est parce que l'Union Soviétique est une puissance de travailleurs, qu'elle a pu, pour la première fois au monde, réaliser dans tous les domaines cette égalité des droits et supprimer les dernières traces d'inégalité entre l'homme et la femme dans la législation matrimoniale et familiale.

La tâche du Parti consiste essentiellement dans un travail intellectuel et pédagogique destiné à effacer à tout jamais l'inégalité et les préjugés du passé, notamment au niveau des couches les plus arriérées du prolétariat et de la paysannerie. Le Parti, qui ne se contente pas d'accorder une égalité de pure forme à la femme, s'efforce de la libérer du fardeau d'un ménage à l'ancienne, en créant des communautés domestiques, des restaurants publics, des laveries centralisées, des crèches, etc.

5) L'autorité soviétique assure aux masses laborieuses, dans une mesure infiniment plus grande que la démocratie bourgeoise et le parlementarisme, la possibilité *d'élire et de révoquer de la manière la plus simple pour l'ouvrier et le paysan, des députés, et elle supprime en même temps les aspects négatifs du parlementarisme,* notamment la séparation entre le législatif et l'exécutif, l'absence de tout *lien entre les organismes représentatifs et les masses, etc.*

L'État soviétique rapproche l'appareil de l'État des masses en choisissant *non pas un district d'habitation mais une unité de production (usine, fabrique) comme circonscription électorale et cellule fondamentale de l'État.*

C'est la tâche du Parti de favoriser par un travail d'ensemble orienté en fonction de ce but le rapprochement entre les organes du pouvoir et les masses laborieuses *afin de réaliser, sur le plan pratique, rigoureusement et complètement, la démocratie, en obligeant notamment les fonctionnaires à assumer des responsabilités et à rendre compte de leur gestion.*

6) Tandis que la démocratie bourgeoise faisait, en dépit de toutes les affirmations contraires, de l'armée un instrument des classes possédantes, la séparait des masses laborieuses et l'opposait à celles-ci, qu'elle empêchait les soldats de remplir leurs devoirs civiques ou leur opposait toutes sortes d'obstacles, l'État soviétique réunit dans ses organes, les soviets, les travailleurs et les soldats sur la base d'une égalité des droits absolue et d'une concordance parfaite des intérêts. C'est la tâche du Parti de défendre cette unanimité entre travailleurs et soldats au sein des soviets, de la promouvoir et d'établir un lien indissoluble entre la force armée et les organisations du prolétariat et du semi-prolétariat.

7) Le rôle prédominant du prolétariat industriel des grands centres urbains pendant toute la révolution, prolétariat particulièrement concentré, uni, durci au combat, s'est manifesté aussi bien lors de la création des soviets que pendant leur transformation progressive en organes de gouvernement. Ce fait trouve son reflet dans la constitution soviétique qui concède au prolétariat industriel, par rapport aux masses dispersées de la petite bourgeoisie des campagnes, *un certain nombre de privilèges.*

Le Parti Communiste de l'Union Soviétique devra expliquer que ces privilèges historiques, dus aux difficultés de l'organisation socialiste des campagnes, ont un caractère provisoire ; il s'efforcera d'utiliser d'une manière imperturbable et systématique cette position particulière au prolétariat industriel pour créer un lien aussi étroit que possible, qui fasse contrepoids aux intérêts corporatifs et strictement professionnels que le capitalisme a suscités parmi les ouvriers, entre les éléments les plus arriérés et les plus dispersés du prolétariat et du semi-prolétariat rural, les paysans des classes moyennes d'une part et les travailleurs les plus évolués de l'autre.

8) C'est grâce à l'organisation soviétique seulement que la Révolution du prolétariat a pu détruire d'un coup l'ancien appareil de l'État bourgeois avec ses fonctionnaires et ses magistrats. *Mais le niveau culturel relativement bas des masses*[9], le manque d'expérience en matière administrative des représentants appelés par la masse à occuper des postes comportant des responsabilités, *la nécessité d'engager rapidement dans des circonstances difficiles des spécialistes de la vieille école, le recrutement de la couche la plus évoluée des travailleurs des villes pour l'Armée, ont entraîné la renaissance partielle de la bureaucratie en Union Soviétique*[10].

Le Parti Communiste de l'Union Soviétique, qui mène *une lutte implacable contre la bureaucratie, propose les mesures suivantes pour éliminer complètement le mal*:

1) Chaque membre d'un soviet est tenu d'accomplir un certain travail dans l'administration de l'État.

2) *Les membres des soviets accompliront tous, à tour de rôle, les mêmes tâches pour qu'ils se familiarisent peu à peu avec toutes les branches de l'administration.*

3) *Toute la population laborieuse sera peu à peu appelée à participer à l'administration de l'État.*

La réalisation complète et intégrale de toutes ces mesures, qui constituent un nouveau pas sur la route tracée par la Commune de Paris, qui aboutiront à une simplification de la fonction administrative tout en relevant le niveau culturel des travailleurs, déboucheront sur la suppression de l'autorité étatique. »

Les points suivants du programme méritent d'être relevés comme étant caractéristiques de la démocratie soviétique :

1) Administration autonome au niveau local et provincial sans ingérence de la part d'autorités supérieures imposées.

2) Indépendance des masses.

3) Retrait et limitation des droits et libertés politiques comme moyens de combat *temporaires.*

4) Octroi non pas formel mais *effectif* à toutes les classes non-capitalistes de la population de tous les droits et de toutes les libertés.

5) Système de vote simplifié et direct.

6) Les députés peuvent être élus et révoqués.

7) Les circonscriptions électorales n'ont pas pour base des districts d'habitation mais des unités de production.

8) Les fonctionnaires sont tenus de rendre compte de leur gestion aux soviets de travailleurs et de paysans.

9) Les membres des soviets occupent à tour de rôle des postes dans toutes les administrations.

10) Toute la population laborieuse est appelée progressivement à participer à l'administration de l'État.

11) Simplification des fonctions administratives.

12) Suppression du pouvoir étatique.

On discerne au milieu de ces principes d'une portée historique décisive une pensée qui demande à être décantée : *comment simplifier et objectiver la vie sociale ?* Il est vrai que cette pensée ne parvient pas à se dégager d'un certain formalisme politique. La *nature* même de la politique de l'État n'est nulle part explicitée. Les masses ont été gratifiées du cadre de la liberté, mais on ne leur assigne aucune tâche sociale *objective.* On ne dit nulle part *que les masses humaines ne peuvent prendre en charge l'activité de l'État et (plus tard) de la société, telle qu'elle s'exerce aujourd'hui.* Car la pensée étatique et politique, qui est aujourd'hui la nôtre, a été créée à l'origine par les représentants des premiers États hiérarchiques *à l'encontre* des masses. Notre système de pensée politique a été forgé par les antiques États grecs et romains exploiteurs d'esclaves, même si nous faisons profession de foi en faveur de la « démocratie ». Si nous voulons parvenir à l'autogouvernement social, il ne suffit pas de changer simplement la forme de l'État. Il s'agit de transformer l'être social et son gouvernement en fonction des tâches et des besoins de l'homme nivelé dans la masse. L'auto-administration sociale doit remplacer peu à peu l'appareil de l'État ou assumer sa fonction rationnelle.

6. L'« introduction de la démocratie soviétique »

Après que le VIIIe Congrès du Parti Communiste de l'U.R.S.S. eut fondé, en 1919, la démocratie soviétique, le VIIe Congrès des Soviets proclamait en janvier 1935 l'« introduction de la démocratie soviétique ». Que signifie ce non-sens ?

Nous illustrerons par un exemple le processus de l'« introduction de la démocratie soviétique » en 1935, seize ans après l'introduction de la démocratie soviétique.

Un étudiant en droit pénal reconnaît au cours de ses études que les actes asociaux des individus ne doivent pas être tenus pour des crimes mais pour des maladies, qu'il ne s'agit pas de les punir mais de les guérir et de les prévenir. Il abandonne donc ses études de droit et s'inscrit à la faculté de médecine. Ce faisant, il remplace une activité formelle et éthique par une activité objective et pratique. Notre étudiant reconnaît d'autre part qu'il sera obligé d'employer dans le cadre de son activité médicale des moyens peu médicaux : ainsi, il voudrait mettre en œuvre des méthodes préventives dans le traitement des maladies mentales et renoncer à l'usage de la camisole de force. Or, on l'oblige encore à l'utiliser contre ses convictions intimes ; il y a en effet trop d'aliénés, il doit recourir à des méthodes anciennes, mauvaises, toujours avec l'idée *de leur substituer plus tard des méthodes meilleures.*

Au cours des années, les tâches s'accumulant, il ne sait plus comment y faire face. Il y a trop de cas de maladies mentales, ses connaissances sont insuffisantes. L'éducation augmente sans cesse le nombre des psychotiques. En tant que médecin, il est obligé de protéger la société des maladies mentales.

Se trouvant dans l'impossibilité de réaliser ses beaux projets, il recourt aux méthodes anciennes qu'il avait condamnées naguère. Il utilise de plus en plus la camisole de force ; ses projets d'éducation échouent, ses méthodes prophylactiques se révèlent inopérantes, il s'appuie de

nouveau sur les anciennes lois. Il ne traite plus les criminels en malades, il se voit obligé de les faire mettre *sous les verrous.*

Mais il n'admet pas son fiasco, ni à ses propres yeux, ni à ceux des autres. Il manque de courage. Peut-être n'a-t-il même pas conscience de son échec. Pour s'en sortir, il fait la déclaration suivante qui est un défi au bon sens : « *L'introduction des camisoles de force et des prisons dans le traitement des aliénés et des criminels marque un immense progrès dans mon art médical.* Elle traduit l'art médical *authentique* et signifie que j'ai atteint les objectifs que je *m'étais primitivement fixés.* »

Cet exemple illustre jusqu'aux moindres détails l'« introduction de la démocratie soviétique » seize ans après l'« introduction de la démocratie soviétique ». Pour la comprendre, il faut la confronter au concept fondamental de la « *démocratie sociale* » et à la « suppression de l'État » exposées par Lénine dans *L'État et la Révolution.* La motivation de ces mesures par le gouvernement soviétique est d'un intérêt médiocre. Citons cependant une phrase de cette motivation reproduite dans la *Rundschau,* année 1935, n° 7, p. 331, qui met en évidence que cet acte équivaut, à tort ou à raison, à la *mise hors service* du concept léniniste de la démocratie sociale. Nous y lisons en effet :

> « La dictature du prolétariat a été de tout temps la seule autorité populaire authentique. Elle a accompli avec succès les deux tâches principales qui lui avaient été assignées, l'anéantissement de la classe des exploiteurs, son expropriation et sa répression, et l'éducation socialiste des masses. *La dictature du prolétariat continuera sans faiblir d'exercer son pouvoir...* »

S'il est vrai que la classe des exploiteurs a été anéantie et que l'éducation socialiste des masses a été un succès, le maintien « sans faiblir » de la dictature est un non-sens complet. Si toutes les conditions sont remplies, pourquoi la dictature exerce-t-elle son pouvoir « sans faiblir » ? Contre qui sévit-elle si la classe des exploiteurs n'existe plus et si les masses ont été éduquées en vue d'assumer leurs fonctions sociales ? Les formules ridicules de ce genre dissimulent

toujours une vérité par trop évidente : la dictature se prolonge, mais elle n'est plus dirigée contre les exploiteurs de l'ancienne école, mais contre les masses elles-mêmes.

Le *Rundschau* continue : « Cette phase plus élevée de l'alliance entre travailleurs et paysans confère à la dictature du prolétariat en tant que démocratie des masses laborieuses un contenu nouveau, plus élevé. Ce nouveau contenu postule des formes nouvelles… L'expression en est précisément le passage au suffrage universel direct et secret des travailleurs. » Un autre paragraphe qualifie la démocratie soviétique de « démocratie la plus démocratique du monde ».

Évitons toute ergoterie sur les mots : *La dictature du prolétariat* (qui devait céder la place à l'autogouvernement, des masses humaines) *fait donc bon ménage avec la plus démocratique des démocraties.* C'est là un non-sens sociologique, une confusion de toutes les notions sociologiques. Ce qui nous intéresse ici est exclusivement la question de savoir si l'objectif principal du mouvement social-révolutionnaire de 1917, à savoir la *suppression de l'État et l'introduction de l'auto gouvernement social, a effectivement été atteint* ? Si oui, il doit y avoir une différence essentielle entre la « démocratie soviétique » de 1935 et la « dictature du prolétariat » de 1919 d'une part, et les démocraties parlementaires bourgeoises telles qu'elles existent en Grande-Bretagne ou aux États-Unis d'Amérique de l'autre.

On parle beaucoup de la « démocratisation progressive » du système soviétique. Que faut-il entendre par là ? Jusqu'ici, nous étions persuadés que la « dictature prolétarienne » s'identifiait, telle qu'elle se présentait à ses débuts, de par sa nature tant par la volonté de ses fondateurs *qu'effectivement* sur le plan pratique, à la *démocratie sociale* (= démocratie prolétarienne). Or, si la dictature du prolétariat est identique à la démocratie sociale, il ne saurait y avoir, seize ans après l'instauration de la démocratie sociale, d'« introduction de la démocratie soviétique » ni de « démocratisation progressive ».

Le terme d'« introduction de la démocratie » indique bien – et c'est là d'une logique inattaquable – *qu'il n'y avait pas,* jusque-là, de démocratie sociale, que la dictature du prolétariat *n'était pas* identique à la démocratie sociale. On sème, d'autre part, la confusion, en affirmant que la démocratie sociale est le système le plus « démocratique ». Est-ce à dire que la démocratie *bourgeoise* est « un peu » démocratique et la démocratie sociale un peu plus ? Que signifie dans ce contexte « plus ou moins démocratique » ? En réalité, la démocratie bourgeoise parlementaire est une démocratie formelle ; les masses humaines élisent leurs députés, mais elles ne pratiquent pas l'autogouvernement par leurs organisations de travail. La *démocratie sociale* de Lénine devait, sur le plan *qualitatif,* instaurer une nouvelle forme de société et non seulement améliorer *quantitativement* le parlementarisme formel. Elle devait substituer à la dictature étatique du prolétariat l'autogouvernement effectif et pratique des masses laborieuses. La coexistence entre la « dictature du prolétariat » et l'« autogouvernement des masses laborieuses » est une chose impossible, qu'on ne saurait appeler de ses vœux sans commettre un non-sens. En réalité, nous avons affaire à la dictature de la bureaucratie du Parti sur les masses, sous les apparences d'une démocratie parlementaire.

Il ne faut jamais perdre de vue qu'Hitler a toujours fait appel – et avec succès – au ressentiment justifié des masses contre la pseudo-démocratie et le système parlementaire. L'« alliance entre le marxisme et le libéralisme bourgeois-parlementaire » utilisée comme slogan efficace par le fascisme n'a certainement pas manqué d'impressionner les foules après les manœuvres politiques des communistes russes ! Vers 1935, les espoirs que les foules mondiales avaient mis dans l'Union Soviétique s'évanouissaient peu à peu. Il est impossible de résoudre des problèmes réels avec des illusions politiques. Il faut avoir le courage d'appeler les difficultés par

leur nom. On n'abuse pas impunément de notions sociologiques nettement définies.

La motivation de la « démocratie soviétique » met l'accent sur la participation de la masse à l'administration de l'État, sur le patronage des entreprises, sur les administrations, sur la présence de conseils d'ouvriers et de paysans « auprès » des commissariats du peuple. Mais tout cela n'est pas essentiel ; les questions qui se posent sont les suivantes :

1) En quoi consiste *réellement* la participation des masses à l'administration de l'État ? Cette participation a-t-elle la forme d'une *prise en charge progressive des fonctions administratives*, telle qu'elle découle des exigences de la démocratie sociale ? Quelles sont les modalités de cette « participation » ?

2) *Le patronage formel d'une entreprise sur une administration n'est pas un autogouvernement. L'administration domine-t-elle l'entreprise ou l'entreprise domine-t-elle l'administration ?*

3) Des conseils « auprès » des commissariats du peuple sont des organes superfétatoires ou, dans la meilleure hypothèse, des organes exécutifs des commissariats, tandis que Lénine exigeait *le remplacement de toutes les fonctions administratives bureaucratiques par des soviets dont l'action devait s'étendre progressivement dans la masse.*

4) L'« introduction » de la démocratie soviétique et le renforcement *simultané* de la dictature du prolétariat équivalent à l'effacement d'une évolution, considérée comme un objectif, *au terme de laquelle l'État prolétarien et la dictature prolétarienne devraient s'effacer.*

L'introduction de la « démocratie soviétique » seize ans après l'introduction de la démocratie soviétique prouve, si l'on se fonde sur l'ensemble des faits observés, que *le passage de la direction étatique autoritaire à l'autogouvernement de la société n'a pas été possible.* Il échoua devant la

méconnaissance de la *structure biopathique des masses* et des *moyens de leur restructuration.* La dépossession et la répression des capitalistes privés a été un plein succès, *mais l'éducation des masses en vue du démantèlement de l'État pesant sur elles, ainsi que la reprise par les masses des fonctions de l'État, s'est soldée par un échec.* Aussi, la démocratie sociale telle qu'elle a commencé de s'épanouir pendant les premières années de la révolution, a-t-elle peu à peu disparu. Par conséquent, l'appareil de l'État, que rien ne venait remplacer, a dû être *renforcé* pour assurer l'existence de la société. L'« introduction du suffrage universel » en 1935 équivalait – si l'on fait abstraction du déplacement du centre de gravité vers les masses paysannes des kolkhoziens – à la restauration de la démocratie *formelle,* d'un pseudo-régime parlementaire, qu'un appareil d'État bureaucratique sans cesse plus puissant accordait à une foule incapable de le démanteler et de s'administrer elle-même. Il n'existe, en Union Soviétique, pas le moindre indice permettant de supposer qu'on ait l'intention de confier aux masses laborieuses l'administration de la société. C'est, sans doute une bonne chose d'apprendre aux gens à lire et à écrire, de leur donner des notions d'hygiène, de leur enseigner la mécanique, mais ce n'est pas là l'autogouvernement social. Hitler en a fait autant.

L'évolution de la société soviétique est donc caractérisée par la formation d'un appareil de l'État suffisamment autonome et fort pour donner aux masses, sans compromettre sa propre position, *l'illusion* d'une liberté correspondant à celle que dispense le national-socialisme hitlérien. L'introduction de la démocratie soviétique n'a pas été un progrès mais un retour – parmi beaucoup d'autres – aux formes dépassées de la vie sociale. *Quelles garanties nous offre-t-on que l'appareil étatique de l'Union Soviétique se résorbera à la suite de l'éducation des masses à l'autogouvernement ?* Le sentimentalisme ne sert à rien ici : la révolution russe s'est heurtée à une barrière qu'elle n'a pas reconnue et qu'elle a enveloppée d'un voile d'illusions. *Cette*

barrière, c'était la structure biopathique de l'homme, structure formée au cours des millénaires. Ce serait insensé d'en attribuer la « faute » à Staline. Staline n'a été que l'instrument des circonstances. Le processus de l'évolution sociale n'est que sur le papier aussi facile et agréable qu'une promenade dans les bois. Dans la réalité de chaque jour, il se heurte sans cesse à des difficultés inconnues ; il est jalonné de régressions et de catastrophes : il faut apprendre à les reconnaître, à les approfondir, à les maîtriser. Et il reste encore un reproche : il faut réexaminer soigneusement tout projet social, fût-il plein de promesses. Il faut vérifier l'exactitude de chaque plan, il faut voir si rien n'a été oublié au cours de son développement ; on peut alors, le cas échéant, modifier le plan *à bon escient,* l'améliorer et se rendre maître de son développement. On peut mobiliser la pensée de beaucoup d'individus pour empêcher le ralentissement de l'évolution libérale. Mais la mystification des masses par les chasseurs de chimères et des politicards est un crime social. Quand un leader honnête s'engage dans une impasse, quand il ne sait plus comment s'en tirer, *il donne sa démission* et cède sa place à d'autres. S'il n'y a personne capable de mieux tenir son rôle, il exposera devant tout le monde avec franchise les obstacles et attendra ensemble avec la communauté qu'une solution se présente, soit par les circonstances, soit par la découverte de particuliers. Mais le politicard n'a pas le courage d'être aussi honnête !

Pour la défense du mouvement ouvrier mondial il faut bien dire qu'on lui a rendu particulièrement difficile la lutte pour la démocratie des foules laborieuses, pour la démocratie authentique et réelle, et non la pseudo-démocratie qui se gargarise de mots. On a toujours donné raison à ceux qui proclamaient : « La dictature du prolétariat est une dictature comme les autres. On s'en rend nettement compte aujourd'hui, car autrement on ne serait pas obligé d'« introduire la démocratie. » On aurait tort de se réjouir des éloges que la social-démocratie a prodigués à l'Union

Soviétique (« recueillement », « démocratie », « enfin »). C'était une pilule amère, une formalité. *Une régression objective au cours de l'évolution est souvent nécessaire et doit être acceptée ;* mais la dissimulation de la régression, le recours aux illusions, aux méthodes et aux mensonges fascistes ne sauraient se justifier. Qu'on s'imagine que Lénine eût déclaré, en introduisant en 1923 la « Nouvelle Politique Économique » (N.E.P.) : « Nous nous sommes haussés d'une phase inférieure à une phase supérieure de la dictature prolétarienne. L'introduction de la « Nouvelle Politique Économique » constitue un immense pas en avant sur la route du communisme. » Une telle déclaration aurait sapé la confiance du peuple dans les dirigeants soviétiques. En réalité, Lénine commenta sa « Nouvelle Politique Économique « par les propos suivants :

« C'est une mesure triste et cruelle, mais pour le moment inévitable. L'économie du communisme de guerre s'est heurtée à des difficultés imprévues. Il nous faut faire un pas en arrière, pour reprendre ensuite avec d'autant plus de certitude notre marche en avant. Nous rendons un peu de liberté au commerce privé pour nous en tirer, mais nous savons fort bien ce que nous faisons ».

Lors de l'« introduction de la démocratie soviétique » on aurait cherché en vain tant d'objectivité et tant de franchise. Or, en 1935, elle aurait été plus nécessaire que jamais. Elle aurait contribué à gagner à la cause soviétique des millions d'amis dans le monde ; elle aurait mobilisé la pensée ; elle aurait peut-être rendu inutile le pacte avec Hitler, dont on a essayé d'attribuer la responsabilité aux Trotskystes. En fait, on assista à la transformation de la démocratie sociale de Lénine en un nouveau nationalisme russe.

Dans la *Gazette Rouge de Leningrad,* l'organe central des bolcheviks russes, nous lisons, dans le n° 14 du 4 février 1935 :

« Notre amour, notre fidélité, notre force, notre cœur, notre héroïsme, notre vie – tout est à toi, prends-les, ô grand Staline, tout t'appartient, ô leader de la grande patrie. Commande à tes fils, ils sont capables de se déplacer en l'air et sous terre, dans l'eau et dans la stratosphère[11]. Les humains de toutes les époques et de toutes les nations diront que ton nom est le plus glorieux, le plus fort, le plus sage, le plus beau de tous. Ton nom figure sur chaque usine, sur chaque machine, sur chaque lopin de terre, dans chaque cœur humain. Si ma femme bien-aimée met au monde un enfant, le premier mot que je lui apprendrai sera « Staline ».

Quiconque aurait prédit une chose pareille en 1918 aurait été traité de fou.

Dans la *Pravda* du 19 mars 1935 (citée par le *Rundschau,* n° 15, p. 787, 1935) on nous brosse sous le titre « Patriotisme soviétique », un tableau du « patriotisme socialiste » qui commence à faire une concurrence sérieuse au « patriotisme fasciste » :

« Le patriotisme soviétique – sentiment ardent d'amour illimité, de dévouement inconditionnel à la patrie, de responsabilités de sa destinée et de sa défense – jaillit des profondeurs insondables de notre peuple. Jamais nulle part, l'héroïsme du combat pour la patrie ne s'est haussé à un niveau comparable au nôtre. L'histoire inimitable et merveilleuse du mouvement révolutionnaire en Russie, l'histoire de l'Union Soviétique, ont montré et montrent encore ce que les travailleurs sont capables d'accomplir quand le sol de la patrie est en jeu. Dans l'activité illégale, sur les barricades, dans les cavalcades de la rapide cavalerie de Boudjenni, au feu de la boîte à mitraille des armées d'airain de la Révolution, au pas cadencé des ouvriers d'usines et de l'industrie socialiste, dans l'hymne des travailleurs des villes et des campagnes, dans l'activité du Parti Communiste a retenti et retentit encore le chant immense, immortel de notre cher pays libéré et rénové.

C'est l'Union Soviétique choyée et élevée par Lénine et Staline ! Elle se laisse caresser par les rayons du printemps qui a commencé avec la Révolution d'Octobre ! Les ruisseaux se mirent à murmurer, les rivières engourdies rompirent la glace, toutes les énergies des populations laborieuses se mirent en mouvement pour ouvrir de nouvelles perspectives à l'évolution historique grâce à l'Union Soviétique, grâce au rayonnement de sa gloire et de sa puissance. On voit se lever la semence d'une vie prospère et d'une culture socialiste. Nous portons la bannière rouge du communisme vers de nouvelles hauteurs, tout près du ciel bleu.

Le patriotisme soviétique, c'est l'amour de notre peuple pour un pays qui a été arraché, au prix du sang et à la pointe de l'épée, aux capitalistes et aux grands propriétaires fonciers ; c'est son attachement à la vie grandiose créée par notre grand peuple ; c'est la garde vigilante et armée que nous montons à l'Est et à l'Ouest ; c'est le dévouement au grand héritage culturel du génie humain qui s'est épanoui dans notre pays et *seulement dans notre pays*[12]. Peut-on s'étonner que des étrangers s'approchent de la frontière de l'Union Soviétique, des gens ayant reçu une éducation différente, pour s'incliner profondément devant ce refuge de la civilisation, devant l'État du drapeau rouge ?

Union Soviétique, ô printemps de l'humanité ! Le nom de Moscou a pour les travailleurs, pour les paysans, pour tous les hommes honnêtes et cultivés de la terre la résonance d'un tocsin, mais il signifie aussi l'espoir d'un avenir lumineux et de la victoire sur la barbarie fasciste… Dans notre pays socialiste il est impossible de séparer les intérêts du peuple de ceux du pays et de son gouvernement. La source du patriotisme soviétique réside dans le fait que notre peuple est en train de forger sous la direction du Parti Communiste sa propre vie, que notre beau et riche pays n'a été révélé aux couches laborieuses que par l'autorité soviétique. À l'attachement naturel à la patrie, à la terre et au ciel qui

nous ont vus naître, s'ajoute la force gigantesque de la fierté que nous éprouvons à l'endroit de notre patrie socialiste, de son grand parti communiste, de son Staline. C'est l'idée du patriotisme soviétique qui donne naissance, qui fait grandir des millions de héros, de chevaliers, de guerriers prêts à se ruer comme une avalanche dévorante sur les ennemis du pays et à les balayer de la surface de la terre. C'est au sein maternel que notre jeunesse boit l'amour de la patrie. Nous sommes obligés d'élever de nouvelles générations de patriotes soviétiques qui placent les intérêts du pays plus haut que tout le reste, plus haut que leurs vies…

… C'est avec le plus grand soin, avec la plus grande adresse, la plus grande force créatrice que nous nourrissons – comme une plante fragile – l'esprit invincible du patriotisme soviétique. Le patriotisme soviétique est une des manifestations les plus éminentes de la Révolution d'Octobre. Il est un réservoir inépuisable de force, de hardiesse, de fraîcheur juvénile, d'héroïsme, d'émotion, de beauté, de mouvement !

Le patriotisme soviétique embrase notre pays comme une immense flamme. Il fait avancer la vie. Il réchauffe les moteurs de nos chars d'assaut, de nos bombardiers lourds, de nos destroyers, il sert de munition à nos canons. Le patriotisme soviétique veille à nos frontières, où des ennemis perfides et voués au désastre menacent notre vie paisible, notre puissance et notre gloire… »

Voilà la peste émotionnelle de la politique. Cela n'a aucun rapport avec l'amour naturel du sol natal. C'est le sentimentalisme de mauvais goût d'un plumitif ne disposant d'aucun argument objectif pour réveiller l'enthousiasme au cœur de l'homme. C'est l'érection d'un impuissant, due à l'emploi de la yohimbine[13]. Et les effets sociaux d'un tel patriotisme sont comparables à la réaction d'une femme bien portante à une étreinte sexuelle rendue possible grâce à la yohimbine.

Il se peut que ce « patriotisme soviétique » fût, après le naufrage de l'enthousiasme révolutionnaire, la condition indispensable permettant d'engager la lutte contre le « patriotisme de Wotan ». La démocratie du travail ignore ce genre de « patriotisme ». Mieux, on peut affirmer que la direction sociale rationnelle a échoué quand on voit surgir ce patriotisme à la yohimbine. L'amour d'une population pour son sol natal, la fidélité à la glèbe, l'attachement à la communauté linguistique sont des expériences humaines trop profondes et trop sérieuses pour qu'ils puissent faire les frais du charlatanisme politique. Ce genre de patriotisme ne résout aucun problème objectif de la société humaine des travailleurs, il n'a rien à voir avec la démocratie. L'emphase

sentimentale trahit toujours l'angoisse des responsables. Elle n'est pas notre affaire.

La restructuration authentiquement démocratique des masses selon les méthodes de la démocratie du travail permet un contrôle rapide de ses propres performances. Quand les masses humaines réclament à grands cris des statues plus grandes que nature de leurs « führer », elles sont en train de perdre le sens de leurs responsabilités. Du temps de Lénine, on ignorait le culte artificiel des leaders et on ne voyait nulle part les images gigantesques des leaders du prolétariat. On sait que Lénine détestait ce genre d'hommages.

Un autre critère de la restructuration libérale des masses est leur position face au progrès technique : en Union Soviétique, la construction du grand avion de transport « Gorki » a été saluée comme une « prouesse révolutionnaire ». En quoi la construction de cet avion se distinguait-elle de la construction d'engins similaires en Allemagne ou aux États-Unis ? La construction d'avions est indispensable pour assurer une base hautement industrialisée à la démocratie moderne du travail. C'est là une évidence qui n'a pas besoin d'être soulignée. La question essentielle est celle-ci : les masses laborieuses s'identifient-elles, dans leur chasse aux illusions d'une manière nationaliste et chauvine, à la construction d'avions, y puisent-elles un sentiment de supériorité par rapport aux autres nations, ou considèrent-elles la construction d'avions comme une contribution précieuse au rapprochement des aires linguistiques et des nationalités, à la promotion de l'internationalisme ? Autrement dit, la construction d'avions peut influencer la structure caractérielle dans le sens réactionnaire ou dans le sens de la démocratie du travail. Elle peut, si elle est exploitée par des politiciens avides de puissance, donner naissance au chauvinisme nationaliste ; mais elle peut servir aussi à transporter les foules allemandes en Russie, les foules russes en Chine et en Allemagne, les foules américaines en Allemagne et en Italie, les foules chinoises en Amérique et en

Allemagne. Ainsi, le travailleur allemand pourrait se rendre compte qu'il ne se distingue pas, pour l'essentiel, du travailleur russe, le travailleur anglais pourrait apprendre à ne pas considérer le travailleur indien comme une victime née, prédestinée à l'exploitation.

Cet exemple montre une fois de plus que l'évolution technique d'une société ne saurait être identifiée à son évolution culturelle, que la structure caractérielle de l'homme représente une force sociale, qui peut servir des intérêts réactionnaires ou internationalistes, même si la base technique est identique. L'économisme (la tendance à envisager toutes choses sous l'angle économique) a des effets catastrophiques et doit être combattu par tous les moyens.

Il importe de faire comprendre aux masses laborieuses qu'elles ne doivent pas se contenter de satisfactions illusoires aboutissant toujours à une sorte de fascisme, mais qu'elles doivent considérer comme normale la satisfaction *réelle* de leurs besoins vitaux et en *assumer la responsabilité.*

Les organisations social-démocrates des ouvriers de la ville de Vienne ont considéré l'inauguration du métro par la municipalité social-démocrate de Vienne comme *une prouesse spécifiquement social-démocrate.* Les ouvriers de Moscou réunis sous la bannière communiste, qui, par principe, considèrent la social-démocratie viennoise comme un parti ennemi, voient dans le métro réalisé par la municipalité communiste de Moscou *une prouesse spécifiquement communiste.* Les ouvriers allemands considèrent le projet du chemin de fer de Bagdad comme une réalisation *spécifiquement allemande.* Ces exemples mettent en évidence le caractère pestiféré des satisfactions politiques illusoires puisées à la source de l'irrationalisme. Elles dissimulent le fait pourtant patent qu'un chemin de fer allemand ou viennois ou moscovite se construit selon des principes internationaux strictement similaires, d'une manière absolument semblable. Tous ces travailleurs ne disent pas : « Le lien qui nous unit tous, c'est notre travail et nos performances. Tâchons de nous

mettre ensemble, de nous consulter et de voir comment nous pourrons apprendre aux ouvriers chinois à appliquer nos principes de travail. » Non ! L'ouvrier allemand est profondément convaincu que son chemin de fer est tout à fait différent, qu'il est meilleur, disons plus « wotanique » que le chemin de fer russe. C'est pourquoi il ne songe pas à aider les Chinois à construire le leur. Bien au contraire, fasciné par sa satisfaction nationaliste imaginaire, il suit quelque général pestiféré qui se propose de *voler* aux Chinois leur chemin de fer. C'est ainsi que la peste émotionnelle de la politique sème la dissidence et l'inimitié dans la même classe, qu'elle suscite l'envie, la vantardise, l'opportunisme, l'irresponsabilité. La suppression des satisfactions illusoires et leur remplacement par des satisfactions réelles fondées sur l'intérêt du travail et par la coopération ouvrière internationale sont les conditions *sine qua non* du déracinement de l'État totalitaire dans les structures caractérielles des travailleurs. Ce n'est qu'ainsi que les masses laborieuses trouveront les forces nécessaires pour adapter la technique aux besoins des masses.

Dans un article publié dans les *Europäischen Hefte* du 22 novembre 1934, Hinoy en arrive à la conclusion suivante : « … les travailleurs [en Union Soviétique] ne se sentent, pas plus que la jeunesse, les maîtres du pays ; c'est l'État le maître ; mais cet État est considéré par la jeunesse comme le leur, et c'est ainsi que naît le patriotisme de la jeunesse. »

Des constatations concordantes de ce genre mettent en évidence que la société de l'Union Soviétique des années trente – qu'on la trouve bonne ou mauvaise – n'avait pas le moindre rapport avec le programme primitif du Parti Communiste dont le point culminant était la suppression de l'État. *C'est là une constatation objective et neutre et non un réquisitoire politique contre l'Union Soviétique.* Je prie les agents secrets de la K.G.B. en Europe et aux États-Unis d'en prendre bonne note : l'assassinat de ceux qui constatent ces faits n'est pas de nature à les changer.

7. Le développement de l'appareil d'État autoritaire à partir de relations sociales rationnelles

La Deuxième Guerre mondiale allait confirmer une fois de plus ce que tout le monde savait depuis toujours : que le réactionnaire politique se distingue *fondamentalement* du démocrate authentique par son attitude face au pouvoir de l'État. C'est cette attitude qui permet de juger *objectivement* du caractère social d'un homme, quel que soit le parti dont il se réclame. En partant de ce critère, on trouve des démocrates authentiques parmi les fascistes et des fascistes authentiques parmi les démocrates de parti. Tout comme la structure caractérielle, cette attitude face au pouvoir de l'État traverse également en tous sens les différents groupements politiques. Ici encore, la méthode du tout ou rien est déplacée et il est faux du point de vue sociologique d'attribuer d'une manière mécanique telle opinion à tel parti politique.

Il est typique du réactionnaire qu'il voudrait placer le pouvoir de l'État au-dessus de la société ; il se fait le promoteur de l'« *idée* de l'État » qui aboutit en ligne droite à l'absolutisme dictatorial, que celui-ci se présente sous la forme d'un absolutisme étatique royal, ministériel ou ouvertement fasciste. Le démocrate authentique qui réclame la démocratie du travail naturelle comme base naturelle de la coopération internationale et nationale s'efforce, en règle générale (et cet effort fait de lui un démocrate authentique !), de rendre superflue l'intervention étatique-autoritaire dans les difficultés de la cohabitation sociale, par la suppression de leurs fondements sociaux. Il faut donc un exposé détaillé de l'évolution et de la fonction rationnelle inhérente à l'État autoritaire. Ce serait une entreprise vaine et insensée de combattre une institution sociale irrationnelle sans se demander comment cette institution a pu, malgré son irrationalisme, se maintenir et même paraître indispensable. En examinant l'appareil de l'État russe, nous avons vu qu'il était devenu nécessaire, et on comprend aisément qu'en dépit

de son irrationalisme, il assumait la fonction d'assurer la cohésion de la communauté linguistique russe et de la conduire après l'échec des masses à s'administrer elles-mêmes.

Nous condamnerons avec vigueur la sévérité jugée irrationnelle d'une mère à l'égard de son enfant névrosé. Nous comprendrons que cette sévérité rendra l'enfant malade, mais nous aurions tort d'oublier – et c'est là le point névralgique de la lutte contre l'éducation autoritaire – qu'un enfant rendu névrosé par suite d'une situation de famille névrosée ne peut être forcé, par exemple d'aller à l'école, que par des moyens autoritaires. Autrement dit, la sévérité de la mère a, en dépit de son caractère fondamentalement irrationnel, un côté rationnel, bien que sous réserve et dans certaines limites. Il nous faut admettre cette fonction – *restrictivement* – rationnelle, si nous voulons conserver l'espoir de convaincre l'éducateur attaché par nécessité au principe autoritaire de la possibilité d'y renoncer en prenant des mesures préventives contre les maladies névrotiques des enfants.

De même peut-on dire que l'État autoritaire a aussi, dans certaines conditions et sous certaines réserves, un caractère rationnel, bien qu'il nous en coûte de faire cette constatation et qu'elle puisse se révéler fort dangereuse dans la bouche d'un dictateur mystique. Il pourrait dire : « Vous voyez ! Même les démocrates libéraux du travail admettent la nécessité et la rationalité du style de vie autoritaire. » Or, nous savons que la « *justification* » *du style de vie autoritaire réside dans la structure caractérielle irrationnelle des masses humaines.* C'est la seule manière de comprendre la dictature, et c'est en la comprenant qu'on peut espérer l'écarter de la vie de l'homme. Car c'est en reconnaissant l'irrationalité de la structure des masses humaines que nous nous emparons des bases sociales qui nous permettent de la combattre et de combattre avec elle la dictature : agissant ainsi, nous procédons d'une manière objective, sûre, en renonçant aux

illusions. Les renforcements de l'autorité étatique sont toujours la conséquence de troubles de la cohabitation sociale. C'est une application de la méthode morale et autoritaire consistant à écarter les difficultés par des mesures *en surface*. Il va sans dire que cette méthode ne met pas un terme aux difficultés, mais les refoule à l'arrière-plan d'où elles resurgissent avec d'autant plus de violence et de gravité. S'il n'y a pas d'autre moyen de mettre un terme aux crimes sadiques que l'exécution des assassins sexuels, on y recourt. C'est la logique de l'ordre étatique-autoritaire. Mais la démocratie du travail se pose la question fondamentale de savoir comment on peut empêcher le phénomène du crime sadique. Si nous comprenons bien la nécessité de la peine de mort tout en la condamnant, nous apercevons avec netteté le problème de la prophylaxie. Or, prévenir des troubles sociaux est de toute évidence un des moyens essentiels de la suppression progressive de l'État autoritaire. La direction sociale moralisatrice et autoritaire restera sans doute dans la mesure même et aussi longtemps en fonction qu'elle ne pourra être remplacée par les méthodes de l'autogouvernement. Cela s'applique d'une manière générale à l'État, mais aussi à tous les autres domaines de la vie sociale.

L'État autoritaire est essentiellement mais non exclusivement un appareil de répression. Il est simultanément – il était primitivement, avant de devenir une institution de répression de la société – une somme de relations sociales autonomes. À l'origine, l'État s'identifiait à la société ; il en est issu, il lui a été aliéné au cours des millénaires pour devenir, de plus en plus, une puissance au-dessus d'elle et sévissant contre elle.

Tant qu'il y avait une organisation sociale dans le genre de la société archaïque, qui ignorait les graves contradictions internes, on n'avait pas besoin d'un pouvoir spécial chargé d'assurer la cohésion de l'organisme de cette société. La société est ainsi faite qu'il faut une puissance pour empêcher

sa dissociation, son écroulement, sa dissolution quand elle se trouve en proie aux antagonismes virulents et aux difficultés de la vie. Le fascisme allemand a pu s'emparer du pouvoir à la suite de la division de la société allemande en d'innombrables partis politiques dissemblables et antagonistes. Son essor rapide et vigoureux prouvait nettement que les masses allemandes tenaient plus à la cohésion promise de la société grâce à l'idée de l'État, qu'à leur appartenance à tel ou tel parti. Il n'en reste pas moins que les idées et les idéologies politiques sont incapables de supprimer les dissensions internes de la société, qu'elles se réclament de l'État totalitaire ou de la pluralité des partis. Les fascistes n'étaient pas les seuls à mettre l'accent sur l'État. Mais ils savaient mieux jouer la primauté de l'État que le gouvernement social-démocrate, les communistes ou les libéraux. C'est là le secret de leur victoire. C'est donc la division politique de la société qui donne naissance à l'idée de l'État, et c'est l'idée de l'État qui suscite les divisions sociales. Nous avons donc affaire à un cercle vicieux, qu'on ne peut rompre que si l'on approfondit à la fois la division et l'idée de l'État et tente de trouver leur dénominateur commun. Ce dénominateur est, comme nous l'avons vu, la structure caractérielle irrationnelle des masses humaines. Elle n'a été saisie ni par l'idée de l'État, ni par les différentes tendances politiques. C'était une des plus grandes erreurs dans l'appréciation de la dictature que de supposer que le dictateur du moment venait chaque fois pour ainsi dire de l'extérieur pour s'imposer à la société contre sa volonté. En réalité, le dictateur n'était jamais qu'une incarnation particulièrement virulente de l'idée de l'État, qu'il lui suffisait d'exacerber pour s'emparer du pouvoir.

La double fonction rationnelle et irrationnelle de l'État a déjà été précisée au siècle passé par Friedrich Engels :

« L'État n'est donc nullement une puissance imposée de l'extérieur à la société ; il n'est pas non plus « la réalité de l'idée éthique », « l'image et la réalité de la raison », comme l'affirme Hegel. Il est au contraire un produit de la société arrivée à un certain stade de son évolution ; il est l'aveu que cette société s'est

empêtrée dans une contradiction insoluble avec elle-même, qu'elle s'est dissociée en antagonismes inconciliables, qu'elle est impuissante à maîtriser. Pour que ces oppositions, ces classes aux intérêts économiques antagonistes, ne se dévorent pas entre elles et avec elles la société, dans une lutte stérile, le besoin s'est fait sentir d'une puissance située en apparence au-dessus de la société, chargée d'apaiser les combats, de les contenir à l'intérieur des barrières de l'« ordre » ; cette puissance issue de la société mais qui s'est placée au-dessus d'elle, qui lui a été de plus en plus aliénée, c'est l'État. »

Cette élucidation sociologique et scientifique de la notion d'État par le propriétaire d'usine et sociologue allemand Friedrich Engels a coupé l'herbe sous les pieds de toutes les philosophies de l'État découlant en dernière analyse de l'idée abstraite et métaphysique de l'État, formulée par Platon. La théorie de l'État de Friedrich Engels ne ramène pas l'appareil de l'État à des valeurs supérieures ou à quelque mysticisme nationaliste, mais elle expose d'une manière fort simple la nature double de l'État. En démontrant les bases sociales de l'appareil étatique et en mettant en même temps en évidence l'antagonisme entre l'État et la société, elle propose à l'homme d'État sage de l'envergure d'un Masaryk ou d'un Roosevelt, mais aussi à chaque travailleur de la terre, un moyen puissant de comprendre et de… *supprimer* les divisions internes de la société et avec elles la nécessité d'un appareil étatique.

Essayons d'illustrer par un exemple simple la genèse de la nature double de l'État :

Aux premiers débuts de la civilisation humaine, il était facile de venir à bout des tâches sociales de la vie en commun et du travail. C'est pourquoi les relations entre les hommes étaient simples. C'est là une vérité que nous pouvons étudier grâce aux vestiges des anciennes civilisations très simples qui se sont continuées et maintenues jusqu'à nos jours. Revenons une fois de plus à l'organisation des Trobriandais que nous connaissons particulièrement bien. Leur économie est une économie basée sur le troc (« Naturalwirtschaft »), c'est-à-dire une économie de biens d'utilisation et non de biens d'échange. Un clan pratique la pêche, l'autre l'horticulture. L'un a trop de poissons, l'autre trop de produits horticoles.

On troque des poissons contre des légumes et vice versa. Les conditions de la production économique sont très simples.

Il existe dans cette société, à côté des relations économiques, également des relations familiales précises. Étant donné que les accouplements sexuels sont exogames, la jeunesse d'un clan trobriandais entretient des relations sexuelles avec la jeunesse d'un autre clan. Si nous entendons par interrelation sociale tout rapport entre humains correspondant à un besoin biologique fondamental, les relations sexuelles sont des fonctions aussi plénières et aussi justifiées que les relations économiques. Avec les progrès de la division du travail en vue de la satisfaction des besoins et la diversification de ces besoins, chaque membre de la société est de moins en moins capable de remplir les multiples fonctions qui lui incombent. Prenons un exemple :

Transplantons notre société de Trobriandais fondée sur l'économie de troc dans une région quelconque d'Europe ou d'Asie. Une telle hypothèse est acceptable, car toutes les nations de la terre sont issues d'ethnies qui, elles, dérivent de groupes de clans. De la même manière, l'économie échangiste et monétaire est issue de l'économie basée sur le troc. Supposons encore que dans une de ces petites localités de 200 ou 300 âmes se fasse sentir le besoin d'entrer en relation avec une autre localité de la même importance. Ce besoin est au départ fort limité, car un *seul* individu ressent le besoin de faire une communication à un autre individu habitant la localité voisine. Il monte sur son cheval et se rend dans l'autre localité pour transmettre son message. Plus tard, on adopte les techniques de l'écriture, le besoin de relations sociales avec d'autres localités augmente. Jusqu'ici, chacun a été son propre facteur, mais le moment arrive où l'on charge un cavalier de la collecte et de la transmission des lettres. Les localités s'agrandissent et comprennent bientôt entre 2 000 et 5 000 habitants. Des centaines de citoyens ressentent le besoin d'entretenir des relations épistolaires avec des centaines d'habitants de l'autre localité. Avec le

développement des échanges la rédaction de lettres a cessé d'être une rare curiosité. Ainsi, la transmission des lettres devient une tâche quotidienne, vitale et difficile à accomplir par les méthodes anciennes. Notre localité tient conseil et prend la décision d'engager un « facteur ». Pour ce faire, elle dispense un des membres de la communauté, qui ne se distingue par rien de ses camarades, de tous les autres travaux, lui garantit sa subsistance et l'oblige en contrepartie à assurer le transport des lettres de la communauté. *Ce premier facteur est l'incarnation humaine des relations interpersonnelles entre la rédaction et le transport des lettres.* C'est ainsi que naît un *organe social* qui, à ce stade, ne fait encore rien d'autre que d'exécuter les ordres des innombrables épistoliers. Notre facteur représente un type primitif d'administrateur social dont le travail d'importance vitale s'accomplit encore strictement au service de la communauté sociale.

Supposons que notre localité primitive s'est transformée au cours des années, par suite d'un certain nombre d'éléments, dont celui de la nouvelle fonction de la rédaction de lettres et de l'épanouissement des rapports sociaux qui en est la conséquence, en une ville de 50 000 habitants. Un facteur ne suffisant plus, il y en a maintenant une centaine. Cette centaine de facteurs a besoin d'une administration particulière représentée par un « *premier facteur* ». Ce « premier facteur » était autrefois un facteur ordinaire, qui a été déchargé de sa fonction de la transmission des lettres. En échange, il assume la tâche d'organiser de la manière la plus pratique l'activité des cent facteurs. Il ne « surveille » encore rien et n'a pas encore d'ordres à donner. Il ne se dresse pas encore au-dessus de la corporation des facteurs. Il ne fait que faciliter le travail à ses cent collègues en fixant les heures de la collecte et de la distribution du courrier. Il invente aussi le timbre-poste qui simplifie grandement toute la fonction.

Ainsi, une fonction sociale simple et vitale est devenue autonome. La « Poste » est devenue un « appareil » de la

société, né du besoin d'assurer une meilleure cohésion, sans pour autant s'opposer à cette même société comme une *puissance supérieure.*

Comment se fait-il qu'un tel appareil administratif de la société puisse se transformer en un organe de répression brutale ? Cette évolution ne découle pas de sa fonction primitive. L'appareil administratif maintient ces fonctions sociales, mais il met en œuvre, parallèlement à son activité vitale, des activités accessoires. Supposons que dans une de ces localités grandies, le système patriarcal autoritaire a commencé à se développer indépendamment du service des postes. Ainsi, on y trouve déjà, par exemple, de grandes familles issues des anciens chefs de tribus. Par l'accumulation de biens obtenus par le mariage, elles ont développé deux sortes de pouvoirs : le pouvoir qui découle de la possession de biens, le pouvoir d'interdire à leurs enfants des rapports sexuels avec les couches moins fortunées de la communauté. Ces deux fonctions du pouvoir marchent toujours de conserve dans l'évolution de l'esclavage économique et sexuel. Le patriarche autoritaire, dont la puissance s'accroît de jour en jour, veut empêcher que des membres plus faibles de la communauté entretiennent des relations avec d'autres localités. Il veut aussi empêcher que ses filles échangent des billets doux avec les premiers hommes venus. Son souci de la répression sexuelle et économique le pousse naturellement à s'emparer des fonctions sociales devenues autonomes, assurées jadis par l'ensemble de la communauté. Mettant à profit son influence grandissante, le patriarche réussit à imposer un règlement aux termes duquel la poste ne transportera plus indifféremment toutes les lettres, mais en prend en charge certaines et en refuse d'autres, par exemple les lettres d'amour et les lettres d'affaires d'une certaine teneur. Pour remplir cette nouvelle fonction, l'administration des postes charge un facteur de la « *censure postale* ». Ainsi, l'administration sociale de l'échange de correspondances assume une nouvelle fonction, qui la place comme une

hiérarchie autoritaire face à l'ensemble de la société. Ainsi a été franchi le premier pas sur la roule menant d'un appareil administratif social à un appareil d'État autoritaire. Les facteurs continuent à transporter des lettres, mais ils furètent aussi dans le courrier et décident qui a le droit d'écrire des lettres et à qui ce droit est refusé. À ces agissements, la communauté sociale réagit soit par la soumission, soit par des protestations. Le premier fossé s'est creusé dans le sein de la communauté sociale, qu'on appelle « opposition de classe » ou autrement. Il ne s'agit pas ici d'une querelle de mots, mais de la distinction de fonctions sociales vitales mais restrictives de la liberté. La porte est ouverte à l'arbitraire : les Jésuites peuvent par exemple utiliser la censure postale dans l'intérêt de leur propre cause. La Police pour augmenter sa puissance.

Cet exemple un peu simpliste peut être appliqué, sans grand danger de déformation, à la machinerie compliquée de notre société moderne, à l'organisation bancaire, à la police, au système scolaire, à l'administration de la distribution des denrées alimentaires, et certainement à la représentation de la société face aux autres nations. Pour voir clair dans ce chaos, il suffit de nous demander pour chaque fonction étatique quelle était à l'origine sa mission sociale et comment elle a été amenée à assumer la fonction de répression à l'encontre de la liberté des membres de la communauté. La Police municipale de New York ou de Berlin était primitivement chargée de protéger la communauté contre les assassins et les voleurs. À ce titre, elle reste une fonction utile et autonome de la société. Mais quand la police s'arroge le droit d'interdire des jeux innocents dans des maisons privées, de dire aux gens s'ils ont le droit de recevoir chez eux des personnes de l'autre sexe, à quelle heure ils doivent se lever ou se coucher, nous avons affaire à une autorité étatique tyrannique autoritaire, à une autorité publique placée *au-dessus* de la société et se dressant *contre* elle.

L'élimination de toutes les fonctions de l'administration sociale opérant au-dessus de la société ou à son encontre est

une tendance propre à la démocratie du travail. Le processus démocratique naturel ne tolère que les fonctions administratives servant au maintien de la cohésion de la société et facilitant ses fonctions vitales. Il s'ensuit qu'on ne peut pas être d'une manière mécanique « contre » ou « pour » l'État. Il faut établir des distinctions en fonction de ce qui vient d'être dit. Il est tout aussi évident que l'appareil de l'État doit redevenir l'organe exécutif de la société s'il veut remplir ses fonctions de travail naturelles dans l'intérêt de l'ensemble de la société. Par là même il cesse d'être un « appareil étatique » et il perd les attributs qui l'aliènent à la société, le placent au-dessus d'elle et le dressent contre elle, en faisant ainsi de lui la source même de la dictature autoritaire. C'est l'effacement authentique de l'État, l'effacement de ses seules fonctions irrationnelles. Ses fonctions rationnelles sont vitales et seront maintenues.

Cette distinction permet, d'examiner chaque fonction administrative vitale en vue d'établir si elle tente à nouveau de se placer au-dessus de la société ou de se dresser contre elle ; autrement dit, si elle commence à dégénérer en instrument étatique autoritaire. Tant qu'elle est une servante de la société, elle en est aussi une partie ; elle est la bienvenue, elle est nécessaire, elle appartient au domaine du travail indispensable à la vie communautaire. Mais si elle prend des allures de seigneur, de tyran de la société, si elle réclame pour elle l'autonomie, elle fait de l'appareil de l'État l'ennemi mortel de la société, qui doit être traité comme tel.

Il est évident que les organismes sociaux modernes et compliqués ne sauraient exister sans appareil administratif. Il est tout aussi évident que la tendance à la dégénérescence étatique ne peut être totalement éliminée. Devant le sociologue et le spécialiste de la psychologie sociale s'ouvre ici un vaste champ de recherches. Lorsqu'on a réussi à renverser l'État autoritaire il s'agit d'empêcher que les administrations ne recommencent à aspirer à l'autonomie autoritaire. Comme l'autonomie autoritaire des

administrations est une conséquence directe de l'inaptitude des masses laborieuses à mener leurs propres affaires, à s'administrer et à se contrôler elles-mêmes, il est impossible de traiter ou de maîtriser le problème de l'État autoritaire sans celui de la structure humaine et vice versa.

C'est ainsi que nous débouchons en ligne droite sur le problème posé par ce qu'on appelle le « *capitalisme d'État* », phénomène inconnu au XIX^e^ siècle, qui s'est développé seulement après la Première Guerre mondiale, de 1914-1918.

8. La fonction sociale du capitalisme d'État

Jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale en Russie, jusqu'à la grande crise économique de 1930 aux États-Unis, les rapports du système du capitalisme privé avec celui de l'État étaient des plus simples. Pour Lénine et ses contemporains, l'« État capitaliste » était tout simplement l'instrument de puissance de la « classe des capitalistes privés ». La simplicité de ce rapport apparaît dans les films russes sur la Révolution, approximativement comme dans l'exemple suivant :

Le propriétaire privé d'une fabrique essaie de baisser les salaires, les ouvriers exigent une augmentation de salaires. Le capitaliste refuse d'accepter cette exigence ; les ouvriers de la fabrique se mettent en grève pour appuyer leurs revendications. Le capitaliste téléphone au préfet de Police et le charge de « rétablir l'ordre ». Le préfet de Police agit en tant qu'instrument étatique des capitalistes et prouve ainsi que l'État est un « *État de capitalistes* » : il envoie la troupe, fait arrêter les « meneurs » ; les travailleurs privés de toute direction et poussés par la faim, retournent de bon ou de mauvais gré à leur travail. Le capitaliste a gagné la partie. Il faut donc que la classe ouvrière mette en place une meilleure

organisation. Aux États-Unis, État et capitalisme coïncident de manière analogue, du moins selon l'avis des sociologues qui avaient pris fait et cause pour les travailleurs. Mais vingt années de gigantesques regroupements sociaux ont apporté des changements tels que les concepts simples décrits ci-dessus ne s'y appliquent plus. Le système du capitalisme privé a donné peu à peu naissance à des organismes qui relèvent de ce qu'on appelle communément le « capitalisme d'État ». La société russe avait remplacé les capitalistes par un système assurant la toute-puissance de l'État. Peu importe le terme par lequel on le désigne : ce qui est évident c'est qu'au sens strictement sociologique et marxiste *le capitalisme privé avait cédé la place au capitalisme d'État.* Nous avons déjà souligné que la notion de « capitalisme » n'est pas déterminée par l'existence de capitalistes individuels mais par l'économie de marché et le travail salarié.

Du fait de la crise économique mondiale de 1929-1933, il y eut aussi en Allemagne et en Amérique des processus sociaux dont la tendance allait vers le capitalisme d'État. L'État en tant qu'organisation placée au-dessus de la société commença à assurer son autonomie aussi par rapport au système de l'économie capitaliste privée ; il assuma en partie des fonctions qui autrefois étaient du domaine des capitalistes privés, tel le remplacement de la bienfaisance privée par l'assurance sociale de l'État ; en partie, il limita plus ou moins l'activité de profit du capitalisme privé, activité qui naguère échappait complètement à son contrôle. Cette évolution eut lieu sous la pression de la masse des salariés et des employés. C'est ainsi que se fit sentir leur influence sociale ; bien entendu, ce n'étaient pas les organisations des salariés et des employés qui agissaient directement en assumant l'administration de certains processus sociaux, mais elles exerçaient une pression suffisante sur l'État pour que celui-ci limitât les intérêts du capitalisme privé et fît respecter dans la mesure du possible les droits des travailleurs manuels et des employés.

En d'autres termes : à la suite des événements révolutionnaires en Union Soviétique et de la pression lente et progressive de la crise économique dans les autres grandes sociétés, de graves crises avaient surgi et avec elles le besoin de mobiliser l'appareil d'État existant contre la catastrophe menaçante. L'« État » en tant que puissance sociale autonome mit en avant sa fonction primitive qui consistait à assurer contre vents et marées la cohésion de la société.

Ce processus était particulièrement marqué en Allemagne. Le besoin de cohésion pendant la grave crise de 1929-1939 était si grand que l'idée totalitaire et autoritaire de l'État put s'imposer presque sans la moindre difficulté. La cohésion de la société était garantie, mais les conditions qui avaient amené la crise sociale ne s'étaient nullement améliorées. Cela se comprend fort bien puisque l'idéologie étatique est incapable d'effacer de manière *effective* et *pratique* des conflits d'intérêts. Mais ce processus explique beaucoup de mesures anticapitalistes du fascisme, mesures qui faisaient croire à quelques sociologues qu'ils avaient affaire à un mouvement social révolutionnaire. Or, le fascisme n'était rien moins que cela. Il visait tout simplement à remplacer, par une attaque surprise, le pouvoir absolu du capitalisme privé par le capitalisme d'État. Dans les industries de Göring, il y avait même fusion entre capitalisme privé et capitalisme d'État. Comme les tendances anti-capitalistes des ouvriers et employés allemands étaient de tous temps très prononcées, ce bouleversement ne pouvait se faire que sous le couvert d'une propagande anti-capitaliste. C'était précisément cette contradiction qui fit du triomphe du fascisme le prototype de l'irrationalisme social et de l'événement incompréhensible. Comme le fascisme avait promis aux masses humaines la révolution contre le capitalisme privé et au capitalisme privé la protection contre la révolution, le mouvement devait revêtir un aspect contradictoire, incompréhensible, stérile. C'est ce fait qui explique pour une large part le caractère de contrainte de la poussée de l'appareil de l'État allemand vers

la guerre impérialiste. Il n'existait aucun moyen, dans le sein même de la société allemande, de rétablir une situation ordonnée. Car on ne saurait qualifier de « solution de problèmes sociaux » une paix apparente obtenue à coups de matraque et sous la menace du pistolet. L'« unification de la nation » n'avait été réalisée que sur le seul plan de *l'illusion.* Nous avons vu que des processus fondés sur des illusions ont parfois des effets aussi réels, sinon plus réels, que la réalité effective. Je n'en veux pour preuve que l'efficacité des hiérarchies ecclésiastiques depuis des millénaires. Bien qu'aucune difficulté effective de la cohabitation sociale n'ait été réellement écartée, l'unification étatique fondée sur l'illusion politique n'en donnait pas moins l'impression d'un accomplissement réel. Par la suite, l'inanité de cette solution étatique apparaissait très nettement. La société était plus divisée que jamais, mais la cohésion illusoire, fondée sur l'autorité de l'État, empêcha pendant une durée de dix ans la dislocation formelle de la société allemande. La guérison *effective* de la division interne relevait de processus différents, d'un caractère bien plus fondamental.

La fonction de l'État d'assurer la cohésion d'une société est la même qu'il s'agisse d'un État capitaliste ou prolétarien. Mais nous ne perdons pas de vue la différence des intentions primitives : l'État fasciste-autoritaire fait ouvertement profession de foi en faveur de la nature éternelle de l'idée d'État et ainsi de la nature irrémédiable de sujet propre à l'homme. L'État prolétarien de Lénine par contre visait progressivement à sa fin et à instaurer l'autogouvernement. Mais dans les deux cas, le nœud du problème était « le contrôle étatique de la consommation et de la production ».

Revenons à notre dénominateur commun, l'incapacité des masses laborieuses d'administrer elles-mêmes la société. Nous comprendrons mieux alors la logique de l'évolution qui, au cours des vingt-cinq dernières années, a conduit du capitalisme privé au capitalisme d'État.

En Russie, les masses laborieuses ont bien été capables de renverser l'appareil de l'État tsariste et d'installer à sa place un appareil d'État dont les représentants provenaient de leurs propres rangs. Mais il leur a été impossible d'instaurer un régime d'autogouvernement et d'en assumer les responsabilités.

Dans d'autres pays, les masses hautement organisées sur le plan formel se trouvaient dans l'incapacité de promouvoir par leurs organisations propres et de prendre en charge l'autogouvernement dont elles avaient proclamé le principe idéologique. De cette manière, l'appareil de l'État était obligé d'assumer sans cesse de nouvelles fonctions qui auraient dû échoir aux masses. Il s'en chargeait pour ainsi dire « à leur place ». Ce fut le cas en Scandinavie et aux États-Unis.

Pour fondamentalement différent que fût le contrôle étatique de la production et de la consommation sociale en Russie, en Allemagne, en Scandinavie, aux États-Unis, en raison de l'évolution historique différente de ces pays, un point leur était néanmoins commun : l'incapacité des masses d'assumer l'auto-administration de la société ; or, cette incapacité est la base de l'évolution vers le capitalisme d'État qui comporte, par une logique très simple, le danger de la naissance de dictatures autoritaires. C'est le hasard seul qui décide si tel fonctionnaire est un représentant de l'État animé de sentiments démocratiques ou autoritaires. Il n'existe en réalité, dans la perspective de la structure et de l'idéologie des masses laborieuses, aucune garantie concrète contre la transformation du capitalisme d'État en dictature. C'est pour cette raison même qu'il est si important de souligner le rôle de la structure caractérielle de l'homme, de la reconversion de la responsabilité de l'homme aux processus de l'amour, du travail et de la connaissance dans la lutte pour la démocratie authentique et l'auto-administration sociale.

Pour pénible et accablant que ce fait puisse être, nous avons affaire à une structure humaine qui s'est développée au cours des millénaires d'une civilisation mécaniste et qui se

manifeste par l'impuissance sociale et le désir d'être gouverné par un « leader » (« Führersehnsucht »).

Les deux appareils d'État, l'allemand et le russe, s'étaient formés à partir d'anciens despotismes : pour cette raison, le caractère servile de la structure des masses allemandes et russes est particulièrement marqué. Dans l'un et l'autre cas, la révolution devait aboutir, avec la précision de la logique de l'irrationnel, à de nouveaux despotismes. Autre était le cas des U.S.A. : leur appareil d'État était issu de groupes humains qui avaient fui les despotismes européens et asiatiques pour s'installer sur une terre vierge et dépourvue de traditions actives et efficaces. C'est cela seul qui explique pourquoi – jusqu'au moment de la rédaction de ce texte – aucun appareil d'État totalitaire n'a vu le jour aux États-Unis, alors qu'en Europe chaque révolution déclenchée sous le signe de la liberté a infailliblement abouti au despotisme. Cette remarque s'applique aussi bien à Robespierre qu'à Hitler, Mussolini et Staline. Constatons, que cela nous plaise ou non, puisqu'il faut bien s'incliner devant les faits, que les dictateurs européens, qui se sont appuyés sur des foules de millions d'individus, étaient, sans exception aucune, des fils des classes opprimées. Je n'hésite pas à affirmer que ce fait tragique fournit plus de matière de recherche aux sociologues que le despotisme – assez facile à comprendre – d'un tsar de Russie ou d'un Guillaume II. Les fondateurs révolutionnaires de l'Amérique étaient obligés d'édifier leur démocratie à partir de rien sur une terre *étrangère.* Les hommes qui ont accompli ce haut fait se sont tous rebellés contre le despotisme anglais. Les révolutionnaires russes par contre se voyaient contraints de prendre en charge la totalité des habitants de la Russie et de les administrer. Les Américains partirent de zéro, les Russes furent forcés de traîner avec eux le vieux fatras qu'ils combattaient vigoureusement. C'est ce qui explique peut-être pourquoi les Américains, au sein desquels vivait encore le souvenir de leur propre fuite devant le despotisme, adoptèrent, lors de la catastrophe de 1940, face

aux réfugiés, une attitude plus ouverte et plus généreuse que la Russie Soviétique qui boucla tout simplement ses frontières. C'est cela qui explique peut-être aussi pourquoi les anciens idéaux démocratiques se sont mieux conservés aux États-Unis, pourquoi les tentatives d'auto-administration authentique y ont eu plus de consistance que partout ailleurs. Nous ne perdons pas de vue les nombreux échecs et obstacles soulevés par la tradition, mais nous constatons que le renouvellement des tentatives vraiment démocratiques a trouvé refuge aux États-Unis et non en Russie Soviétique. Espérons que la démocratie américaine se rendra compte à temps et d'une manière approfondie que le fascisme n'est pas lié à un pays ou à un parti, qu'elle réussira à extirper au sein des masses humaines la propension à la dictature. Seul l'avenir nous dira si les Américains seront capables d'éliminer la compulsion à l'irrationalisme ou s'ils y succomberont.

Je voudrais souligner qu'il ne s'agit pas ici de questions de culpabilité ou de mauvaise volonté, mais de la seule description de certains développements fondés sur des circonstances bien déterminées et uniques.

Résumons brièvement les rapports entre structure de masse et forme d'État :

C'est l'influence de la structure caractérielle de la masse humaine, qu'elle s'exprime par la passivité ou d'une manière active, qui décide de la forme de l'État. C'est la structure de masse qui tolère, qui soutient activement l'impérialisme. C'est elle qui est capable de renverser des despotismes, sans qu'elle puisse empêcher la naissance de nouveaux despotismes. C'est elle qui favorise et soutient des aspirations démocratiques authentiques si l'État s'oriente dans ce sens. C'est elle qui déclenche des mouvements nationaux révolutionnaires si le mouvement démocratique *international* authentique fait faillite. C'est elle qui se réfugie dans l'unité illusoire de la famille, du peuple et de la nation si la démocratie s'effondre ; mais c'est aussi elle qui se fait le

vecteur et le promoteur du processus de l'amour, du travail et de la connaissance. C'est donc elle qui est *seule* capable *d'enraciner en elle les aspirations authentiquement démocratiques d'une administration étatique* en en prenant à sa charge, pièce par pièce, l'administration placée « au-dessus » d'elle et en apprenant à en exercer les fonctions par ses propres *organisations de travail.* Il est de peu d'importance, c'est-à-dire peu essentiel, que le passage de l'administration étatique à l'auto-administration se fasse rapidement ou lentement. Mieux vaut pour chacun que l'opération s'accomplisse organiquement et sans effusion de sang. Mais cela n'est possible que si les représentants de l'État au-dessus de la société ont parfaitement conscience du fait qu'ils ne sont que les organes exécutifs délégués de la communauté humaine du travail, qu'ils sont – au sens strict du terme – des organes exécutifs *par nécessité,* issus de la misère, de l'ignorance, de l'indigence des foules ; qu'ils exercent la fonction de bons éducateurs à qui l'on confie des enfants pour qu'ils en fassent des adultes. Une société aspirant à la démocratie authentique ne doit jamais perdre de vue le principe selon lequel c'est la tâche de l'État de s'effacer peu à peu et de se rendre inutile – de même qu'un éducateur devient inutile lorsqu'il a rempli sa mission pédagogique. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, l'opération se fera sans effusion de sang ; c'est dans la mesure même où l'État s'efface lui-même que l'évolution vers la démocratie du travail pourra se faire d'une manière organique. Dans la mesure où il tente de se perpétuer, où il oublie sa tâche d'éducateur, il suscite dans la société humaine la compulsion de lui rappeler qu'il est né du besoin et qu'il doit disparaître avec le besoin. Il est donc responsable dans un sens positif et non négatif. Il ne doit pas seulement faire éclore le désir de liberté au sein des masses laborieuses, mais il a le devoir de *joindre à ce désir de liberté l'aptitude à la liberté.* S'il ne le fait pas, s'il réprime le désir de liberté, s'il en fait un mauvais usage, s'il s'oppose à l'aspiration à l'auto-administration, il atteste par là son caractère fasciste. Dans ce dernier cas, c'est lui qui est

responsable de tous les dommages et dangers que sa déloyauté aura causés.

---

(1) Cf. W. Reich : *La révolution sexuelle*, 1936.

(2) Paru en France sous le titre *La révolution sexuelle* (Plon).

(3) La Deuxième Guerre mondiale a fortement accéléré ce processus.

(4) Souligné par W. R.

(5) Cf. aussi les rapports de Malinowski sur la discipline du travail chez les Trobriandais vivant sous le régime du matriarcat. Voir : Der Einbruch der Sexualmoral, IIe édition, 1934.

(6) Souligné par W. R.

(7) Tous les passages soulignés le sont par W. R. Cf. le principe de l'autonomie administrative locale dans les États-Unis après l'émancipation de 1776.

(8) Cette vue essentiellement démocratique s'est évanouie par la suite. On mettait l'accent sur l'« État » en négligeant d'ajouter que la « domination des classes » est une marque caractéristique de tout appareil étatique. Car s'il n'y avait pas de classes, de classes dominantes et de classes opprimées, il n'y aurait plus d'appareil de l'État, mais seulement un appareil très simple assurant l'administration sociale (W. R.).

(9) « Le niveau culturel relativement bas des masses » reflète une vue rationaliste de la structure biopathique de l'homme ; elle ne tient absolument pas compte du fait que l'esprit servile est profondément ancré dans la physiologie de l'homme, qu'il est devenu une seconde nature, si bien que les masses reproduisent leur propre oppression (W. R.).

(10) Ici apparaît le rapport étroit entre la bureaucratie et l'inaptitude de l'homme à la liberté (W. R.).

(11) Comme si les fils de la « grande patrie allemande » ou des États-Unis n'étaient pas capables d'en faire autant !

(12) Souligné par W. R.

(13) a) Arbre du Cameroun de la famille des Rubiacées, dont le bois, de couleur violacée, est employé dans les travaux de mines, les chemins de fer et les constructions navales. b) Alcaloïde extrait de l'écorce du yohimbehe, aux propriétés sympathicolytiques et vasodilatatrices, et réputé aphrodisiaque. (source : TLFi) (Note du Numériseur)

Chapitre X
Les fonctions bio-sociales du travail

1. Le problème de la « discipline volontaire du travail »

Le travail est le fondement de l'existence sociale de l'homme. C'est ce que fait ressortir chaque théorie sociale. Mais dans notre contexte, le problème n'est pas de savoir *que* le travail est le fondement de l'existence humaine ; nous nous demandons plutôt s'il *s'oppose* aux besoins biologiques des masses ou s'il est en *parfait accord* avec eux. La théorie économique marxiste a prouvé que toutes les valeurs économiques sont produites par la mise à contribution de la *force de travail vivante* en l'homme et *non* par la *matière morte.*

En tant que seule force capable de produire des valeurs, la force de travail humaine mérite donc qu'on s'y intéresse et qu'on lui accorde des soins particuliers. Or, dans une société vivant sous la contrainte de l'économie de marché, qui n'est pas une économie d'utilisation, il ne saurait être question de soins ou de respect de la force de travail humaine. Elle est achetée par le propriétaire des moyens de production (que ce soit l'État ou des capitalistes) et consommée comme n'importe quelle autre marchandise. Le « salaire » que le travailleur touche correspond à peu près au minimum nécessaire à la reconstitution de sa force de travail. L'économie de profit n'a pas le moindre intérêt à ménager la

force de travail, puisque les progrès de la mécanisation et de la rationalisation libèrent tant de main-d'œuvre qu'il est facile de remplacer la force de travail usée par une autre.

L'Union Soviétique a supprimé l'économie de profit *privée* mais non l'économie de profit *étatique.* Elle visait primitivement à transformer la « rationalisation » capitaliste du travail en une rationalisation socialiste. Elle a libéré les forces productives et diminué la durée générale du travail ; c'est ainsi qu'elle a pu échapper au chômage pendant la grave crise économique des années 1929-1932. Il est incontestable que l'Union Soviétique a réussi, grâce à des mesures de rationalisation dont quelques-unes étaient socialistes au début, à subvenir aux besoins de la communauté tout entière. Mais le problème fondamental d'une démocratie authentique, d'une démocratie *du travail,* consiste à *transformer en outre, l'essence même du travail de manière à en faire, au lieu d'un devoir pénible, la satisfaction plaisante d'un besoin.*

L'analyse caractérielle de la fonction du travail humain (les recherches dans ce domaine sont loin d'être terminées) nous fournit une série d'éléments nous permettant d'envisager la *solution pratique* du problème du *travail accompli avec plaisir.* On peut distinguer avec une précision suffisante deux types fondamentaux de travail humain : *le travail compulsif et déplaisant* et le travail *naturellement joyeux*[1].

Pour bien comprendre ce problème, il est indispensable de se libérer d'abord de quelques vues relevant de la science mécaniste du travail humain. La psychologie expérimentale ne s'occupe que de la seule question de savoir par quelles méthodes on peut obtenir un rendement maximal de la force de travail humaine. Quand on parle du « plaisir de travailler », elle ne songe qu'aux accomplissements d'un savant ou d'un artiste. La théorie psychanalytique du travail commet elle aussi l'erreur de s'orienter exclusivement en fonction du travail *intellectuel. La recherche du rendement du travail fondée sur la psychologie de masse doit prendre comme point de départ le rapport du travailleur au produit de son*

travail. Ce rapport a un arrière-plan socio-économique et concerne le *plaisir* que le travailleur tire de son activité. Le travail est une activité biologique fondamentale, qui, comme la vie en général, repose sur des pulsations de plaisir.

Le plaisir à travailler qu'éprouve un travailleur « indépendant » ou un chercheur ne saurait constituer une mesure pour le travail en général. Vu sous l'angle social (et c'est le seul angle qui intéresse le sociologue), le travail du XX^e^ siècle est dominé exclusivement par *les lois du devoir* et *la nécessité d'assurer sa subsistance.* Le travail de centaines de millions de travailleurs à travers le monde ne procure à ceux-ci aucun plaisir et aucune satisfaction biologique. Il appartient pour l'essentiel au type du travail fondé sur la *contrainte.* Il est caractérisé par le fait qu'il *s'oppose au besoin de plaisir biologique du travailleur.* Il est accompli par devoir, pour satisfaire sa conscience, pour empêcher la catastrophe finale, le plus souvent au service d'un autre. Le travailleur ne s'intéresse pas au produit de son travail, il travaille sans joie et ressent son activité comme un fardeau. Tout travail fondé sur la contrainte et non sur le plaisir n'est pas seulement anti-économique sur le plan biologique mais peu productif sur le plan économique.

Il s'agit là d'un problème majeur qui a été peu étudié. Essayons de nous en faire une idée générale. Il est évident que le travail mécanique, biologiquement peu satisfaisant, est la conséquence d'une conception mécaniste de la vie et d'une civilisation fondée sur la machine. Est-il possible de concilier la fonction biologique du travail avec sa fonction sociale ? Cela est possible, mais à condition de réformer radicalement nos concepts et institutions traditionnels.

L'artisanat des siècles passés connaissait encore le rapport étroit entre le travailleur et le produit de son travail. Mais quand, dans une usine Ford, un ouvrier accomplit pendant des années toujours le même geste correspondant à un détail du produit qu'il fabrique sans jamais voir l'ensemble, il ne saurait être question d'un travail *satisfaisant.* La division

spécialisée et mécanisée du travail jointe au système du salariat empêche le travailleur d'entretenir la moindre relation avec la machine.

On objectera qu'il existe un *besoin* de travailler, que la joie de travailler est une donnée « de la nature », qu'elle accompagne *l'acte* même de travailler. Il est exact que l'activité comme telle s'accompagne d'une sorte de joie biologique, mais les formes qui ont été imposées à cette activité par l'économie de marché étouffent la joie et le besoin de travailler et ne leur permettent pas de se faire valoir. Aussi est-ce une des tâches les plus urgentes de la démocratie du travail de *créer une harmonie entre les formes du travail et le besoin et la joie de travailler*, autrement dit *d'abolir l'antagonisme* entre joie de vivre et travail. Ici, un domaine immense s'ouvre à la pensée humaine : y aura-t-il moyen de maintenir la rationalisation et la mécanisation du travail tout en sauvegardant la joie de travailler ? On pourrait imaginer un système permettant au travailleur de garder le contact avec le produit total de son travail sans supprimer pour autant la division du travail. La joie de vivre appliquée au travail est un élément essentiel, absolument indispensable dans le cadre de la restructuration de l'homme, destiné à faire de l'esclave du travail qu'il était un maître de la production. Lorsqu'on rétablira le rapport immédiat entre l'homme et le produit de son travail, le travailleur assumera d'un cœur joyeux la responsabilité de son travail qu'il ignore aujourd'hui ou qu'il refuse.

On pourrait invoquer l'exemple de l'Union Soviétique pour nous tenir le langage suivant : « Vous autres démocrates du travail êtes des utopistes et des visionnaires incorrigibles malgré votre prétention de voir la réalité sans le moindre sentimentalisme. Dites-nous un peu où en est en Union Soviétique, au « paradis des travailleurs », la suppression de la division du travail et la joie de travailler ? Où en est l'abolition du salariat et de l'économie de marché ? Les

résultats de la révolution des travailleurs prouvent combien sont illusoires les vues épicuriennes du travail ! »

À cette objection on répondra : « Le mysticisme des masses est plus répandu que jamais en 1944, malgré tous les progrès de la science. » C'est là un fait incontestable. Si un objectif visé, dans notre cas la rationalité des masses humaines, n'a pas été atteint, ce n'est pas là un argument contre la *possibilité* de sa réalisation. La question fondamentale est de savoir si l'objectif du travail joyeux est désirable ou non. Si cet objectif est désirable, s'il correspond aux vœux de tous, on se demandera quels obstacles s'opposent à la réalisation de ce but rationnel. Il en va du domaine de la technique comme de celui de la science. Si le mont Everest n'a pas été escaladé jusqu'ici, cela ne prouve pas qu'il est impossible d'atteindre son sommet. Tout dépend des derniers 800 mètres !

C'est là que se révèlent d'une manière claire et simple les divergences fondamentales entre la démocratie du travail et la politique : nos journaux sont remplis de débats politiques dont aucun ne tient compte d'une seule difficulté du processus de travail des masses humaines. Cela se conçoit, car les politiciens ignorent le travail. Qu'on s'imagine une communauté démocratique qui interdise les colonnes de ses journaux à l'irrationalisme et les ouvre largement aux articles exposant les préalables du travail joyeux. Les masses laborieuses inonderaient les rédactions de propositions et de suggestions qui fermeraient à tout jamais la bouche à la politicaille. Qu'on s'imagine la joie des chefs d'atelier, des ingénieurs, des ouvriers spécialisés détaillant le processus de travail et proposant des améliorations, des inventions, etc. Ce serait une émulation à qui mieux mieux. Il y aurait des débats animés. Ce serait merveilleux ! Il a fallu des siècles pour qu'on ait eu l'idée de construire des usines qui ne ressemblent plus à des prisons mais à des maisons de repos, pourvues de larges baies, d'aération, de douches, de cuisines. Les contraintes de l'économie de guerre ont introduit la musique radiodiffusée dans les ateliers. Ce processus

s'amplifierait à l'infini si les travailleurs et non les politiciens disposaient des journaux.

Pendant les premières années de l'économie soviétique, on a pris quelques initiatives allant dans le sens de la démocratie du travail. C'est ainsi qu'on a évité une formation technique trop *unilatérale* de la jeune génération et qu'on a tout fait pour lui donner, sur le plan professionnel, un entraînement polyvalent, système destiné à compenser les inconvénients de la division du travail. De la même manière, on a veillé à rapprocher le travail « intellectuel » du travail « manuel ». En effet, la jeunesse était préparée intellectuellement et manuellement pour la vie professionnelle, si bien que chaque membre de la société pouvait être inséré dans toutes les phases du processus du travail. Les ouvriers d'une entreprise étaient employés à tour de rôle à plusieurs postes de travail. On pratiquait l'échange des ouvriers entre entreprises. Lorsque des ouvriers spécialisés accédaient à la direction d'une entreprise, on les renvoyait au bout d'un certain temps sur la machine pour les empêcher de perdre le contact avec le travail et d'adopter l'allure des bureaucrates administratifs.

L*'auto-administration des entreprises* se manifestait dans l'institution de ce qu'on a appelé les « directoires à trois » ; chaque entreprise était dirigée par des ouvriers de l'entreprise élus par le personnel. Ainsi, le personnel participait directement à la gestion. On procédait à des « consultations de production » spécialisées. Ces réalisations et beaucoup d'autres prouvaient qu'on se souciait, *du moins au début,* du rétablissement de la joie de travailler et du rendement. L'adversaire de la démocratie du travail pourrait faire valoir sur un ton de triomphe que la plupart de ces institutions n'ont pu être maintenues, que les « consultations de production » du personnel des entreprises ont dégénéré en réunions de routine ou ont été supprimées. Réponse : les frères Wright n'ont-ils pas réalisé leur vol malgré les tentatives malheureuses de Dédale et d'Icare dans l'antiquité, de Léonard de Vinci au Moyen Âge ? *Les premières tentatives*

de gestion démocratique des entreprises échouèrent en Union Soviétique parce que la restructuration de la direction des entreprises n'était pas allée de pair avec la réforme de la structure humaine. C'était une leçon, la prochaine fois on fera mieux.

Le *directoire à trois* et *l'auto-administration des entreprises* furent supprimés quand un *seul* directeur comme *chef* de l'entreprise assuma seul la responsabilité de la marche de l'affaire et acquit de ce fait une position autonome de dirigeant. Ce « directeur » était toujours choisi dans la couche laborieuse, c'est-à-dire parmi le personnel de l'entreprise en question. Mais ce dirigeant *devenu autonome* devait bientôt revêtir tous les attributs d'un « surveillant », d'un bureaucrate et d'un maître ayant perdu tout contact avec les masses laborieuses. C'est là aussi l'origine de la nouvelle « classe dominante » en Union Soviétique. Mais cette évolution ne s'inscrit pas en faux contre le fait que tout processus de travail relève naturellement – et nécessairement – de la *démocratie du travail.* L'autogestion du travail est un phénomène spontané. Il s'agit donc de modifier la structure des travailleurs de telle manière que la démocratie naturelle du travail ne soit pas contrariée par le fardeau d'une bureaucratie et puisse *développer ses propres formes et organisations.* Le démocrate parfaitement au courant des processus de travail ne nie pas les difficultés ; il les souligne même parce qu'il voudrait les comprendre et les surmonter. Confronté à des difficultés, des contrecoups, des échecs, il n'affiche pas, comme le politicien qui fonde sur eux son pouvoir sur les masses, des airs de triomphe. Il ne les invoque pas pour en déduire l'impossibilité d'une économie d'utilisation, de la restructuration des hommes, mais il en tire d'utiles leçons pour faire mieux la prochaine fois. Le paralysé a beau rire quand le coureur rate un bond.

Un des grands obstacles auxquels s'est heurtée l'Union Soviétique était le peu d'enthousiasme politique précisément

de l'ouvrier spécialisé et curieux. Citons la remarque d'un fonctionnaire qui en fait foi :

> « Le plus important est l'amour du métier : les ouvriers qualifiés sont la meilleure réserve du Parti. Ils sont possédés par leur métier, cherchent sans cesse à améliorer les procédés de travail. Ils ont une grande conscience professionnelle. Quand on leur parle et leur demande pourquoi ils n'adhèrent pas au Parti, ils vous répondent qu'ils n'ont pas le temps. Je m'intéresse à la manière d'améliorer les aciers ou de mélanger le béton… Ils inventent toujours quelque chose, des outils, etc. *Jusqu'ici nous n'avons pas encore découvert le moyen d'accrocher de tels ouvriers*[2]. Et pourtant ce sont eux les meilleurs et les plus évolués. Ils sont toujours actifs et tentent d'améliorer la production. »

Ce fonctionnaire touchait la question essentielle du rapport entre la politique et le travail. Elle a aussi joué un rôle en Allemagne, où l'on entendait souvent des remarques du genre de celle-ci : « Nous autres politiciens de la liberté, nous défendons des conceptions fort justes, et les travailleurs nous comprennent, mais ils ne veulent pas se mêler de politique ; il nous est aussi difficile de gagner à notre cause les ouvriers de l'industrie. » Abstraction faite des déceptions politiques qui ont aliéné en Allemagne, après 1923, les ouvriers de l'industrie au Parti Communiste, une autre circonstance entrait en jeu qu'on avait tendance à négliger ou à méconnaître : *La Politique se désintéressait des problèmes professionnels, elle vivait dans un isolement total par rapport au monde du travail.* L'ouvrier d'usine intéressé par les problèmes de son métier était obligé « de changer de longueur d'onde » quand il assistait le soir à une réunion du parti auquel d'aventure il appartenait. Les politiciens étaient incapables de déduire des attitudes et des idées sociales-révolutionnaires du processus même du travail : le monde du travail était pour eux lettre close. Ils essayaient par contre d'intéresser le travailleur, d'une manière tout à fait extérieure, à des problèmes abstraits relevant de la haute politique d'État. Bien différente est la démocratie du travail : chacun de ses détails peut être déduit d'une *manière* organique du *travail professionnel.* Des questions du genre : *Comment organiserons-nous notre entreprise si on nous charge de son administration ? À quelles difficultés nous heurterons-*

nous ? Comment rationaliser l'entreprise pour faciliter notre travail ? Quelles connaissances supplémentaires devons-nous acquérir pour mieux gérer notre entreprise ? Quels sont les problèmes d'habitat, de cantine, de crèche, que nous aurons à résoudre ? doivent conférer à tous ceux qui accomplissent un travail responsable le sentiment que *l'entreprise est leur premier souci.* L'aliénation des travailleurs à leur travail ne peut être abolie que si les travailleurs apprennent à maîtriser *sur le plan professionnel* l'entreprise dont ils assurent dans la pratique l'existence ; c'est ainsi que sera comblé le fossé entre travail professionnel et responsabilité, fossé qui ruine la vie sociale. Il faut en faire une unité : cette unité est aussi un terme à l'antagonisme entre *joie de travailler et travail mécanique.* En Allemagne, sous le régime fasciste, l'ouvrier se désintéressait totalement du processus du travail. Il était un « sujet » irresponsable, conduit par un « chef » et il devait obéir aux ordres du directeur, il avait l'illusion nationaliste de représenter l'entreprise en sa qualité d'« Allemand » ; d'« Allemand » et non de producteur de valeurs de consommation, responsable devant la société. Cette attitude nationaliste et visionnaire caractérisait tout le travail de la N.S.B.O.[3] en Allemagne qui faisait flèche de tout bois pour dissimuler le désintéressement effectif des travailleurs par leur identification illusoire avec l'« État ». Or, la société est la société et la machine la machine, qu'elles fonctionnent en Allemagne, en Amérique ou à Honolulu. La société et la machine sont, comme le travail, des faits *internationaux. Le « travail allemand » est donc un non-sens !* La démocratie naturelle du travail met un terme au manque d'intérêt des travailleurs ; il ne le dissimule pas par une identification illusoire avec l'« État », la couleur des cheveux ou la forme du nez, mais le supprime effectivement en donnant à chaque travailleur responsable des produits qu'il fabrique le sentiment que « l'entreprise lui appartient ». Peu importe le « sentiment de classe » *formel*, la conscience d'appartenir à une classe déterminée, seuls comptent l'intérêt *professionnel,* l'attachement objectif au travail, qui remplacent le

nationalisme et la conscience de classe par la « conscience professionnelle » (conscience d'appartenir à un corps de métier déterminé). Lorsqu'on s'est identifié objectivement à son travail, on est capable de comprendre à quel point les formes de travail pratiquées par les dictatures et les démocraties formelles étouffent toute joie de travailler.

Nous disons que le rapport de l'homme à son travail, si ce dernier lui fait plaisir, est un rapport « libidinal » : comme il y a relation étroite entre le *travail* et la *sexualité* (au sens le plus large du terme), le problème du rapport de l'homme avec son travail est en même temps un problème relevant de l'économie sexuelle des masses humaines ; l'hygiène du processus de travail est tributaire de la manière dont les masses humaines utilisent et satisfont leur énergie biologique. *Le travail et la sexualité puisent à la même source d'énergie biologique.*

La révolution politique réalisée par les travailleurs n'avait pas donné à ceux-ci le sentiment qu'ils étaient responsables de tout. C'est ainsi que s'amorçait la régression vers les mesures autoritaires. Le gouvernement de l'Union Soviétique devait bientôt constater que les travailleurs ne prenaient pas soin de leurs outillages. Les plaintes sur l'abandon des places de travail, sur la fluctuation de la main-d'œuvre dans les entreprises arrivaient de partout. Le *Börsen* du 22 mai 1934 relatait la situation « peu satisfaisante » dans les bassins houillers, notamment dans l'importante région houillère du « Donbas ». Le rapport expliquait que seules des mesures extraordinaires telles que l'envoi d'ingénieurs et de techniciens en surnombre dans les bureaux vers les fonds de mine ont pu porter la production journalière de 120 000 à 148 000 tonnes en janvier de cette année ; même ainsi, il a été impossible de desservir toutes les machines ; en mars 1934 la production journalière tomba de nouveau à 140 000 tonnes. Une des causes principales était la « négligence » avec laquelle les installations mécaniques avaient été traitées. Une autre cause était le fait que beaucoup d'ouvriers « tentaient

en raison du printemps de s'échapper des mines », ce qui était dû, selon les journaux, à leur « manque d'intérêt ». Pendant les mois de janvier et de février 33 000 (!) ouvriers quittèrent les houillères et 28 000 autres furent embauchés. D'après certains, cet exode aurait pu être évité si la direction avait procuré de *meilleurs logements* et des *occupations de loisir* aux travailleurs.

Ce rapport stigmatise la mentalité ascétique et le manque de connaissances humaines des économistes. Les « loisirs » servent sans doute à la distraction et à la *joie de vivre.* Il est vrai qu'on a installé des clubs, des théâtres et d'autres distractions dans les entreprises, ce qui prouve qu'on avait une vague idée de l'importance de la joie de vivre pour l'hygiène du processus de travail. Mais officiellement, et à plus forte raison dans l'idéologie sociale, on faisait du « travail le *contenu* de la vie » en *l'opposant* notamment à la vie sexuelle.

Le film intitulé « Le Chemin de la Vie » montre une révolte qui éclate *au printemps* dans une usine parmi la jeunesse désœuvrée. Les jeunes gens cassent les machines et refusent de travailler. Le film explique cette explosion de colère par l'inondation d'une voie ferrée assurant le ravitaillement en matière première de l'usine ; l'« explosion » serait donc due à l'« absence de moyens de production ». En réalité, il était manifeste que les jeunes gens, qui dans leurs collectivités vivaient sans jeunes filles, avaient tout simplement « piqué une rage de printemps », déclenchée mais nullement causée par le désœuvrement. *La sexualité non satisfaite se transforme très facilement en colère.* La « révolte dans les pénitenciers » est une crise de sadisme provoquée par l'insatisfaction sexuelle. Si 33 000 ouvriers quittent *précisément au printemps* tous à la fois la même entreprise, il est évident que la cause en est l'insuffisance de la situation sexuelle-économique en Union Soviétique. Par « situation sexuelle-économique » il ne faut pas seulement entendre les possibilités d'une vie amoureuse ordonnée et satisfaisante, mais tout ce qui a trait,

de près ou de loin, au plaisir et à la joie de vivre et de travailler. Or, les politiciens soviétiques mettent en pratique une sorte de thérapeutique du travail *contre* les besoins sexuels. Les conséquences ne se font pas attendre. En étudiant pendant dix ans la littérature officielle soviétique, je n'y ai pas trouvé une seule allusion à ce problème biologique d'une importance capitale.

Il y a une corrélation décisive entre la vie sexuelle du travailleur et son rendement. Il est faux de dire que le travail est d'autant mieux fait que moins d'énergie sexuelle est détournée de la satisfaction, bien au contraire : *plus la vie sexuelle est satisfaisante, plus est total et joyeux le rendement du travail,* à condition que la situation extérieure soit favorable. L'énergie sexuelle *satisfaite* se transforme spontanément en intérêt au travail et besoin d'activité. Inversement, le travail *pâtit* de plusieurs manières de besoins sexuels non satisfaits et accumulés. En matière d'hygiène de travail, l'un des principes de la société démocratique s'énonce ainsi : *Il ne suffit pas de créer les conditions de travail extérieures les plus favorables, il faut aussi veiller à ce que les préalables biologiques soient réalisés pour permettre au besoin d'activité biologique de s'épanouir pleinement. La condition la plus importante d'un travail efficace et joyeux est donc l'octroi d'une vie sexuelle satisfaisante aux masses laborieuses.* La mesure dans laquelle le travail sert, dans une société donnée, à étouffer la joie de vivre, la mesure dans laquelle le travail est présenté comme un devoir (envers la « patrie », le « prolétariat », la « nation » ou une quelconque autre illusion), sont les critères infaillibles du caractère anti-démocratique des couches dirigeantes de cette société. Les notions de « joie de vivre », « démocratie du travail », « autogouvernement », « joie de travailler », « sexualité naturelle » sont aussi inséparables que celles de « devoir », « État », « discipline », « sacrifice », etc.

Les philosophes académiques se cassent en vain la tête pour savoir s'il existe ou non un besoin de travailler

biologique. Là comme ailleurs le manque d'expérience vivante empêche de voir la solution du problème. Le besoin d'activité naît dans les sources d'excitation biologiques de l'organisme ; il constitue donc une donnée naturelle. Cependant les formes du travail ne sont pas d'origine biologique mais sociale. Le besoin d'activité ludique de l'homme se remplit spontanément de tâches et de buts objectifs et se met au service de la satisfaction des besoins individuels et sociaux. *Appliquons ces données à l'hygiène du travail : Le travail doit être organisé de manière qu'il permette au besoin d'activité biologique de s'épanouir et de se satisfaire.* Cette fonction exclut d'emblée la notion du travail accompli par devoir, dans une atmosphère de moralisme autoritaire, elle ne s'accommode pas du « ton de commandement » ; elle exige :

1) *La création des meilleures conditions extérieures du travail (sécurité du travail, diminution de la durée du travail, variété des tâches, instauration d'un rapport direct entre le travailleur et son produit).*

2) *La libération des besoins naturels d'activité* (il faut empêcher la formation de la cuirasse caractérielle rigide).

3) Les dispositions permettant à l'énergie sexuelle de se transformer en intérêt au travail. De telle sorte que l'énergie sexuelle doit être à même de trouver entière satisfaction.

4) À cet effet, il faut prendre toutes les mesures visant à assurer au travailleur une *vie sexuelle satisfaisante,* conforme aux exigences de *l'économie sexuelle, favorablement accueillie sur le plan social* (hygiène de l'habitat, contraception, économie sexuelle positive dans l'orientation de la sexualité infantile et adolescente).

Il faut bien comprendre l'évolution régressive de l'Union Soviétique et s'en faire une opinion objective pour tirer la leçon des événements : On n'y avait pas une idée très précise des difficultés soulevées par la structure des masses ; on s'imaginait avoir affaire à un élément secondaire, simplement

« idéologique ». Ce qu'on condamnait sur un ton plus ou moins *moralisateur* comme « traditions anciennes », « commodités », « survivances petites-bourgeoises » était en réalité, comme l'avenir allait le prouver, un problème infiniment plus vaste et plus difficile à résoudre que la mécanisation de l'économie. Confrontée aux pressions d'un monde hostile, menaçant, impérialiste, l'Union Soviétique se voyait obligée de procéder le plus rapidement possible à l'industrialisation du pays ; pour cette raison, elle avait recours aux anciennes méthodes autoritaires ; les initiatives visant à l'autonomie sociale étaient négligées et même étouffées.

Ce qui, en premier lieu, échoua, ce fut le transfert de l'intérêt du travail obligatoire, autoritaire, sur l'activité volontaire, accomplie dans le cadre des plaisirs biologiques. Le travail continuait de se dérouler sous la pression d'une concurrence impitoyable ou grâce au mécanisme d'une identification illusoire avec l'État. On notait, comme Staline le constatait lors du XVIIe Congrès du Parti, une « dépersonnalisation du travail », une « indifférence à l'égard du matériel » faisant l'objet du travail et des produits destinés à la consommation. L'inspection ouvrière et paysanne instituée en 1917 auprès du Comité Central pour exercer son contrôle sur celui-ci se révéla inopérante. *Staline* constata :

« L'inspection ouvrière et paysanne est incapable, du fait de son organisation, d'exercer un bon *contrôle*[4] conformément à la tâche qui lui est impartie. Il y a quelques années, quand notre travail en matière économique était plus simple et moins satisfaisant, qu'on pouvait compter avec la possibilité de l'inspection de l'activité de tous les commissaires du peuple et de toutes les organisations économiques, l'inspection ouvrière et paysanne était justifiée. Mais aujourd'hui que notre travail en matière économique s'est accru et diversifié, qu'il n'est plus ni nécessaire ni possible de l'inspecter à partir d'un office central, l'inspection ouvrière et paysanne doit être modifiée. Nous n'avons plus besoin maintenant d'inspection, mais d'une *vérification de l'exécution des décisions des instances centrales*. Nous avons besoin d'un contrôle de l'exécution des décisions des instances centrales. Nous avons besoin d'une organisation qui soit capable, sans s'assigner la tâche déplaisante de tout inspecter, de concentrer toute son attention sur le contrôle et la vérification des décisions des institutions centrales. Une telle organisation ne peut être que la Commission de Contrôle Soviétique du Conseil des Commissions Populaires de l'Union Soviétique, travaillant par ordre du Conseil des Commissaires du Peuple et disposant sur place de représentants *ne*

dépendant pas des organisations locales. Pour qu'elle dispose de l'autorité nécessaire et soit à même de demander compte, le cas échéant, à n'importe quel fonctionnaire responsable, il est indispensable que les membres des Commissions de Contrôle Soviétiques soient *nommés* par le Congrès du Parti et confirmés par le Conseil des Commissaires du Peuple et le Comité Central Exécutif de l'U.R.S.S. Je crois que seule une telle organisation est capable de renforcer le contrôle soviétique, la *discipline soviétique…*

Il est nécessaire que *les membres de cette organisation ne puissent être nommés et destitués que par l'organe suprême, le Congrès du Parti.* Il ne saurait y avoir de doute qu'une telle organisation sera réellement à même *d'assurer le contrôle de l'exécution des décisions des organes centraux du Parti et de renforcer la discipline du Parti.*

Ce texte illustre avec une rare lucidité la restructuration des entreprises dans le sens de la suppression de l'auto-administration et du retour à un système de direction autoritaire. « L'inspection ouvrière et paysanne », qui au départ devait contrôler l'autorité de l'État, disparut et céda la place au contrôle du travail imposé aux ouvriers et aux paysans par des organes nommés par l'État. Les ouvriers et les paysans se turent, le fiasco de la démocratie sociale était total. Personne n'invoquait, personne n'admettait l'inaptitude à la liberté des masses humaines.

Cette restructuration était devenue nécessaire pour assurer la cohésion de la société russe. *L'autonomie des masses laborieuses n'avait pas fait de progrès*, eu elle était insuffisante. Elle n'était pas développée et n'avait pu se développer parce que le parti communiste avait bien proclamé jadis le principe de l'autonomie, mais il n'avait su discerner les moyens nécessaires à son épanouissement. Autrefois, l'inspection ouvrière et paysanne était donc chargée de contrôler et de surveiller tous les commissaires soviétiques et toutes les organisations économiques en leur qualité de représentants du Congrès Soviétique ; ce qui revient à dire que la masse qui élisait le Soviet *assurait la surveillance du Parti et de l'économie :* maintenant, elle transféra cette fonction au Parti et aux *organes autonomes, institués par elle, indépendants des organisations soviétiques locales autonomes.* Si l'inspection ouvrière et paysanne était l'expression de la tendance sociale à *l'autonomie* et à *l'auto-administration de la masse*, la

nouvelle « *Commission de Contrôle* » incarnait *l'exécution autoritaire des décisions du Parti.* C'était donc un des innombrables reculs marquant le remplacement de la tendance à l'autogouvernement par la direction autoritaire de la société et de son économie.

Faut-il voir dans cette démarche une conséquence de la nature problématique des soviets ? Réponse : ce ne sont pas les soviets en tant que représentants des travailleurs qui avaient fait faillite, mais l'usage qu'en avaient fait les politiciens. Le gouvernement soviétique était *obligé* de résoudre les problèmes que leur posaient l'économie et la discipline de travail. Comme le principe de l'autogouvernement avait échoué, le principe autoritaire devait reprendre ses droits. Ce qui ne signifie nullement que nous approuvons le principe autoritaire ; bien au contraire, si nous mettons en vedette cette régression catastrophique, nous le faisons pour déterminer les *causes* du désastre et contribuer ainsi, après l'élimination des obstacles, à la victoire finale de l'autogouvernement. *La responsabilité de ces événements retombe entièrement et lourdement sur les masses laborieuses elles-mêmes.* Si elles n'apprennent pas à éliminer par l'éducation leurs propres faiblesses, elles seront obligées de pâtir aussi à l'avenir des méthodes du régime autoritaire. Personne ne peut les aider. Elles sont responsables, seules responsables. Cette constatation est vraie et pleine d'espoir. On ne saurait reprocher au gouvernement soviétique d'avoir eu de nouveau recours à des méthodes autoritaires et moralisatrices ; il *devait* agir ainsi sous peine de tout compromettre. Ce qu'on peut lui reprocher c'est d'avoir oublié l'autogouvernement, de lui avoir barré la voie au lieu de créer les conditions nécessaires à sa mise en place. On peut lui reprocher d'avoir oublié *que l'État a pour fonction de s'effacer.* On peut reprocher au gouvernement soviétique de ne pas avoir profité de l'échec de l'activité autonome des masses pour un nouveau départ, d'avoir essayé de faire croire au monde que l'autonomie continuait à faire des progrès,

qu'on se trouvait sous le règne du « socialisme épanoui » et de la « démocratie authentique ». Les illusions empêchent toujours de *réaliser* ce qu'elles présentent faussement comme vrai ; or, il est du devoir de tout vrai démocrate de prendre connaissance de tels incidents de parcours, de les exposer ouvertement et d'aider à les éliminer. Une profession de foi ouverte en faveur de la dictature est moins dangereuse que la pseudo-démocratie. Ou peut se défendre de la première ; la pseudo-démocratie est comme une liane s'enroulant autour du corps de quelqu'un en train de se noyer. Ainsi, on ne peut s'empêcher de reprocher aux politiciens soviétiques leur insincérité. Ils ont fait plus de tort à la cause de la démocratie authentique dans le monde qu'Hitler. Ce reproche est dur, mais inévitable. Il ne suffit pas de parler d'autocritique. Il faut aussi la *pratiquer,* pour douloureux que ce soit.

L'échec de l'auto-administration et de l'autogouvernement en Union Soviétique aboutit par la suite à l'instauration d'une discipline du travail, dont la manifestation la plus évidente était l'allure martiale du premier plan quinquennal. La science économique était une « forteresse », que la jeunesse devait « conquérir ». Les journaux parlaient de « campagnes », de « fronts », sous forme de communiqués de guerre ; des armées de travailleurs « livraient bataille », des brigades « partaient à l'assaut de goulots d'étranglement ». Des « bataillons de fer » pilonnaient des « positions de combat ». On nommait des « cadres », dénonçait des « déserteurs », organisait des « manœuvres », on « battait le rappel », on « mobilisait ». La « cavalerie légère » chargeait des « réduits de commandement » bien défendus.

Ces exemples tirés de la littérature soviétique mettent en évidence que l'exécution du gigantesque « plan quinquennal » n'était possible qu'à l'aide d'une idéologie empruntée à l'atmosphère de la guerre et qui créait une *atmosphère de guerre.* La base concrète de tout cela était l'inaptitude des masses à la liberté. L'accélération de l'industrialisation servait à l'armement d'un pays qui se trouvait, à la suite de

l'échec de la révolution sociale dans les pays occidentaux, de l'effondrement de l'auto-administration de la société soviétique, dans une sorte d'état de guerre. La diplomatie soviétique était confrontée à la tâche difficile de repousser le plus loin possible le conflit militaire, notamment avec le Japon, pour le chemin de fer de Chine orientale et la Mandchourie. Mais cette évolution que des circonstances objectives rendaient inévitable et même utile puisqu'elle permettait à l'Union Soviétique de s'armer contre toute attaque impérialiste, eut deux conséquences néfastes :

1) Quand un peuple de 160 millions d'habitants est maintenu pendant des années dans une atmosphère de guerre et nourri d'idéologie guerrière, cela se reflète à la longue dans la formation de sa structure humaine, même si le but de l'idéologie de guerre a été atteint. La structure belliqueuse des dirigeants des masses s'incarnait en une sorte d'autonomie. Le « sacrifice désintéressé » considéré comme *l'idéal* de l'éducation des masses préparait peu à peu le terrain, sur le plan de la psychologie de masse, à des manifestations peu libérales telles que procès, exécutions, mesures de contrainte de toutes sortes. Qui s'aviserait, de sous-estimer après tout cela le rôle de la biopsychologie dans l'évolution vers la société libérale ?

2) Quand un gouvernement, qui se sent isolé dans un monde hostile, pratique pendant des années une sorte d'endoctrinement idéologique dans le sens de la guerre et oublie dans le tourbillon des graves problèmes actuels sa tâche véritable, le danger est grand qu'il tente de maintenir et même d'aggraver cette atmosphère alors que *l'objectif étant atteint* elle n'a plus la moindre raison de persévérer. La masse humaine continue de se tenir à l'écart, à végéter, à noyer sa détresse dans un chauvinisme irrationnel.

La régulation autoritaire du processus de travail était en parfaite harmonie avec l'atmosphère de guerre dans laquelle vivaient les citoyens de l'Union Soviétique. Personne ne pensait, personne ne pouvait penser à restructurer les

méthodes de travail dans le sens de l'auto-administration. L'héroïsme que plus spécialement le komsomol mettait en œuvre dans la lutte pour l'industrialisation appelait l'admiration. Mais en quoi cet héroïsme se distinguait-il de celui d'un jeune hitlérien ou d'un combattant impérialiste ? Où en était le combat pour la liberté *humaine* (non nationale) ? C'est tromper les gens que de leur faire croire que l'héroïsme d'un soldat anglais ou allemand pendant la guerre mondiale est moins estimable que celui d'un soldat Komsomol luttant et travaillant pour l'industrialisation de la Russie. Si nous n'établissons pas une distinction très nette entre l'émotion provoquée par l'héroïsme et l'objectif de la liberté, nous risquons de nous engager dans une voie qui n'a plus rien à voir avec notre but (*l'auto-administration !*). Certes, l'héroïsme était « nécessaire », mais comme la restructuration libérale des masses humaines se faisait attendre, la phase sociale ne se réalisait pas pour laquelle des générations de combattants de la liberté avaient donné le meilleur de leur intelligence et leur vie. Comme l'intérêt du travail avait été « dépersonnalisé », on eut de nouveau recours à la « pulsion d'acquisition ». Le système des primes fut réintroduit ; on logeait et nourrissait les ouvriers en fonction de leur force de travail ; mieux, on rétablit le salaire à la pièce sous sa forme la plus extrême. Tout cela était « nécessaire », mais il fallait bien se dire qu'on s'éloignait de plus en plus du but primitivement visé.

La régulation moralisatrice et autoritaire du travail apparaissait aussi dans les « verrous » qu'on opposait aux travailleurs désireux de quitter leurs entreprises. Ainsi, on obligeait par exemple un ouvrier à rester dans l'entreprise jusqu'à la fin du plan quinquennal. Comme environ 40 % des industries soviétiques travaillaient à cette époque pour l'armement, il fallait accélérer considérablement les chaînes pour maintenir au même niveau la production des biens de consommation courante. C'est ainsi qu'on organisait en faisant appel à l'ambition des travailleurs des « soirées de

travail », des « concours de composition » dans les imprimeries, des « concours de conditionnement » dans les industries de confiserie. On affichait dans les entreprises un « tableau noir » et un « tableau rouge ». Au « tableau noir » étaient portés les travailleurs « paresseux », au « tableau rouge » les travailleurs « convenables », « diligents ». Nous ne savons rien de l'effet moral de l'un, de l'effet démoralisant sur le caractère, de l'autre. Mais d'après les expériences faites avec ce genre de mesures on peut affirmer qu'elles eurent un effet néfaste sur la formation des structures. Ceux qui figuraient au tableau noir devaient développer des sentiments de honte, d'envie, d'infériorité et même de haine profonde ; ceux qui bénéficiaient du tableau rouge avaient l'impression d'avoir triomphé de leurs concurrents, de sortir victorieux du combat, de pouvoir donner libre cours à leur brutalité et à leurs ambitions. Pourtant le vaincu de ce genre de « concours » n'était pas forcément le plus « mauvais » ; bien au contraire : nous pouvons supposer que plus d'un habitué du « tableau noir » était de par sa structure un homme plus libéral bien que névrosé. Le vainqueur n'était pas forcément un homme aux idées libérales, car ce qu'on avait excité en lui c'était précisément les attributs essentiels de l'ambitieux, de l'arriviste, du vantard, bref de l'homme pestiféré.

Un poème diffusé pour promouvoir la discipline du travail prouve qu'on se souciait fort peu de faire disparaître progressivement l'État et de confier ses fonctions aux hommes qu'il tenait sous sa coupe :

> L'État a besoin pour les kolkhozes
> d'innombrables agitateurs d'airain.
> De l'océan Pacifique jusqu'à Minsk,
> de Yatka jusqu'en Crimée
> la terre grasse attend le tracteur.
> *L'État t'appelle !*
> En avant ! L'un après l'autre !
> Serrez vos rangs !
> Jour et nuit, nous brandissons
> le marteau, donnant coup sur coup,
> Nous construisons cent fois par jour
> Le nouveau cheval d'acier pour notre patrie.

L'État a besoin ! au lieu de « Nous avons besoin ». L'économiste n'y verra pas de grande différence, mais quand il s'agit de la restructuration caractérielle de l'homme, de telles formules ont une importance décisive.

Le mouvement dit « stakhanoviste » est le signe marquant de la détresse où se trouvait alors la fonction du travail. Le nom de « stakhanovistes » était réservé aux ouvriers qui réussissaient à dépasser de très loin la productivité moyenne d'une entreprise. Stakhanov avait été le premier travailleur de l'industrie qui ait établi des records de rendement. Il est évident que la base même du stakhanovisme était le peu d'intérêt que les travailleurs prenaient à leur travail. La pédanterie prétentieuse n'est d'aucun secours ici : l'Union Soviétique était obligée d'activer par tous les moyens sa production industrielle. Comme la masse des ouvriers faisait preuve de peu de zèle, les autorités firent appel à la manie des records et aux salaires fortement échelonnés en fonction du rendement. Mais le caractère inévitable de ce processus ne doit pas nous détourner du problème essentiel : si on avait pu augmenter *dans une faible mesure* l'intérêt des travailleurs pour leur travail, on aurait pu se passer du mouvement stakhanoviste. Mais cela aurait présupposé une réorganisation complète de la politique sexuelle et de l'éducation sexuelle de la société russe. Or, ce qui manquait, c'était le savoir nécessaire et la volonté de réforme.

La déviation en direction du stakhanovisme eut des conséquences néfastes pour la structure de l'homme : seuls les plus ambitieux et les plus agressifs peuvent se lancer dans une émulation sans merci. La masse des travailleurs renonce ou reste en arrière. Ainsi se creuse un fossé entre la masse des travailleurs moyens et quelques « recordmen » qui finissent rapidement par former une nouvelle classe de seigneurs. Tant que la *masse* des travailleurs n'accomplira pas le travail social avec enthousiasme et la sensation d'assumer une *responsabilité personnelle,* il ne saurait être question de passer de la discipline imposée au travail fait dans la joie, et

les plaintes sur les travailleurs, la mauvaise production, l'absentéisme et la négligence dans le maniement des machines ne tariront pas. Le fossé qui se creuse dans la masse laborieuse suscite la jalousie et l'ambition chez les plus faibles, une attitude de supériorité et d'orgueil chez les plus forts. Tout sentiment de solidarité collective est exclu. C'est le règne de la dénonciation et de la peste émotionnelle.

Les appréciations d'idéologues national-socialistes et fascistes nous fournissent d'excellents critères pour la distinction entre le caractère démocratique et non-démocratique d'un processus. Lorsqu'un politicien nationaliste, chauvin, militariste et attaché à la discipline impérialiste, distribue des éloges, il faut être sur ses gardes. Ainsi, nous lisons dans un rapport de Mehnert :

« Souvent, on réserve un accueil peu cordial aux *Komsomols* qui arrivent comme « brigade de choc » dans une entreprise, parce que leurs méthodes pour augmenter le rendement des travailleurs sont souvent peu amicales. On déteste surtout les correspondants des travailleurs qui découvrent tout et publient tout dans la presse. Le manque d'outillages et de matières premières, les conditions de logement la plupart du temps dépressives, la résistance passive de beaucoup d'ouvriers dépassent souvent, les forces des *Komsomols* et il est arrivé qu'ils aient fait leur entrée en chantant des chants de triomphe pour s'en retourner plus tard, des larmes de désespoir aux yeux. »

Voilà pour les faits. Suit l'éloge de l'esprit soviétique par un fasciste :

« Ce mythe est simple et lumineux. À notre époque sans mythes et affamée de mythes son pouvoir de fascination est réel. Et comme tout mythe, il a créé un éthos qui s'est emparé déjà de millions d'individus et qui d'année en année en gagne d'autres. Il dit aux Russes : "Grande est la détresse et vastes sont les objectifs que nous nous sommes assignés. Nous ne pouvons les atteindre qu'en luttant contre le monde entier qui nous craint et qui nous hait, contre les ennemis autour de nous et en nous. À mesure que nous approcherons du socialisme, notre misère décroîtra. Mais nous ne pouvons vaincre que si chacun travaille pour tous et tous pour chacun. Chacun porte sa part de responsabilité. Si, pendant la guerre, une usine d'armement fournit de mauvais fusils, elle commet un crime contre le peuple tout entier et non seulement contre les soldats dont ils causent la mort. Si une usine fabrique des machines défectueuses, elle commet un crime contre le socialisme, contre tous ceux qui luttent pour son édification. La désertion devant l'ennemi n'est pas un crime contre un officier, mais un acte de trahison envers les camarades. La désertion du front du plan quinquennal et du socialisme n'est pas une grève contre un entrepreneur mais un crime contre chacun de nous. Car ce pays nous appartient avec ses usines et son avenir." »

Toute discipline de travail de ce genre donne naissance à une structure humaine marquée par le fanatisme religieux et – en même temps – par une sourde résistance passive. On a toujours pu constater que l'« éthos » d'un petit nombre imbu d'esprit de discipline aboutit à l'incompétence des masses. Le mythe et l'éthos peuvent être héroïques, le fait est qu'ils sont toujours des mesures dangereuses, antidémocratiques et réactionnaires. La seule chose qui importe vraiment, c'est le caractère, la volonté, la force de conviction, la joyeuse responsabilité, l'enthousiasme des foules de travailleurs. Elles doivent être animées du désir d'assumer leur propre vie et la plénitude de l'expérience vécue, et elles doivent en être capables. Un éthos fondé sur la misère des masses, qui leur demande tant d'esprit de sacrifice que seule une petite minorité peut y accéder, un éthos si sublime que même ses promoteurs finissent par y renoncer, peuvent être des sujets d'édification morale. Mais ils ne résoudront pas un seul problème objectif de la communauté sociale. Un vrai démocrate, un démocrate du travail s'exclamera si, face à un tel éthos, la masse prend la fuite : « Que le diable emporte cet éthos ! »

La régulation autoritaire et nationaliste du travail a-t-elle été nécessaire en Union Soviétique ?

Oui !

A-t-elle réussi à assurer la défense du pays ?

Oui !

Cette régulation a-t-elle été une mesure libérale visant à instaurer l'auto-administration de la société russe ?

Non !

A-t-elle résolu les problèmes sociaux qui couvaient sous la surface, a-t-elle créé les bases d'une solution future ? A-t-elle contribué – et en quoi a-t-elle contribué – à donner satisfaction à la société ?

Pas le moins du monde !

Au contraire, elle suscita une nature humaine rétrécie et nationaliste et jeta ainsi les bases de la future dictature *rouge* autocratique.

Tout dépend si une société a des structures et des tendances libérales et est indépendante des qualités guerrières de ses hommes. Faire la guerre, installer des industries, agiter des drapeaux, organiser des parades sont des jeux d'enfants quand on les compare à la tâche de fonder une génération d'hommes libres. Amis et ennemis s'entendent facilement, quand il est question de bellicisme et de patriotisme chauvin. Mais Babel n'était rien comparé à la confusion qui règne quand il s'agit de définir la « liberté ». Recourons une fois de plus aux déclarations d'un fanatique de la discipline martiale, qui combattrait avec autant d'honnêteté subjective et de conviction pour une Amérique en marche vers la démocratie authentique que pour une Amérique évoluant vers le fascisme.

En 1943 le capitaine Rickenbacker fit une visite officielle en Union Soviétique. Après son retour, le *New York Times* publia, le 18 août, un article exposant par le détail ses impressions. Je cite :

« … Le capitaine Rickenbacker a remarqué qu'au cours de ces dernières années la Russie a glissé vers la droite tandis que les États-Unis se sont plutôt « orientés à gauche ».

« S'ils continuent dans cette voie, la Russie sera à la fin de la guerre la plus grande démocratie du monde, tandis que nous serons, si nous continuons dans notre voie, là où les Russes étaient il y a vingt-cinq ans », expliqua-t-il.

« Voulez-vous dire par là que la Russie s'achemine vers le capitalisme alors que nous glissons vers le bolchevisme ? » demanda-t-on au capitaine Rickenbacker.

« Oui, dans un certain sens ! » répliqua-t-il.

… Parmi les choses qui l'ont particulièrement frappé en Russie figurent : la discipline de fer dans les entreprises industrielles, les sanctions draconiennes prises à l'encontre des absentéistes incorrigibles, sanctions allant jusqu'au renvoi, les primes d'encouragement, les heures supplémentaires obligatoires et l'absence de tout « problème de travail ». Les Russes, précisa le capitaine Rickenbacker, travaillent huit heures par jour et six jours par semaine, sans compter trois heures supplémentaires deux jours sur trois…

« … Le bolchevisme en Russie n'est pas ce que les enthousiastes du communisme veulent nous faire croire ici. Les Russes se sont sans arrêt orientés à

droite, ce qui ressort de nombreux événements pendant les douze derniers mois. Je n'ai nulle part vu autant de respect pour la hiérarchie militaire qu'en Russie et ceci de haut en bas de l'échelle, ce qui marque également une tendance vers le capitalisme et la démocratie. La coupe des uniformes des officiers s'inspire beaucoup des anciens uniformes du temps des tsars, et la presse publie des histoires de héros de l'époque pré-révolutionnaire. »

Nous avons appris à donner aussi la parole aux conservateurs, à les comprendre, à admettre les faits qu'ils énoncent quand ils coïncident avec la vérité. Mais nous avons aussi appris que les faits conservateurs et les développements réactionnaires ont leur source dans la biopathie des masses humaines. Nous nous distinguons d'un homme autoritaire comme Rickenbacker en ce que nous n'affichons pas un air de triomphe pour révéler des faits déplaisants ; nous nous attachons à découvrir les processus dont le blocage donne raison aux vues autoritaires. Si ce que Rickenbacker nous décrit comme la « démocratie » règne en Russie Soviétique, nous nous détournons de sa démocratie. Il est impossible de mettre sur le même plan « capitalisme » et « démocratie ». L'aptitude militaire n'implique pas l'amour de la liberté. On ne peut faire aujourd'hui l'éloge de l'Union Soviétique et rejeter en même temps l'évolution de la démocratie sociale du temps de Lénine, sans semer la confusion. Il faut surtout connaître l'histoire d'un pays et le combat vigoureux qu'il a livré pour sortir de l'esclavage, si l'on veut éviter de dire des sottises dans le genre de celles-citées ci-dessus. Rickenbacker recommande l'exemple de l'Union Soviétique de 1943 à ses compatriotes parce qu'il est excédé par l'absentéisme des travailleurs américains. Il est frappé par la facilité avec laquelle la dictature vient à bout des pires difficultés. Mais à quoi bon, demandons-nous, les beaux discours sur la liberté, la guerre de libération, le monde nouveau ? Cette confusion de langage est une conséquence de la politicomanie. Pour terminer, je voudrais lancer un avertissement avant qu'il ne soit trop tard : si rien ne change, il se pourrait fort bien que d'ici peu l'Amérique soit en guerre avec la Russie. Cette Russie ne tolérera à ses côtés ni une Amérique, ni une Allemagne authentiquement démocratiques. Une des

multiples raisons est la mauvaise conscience de ses dirigeants sur lesquels pèse le reproche d'être partis pour la conquête de la liberté du monde et d'être retombés dans l'ancien chauvinisme, si âprement dénoncé par les fondateurs de l'Union Soviétique.

---

(1) Cf. à ce sujet Reich : *L'Analyse caractérielle.*

(2) Souligné par W. R.

(3) Nationalsozialistische Betriebzellen-Organisation : Organisation National-Socialiste des cellules d'entreprises (une « cellule d'entreprise » était une subdivision du Service Allemand du Travail).

(4) Toutes les parties en italique dans cette citation sont soulignées par W. Reich.

Chapitre XI
Donner de la responsabilité au travail d'importance vitale

Les conditions sociales sont, entrées depuis quelque temps partout dans un stade de fluctuation. C'est la chute du leader de l'irrationalisme politique italien qui a amorcé ce processus. Elle sera suivie tôt ou tard de la chute de l'irrationalisme politique allemand. Le processus de la reconstruction sociale de l'Europe débutera dans un vide caractérisé par le chaos politique. Pour y mettre un terme, il faut donc préparer les travailleurs de toutes les professions vitales à l'accomplissement de leur obligation sociale de travailler. Il est peu probable qu'un des anciens partis politiques ou une formation politique nouvelle soit capable de procéder à une restructuration *effective* et rationnelle des conditions sociales. D'où la nécessité de réunir, si la situation le permet, les représentants les plus éminents, les plus circonspects, les moins engagés politiquement, de toutes les branches d'activité d'intérêt vital, dans des conférences nationales et internationales, pour qu'ils puissent résoudre, dans le cadre d'une coopération démocratique, tous les problèmes pratiques de la vie individuelle et sociale relevant de leur compétence. Lorsque des conférences de travail absolument apolitiques et strictement pratiques seront entrées en fonction, les affaires se développeront spontanément avec la logique et l'esprit de suite propres à toutes les entreprises objectives et rationnelles. On a compris depuis longtemps,

dans certains milieux européens et américains, que la responsabilité de l'évolution future dépendra exclusivement du travail vital de tous les corps de métiers, qu'elle reposera donc sur les épaules de leurs représentants et non sur quelques organismes idéologiques.

1. Qu'est-ce que la « démocratie du travail »

La démocratie du travail est un processus naturel d'amour, de travail et de connaissance qui a gouverné, qui gouverne et qui gouvernera l'économie ainsi que la vie sociale et culturelle des hommes, tant qu'il y aura une société. La démocratie du travail est la somme de toutes les fondions de vie d'origine naturelle, se développant d'une manière naturelle et régissant organiquement les relations interpersonnelles rationnelles.

La démocratie du travail n'est pas un système idéologique. Elle n'est pas non plus un système « politique » susceptible d'être imposé, à force de propagande, à la société humaine par des partis politiques, des politiciens isolés ou des groupements idéologiques de quelque nature qu'ils soient. Il n'existe pas une seule mesure politique formelle par laquelle on pourrait « introduire » la démocratie du travail. On ne peut instaurer la démocratie du travail comme on instaure une république ou une dictature totalitaire. La raison en est simple : *La démocratie naturelle du travail existe et fonctionne sans arrêt, que tel ou tel parti politique ou groupement idéologique le sache ou non.* Le processus de la démocratie naturelle du travail peut s'opposer violemment à certaines institutions comme il peut aussi coïncider plus ou moins avec elles. Mais le processus démocratique du travail exige là où il fonctionne l'harmonie parfaite entre les idéologies et institutions sociales et les besoins et rapports interpersonnels naturels tels qu'ils se manifestent clairement dans l'amour

naturel, dans le travail social d'importance vitale, dans la recherche scientifique. Ces fonctions sociales vivantes peuvent être entravées ou favorisées ; elles peuvent accéder ou non à la conscience des travailleurs. *Mais il est impossible de les détruire.* Elles forment donc la base solide de tout événement social rationnel.

Les systèmes politiques idéologiques reposent sur des convictions ayant pour objet le processus naturel de la vie. Ils peuvent entraver ou favoriser le processus naturel de la vie. Mais ces systèmes ne s'insèrent pas dans le *fondement* de la société humaine. Ils peuvent être démocratiques ; dans ce cas, ils favorisent le processus naturel de la vie dans l'homme. Ils peuvent être dictatoriaux et autoritaires ; dans ce cas, ils engagent contre lui un combat à mort.

Il est impossible d'imposer la démocratie du travail comme système politique. Ce qui peut exister, ce qui peut se développer d'une manière organique, comme un arbre ou un organisme animal, c'est la conscience que les travailleurs de tous les métiers vitaux peuvent prendre de leur responsabilité en matière sociale. Cette croissance de la conscience sociale est indispensable si l'on veut empêcher que des systèmes politiques s'emparent de l'organisme social comme une tumeur dont la conséquence sera *obligatoirement,* à plus ou moins brève échéance, le chaos social. Ce sentiment de responsabilité de tous les travailleurs dans toutes les activités professionnelles est d'autre part la condition la plus importante permettant d'harmoniser à long terme les institutions de la société humaine avec les fonctions naturelles de la démocratie du travail. Les systèmes politiques naissent et disparaissent sans que les fondements de la vie sociale subissent des changements appréciables, sans que la vie sociale cesse de fonctionner. Les pulsations de la société humaine s'arrêteraient pour toujours si les fonctions naturelles de la vie, l'amour, le travail et la connaissance étaient suspendues seulement une seule journée.

L'amour naturel, le travail d'importance vitale, la recherche scientifique sont des fonctions vitales *rationnelles.* Elles ne peuvent, de par leur nature, qu'être rationnelles. Elles s'opposent donc avec une violence extrême à l'irrationalisme sous toutes ses formes. L'irrationalisme politique qui contamine, défigure et détruit notre vie est au sens authentiquement psychiatrique du mot une perversion de la vie sociale, provoquée par la méconnaissance ou la mise hors circuit des fonctions vitales naturelles dans la conduite et la détermination de la vie sociale.

Toute domination totalitaire-autoritaire se fonde sur l'irrationalisme acquis des masses humaines. Toute doctrine politique dictatoriale, quels que soient ses représentants, déteste et craint les fonctions de l'amour, du travail et de la connaissance, ses ennemis mortels. Une coexistence pacifique est impossible ! La dictature est capable de réprimer les fonctions de vie naturelle ou de les exploiter à ses fins, mais elle ne peut les promouvoir ou les protéger, et encore bien moins les pratiquer sans en périr.

Il s'ensuit que :

1) Il est inutile, il serait néfaste, d'élaborer de nouveaux systèmes politiques et de les introduire. Il faut au contraire confier la direction de l'action sociale future aux fonctions de vie naturelles. Aucune création nouvelle n'est à envisager, il faut simplement écarter les obstacles, quels qu'ils soient, susceptibles de s'opposer aux fonctions sociales naturelles.

2) Les représentants de ces fonctions vitales naturelles sont les meilleurs travailleurs de toutes les professions vitales. S'ils se conforment aux normes de la démocratie du travail, ils ne le font pas en raison de leurs tendances politiques personnelles mais en tant qu'ouvriers de l'industrie, exploitants agricoles, instituteurs, médecins, pédiatres, écrivains, administrateurs, techniciens, savants, chercheurs, etc. Si l'on pouvait réunir les représentants de tous les corps de métiers indispensables en un organisme international

nanti d'une autorité objective sociale et juridique, personne ne pourrait s'opposer à elle et elle consacrerait la fin de l'irrationalisme politique international.

3) Il y a une interdépendance organique et naturelle entre production sociale et consommation sociale. La mise en place de corporations incarnant sur le plan pratique et formel cette interdépendance naturelle offrirait des garanties solides contre d'autres catastrophes causées par l'irrationalisme. La responsabilité de l'organisation de la satisfaction des besoins humains serait l'affaire des seuls consommateurs et producteurs et ne leur serait pas imposée par une administration étatique autoritaire, contre leur volonté et malgré leurs protestations. En assumant la responsabilité de sa propre destinée, représentée par des organismes de consommation et de production existants et non à créer, on réaliserait dans tous les domaines un grand pas vers l'instauration de l'auto-administration démocratique de la société. Comme il y a interdépendance et interaction organique entre tous les processus de travail, comme, d'autre part, la consommation détermine la production, on dispose, dans les fondements de la société, d'une organisation surgie naturellement et fonctionnant organiquement, seule capable d'assumer la responsabilité de l'évolution sociale future de l'Europe.

4) Vue sous l'angle de l'orientation politique, la démocratie naturelle du travail n'est ni de « gauche » ni de « droite ». Elle englobe tous ceux qui accomplissent un travail vital : sa seule orientation est *l'avenir.* Il n'appartient pas à son essence de se dresser contre des idéologies, fussent-elles politiques, mais sa nature même la pousse, pour qu'elle puisse fonctionner, à combattre objectivement et avec la dernière énergie toute tendance idéologique et plus encore tout parti politique qui lui oppose des obstacles irrationnels. Quand on va au fond des choses, la démocratie du travail n'est pas, comme les partis politiques, une institution négative dirigée « contre »

ceci et « contre » cela, mais un phénomène positif créé *pour* l'étude et la solution de problèmes concrets.

2. En quoi consiste la nouveauté de la démocratie du travail ?

La nouveauté ne consiste pas dans l'idée que la démocratie est la meilleure forme de cohabitation sociale, ni dans l'idée que le travail et la consommation sont les fondements naturels de l'existence sociale ; elle ne consiste pas dans son attitude anti-dictatoriale, ni dans sa volonté de militer pour les droits naturels de tous les travailleurs de toutes les nations de ce globe. Toutes ces revendications, tous ces idéaux et programmes ont été formulés depuis des siècles par les organisations politiques libérales, socialistes, communistes (à leur début), chrétiennes-sociales et autres.

Ce qui est nouveau dans la démocratie du travail, c'est que ses représentants n'ont jamais fondé des partis politiques pour imposer aux gens une organisation démocratique du travail, qu'ils ne se sont pas contentés de répéter simplement ces revendications, idéaux et programmes. Ce qui est nouveau dans la démocratie du travail c'est le fait qu'ils se sont demandé, poussés par un esprit authentiquement *scientifique,* pourquoi toutes les revendications, pourquoi tous les programmes et idéaux n'ont jamais abouti et ont dû céder la place, en Europe et en Asie, à des dictatures réactionnaires.

Ce qui est nouveau, c'est que pour la première fois dans l'histoire des sciences sociales, un ordre futur *possible* de la société humaine n'a pas été conçu à partir d'idéologies ou de circonstances à créer, mais à partir de processus naturels existant ou se développant depuis toujours. La nouveauté de cette « politique » est *le renoncement à toute politique et à toute démagogie.* La nouveauté consiste dans le fait qu'au lieu

de décharger les masses laborieuses de leurs responsabilités, on s'apprête à leur en *imposer* de nouvelles, que les démocrates du travail ne briguent aucune carrière de « führer » politique et rejettent toute évolution dans ce sens. La nouveauté de la démocratie du travail consiste en ceci qu'elle développe à bon escient, à partir de la démocratie formelle, qui s'exprime par la simple élection de partisans par les votants, sans aucune autre forme de responsabilité, la démocratie authentique, effective et pratique, fonctionnant sur une échelle internationale : et cette nouvelle démocratie se fonde sur l'épanouissement progressif et organique des fonctions de l'amour, du travail et de la connaissance. Sa nouveauté consiste à combattre le mysticisme et l'idée de l'État totalitaire non pas par des idéologies, mais par des fonctions vitales pratiques et soumises à leurs propres lois.

La démocratie du travail enrichit la pensée libérale d'une nouvelle connaissance essentielle : les masses humaines, qui travaillent et qui portent sur leurs épaules le fardeau de l'existence sociale, n'ont pas conscience de leur responsabilité sociale, elles sont incapables d'assumer la responsabilité de leur propre liberté : la faute en incombe à la répression millénaire de la pensée rationnelle, des fonctions naturelles de l'amour et de la compréhension scientifique de la vie. C'est là la source de la peste émotionnelle dans la vie sociale. Ce qui est nouveau c'est l'affirmation que la politique est anti-scientifique, qu'elle doit l'être, puisqu'elle est l'expression de l'impuissance, de la pauvreté, du servage humains.

Bref, la démocratie du travail est une fonction fondamentale bio-sociologique récemment découverte de la société et non un programme politique.

J'assume seul la responsabilité de ce bref résumé et des constatations que j'ai faites.

Chapitre XII
L'erreur de calcul biologique dans la lutte de l'homme pour la liberté

1. Notre intérêt pour l'évolution de la liberté

Nous avons l'intention de démontrer, en nous réclamant de l'enseignement de l'histoire, que tous les mouvements de libération ont jusqu'ici tous commis la même erreur de calcul biologique ; c'est elle qui a étouffé dans l'œuf toutes les aspirations libérales, qui a réduit à néant toutes les réalisations satisfaisantes de la vie sociale. Ce faisant, je pars de la conviction que seule la *démocratie du travail* peut créer les bases de la *vraie* liberté. Mes expériences passées en matière de discussions sociales me font craindre qu'on ne me tienne rigueur de la révélation de cette erreur de calcul : elle exige beaucoup de l'amour de la vérité de l'homme nivelé dans la masse ; elle constitue un lourd fardeau dans la lutte pour la vie quotidienne ; *elle rejette toute la responsabilité sociale sur les travailleurs des usines, exploitations agricoles, hôpitaux, bureaux, laboratoires, secrétariats, etc.*

Nous avons pu constater que les *faits fondamentaux,* c'est-à-dire les faits transcendant le tapage politique quotidien et se rapportant à l'histoire primitive du genre humain et même à sa constitution biologique, sont généralement rejetés avec toutes sortes d'arguments, dont la plupart relèvent de l'irrationalisme. Par temps de paix, quand tout suit son petit

bonhomme de chemin, on dit : « Tout va pour le mieux, la Société des Nations garantit la paix, des diplomates règlent les conflits internationaux à l'amiable, les généraux font simplement partie du décor. À quoi bon, dans ces conditions, soulever des questions qui n'auraient de l'importance qu'en cas de guerre ? Nous venons de terminer une guerre pour mettre un terme à toutes les guerres ; il n'y a aucune raison de s'en faire ! » Si ces arguments se révèlent illusoires, si la Société des Nations et la diplomatie font faillite, si une nouvelle guerre éclate, plus générale et plus brutale que tout ce que l'histoire a connu jusqu'ici, on ne songe qu'à une seule chose, à « gagner la guerre ». Dans ce cas, on dit : « Il faut d'abord gagner la guerre. Ce n'est pas le moment d'énoncer des vérités profondes. Nous nous en occuperons lorsque nous aurons gagné la guerre et qu'il s'agira de gagner la paix ! » On distingue donc très nettement entre conduite de la guerre et victoire, entre fin de la guerre et conclusion de la paix, puis on s'apprête à gagner la paix. On oublie que *les bouleversements sociaux les plus profonds ont justement lieu pendant la guerre, que la guerre détruit les anciennes institutions, qu'elle transforme les hommes,* si bien que *les germes de paix mûrissent dans les destructions de la guerre.* Le désir de paix n'est jamais aussi fort au cœur des hommes que pendant la guerre. Aucune situation sociale ne produit autant d'impulsions vigoureuses pour mettre un terme aux situations génératrices de guerres. C'est pendant les inondations que l'homme a appris à construire des digues. *C'est pendant la guerre qu'il faut forger la paix, hic et nunc !*

Au lieu de tirer à temps des leçons de la guerre en vue de l'édification d'un nouveau monde, on diffère les décisions importantes jusqu'à ce que les diplomates et hommes d'État soient de nouveau tellement préoccupés des négociations de paix et des réparations que personne ne songera plus aux « vérités profondes ». Ainsi, on dit pendant la période de transition de la guerre à la pseudo-paix : « Il faut d'abord réparer les dommages de la guerre, les entreprises doivent

être reconverties à la production de paix, nous avons énormément à faire. Attendons que tout soit paisiblement rentré dans l'ordre. » Puis, on oublie les leçons de la guerre, on arrange tout de manière qu'au cours *d'une seule* génération, une nouvelle guerre éclate, plus effrayante que la précédente, et une fois de plus on est trop « préoccupé », on a « trop peu de temps » pour se pencher sur des « vérités profondes ». Les émotions de la guerre cèdent facilement la place à la cuirasse ancienne et à la paresse émotionnelle.

Quand on a, comme c'est mon cas, fait l'expérience de ces mêmes préoccupations et arguments deux fois dans une vie de quarante-cinq ans, quand on reconnaît dans la nouvelle catastrophe tous les traits de la première, on est bien obligé de se dire à contrecœur qu'au fond rien n'a changé (si l'on fait abstraction du perfectionnement des moyens de destruction et de la généralisation du sadisme humain) et on finit par faire le raisonnement suivant : *Quelle raison bizarre empêche les masses humaines d'approfondir le mystère de la guerre, les fait craindre certaines vérités* capables de déclencher un processus douloureux de guérison.

La guerre est souvent présentée comme une « tempête sociale », qui « nettoie » – comme on dit – l'atmosphère, elle aurait en outre l'avantage de « fortifier la jeunesse », de la rendre courageuse. Par ailleurs, ajoute-t-on, il y a toujours eu des guerres et il y en aura toujours. Elles sont des phénomènes biologiques, puisque, selon Darwin, personne n'échappe à la fameuse « lutte pour la vie ». Pourquoi réunit-on des conférences de la paix ? – Je n'ai jamais entendu dire que les ours ou les éléphants forment des camps pour s'anéantir réciproquement. *Il n'existe pas, dans le règne animal, des guerres à l'intérieur de la même espèce. La guerre entre congénères est comme le sadisme une acquisition de l'« homme civilisé ».* Or, pour quelque raison les hommes évitent de rechercher les causes profondes de la guerre. Il y a, sans aucun doute, de meilleures méthodes que la guerre pour donner à la jeunesse la santé et la force : une vie amoureuse

satisfaisante, un travail gai et stable, toute une gamme de sports, la sensation d'être à l'abri du commérage de quelques vieilles filles. Tous ces arguments ne sont que du bavardage !

Quel est donc ce fait ?

Pourquoi les hommes le craignent-ils ?

Serait-il possible que chacun soit secrètement au courant et qu'il n'ose le dire ?

Ce fait, le voici : *les masses humaines se sont, par suite de déformations sociales et pédagogiques à travers les âges, biologiquement engourdies et elles ont perdu l'aptitude à la liberté ; elles sont incapables d'instaurer la coexistence pacifique.*

Cette petite phrase ne fournit pas seulement la réponse aux trois questions posées plus haut. Elle a aussi une résonance de misanthropie et de désespoir. Personne ne veut prendre connaissance de ce fait. Un homme d'État démocratique ne saurait qu'en faire. Mais tout homme sincère le connaît. *Les dictateurs ont sans exception aucune fondé leur pouvoir sur l'irresponsabilité sociale des masses.* Ils en ont sciemment tiré profit et n'ont jamais songé à s'en cacher. Plus de la moitié des Allemands éduqués dans la masse ont complaisamment prêté l'oreille à ceux qui affirmaient pendant des années que les masses humaines ne répètent que ce qu'on leur dit. Leur réaction a été la soumission la plus servile. C'est elle qui est la cause de cette situation infâme. Il est ridicule de prétendre qu'un psychopathe ait pu *tout seul* violer 70 millions d'individus.

« Comment ? se récriera le politicard et bon apôtre, vous prétendez que les Américains sont inaptes à la liberté ? Et les rebelles héroïques de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, les commandos britanniques, les martyrs en Norvège, les armées soviétiques ? N'est-ce pas calomnier gravement les démocraties ? »

Nous ne nous soucions pas d'unités militaires, de gouvernements, de minorités, de savants ou de penseurs isolés. Peu importent les groupes quand la vraie liberté sociale est en jeu. *La progression de la société est déterminée exclusivement par l'immense majorité des masses laborieuses,* qu'elles supportent la tyrannie passivement ou qu'elles la soutiennent activement. *Les masses humaines* sont-elles capables d'administrer *elles-mêmes* la société sans aller chercher leurs mots d'ordre auprès de leurs chefs d'État et de leurs politiciens ? Il est vrai que la masse est capable de jouir de *libertés données,* d'accomplir des *tâches ordonnées,* de se prononcer contre la guerre et pour la paix. Mais elle a été incapable jusqu'ici de garantir le travail social contre les abus, de le mettre en œuvre par ses propres organes, d'accélérer un mouvement progressiste, d'empêcher des guerres, de venir à bout de son propre irrationalisme, etc.

Elle en est incapable parce que jusqu'ici elle n'a jamais eu l'occasion d'acquérir et d'exercer cette faculté. L'auto-administration de la société par les masses, leur administration des organisations de production et de consommation sont la seule réplique possible à cette guerre. *Quiconque prend au sérieux les masses humaines, leur confie toutes les responsabilités, car seules les masses humaines sont attachées à la paix.* À l'amour de la paix devra s'ajouter dorénavant l'esprit de responsabilité et l'aptitude à la liberté.

C'est là une vérité pénible : le fascisme s'est niché sous forme d'irresponsabilité au sein des masses de tous les pays, nations, races, etc. Le fascisme est l'aboutissement d'une déformation millénaire de l'homme. Il aurait pu se développer dans chaque pays, dans chaque nation ; il n'est pas un caractère national allemand ou italien. Il agit dans chaque citoyen de ce monde. L'adage autrichien « Da kann man halt nix machen »[1] exprime ce fait tout aussi bien que le dicton américain : « Let George do it »[2]. Peu importe qu'une vieille évolution sociale soit en jeu ; on ne peut rejeter la responsabilité sur « l'évolution historique » afin d'absoudre

les hommes. Le mouvement de libération socialiste s'est effondré pour avoir voulu transférer la responsabilité de l'homme à l'« évolution historique ». Les événements des vingt dernières années dénoncent la responsabilité des masses laborieuses.

Si l'on entend par « *liberté* » surtout *la responsabilité de chaque citoyen à gouverner rationnellement son existence personnelle, professionnelle et sociale, on peut affirmer que l'homme ne redoute rien autant qu'un régime de liberté universelle.* À moins d'exposer et de résoudre avec une grande franchise ce problème capital, on ne verra jamais s'installer une paix d'une durée dépassant une ou deux générations. La solution sociale de ce problème exigera plus de réflexion, plus d'honnêteté, plus de conscience, plus d'esprit d'adaptation en matière économique, pédagogique et sociale que toutes les guerres passées et futures, que tous les programmes de reconstruction mis sur pied après la conclusion de ces guerres. Ce problème et les solutions qu'il comporte contiennent tout ce que les penseurs les plus courageux et les plus douloureux de l'histoire ont tenté de cerner par la notion de révolution sociale internationale. Nous sommes les vecteurs et les victimes d'un bouleversement révolutionnaire gigantesque. Puisque souffrir il faut, mieux vaut donner « à la sueur, aux larmes, au sang » un objectif rationnel. Cet objectif s'énonce ainsi : *Il faut confier aux masses laborieuses la responsabilité de la vie sociale !* Cette conclusion peut être déduite avec une logique rigoureuse des prémisses suivantes :

a) *Tout événement social est déterminé par le comportement des masses.*

b) *La masse est inapte à la liberté.*

c) *La conquête de l'aptitude à la liberté de la masse par elle-même équivaut à la liberté sociale authentique.*

Qu'est-ce qui me pousse à abandonner l'attitude du commun des mortels consistant à dissimuler ces faits bien

connus, puisque je ne brigue aucun poste de dirigeant dans la vie politique ?

Mes motifs sont multiples. Pendant longtemps, je n'osais pas en tenir compte, parce que j'avais trop peur des conséquences. Ainsi, j'ai différé sans cesse le moment de fixer noir sur blanc mes observations. J'ai essayé de me tirer d'affaire en me disant que je n'étais pas politicien et que les événements politiques ne me regardaient pas : je me suis dit aussi que la biophysique d'orgone m'occupe assez et ne me laisse pas le temps de me charger en plus de l'examen d'un problème sociologique fondamental mais pénible, ingrat et provisoirement insoluble. Je tentais de me convaincre que c'était par ambition politique que j'entendais me lancer dans l'arène des idéologies politiques irrationnelles et que je devais résister à la tentation. Je me disais que les politiciens et les hommes d'État responsables finiraient bien par dévoiler ces faits.

Après des années d'hésitations douloureuses et déprimantes, de tentatives répétées pour esquiver ces faits, je finis par céder à la pression exercée sur moi et mes collaborateurs par nos recherches sur les phénomènes vitaux. Il existe un *devoir de parler* contre lequel aucun autre devoir, si sublime soit-il, ne peut être jeté dans la balance. Énoncer de telles vérités est un devoir d'autant plus difficile à remplir qu'au lieu d'être accueilli à bras ouverts, on risque de se faire tuer.

En dernière analyse, notre résumé se compose d'une série de faits que chacun connaît isolément :

a) L'humanité est biologiquement malade.

b) La politique est l'expression sociale irrationnelle de cette maladie.

c) Tout ce qui advient dans la vie sociale est déterminé activement ou passivement, consciemment ou inconsciemment, par la structure des masses humaines.

d) Cette structure caractérielle est due à des processus socio-économiques, processus qu'elle enracine et perpétue. La structure caractérielle biopathique des hommes n'est rien d'autre qu'un processus historique figé et autoritaire, qu'une reproduction bio-physiologique de la répression des masses.

e) La structure humaine est caractérisée par l'antagonisme entre le désir de liberté et la peur de la liberté.

f) La peur de la liberté des masses humaines est ancrée dans l'engourdissement biophysique de l'organisme et dans la raideur caractérielle.

g) Toute forme de direction sociale n'est que l'expression sociale de l'un ou de l'autre aspect de cette structure des masses humaines.

h) Il n'est pas question du Traité de Versailles, des puits de pétrole de Bakou, de 200 à 300 ans de capitalisme, mais de 4 000-6 000 années de civilisation autoritaire et mécaniste qui ont ruiné le fonctionnement biologique de l'homme.

i) La soif d'argent et la soif de puissance sont des produits de remplacement, maintenus par l'engourdissement biologique des masses, « ersatz » du bonheur d'aimer irréalisé.

j) La répression de la vie sexuelle naturelle des enfants et des adolescents vise à structurer des défenseurs consentants et des reproducteurs de la civilisation mécaniste et autoritaire.

k) Des milliers d'années de répression humaine sont sur le point d'être éliminées.

Ce sont là, pour l'essentiel, les résultats de nos recherches caractérologiques en matière sociale :

Trois considérations nous poussent à promouvoir l'évolution libérale du monde, considérations d'ordre personnel, objectif et social.

1) L'intérêt personnel est déterminé par la menace pesant sur notre existence en tant que membres d'une société atteinte d'un mal mortel. Celui qui a perdu comme moi, pendant la Première Guerre mondiale, son foyer paternel, sa famille et ses biens, qui a vu mourir et tomber dans la déchéance de nombreux amis, qui a assisté à des exodes et à la destruction de valeurs, se rend compte de ce que souffrent en ce moment des millions d'êtres humains. Nous voulons que cette honte cesse ! C'est une honte qu'une poignée de filous prussiens et de psychopathes pervers puisse jouer les « führer » de ceci et de cela, et exploiter l'impuissance sociale de millions d'humains, travailleurs et ordonnés. La honte est d'autant plus grande que ces mêmes millions d'humains confient sottement et naïvement (même en dehors de l'Allemagne) le pouvoir aux escrocs politiques. Nous ne voulons qu'une chose : travailler en paix, aimer nos femmes (ou nos hommes), élever nos enfants à l'abri de la peste ; bref, nous ne voulons pas que quelques escrocs politiques puissent empoisonner nos vies déjà si brèves, nous égarer, nous duper. Nous ne tolérerons plus que la politique ruine nos existences. Plus jamais !

2) Les pestiférés fascistes ont reconnu l'inaptitude des masses à la liberté et l'ont présentée comme *une donnée biologique de la nature.* Ils ont lancé la théorie raciale dont l'irrationalisme a séduit quelques-uns, ils ont départagé l'humanité en races de sur-hommes et en races de sous-hommes biologiquement fixées, ils se sont parés – malgré leurs tares et leurs crimes – du titre de « sur-hommes ». Nous tenons la réponse toute prête à cette duperie : *la théorie raciale est une manière mystique d'envisager la vie. Le bonheur d'aimer naturel et la joie de vivre des masses la réduiront à néant !*

3) Notre Institut est confronté à une tâche fantastique. Nous devons envisager deux éventualités totalement différentes :

a) Première éventualité : Si la Deuxième Guerre mondiale fait émerger la réponse du chaos social à la surface de la conscience sociale, de grandes tâches nous attendent. La responsabilité qui pèsera sur nous sera immense. Il s'agit d'y *préparer* à temps nos esprits. Pour commencer, mettons un ordre méticuleux à la foule de nos observations sur les réactions humaines et les effets de la peste fasciste, sinon l'échec nous attend. Cette tâche ne peut être accomplie que dans le cadre de la lutte générale pour la mise en place d'un régime de liberté *authentique.* Si nous adhérions à l'illusion que la structure des hommes est libérale et apte à tout moment à l'exercice de l'auto-administration, qu'il suffit de supprimer le parti des pestiférés fascistes pour assurer le fonctionnement de la liberté sociale, pour placer le droit avant l'injustice, la vérité avant le mensonge, l'honnêteté avant la perfidie, nous péririons sans aucun doute ensemble avec tous ceux qui s'appuient sur de telles illusions. *L'évolution libérale présuppose le refus total de toutes les illusions, car sans ce refus, il est impossible d'extirper l'irrationalisme au sein des masses, de les établir dans la responsabilité et dans l'aptitude à la liberté.* En idéalisant les masses humaines et en s'apitoyant sur elles, on les précipite dans de nouveaux malheurs.

Les multiples organisations libérales en Europe avaient adopté, face à cette maladie des masses humaines, l'attitude d'un charlatan essayant de convaincre un paralysé qu'il n'est pas malade et qu'il pourrait danser la polka s'il n'y avait pas le grand méchant loup (les fabricants d'armements en 1914, les psychotiques en 1942). Le paralysé est peut-être heureux de l'entendre dire, mais il reste paralysé. Le médecin honnête aurait recours à la méthode « brutale », il éviterait soigneusement de bluffer le malade. Il diagnostiquerait la maladie et tenterait de déterminer si elle est guérissable ou non. S'il trouvait qu'en principe elle est guérissable, il aviserait aux moyens de la guérir.

Le dictateur fasciste déclare que les masses humaines sont biologiquement tarées, assoiffées d'autorité, donc des *esclaves-nés :* seul un régime autoritaire et dictatorial peut, par conséquent, leur convenir. Il est à noter que tous les dictateurs qui répandent aujourd'hui la détresse dans le monde sont issus des masses opprimées. Ils connaissent donc fort bien cette maladie des masses humaines. Mais ils manquent de connaissances en matière de sciences naturelles et d'évolutionnisme, ils ignorent l'esprit de vérité et de recherche, ainsi, ils ne songent même pas à *modifier* cet état de choses.

Les dirigeants des démocraties formelles, pour leur part, se faisaient des illusions en croyant les masses humaines capables de liberté : ainsi, ils s'ôtaient la possibilité d'instaurer, tant qu'ils détenaient le pouvoir, l'aptitude à la liberté et le sens des responsabilités au sein des masses humaines ; ils périrent dans le naufrage et ne feront plus jamais surface !

Notre réponse est scientifique et rationnelle. Elle repose sur le fait de l'inaptitude des masses à la liberté, fait que nous ne considérons pas, comme le mysticisme racial, comme immuable et fondé dans la nature des choses : nous estimons que née de circonstances sociales archaïques, cette inaptitude est parfaitement *guérissable,* d'où deux tâches importantes :

1) La mise à nu et l'élucidation des formes sous lesquelles se manifeste l'inaptitude des hommes à la liberté.

2) La mise au point d'outils médicaux, pédagogiques et sociaux permettant de rétablir, d'une manière énergique et englobante, *l'aptitude* à la liberté.

C'est le moment de dénoncer les « erreurs » des gouvernements démocrates, leur manie de pactiser avec la peste dictatoriale, les trahisons des alliés démocratiques (Grande-Bretagne, Espagne ; Russie, Tchécoslovaquie, etc.), la primauté des intérêts d'affaires sur les principes (pétrole russe pour l'Italie pendant la campagne d'Éthiopie, pétrole

mexicain pour l'Allemagne pendant la guerre anti-fasciste en Espagne, acier suédois pour l'Allemagne hitlérienne, acier américain, charbon américain pour le Japon, l'attitude anglaise en Birmanie et en Inde, la croyance religieuse et mystique des socialistes et des communistes). Mais toutes ces « erreurs » sont de peu d'importance quand on les compare aux erreurs des masses humaines, à leur indifférence, à leur passivité, à leur soif d'autorité, etc. Un fait inéluctable demeure : *seules les masses laborieuses sont responsables de tout ce qui arrive, en bien comme en mal.* Ce sont elles, il est vrai, qui souffrent le plus de la guerre, mais c'est leur indifférence nonchalante, leur soif d'autorité, etc., qui en sont la cause et qui rendent les guerres possibles. Il en résulte en toute logique *que ce sont également elles, les masses laborieuses, et elles seules, qui sont à même d'assurer une paix durable.* La quintessence de cet achèvement ne peut être que l'élimination de cette incapacité à la liberté. Et seules les masses laborieuses peuvent accomplir cela. *Pour devenir susceptibles de liberté et de paix assurée, les masses laborieuses, inaptes à la liberté, devront avoir un pouvoir social.* C'est là la contradiction et sa solution.

b) Deuxième éventualité : si la fin de la guerre *ne* fait *pas* émerger à la surface de la conscience sociale ces faits fondamentaux et que les anciennes illusions reprennent du poil de la bête, on peut supposer que notre position actuelle ne changera pas beaucoup. Dans ce cas, nous serons obligés de conclure que les « pilules illusoires », les libertés *formelles,* les joies *formelles,* les démocraties *formelles* aboutiront tôt ou tard à de nouvelles dictatures et à une nouvelle guerre. Dans ce cas, notre « isolement » ne finira pas et nous resterons dans l'opposition, face à cette misère sociale ; mais la tâche qui nous attend sera aussi ardue. Nous nous efforcerons de maintenir, sur le plan personnel, une existence objective et honnête dans l'ambiance générale d'illusionnisme. Nous aurons des combats sauvages à soutenir pour conserver dans toute leur pureté et pour approfondir nos connaissances sur

la nature de l'homme. Il ne sera pas facile pour le biophysicien de l'orgone, pour le travailleur en psychologie structurelle, pour le spécialiste de l'économie sexuelle, de se protéger de l'influence des illusions et de transmettre aux générations futures leur savoir dans toute sa *pureté cristalline* ; il faut que ce savoir soit pratiquement disponible lorsque, après la sixième, douzième ou vingtième guerre mondiale la peste de l'âme sera enfin reconnue comme telle. Nous ne transmettrons pas dans ce cas à nos héritiers de hauts faits, des honneurs de guerre, des « souvenirs héroïques », des épisodes vécus au front, mais un savoir modeste, peu visible, peu tapageur, d'un intérêt vital pour *l'avenir.* Cette tâche peut être remplie même si les circonstances morales sont très défavorables : *la génération dont la maturité sera telle qu'elle pourra se débarrasser de la peste émotionnelle, ne sera pas obligée de faire inutilement fausse route et de chercher péniblement les réponses aux arguments de la peste. Elle pourra s'appuyer sur des vérités anciennes et négligées et instaurer une existence plus honnête et plus convenable que la génération de 1910.*

Plus d'un ami nous posera ici une question : « Pourquoi diable, s'exclamera-t-il, n'engagez-vous pas la lutte pour le pouvoir social en vue d'imposer votre vérité dont l'importance vous est nettement apparue ? N'est-ce pas la preuve de votre lâcheté si vous vous tenez tranquille alors que vous prétendez connaîtra des faits d'une importance vitale ? Lancez-vous donc dans la lutte pour conquérir un poste de ministre de la Santé, de fonctionnaire dans l'enseignement ou l'éducation populaire, pour jouer un rôle comme homme d'État ! »

Nous comprenons cet argument. Beaucoup des nôtres se sont souvent posé la question. Beaucoup ont passé des nuits blanches à y réfléchir. Le dilemme s'énonce ainsi :

Des vérités ne disposant pas du pouvoir nécessaire pour s'imposer sont des vérités inutiles, académiques.

Le pouvoir, quel qu'il soit, est dictature, s'il ne se fonde pas sur la vérité, car il repose toujours plus ou moins, d'une manière ou d'une autre, sur la peur qu'inspire aux hommes la responsabilité sociale et le fardeau personnel qu'est pour eux la « liberté ».

Le pouvoir dictatorial fait mauvais ménage arec la vérité, tous deux s'excluent réciproquement.

C'est un fait attesté par l'histoire que la vérité a toujours péri quand ses promoteurs ont accédé au pouvoir social. « *Pouvoir* » *signifie toujours assujettissement des autres.* Or, des faits véridiques ne peuvent être imposés par l'assujettissement, mais seulement par la persuasion. C'est là l'enseignement que nous avons tiré des révolutions française et russe. Aucune de leurs vérités n'a passé quelques décennies. Jésus a formulé en son temps des vérités immenses. Elles ont disparu dans le monde chrétien, quand les papes sont venus le remplacer. Des vues profondes sur la misère des hommes d'il y a 2 000 ans cédèrent la place à des formules creuses, le cilice fut remplacé par la chasuble brodée d'or, la révolte contre l'oppression par de belles promesses pour l'au-delà. Les vérités de la grande révolution française moururent sous le régime de la république pour disparaître à jamais dans la bouche des politicards, dans l'ignorance d'un Pétain, dans l'affairisme d'un Laval. Les vérités de l'économie marxiste périrent dans la révolution russe, quand le mot « société » fut remplacé par le mot « État », l'« humanisme internationaliste » par le patriotisme cocardier et le pacte avec Hitler. Elles moururent en Allemagne, en Autriche, en Scandinavie, bien que les héritiers des grands combattants européens pour la liberté aient disposé de la totalité du pouvoir social. Cent ans se sont écoulés depuis les vérités des années 48 : et nous étouffons toujours sous des ordures vieilles de milliers d'années. *Il y a incompatibilité entre pouvoir et vérité. C'est là aussi une vérité amère et regrettable.*

Il est exact que ceux des nôtres qui disposent de quelque expérience politique pourraient s'engager au même titre que

les politicards dans la lutte pour le pouvoir. *Mais nous n'avons pas le temps, nous avons des choses plus urgentes à faire.* Nous risquerions aussi de perdre nos connaissances qui sont pour nous sacrées. Pour accéder au pouvoir, il faut nourrir d'illusions les foules. C'est là aussi une vérité : Lénine a pu gagner à sa cause des millions de paysans, sans lesquels la révolution russe n'aurait pu se faire, en lançant une devise en contradiction avec les aspirations collectivistes du parti russe. Il leur disait : « Prenez les terres des grands propriétaires fonciers. Elles resteront votre propriété *individuelle* ! » Et les paysans marchèrent, ils auraient refusé leur concours si on leur avait dit en 1917 qu'on procéderait à la collectivisation des terres. C'est ce que prouve la lutte acharnée pour la collectivisation de l'agriculture russe vers 1930. Il y a dans la vie sociale des *degrés* de puissance et de mensonge. *Plus les masses sont véridiques, moins il y a de despotisme :* plus la masse est remplie d'illusions irrationnelles, plus sera brutale et englobante la tyrannie des hommes au pouvoir.

Quand on affirme que les masses sont *elles-mêmes* responsables de leurs malheurs sociaux, qu'elles ne peuvent rejeter la faute sur quelques psychopathes isolés, qu'elles portent *elles-mêmes* la responsabilité de leurs destinées, qu'elles ne peuvent s'en décharger sur quelque chef élu et acclamé par elles, qu'elles sont, *seules* responsables de *tout* ce qui arrive en ce monde, on se trouve tellement en contradiction avec ce que les masses ont appris et cru jusqu'ici que ce serait sottise de vouloir, de cette manière, s'emparer du pouvoir !

Il est en revanche *parfaitement* possible que la catastrophe mondiale revête un jour des formes telles que les masses humaines seront *forcées de prendre conscience de leur attitude sociale, de procéder à leur propre métamorphose et d'assumer elles-mêmes le lourd fardeau de la responsabilité sociale.* Dans ce cas, elles gagneront *elles-mêmes* le pouvoir et rejetteront à juste titre des groupements désireux de s'emparer du pouvoir

« dans l'intérêt du peuple ». Nous n'avons donc aucune raison de lutter pour le pouvoir.

Nous sommes en revanche très sûrs que les masses auront besoin de nous, qu'elles nous appelleront et nous confieront des fonctions importantes si jamais elles accèdent au stade de l'auto-métamorphose rationnelle. Nous serons alors une fraction de cette masse et non ses chefs, nous ne serons pas ses délégués élus, ses « hauts » protecteurs : les masses humaines se rendront en foule – comme c'était jadis le cas en Autriche et en Allemagne – dans nos cliniques et nos maisons d'éducation pour y suivre des cours et des démonstrations scientifiques (à condition que nous soyons restés honnêtes), pour y chercher la réponse à leurs problèmes vitaux (en fait, ils ne viendront pas avec la prétention ou l'espoir de trouver chez nous des directives pour l'accomplissement de leurs tâches personnelles). Car lorsque les masses humaines *assumeront elles-mêmes* la responsabilité de leur vie sociale, elles se heurteront à leurs propres faiblesses, à l'héritage malsain du passé, en d'autres termes, à la structure de leur pensée et de leur sensibilité que nous avons résumée par la notion générique d'« inaptitude à la liberté ». Et nous aurons la grande joie de dévoiler – en notre qualité d'institution sociale – les mécanismes de l'inaptitude à la liberté et les obstacles à toute évolution libérale et d'aider les masses humaines à accéder à la liberté authentique.

Pour ce faire, nous n'avons pas besoin du pouvoir. La *confiance* des hommes de tout âge, de toute profession, de toute couleur, de toute idéologie qui récompensera notre intégrité comme médecins, chercheurs, pédagogues, travailleurs sociaux, biologistes, physiciens, écrivains, techniciens, etc., sera plus efficace que toute la puissance que les politicards auront pu conquérir. Cette confiance sera d'autant plus totale que notre activité scientifique et pratique reflétera mieux la réalité. Cette confiance ne saurait être conquise, elle récompense ceux qui s'attachent honnêtement

à leur travail. Il faut surtout nous garder d'adapter nos connaissances à la pensée grégaire des hommes d'aujourd'hui pour « augmenter notre influence ». La confiance générale dans nos activités ne peut être que le résultat d'une meilleure connaissance de la nature de la peste.

Le fait qu'on fera appel à nos services prouvera que l'auto-administration s'est réellement emparée de la vie sociale, que la volonté « d'approfondir la vérité » et de procéder à une auto-critique féconde a pris place au sein des masses laborieuses. Comme notre organisation est la seule qui ait compris l'irrationalisme de toute politique et des idéologies anciennes, il ne saurait en être autrement. Si, au contraire, on continue de nous reléguer dans l'« opposition », la preuve sera faite que la société n'est pas encore mûre pour comprendre l'irrationalisme et son mécanisme. Dans cette dernière hypothèse, le pouvoir ne nous servirait à rien, et en l'accaparant, nous tomberions nous-mêmes dans la décadence de l'irrationalisme.

Que personne ne s'autorise de ce renoncement volontaire au pouvoir pour sous-estimer notre travail. Nous ne jouons pas le rôle du savant « modeste », « aux prétentions limitées ». Notre travail a pour objet les sources de la vie, il s'inscrit dans la ligne des sciences naturelles fondamentales. Toute modestie déplacée nous ferait du tort. Il est vrai que la « puissance orgastique » semble de peu d'importance à côté du « barrage de Dnieprostroï » ; « cuirasse caractérielle » fait piètre figure à côté de « black-out » ; l'« orgone » a une allure académique à côté de « Bataan et Tobrouk ». Mais c'est là l'optique de *l'actualité.* Que reste-t-il d'un Alexandre le Grand à côté des lois de Képler ? De César à côté des lois de la mécanique ? Des campagnes de Napoléon à côté de la découverte des micro-organismes et de la vie inconsciente de l'âme ? Et que restera-t-il du « grand psychopathe » quand on le comparera à l'orgone cosmique ? Renoncer au pouvoir n'est pas renoncer à la conduite rationnelle de l'existence humaine. Ce qui change, c'est l'effet produit : il sera

prévoyant, profond, révolutionnaire, authentique, vivifiant. Peu importe si ses effets se feront sentir demain ou après-demain. Ce sera l'affaire des masses laborieuses de cueillir les fruits de notre science nouvelle aujourd'hui plutôt que demain. La responsabilité qu'elles assument pour leur vie et leurs activités n'est pas moindre que celle que le cordonnier assume pour ses chaussures, le médecin pour son malade, le chercheur pour ses observations, l'architecte pour ses constructions. Nous n'avons nullement l'intention de faire le bonheur du peuple ou de le plaindre. *Nous prenons les hommes au sérieux !* S'ils ont besoin de nous, ils nous appelleront. Nous nous rendrons à leur appel. En ce qui me concerne, je refuse de briguer le pouvoir pour imposer aux autres mon savoir.

2. Rigidité biologique, inaptitude a la liberté, conception mécanique et autoritaire de la vie

Nous sommes confrontés à un fait irréfutable : *Jamais au cours de l'histoire de la société humaine les masses humaines ont été capables de préserver, d'organiser, et de développer la liberté et la paix pour la conquête desquelles elles ont livré de sanglantes batailles.* Nous parlons de la liberté *authentique* du développement personnel et social, de la libération de la peur de vivre, de la libération de toute oppression économique, de la libération de toute inhibition réactionnaire de notre épanouissement ; bref, nous entendons par liberté *l'autogestion libérale de la vie humaine.* Libérons-nous de toutes les illusions ! Il y a au sein des masses une puissance réactionnaire, meurtrière, inhibitrice de toute évolution, qui contrecarre tous les efforts des combattants pour la liberté.

Cette puissance réactionnaire se manifeste dans les foules humaines sous forme de *peur de la responsabilité* et *peur de la liberté.* Ce ne sont pas là des jugements moraux. Cette peur

est profondément ancrée dans la constitution biologique de l'homme moderne, constitution qui n'est pas – selon la conviction typique du fasciste – fondée « dans la nature de l'homme », mais qui s'est faite au cours de l'histoire et qui, pour cette même raison, peut parfaitement être modifiée. Il n'est pas facile de fournir une description claire et succincte du rôle social de la peur de la liberté. Je m'en remets à un rapport de James Aldritlge paru le 24 juin 1942 dans le *New York Times* sous le titre « British in Africa lack killer urge ». Nous y lisons :

« L'Afrika-Korps allemand a battu la Huitième armée parce qu'il a été rapide, furieux, viril, rude. Comme soldats au sens traditionnel du terme, les Allemands sont des zéros en chiffre. Mais le maréchal Erwin Rommel et sa bande sont des hommes furieux, ils sont rudes au point d'en être stupides. Ils sont virils et rapides, ils sont des assassins avec peu ou pas d'imagination. Ils sont des hommes pratiques, tirés d'une vie aussi pratique que dure, pour lutter d'une manière pratique : ils sont des nazis ayant appris le métier de lueur. Les chefs de guerre allemands sont des hommes de science, qui expérimentent et améliorent sans cesse la dure formule mathématique servant à tuer. Ils ont reçu une formation de mathématiciens, d'ingénieurs, de chimistes habitués à affronter des problèmes compliqués. L'art ou l'imagination n'ont rien à y faire. Pour eux, la guerre est de la physique appliquée. L'entraînement psychologique du soldat allemand tente à faire de lui un casse-cou et une cervelle bridée, il est un tueur professionnel qui ne fait que ça. Il s'imagine être l'homme le plus rude de la terre. En réalité, il s'effondre facilement, il n'est pas si rude que ça, il peut être battu à plate couture si l'ennemi applique à son endroit les mêmes méthodes radicales et expéditives que lui… Le soldat britannique est le soldat le plus héroïque de la terre, mais il ne faut pas confondre cela avec la rudesse militaire. Il a la rudesse de la détermination, mais il n'a pas la rudesse qui ferait de lui un tueur scientifique de l'ennemi. »

C'est la meilleure description du militarisme mécanique que j'aie jamais lue. Elle révèle brusquement *l'identité absolue entre science mécanicienne, structure humaine mécanique et assassinat sadique.* Cette identité s'est incarnée d'une manière insurpassable dans l'idéologie dictatoriale totalitaire de l'impérialisme allemand. À cette trinité mécaniste s'oppose une conception de la vie qui ne considère pas l'homme comme une machine, la machine comme le maître de l'homme, le militarisme comme son plus beau fleuron. La conception vitaliste et fonctionnelle a trouvé un dernier refuge dans les démocraties occidentales ; on peut se demander si elle pourra survivre au chaos.

Un général haussera peut-être les épaules si je prétends que les défaites des démocraties, pour tragiques et dangereuses qu'elles fussent, portaient la marque de cette humanité profonde, qui est aux antipodes de l'automatisme mécanicien, *du respect devant la vie humaine.* Aldridge a tort quand il reproche aux chefs d'armées démocratiques d'avoir voulu – à l'encontre des hommes-robots – ménager les vies humaines. Il a tort quand il suggère aux combattants anti-fascistes de tuer par des méthodes plus mécaniques, plus automatiques, plus scientifiques que celles mises en œuvre par les robots prussiens. Battre les automates par leurs propres méthodes, c'est chasser le diable par Beelzebuth : celui qui agit ainsi se transformera lui-même, en perfectionnant l'assassinat scientifique, en homme-robot et continuera pour son propre compte le processus mis en branle par son adversaire. Ainsi disparaîtra le dernier espoir d'une société humaine différente, à jamais pacifique.

Notre manière d'envisager la lutte anti-fasciste est différente. Nous recherchons avec lucidité et rigueur les raisons historiques et biologiques qui ont abouti à ce massacre. C'est cette connaissance qui permettra d'exterminer la peste fasciste, et non l'imitation de ses procédés. Il est impossible de venir à bout du fascisme en copiant ses méthodes, et encore moins en faisant « mieux » que lui, sans être contaminé, consciemment ou inconsciemment, par la décadence fasciste. La voie du fascisme est la voie du machinisme, de la mort, de la paralysie, du désespoir. La voie de la vie est fondamentalement différente, plus ardue, plus dangereuse, plus honnête, plus gonflée d'espoir.

Laissons de côté toutes les considérations d'actualité politique et concentrons notre intérêt sur cette *seule* question : *Quelle est l'origine d'une identité fonctionnelle aussi totale entre la machine, l'homme et l'assassinat scientifique ?* Cette question peut paraître ésotérique à côté de questions de ce genre : la construction des navires compensera-t-elle le tonnage coulé ? Le robot atteindra-t-il les puits de pétrole de

Bakou ? Nous ne méconnaissons pas l'importance des problèmes d'actualité. Quand un incendie se déclare dans ma maison, je tâche naturellement d'abord d'éteindre le feu, de sauver – si faire se peut – les manuscrits, livres et appareils les plus importants. Mais tôt ou tard, je serai obligé de construire une nouvelle maison et je réfléchirai longuement aux causes possibles de l'incendie pour empêcher le retour d'une telle catastrophe.

L'HOMME EST AU FOND UN ANIMAL. À la différence de l'homme, les animaux ne sont pas des robots, ne sont pas sadiques, leurs sociétés (à l'intérieur de la même espèce) sont infiniment plus pacifiques que celles des hommes. La question fondamentale qui se pose est la suivante : *Qu'est-ce qui a poussé l'homme à dégénérer en robot ?*

Quand je parle de l'« animal », je ne songe à rien de méchant, de cruel ou d'« inférieur », mais à un fait biologique. L'homme a développé une curieuse conception, aux termes de laquelle il ne serait pas un animal, mais précisément un « homme » s'étant débarrassé de tous les attributs « méchants » et « bestiaux ». L'homme se distance par tous les moyens du méchant animal et se réclame, pour justifier sa « supériorité », de la culture et de la civilisation qui le distinguent de l'animal. Il prouve par son attitude, par ses « théories des valeurs », ses philosophies morales, ses « procès de singes », etc., qu'il veut oublier le fait qu'il est au fond un animal qui a bien plus en commun avec l'« animal » qu'avec ce qu'il se croit être et dont il rêve. Le « surhomme » germanique tire son origine de cet effort de l'homme pour se distancer de l'animal. Il atteste par sa méchanceté, par son incapacité de vivre en paix avec ses congénères, par des guerres comme la guerre actuelle, qu'il se distingue des autres animaux seulement par son sadisme démesuré ainsi que par la trinité mécanicienne qui a nom conception autoritaire de la vie, science mécanique et machine. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les résultats de la civilisation à travers les âges, on constate que les affirmations

des hommes ne sont pas seulement fausses mais qu'elles semblent faites exprès pour faire oublier aux hommes qu'ils sont des animaux. *D'où viennent les illusions des hommes sur leur propre compte et comment de telles illusions ont-elles pu naître ?*

La vie de l'homme est scindée en deux : une partie de sa vie obéit aux lois *biologiques* (satisfaction sexuelle, alimentation, attachement à la nature), une *autre* est déterminée par la civilisation mécanicienne (idées mécaniques sur sa propre organisation, sur sa prédominance par rapport au royaume des bêtes, son comportement envers d'autres groupes humains, fondé sur des considérations de race et de classe, concepts de valeurs en matière de propriété, de non-propriété, de science et de religion, etc.). L'être et la pensée de l'homme se déroulent sur deux plans à la fois : *il est animal et il n'est pas animal* ; à l'enracinement, *biologique* d'un côté s'oppose son évolution *technique* de l'autre. Tous les concepts que l'homme a élaborés sur sa propre nature s'appuient sur l'exemple des machines qu'il a créées. La construction des machines et le maniement des machines ont fait croire à l'homme qu'il s'est développé lui-même avec sa machine et par sa machine pour aboutir à quelque chose de plus « élevé ». D'autre part l'homme a conféré à la machine un aspect et une mécanique rappelant l'animal. La locomotive a des yeux pour voir, des jambes pour courir, une gueule pour manger du charbon, des ouvertures d'évacuation pour les cendres, des leviers et des dispositifs pour émettre des sons. Les produits de sa technique mécanique constituent donc une extension du domaine de l'homme. Les machines prolongent efficacement son organisation biologique. Elles lui donnent la possibilité de dominer bien mieux la nature qu'il ne pourrait le faire avec ses seules mains. Elles lui assurent la maîtrise de l'espace et du temps ; ainsi, la machine est devenue une part de l'homme, une réalité fragmentaire aimée et vénérée. L'homme rêve que ses machines lui facilitent la vie, qu'elles le rendent plus sensible au plaisir. Jouir de la vie à l'aide de la

machine est un vieux rêve de l'humanité. Et comment se présente la réalité ? *En réalité la machine a toujours été et sera toujours l'ennemi le plus dangereux de l'homme, le menaçant de destruction s'il ne parvient pas à se distancer d'elle.*

Le progrès civilisateur conditionné par le développement de la machine allait de pair avec *une interprétation aussi fausse que néfaste de l'organisation biologique de l'homme.* En construisant des machines, l'homme obéissait aux lois de la mécanique et de l'énergie inanimée. Cette technique avait fait des progrès remarquables avant que l'homme se soit posé la question de sa *propre structure e*t de sa *propre organisation.* Lorsqu'il osa, peu à peu, d'une démarche prudente, et souvent sous la menace de mort de ses semblables, découvrir ses propres organes, il interpréta leurs fonctions selon les principes mis en œuvre pendant des siècles pour la construction de ses machines : son interprétation fut mécanicienne, inanimée, rigide. *La conception mécaniste de la vie est une réplique de la civilisation mécaniste.* Mais les fonctions de la vie sont fondamentalement différentes, elles ne relèvent pas de la mécanique. L'énergie biologique spécifique, l'orgone, obéit à des lois qui ne sont ni mécaniques ni électriques. Prisonnier de sa conception mécaniciste du monde, l'homme était incapable de saisir l'aspect typiquement vivant, non mécanique, de la fonction vitale, il rêve de créer un jour un homoncule à la Frankenstein, ou d'élaborer au moins un cœur artificiel ou une protéine artificielle. L'idée que l'homme se fait dans son imagination de l'homoncule mis au point par lui, associe ce dernier à un monstre brutal, ayant quelque ressemblance extérieure avec l'homme, mais se signalant par son allure mécanique et stupide : il est doté de forces gigantesques qui, une fois lâchées, ne sauraient être freinées ou retenues dans leur folie meurtrière. Walt Disney a fort bien concrétisé ce concept dans son film sur « L'Apprenti Sorcier ». Tous les produits de l'imagination humaine mettant en scène l'homme et son organisation nous frappent par l'absence de toute

expression vivante, de toute bonté, de toute sociabilité, de tout attachement à la nature. Il est en revanche significatif que l'homme confère aux animaux qu'il met en scène précisément les traits qui lui font défaut et dont il ne dote pas ses homoncules. Les films d'animaux de Walt Disney nous en fournissent la preuve.

Dans sa propre imagination, l'« homme » apparaît donc comme un monstre mécanique, cruel, doué de forces supra-naturelles, dépourvu de sentiments et de vie, l'animal comme un être vivant possédant toutes les qualités et toutes les faiblesses de l'homme. Il s'agit de savoir si l'homme reproduit dans ses fantasmes une réalité ? La réponse : *Oui parfaitement !* Il nous décrit d'une manière expressive sa contradiction biologique interne :

a) Dans l'idéologie : animal méchant – homme sublime ;

b) Dans la réalité : animal libre et bienveillant – homme-robot brutal.

Ainsi, la machine donne, par contrecoup, à l'homme une idée mécaniste, automatique, inanimée, rigide de son organisation interne. L'homme voit sa propre organisation de la manière suivante : le cerveau est le « produit le plus parfait de l'évolution ». Il constitue pour l'homme une « centrale », qui donne des « impulsions » aux différents organes comme le « souverain » d'un « État » donne des directives à ses « sujets ». Les organes du corps sont reliés au cerveau par des fils télégraphiques appelés « nerfs » (cette vue est totalement erronée puisque les organes de l'organisme avaient déjà une fonction biologique utile avant qu'il y ait eu, dans les milliards d'organismes, de cerveau. D'autre part, la physiologie expérimentale a prouvé que les fonctions vitales essentielles survivent longtemps après l'ablation du cerveau dans le chien ou la poule). Les nourrissons doivent prendre toutes les trois heures tant de grammes de lait et dormir tant d'heures. La nourriture doit comporter X grammes de lipides, Y grammes de protéines, Z grammes d'hydrates de carbone.

L'homme n'a pas de pulsions sexuelles jusqu'à la célébration du mariage : elles se manifestent ce jour précis. Dieu a créé le monde exactement en six jours, il s'est reposé le septième jour, comme fait l'homme de la machine. Les enfants font X heures de mathématiques, Y heures de chimie, Z heures de zoologie, tous de la même manière, tous doivent absorber la même quantité de savoir. Une intelligence supérieure correspond à 100 points, une intelligence moyenne à 80 points, la stupidité complète à 40 points. À 90 points on devient docteur, à 89 on ne le devient pas.

Le domaine psychologique est pour l'homme moderne une donnée fumeuse, mystique, ou, dans la meilleure hypothèse, une sécrétion de son cerveau conservée soigneusement dans différents tiroirs. La pensée est un excrément comme les matières fécales sont les excréments des intestins. L'homme n'a pas seulement nié pendant des siècles l'existence de l'âme, il a même rejeté toute tentative visant à expliquer ses sensations et expériences psychiques. En même temps, il a élaboré un système mystique où il a casé l'univers de ses émotions. Il a puni de mort ceux qui mettaient en doute son système mystique, qu'il s'agît de « saints », de la « pureté de la race » ou de l'« État ». C'est ainsi que l'homme a développé une conception de son organisation interne qui est à la fois mécaniste, automatique et mystique. Sa compréhension biologique est restée en arrière par rapport à son habileté à construire des machines. Il a renoncé à se comprendre lui-même. La machine créée par ses soins lui a suffi pour lui expliquer le fonctionnement de son organisme[3].

Ce fossé entre l'habileté industrielle de l'homme et sa compréhension biologique est-il dû uniquement à un manque d'information ? Ou pouvons-nous supposer qu'il s'agit là d'une intention inconsciente, d'une sorte de rejet volontaire bien qu'inconscient de la compréhension de son propre organisme ? (Quand je me livre à des expériences sur l'orgone, je m'étonne toujours que des dizaines de milliers de

chercheurs remarquables n'aient jamais aperçu l'orgone atmosphérique !)

La réponse est nette : le manque de compréhension de la vie, son interprétation mécaniste, la surévaluation de la machine, obéissent à des intentions inconscientes. L'homme aurait fort bien pu construire, par des procédés mécaniques, des machines et comprendre en même temps la vie non-mécanique, la vie *vivante.* Quand on observe l'homme attentivement dans les situations importantes de son existence, on accède à la nature intime de cette intention.

La civilisation mécanicienne n'a pas seulement amélioré l'existence animale de l'homme, elle était investie, en outre, d'une fonction subjective infiniment plus importante mais *irrationnelle :* elle devait faire croire à l'homme *qu'il n'est pas un animal, qu'il se distingue essentiellement de l'animal.* Quel intérêt a l'homme – et c'est là la deuxième question – à proclamer sans cesse, dans le domaine de la science, de la religion, de l'art et dans toutes sortes de manifestations de la vie, qu'il est un *homme* et non un *animal* ? Que la tâche suprême de l'homme consiste à « supprimer la partie animale de son être » ? à entretenir des valeurs « supérieures », que le « petit animal sauvage » qu'est l'enfant doit être éduqué et transformé en être humain « supérieur » ? Comment se fait-il que l'homme mette tant de zèle à couper la branche biologique sur laquelle il est assis, de laquelle il est issu et à laquelle il est indissolublement lié ? Comment se fait-il qu'il n'aperçoive pas les dommages (maladies mentales, biopathies, sadisme, guerres) que son reniement de sa nature biologique lui cause dans le domaine de la santé, de la culture, de l'idéologie ? L'intelligence humaine est-elle capable d'admettre que la misère humaine ne peut être vaincue que si l'homme reconnaît totalement sa nature animale ? L'homme ne comprendra-t-il jamais que ce qui le distingue des autres animaux n'est rien d'autre que l'amélioration de sa sécurité vitale, et qu'il doit mettre un terme au reniement irrationnel de sa vraie nature ?

« Éloignons-nous de l'animal, éloignons-nous de la sexualité ! » Voilà la devise de toutes les formations d'idéologies humaines. Peu importe le travesti choisi par telle ou telle idéologie : ainsi le fasciste parlera du « surhomme authentique », le communiste de l'« honneur de la classe prolétarienne », le chrétien de la « nature spirituelle et morale de l'homme », le libéral des « valeurs humaines supérieures ». Au fond de tout cela, on entend toujours la même chanson monotone : « Je ne suis pas un animal ; j'ai inventé des machines ; aucun animal n'a inventé des machines ! *Je n'ai pas d'organes génitaux comme l'animal !* » C'est là la source de la surévaluation de l'intellect, de la raison « pure », mécaniste, logique, par rapport à la « pulsion », l'opposition de la culture à la nature, de l'esprit au corps, du travail à la sexualité, de l'État à l'individu, du « surhomme » au « sous-homme ».

Comment se fait-il que quelques-uns seulement des automobilistes, des sansfilistes, connaissent les noms des inventeurs de l'automobile et de la radio, tandis que chaque enfant peut citer les noms de généraux pestiférés ?

Les sciences naturelles font comprendre à l'homme qu'il n'est au fond qu'un ver perdu dans le vaste univers. Le pestiféré politique ne cesse de lui dire qu'il n'est pas un animal mais un « zôon politikon », donc un « non-animal » spécifique, un vecteur de valeurs, un « être moral ». Qui dira tout le malheur que l'idée platonicienne de l'État a porté dans le monde ! Si l'homme connaît mieux le politicard que le savant, c'est qu'il ne veut pas qu'on lui rappelle son état d'animal sexuel, *c'est qu'il ne veut pas être un animal !*

Vu sous ce jour, l'animal est dépourvu d'intelligence, il n'a que de « mauvais instincts », il manque de culture, il est poussé par des « pulsions basses », il ignore les « valeurs » et ne se soucie que de ses « besoins matériels ». Ces constatations sont faites de préférence par un type d'homme qui voit dans la chasse à l'argent le contenu de sa vie. Si une guerre meurtrière comme celle que nous vivons est investie d'une trace de fonction rationnelle, cette fonction ne peut

consister qu'à révéler le caractère profondément irrationnel et mensonger de telles idées. L'homme devrait être heureux de vivre sans sadisme, sans perversions, sans bassesse, comme n'importe quel animal, fourmi ou éléphant. L'homme a été assez vaniteux pour s'imaginer que la terre est le centre du monde, la seule planète habitée de l'univers ; tout aussi néfaste est sa philosophie selon laquelle l'animal serait un être « sans âme » et sans morale, parfois même immoral. Si je me déclarais un saint bienfaisant tout en fracassant le crâne de mon voisin avec une hache, je finirais logiquement dans un asile d'aliénés ou sur la chaise électrique. Mais l'homme qui proclame ses « valeurs » idéales tout en adoptant un comportement contraire, s'engage dans la même contradiction. Qu'il exprime cette contradiction par des formules sociologiques pompeuses telles que « le siècle des guerres et des révolutions », « sublime souvenir du front », « sommet de l'évolution de la stratégie militaire et de la tactique politique », ne change rien au fait que sa cécité et sa confusion mentale ne sont nulle part plus grandes que dans le domaine de son organisation biologique et sociale.

Il est évident que cette attitude n'est pas naturelle, mais qu'elle est l'aboutissement de l'évolution de la civilisation mécaniste. Elle a débuté quand l'ordre patriarcal a entrepris la restructuration de l'homme dans le sens autoritaire, par la régression et le refoulement de la génitalité des petits enfants et des adolescents. La répression de la nature, de l'« animal » dans l'enfant a été et est encore l'instrument essentiel de la transformation de l'homme en « sujet » et en « robot » (j'ai exposé ce processus socio-économique avec ses effets sur l'idéologie et les formations de structures de l'homme dans mon ouvrage sur *L'Irruption de la Morale Sexuelle).* Simultanément, se poursuivait et se ramifiait la note dominante de toute idéologie et de toute formation culturelle : « Éloignons-nous de la génitalité », « éloignons-nous de l'animal ! » L'homme a eu recours à ces deux processus concomitants, le processus social et le processus

psychologique, pour réaliser son désir de prendre ses distances vis-à-vis de ses origines biologiques. En même temps se précisaient et s'aggravaient ses tendances sadiques et cruelles dans le domaine des affaires et de la guerre, ses allures de robot, la raideur de masque de son faciès, sa cuirasse contre les émotions, ses penchants pervers et criminels.

Depuis quelques années seulement on a commencé à reconnaître les effets dévastateurs de cette déviation de l'évolution biologique. On serait tenté de se lancer dans une appréciation trop optimiste de la situation. Ainsi, on pourrait argumenter de la façon suivante : il est exact que l'homme a commis une erreur en expliquant sa propre nature en fonction de sa civilisation mécanicienne. Puisque cette erreur a etc reconnue, il est aisé de la redresser : la civilisation ne peut être que mécaniste, mais l'attitude mécaniste de l'homme face à la vie peut facilement être remplacée par une vision animée et fonctionnelle. Un ministre de l'Éducation ou de la Culture intelligent pourrait donner des instructions visant à la réforme de l'enseignement dans ce sens. Dans une ou deux générations, l'erreur serait redressée. C'est ainsi que raisonnaient beaucoup de personnes intelligentes pendant la Révolution Russe, entre 1917 et 1923.

Cette argumentation serait judicieuse si la vision mécaniste de la vie était une simple « idée », un simple « concept ». Mais l'analyse caractérielle d'hommes moyens de toutes les couches sociales a montré que l'idéologie mécaniste n'est pas seulement le « reflet » des processus sociaux dans la vie psychologique de l'homme, mais bien plus que cela :

Au cours des millénaires d'évolution mécaniste, la vision mécanicienne de la vie s'est enracinée, de génération à génération, profondément dans le système biologique de l'homme. Ce faisant, elle a effectivement modifié ses fonctions dans un sens mécaniste. Le processus de la destruction de la fonction génitale de l'homme a entraîné son engourdissement plasmatique. L'homme s'est cuirassé contre tout ce qu'il y

avait de naturel, de spontané en lui, il a perdu le contact avec la fonction d'autorégulation biologique, il ressent une vive angoisse devant tout ce qui est vivant et libre.

Cet *engourdissement biologique* se manifeste essentiellement par un raidissement général de l'organisme et une réduction démontrable de la mobilité plasmatique : l'intelligence est amoindrie, le sens social naturel bloqué, la psychose généralisée. Les faits à l'appui de cette thèse ont été exposés en détail dans *La fonction de l'orgasme.* L'homme dit « civilisé » prit une allure raide, mécanique, il perdit sa spontanéité, c'est-à-dire qu'il tourna à l'automate, à la « machine cérébrale ». Il ne croit pas seulement qu'il fonctionne comme une machine, *mais il fonctionne effectivement comme un robot, d'une manière mécanique.* Il vit, il aime, il hait, il pense comme une machine. En s'engourdissant biologiquement et en perdant sa fonction d'autorégulation dispensée par la nature, il adopta une série d'attitudes caractérielles dont l'aboutissement le plus extrême est la peste dictatoriale : conception hiérarchique de l'État, administration mécaniste de la société, peur des responsabilités, désir ardent d'un leader (« Führersehnsucht ») et nostalgie d'autoritarisme, manie de recevoir des ordres, pensée mécaniste en matière de sciences naturelles, meurtre mécanisé en temps de guerre. Ce n'est pas un hasard si l'idée platonicienne de l'État est née dans le milieu d'esclaves grecs.

Ce n'est pas non plus un hasard si elle a survécu jusqu'à ce jour : la sujétion aux corvées a été remplacée par l'esclavage psychologique.

Le problème de la peste fasciste nous a conduits au cœur de l'organisation biologique de l'homme. Elle concerne une évolution millénaire et non, comme pensent les économistes, les intérêts impérialistes des deux derniers siècles et même des vingt dernières années. La portée de la guerre actuelle ne se limite donc en aucune façon aux visées impérialistes sur les gisements de pétrole de Bakou ou les plantations de caoutchouc dans l'Océan Pacifique. Le Traité de Versailles

joue le même rôle dans la Deuxième Guerre mondiale que la roue d'une machine servant à transférer l'énergie du charbon au piston à vapeur. La conception économiste de la vie est incapable – en dépit de sa grande utilité pratique – d'expliquer les processus bouleversants de notre vie.

La légende biblique de la création de l'homme à l'image de Dieu, de sa supériorité sur le règne animal, etc., reflète d'une manière éloquente le refoulement que l'homme a imposé à sa nature animale. Or, ses fonctions corporelles, la procréation, la naissance, la mort, le besoin sexuel, sa dépendance de la nature, lui rappellent tous les jours sa vraie origine. L'homme s'efforce avec d'autant plus d'acharnement d'accomplir sa « vocation », « divine » ou « nationale » ; l'ancienne haine contre toute véritable science de la nature, qui ne se limite pas à la construction de machines, provient de cette source. Il a fallu attendre plusieurs millénaires pour que Darwin établît l'origine animale de l'homme d'une manière irréfutable. Il a fallu autant de temps pour que Freud découvrît que l'enfant est avant tout et d'un bout à l'autre un être *sexuel.* Et quel vacarme fit l'animal humain en l'apprenant[4].

Il existe une corrélation étroite entre le « sentiment de supériorité » que l'homme éprouve par rapport à l'animal et le « sentiment de supériorité » qui le distancie des nègres, des juifs, des français, etc. Il est plus agréable d'être « seigneur » plutôt qu'animal.

Pour se dissocier du règne animal, l'animal humain a rejeté, par le processus du raidissement biologique, les sensations d'organes qu'il a fini par ne plus apercevoir. C'est encore aujourd'hui un dogme de la science naturelle mécaniste que les fonctions autonomes ne sont pas ressenties comme telles et que les nerfs vitaux autonomes sont inertes, alors que chaque enfant sait à l'âge de trois ans déjà que le plaisir, l'angoisse, la colère, la nostalgie ont leur siège dans le ventre, alors que la sensation du Moi n'est que la somme des sensations d'organes. En perdant ses sensations d'organes, l'homme n'a pas seulement perdu la réactivité et

l'intelligence naturelle de l'animal, mais il s'est enlevé la possibilité de résoudre ses problèmes vitaux ; il a remplacé l'intelligence naturelle autorégulatrice du plasma corporel par un lutin résidant dans le cerveau, auquel il attribue par un raisonnement métaphysique des propriétés à la fois métaphysiques et mécaniques. De fait, les sensations somatiques de l'homme se sont *effectivement* engourdies et automatisées.

Par l'éducation, la science et la philosophie de la vie, l'homme ne cesse de reproduire l'organisme-robot. Cette mutilation biologique fête ses triomphes les plus insensés dans le mot d'ordre « Éloignons-nous de l'animal par la lutte du « surhomme » contre le « sous-homme » (qui s'identifie à l'« homme du ventre ») », et l'assassinat scientifique, mécanique, rigoureux sur le plan mathématique. Or, il est impossible de tuer avec les seules philosophies mécanistes et les seules machines. C'est pourquoi on a recours au sadisme, pulsion secondaire née de la répression de la nature, seul caractère de poids distinguant, au plan structurel, l'homme de l'animal.

Cette tragique déviation vers le mécanisme automatique n'a toutefois pas complètement effacé l'antagonisme naturel : dans le fond de son être l'homme raidi est resté un être animal. Son pelvis et ses reins ont beau être immobiles, sa nuque et ses épaules raides, sa musculature du ventre tendue, son thorax dressé dans un geste de fierté timide, il sent néanmoins au tréfonds de son être qu'il est une partie vivante et organisée de la nature. Comme il renie et réprime partout cette nature, il ne peut faire ouvertement et rationnellement profession de foi en sa faveur ; *il est donc obligé d'en faire un vécu mystique, transcendant, surnaturel,* en recourant soit à la forme de l'extase religieuse, soit à celle de l'union à l'esprit du cosmos, soit à celle de la cruauté sadique ou du « bouillonnement cosmique du sang ». On sait qu'un monstre impuissant de cette espèce conçoit ses meilleures idées

assassines au printemps. La parade militaire prussienne révèle toutes les particularités du robot mystique.

Le mysticisme humain, qui représente les dernières traces du sentiment vital, est aussi la source du sadisme de robot caractérisant l'hitlérisme. Des profondeurs où végètent les derniers vestiges des fonctions biologiques, s'élève, en dépit du raidissement et de l'esclavage, l'appel à la « liberté ». Aucun mouvement social désireux de conquérir les foules ne peut inscrire à son programme la « répression de la vie ». Chacun des innombrables mouvements sociaux s'opposant à l'auto-régulation des énergies vitales proclame sous une forme ou une autre la « liberté » : libération du péché, rédemption des attaches « terrestres », libération de l'espace vital, liberté de la nation, liberté du prolétariat, liberté de la culture, etc. L'appel aux différentes « libertés » est aussi vieux que la dégénérescence mécaniste du plasma humain.

L'appel à la liberté est un signe d'oppression. Il retentira tant que l'homme ne se sentira pas libre. Il peut prendre des aspects variés, dans le fond il ne signifie qu'une seule chose : la protestation contre *le raidissement insupportable de l'organisme et de la mécanisation des institutions vitales qui s'opposent violemment aux sensations de vie naturelles.* Si l'on assiste un jour à l'instauration d'une société où ne retentira plus l'appel à la liberté, on pourra dire que l'homme a vaincu sa mutilation biologique et sociale et conquis la liberté authentique. Quand l'homme reconnaîtra de nouveau sa nature animale au bon sens du terme, il pourra créer une culture authentique.

Les « aspirations supérieures » de l'homme ne représentent que l'évolution biologique des énergies vitales. Elles ne peuvent être concevables que dans le cadre des lois de l'évolution biologique, jamais *contre elles. Vouloir* la liberté et *être capable* de liberté c'est vouloir et promouvoir la connaissance de l'énergie biologique des hommes et contribuer à son épanouissement (avec l'aide des machines).

On ne saurait parler de liberté tant qu'on entrave et redoute l'évolution biologique de l'homme.

Poussées par les politicards, les masses humaines ont l'habitude d'attribuer la responsabilité des guerres aux potentats du moment. Ainsi, on a dénoncé pendant la Première Guerre mondiale les « industriels des armements », pendant la deuxième le « grand psychopathe ». *C'est vouloir rejeter la faute sur d'autres ! En réalité, les seules responsables de la guerre sont les masses humaines qui disposent de tous les moyens nécessaires pour l'empêcher.* Elles supportent ainsi les conséquences atroces de leur apathie, de leur passivité et parfois de leur participation active. *Souligner la faute, la responsabilité entière des masses humaines, c'est les prendre au sérieux.* Les plaindre en faisant d'elles de pauvres victimes, c'est les traiter en enfants irresponsables et impuissants. Le vrai combattant de la liberté choisira la première attitude, tandis que le politicard donnera sa préférence à la seconde.

3. L'arsenal de la liberté humaine

Les rois et les empereurs ont l'habitude de passer en revue leurs troupes. Les magnats de la finance comptent les fonds qui leur donnent du pouvoir. Le dictateur fasciste de tout acabit fait l'inventaire des réactions irrationnelles des hommes pour conquérir et maintenir sa puissance sur les foules. Le savant examine de près ses connaissances et ses moyens de recherches. Mais aucune organisation de libération n'a songé jusqu'ici à passer en revue *l'arsenal biologique* où se trouvent les armes permettant d'instaurer et de maintenir la liberté humaine. En dépit de la précision de la mécanique sociale, il n'existe à ce jour aucune définition scientifique du mot *liberté.* Pourtant, aucun autre mot n'a donné lieu à plus d'abus et à plus de malentendus. Définir la liberté c'est définir la santé sexuelle. *Pourtant, personne ne*

veut faire profession de foi en faveur de la liberté sexuelle. On a souvent l'impression que la revendication de la liberté personnelle et sociale ne peut se faire sans sentiments d'angoisse et de culpabilité, comme si la liberté était un péché interdit ou du moins une attitude peu convenable. L'économie sexuelle comprend ce sentiment de culpabilité : la liberté sans autodétermination sexuelle est une contradiction en soi. Or, se conformer aux lois de la sexualité, c'est – aux termes des structures dominantes – commettre un « péché », se charger d'une « culpabilité ». Peu d'êtres humains vivent l'amour sans sentiments de culpabilité. « L'amour libre » est devenu un terme péjoratif qui n'a plus le sens que lui donnaient les anciens combattants pour la liberté. Dans les films, on met *sur le même plan* les inclinations criminelles et les pulsions génitales. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'on manifeste une plus grande estime à l'ascète et au réactionnaire qu'au Polynésien amoureux, qu'un haut rang social soit incompatible avec un comportement sexuel naturel, qu'un leader hiérarchique ne puisse officiellement avoir de « vie privée », que de grands savants comme De la Mettrie aient été salis et calomniés par les ascètes, que chaque ascète pervers puisse impunément dénigrer un couple d'amoureux heureux, que les jeunes soient jetés en prison pour avoir eu des rapports sexuels, etc.

Nous avions l'intention de mettre en évidence, dans ce chapitre, l'erreur de calcul commise jusqu'ici par tous les combattants de la liberté : *l'absence de liberté sociale est caractérisée par son ancrage sexuel et physiologique dans l'organisme humain.* Il s'ensuit que la dominance de l'inaptitude physiologique à la liberté est un des préalables fondamentaux de tout vrai combat pour la liberté. Ce n'est pas notre propos d'énumérer ici les éléments de liberté connus de tous, tels que la liberté d'opinion, la libération de la répression et de l'exploitation économiques, la liberté de réunion et d'association, la liberté de la recherche scientifique, etc. Ce qui nous intéresse ici, c'est de mettre le

doigt sur *l'obstacle le plus puissant* à l'exercice de toutes les libertés.

Nous comprenons pourquoi l'inaptitude caractérielle universelle des masses humaines à la liberté n'a jamais fait, jusqu'ici, l'objet de débats publics. Cette constatation est trop sombre, trop déprimante, trop impopulaire pour qu'on la fasse en public. Elle exige de la majorité une autocritique rigoureuse et une réforme complète de ses habitudes de vie. Elle exige le transfert de la responsabilité de tous les événements historiques de minorités et de petits groupes sociaux à la grande masse de ceux qui assurent par leur travail la pérennité de la société. Cette majorité laborieuse n'a encore jamais dirigé elle-même les destinées de la société. Tout ce qu'elle a pu faire, en mettant les choses au mieux, c'était de confier la gestion de leur vie à des individus convenables, animés de bons sentiments. La forme « parlementaire » du « gouvernement » n'a pu tenir tête à la pression des réalités, car *d'autres* groupements et majorités ont investi en même temps des sadiques et des impérialistes brutaux du pouvoir de disposer de leurs destinées. Le danger est bien trop grand de voir dégénérer l'organisation sociale formellement démocratique en dictature du moment, qu'elle se voit acculée à la nécessité de défendre son existence même contre la dictature autoritaire. Comme ce ne sont pas, *de fait* et *dans la pratique,* les masses humaines qui déterminent leur vie, la tendance à la répression de la liberté est inscrite dans le cours même des événements sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait mauvaise volonté de la part des députés élus. Ainsi, la guerre requiert de nombreuses mesures sociales dont la nécessité momentanée ne saurait être contestée, mais qui, à long terme, portent le germe de l'autoritarisme. Dans certains cas, la décision sur le caractère passager ou permanent des restrictions de la liberté sociale dépend de la composition fortuite d'un gouvernement. Il semble qu'on ait pris conscience de ce fait. Car on entend souvent dire qu'il ne saurait être question de rétablir les conditions anciennes et

qu'il s'agit de créer un nouvel ordre du monde. Cette affirmation est judicieuse, mais on chercherait en vain des propositions concrètes. Personne n'a l'air de *vouloir charger la majorité laborieuse de la population, qui jusqu'ici n'a joué qu'un rôle passif, de la responsabilité totale de ses destinées futures.* On remarque partout comme une peur secrète de retirer la responsabilité à un gouvernement démocratique et bien intentionné, pour la confier à ceux qui jusqu'ici n'ont fait figure que d'électeurs, qui n'ont jamais été les *supports responsables* de la société. Cette peur n'est pas fondée sur la méchanceté ou le mauvais vouloir mais sur la connaissance des structures biophysiques des masses. La révolution russe, qui a fait quelques pas vers le gouvernement par les masses, s'est effondrée et s'est transformée en dictature pour cette même raison. Il n'en reste pas moins vrai que la principale leçon qu'on peut retirer de cette guerre est celle de la nécessité de la révolution sociale en remplaçant la démocratie formelle par la démocratie authentique. Je résume les conclusions inéluctables qui se dégagent des faits exposés ci-dessus :

a) Les masses humaines sont inaptes à la liberté.

b) L'aptitude générale à la liberté ne peut être obtenue que par la lutte quotidienne pour l'organisation libérale de la vie.

c) D'où la conclusion : *Il faut donner à des masses inaptes à la liberté le pouvoir social leur permettant d'accéder à l'aptitude à la liberté et d'instaurer la liberté.*

Je voudrais illustrer les tâches pratiques qui nous attendent par un exemple tiré de la vie des plantes. J'observe depuis un bon moment l'effet des mauvaises herbes sur la croissance de jeunes sapins. Les tiges poussant dans un terrain peu infesté d'ivraie se développent pleinement dans tous les sens et forment des branches aussitôt sorties de terre. Le développement de la plante n'est pas entravé, elle monte vers le soleil, elle est « saine », elle s'épanouit « librement ». Mais quand le germe est tombé au milieu de mauvaises herbes, il

développe une tige tordue, dépourvue d'aiguilles. La formation des branches est imparfaite, beaucoup d'aiguilles dépérissent, d'autres viennent mal. Peu de plantes sont capables de tenir tête à l'ivraie. L'influence de celle-ci se manifeste directement par l'état chétif des jeunes sapins. L'effort de la lutte a tordu leurs branches dans tous les sens. Qu'on libère une telle plante de la mauvaise herbe et aussitôt elle se développe mieux, mais l'influence initiale se manifeste néanmoins par une croissance médiocre, des troncs tordus, des aiguilles peu développées. Tout germe *nouveau* qui tombe sur le sol nettoyé évolue des le départ favorablement.

Je pense que nous sommes en droit de comparer l'évolution libérale d'une société au jeune sapin poussant librement, la société dictatoriale à la plante étouffée par l'ivraie, les démocraties formelles pâtissant de la pression des dictatures aux plantes se développant en dépit de la mauvaise herbe mais en en subissant le contrecoup biologique. Il n'existe, pour l'heure présente, aucune société démocratique capable de se développer en conformité avec les lois de la libre autorégulation, sans souffrir sur le plan intérieur ou extérieur de l'influence déformante de situations dictatoriales et autoritaires. L'expérience du fascisme nous a dotés de nombreux moyens de reconnaître à temps l'hitlérisme à l'intérieur et à l'extérieur de nos frontières. *L'hitlérisme n'est en dernière analyse qu'une forme particulièrement évoluée de l'idéologie mécaniste assortie de l'irrationalisme mystique des masses humaines.* Le rétrécissement de la vie individuelle n'est que l'aboutissement de l'influence millénaire de toutes les institutions autoritaires et irrationnelles sur l'homme moderne. Le fascisme n'a pas créé cette situation, il en a profité pour juguler la liberté en l'aggravant. La génération qui porte en elle la trace de millénaires autoritaires ne peut espérer qu'un certain soulagement. Ce serait illusion de croire qu'elle puisse, après l'arrachage de l'ivraie, c'est-à-dire après la destruction de la machine fasciste, s'épanouir comme un sapin libre et sain.

Autrement dit : *la rigidité biologique de l'homme de la génération vivant aujourd'hui ne peut être abolie, mais les forces libérales agissant dans son sein peuvent être mises en état de mieux se développer. Mais d'autres humains naissent tous les jours et au bout de trente ans il pourrait y avoir un renouvellement biologique de l'humanité à condition que les jeunes naissent sans subir la contamination fasciste.* Le tout est de savoir dans quelle ambiance la nouvelle génération voit le jour, ambiance libérale ou ambiance autoritaire : nous discernons donc nettement la tâche qui nous attend sur le plan de l'hygiène sociale et de la législation sociale :

Il faut mettre, à tout prix, par tous les moyens, les générations futures à l'abri de l'influence de la rigidité biologique de la génération ancienne.

Le fascisme allemand a sa source dans la rigidité et le rétrécissement biologiques des générations allemandes précédentes. Le militarisme typiquement prussien est l'expression extrême de cette rigidité, qui se manifeste dans sa discipline mécanique, le pas de parade et dont l'expression la plus directe est la recommandation : « Rentrez le ventre, sortez la poitrine ! » Le fascisme allemand pouvait s'appuyer sur l'engourdissement et le rétrécissement biologiques des masses humaines des autres pays. D'où son succès international. Il a réussi au cours d'une seule génération à extirper de la société allemande les derniers vestiges de la volonté de liberté biologique, et à rendre rigide au cours d'une seule décennie la jeune génération pour en faire des robots de guerre incapables de penser. Il est évident qu'on ne saurait instaurer un régime de liberté et d'auto-administration sociales en se basant sur des hommes mécanisés et biologiquement engourdis. *Les armes les plus importantes dans l'arsenal de la liberté sont donc les immenses forces vitales et libérales agissant dans tout nouveau-né de la génération nouvelle, et dans le fond il n'y a que cela.*

Supposons que les démocraties formelles finissent par remporter la victoire dans cette guerre mais qu'elles

négligent l'erreur de calcul biologique, la rigidité biologique générale des masses humaines, ou qu'elles ne reconnaissent pas toute son importance sociale. Dans cette hypothèse, chaque génération transmettra à la suivante sa rigidité sous forme d'idéologies anti-vitalistes et autoritaires ; les libertés infirmes se signaleront par leur mauvais fonctionnement biologique, par la lutte acharnée qu'elles devront livrer pour survivre. Les masses humaines ne seront jamais capables de développer la pleine responsabilité de la vie sociale. Tous ceux qui ne sont *pas* intéressés par l'auto-gouvernement de la société, pourront se contenter *d'empêcher,* par la mise en œuvre de moyens financiers ou en abusant de leur position ou de leur puissance, qu'on éloigne des nouveau-nés la pression de la rigidité de la génération ancienne.

Notre tâche comporte donc des données sociales, médicales et pédagogiques :

Sur le plan social il s'agit de découvrir les sources de la détresse biologique de l'homme et de promulguer des lois adéquates pour la protection de l'évolution libérale. Des formules générales telles que « liberté de la presse », « liberté de réunion et d'opinion » vont de soi, mais elles ne sont de loin pas suffisantes. Car ces lois confèrent les mêmes droits à l'homme irrationnel qu'à l'homme épris de liberté. Comme la mauvaise herbe pousse toujours plus facilement et plus rapidement, l'hitlérien remportera forcément la victoire. Il ne suffit pas de définir les hitlériens par le port d'un insigne, mais il faudra dépister et combattre l'hitlérisme dans la vie de tous les jours par des méthodes scientifiques et humaines. C'est en arrachant le fascisme comme l'ivraie qu'on découvrira au fil des jours les lois susceptibles de l'éliminer.

Un exemple parmi beaucoup d'autres illustrera notre propos : Celui qui veut conduire une auto doit prouver qu'il sait la conduire de manière à ne pas mettre en danger la sécurité publique. Il doit passer son « permis ». Celui qui habite un appartement dépassant ses moyens financiers doit déménager et en prendre un plus petit. Pour ouvrir une

boutique de cordonnier il faut prouver qu'on connaît son métier. Mais il n'existe au XX^e^ siècle pas de loi protégeant les nouveau-nés contre l'incapacité pédagogique et les influences névrotiques des parents. On peut mettre au monde autant d'enfants qu'on veut, d'après les fascistes c'est même là un devoir : or personne ne demande s'ils sont bien nourris et élevés en conformité avec les idéaux tant vantés. Le slogan sentimental de la « famille nombreuse » est typiquement fasciste, peu importe qui s'en fait le défenseur[5].

Sur le plan médical et pédagogique, il est grand temps de mettre un terme à la pratique scandaleuse de confier les destinées de toute une génération à des centaines de milliers de médecins et de maîtres n'ayant pas la moindre connaissance des lois bio-sexuelles régissant le développement du petit enfant. Et cela quarante ans après la découverte de la sexualité enfantine ! Par la faute d'éducateurs et de médecins ignorants, la mentalité fasciste est inoculée journellement à des millions de jeunes. Il faut exiger sur-le-champ deux mesures : Primo : tout médecin, tout éducateur, tout travailleur social, etc., désireux de s'occuper de la jeunesse, doit prouver qu'il est sain du point de vue de l'économie sexuelle et qu'il a des connaissances étendues de la vie sexuelle entre la première et la dix-huitième année environ. En d'autres termes : *l'éducation des éducateurs en matière d'économie sexuelle doit être obligatoire.* La formation des théories sexuelles ne doit pas être abandonnée au hasard, à l'arbitraire ou à l'influence de la morale névrotique imposée. Secundo : *il faut des lois rigoureuses pour protéger la joie de vivre naturelle des enfants et des adolescents.* Cette revendication semble radicale et révolutionnaire. Mais le fascisme, qui est né de la répression de la sexualité infantile et juvénile, a exercé – personne ne le contestera – une influence négative infiniment plus radicale et plus révolutionnaire que celle que pourrait exercer dans un sens positif la protection sociale de la nature. Toutes les sociétés démocratiques ont pris des initiatives isolées pour essayer,

dans ce domaine, de renverser la vapeur. Mais ces tentatives dispersées sont noyées dans les miasmes pestilentiels que les éducateurs et les médecins biologiquement engourdis et moralisateurs répandent sur toute la société.

Il est peu utile d'entrer dans les détails. Les différentes mesures à prendre apparaîtront spontanément si l'on retient le *principe de l'attitude positive face à la sexualité et de la protection sociale de la sexualité infantile et juvénile.*

Au plan économique, selon les relations naturelles du travail, c'est-à-dire les liens économiques réciproques, des hommes peuvent fournir le cadre et la base pour la restructuration biologique de la masse humaine.

Nous désignons par démocratie du travail la somme de toutes les relations de travail naturelles considérées comme la forme naturelle de l'organisation du travail. Ces relations de travail sont de par leur nature *fonctionnelles* et non mécaniques. Il est impossible de les organiser à volonté, il faut qu'elles émergent spontanément du processus du travail. La dépendance réciproque d'un menuisier et d'un forgeron, d'un naturaliste et d'un tailleur de verre, d'un peintre et d'un fabricant de couleurs, d'un électricien et d'un métallurgiste découle de l'interpénétration des *fonctions* du travail. On ne saurait imaginer de loi arbitraire capable de modifier ses interrelations naturelles. Il est impossible de libérer le savant au microscope de sa dépendance du tailleur de verre. La nature des lentilles est exclusivement déterminée par les lois de l'optique et par la technique ; de la même manière, la forme des bobines à induction dépend des lois de l'électricité, les activités des hommes de la nature de leurs besoins. Les fonctions naturelles du processus du travail échappent à tous les arbitraires humains, mécanistes et autoritaires. Elles s'exercent au sens strict du mot *librement.* Elles sont seules rationnelles et pour cette raison même seules capables de déterminer l'être social. Même le « grand psychopathe » dépendait d'elles. L'amour, le travail et la connaissance couvrent totalement la notion de « démocratie du travail ».

Il est vrai que les fonctions naturelles du travail, de l'amour et de la connaissance peuvent être mal employées et étouffées, mais grâce à leur nature même, elles se sont toujours réglées automatiquement depuis qu'il y a des hommes exerçant une activité et elles procéderont à leur autorégulation tant qu'il y aura un processus social. Ce sont elles qui motivent le *fait* (et non la revendication) de la démocratie du travail. La notion de « démocratie du travail » n'est donc ni un programme politique, ni l'anticipation intellectuelle d'une « planification économique » ou de quelque « ordre nouveau ». La démocratie du travail est un *état de fait* qui jusqu'ici a échappé au regard de l'homme. La démocratie du travail ne peut être organisée, pas plus d'ailleurs que la liberté. Il est impossible d'organiser la croissance d'un arbre, d'un animal ou d'un homme. Elle est autorégulatrice et n'a pas besoin de lois ou de règlements. Une fois de plus, tout ce qu'on peut faire c'est gêner son évolution ou en abuser.

Or, c'est la fonction même de toute espèce de domination autoritaire *d'entraver* les fonctions naturelles autorégulatrices. La tâche d'un ordre authentiquement libéral ne peut consister qu'à éliminer toute entrave aux fonctions naturelles. Or, la démocratie, pour peu qu'on la respecte et qu'on la prenne vraiment au sérieux, se confond si complètement avec l'autorégulation de l'amour, du travail et de la connaissance, qu'il faut des lois draconiennes. La dictature, autrement dit l'irrationalisme des hommes, s'identifie par contre à tout ce qui entrave cette autorégulation naturelle.

Il en découle avec netteté que la lutte contre la dictature et l'esprit autoritaire irrationnel ne peut consister que dans deux actes fondamentaux :

— *dans la recherche des énergies vitales naturelles de l'individu et de la société ;*

— dans l'inventaire de tous les obstacles s'opposant à la fonction spontanée de ces énergies vitales naturelles.

Il s'agit de promouvoir les premières et d'éliminer les secondes. La civilisation au sens positif du terme ne peut signifier que la création de circonstances favorables à *l'épanouissement* des fonctions naturelles de l'amour, du travail et de la connaissance. Si la liberté ne peut être organisée parce que toute organisation s'oppose à la liberté, on peut, on doit même organiser les *conditions* permettant aux énergies vitales de prendre leur élan.

Dans nos milieux professionnels nous ne prescrivons pas aux travailleurs ce qu'ils doivent penser et comment ils doivent penser. Nous n'« organisons » pas le cheminement de leur pensée. Mais nous exigeons que chacun, dans sa spécialité, se défasse en cette matière des contraintes que l'éducation a imposées à sa pensée et à ses actions. De cette manière, les réactions spontanées se présentent librement.

C'est un non-sens que de définir la liberté comme l'octroi des mêmes droits juridiques au mensonge et à la vérité. Une démocratie du travail authentique ne concédera pas au domaine mystique et irrationnel les mêmes droits qu'à la vérité, ne traitera pas sur un pied d'égalité la répression des enfants et leur libre épanouissement. C'est un non-sens que de discuter avec un assassin son droit à assassiner. Mais c'est là un non-sens que nous commettons sans cesse dans nos rapports avec les fascistes. On ne traite pas le fascisme comme l'irrationalisme et l'infamie organisés en État, mais on le considère comme une « forme d'État » jouissant par ailleurs des mêmes droits que les autres. On agit de la sorte, parce qu'on héberge le fascisme *dans son propre Moi.* Il va sans dire que le fascisme a lui aussi « raison » quelque part : mais on ignore où il a raison.

Vue ainsi, la liberté est une réalité simple, parfaitement compréhensible et facile à manier. Il est inutile de « conquérir » la liberté, elle existe spontanément dans toutes

les fonctions vitales. *Ce qu'il faut conquérir, c'est la suppression de toutes les entraves à la liberté.*

Il apparaît dans cette perspective que l'arsenal de la liberté humaine dispose d'une grande richesse de moyens biologiques et mécaniques. Nous ne luttons pour rien d'extraordinaire, mais pour la libération de la vie sous toutes ses formes. Le rêve antique deviendra réalité lorsqu'on aura bien compris la réalité. Nous trouvons dans l'arsenal de la liberté :

Le savoir vivant et spontané de chaque individu, quels que soient son âge, son origine sociale, la couleur de sa peau, sur les lois naturelles de la vie. Il faut lutter contre l'étouffement et la déformation de ce savoir par des idéologies et des institutions anti-vitalistes, dures, raides, mécanistes, mystiques.

Les relations de travail naturelles entre les hommes et la joie naturelle qu'ils trouvent dans leur travail, phénomènes vigoureux et pleins d'avenir. Il faut supprimer tout ce qui étouffe la démocratie naturelle du travail par des restrictions et des règlements arbitraires, ennemis de la vie, autoritaires.

La sociabilité et la moralité naturelles existant dans l'homme. Il faut supprimer l'ignoble moralisme qui étouffe la moralité naturelle et se réclame ensuite des impulsions criminelles qu'il a lui-même suscitées.

Cette guerre élimine – plus que toutes les guerres précédentes – des obstacles à l'autorégulation naturelle dont l'élimination est impensable en temps de paix. Citons le renvoi fasciste de la femme à ses casseroles, l'affairisme, l'usure et l'exploitation, les frontières nationales artificielles, etc. Nous ne sommes pas de ceux qui prétendent que la guerre est nécessaire au progrès de la culture humaine. La situation est la suivante : l'organisation mécaniste, mystique et autoritaire de la société humaine aboutit sans cesse aux massacres technologiques que sont les guerres. Ce qui dans l'homme et dans la société humaine respire la vie et la liberté

se dresse contre ce cercle vicieux : comme l'infirmité de l'homme et de la société se manifeste dans la guerre par les excès les plus insensés et les plus meurtriers, la vie est *forcée* de faire des efforts qu'elle aurait été incapable d'entreprendre pendant des époques moins sauvages, puisque la vie n'est jamais parvenue jusqu'ici à une pleine compréhension de sa propre nature.

On pourrait formuler l'objection suivante :

Nous admettons que l'homme a imprimé, depuis des millénaires, en tombant sous la coupe de la machine, une déformation mécaniste à son corps et une distorsion irrationnelle à sa pensée, mais nous ne voyons pas comment on pourrait revenir en arrière, effacer la dégénérescence mécaniste de l'organisme, remettre en vigueur les énergies libérales, autorégulatrices, si les masses humaines sont exposées après comme avant à l'influence de la machine. Aucun homme raisonnable nous demandera de prendre d'assaut les machines et de détruire la civilisation technicienne. Il n'existe aucune contrepoids valable contre les influences anti-biologiques de la technologie mécanique. Pour venir à bout du raidissement biologique il faut autre chose que l'information scientifique. Et la guerre que nous vivons en ce moment risque fort d'aggraver plutôt que d'abolir le raidissement biologique, puisqu'elle met l'accent sur la discipline et l'automatisation des activités humaines.

Cette objection est parfaitement valable. Étant donné les moyens techniques dont dispose l'humanité, il n'y a aucun espoir de revenir en arrière et d'abolir la dégénérescence biologique de la race des animaux humains. J'ai hésité longtemps avant de publier mes découvertes sur la reproduction biologique de la civilisation mécanicienne. Je me disais qu'il était inutile de proclamer des vérités dont l'effet pratique était nul.

La réponse à ce dilemme douloureux me fut fournie quand je me demandai moi-même comment j'ai pu découvrir en

psychiatrie, en sociologie et en biologie les formules fonctionnelles capables de clarifier et de remplacer si avantageusement les tendances mécanistes et mystiques dans ces trois disciplines. Je ne me considère pas comme un surhomme extraordinaire. Je ne me distingue pas tellement du type humain moyen. Comment se fait-il dans ces conditions que j'aie trouvé une solution qui avait complètement échappé aux autres ? J'ai compris peu à peu que mes études poursuivies pendant plusieurs dizaines d'années m'avaient forcé à me libérer, afin de pouvoir continuer mes recherches professionnelles sur l'énergie biologique, de tous les concepts mécanistes et mystiques. *Autrement dit, c'est mon travail qui m'a obligé à penser d'une manière fonctionnelle.* Si je m'étais limité, dans mes recherches, à la structure mécaniste et mystique que mon éducation m'avait inculquée, je n'aurais pas trouvé un seul des faits de la biophysique d'orgone. Je m'étais engagé dans la voie de la découverte de l'orgone à l'instant même où j'abordais le domaine interdit des contractions plasmatiques orgastiques. En faisant un retour sur moi-même, je me rendis compte que j'avais évité beaucoup de points critiques de cette évolution capables de me faire abandonner la vision vivante, fonctionnelle de ces choses et de me ramener à une vue mécaniste et mystique. J'ignore comment j'ai pu échapper au danger. Mais ce qui est certain, c'est que la vision fonctionnelle de la vie, qui fournit tant de réponses au chaos actuel, avait sa source dans le maniement de l'énergie biologique, l'énergie de l'orgone. C'est ainsi que j'ai pu trouver la réponse pour moi. Or, je suis d'avis que cette réponse a une validité universelle :

L'ignorance des lois biologiques fonctionnelles a donné naissance au machinisme et substitué à la réalité vivante le mysticisme. L'orgone cosmique, c'est-à-dire l'énergie biologique spécifique de l'univers, n'a pas un fonctionnement mécaniste, elle n'est pas mystique. Cette énergie de l'orgone a ses propres lois *spécifiquement fonctionnelles,* qui ne peuvent

être comprises dans la perspective matérielle, comme les liquides chargés positivement ou négativement, comme des notions mécaniques et rigides. L'énergie de l'orgone obéit à des lois *fonctionnelles* telles que l'attraction, la dissociation, la contraction, le rayonnement, la pulsation, etc. Je doute fort qu'à l'encontre de la technologie mécaniste meurtrière, l'énergie de l'orgone puisse se prêter à quelque entreprise de massacre. Cette guerre ou la guerre suivante augmentera dans des proportions gigantesques les besoins de fonctions garantissant la pérennité de la vie. Le rayonnement vital orgonotique est une contribution importante de l'économie sexuelle à l'évolution future du genre humain. Tôt ou tard, des milieux et des groupements sans cesse plus nombreux se familiariseront avec les fonctions de l'orgone. Dans le cadre du processus de la conquête de l'énergie vitale cosmique, les hommes seront *forcés* d'apprendre à penser d'une manière fonctionnelle pour pouvoir maîtriser l'orgone cosmique. De la même manière, ils ont appris à penser *en termes de psychologie* lorsque s'ouvrirent les portes de la connaissance de la vie sexuelle de l'enfant, ou *en termes d'économie* avec la découverte des lois économiques. Comme les lois mécanistes de la nature morte ont communiqué leur raideur mécaniste aux hommes quand ils les ont saisies et maîtrisées, de même – et c'est là un raisonnement analogique qui nous semble justifié – chaque nouvelle génération apprendra à comprendre, à aimer, à protéger, à développer *la matière vivante* dans la mesure même où elle maîtrisera sans cesse un peu mieux le processus de la fonction vitale orgonotique.

Je prie le lecteur de ne pas interpréter cette conclusion comme une proclamation messianique. Je me considère, comme je l'ai exposé à plusieurs reprises dans mes écrits, comme un « ver dans l'univers », comme un simple instrument d'une certaine logique scientifique. Je suis dépourvu des tendances mégalomanes qui permirent au grand pestiféré de perpétrer ses crimes. Je n'ai pas la conviction d'être un surhomme et je ne crois pas, pour cette

même raison, que les masses humaines se composent de sous-hommes de race inférieure. La conclusion lourde de conséquences que j'ai tirée de la découverte de l'orgone pour la solution du problème social de la déperdition biologique de l'homme est modeste mais véridique, comme le serait par exemple l'affirmation qu'on peut échapper à la force d'attraction de la terre en gonflant un ballon avec un gaz d'un poids spécifique inférieur au poids spécifique de l'air. Je déclare, au risque de décevoir mes amis, que je ne dispose d'aucun remède applicable, *hic et nunc,* à l'actualité politique. Des faits tels que « l'autorégulation biologique naturelle », « la démocratie du travail », « l'orgone cosmique », « le caractère génital », etc., sont des armes que « économie sexuelle met à la disposition du genre humain pour l'extermination de l'esclavage et de ses suites telles que « la rigidité biologique », « la cuirasse caractérielle et musculaire », « l'angoisse du plaisir », « l'impuissance orgastique », « l'autorité formelle », « l'attitude servile à l'égard de l'autorité », « l'irresponsabilité sociale », « l'inaptitude à la liberté », etc., etc. La nature même de ce travail exige qu'on le fasse par plaisir du travail bien fait, de la découverte et de la recherche, qu'on éprouve, en s'y livrant, le plaisir de découvrir l'honnêteté spontanée et la sagesse de la nature ; nous n'avons pas voulu gagner des médailles, des richesses ou des titres académiques, nous n'avons pas brigué la popularité. Le plaisir sadique de torturer, de réprimer, de réprimander, le mensonge et l'imposture n'a jamais fait partie de nos mobiles. C'est tout.

---

(1) « Que voulez-vous qu'on y fasse ! »

(2) « Que Georges s'en charge ! »

(3) Le déchirement tragique entre organisation biologique et technique, entre vitalisme et automatisme mécanique dans l'homme se manifeste très nettement dans les faits suivants : aucun homme nivelé dans la masse ne voulait la guerre ; tous, sans exception, ont été happés par elle, inexorablement, comme par un robot-monstre. *Mais ce robot-monstre n'est autre que l'homme rigide lui-même.*

(4) Un auteur moderne propose cette phrase où le sens original signifié par W. R. est rétabli : Il fallusse moultes millénaires pour que Darwin établissa l'origine animale de l'homme d'une manière irréfutable. Il fallusse autant de temps pour que Freud subodorate que l'enfant put être avant tout et d'un bout à l'autre un être sexué. Et quel vacarme concevit l'animal humain en en prissant conscience. (Note du Numériseur)

(5) Malheureusement, il a fait sa réapparition dans le plan, par ailleurs progressiste, de Beveridge, en Grande-Bretagne, en 1942.

Chapitre XIII
La démocratie naturelle du travail

1. Étude sur les énergies sociales naturelles nécessaires pour vaincre la peste émotionnelle

Ce que je me propose d'exposer dans ce chapitre, ce sont des connaissances humaines universelles et spontanées, connaissances non organisées au plan social et qui pour cette raison même n'ont pu accéder à l'efficacité pratique pour la communauté humaine.

Les événements sociaux ont une fois de plus subi le contrecoup de bouleversements gigantesques. Partout on se pose la question de l'avenir. Quel parti, quel ministère, quel groupement politique assumera la responsabilité de la destinée future de la société européenne. Je n'ai aucune réponse à cette question qui est dans toutes les bouches. Ce chapitre ne se propose pas de donner des conseils politiques. Il ne vise qu'à attirer l'attention sur un fait réel, pratique, rationnel qui n'a été évoqué dans aucune des discussions sur le remodelage du monde après la guerre. Ce fait a reçu le nom de *démocratie naturelle du travail.* J'expliquerai ce qu'est la démocratie naturelle du travail, ce qu'*elle est* et *non* ce qu'elle devrait être.

En 1937, deux années avant le début de la Deuxième Guerre mondiale, à l'époque où l'orage s'amoncelait dans le ciel européen, parut en Scandinavie une petite brochure

intitulée « L'organisation naturelle de la démocratie du travail ». Elle ne portait aucun nom d'auteur. On expliquait simplement qu'elle était l'œuvre d'un préparateur qui l'avait rédigée eu plein accord avec d'autres travailleurs engagés dans une tâche pratique. La brochure, en langue allemande, était simplement polycopiée ; par la suite elle fut traduite aussi en anglais. Elle n'a pas trouvé un très grand écho, car aucun appareil de propagande politique, aucune ambition politique ne lui servaient de véhicule. Mais tous ceux qui la lurent l'approuvèrent. Elle fut diffusée dans quelques petits groupements à Paris, aux Pays-Bas, en Scandinavie, en Suisse, en Palestine. Quelques exemplaires furent introduits en fraude en Allemagne. Un hebdomadaire socialiste de langue allemande paraissant à Paris en publia un compte rendu, mais autrement elle passa inaperçue. Loin de modifier le cours des événements politiques, elle tomba bientôt dans l'oubli. Ce n'était pas, il faut le dire, un écrit politique, c'était un pamphlet *contre* la politique, rédigé par un travailleur. Deux faits s'incrustèrent en quelque sorte dans la mémoire, devinrent l'objet, de quelques discussions entre personnes de convictions et de métiers divers : le terme « démocratie du travail » et deux phrases d'allure ingénue, apolitique, utopique, plutôt décourageantes : « *Finissons-en définitivement avec la politique !* » « *Occupons-nous enfin des tâches pratiques de la vie réelle !* »

Le seul quotidien politique qui eût consacré à cette brochure un long article accrochait curieusement sa critique au mot « démocratie du travail » et aux deux phrases citées plus haut, ayant l'allure de mots d'ordre. L'article accueillait favorablement le terme de « démocratie du travail « mais rejetait énergiquement le refus de toute politique. Cette contradiction prouvait à ceux qui avaient lu la brochure qu'au fond elle avait été mal comprise. Elle était de toute évidence due à la plume d'un ancien socialiste. Il prenait ses distances avec le parti socialiste, mais utilisait en dépit de ses

slogans anti-politiques des formules et des discussions politiques.

Malgré ses défauts et son manque de clarté, la brochure suscita l'enthousiasme d'un sociologue allemand qui l'introduisit illégalement en Allemagne. Pendant les six années de guerre qui allaient suivre, personne n'entendit plus parler de cette brochure. Mais en 1941 parut une suite intitulée « Autres problèmes de la démocratie du travail ». Elle fut également introduite en fraude dans plusieurs pays européens et « interceptée » par la police secrète américaine, le F.B.I.

Le mot *démocratie du travail* s'imposa à quelques cercles lâchement organisés et inofficiels d'économistes sexuels et de végétothérapeutes. Le mot commença à vivre de sa propre vie. On s'en servit de plus en plus fréquemment, on parla d'institutions de la démocratie du travail, de « familles de travail » et on en fit l'objet de nombreuses réflexions. Une lettre expédiée en pleine guerre d'un pays européen occupé annonçait que la brochure avait été traduite et qu'elle serait diffusée dès que les circonstances le permettraient.

Pendant les quatre dernières années de la guerre, je me mis à approfondir le contenu de la notion *démocratie du travail.* Je m'efforçai de définir et de développer le sens du mot, en m'appuyant sur des entretiens que j'avais eus avec des amis de différentes professions en Norvège. Plus j'étudiai la notion, plus elle me révéla ses contours, plus se précisa et se confirma son contenu : à la fin, j'avais devant les yeux une image qui cadrait parfaitement avec un grand nombre de faits négligés mais socialement décisifs.

Je tâcherai d'interpréter de mon mieux cette image. Aucune intention de propagande ne m'anime. Je ne voudrais pas non plus me lancer dans des débats de longue haleine.

Voici donc comment je conçois, à ce jour, la démocratie du travail.

2. Le travail s'oppose à la politique

Un médecin qui veut ouvrir un cabinet doit fournir la preuve de ses connaissances pratiques et théoriques. Un politicien qui entend décider de la destinée de millions d'êtres humains (en quoi il se distingue du médecin qui n'aura jamais que quelques centaines de patients) n'est soumis à aucune épreuve dans notre société.

La tragédie sociale chronique – marquée cependant par quelques conflagrations violentes – qui dévaste depuis des millénaires la société des animaux humains, semble tirer son origine en grande partie de cet état de fait. Allons, dans la mesure du possible, au fond de cette contradiction :

Le travailleur exerçant un métier pratique quelconque, qu'il soit d'origine riche ou pauvre, doit se soumettre à une certaine formation. Il n'est pas « élu par le peuple ». Des travailleurs ayant fait leurs preuves, engagés en plein processus de travail, déterminent – de façon plus ou moins approfondie – l'aptitude de chaque nouveau candidat à l'activité sociale. Aux États-Unis ce principe a été poussé si loin qu'on demande un diplôme universitaire à une simple vendeuse de grand magasin. Pour exagérée et injuste que soit cette exigence sur le plan social, elle montre clairement la pression sociale qui s'exerce sur la moindre activité professionnelle. Tout cordonnier, menuisier, tourneur, mécanicien, électricien, maçon, terrassier, doit fournir la preuve de ses capacités.

Seul le politicien peut se passer de ce genre de preuve. S'il dispose d'une bonne dose d'astuce, d'une ambition relevant de la névrose, d'une volonté de puissance allant de pair avec un manque de scrupule complet, il peut prétendre, en ces temps de confusion sociale, aux plus hautes charges dans la société humaine. Ainsi, nous avons vu au cours des vingt-cinq dernières années un mauvais journaliste brutaliser et conduire à sa perte un peuple de 50 millions d'italiens.

Pendant vingt-deux ans on a fait beaucoup de bruit pour rien, on a tué et assassiné jusqu'à ce qu'un jour tout disparût sans crier gare ; ou avait comme l'impression curieuse que *rien ne s'était passé* ! En fait, rien n'était resté d'un vacarme étourdissant qui pendant des années a tenu les peuples en haleine, qui a dérangé d'autres peuples dans leurs vies quotidiennes, rien, pas une seule pensée durable, pas une seule institution utile, même pas en souvenir silencieux. Rien ne pourrait illustrer mieux et plus simplement l'irrationalisme social qui, à intervalles réguliers, pousse nos vies au bord de l'abîme.

Un apprenti peintre ayant complètement échoué dans son métier, réussit, sans accomplir le moindre travail utile, la moindre œuvre pratique, à occuper pendant vingt ans le devant de la scène politique. Une fois de plus un immense vacarme qui débouche un beau jour sur le néant : « Rien ne s'est passé ! » Le monde du travail reprend sa marche calme, silencieuse, nécessairement vitale. Il ne reste de tout ce vacarme qu'un chapitre dans nos manuels d'histoire, d'orientation douteuse, qui ne font qu'accabler nos enfants : « Rien ne s'est passé ».

Cet antagonisme entre le travail et la politique, antagonisme simple, accessible à tous, bien connu de tous les travailleurs, entraîne des conséquences incalculables pour la vie pratique si l'on se donne la peine de l'élucider jusqu'au bout. Il s'applique notamment au système des partis politiques, qui partout sur terre domine l'idéologie et la formation structurelle des animaux humains. Ce n'est pas notre propos de montrer ici comment le système actuel des partis politiques s'est développé à partir des systèmes de domination patriarcaux et hiérarchiques d'Europe et d'Asie. Ce qui nous intéresse exclusivement, c'est l'effet du système des partis politiques sur la progression de la société. Le lecteur aura deviné que la démocratie du travail est un système social qui *existe déjà* et qui n'a pas besoin d'être

instauré, qu'il est absolument incompatible avec le système des partis politiques.

Creusons plus avant pour approfondir l'antagonisme entre le travail et la politique : l'élucidation et la suppression d'une situation chaotique, qu'il s'agisse d'une organisation sociale, animale ou inerte, exige de longs travaux scientifiques et pratiques. Appelons – en renonçant à des définitions laborieuses – l'homme attelé à un travail *d'importance vitale* et présupposant l'exploration scientifique de données objectives, un « homme de science ». Dans ce sens, un tourneur sur métaux dans une usine est un « homme de science », puisque son travail repose sur les fruits de son propre travail, de ses propres recherches ainsi que sur ceux des autres. Opposons à cet « homme de science » un mystique, y compris l'idéologue politique.

L'homme de science, qu'il soit éducateur, tourneur, technicien, médecin, etc., est tenu d'assurer et de maintenir un processus social de travail. Il se trouve donc dans une situation sociale difficile. Il faut qu'il prouve dans la pratique chacune de ses affirmations. Il doit œuvrer péniblement, réfléchir, chercher des voies nouvelles, reconnaître ses erreurs, examiner et réfuter des théories erronées s'il se trouve être chercheur, s'exposer à la méchanceté humaine dès qu'il réalise un accomplissement fondamentalement nouveau, lutter jusqu'au bout. Il n'a que faire du pouvoir, car le pouvoir ne permet pas de construire des moteurs, de fabriquer des sérums thérapeutiques, de voler dans la stratosphère, d'élever des enfants, etc. L'homme de science qui travaille vit et œuvre sans armes.

Le mystique et l'idéologue politique jouissent, par rapport au travailleur, d'une situation privilégiée. Personne ne leur demande de prouver ce qu'ils disent. Ils peuvent promettre de faire descendre Dieu sur terre, de sortir le diable de l'enfer, d'installer le ciel à partir de leurs bureaux ministériels, ils sont sûrs que personne ne leur demandera des comptes ou les accusera de duperie. Leurs affirmations se fondent sur le droit

bien protégé de la liberté d'opinion. Si nous y réfléchissons bien, nous arriverons à la conclusion que quelque chose doit être faussé dans le concept de la « liberté d'opinion » si elle permet à un peintre raté de conquérir, grâce à la liberté d'opinion, en quelques années, une position dans le monde à laquelle aucun des grands pionniers de la science, de l'art, de l'éducation, de la technique n'a jamais pu prétendre dans le cours de l'histoire humaine. Il s'ensuit que notre pensée sociale doit être bancale en un point précis, qu'elle a cruellement besoin d'une réforme radicale. Des expériences cliniques fondées sur l'économie sexuelle ont montré que c'est l'éducation autoritaire des petits enfants, leur transformation en sujets angoisses, qui assure aux brigands politiques la soumission et la crédulité de millions de travailleurs adultes.

Poussons l'examen de l'antagonisme entre le travail et la politique dans une direction différente.

Sur la couverture de la revue officielle de l'Orgone Institute paraît à intervalles réguliers la devise : « *L'amour, le travail et la connaissance sont les sources de l'existence humaine. Ce sont eux qui doivent aussi la gouverner* ». Sans la fonction de *l'amour* naturel entre l'homme et la femme, entre la mère et l'enfant, entre camarades de travail, etc., sans *travail* et sans *connaissance,* la société humaine n'existerait pas un seul jour. En tant que médecin, je ne suis nullement obligé de tenir compte dans mon travail d'une idéologie politique quelconque ou d'une nécessité diplomatique actuelle, quelle que soit son importance apparente. Ma tâche objective consiste exclusivement à exposer des faits importants mais inconnus. C'est un fait peut-être pénible mais irréfutable qu'aucune de ces trois fonctions fondamentales de la vie sociale n'ait été touchée par le scrutin universel et secret ou n'ait été touchée, dans le cours de l'histoire, par la démocratie parlementaire. Les idéologies politiques par contre, qui n'ont pas le moindre rapport avec les fonctions de l'amour naturel, du travail ou de la connaissance, bénéficient de l'accès libre et

incontrôlé à toutes les formes de pouvoir social, et ceci en vertu du suffrage universel et du système des partis. Je voudrais insister sur le fait que je suis et que j'ai toujours été un *défenseur* du suffrage universel. Mais cela ne change rien au fait que l'institution sociale du suffrage universel dans les démocraties parlementaires ne coïncide pas avec les trois fonctions fondamentales de l'existence sociale. C'est le hasard qui décide si les fonctions sociales fondamentales sont garanties ou détériorées par le suffrage parlementaire. Il n'existe aucune disposition légale dans les démocraties parlementaires qui accorde à l'amour, au travail et à la connaissance un privilège quelconque dans la régulation des destinées de la société. Cette antinomie entre suffrage démocratique et fonctions sociales fondamentales a un effet catastrophique sur la base des événements sociaux.

Je voudrais mentionner brièvement les nombreuses institutions et lois qui entravent expressément ces fonctions. Je ne pense pas que cette contradiction fondamentale ait jamais été élucidée et présentée d'une manière accessible à tous par des groupements scientifiques ou politiques. Elle n'en constitue pas moins le point névralgique de la tragédie bio-sociale de l'animal humain. Les systèmes des partis politiques ne correspondent en aucune manière aux conditions, tâches et objectifs de la société humaine. Cela découle entre autres du fait qu'un cordonnier ne peut sans formalité s'établir comme tailleur, un médecin comme ingénieur des mines, un éducateur comme menuisier, tandis qu'aux États-Unis un républicain peut se faire demain, sans autre restructuration objective, démocrate, qu'en Allemagne, avant Hitler, un communiste pouvait devenir fasciste, un fasciste communiste, un libéral communiste ou social-démocrate, un social-démocrate national-allemand ou chrétien-social, renforçant ou affaiblissant ainsi le programme idéologique de tel ou tel parti et décidant par une démarche absolument irresponsable des destinées de toute une nation.

Ici, l'opposition au travail et le caractère irrationnel de la politique apparaissent clairement. Je ne voudrais pas examiner dans ce contexte la question de savoir si les partis politiques ont jamais eu des fondements objectifs et rationnels dans le corps social. La question est sans importance. Mais le fait est qu'aujourd'hui, les partis politiques n'ont plus voix au chapitre. Ce qui se passe *aujourd'hui* sur le plan pratique et positif dans une société n'a rien à voir avec les limites et les idéologies des partis. Un exemple éloquent est le « New Deal » du Président Roosevelt. Ce qu'on appelle des « coalitions de partis » sont des expédients destinés à remplacer une orientation objective, à écarter un obstacle sans apporter de solution véritable. Il est impossible de combattre des réalités concrètes à l'aide d'opinions dont on change comme de chemises.

Ces quelques pas en vue d'élucider la notion de « démocratie du travail » nous ont déjà permis de comprendre certains aspects essentiels du chaos social. Cela nous engage à reprendre nos réflexions sur la démocratie du travail. Ce serait une omission impardonnable de ne pas le faire. Car personne ne peut savoir où et comment la pensée humaine trouvera le remède au chaos provoqué par la politique. Nous allons avancer sur le même chemin, comme un homme qui chercherait au milieu de la forêt vierge un emplacement où s'établir à demeure.

Cette tentative de s'orienter dans le chaos social peut être elle-même qualifiée de travail rationnel et pratique. Comme la démocratie naturelle du travail se fonde sur le travail et non sur la politique, ce « travail sur l'organisme social » pourrait bien aboutir à un résultat pratique et utile. Ce serait la première fois que le *travail* s'emparerait d'un problème social. Et ce travail relèverait de la *démocratie* du travail s'il pouvait encourager d'autres sociologues, économistes et psychologues à travailler sur l'organisme social. Comme ce travail attaque la politique en tant que principe et système, on peut être certain qu'on lui opposera des idéologies

politiques. Il sera intéressant et important de savoir comment le sociologue vivant en démocratie du travail se comportera dans ce démêlé pratique. La manière de penser du démocrate du travail consiste, si j'ai bien compris, à opposer à l'idéologie politique non pas une autre idéologie politique mais le point de vue de la *fonction sociale* et de *l'évolution sociale,* autrement dit, des faits et des possibilités. Il en est de même dans le domaine de la morale : l'économie sexuelle combat des dommages causée par la morale imposée, non pas, comme cela se pratique dans les milieux politiques, par un autre genre de morale, mais par des connaissances concrètes et des techniques pratiques ayant trait à la fonction naturelle de la vie sexuelle. En d'autres termes, l'économie sociale orientée vers la démocratie du travail devra faire ses preuves dans la vie pratique, de même que l'affirmation selon laquelle la vapeur contient de l'énergie est prouvée par la marche des locomotives. Nous n'avons donc pas la moindre raison de nous lancer dans des querelles politiques sur la question de savoir si la démocratie du travail existe, si elle a une utilité pratique, etc.

Le travailleur pensant et agissant selon les vues de la démocratie du travail ne s'élève pas *contre* le politicien. Ce n'est pas sa faute, ce n'est pas son mauvais vouloir, si un résultat pratique du travail met à nu le caractère illusoire et irrationnel de la politique. En tant que travailleur pratique on est, dans quelque profession que ce soit, attelé à des tâches pratiques visant à améliorer la vie des hommes. On n'est donc pas « contre » quelque chose à la manière du politicien qui, faute de tâches pratiques, est toujours *contre* et jamais *pour* quelque chose. C'est cette attitude essentiellement négative (je suis « contre ») qui caractérise la politique dans son ensemble. Les réalisations pratiques et productives ne sont pas le fait du politicien mais du travailleur, avec ou contre les idéologies du politicien. Des années d'expériences ont démontré d'une manière très nette que le travailleur pratique entre toujours en conflit avec le politicien.

Quiconque se met au service des fonctions vitales, quiconque s'affaire et s'active, est contre la politique, qu'il le veuille ou non. L'éducateur est *pour* l'éducation rationnelle des petits enfants ; le paysan est *pour* l'utilisation des machines dans l'agriculture ; le chercheur est *pour* l'établissement de preuves scientifiques. Il est facile de se rendre compte que là où un travailleur est *contre* telle ou telle performance, il ne parle pas en sa qualité de travailleur mais sous l'effet d'influences politiques on d'autres influences irrationnelles.

L'idée qu'un travail positif n'est jamais dirigé « contre » quelque chose, mais qu'il se fait toujours « pour » quelque chose, a l'air invraisemblable et exagéré. Cette impression est due au fait que notre vie de travail est parsemée d'affirmations fondées sur des motivations irrationnelles qu'on ne distingue pas d'appréciations objectives. Le paysan n'est-il pas contre l'ouvrier, l'ouvrier contre l'ingénieur, etc. ? Tel médecin n'est-il pas pour ou contre tel remède ? On dira que la liberté d'opinion démocratique entraîne, de par sa nature, la nécessité d'être « pour » ou « contre ». À quoi j'oppose l'allégation que c'est précisément cette définition formaliste et peu objective de la notion de liberté d'opinion qui a contribué pour une large part à l'échec des démocraties européennes. Prenons un exemple : un médecin est *contre* un certain remède. Cette attitude peut avoir deux raisons :

Ou bien le remède est vraiment mauvais et le médecin consciencieux ; dans ce cas, celui qui a produit le remède a *mal* travaillé. Son travail n'a pas donné satisfaction, il n'était pas soutenu par le désir objectif et ardent de produire un excellent remède. Les motifs du producteur ne relevaient pas de la fonction du remède, mais, disons, de son désir de réaliser des bénéfices, autrement dit de causes irrationnelles, puisqu'il n'était pas adéquat au but. Dans ce cas, le médecin a une réaction *rationnelle*, il agit dans l'intérêt de la santé humaine, c'est-à-dire qu'il est automatiquement contre le mauvais remède puisqu'il est *pour* la santé. Il agit d'une

manière rationnelle, puisque le but de son travail et le motif de son opinion coïncident.

Ou bien le remède est bon et le médecin peu consciencieux ; si, dans cette hypothèse, le médecin est *contre* le bon remède, il n'agit pas dans l'intérêt de la santé humaine, mais – mettons – parce qu'il est payé par une firme concurrente pour la publicité qu'il fait pour ses produits. Il n'accomplit pas sa fonction de travail en tant que médecin ; le motif de son appréciation (liberté d'opinion) est sans rapport avec son contenu ou sa fonction de travail. Le médecin s'élève contre le remède, parce qu'il travaille pour *son propre bénéfice* et non pour la santé. Or, le but de l'activité du médecin n'est pas le profit personnel. Son attitude est donc essentiellement négative (« *contre* ») et non pas positive (« pour »).

Nous pourrions appliquer ce même exemple à n'importe quelle autre branche de l'activité professionnelle et à toute sorte d'opinion. Ainsi, nous pourrions nous convaincre que la nature même du processus rationnel du travail implique d'être toujours « pour » quelque chose. L'attitude négative ne découle pas du processus du travail comme tel, mais de l'existence de quelques fonctions vitales irrationnelles. D'où le corollaire : *Tout processus de travail rationnel est spontanément et par sa nature dirigé contre des fonctions vitales irrationnelles.*

Le lecteur attentif qui connaît d'expérience la marche du monde ne pourra s'empêcher de penser que cette clarification de la notion de la liberté d'opinion confère aux aspirations démocratiques un point de vue nouveau et meilleur. Le principe : *Tout ce qui nuit aux intérêts de la vie est du mauvais travail et ne mérite pas le nom de travail,* donne un sens rationnel à la notion de démocratie du travail, qui fait complètement défaut à la démocratie formelle ou parlementaire. Dans la démocratie formelle le paysan est contre l'ouvrier, l'ouvrier contre l'ingénieur, parce que ce sont les intérêts politiques et non les intérêts objectifs qui

donnent le ton dans l'organisation sociale. En déplaçant la responsabilité du politicien sur le *travail* (nous ne disons pas sur le travailleur), on remplace automatiquement l'hostilité politique entre le paysan et l'ouvrier par la coopération.

Nous insisterons sur ce point, car il est d'une importance décisive. Arrêtons-nous d'abord au problème de la critique démocratique qui se fonde également sur le droit démocratique à la liberté d'opinion.

3. Note sur la critique objective et le bavardage irrationnel

Le mode de vie propre à la démocratie du travail insiste sur le droit de chaque travailleur à discuter et à exprimer librement ses critiques. C'est là une revendication justifiée, indispensable, à laquelle on devrait toujours faire droit. Sinon on risque de voir tarir la source de la productivité humaine.

Mais la « discussion » et la « critique » dégénèrent souvent, par l'effet de la peste émotionnelle généralisée, en menaces plus ou moins graves pour tout travail sérieux. Prenons un exemple :

Qu'on s'imagine un ingénieur qui a beaucoup de peine à réparer un moteur défectueux. Le travail est difficile, il fatigue l'intelligence et les muscles du travailleur soucieux de faire tourner la machine. Devant l'urgence de la tâche, notre ingénieur sacrifie même ses loisirs et travaille jusque tard dans la nuit. Il ne s'accorde pas le moindre répit avant d'avoir terminé son travail. Et voilà que survient un homme indifférent qui regarde pendant quelque temps ; puis il ramasse une pierre et coupe les fils électriques. Puis, il s'en va. Au petit déjeuner, sa femme l'avait agacé par des critiques importunes.

Un autre homme, tout aussi indifférent, vient à passer : il se moque du travailleur, lui dit qu'il ne connaît rien aux moteurs, puisqu'il n'a pas réussi à le réparer, qu'il est un individu malpropre puisque son corps est couvert de sueur et de cambouis, qu'il manque de sens moral, puisqu'il laisse sa famille seule à la maison. Après avoir insulté l'ingénieur pendant quelque temps, il continue sa route. Il avait reçu dans la matinée une lettre de renvoi de la firme qui l'employait comme électricien, où son travail professionnel n'avait pas donné satisfaction.

Un troisième homme également indifférent crache à la figure du travailleur et s'en va. Sa belle-mère, personnage acariâtre, venait de lui faire une scène.

Ces trois exemples illustrent bien la « critique » des promeneurs indifférents qui, tels des voleurs de grands chemins, perturbent stupidement un travail honnête, qui ne les a jamais intéressés, qu'ils ignorent et qui ne les regarde pas. C'est ainsi que s'exerce dans un vaste secteur de la société ce qu'on appelle à tort la « libre discussion » et le « droit de critiquer ». C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger l'attaque des tenants de l'hérédité en matière de psychiatrie et de cancérologie, contre la recherche sur les bions, recherche qui se trouvait à cette époque encore à ses débuts. Ils n'étaient pas venus pour aider ou pour faire mieux, mais ils voulaient détruire sottement les fruits d'un dur labeur. Ils n'ont pas dévoilé leurs mobiles. Ce genre de « critique » est nuisible, dangereuse au plan social, ses motifs sont sans rapport avec la chose critiquée, leur point de départ n'est pas l'intérêt objectif.

Autre est la discussion *authentique,* la critique *authentique.* Nous les illustrerons par un autre exemple :

Un autre ingénieur passe devant le garage de notre travailleur. D'un seul coup d'œil, nourri d'une longue expérience, il s'aperçoit que notre travailleur s'est attelé à une tâche difficile. Il enlève sa veste, retrousse ses manches et

tente d'établir les causes de la défectuosité, puis il se demande si son collègue n'a pas fait une erreur. Il lui montre un endroit important qui avait échappé à son attention et il passe avec lui en revue les erreurs qu'il a pu commettre dans son travail. Il met la main à la pâte, discute, critique et aide en vue *d'arriver à de meilleurs résultats.* Le motif qui l'anime n'est pas une belle-mère acariâtre, ni son incompétence dans sa propre profession, mais l'intérêt objectif qu'il porte à la réussite de l'entreprise.

Dans la pratique, les deux formes de critiques ne sont pas toujours très faciles à distinguer. Le bavardage irrationnel sait souvent se donner l'apparence de l'objectivité. Les deux manières de se conduire sont très souvent, mais à tort, désignées par la notion générique de « critique scientifique ».

Au sens strictement objectif et scientifique, on ne peut admettre qu'un seul genre de critique, la critique dite « immanente » ; cela veut dire que le critique doit remplir un certain nombre de conditions pour avoir le droit de critiquer :

1) Il doit lui-même avoir de solides notions dans le domaine où s'exerce sa critique.

2) Il doit le connaître au moins aussi bien sinon mieux que celui qu'il critique.

3) Il doit être animé du désir de voir réussir le travail qu'il critique et non de le voir échouer. Si son seul désir est de semer le trouble et la confusion, ses critiques ne sont pas dictées par un intérêt objectif : dans ce cas, nous n'avons pas affaire à un critique mais à un grincheux névrosé.

4) Sa critique doit être faite dans *la perspective du domaine où s'exerce sa critique.* Il ne doit pas adopter des points de vue *étrangers* qui n'ont pas le moindre rapport avec l'activité critiquée. On ne peut critiquer la psychologie des profondeurs du point de vue de la psychologie superficielle, mais on peut critiquer la psychologie superficielle du point de vue de la psychologie des profondeurs. La raison en est

simple. La psychologie des profondeurs est obligée d'inclure dans son champ d'investigation la psychologie superficielle. Elle doit donc nécessairement la connaître. La psychologie superficielle est psychologie en *surface* parce qu'elle ne cherche pas derrière les phénomènes psychiques les motivations biologiques.

On ne saurait critiquer un moteur électrique dans la perspective d'un appareil de chauffage destiné à chauffer une pièce. La théorie de la chaleur n'intervient dans la construction d'un moteur électrique que dans la mesure où elle peut empêcher le moteur de chauffer. Dans ce cas précis, l'ingénieur électricien acceptera volontiers les conseils d'un thermotechnicien. Mais c'est un non-sens que de reprocher à un moteur électrique de ne pas chauffer une pièce.

Par conséquent, on ne peut critiquer l'économie sexuelle, qui se propose de libérer la *sexualité naturelle* des enfants, des adolescents et des adultes de névroses, de perversions et de crimes, du point de vue du moralisme anti-sexuel, car le moraliste veut réprimer et non libérer la sexualité naturelle des enfants et des jeunes. Un musicien ne peut critiquer un mineur, un médecin ne peut critiquer un géologue. On peut juger agréable ou désagréable tel travail, mais cela ne change rien à sa nature ou à son utilité.

Ces quelques remarques sur la critique et le bavardage visaient seulement à faciliter la tâche du jeune économiste sexuel et du biophysicien de l'orgone en butte aux attaques de la critique.

4. Le travail est essentiellement rationnel

Il apparaît que l'étude de la notion de « démocratie du travail » nous a conduits dans un domaine de l'existence humaine auquel on attribue depuis des millénaires une

importance énorme, mais qui a toujours été ressenti comme indomptable et insaisissable. C'est le domaine vaste et compliqué de la « nature humaine ». Ce que philosophes, poètes, politiciens en chambre superficiels, mais aussi quelques grands psychologues, ont défini comme à regret par la phrase « c'est la nature humaine », s'identifie d'une façon parfaite à la notion clinique de « *peste émotionnelle* » telle qu'elle a été décrite par l'économie sexuelle. *On peut la définir comme la somme de toutes les fonctions vitales irrationnelles de l'animal humain.* Or, s'il est vrai que la « nature humaine » considérée comme immuable est identique à la peste émotionnelle, que celle-ci s'identifie à la somme de toutes les fonctions vitales irrationnelles de l'animal humain, s'il est d'autre part vrai que les fonctions de travail sont rationnelles en soi et indépendamment de l'homme, les deux grands champs d'activité de la vie humaine s'affrontent comme des ennemis mortels : le travail vital en tant que fonction vitale rationnelle d'un côté, la peste émotionnelle en tant que fonction vitale irrationnelle de l'autre. Le lecteur aura deviné que dans l'optique spirituelle de la démocratie du travail, toute politique qui ne se fonde pas sur la connaissance, le travail et l'amour est irrationnelle et appartient de ce fait au domaine de la peste émotionnelle. Ainsi, le système de pensée de la démocratie du travail répond d'une manière fort simple à cette question aussi vieille qu'éternelle : Comment venir à bout de cette fameuse nature humaine : éducateurs, hygiénistes, médecins qui se bagarrent depuis toujours avec la nature humaine sans parvenir à des résultats satisfaisants trouvent dans la fonction rationnelle du travail d'intérêt vital un allié puissant dans la lutte contre la peste émotionnelle.

Pour suivre jusqu'au bout la voie intellectuelle de la démocratie du travail, il est indispensable de nous débarrasser d'abord de la mentalité politique et idéologique traditionnelle. C'est la seule façon qui nous permette de comparer une pensée essentiellement différente relevant du monde de l'amour, du travail et de la connaissance avec une

pensée qui puise à la source des fastes du pouvoir, des conférences diplomatiques et politiques.

Le politicien pense « État » et « nation », tandis que le travailleur *vit* en « société » et « socialement ». Le politicien pense « discipline » et « ordre », tandis que le travailleur moyen ressent la « joie de travailler », « l'ordre du travail », « la hiérarchie du travail » et la « coopération ». Le politicien pense « morale » et « devoir », tandis que le travailleur vit ou voudrait vivre « l'honnêteté spontanée » et « la sensation vitale naturelle ». Le politicien dit « idéal familial », tandis que le travailleur jouit ou voudrait jouir de « l'amour entre homme, femme et enfants ». Le politicien dit « intérêts de l'économie et de l'État », tandis que le simple travailleur aspire à la « satisfaction de ses besoins » et à « l'approvisionnement en vivres ». Le politicien parle de la « libre initiative des individus » et pense au « profit », tandis que le simple travailleur veut « le plaisir d'entreprendre » et « une libre carrière ».

Le politicien domine de façon irrationnelle les mêmes domaines vitaux que le travailleur domine effectivement ou pourrait effectivement dominer s'il ne se trouvait pas gêné par l'irrationalisme politique. Bien que les termes irrationnels et rationnels soient les mêmes dans les mêmes domaines de la vie, ils n'en sont pas moins strictement antinomiques ; ce ne sont pas des mots interchangeables ; dans la pratique ils s'excluent réciproquement. Dans la vie de tous les jours, cela ressort du fait que tout au long de l'histoire de la société humaine, c'est toujours la discipline autoritaire de l'État qui a étranglé la sociabilité naturelle et la joie du travail, c'est toujours l'État qui a étranglé la société, la sainteté obligatoire de la famille qui a étranglé l'amour entre homme, femme et enfants, la morale imposée qui a étranglé l'honnêteté jaillissant de la joie de vivre naturelle, le politicien qui a étranglé ceux qui travaillent.

Notre société est essentiellement gouvernée par des notions, notions politiques irrationnelles, qui se servent du

travail humain pour parvenir à leurs fins. Il faut des institutions réelles pour assurer au besoin d'activité des masses humaines la liberté d'action et d'évolution. La base sociale pour y parvenir ne saurait être une conviction ou une idéologie politique interchangeable à volonté, mais seulement et exclusivement la fonction sociale du travail d'importance vitale, telle qu'elle ressort naturellement de l'interdépendance des différentes branches vitales de l'activité humaine dans les collectifs de travail.

Avançons d'un pas dans notre réflexion sur la démocratie du travail et pénétrons dans la broussaille des fonctions vitales rationnelles et irrationnelles emmêlées. Nous nous efforcerons d'adopter une démarche strictement logique en écartant dans la mesure du possible des considérations d'intérêt personnel. Pour arriver à une conclusion utile, nous devons nous placer, pour bien approfondir la pensée de la démocratie du travail, sur le point de vue de celle-ci, c'est-à-dire que *nous devons faire semblant de confier à la démocratie naturelle du travail la responsabilité de l'être social.* Il s'agit donc d'examiner dans tous les sens sa solidité ; c'est un travail de réflexion *objectif* auquel on nous convie. Si nous faisons intervenir dans une activité vitale quelconque notre intérêt personnel, nous nous situons *ipso facto* hors du cadre de cette discussion.

S'il n'y avait que la peste émotionnelle sous ses différentes formes, le genre humain aurait depuis longtemps cessé d'exister. L'idéologie politique, les rites mystiques, les déploiements de forces militaires, les discussions diplomatiques seraient incapables d'assurer et fût-ce pendant une heure le ravitaillement d'un pays en vivres, les communications entre deux centres urbains, de construire des logements, de guérir des maladies, d'assurer l'éducation des enfants, d'explorer les mystères de la nature, etc. Selon la conception intellectuelle de la démocratie du travail, les idéologies politiques, les rituels mystiques, les manœuvres diplomatiques ne sont indispensables que dans le domaine de

l'irréalisme social. Ils sont inutiles dans les domaines de la vie réelle qui s'autogouvernent par l'amour, le travail et la connaissance. Ces fonctions vitales obéissent à leurs propres lois, issues d'elles et inaccessibles aux idéologies irrationnelles. L'amour, le travail, la connaissance, ne sont pas des « idées », des « valeurs culturelles », des « programmes philosophiques », des « convictions », des « credos », mais des *réalités solides* sans lesquelles la société humaine ne pourrait exister un seul jour.

Si la société humaine était organisée d'une manière rationnelle, l'amour, le travail, la connaissance auraient naturellement la préséance et le droit de disposer d'institutions non vitales. En accord avec le concept de la démocratie du travail, des groupes humains pourraient s'armer et s'entretuer, d'autres pourraient prendre leur plaisir aux rites mystiques, d'autres encore pourraient se livrer à cœur joie à la discussion d'idéologies. *Mais ils ne pourraient dominer les fonctions biologiques fondamentales de la société, les exploiter, les mettre au service de leurs intérêts particuliers, et par-dessus le marché les priver de tout droit de disposition.*

Il y a dans la manière de regarder ces deux sphères de l'activité humaine une énorme dose d'irrationalisme social :

Un politicien peut tromper des millions d'individus en leur promettant la liberté, sans être obligé de tenir sa promesse. Personne ne lui demande des preuves sur ses capacités et les possibilités de réalisation de ses promesses. Il lui est même loisible de changer d'avis d'un jour à l'autre et de promettre demain le contraire de ce qu'il a promis hier. Personne n'empêche un mystique d'inculquer aux masses la croyance en une vie après la mort sans leur en fournir l'ombre d'une preuve. Qu'un ingénieur des chemins de fer s'arroge les droits qu'on accorde si généreusement au politicien et au mystique : on le mettrait aussitôt en prison ou dans une maison de santé s'il racontait à quelques douzaines de personnes désireuses d'aller d'une ville à l'autre qu'il est capable d'aller sur la lune. Qu'on s'imagine ce même

ingénieur des chemins de fer exigeant, l'arme à la main, qu'on ajoute foi à ses affirmations, ou faisant jeter en prison les personnes qui attendent le train, parce qu'elles refusent de croire ce qu'il leur raconte. L'ingénieur des chemins de fer est obligé de transporter effectivement et sûrement les gens d'A à B s'il veut conserver son poste.

Peu importe qu'un architecte, un médecin, un instituteur, un tourneur, un éducateur soit fasciste, communiste, libéral, ou chrétien, s'il s'agit de construire une école, de guérir des malades, de fabriquer des balles ou d'éduquer des enfants. Aucun de ces travailleurs ne peut faire de longs discours ou promettre la lune au lieu d'agir concrètement, empiler des briques après avoir déterminé le nombre des salles de classes, l'emplacement des ventilateurs, des issues, des fenêtres, des bureaux et de la cuisine. Aucun homme confronté à un travail concret ne peut accomplir sa tâche à l'aide d'idéologies libérales, social-démocrates, religieuses, fascistes ou communistes. Aucun homme ne peut se permettre de bavarder. Chacun doit connaître son métier et s'atteler à la tâche. Mais un idéologue ne cesse d'être idéologue, s'il se déclare venir du ciel ou s'il prétend expédier des âmes de la terre au ciel. Des groupes de politiciens, dépourvus de tout contact avec la réalité, continuent à entretenir leurs vieilles discussions politiques dans tel pays, longtemps après que leur idéologie a fait faillite dans tel autre. Ce ne serait pas un grand mal s'ils se contentaient du plaisir de pérorer, s'ils ne prétendaient pas imposer à d'autres leurs idéologies ou même façonner le destin des nations.

J'ai essayé un jour de tester sur moi-même le système de pensée de la démocratie du travail dont j'ai fourni ci-dessus quelques exemples : si j'avais affirmé publiquement en 1933, quand l'hypothèse d'une énergie biologique universelle se présentait à mon esprit, qu'une telle énergie existait réellement, qu'elle était capable de détruire des tumeurs cancéreuses, qu'elle était liée à la gravitation, etc., j'aurais confirmé le diagnostic de schizophrénie fait sur mon compte

par quelques psychanalystes trop zélés et je serais aujourd'hui le pensionnaire d'un asile d'aliénés. J'aurais pu lancer, grâce à mes recherches biologiques, une série d'idéologies, j'aurais pu fonder un parti politique, mettons, pour fixer les idées, le « Parti libéral de la Démocratie du Travail » ; cela, j'aurais pu le faire aussi bien que d'autres qui disposaient de moins d'expérience pratique. Grâce à mon ascendant sur les hommes, j'aurais pu organiser des S.S., j'aurais pu fournir à des milliers d'adhérents les insignes de la démocratie du travail. Si j'avais agi ainsi, je n'aurais pas avancé d'un pouce dans la connaissance du cancer ou des sensations cosmiques ou océaniques des animaux humains. J'aurais solidement fondé l'idéologie de la démocratie du travail, mais personne n'aurait découvert le processus naturel existant mais inaperçu de la démocratie du travail. J'ai dû me livrer pendant des années à un dur labeur, j'ai dû observer, corriger des erreurs, me rendre maître dans la mesure du possible de mon irrationalisme, j'ai dû comprendre sans m'emporter pourquoi la biologie est à la fois mécaniste et mystique, j'ai dû lire des livres, disséquer des souris, soumettre des milliers de matières à des centaines de traitements pour découvrir enfin l'orgone, la concentrer dans des accumulateurs et la rendre visible. Ce n'est qu'après avoir fait tout cela que je pouvais envisager, en obéissant à la ligne de l'évolution organique du processus de travail, l'aspect pratique de la question et me demander si l'orgone possédait des effets curatifs. C'est dire que tout travail d'intérêt vital et pratique subit une évolution rationnelle et organique qu'aucun moyen ne permet d'esquiver ou de supprimer. C'est la manifestation d'une loi biologique essentielle que nous appelons le « développement organique ». Il faut qu'un arbre atteigne la taille d'un mètre avant d'atteindre la taille de deux mètres. Un enfant doit apprendre à lire avant qu'il puisse lire les opinions imprimées des autres. Un médecin doit apprendre l'anatomie avant de comprendre la pathologie. Dans tous ces cas, *le développement découle de la croissance organique d'un processus de travail. Le travailleur est l'organe*

fonctionnel de ce travail. Il peut être un bon ou un mauvais organe fonctionnel, mais le processus du travail n'en subit aucune modification de principe. La question de savoir si un homme est un bon ou un mauvais organe fonctionnel dépend essentiellement de la quantité d'irrationalisme qu'il héberge dans sa structure.

L'absence de cette « loi du développement organique » est typique des fonctions irrationnelles. Là le but se présente comme une idée toute prête, longtemps avant le début du travail pratique. L'activité s'accomplit en fonction d'une opinion préconçue ; elle est donc de par sa nature irrationnelle. Cela découle nettement du fait que les grandes célébrités irrationnelles ne transmettent rien de valable aux générations qui leur succèdent.

Pendant des millénaires, la loi du développement organique a fait ses preuves dans le domaine technique, scientifique et artistique. L'œuvre de Galilée est issue de la critique du système de Ptolémée et continue l'œuvre de Copernic. Newton se rattache à Galilée, Képler à Newton. Chacun de ses organes fonctionnels de processus naturels objectifs a donné naissance à des générations de travailleurs et de chercheurs. D'Alexandre dit le Grand par contre, de César, de Néron, de Napoléon, rien n'est resté ! Il n'y a en outre aucun lien entre les irrationalistes si l'on ne considère pas comme tel le rêve de Napoléon de devenir un second Alexandre ou un second César.

Dans ces hommes, l'irrationalisme révèle sa vraie nature : il est une fonction vitale non-biologique et non-sociale et même anti-biologique et anti-sociale. Les caractères principaux des fonctions vitales rationnelles, la germination, la continuité, la soumission à un processus, le lien avec d'autres fonctions, la fragmentation et la productivité lui font complètement défaut.

Appliquons ces lumières à la question de savoir si la peste émotionnelle peut, en principe, être vaincue. Réponse : oui,

parfaitement ! Peu importe si les animaux humains sont sadiques, mystiques, bavards, dépourvus de scrupules et de caractère, cuirassés, superficiels et calomniateurs ; *dans leur fonction de travail ils sont naturellement portés à la rationalité.* De même que l'irrationalisme se manifeste et se reproduit dans les processus idéologiques et dans les mysticismes, de même la rationalité de l'homme agit et se reproduit dans le processus du travail. C'est là une particularité essentielle du processus du travail et partant de l'homme *de ne pouvoir être irrationnel* dans sa fonction de travail, d'y être naturellement *tenu* au rationalisme. L'irrationalisme s'exclut lui-même du fait qu'il *dérange* le processus du travail, qu'il rend son but irréalisable. L'opposition farouche et fondamentale entre peste émotionnelle et processus du travail se manifeste d'une manière lumineuse dans le fait suivant : il est toujours facile pour un travailleur de s'entendre au cours d'une discussion avec un quelconque technicien, ouvrier de l'industrie, médecin, etc. Dès que la conversation roule sur le domaine de l'idéologie, l'entente est exclue. Il est typique que tant de dictateurs et politiciens ont abandonné leur activité professionnelle en s'engageant dans la politique. Un cordonnier qui tombe dans une extase mystique, qui s'imagine être le sauveur du peuple envoyé de Dieu, se trompera infailliblement en coupant ses semelles, fera de mauvaises coutures et mourra de faim. Un politicien qui s'engagerait dans ce processus y trouverait au contraire la puissance et la richesse.

L'irrationalisme émotionnel est donc capable de gêner le travail, il est cependant incapable d'accomplir ce travail.

Examinons ce raisonnement démocratique dans la perspective de son *propre point de vue :* la démocratie du travail est-elle une idéologie, une glorification ou une idéalisation du travail ? Je me suis posé la question en songeant à mon activité d'éducateur de médecins et de pédagogues. Je suis obligé en tant que médecin, chercheur, professeur, de distinguer entre travail vital, rationnel et

idéologie inutile, irrationnelle : autrement dit je suis obligé de définir le caractère rationnel et rationnellement efficace d'un travail. Car je ne puis aider un de mes étudiants en végétothérapie à surmonter une difficulté provenant de sa structure ou du traitement d'un malade en lui promettant un meilleur au-delà ou en le nommant « maréchal en végétothérapie ». Le titre de « maréchal » ne lui donnerait pas le pouvoir d'écarter des obstacles réels. En le nommant maréchal, je lui rendrais un mauvais service et je le précipiterais dans le malheur. Je dois au contraire lui révéler toute la vérité sur ses faiblesses et ses erreurs. Je dois lui apprendre à se trouver lui-même. Ce faisant, je suis tributaire de ma propre évolution et de mes expériences pratiques. Ce n'est pas une idéologie qui me pousse à être rationnel pour des raisons morales ou autres. Mon comportement rationnel m'est dicté par mon travail. Je mourrais de faim si je ne m'efforçais d'être rationnel. Mon travail m'impose aussitôt des corrections si je développe une tendance à écarter des obstacles par des illusions, car aucune illusion n'est capable de guérir une paralysie biopathique, pas plus qu'un monteur de machines, un architecte, un paysan ou un instituteur ne pourrait accomplir sa tâche à l'aide d'illusions. Je ne postule pas la rationalité. Elle est en moi, objectivement et indépendante de moi et de la peste émotionnelle. Je n'intime pas l'ordre à mon disciple d'être rationnel, cela serait de peu d'utilité. Mais je l'informe, je lui recommande dans son propre intérêt de distinguer, en lui-même et dans le monde, entre le rationnel et l'irrationnel, en s'inspirant des processus de travail pratiques, de favoriser le premier, de refréner le second. C'est un trait fondamental de la peste émotionnelle dans la vie sociale d'esquiver les difficultés de la responsabilité et les problèmes ardus de la vie de tous les jours par la fuite dans l'idéologie, dans l'illusion, dans la mystique, dans la bassesse, ou dans un parti politique quelconque.

Il s'agit là d'une position fondamentalement nouvelle. Ce n'est pas la rationalité du travail qui est nouvelle, ni l'effet rationnel qu'il exerce sur le travailleur ; ce qui est entièrement nouveau, c'est le fait que le travail est rationnel et a des effets rationnels *en soi* et par soi, qu'on le sache ou non. Il vaut mieux le savoir. Car ce savoir me permet de me fondre dans le développement organique rationnel. Cette position est nouvelle aussi pour la psychologie et la sociologie ; elle est nouvelle pour la sociologie parce que la sociologie a considéré jusqu'à ce jour les activités irrationnelles de la vie publique comme rationnelles ; pour la psychologie, parce qu'elle doutait de la rationalité de la société.

5. Travail d'intérêt vital et autres travaux

Plus on approfondit la nature de la démocratie naturelle du travail, plus on se rend compte des ravages que l'idéologie politique a causés dans la pensée humaine. Tachons d'élucider le sens de cette constatation en examinant le contenu du concept de *travail.*

Dans ce qui précède, nous avons opposé le travail à l'idéologie politique en identifiant le travail à la « rationalité », l'idéologie politique à l'« irrationalisme ». Mais la vie en fonction n'est jamais mécanique. Ainsi, nous nous surprenons nous-même en flagrant délit d'irrationalisme en appliquant à ce cas la tactique du tout-ou-rien. Notre parallèle était toutefois justifié du fait que la politique est essentiellement irrationnelle et que le travail, comparé à la politique, est essentiellement rationnel. Est-ce que la construction d'un casino peut être considérée comme du travail ? Notre exemple nous oblige à distinguer nettement entre le « travail d'intérêt vital » et les autres travaux. Par « travail d'intérêt vital » nous entendons tout travail

indispensable au maintien de la vie humaine et de l'appareil social. Tout travail dont la suspension endommagerait ou freinerait le processus vital est donc un travail nécessaire à la vie (d'intérêt vital). Par contre tout travail dont la suppression n'amènerait aucun changement dans le mouvement de la société ou dans la progression de la vie humaine n'est pas d'intérêt vital. Nous qualifierons de *non-travail* toute activité préjudiciable au processus de la vie.

L'idéologie politique des classes dominantes mais oisives a méprisé à travers les siècles le travail d'intérêt vital et présenté le non-travail comme une marque de noblesse. La réaction de l'idéologie socialiste de toute nuance a été le renversement rigide et mécanique de cette évaluation : elle a réservé le terme de « travail » aux occupations que le régime féodal avait méprisées, donc essentiellement au travail manuel. Toutes les occupations exercées par la classe dominante étaient systématiquement considérées comme du non-travail. Ce renversement mécanique de l'évaluation idéologique correspondait exactement à la notion politique des deux classes sociales strictement dissociées sur le plan économique et personnel, la classe dominante et la classe dominée. Sur le plan économique, la société pouvait être effectivement divisée en « propriétaires de capitaux » et « propriétaires de la marchandise force-de-travail ». Dans la perspective bio-sociologique on ne saurait tracer des frontières rigoureuses entre les classes, ni idéologiques, ni psychologiques, et encore bien moins sous l'angle du travail. La découverte du fait que l'idéologie d'un groupe humain ne coïncide pas nécessairement avec sa situation économique, mieux : qu'il y a parfois opposition très nette entre situation économique et situation idéologique, nous a permis d'expliquer le mouvement fasciste, qui jusqu'ici avait échappé à toutes les explications. En 1930, il était manifeste qu'il pouvait y avoir un « écart » entre l'idéologie et l'économie, que l'idéologie d'une couche de la population

pouvait évoluer vers une puissance sociale indépendante de l'appartenance à telle classe sociale.

C'est d'abord à propos de la répression de la sexualité naturelle des enfants et des jeunes que la preuve a pu être administrée qu'il existe dans l'animal humain des fonctions biologiques fondamentales indépendantes de la stratification économique des classes et qui traversent et confondent toutes les frontières de classes. La répression de la sexualité ne touche pas seulement toutes les couches et classes de la société patriarcale, mais elle est souvent plus prononcée dans les classes dominantes que dans les classes opprimées. L'économie sexuelle a même pu mettre en évidence qu'une grande partie du sadisme dont se sert une classe dominante pour opprimer et exploiter d'autres classes, découle de la sexualité réprimée. La corrélation entre sadisme, répression sexuelle et répression de classes est fort bien illustrée dans le célèbre *Tyl Ulenspiegel* de De Coster.

Les fonctions sociales réelles du travail traversent et confondent également les frontières politico-idéologiques des classes. Les partis socialistes comptaient de nombreux dirigeants qui n'ont jamais accompli aucun travail d'intérêt vital et qui ignoraient le processus du travail. C'était une coutume qu'un ouvrier abandonnât son travail quand il était promu au rang de dirigeant politique. D'autre part, on trouvait dans les classes que le socialisme politique rangeait, par opposition aux classes laborieuses, dans la catégorie des « classes régnantes et oisives », des corps de métier d'un intérêt absolument vital. Aucun exemple n'illustre mieux la cécité des idéologies typiquement politiques pour toute réalité, que le fait que les troupes de choc de la réaction se recrutèrent en Autriche par exemple dans les milieux de l'École Polytechnique. Personne ne contestera que les polytechniciens sont les représentants d'activités essentielles. Ils étaient ingénieurs des mines, constructeurs de locomotives, d'avions, de ponts, de bâtiments publics, etc.

Appliquons ces critiques formulées par la démocratie du travail à la notion de « capitaliste » : aux yeux de l'idéologie politique, le capitaliste est ou bien un « dirigeant de l'économie » ou bien un « parasite oisif ». Les deux définitions sont mécanistes, idéologiques, dictées par les illusions politiques, anti-scientifiques. En réalité, il y a des capitalistes *qui travaillent* et d'autres *qui ne font rien.* Il y a des capitalistes dont le travail est essentiel, il y en a d'autres dont le travail est inutile. Il est sans intérêt dans ce contexte de savoir de quelle tendance politique ou de quelle idéologie tel capitaliste se réclame. L'antinomie entre travail et politique concerne le capitaliste autant que le salarié, elle se rencontre dans la même personne. De même qu'un maçon peut être fasciste, de même un capitaliste peut être socialiste. Il faut que nous comprenions qu'il est absolument impossible de s'orienter au milieu du chaos social en prenant pour guides les idéologies politiques ; c'est la *démocratie du travail,* autrement dit la réorientation concrète de notre pensée en fonction du travail, qui nous fournit les moyens d'une appréciation du concept du travail. En adoptant comme critère l'intérêt vital du travail accompli, la classe politique des capitalistes se divise en deux groupes opposés qui souvent se combattent les uns les autres. Au premier groupe appartiennent les entrepreneurs qui travaillent eux-mêmes, qui dressent des plans et exercent des activités productrices ; à l'autre, les propriétaires de capitaux oisifs, hostiles à toute planification, qui laissent travailler les autres pour leur propre profit. Un Henry Ford peut avoir adhéré à telle ou telle idéologie, il peut avoir été – sur le plan idéologique – un ange ou un parasite, tout cela ne change rien au fait qu'il a été le premier constructeur américain d'automobiles, qu'il a transformé totalement la physionomie technique des États-Unis. Edison était incontestablement un capitaliste dans l'ordre idéologique ; mais j'aimerais qu'on me montre le fonctionnaire politique qui n'utilise l'ampoule mise au point personnellement par Thomas Edison ou qui ose affirmer publiquement qu'Edison a été un parasite oisif de la société.

La même remarque s'applique, dans la perspective de la démocratie du travail, aux frères Wright, à Junkers, Reichert, Zeiss. Cette liste n'est pas exhaustive, tant s'en faut. À ces capitalistes connus pour leur travail personnel et objectif s'oppose le groupe des propriétaires de capitaux oisifs et *profitant* du travail des autres. Considéré dans la perspective du travail, il ne forme pas une classe à part, car il s'identifie pour l'essentiel à n'importe quel bureaucrate de parti socialiste qui traîne dans un bureau quelconque et gouverne à partir de là « la politique de la classe ouvrière ». Nous nous sommes suffisamment rendu compte des ravages causés par les propriétaires de capitaux oisifs et les fonctionnaires inactifs des partis ouvriers pour ne pas nous cramponner à des notions idéologiques, mais nous orienter en fonction d'activités pratiques.

Vus dans la perspective du travail d'intérêt vital, beaucoup d'anciens concepts de routine relevant, de la politique et des « sciences politiques » qui s'y rattachent, doivent être complétés et modifiés. La notion de « travailleur » a besoin d'être élargie. La notion de « classes économiques » sera complétée par celle de la structure humaine, ce qui lui enlève beaucoup de sa signification sociale.

Par la suite, nous indiquerons les modifications les plus importantes que les notions ont subies du fait d'événements sociaux fondamentalement nouveaux ou de la découverte de la réalité de la démocratie naturelle du travail. Je ne me fais pas d'illusions sur l'accueil que tel ou tel idéologue politique réservera à l'énoncé de ces modifications : il poussera sans doute un hurlement de protestation aussi digne que gonflé de conviction intime. Mais cela ne changera en rien la réalité des faits et des processus, même s'il tire son pistolet ! Aucun procès politique, aucune exécution de centaines d'« istes » n'empêcheront un médecin, un technicien, un éducateur, un paysan en Amérique, en Inde, en Allemagne ou partout ailleurs, d'accomplir un travail d'importance vitale et de fournir au processus de la vie une contribution infiniment

plus valable que celle, minime, du Komintern, depuis 1923. La dissolution du Komintern en 1943 n'a absolument rien changé à la vie des hommes. Qu'on s'imagine qu'à partir d'un certain jour tous les instituteurs et professeurs, ou que tous les médecins soient éliminés du processus social !

L'histoire des vingt dernières années a mis en évidence que la « suppression des oppositions de classes », la « mise en place de la communauté du peuple », « la défense de la liberté et de la morale » préconisées par les *idéologies de partis* n'ont en rien changé à l'existence des oppositions de classes, à la division interne de la communauté humaine, à la répression de la liberté et de la morale, qu'elles les ont au contraire accentuées et aggravées d'une manière catastrophique. Si l'on veut mettre un terme, par des méthodes scientifiques, à la tragédie sociale de l'animal humain, il faut commencer par éliminer et corriger les notions relevant de l'idéologie de parti, qui perpétuent la vision de la société humaine.

La démocratie du travail ne limite donc pas la notion de « travailleurs » aux travailleurs de l'industrie ; pour éviter tout malentendu, elle appelle *travailleur* tout homme accomplissant un travail d'intérêt vital. La notion de « classe ouvrière » qui procède de la limitation du terme à la masse des ouvriers de l'industrie, limitation prônée par l'idéologie politique, a creusé un fossé entre l'ouvrier de l'industrie d'une part, le technicien et l'éducateur de l'autre, et a fait des ennemis des représentants de différents processus de travail tout aussi indispensables. L'idéologie est allée jusqu'à subordonner les médecins et les enseignants qualifiés de « valets de la bourgeoisie », au « prolétariat révolutionnaire ». Il va sans dire que non seulement les médecins et les enseignants protestèrent contre une telle discrimination, mais aussi le prolétariat de l'industrie. Cela s'explique, puisque les liens objectifs et réels et la coopération qui s'établissent entre les médecins d'une localité industrielle et les ouvriers d'usine qui y vivent sont infiniment plus profonds et plus sérieux que les liens entre les ouvriers de l'industrie et leurs dirigeants

politiques. Comme la communauté des gens au travail et l'interdépendance des différentes branches de l'activité d'intérêt vital se forment naturellement et se nourrissent des intérêts naturels communs, elles sont seules à même de s'opposer à la division politique. Une chose est certaine : si un groupe d'ouvriers indispensables de l'industrie dégrade un groupe tout aussi indispensable de médecins, de techniciens, d'enseignants au rôle de « serviteurs », tout en s'arrogeant le titre de « seigneurs », les enseignants, médecins et techniciens se réfugient dans la théorie de la supériorité raciale du surhomme, puisqu'ils ne veulent pas être des serviteurs, même pas les « serviteurs du prolétariat révolutionnaire » ; et le « prolétariat révolutionnaire » se réfugie dans les bras des partis politiques ou des syndicats ouvriers, qui ne lui imposent aucune responsabilité et le bercent dans l'illusion qu'il appartient à la « classe dirigeante ». Cela ne change rien au fait que cette « classe dirigeante » est capable – comme les événements l'ont abondamment prouvé – d'assumer la responsabilité sociale et qu'elle pratique même la haine raciale, comme en Amérique, où les Syndicats d'*ouvriers blancs* interdisent l'accès de leurs syndicats aux *ouvriers de couleur.*

Tout cela est dû à l'effet de concepts idéologiques de partis fortement enracinés, dont le règne étrangle la communauté produite par le travail. Pour cette raison, seule l'unique définition du *travailleur* comme une personne qui exécute un travail d'une nécessité vitale, est capable de combler le fossé et de mettre en harmonie les organismes sociaux et les organisations du travail d'importance vitale.

Il est facile de prévoir que cette clarification des concepts ne sera pas du goût des idéologues de parti. Mais il est tout aussi facile de prévoir que l'attitude face à cette clarification des concepts séparera spontanément et sans l'intervention d'un pouvoir installé quelconque, la paille idéologique du blé pratique. Quiconque approuvera et défendra la communauté naturelle du travail née de l'amalgame de toutes les

occupations d'intérêt vital, fera partie du blé pratique. Quiconque préférera les idéologies et les concepts des partis, qui sapent et détruisent notre société, à la communauté de tous les travailleurs, fera un grand tapage sous toutes sortes de prétextes, et prouvera ainsi sa qualité de paille. Mais la clarification de ces concepts agira sur les connaissances en cette matière et réveillera le besoin de réformer la vie sociale en fonction de l'interdépendance de toutes les branches d'activité.

Pour mener à bien cette discussion du concept de travailleur, j'ai tout simplement obéi à la logique de la démocratie du travail. Je *devais* nécessairement arriver à la conclusion exposée ci-dessus, que cela me plût ou non. La raison en est simple : alors que je rédigeais ce texte, il me fallut me procurer des panneaux et des plaques pour « Orgonon »[1]. Comme je ne suis pas menuisier, je ne puis fabriquer des panneaux. Mon ignorance en matière de peinture ne me permet pas de tracer correctement des lettres au pinceau. Mais il faut des panneaux dans un laboratoire. J'ai donc été voir un menuisier et un peintre ; or, c'est sur un pied d'égalité absolue que j'ai discuté avec l'un et l'autre de la meilleure façon de faire et de peindre des panneaux. Sans leur conseil compétent je n'aurais pu m'en tirer. La question de savoir si je me prenais pour un académicien érudit ou un pionnier de la science était aussi peu importante que l'« opinion » du peintre et du menuisier sur le fascisme ou le « New Deal ». Le menuisier ne pouvait me considérer comme un « serviteur du prolétariat révolutionnaire », le peintre comme un « intellectuel » superflu. C'est le processus du travail qui nous obligeait à échanger nos connaissances et nos expériences. Le peintre, par exemple, devait comprendre notre symbole de la méthode de recherche fonctionnelle s'il voulait bien faire sa besogne, et il fut dévoré par le feu de l'enthousiasme en apprenant son sens. En ce qui me concerne, j'ai beaucoup appris sur la disposition des

caractères et des plaques susceptibles d'exprimer le mieux la fonction de l'institut.

Cet exemple de l'interdépendance objective et rationnelle de plusieurs branches d'activité est assez éloquent pour faire comprendre l'irrationalisme profond qui préside à la formation de l'opinion publique en passant sous silence le processus naturel du travail. Je saisissais d'autant mieux la pensée rationnelle de la démocratie du travail que je tentais de me représenter le plus concrètement possible la marche de mon travail et ses interrelations avec d'autres branches d'activité. Aucun doute n'était permis : le travail avançait bien si je me laissais conseiller par le fabricant de microscopes et l'ingénieur électricien et si ces derniers acceptaient mes lumières sur la fonction de telle lentille ou d'un dispositif électrique dans le cadre particulier de leur application à la physique de l'orgone. Je n'aurais pas avancé d'un seul pas dans mes recherches sur l'orgone sans l'aide du tailleur de verre ou de l'électricien, quant à l'électricien et au tailleur de verre, ils se débattaient contre certains problèmes optiques et électriques que la découverte de l'orgone sera peut-être capable d'élucider.

C'est à bon escient que j'ai exposé d'une manière un peu simpliste et détaillée certains aspects évidents de l'interdépendance des activités professionnelles, parce que je me suis rendu compte qu'ils paraissaient étonnants et nouveaux à beaucoup de travailleurs. Cela semble à peine croyable, mais c'est la vérité et elle est facile à comprendre : le phénomène des interrelations naturelles et de l'interdépendance obligatoire de tous les processus de travail n'est pas clairement et nettement représenté dans la manière de penser et de sentir des travailleurs. Tout homme qui travaille a une connaissance pratique et automatique de ces interrelations du fait de son travail, mais il trouve étrange qu'on lui dise que la société ne pourrait exister sans son travail ou qu'il est responsable de l'organisation sociale du travail. Le fossé entre l'activité d'intérêt vital et le sentiment

d'être responsable de cette activité a été creusé et maintenu par le système politique des idéologies qui créent à l'intérieur même de l'homme qui travaille un hiatus entre son activité pratique et sa mentalité dominée par des convictions irrationnelles. Cette affirmation a également une résonance étrange. Pour se convaincre de son bien-fondé il suffit d'ouvrir un journal quelconque, en Europe, en Asie ou ailleurs – peu importe la date – et de l'étudier soigneusement. Il n'y est que rarement et comme incidemment question des fondements et de l'essence du processus de l'amour, du travail et de la connaissance, de sa nécessité, de ses interrelations, de sa rationalité, de son sérieux, etc. Les quotidiens sont par contre bourrés de haute politique, de diplomatie, d'événements militaires et formels qui ne touchent en rien le processus vital et réel de la vie de tous les jours. De cette manière, le travailleur moyen finit par avoir le sentiment qu'il est de peu d'importance, vu dans la perspective des débats ésotériques, compliqués et « intelligents » sur la « stratégie et la tactique ». Il se sent petit, incompétent, superflu, rétréci et semble participer *par hasard à la vie.* Il est facile de vérifier la justesse de cette constatation relevant de la psychologie de masse. J'ai souvent fait des tests et le résultat était toujours le même :

a) Un travailleur a une bonne idée qui permet une meilleure organisation de son travail. Nous le prions de coucher par écrit son invention petite ou grande et de la publier. Nous nous heurtons alors à une attitude bizarre : on a l'impression que le travailleur, dont l'activité est pourtant importante et indispensable, voudrait plutôt rentrer sous terre. Il a l'air de dire (et parfois il dit effectivement) : « Qui suis-je pour écrire un article ? Mon travail a si peu d'importance ! » Cette attitude des travailleurs est un phénomène typique relevant de la psychologie de masse. Je l'ai présenté ici d'une manière un peu simpliste, mais j'ai dit l'essentiel et n'importe qui peut le vérifier.

b) Abordons le rédacteur d'un quotidien quelconque. Proposons-lui de comprimer la partie de son journal traitant de formalités, de haute politique, de « stratégie et tactique » sur deux pages et de consacrer tous les jours *la une* et *la deux* à des articles détaillés sur les problèmes pratiques en matière de technique, de médecine, d'éducation, d'exploitation minière, d'agriculture, de travail d'usine. Il nous regardera d'un air perplexe, sans comprendre, et doutera de notre santé mentale.

Les deux attitudes fondamentales brièvement décrites sous *a)* et *b),* celle de l'homme nivelé dans la masse, celle de l'artisan de l'opinion publique, se complètent et se conditionnent réciproquement. L'opinion publique est essentiellement *politique*, elle ne tient pas en grande estime la vie quotidienne de l'amour, du travail et de la connaissance. À cette attitude correspond celle des amoureux, des travailleurs, des savants, qui ont l'impression d'être des quantités négligeables dans l'activité sociale.

Or, une restructuration des conditions sociales est exclue tant que l'irrationalisme politique entre pour 99 %, la fonction fondamentale de la vie sociale pour seulement 1 % dans la formation de l'opinion publique et partant des structures humaines. Le rapport inverse serait la revendication minimale si l'on désire mettre un terme au règne de l'irrationalisme politique et instaurer l'auto-administration de la société. Autrement dit, *le processus effectif de la vie doit pouvoir s'exprimer dans la presse, dans les formes de la vie sociale et coïncider avec elles.*

Lorsque nous tâchons d'élargir et de corriger les concepts politiques, nous nous heurtons à une objection de poids. Il est impossible, nous dira-t-on, d'écarter simplement les idéologies politiques, puisque les ouvriers, les paysans, les techniciens déterminent la marche de la société non seulement par leur travail indispensable mais aussi par leurs idéologies politiques ! Les guerres de paysans au Moyen Âge étaient des révoltes politiques qui eurent pour effet des

modifications sur le plan social. Le parti communiste russe a changé la face de la Russie. Il est tout aussi impossible, nous dira-t-on encore, d'empêcher ou d'interdire la politique ou la formation d'idéologies politiques. Elles correspondent à des besoins humains et ont des conséquences sociales au même titre que les effets de l'amour, de la connaissance, du travail. À quoi nous répondons :

1) La pensée de la démocratie du travail ne veut rien interdire ou empêcher. Elle ne vise qu'à accomplir les fonctions biologiques vitales de l'amour, du travail et de la connaissance. Si elle peut bénéficier de l'appui d'une idéologie politique, la démocratie naturelle du travail en tirera un grand profit. Si, au contraire, une idéologie politique lui barre la route par des revendications et affirmations irrationnelles, entravant par là l'accomplissement des fonctions bio-sociales fondamentales, la démocratie du travail réagira comme réagirait un bûcheron qui pendant son travail serait attaqué par un serpent venimeux : il tuerait le serpent pour pouvoir abattre des arbres sans être dérangé. Il n'arrêtera pas son activité parce que la forêt est infestée de serpents venimeux.

2) Il est exact qu'idéologies et illusions politiques sont également des faits sociaux dont les effets peuvent être réels, qu'il est impossible de les interdire ou de les supprimer à force de discuter. La démocratie du travail défend, face à cette opinion, la conception suivante : nous touchons là du doigt une des causes de l'effroyable tragédie qui accable l'animal humain. Le fait que les idéologies politiques soient des réalités palpables ne prouve en aucune façon que leur existence soit nécessaire. La peste bubonique était également une réalité sociale incontestable, mais personne n'affirmait qu'elle était un phénomène indispensable, personne ne prétendait déduire de son existence la thèse qu'il n'y avait sur terre pas seulement des êtres humains mais aussi la peste bubonique. Un village de colons dans une forêt vierge est une chose vitale, un fait réel, bien établi, social. Une inondation

est également un tel fait. Or, qui s'aviserait de mettre sur un pied d'égalité l'inondation destructrice et le village de colons parce que tous deux ont des effets sociaux ? C'est précisément la confusion entre travail et politique, entre réalité et illusion, c'est précisément l'erreur de considérer la politique comme une activité humaine rationnelle, comme par exemple de semer ou de construire, qui ont permis à un apprenti peintre raté de précipiter le monde dans le malheur. Et c'est là une des principales raisons qui m'ont poussé à écrire ce livre – que je n'ai pas écrit pour mon plaisir – de mettre en évidence cette erreur catastrophique de la pensée humaine et d'écarter à tout jamais l'irrationalisme de la politique. La tragédie sociale que nous vivons tient en grande partie à ce que les paysans, les ouvriers de l'industrie, les médecins, etc. ne déterminent pas l'être social exclusivement par leurs activités sociales, mais aussi et même principalement par leurs idéologies politiques. Car l'activité politique entrave l'activité professionnelle objective, divise chaque corps de métier en groupes idéologiques se faisant réciproquement la guerre, sème la zizanie parmi les ouvriers de l'industrie, limite l'activité des médecins, nuit aux malades, bref, c'est l'activité politique qui sabote ce qu'elle prétend promouvoir : la paix, le travail, la sécurité de l'existence, la coopération internationale, la liberté objective de l'opinion, la liberté religieuse, etc.

3) Il est exact que des partis politiques modifient parfois la physionomie d'une société. En nous plaçant dans la perspective de la démocratie du travail, nous disons qu'il s'agissait là toujours *d'actions par nécessité.* Karl Marx n'était pas, au départ, quand il entreprit la critique de l'économie politique, politicien ou homme de parti, mais savant économiste et sociologue. Or, la peste émotionnelle répandue dans les masses humaines empêchait qu'on l'écoutât, le précipita dans la misère, le força à fonder une organisation politique, la célèbre « Alliance Communiste », qu'il liquida par la suite lui-même ; c'était aussi la peste émotionnelle qui

fît de la science marxiste le marxisme des partis politiques, qui n'a pas le moindre rapport avec cette science et qui porte même une lourde part de responsabilité dans la naissance du fascisme. La remarque de Marx « qu'il n'était pas marxiste » exprime bien cette pensée. Il n'aurait jamais songé à fonder une organisation politique si c'est la pensée rationnelle et non la pensée irrationnelle qui avait régi les masses humaines. L'appareil politique était souvent indispensable, mais il constitua toujours une mesure de détresse, rendue nécessaire par l'irrationalisme des hommes. Si le travail coïncidait avec l'idéologie sociale, s'il y avait identité entre besoin, satisfaction des besoins, moyens de satisfaire les besoins et structure humaine, la politique n'existerait pas, car elle serait superflue. Quand on n'a pas de maison on s'installe par nécessité au creux d'un tronc d'arbre. Un tronc d'arbre est peut-être mieux ou pire qu'un chez soi, mais ce n'est pas un toit. Et le but reste la maison décente et non l'expédient du tronc d'arbre. La suppression de la politique et celle de l'État qui en découle étaient précisément le but des fondateurs de la politique socialiste, but oublié par les politiciens. Je sais qu'il est pénible d'entendre de tels rappels. Il faut une trop forte dose de réflexion, de droiture, de connaissances, d'autocritique pour qu'un médecin regarde comme son objectif principal l'extermination de la maladie dont le traitement le fait vivre. Nous devrons considérer comme un sociologue objectif et rationnel le politicien qui aide la société humaine à reconnaître si entièrement les motivations irrationnelles de l'existence de la politique et de sa « nécessité » que toute politique deviendra superflue.

Cette critique de la politique formulée par la démocratie du travail n'est pas un fait isolé. En Amérique, la haine des politicards et la conviction qu'ils font un grand tort à la société, se répandent de plus en plus. On nous dit qu'en Union Soviétique aussi le technicien s'impose de plus en plus à la place du politicien. Il est possible que l'exécution d'un certain nombre de politiciens russes par d'autres politiciens

ait eu un sens social caché, ce qui n'empêche que ces fusillades furent l'expression de l'irrationalisme et du sadisme politiques. La politique des dictateurs européens a été inégalée pendant dix ans. Il suffit, pour bien se pénétrer de la nature de la politique, de se rappeler qu'un Hitler a pu tenir en haleine le monde entier pendant de longues années. Hitler comme génie politique nous a dévoilé l'essence même de la politique en général. Avec Hitler la politique a atteint son plus haut point de développement. Nous avons vu ses fruits et la réaction du monde. Bref, je crois que le XX^{e} siècle et les catastrophes qui l'ont marqué ouvre une nouvelle ère sociale exempte de politique. Il est impossible de prévoir quelle sera, dans l'extermination de la peste émotionnelle politique, la part de la politique elle-même et celle des fonctions consciemment organisées de l'amour, du travail et de la connaissance.

---

(1) Nom de la villa et du laboratoire de W. Reich à Rangeley, Maine, U.S.A.

Index

Note du numériseur : Les numéros de page de cet index sont référents au livre papier, non à l'epub, à l'éditable (odt) ou au pdf qui ont été tirés de cette édition papier.

Aldridge, James, 283, 284.

Alexandre le Grand, 282, 321.

antisémitisme, 73, 90, 104, 105.

autonomie, 14.

autoritaire (famille —), 8, 50, 53, 70, 73, 101, 103, 128, 132, 161.

Bachofen, 94.

Bethman-Hollweg, 88.

Bilmans, 106.

biologique (noyau), 9, 10.

biopathique (structure —), 227.

Bismarck, 56.

Blüher, 98 n., 99.

Boeck, 119 n.

Braumann, 124, 128.

Brüning, Heinrich, 117.

capitalisme d'État, 241.

capitalistes, 207-208.

catholique (Église —), 205.

caractère, caractérielle (structure —), 9, 10, 12, 20, 21, 31, 40, 41, 50, 61, 195, 198, 199, 232, 235, 236, 244, 245, 262, 275.

structure caractérielle du fascisme, 89.
V. aussi humaine (structure caractérielle —), émotionnelle (structure —), biopathique (structure —).

César, 282, 321.

classe. V. « conscience de classe ».

« conscience de classe », 20, 21, 31.

communisme, communistes, 36, 42, 60, 103, 104, 122, 123, 193, 196, 200.
dirigeants du parti, 16.
organisations, 17, 20.
Programme du parti (1919), 219.

Copernic, 321.

Darwin, Charles, 87, 273, 292.

De Coster, 133 n., 325.

De La Mettrie, 295.

démocratie du travail (naturelle). V. Travail.

dialectique (matérialisme —), 31, 72 n.

« dictature du prolétariat », 209, 210, 213, 217, 218, 226.

Disney, Walt, 287.

Doriot, 203.

Driesch, 91.

Edison, Thomas, 326.

émotionnelle (peste —), 317, 322, 323, 332.

émotionnelle (structure —), 141.

énergétique (fonctionalisme —), 21.

Engels, 21, 31, 32, 82, 94, 108,189-190, 200,211, 236-237.

fascisme, 208.
définitions, 11, 12, 18, 19, 193.
conceptions erronées du —, 11.
comme mouvement politique, 11.
révolte, 12.
idéologie raciale, 12.
comme mysticisme religieux, 209.

Feder, Gottfried, 118.

fonctionalisme. V. énergétique (fonctionalisme —).

Ford, Henry, 326.

Freud, Sigmund, 46, 47, 48, 49, 72 n., 207, 292.
sa psychologie des profondeurs, 20.

freudien (« inconscient » —), 9, 10.
V. aussi secondaires (pulsions —).

Fromm, Erich, 197.

Führer, 54, 75, 89, 184, 209, 231, 244, 276.
identification au —, 75.

Galilée, 321.

Gardner, Percy, 105.

génital (spasme —), 144.

Goebbels, 71, 72-73.

Goring, 53, 61.

Grothjan, 111.

Guillaume II (empereur), 13, 245.

Haase, Ludwig, 119.

Habsbourg, 56.

Heinrich, Hertha, 105.

Hitler, Adolf, 13, 18, 40, 03, 55, 56, 65, 68, 75, 79, 86, 91, 103, 162, 183, 202, 226, 245, 333.
intérêts impérialistes, 44.
mouvement, 54. le « Lénine allemand », 103. hitlérisme, 19, 297, 299.

Homère, 92.

homme (structure caractérielle de T —), humaine (structure —), 8, 9, 144, 153, 205, 209, 220, 228, 261, 263, 276, 290, 330, 332.

Horthy, Miklos, 203.

Hutten, Kurt, 134, 135.

identification, 63 n., 69, 75, 80.

« inconscient » freudien. V. freudien (inconscient —).

Jäger, 37.

Jarmer, 79.

Jefferson, Thomas, 189.

Jésus, 118, 150-151, 153, 280.
culte, 156.

Junkers, 326.

Képler, Johannes, 282, 321.

Keyserling, Hermann, 91.

Knickerbocker, Diedrich, 62, 79.

Kunik, 35.

Kürten, 133.

Laval, Pierre, 203, 280.

Leng, 102.

Lénine, 31, 38,45,52, 127, 180,189-190, 192, 199, 200, 209, 218, 225, 229, 280.

Lenz, 35.

Léonard de Vinci, 18.

libéralisme, 10.
faux libéralisme, 13.

libido, 47.

Lichtenberg, 106.

Lincoln, 189.

Litvinov, 188.

Löwenthal, Jahn, 105.

Lueger, 56.

Luxembourg, Rosa, 84.

Malinowski, Bronislaw, 94 n., 212 n.

Mann, Ernst, 69 n.

Mannerheim, 203.

Marx, Karl, 23, 29, 31, 32, 33, 39-40, 44, 45, 46, 48-49, 90, 121, 138, 180, 200, 201, 332.
sa théorie économique, 20.
sa notion de « propriété privée », 22.

marxisme, 19, 20,29, 33-34, 56, 211, 332.
marxisme vulgaire, 16-17, 18, 22, 32, 37.

marxiste (s), 16, 17, 18.
idées économiques, 19.
sociologie, 21.
théoriciens, 72.
théorie sur la religion, 127-128.

Masaryk, Jan, 237.

matérialisme. V. dialectique {matérialisme —).

Morgan, Lewis, 94, 108, 211.

morphinomanes, 133 n.

Mussolini, Benito, 18, 202, 245.

mysticisme, mystique, 12, 31, 46, 92, 95, 156, 157, 158, 159, 160, 293.
organisé, 8, 116, 185.
biologique, 18.
développement de sentiments mystiques, 147.
traitement du mysticisme par l'analyse caractérielle, 166-168.

Napoléon, 282, 321.

Néron, 321-Newton, 321.

Nietzsche, 148, 149.

N. S. D. A. P., 36, 37, 54, 62, 65, 74, 83, 112.

Œdipe (complexe d' —), 17, 47, 71 n., 72 n.

orgastique, orgasme :
excitation, 139.
nostalgie, désir d'orgasme, 8, 132.
impuissance orgastique, 132, 157.

orgone, 282, 286, 288, 303, 304, 321, 329.
découverte de 1* —, 21, 303. biophysique d' —, 9, 275, 279, 303.

Pallenberg, 173.

Papen, Franz von, 117.

Pasteur, Louis, 18.

peste émotionnelle. V. émotionnelle (peste —).

Pétain, Philippe, 280.

Philippe II, 133.

Pieck, 32.

Platon, 237.
philosophie platonicienne de l'État, 237, 289, 292.

plaisir (peur du —), 142, 144.

politique sexuelle. V. sexuelle (politique —).

psychanalyse, 20, 47, 49, 139.

sociologie psychanalytique, 48.

Quislîng, Vidkun, 84.

Reichert, 326.

religion, 153.

extase religieuse, 143.

Rickenbacker, Eddie, 264, 265.

Robespierre, 245.

Roehm, 98.

Rommel, Erwin, 283.

Roosevelt, Franklin, 127, 130, 237.
son « New Deal », 33, 311.

Rosenberg, Alfred, 91, 94, 98, 99, 100, 118,

sadisme, 176, 293, 325.

Salkind, 32, 109, 123.

Sauerland, 32.

Scharnagel, 118.

Schlamm, Willy, 195, 197.

Schönerer, 56.

secondaires (pulsions —), 9, 10, 11, 13.
V. aussi freudien (« inconscient » —).

Severing, 83 n.

sex-pol, 123.

sexuelle (économie —), 16, 19, 46, 73, 115, 432, 142, 169, 312, 316.
biophysique, 23.
conditions, 255.
organisations, 17.

publications, 17.
recherches sur la religion, 140.
sociologie, 10, 20, 48.
structure, 172.
et les adolescents mystiques et religieux, 158, 154.

sexuelle (politique —), 70,108, 113,115.

Smigorski, 106.

social-démocrates, social-démocratie, 42, 56, 82, 83-84, 103, 196, 206-207.

socialisme, 31, 201, 202.

socialistes, 16, 17, 20, 60, 193, 324.
« nostalgie socialiste », 201.

Staline, Joseph, 192, 202, 203, 218, 228, 229, 245, 256.

Stapel, Wilhelm, 53, 91, 118.

Stoliarov, 109.

Strasser, Otto, 138.

structure caractérielle.
V. caractère, caractériel, homme, humain.

Thyssen, Fritz von, 59.

Tolischus, Otto D., 129.

travail {démocratie du —), 19, 110, 124, 214, 217, 232, 234, 235, 240, 248, 249. 266-270, 271, 300, 301, 317, 331.
forme d'organisation sociale, 10
mode de vie, 314.

Vierge Marie 154-156.

Weininger, 109.

Wittfogel, 138.

Wright (les frères), 326.

Zeiss, 326.